



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

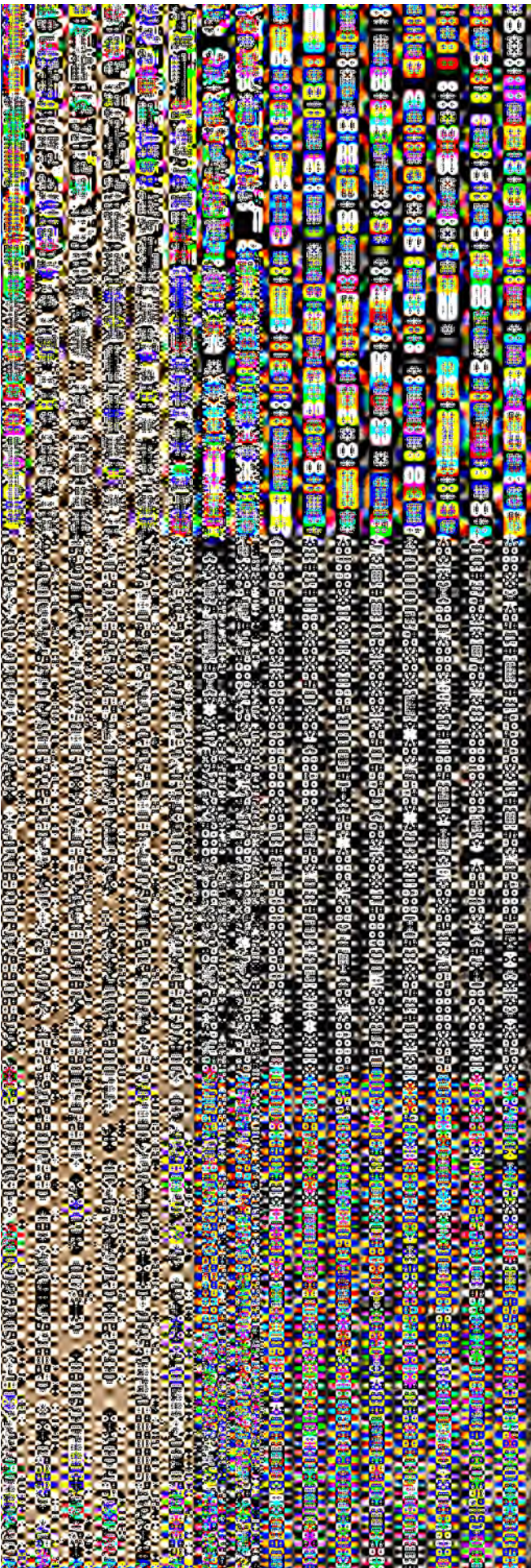
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

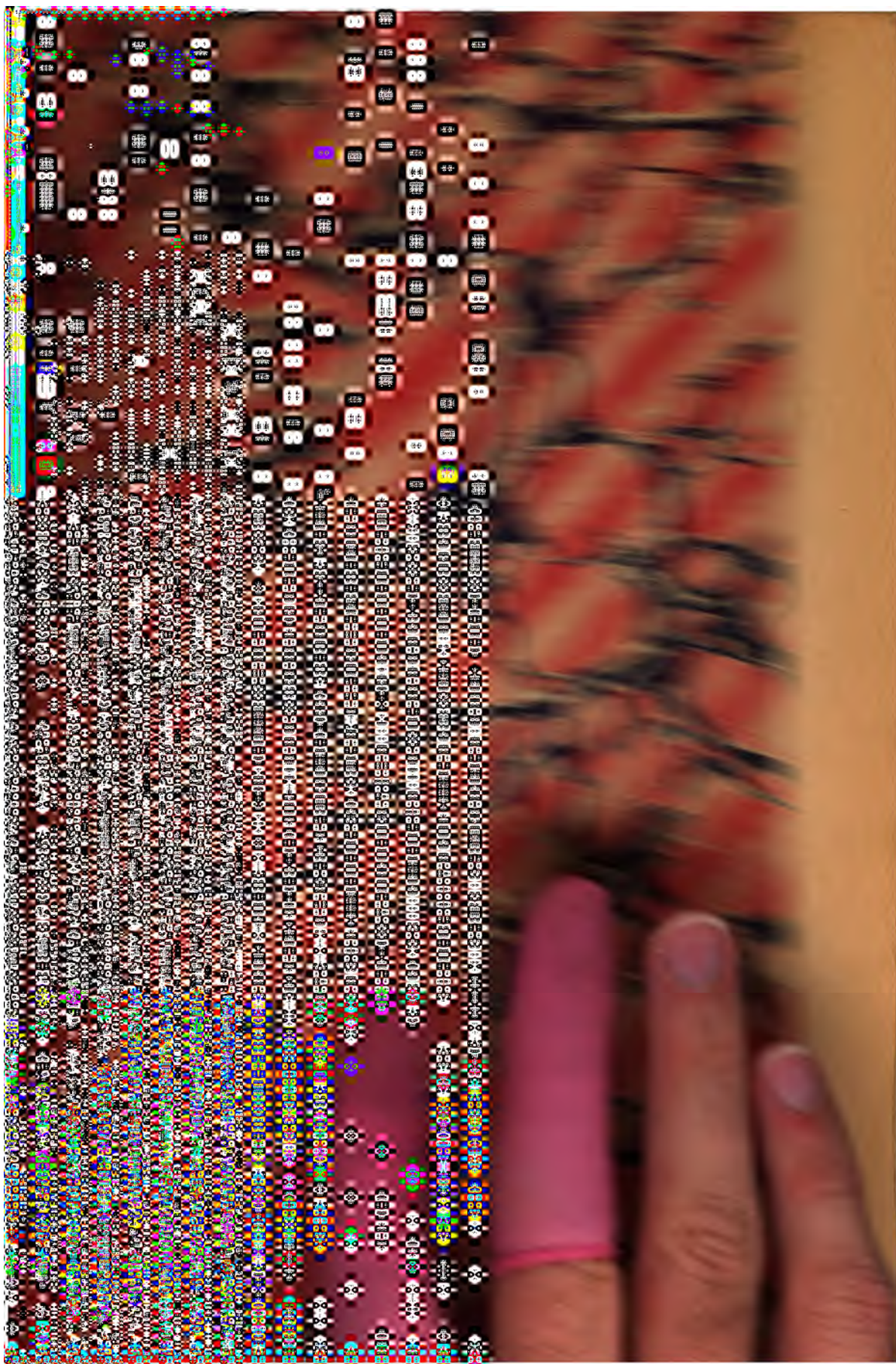
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS
DE LA SARTHE

SCIENCE ET ARTS

THE

THE FIVE EASY COLLECTION

908









PROFANE SCIENCE







SCIENCE DES JACOBINS

ÉPIQUE DES JACOBINS

DC611

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARY
STACKS

S35155

MAR 17 1977

v. 41

1907/08

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

Bureau pour 1907 et 1908.

<i>Président</i>	MM. GENTIL O I.
<i>Vice-présidents</i> ...	LECLÈRE ✱, PLU.
<i>Secrétaires</i>	DÉAN ✱, O, DELAUNAY, DESCHAMPS LA RIVIÈRE.
<i>Trésorier</i>	GANDOIN.
<i>Archiviste</i>	GUÉRIN O I.
<i>Archiviste adjoint</i> .	REBUT O.

Commission de Rédaction.

MM. les MEMBRES du Bureau, l'INSPECTEUR d'Académie,
GUY, LÉVEILLÉ O, TRIGER ROBERT ✱, SURMONT ✱.

Commission des Finances.

MM. CÔNE ✱, MORANCÉ O I, ROULLEAU ✱, SÉGUIN ✱, O I,
SINGER ✱, YZEUX.

Membres d'honneur.

M. le GÉNÉRAL commandant en chef le 4^e Corps d'armée.
M. le PRÉFET de la Sarthe.
M^r l'ÉVÊQUE du Mans.
M. le RECTEUR de l'Académie de Caen.
M. le PRÉSIDENT du Conseil général de la Sarthe.
M. le MAIRE de la ville du Mans.
M. l'INSPECTEUR d'Académie résidant au Mans.

Membres titulaires.

(Date de la réception.

MM.

- 7 juill. 1871. **SURMONT** (Armand), ✕, avocat, rue de la Motte, 2.
- 19^e janv. 1872. **BERTRAND DE BROUSSILLON**, ✕, O, archiviste paléographe, licencié en droit, ancien conseiller de préfecture, rue de Tascher, 15, au Mans, et rue du Bac, 126, Paris.
- 6 déc. 1872. **MENJOT D'ELBENNE** (vicomte Samuel), O ✕ ✕, secrétaire d'ambassade, ancien sous-chef du Bureau historique aux Affaires étrangères, au château de Couléon, en La Chapelle-Saint-Remy.
- 24 janv. 1873. **GRAFFIN**, président du Comice agricole de Pontvallain, membre de la Société des agriculteurs de France, au château des Touches (Pontvallain).
- **D'ANGÉLY-SÉRILLAC**, anc. conseiller général, membre de la Société des agriculteurs de France, à Doucelles,
- 25 avril 1873. **DE GRANDVAL** (Georges), maire de Trangé, rue du Cirque, 2.
- 3 déc. 1875. **GENTIL** (Ambroise), O I, ancien professeur au Lycée, rue de Flore, 86. — *Président de la Société.*
- 12 janv. 1877. **DE COURCIVAL** (marquis), ✕, au château de Courcival, et à Paris, rue de Bellechasse.

Date de la réception. MM.

- 4 avril 1878. BESNARD, , conseiller municipal, membre de la Société zoologique de France, vice-président de la Société communale de secours mutuels du Mans, rue Hoche, 16.
- DEMONTCAIT, , ancien professeur, à la Vendelée (Manche).
- GUERRIER, ancien inspecteur des Forêts, rue Robert-Garnier, 6.
- MAICHE (Louis), ,  I, ingénieur, rue Péreire, 3, à Saint-Germain-en-Laye, (Seine-et-Oise).
- 4 juin 1878. HÉDIN, , , , ingénieur, à Montreuil-le-Chétif.
- TRIGER (Gustave), directeur honoraire des Postes et Télégraphes, rue de l'Évêché, 5.
- TRIGER (Robert), , docteur en droit, président de la Société historique du Maine, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, aux Talvasières, route de Laval, près Le Mans.
- 17 février 1881. CARRÉ, propriétaire, avenue de Paris, 87.
- 18 mai 1881. FONTAINE, sous-ingénieur des Ponts et Chaussées, rue Lenoir, 35.
- 29 déc. 1881. BRAUGÉ, pharmacien, à Écommoy.
- 15 février 1882. GUY, propriétaire, rue Sainte-Croix, 10.
- 30 nov. 1882. ROUSSET, , I, directeur de l'École pratique de commerce et d'industrie du Mans.
- GUÉRIN, , I, conservateur de la Bibliothèque de la ville du Mans, rue Jeanne-d'Arc, 7.

Date de la réception.

MM.

- 2 mai 1883. SÉGUIN, *, ☉ I, directeur de la Compagnie du gaz.
- 31 janv. 1884. DESCHAMPS LA RIVIÈRE (Robert), avocat, rue Pierre-Belon, 47.
- 1^{er} juillet 1885. ROQUET, instituteur à Laigné-en-Belin.
- 9 déc. 1885. FAURNEAU, docteur en droit, au château de Monbrayé, en Parigné-l'Évêque.
- 3 mars 1886. LECLÈRE, *, ingénieur en chef des mines, rue des Fontaines, 1.
- 7 avril 1886. SINGER (Adolphe), ✕, directeur honoraire de la Société d'assurance mutuelle mobilière, rue Chanzy, 37.
- 14 avril 1886. CÔME, *, médecin vétérinaire, rue du Père-Mersenne, 14.
- 4 avril 1888. DUPONT, ☉, propriétaire, rue du Rempart, 9.
- 10 oct. 1888. LÉVEILLÉ (M^{re}), ☉ ✕, Directeur du *Monde des Plantes*, secrétaire perpétuel de l'Académie internationale de géographie botanique, rue de Flore, 78.
- 2 juillet 1890. YZEUX, propriétaire, rue d'Hauteville, 8.
- 8 oct. 1890. GALPIN (Gaston), député de la Sarthe, conseiller général, maire d'Assé-le-Boisne, rue de la Boétie, 61, Paris, et rue Richelbourg, 30, au Mans
- 8 oct. 1890. MORDRET (Ernest), docteur médecin, avenue de Paris, 58.
- 11 fév. 1891. LE CERCLE DE L'UNION, place de l'Étoile.
- 4 avril 1892. BOLLÉE (Léon), *, ☉, ingénieur, avenue de Paris, 120.

Date de la réception. MM.

14 juin 1893. LAMOUREUX (l'abbé), curé de Etival-lez-Le Mans.

18 juillet 1894. GAULLIER (Robert), rue de Flore, 112.

16 janvier 1895. EDELINE (Abel), propriétaire à Ecommoy

— DAGUET, , économe de l'Asile de la Sarthe, rue Etoc-Demazy.

8 avril 1895. REBUT, , professeur au Lycée, rue des Chalets, 15.

9 oct. 1895. DÉAN, *, , négociant, adjoint au maire du Mans, rue du Bourg-Belé, 46.

11 déc. 1895. ROULLEAU, *, conservateur des Forêts, rue Champgarreau, 20.

13 janv. 1897. POIX, docteur-médecin, rue Chanzy, 36.

8 fév. 1898. PLU, docteur-médecin, rue Auvray, 20.

12 avril 1899. GUITTON, docteur-médecin à Saint-Calais.

10 mai 1899. MONNOTER (Charles), imprimeur, place des Jacobins, 12.

— RIVÉ,  I, professeur au Lycée, rue de Bel-Air, 41.

14 juin 1899. CHENON (Le Chanoine), à Amné.

11 juillet 1900. CHARBONNEAU, pharmacien, place Saint-Vincent.

3 oct. 1900. MORANCÉ,  I, architecte honoraire de la Ville du Mans, Président de la Société d'Horticulture, rue des Fontaines, 32.

— GANDOIN, directeur du Comptoir d'Escompte de la Sarthe, rue Saint-Dominique, 13.

6 février 1901. LEGROS, docteur médecin, rue du Cirque, 14.

Date de la réception. MM.

- 20 juill. 1904. LEMOINE, médecin-vétérinaire, rue Crochar-
dière, 30 bis.
- 12 oct. 1904. DELAGENIÈRE (Albert), ✱, propriétaire, rue
du Cirque, 12.
- 9 nov. 1904. FLEURY (Gabriel), ☉, imp^r-édit^r, à Mamers.
- LEFEUVRE, ☉ I, artiste peintre décorateur,
conseiller municipal, rue Jacob, 4.
- 8 janv. 1905. D'AILLIÈRES (Louis), au château d'Aillières,
près Mamers.
- BRIÈRE, O ✱, directeur du syndicat des agri-
culteurs, rue du Gué-de-Maulny, 30.
- GASSELIN, O ✱, lieut.-colonel d'artillerie en
retraite, maire de St-Jean-des-Echelles,
au château de Courtangis, par Lamnay
(Sarthe).
- GOUSSU (Paul), négociant, place de la
République, 30.
- DE LINIÈRE (Raoul), rue de Tascher, 23.
- DE LORIÈRE (Edouard), maire d'Asnières,
au château de Moulin-Vieux, par Avoise et
rue Victor-Hugo, 20 (Associé du 15 janv.
1902).
- MOULIÈRE, avocat, rue Montauban, 7.
- 29 janv. 1905. DELAGÉNIÈRE, doct^r-méd., rue Erpell, 15.
- 12 fév. 1905. MOREAU, négociant, rue de la Mariette, 101.
- 10 déc. 1905. GASNOS (Xavier), docteur en droit, rue de
l'Herberie, 4.
- 14 janv. 1906. LE COMTE, ✱, conseiller, général, maire de
Montigny.

Date de la réception. MM.

11 mars 1906. DELAUNAY, docteur-médecin, av. Thiers, 44.

13 mai 1906. BELLANGER, ingénieur des mines, rue Victor-Hugo, 44.

8 juill. 1906. AUGUY, doct^r-méd., à St-Denis-d'Orques.

9 déc. 1906. DE L'ECLUSE, O ★. professeur départemental d'agriculture, avenue Rubillard, 30.

13 janv. 1907. SINAN, doct.-méd., rue St-Bertrand, 14.

27 janv. 1907. CHARDON (Charles), propriétaire, à Marolles-les-Braults.

— ERARD (Denis), propriétaire, rue des Maillets, 36.

9 juin 1907. AVICE, propriétaire, au château de La Forêterie, près d'Allonnes.

— CHAUSSON, pharmacien, rue Prémartine.

Membres associés.

4 mars 1864. DE CUMONT (le V^{ie} Charles), à la Roussière, près Coulonges-s-l'Autize (Deux-Sèvres).

6 déc. 1867. GAULLIER, sculpteur, rue de Flore, 112.

4 avril 1878. BERTHAULT (Édouard), notaire, rue Saint-Charles.

— CHELOT (Émile), rue Monge, 82, Paris.

— CNOCKAERT, entomologiste, pl. St-Vincent, 3.

— POIVET, O, ancien professeur à l'École normale, rue des Maillets, 52.

7 nov. 1878. LEGUÉ (Léon), propriétaire, carrefour de l'Ormeau, à Mondoubleau (Loir-et-Cher).

— REICHERT, O ★, ★, ★, intendant militaire, avenue de Paris, 54.

Date de la réception.

MM.

8 juill. 1880. LAUNAY, instituteur à Cré-sur-Loir.

2 mai 1883. DHOMMÉE, *,  I, directeur de l'École supérieure, à Château-du-Loir.

5 mai 1886. MONGUILLON, instituteur à Courgains.

6 oct. 1891. ROMMÉ (Édouard), à Sougé-le-Ganelon.

12 juin 1895. LETACQ (l'abbé), aumônier des Petites-Sœurs des pauvres, rue du Mans, 151 bis, à Alençon (Orne).

2^e oct. 1895. COILLIOT, professeur, rue Auvray, 24.

11 déc. 1895. ALEXANDRE, juge de paix à Mondoubleau (Loir-et-Cher).

3 fév. 1897. PRÉAUBERT,  I, *, prof. hon^r, au Lycée, rue Proust, 23, à Angers.

14 avril 1897. BOUVET,  I, pharmacien, directeur du jardin des plantes, rue Lenepveu, 32, à Angers (Maine-et-Loire).

11 avril 1900. DENIS, expert-géomètre, à Marolles-les-Braults.

13 déc. 1901. DE MONTESSON (le vicomte Charles), *, chef de bataillon retraité des mobiles du Mans, au château de Montauban, par Neuville-s-Sarthe (Tit. du 17 avril 1874).

11 mars 1903. MUSÉE-BIBLIOTHÈQUE HEURTELOUP-CHEVALIER, à Château-du-Loir.

7 oct. 1906. DUPAS, *, vétérinaire au 31^e d'artillerie, rue Bollée, 17.

— BLIN (Constant), rue Montbarbet, 10.

11 nov. 1906. ROUQUETTE, méd.-major au 13^e bataillon d'artillerie à pied, à Nice (Alpes-Marit.)

SOUVENIRS

D'UN

MOBILE DE LA SARTHE

(33^e RÉGIMENT)

Par M. ERARD, Membre titulaire

AVANT-PROPOS

Après trente ans passés, vouloir écrire des souvenirs, c'est peut-être s'exposer à bien des erreurs involontaires.

On ne pense plus, on ne voit plus à cinquante ans comme dans la vingtième année. Forcément on échappe à l'influence de l'époque et du milieu, quand on veut, à pareille distance, retracer des sensations éprouvées depuis si longtemps.

Et je douterais de moi, je craindrais de présenter les événements et les choses sous un jour inexact, si je n'avais encore là, sous la main, mon calepin de caporal et de sergent, usé, sali, par suite de son séjour dans les vastes poches de ma capote, avec toutes sortes d'objets nécessaires aux troupiers.

Je l'ouvre, j'y vois d'abord figurer aux premières pages les noms de tous les hommes composant ma compagnie, par rang de taille, et toutes les indications utiles au service.

Les pages qui suivent sont couvertes de dates, de notes au

crayon. Ce sont les faits journaliers, mes impressions du moment, griffonnés en quelques lignes, entre une liste d'hommes de corvées, d'hommes de garde, ou le relevé de la distribution du prêt.

Dans ce petit carnet je retrouve ces notes écrites le plus souvent le soir sous la tente, à la lumière d'une bougie, qu'on laissait brûler jusqu'à la sonnerie du couvre-feu.

Ah ! je l'entends encore ce couvre-feu, j'entends encore ces notes du clairon se perdant dans la campagne, douces, caressantes, et se prolongeant sur un son final comme un languoureux soupir.

Pendant qu'assis sur leurs sacs ou couchés sur la paille, quand nous en avions, mes compagnons jouaient aux cartes, fumaient leurs pipes ou devisaient avec insouciance des derniers événements, j'écrivais, sous la pluie qui ruisselait contre la toile et nous imprégnait de son humidité, ou bien encore près du feu du bivouac, dont la fumée rabattue par le vent faisait pleurer mes yeux.

Je mettais à exécution, malgré les obstacles, la promesse que je m'étais faite d'écrire chaque jour la note saillante, l'incident qui avait frappé mon imagination.

Ces lignes, que je retrouve aujourd'hui, me sont précieuses et me font revivre les heures vécues dans ce temps là.

Oui, je me méfierais de mon tempérament, qui me porte de plus en plus à exalter tout ce qui est dévouement, tout ce qui est patriotisme, si elles n'étaient pas là ces notes.

Je les relis et je puis constater que c'était le cœur tout chaud, avec un réel enthousiasme que je les écrivais et que, malgré la menace du danger toujours imminent dans la vie du soldat en campagne, je pensais avec une ardeur bien juvénile, à laquelle le temps n'a point donné de démenti.

Malgré l'éloignement des faits et la fuite des années, ma manière de voir n'a point changé, mes sentiments sont restés les mêmes.

On peut donc lire et croire en toute confiance ces « souve-

nirs », comme s'ils avaient été écrits trente ans plus tôt. Le calepin du caporal de la 4^e du deux est là qui fait foi.

Je suis loin d'ailleurs de vouloir entreprendre une relation savante et théorique, où les faits s'enchaîneraient les uns aux autres avec art et méthode.

Non, ce serait au-dessus de mes moyens.

Je veux seulement transcrire avec quelques détails les événements dont j'ai été témoin et qui m'avaient le plus frappé. Donner l'analyse de mes impressions les plus vives et dont la lecture peut intéresser, c'est pour moi un précieux passe-temps au-déclin de ma vie.

CHAPITRE PREMIER

L'entrée en campagne. — La forêt de Marchenoir. — A Autainville. — Les francs-tireurs de Binas. — Récit des paysans. — Au camp de Sérès Concriers. — Au camp de Viévy-le-Rayé. — La discipline au camp. — Aux ambulances. — Séjour au camp de Viévy.

Nous étions depuis huit jours à Blois, nous accommodant assez bien de la vie de garnison, quand le matin du mardi 25 octobre on nous annonça que nous allions quitter la caserne dans la journée et que nous devions nous tenir prêts à partir, emportant tout le fournement dans le sac.

Chacun soupesait « azor » alourdi de dix paquets de cartouches, bondé de quatre jours de vivres, biscuits, riz, café, etc... Nous le trouvions un peu lourd et cela nous arrachait des soupirs.

La marche du régiment retentit dans la cour de la caserne vers midi ; et, bientôt après, par un temps sombre et gris, clairons en tête, la colonne s'allongeait sur la route, prenant la direction du nord.

Nous n'étions pas renseignés sur notre itinéraire. On disait vaguement que nous allions prendre position auprès de la forêt de Marchenoir ; c'était pour nous l'inconnu.

A peine avions nous fait quelques kilomètres sur la grande route que la pluie commença, d'abord fine, serrée, puis peu à peu elle augmenta. Le temps était devenu franchement mauvais ; de gros nuages noirs crevaient sur nos têtes.

Nous marchâmes tant que le jour dura sous une pluie diluvienne.

A l'approche de la nuit nous avons fait quatre ou cinq lieues. Trempés comme des soupes, crottés comme des barbets, nous étions arrivés à un embranchement de la route, près d'un village nommé « Pontijoux » de maussade mémoire ; j'en appelle à vos souvenirs, camarades !

Mais, pas d'ordres. Ce ne fut qu'après une pause assez longue, pendant laquelle la nuit arriva, que nous sûmes enfin à quoi nous en tenir.

Faites la soupe, nous allons camper, nous dirent nos officiers. Ce fut avec beaucoup de peine qu'on pût allumer les feux. On mangea je ne sais plus quoi, des morceaux de biscuits et du riz bouillis dans l'eau de nos marmites, avec quelque peu de sel pour unique assaisonnement.

Nos tentes furent installées sous la pluie battante et, dans une obscurité complète, nous nous réfugiâmes à leur abri illusoire.

Le sommeil ne tarda pas à venir nous visiter et nous dormions profondément déjà depuis une bonne heure, pelotonnés les uns contre les autres, quand soudain le clairon jeta ses notes au vent dans la nuit et fit dresser l'oreille à ceux d'entre nous qui avaient le sommeil léger ; maudit clairon !

Entends-tu ? me dit mon voisin, en m'envoyant un coup de coude dans le flanc.

Eh oui ! j'entendais bien. C'était la marche du régiment qu'on ne sonne en campagne que dans les moments graves et en cas d'alerte.

Je ne pouvais en croire mes oreilles. Pour sûr, je dors éveillé, me disais-je, ce doit-être la mauvaise plaisanterie d'un disciple de Bacchus agité, qui ne peut dormir et ne veut pas que les autres puissent reposer en paix.

Il fallut bien se rendre à l'évidence, malgré les bons motifs que nous avions pour chercher à faire la sourde oreille.

Debout!... les endormis, sac au dos!... criaient les sous-officiers.

Notre tente fut bientôt démontée, les toiles dégouttantes de pluie roulées sur les sacs à la hâte et, dans les ténèbres, à tâtons pour ainsi dire, car on ne distinguait pas un camarade à dix pas, nous reprenions la marche sur la grande route, ahuris, désorientés, soulageant notre mauvaise humeur en proférant des imprécations contre les trouble-fêtes, les fâcheux qui se faisaient un malin plaisir de ne pas nous laisser reposer au moins la nuit.

Nous marchâmes longtemps, talonnés par le colonel qui surveillait notre détachement, accélérât l'allure des troupiers et, malgré nos réclamations, ne permit aucune halte.

Vers minuit nous arrivions à Marchenoir. Mais nous ne fîmes que traverser ce gros village. Puis on s'arrêta enfin au delà, en rase campagne, à peu de distance de grands bois.

Quelle halte! L'arrêt sur la route, dans la nuit, dura plus d'une heure, pendant laquelle les malheureux mobiles essuyèrent une pluie battante.

Notre capitaine avait envoyé le lieutenant Deforges à la brigade, installée à Marchenoir, pour y chercher des ordres. Il revint enfin, accompagné d'un garde forestier qui prit la tête de la compagnie auprès de nos officiers.

Par file à gauche, en avant marche! — Et la marche recommence.

Nous atteignons la futaie et nous nous engageons dans des sentiers étroits et couverts qui n'étaient praticables qu'aux piétons.

C'était la forêt de Marchenoir que nous traversions sous bois, au plus court, évitant les grandes voies.

Les diverses compagnies du 2^e bataillon traversaient également la forêt, mais elles avaient pris chacune une direction différente, ce qui avait produit une dislocation du bataillon.

Nous marchions à la file indienne, obligés d'étendre les mains en avant afin de nous préserver des branchages chargés d'eau, ce qui nous frappaient au visage.

Si l'on échangeait quelques rares paroles, c'était pour se demander de l'un à l'autre, quel pouvait être le motif de cette marche de nuit, en hâte, vers un but inconnu.

Notre capitaine pressait le pas de sa compagnie et faisait serrer la colonne, qui s'allongeait trop à son gré.

Quelques détonations isolées, assourdies par l'éloignement s'étaient fait entendre dans la direction où nous nous dirigions. Pas besoin de dire que cela nous faisait dresser l'oreille.

Les ténèbres deviennent enfin moins compactes ; nous sortons de dessous les branches et nous nous trouvons en dehors de la forêt.

Un temps de marche encore et nous entrons dans un village situé à la lisière, salués par le chant des coqs qui se répondaient d'une maison à l'autre. Il pouvait être entre deux et trois heures du matin. Ce village s'appelait Autainville.

Après avoir établi nos postes, réveillé les propriétaires des granges et des écuries pour nous en faire ouvrir les portes, succombant au besoin de sommeil et à la fatigue, nous nous laissâmes tomber sur la paille de ce cantonnement, mouillés, transpercés jusqu'aux os !

On nous permit de reposer quelques heures. Dès le réveil, avant qu'il fit jour, nous étions sous les armes, alignés dans la principale rue qui traverse le bourg, pendant que l'on postait des tirailleurs dans les maisons écartées de l'agglomération et derrière les haies des jardins. Des vedettes étaient aussi installées sur les toits, afin de donner l'alarme en cas d'alerte.

Deux compagnies seulement occupaient Autainville, la 4^e et la 5^e. Les capitaines étaient laissés à leur initiative. Le reste du bataillon se trouvait échelonné sur la lisière de la forêt.

Du poste que nous occupions, le village étant situé sur un petit monticule dominant les alentours, nous nous rendions parfaitement compte de la configuration du terrain.

Ayant à dos la forêt de Marchenoir, qui se prolongeait du nord au midi, nous avions devant nous un aperçu de la Beauce : un pays plat, uni, des champs nus. On n'apercevait pas une haie, pas un arbre, tant que la vue pouvait porter.

Dans cette plaine immense, à environ cinq kilomètres, un village se montre, c'est Binas. A mi-chemin, quelques cavaliers vont et viennent au pas ; vus à cette distance, ils paraissent gros comme des mouches, ce sont des uhlans prussiens.

Il ne pouvait plus y avoir de doutes pour nous, nous étions aux avant-postes et enfin nous prenions contact avec l'ennemi.

L'explication de notre marche forcée de la nuit nous fût bientôt donnée par les rares habitants qui n'avaient pas abandonné leurs foyers.

Un combat malheureux d'avant-poste avait eu lieu la veille autour de ce petit village de Binas. On craignait que l'ennemi enhardi par son succès n'entrât dans la forêt de Marchenoir et notre bataillon avait été envoyé en toute hâte pour en garder les abords.

Les cavaliers allemands surveillaient de loin, mais n'approchaient pas à portée de nos chassepots. Avec quel plaisir, cependant, eussions-nous essayé nos armes sur ces brigands !

Deux voitures du pays, suivant la route qui vient de Binas à Autainville, se dirigeaient de notre côté. Nous n'y avions d'abord prêté aucune attention, si ce n'était pour remarquer que les cavaliers ne les inquiétaient pas.

Mais lorsque ces deux chariots se furent rapprochés et eurent pénétrés dans le bourg, il nous fut donné de contempler le plus

affreux tableau que l'on puisse imaginer. Peintres les plus réalistes, vous n'atteindrez jamais avec vos pinceaux un tel degré d'horreur !

Les plus braves parmi nous furent intimidés, pâlirent, et un cri d'angoisse s'échappa de toutes les poitrines.

Les deux chariots rapportaient les cadavres de onze francs-tireurs, hachés de coups de sabre. Les têtes étaient fendues, les épaules, les bras mutilés, les mains avaient presque toutes des doigts coupés.

Comme pour rendre encore le coup d'œil plus lamentable, les malheureux étaient souillés de boue, trempés de pluie. Ils avaient passé la nuit sous l'averse, dans les champs, là où ils étaient tombés.

Les paysans réquisitionnés pour aller les ramasser ramenaient ces cadavres dans leurs voitures à fourrage. Pas une bâche, pas un lambeau d'étoffe n'abritait ces victimes !

Jamais je n'oublierai cette vision.

La plupart de ces morts conservaient sur leurs traits une expression de souffrance et d'angoisses indicibles.

C'étaient presque tous de beaux et solides gaillards d'âges différents, en pleines forces. Les uns avaient la barbe qui commençait à grisonner ; d'autres étaient des adolescents, dont le menton ne portait qu'un duvet naissant.

Je vois encore le sergent-major, beau garçon d'une trentaine d'années, aux fortes moustaches blondes, le front ouvert d'un coup de sabre. Ses deux mains étaient crispées sur sa musette de toile qu'il avait portée à sa bouche dans un geste de désespoir et qu'il semblait vouloir déchirer avec les dents. La mort l'avait saisi dans cette dramatique posture.

Les vareuses de ces pauvres gens, déchirées par suite des coups reçus, laissaient voir les blessures de l'arme blanche, sabre ou lance, dans la chair vive ; tous avaient été atteints à plusieurs reprises ; c'était affreux !

Des paysannes qui virent passer les funèbres voitures poussè-

rent de grands cris, firent des signes de croix ou se couvrirent le visage avec leurs jupes en s'enfuyant.

Quelques-uns des fusils des francs-tireurs, rompus à la poignée, avaient été ramassés et déposés dans les charrettes. C'étaient des carabines Minié, armes se chargeant par la bouche. — Tout s'expliquait.

En quelques mots, les conducteurs des charrettes, gens du pays, au courant des événements, nous firent comprendre la façon dont le drame s'était accompli. Il montre comment cette terrible guerre était menée par des ennemis cruels et sans pitié.

Voici ce qu'ils nous dirent :

La compagnie des francs-tireurs de Seine-et-Marne et du Calvados (c'est cette désignation qui est inscrite sur mon carnet, une note du commandant de Montesson dit : de Saint-Denis et de Lisieux, commandant Liénard), composée d'une quarantaine d'hommes déterminés concourait à couvrir les abords de la forêt de Marchenoir.

Elle faisait avec succès la guerre de partisans et avait infligé des pertes à la cavalerie allemande. La veille, ces francs-tireurs avaient entrepris de concert avec une compagnie d'infanterie de ligne un coup de main sur un gros parti de cuirassiers blancs, qui venait régulièrement depuis plusieurs jours à Binas, comme en pays conquis, lever des contributions en nature.

Ces cavaliers prévenus ce jour là par leurs espions, — faut-il le dire ? des paysans des environs (dont l'un d'eux, convaincu de trahison, passa en Cour martiale et fut fusillé plus tard), — sachant que les Français occupaient le village, au lieu d'y pénétrer de vive force, se bornèrent à le surveiller.

Vers la fin du jour, ils virent la compagnie d'infanterie se retirer en bon ordre, tandis que les francs-tireurs pour leur malheur prolongèrent leur séjour dans les cabarets, où ils s'étaient

mis à boire. Les imprudents voulurent avant la nuit rallier Autainville, ne se doutant pas du danger qui les menaçait.

Mais ils avaient à parcourir un espace absolument nu de quatre kilomètres. Ils étaient déjà arrivés à mi-chemin, quand les cuirassiers blancs, tenus jusque là en respect, fondirent sur eux.

Le premier choc dut être terrible. Les francs-tireurs se défendirent bravement et firent tomber, disait-on, beaucoup de cavaliers. S'ils avaient eu en mains des armes à tir rapide, ils auraient eu des chances de pouvoir se dégager et décimer l'ennemi.

Les allemands n'ignoraient pas ce détail.

Une fois le fusil déchargé, ils cherchaient à parer, dans le corps à corps, les coups de sabre, en se couvrant de leur arme, qu'ils élevaient au dessus de leur tête. Mais ils avaient alors les doigts hachés ; ce qui était suffisamment prouvé par ces mains mutilées que nous avons vues.

On peut s'imaginer les faibles rangs des francs-tireurs défoncés par la charge. Une fois débandés, ils devinrent une proie facile pour un ennemi furieux, qui s'acharna à la vengeance et ne voulut faire aucun quartier.

L'issue du combat dans ces conditions était inévitable. Ils succombèrent, les braves gens, victimes de leur imprudence.

Quelques uns d'entre nous furent chargés de creuser une grande fosse dans le cimetière du village, où les malheureuses victimes furent é'tendues côte à côte.

Voilà comment nous commençâmes notre apprentissage du métier de troupier.

Nous restâmes deux jours à Autainville, constamment sur le qui-vive. Pendant la nuit nous avions de nombreux petits postes placés en avant du village ; ces postes ne furent nullement inquiétés.

Le 28 octobre au matin nous étions relevés par la ligne, puis nous retrogradions vers la forêt, que nous traversâmes cette fois par les chemins frayés.

Avant midi nous étions rendus à Marchenoir, lieu de rassemblement, où nous retrouvions nos camarades du bataillon, qui arrivaient de différentes directions.

Une fois réuni, le commandant de Montesson reprenait le commandement de son bataillon, fort de huit à neuf cents hommes, et nous acheminait à l'extrémité sud de la forêt, à Concriers.

Le pays parcouru était absolument plat, mais agrémenté de bouquets d'arbres.

Nous trouvâmes dans cette plaine nos braves camarades du 37^e de marche, avec qui nous formions brigade, installés dans un campement qui semblait préparé de longue main. Nous nous vîmes encadrés de troupes de toutes armes, cavalerie et artillerie. Les pièces de canon abritées par des épaulements, des ouvrages de terre, des tranchées dans toutes les directions nous donnèrent l'idée d'un camp retranché.

On nous fit dresser nos tentes au milieu de cet appareil guerrier. Là, nous ne pouvions plus nous faire d'illusions, nous étions considérés et traités comme de véritables troupiers, et la discipline militaire commença à se faire sentir dans toute sa rigueur.

Le lendemain matin nous étions debout longtemps avant le jour, les tentes roulées sur les sacs et rangés en bataille, n'attendant qu'un signal, nous semblait-il, pour nous mettre en marche. Il n'en fut rien. Nous restâmes une partie de la journée sur pied ; puis, le soir venu, il fallut déboucler les sacs et remonter nos tentes à nouveaux frais aux mêmes emplacements.

Le soir, je fus désigné pour être de grand'garde, en avant du front de bandière, près la route qui va de Mer à Lorges. Le poste était commandé par notre sergent-major et la consigne sévère.

Nous ne devions laisser traverser les lignes que par les personnes munies de laissez-passer en règle, revêtus de cachets officiels.

Toute la nuit nous fûmes aux aguets. Un certain nombre de paysans se disant tous marchands de bestiaux, durent rétrograder. C'était une véritable barrière, que ne purent traverser que ceux qui montraient patte blanche. Nous n'avions pas clos l'œil de la nuit.

Le matin du dimanche 30 octobre il y avait des ordres de départ, nous nous mettions en route dès sept heures, avec une tasse de café dans l'estomac ; la journée fut dure et longue.

A la grande halte, qui se fit à Saint Léonard près Marchenoir, nous retrouvions les deux autres bataillons du régiment, desquels nous étions séparés depuis plusieurs jours, et le soir, exténués par une longue marche, nous arrivions au camp de Viévy-le-Rayé, grand rassemblement de troupes, à plus de trente kilomètres de notre point de départ du matin.

Nous devions y rester plusieurs jours.

Le camp, qui comprenait toute la première division du corps d'armée, si j'ai bonne mémoire, était immense et bien installé.

Les tentes blanches, bien alignées, s'allongeaient en lignes symétriques à perte de vue dans la plaine.

Cela faisait plaisir à voir ; mais cette grande concentration de troupes nous laissait pressentir que la situation se resserrait, devenait grave.

Les rapports du matin étaient de plus en plus sévères ; défense de sortir du camp sous aucun prétexte. Les villages et les maisons avoisinant le camp étaient rigoureusement consignés aux troupes et malheur à ceux qui enfreignaient les ordres.

Notre temps était employé du matin au soir en exercices et manœuvres de tous genres. Combien de jours devions-nous rester ainsi ?

Nos installations, solides, soignées, améliorées constamment, pouvaient nous porter à croire que nous étions destinés à faire

un certain séjour à ce camp. Cependant chaque matin nous étions prévenus d'avoir à nous tenir prêts au premier signal de départ.

J'ai dit que la discipline était très sévère au camp ; nous en avions les preuves.

Il ne se passait presque pas de jours sans exécutions militaires : espions arrêtés malgré leur déguisement en marchands de bestiaux, paysans convaincus de connivence avec l'ennemi, tel celui qui avait livré les francs-tireurs de Binas, ou pauvres diables de soldats qui payaient de leur vie un moment d'insubordination envers leurs chefs ; je ne citerai pas les déserteurs, ceux-là, les plus nombreux des fusillés, excitaient le moins la pitié.

On citait avec un frisson l'histoire tragique d'un malheureux sergent-major de la ligne, exécuté pour vol d'une dinde, fait compliqué de bris de clôture.

Aussi le matin, au petit jour, à l'heure où avaient lieu ces exécutions, nous ne pouvions entendre le lugubre feu de peloton retentir au loin, suivi de la détonation isolée du coup de grâce, sans ressentir une commotion des plus pénibles.

Plusieurs compagnies du bataillon, à tour de rôle, assistaient par ordre de service à ces tristes spectacles. Les hommes en revenaient le cœur retourné et presque malades pour le reste de la journée.

Le jour où vint le tour de ma compagnie, j'eus à remplir une corvée peu agréable, mais cent fois moins pénible.

Ce matin là, le hasard voulut que je fusse désigné pour accompagner dans la voiture du tringlot deux hommes malades : un varioleux et un teigneux, qu'il fallait conduire à l'ambulance de Marchenoir.

La promiscuité était peu engageante, je préfèrai faire le voyage à pied, escortant la voiture, afin d'éviter le contact des deux pauvres diables.

Je remis mes deux malades aux Sœurs de saint Vincent de Paul qui dirigeaient l'ambulance et l'une de ces bonnes Sœurs me permit de pénétrer dans la salle d'école transformée en dortoir.

J'y vis deux des francs-tireurs de Binas échappés au massacre de leurs compagnons, qui reposaient chacun dans un petit lit, côte à côte.

Ces deux malheureux, recueillis comme morts, avaient été frappés l'un et l'autre de plusieurs coups de sabre sur le crâne. Leur tête disparaissait sous les bandelettes serrées qui maintenaient leurs plaies et l'on ne pouvait voir que le bas de leur visage.

Un silence absolu était recommandé. La bonne sœur, mettant un doigt sur sa bouche, me fit signe que je ne devais pas chercher à leur adresser la parole et ne pas troubler leur repos.

Notre séjour au camp de Viévy se prolongeait ; nous nous faisons assez bien à cette existence active de manœuvres.

L'hiver, cependant, commençait à se faire sentir assez rigoureusement et notre frêle abri de toile nous préservait bien imparfaitement du vent du nord.

Les tentes se couvraient de givre la nuit ; nous grelottions au réveil et nos dents claquaient de froid. Pour se réchauffer en sortant de dessous les tentes, de nombreux couples de moblots battaient la semelle avec ardeur ou se livraient à toutes sortes de sarabandes. Puis, la gaité de notre âge venant à la rescousse, nous oubliions bientôt nos misères présentes par des plaisanteries qui se terminaient dans des éclats de rires communicatifs.

Il y avait du reste, fait à constater, très peu de malades à ce moment. Nos officiers s'occupaient de leurs hommes avec une véritable sollicitude ; les vivres étaient distribués avec régularité ; en somme l'existence était bonne au camp de Viévy pour des soldats en campagne.

Les événements, cependant, ne devaient pas tarder ; ils se préparaient dans le livre du Destin.

CHAPITRE II.

Les premiers coups de canon. — Combat de Vallière. — La Mobile. — La marche en avant. — Le général Deplanque. — Ouzouër-le-Marché.

Le matin du lundi 7 novembre, nous avions comme de coutume fait l'exercice et après la soupe, vers dix heures, nous étions au repos. Les uns s'allongeaient paresseusement sous la tente, les autres assis sur leurs sacs écrivaient à leurs familles ou groupés en rond à terre, fumaient leurs pipes en devisant.

Inutile de dire que les conversations se portaient toutes vers le pays et les amis qu'on y avait laissés. Quand au milieu de ce calme, de cette quiétude, soudain un roulement semblable à un tonnerre sourd, amorti par la distance, se fit entendre dans le lointain, par delà la forêt, dont la lisière nous avoisinait à moins d'une portée de fusil.

Les conversations engagées se taisent subitement, on retire les pipes de la bouche par un mouvement machinal, puis les têtes se redressent et chacun prête l'oreille...

Second coup, suivi de plusieurs autres à intervalles rapprochés et irréguliers. Plus de doute, c'est le canon ! Tout le monde se tient debout et écoute.

Il y eût une pause de quelques secondes pendant laquelle nous nous regardions les uns les autres sans trop savoir que dire. Puis le crépitement de la fusillade se mêle à son tour au bruit du canon qui domine tout le fracas et, moins d'un quart d'heure plus tard, c'est un véritable combat qui se livre, à en juger par le bruit que nous percevons distinctement.

Dans le camp, les hommes revenus de leur première impression, comparable à une espèce de stupeur, s'agitent comme une fourmilière. Nos officiers sont au milieu de nous et en attendant

des ordres, font renverser les tentes et boucler les sacs ; les bataillons sont réunis aux faisceaux.

Le commandant de Montesson, arrivé sur ces entrefaites au galop de son cheval, fait mettre sac au dos et prendre les armes à son bataillon.

Le combat se continuait toujours et par instants semblait prendre une certaine ampleur.

Nous nous mettons enfin en route longeant la forêt et prenant la direction de Marchenoir. Il était à peu près trois heures quand nous arrivions aux environs de Saint-Léonard. Peu à peu le bruit avait cessé pendant notre marche.

Nous nous étions arrêtés et nous reposions sous les armes le long d'une route qui s'engageait dans la forêt, lorsque plusieurs dragons français débouchèrent, des voitures de paysans les suivaient escortées de chasseurs à pied.

Les premiers chasseurs que nous voyons passer étaient encore sous le coup de l'exaltation du combat. Leurs figures et leurs mains étaient noires de poudre. Au milieu d'eux se trouvaient quelques prisonniers bavarois, coiffés du casque de cuir noir, surmonté de la grosse chenille. C'étaient les premiers de nos ennemis que nous voyions de si près et nous les regardions avec curiosité.

Ils ne paraissaient pas trop surpris de se trouver là et faisaient bonne contenance, quoique désarmés, en défilant devant nous.

Les voitures ramenaient des blessés, presque tous fantassins bavarois. Nous contemplions ce spectacle étrange et nouveau pour nous avec le plus grand intérêt.

En quelques mots, les chasseurs à pied nous dirent qu'ils avaient repoussé une attaque aux environs de Saint-Laurent-des-Bois, de l'autre côté de la forêt, que « ç'avait chauffé », mais que l'ennemi avait été rejeté sur toute la ligne, abandonnant ses morts et ses blessés, ainsi que nous en avions la preuve, et avait été poursuivi baïonnette aux reins.

Les paroles de ces braves gens nous réchauffaient le cœur et cent mains leur étaient tendues pour presser les leurs dans une effusion fraternelle et patriotique.

Ils avaient du reste le triomphe modeste et acceptèrent volontiers de boire un coup aux bidons que nous leur tendions et que, par bonne fortune, nous avions trouvé moyen de remplir en route aux barriques d'un de ces nombreux vivandiers qui suivaient les troupes.

Les voitures des blessés étaient au nombre de sept ou huit. Je m'approchai de l'une d'elles ; cinq blessés l'occupaient. Assis à l'arrière sur son séant un gros bavaiois, véritable type teuton, tête énorme, barbe et cheveux roux, gesticulait, criant : amis... francisses... nous, nixt Prussiens... et il allongeait le poing ajoutant : capout Bismark!... capout!... Puis il montrait son pantalon percé aux cuisses, enfonçait l'index dans la déchirure du drap noir que la balle avait perforé et le retirait rougi de sang, attirant ainsi par sa mimique l'attention sur sa blessure ; un projectile de chassepot lui avait troué les deux jambes.

Trois autres blessés, étendus sur la paille dans la voiture, se plaignaient douloureusement et, déjà saisis par la fièvre, demandaient sans cesse : à boire, à boire, en français. Quant au cinquième blessé, étendu sur le dos sans mouvement, il ne donnait plus signe de vie. Sa grande capote bleue était couverte de sang à la poitrine, qu'une balle avait traversée. C'était un tout jeune homme, aux cheveux châains, à la figure fine et délicate, qui faisait surtout contraste avec la mine bestiale du gros roux.

La nuit vint sur ces entrefaites. On nous fit camper sur l'emplacement même que nous occupions auprès de Saint-Léonard, en vue de la forêt de Marchenoir, et ce fut à la lueur des feux de bivouac, qui éclairèrent les environs d'une lueur rougeâtre, que les tentes furent dressées et alignées. Décor militaire et pittoresque, bien en harmonie avec le spectacle que nous venions d'avoir sous les yeux.

Pendant que nous étions occupés à préparer notre campement, un petit détachement des mobiles du Loir-et-Cher, arrivant du combat, vint à passer sur la route que nous bordions.

Nos officiers arrêtaient le lieutenant qui les commandait, afin d'en obtenir des renseignements. Comme on peut le penser, notre curiosité était fort excitée ; nous ne saurions jamais trop de détails sur l'affaire de la journée. Nous entourâmes nos camarades et à leur tour ils nous racontèrent ce qui s'était passé.

Une partie de leur bataillon avait combattu en tirailleurs ; l'autre partie, la plus forte, était restée l'arme au pied en soutien. Mais ils avaient tous reçu le baptême du feu ; ils avaient entendu au-dessus de leurs têtes le grondement des obus et le sifflement des balles, et s'en montraient quelque peu fiers.

Les Bavares avaient attaqué. Reçus vigoureusement par les chasseurs à pied et les mobiles, ils avaient été repoussés. Mais on pouvait supposer que ce n'était qu'une fausse attaque ou une reconnaissance ayant pour but de tâter les lignes françaises.

En somme, ce n'était qu'une affaire d'avant-postes, prélude sans doute d'un mouvement général, que tous les renseignements faisaient prévoir.

A quelques lieues, au delà de la forêt, au dire des paysans, une armée allemande venait à notre rencontre. Elle se répandait dans le pays déjà depuis plusieurs jours, et les villages regorgeaient de troupes ennemies de toutes armes.

Lorsque nous nous heurterions à cette masse, le combat serait autrement important que celui qui s'était livré dans la journée.

Les conversations marchaient bon train ce soir là sous les tentes et nous étions d'accord pour reconnaître que notre tour de combattre pourrait bien se présenter au premier jour.

Les uns enthousiasmés se réjouissaient, ne doutant pas du succès, d'autres plus réfléchis voyaient les choses d'une manière tragique et les poussaient au noir.

Il convient de dire que depuis trois semaines que nous tenions virtuellement campagne, notre régiment de garde-mobile avait un tout autre aspect qu'au début.

Notre nombre avait déjà quelque peu diminué, par suite du départ des rangs d'un certain nombre d'hommes débiles, qui n'avaient pu supporter les premières fatigues. Les maladies, parmi lesquelles la variole, la dyssenterie et la fièvre typhoïde, avaient contribué aussi à faire des vides.

Mais cette élimination, en faisant disparaître les non valeurs, avait donné plus de force et de cohésion aux éléments que nos officiers avaient entre leurs mains. Les rangs étaient formés à ce moment d'hommes relativement solides, par conséquent plus déterminés et dont l'immense majorité, animée de sentiments patriotiques, ne demandait qu'à marcher à l'ennemi.

Dans cette espèce de sélection, une remarque avait frappé tout le monde ; c'est que les jeunes gens des villes, ne payant pas par l'aspect de la force, plutôt d'apparence chétive, avaient été plus résistants que quantité de jeunes gens des campagnes, qui semblaient pourtant beaucoup plus robustes.

Le moral avait joué un grand rôle et avait eu une influence énorme sur le physique.

Les premiers avaient bandé leurs nerfs et pris leur parti bravement ; tandis que parmi les seconds, certains s'étaient laissés envahir par le découragement ; puis la peur du danger avait agi d'une manière dissolvante ; plusieurs étaient devenus fous.

Je me contente de constater un fait, sans vouloir incriminer aucun de mes camarades. J'ajoute qu'à la fin de la campagne je m'étais créé de bonnes et franches amitiés (qui subsistent encore, n'est-ce pas vieux frères d'armes !) parmi de solides gaillards, de robustes fils des champs, dont le courage et la résistance ont vaillamment fait leurs preuves.

Je reprends mon récit au point où je l'ai laissé.

Le matin du 8 novembre, nous sortions de dessous nos tentes

avant le jour. Le café fut vivement préparé et absorbé et le 2^e bataillon s'alignait pour se mettre en mouvement. Nous eûmes bientôt rejoint les deux autres bataillons qui avaient campé aux environs. Le régiment se trouva réuni et le colonel en prit le commandement.

Ah ! on pouvait bien dire que c'était la jeune France qui se levait pour repousser l'envahisseur :

Notre colonel, M. de la Touanne, n'avait pas trente-cinq ans ; notre commandant, M. de Montesson, était dans sa vingt-cinquième année ; les mobiles, à part quelques anciens soldats versés dans nos rangs comme instructeurs, avaient tous de vingt à vingt-cinq ans !

Voulez-vous avoir une idée de l'aspect que présentait notre troupe ?

Ah ! il ne brillait pas par le panache notre uniforme.

A part les gradés, sergents et caporaux, qui avaient des vareuses de drap bleu foncé avec collets rouges, c'est-à-dire l'uniforme adopté, les hommes habillés à la hâte, étaient vêtus de blouses bleues serrées à la taille par le ceinturon. Une patte de ganse rouge sur l'épaule les différenciait seule de la blouse du paysan.

Dans les premiers jours de notre rassemblement on avait fait coudre sur l'épaule gauche de chaque homme un bout de cette même ganse rouge placé en croix. On disait que c'était l'Impératrice qui avait témoigné le désir de voir la garde-mobile prendre le signe des croisés. L'idée religieuse était peut-être belle, mais nous ne sommes plus aux siècles de foi et, quand était venu le 4 septembre, l'emblème avait sans doute été considéré comme séditionnaire et l'on nous avait ordonné d'enlever le bout de ganse rouge formant la croix.

Pantalons foncés, avec bandes rouges larges de deux doigts ; puis képi de même nuance que le pantalon, avec turban rouge.

Sur le dos le havre-sac de toile grise ; et voilà l'équipement avec lequel nous étions partis.

Malgré la simplicité de cet uniforme, ils avaient bon air les petits moblots. Leur allure avait quelque chose de décidé et de martial ; le sac était gaillardement porté, large, débordant les épaules par suite du paquetage de la couverture et de la toile de tente roulées autour, et surmonté à gauche par des piquets de tente comme d'une aigrette.

Chaque régiment de mobiles avait du reste son aspect particulier : La Sarthe était reconnaissable à ses blouses bleues ; le Loir-et-Cher avait des blouses de toile écrue et képis de même étoffe : la Dordogne avait aussi des blouses de toile écrue, mais képis de drap bleu foncé, semblables aux nôtres. Ces coiffures avaient été façonnées avec du drap de mauvaise qualité, qui sous l'action successive de la pluie et du soleil avait déteint et fini par prendre une teinte lie de vin indéfinissable.

Les rangs en marche présentaient donc des alignements de blouses bleues et de blouses claires, qui faisaient reconnaître les régiments de loin et du premier coup d'œil. Mais quel point de mire devaient offrir nos camarades du Loir-et-cher et de la Dordogne avec leur costume clair, se détachant trop bien sur la verdure des champs !

De suite, nos jeunes bataillons, qui cette fois marchaient au devant de l'ennemi, se déployaient en bataille, tirailleurs en avant.

Notre commandant donne des instructions à nos officiers ; le silence le plus absolu doit être observé, l'ordre le plus complet maintenu dans les rangs ; à tous les gradés, officiers et sous-officiers d'y veiller strictement.

Nous laissons la forêt sur notre droite et nous ne tardons pas, après l'avoir dépassée, à pénétrer dans une plaine qui s'étendait à perte de vue et où nous apercevons à peine quelques maisons, quelques bouquets d'arbres isolés.

A notre hauteur se trouve un régiment de ligne, également formé en bataille, le 37^e de marche, notre camarade de brigade,

avec lequel nos mouvements se coordonnent, et nous avançons dans la plaine.

D'autres troupes, au fur et à mesure que nous marchons, viennent ajouter leur nombre, et c'est vraiment un beau spectacle de voir ces lignes mouvantes manœuvrer et s'avancer d'un mouvement continu.

Il y eût une halte vers midi, mais elle ne fut pas longue, et l'on reprit la marche en avant, toujours dans le même ordre. A distance, une seconde ligne parallèle à la nôtre nous suivait en arrière.

Les tirailleurs, qui nous précédaient, avaient reçu des instructions qui nous avaient fait dresser l'oreille : au cas probable où l'on rencontrerait l'ennemi, défense de tirer avant que l'ordre en fut donné.

On s'attendait donc enfin à le voir, l'ennemi !

Cela donnait à penser. Puis ce rassemblement immense de troupes, ce déploiement inusité, cette marche en avant dans la direction où l'ennemi était indiqué, tout nous faisait présager une rencontre ; il y avait si longtemps qu'on nous la promettait !

Pour ma part, j'étais déjà très fatigué ; souffrant, presque malade, je subissais par suite une sorte de dépression morale, et j'avoue qu'à cette heure mes idées belliqueuses d'antan ne se maintenaient pas au diapason élevé des jours précédents.

La marche devenait de plus en plus éreintante dans ces champs labourés, dont la terre molle se collait aux souliers.

Si des obstacles se présentaient, fossé, butte de terre, accident de terrain il fallait les franchir en conservant l'alignement. Puis, parfois nous devions accélérer l'allure, parcourir de grands espaces au pas gymnastique, enjambant sillons et guérets. A cet exercice le poids du sac devenait accablant, ses courroies meurtrissaient cruellement nos épaules.

Le général Deplanque, notre général de brigade, vieux dur à cuire, que nous avions jusqu'ici à peine vu, mais qui était réputé pour sa rudesse, ne nous perdait pas de vue.

Ancien colonel de la légion étrangère, où il avait fait sa carrière, le général quoique bon pour ses troupes était mal embouché ; il suffisait de l'avoir approché pour savoir à quoi s'en tenir à cet égard.

Sa mine haute en couleur, couperosée, son nez de rubis, disaient sa passion favorite qu'il avait rapportée d'Afrique : l'absinthe était pour lui une nécessité, et il était de notoriété que les fontes de sa selle en renfermaient toujours une fiole de réserve.

On disait qu'il n'avait alors qu'une confiance assez médiocre dans les troupes placées sous ses ordres et en particulier dans les mobiles, qui lui inspiraient plutôt du mépris ; des bleus ! tous des bleus ! Il devait en revenir.

A tout propos et pour rien, il ronchonnait et envoyait à tout le monde, officiers et soldats des apostrophes dans un rude langage de caserne, mêlées d'expressions colorées et peu châtiées.

Apercevait-il un manceau ou un groupe qui laissait à désirer, il ne s'en prenait pas directement à ceux qui étaient fautifs, mais au chef de bataillon, qui repassait l'observation au capitaine. Celui-ci retombait sur le lieutenant, qui administrait quatre jours de garde du camp au sergent, lequel alors attrapait sa section et la rudoyait à son tour.

La semonce décollait de fil en aiguille, du haut de la hiérarchie jusqu'aux hommes dans le rang.

Nos officiers se surmenaient pour obtenir un ensemble correct. Notre commandant galopait d'un bout à l'autre du bataillon, surveillant les moindres détails de la marche.

Le silence n'était interrompu que par les cris répétés qui se heurtaient dans l'air, d'une compagnie à l'autre : Coudez à gauche !... attention au commandement !... alignement !... silence dans les rangs !... serrez les rangs !... marchez au pas !... gauche, droite... etc., etc. ; les serre-files répétaient : au pas !... gauche !... droite !... nous en étions ahuris.

Ce fut dans ces conditions que la journée s'écoula, pénible,

harassante pour tous. A peine avions nous remarqué au passage les villages ou les fermes isolées que nous dépassions.

Il était presque nuit quand nous atteignions un gros bourg, dont le clocher nous servait de point de direction à travers la plaine depuis longtemps déjà ; c'était Ouzouër-le-Marché.

Grand'gardes par ci, corvées par là, il y avait des ordres de toutes sortes ; corvées pour les vivres, corvées pour le bois, corvées pour la paille ; les appels ne cessaient pas.

La nuit était tombée ; de grands feux de bivouacs avaient été allumés en arrière de la ligne des tentes et les flammes vives et claires coloraient d'une teinte rouge tous les objets qu'elles éclairaient de leurs lueurs : faisceaux, alignement des tentes et visages des mobiles, assis autour des feux ou circulant comme une fourmilière réveillée au milieu de la nuit.

Les corvées aux vivres firent attendre leur retour. Le convoi était resté fort en arrière, paraît-il ; il avait fallu parcourir pour l'atteindre une assez grande distance. C'était un surplus de fatigue pour les hommes déjà exténués. Elles ne revinrent que fort tard, et les hommes pestaient contre l'intendance, qui se souciait si peu de leurs peines.

En attendant, tout en grignotant un morceau de biscuit, je m'étais dirigé vers Ouzouër, à la recherche d'un cabaret hospitalier ou de quelque chose à me mettre sous la dent.

Le village était encombré de voitures de bagages et de cavalerie. De nombreuses estafettes se croisaient à la recherche des états-majors installés dans les principales maisons. Des patrouilles, en outre, faisaient rentrer au camp les fantassins isolés, ce qui était mon cas.

Aussi était-il très difficile, pour ne pas dire impossible, d'entrer dans les auberges ou cafés bondés de dragons et de chasseurs à cheval, cantonnés au village. Si l'on avait la chance de rencontrer un des habitants, c'était invariablement la même réponse, avec des gestes de découragement : nous n'avons plus rien, rien... les Prussiens ont occupé le pays tout ces

temps derniers ; ils étaient encore ici ce matin même ; ils ont tout mangé ou tout emporté ; ils n'ont rien laissé, ni pain, ni vin, ni bestiaux.

Les habitants eux-mêmes ne savaient que faire pour contenir leurs propres besoins. La farine ? ils étaient obligés pendant l'occupation des allemands d'aller la chercher à Beaugency ou Orléans ; maintenant, séparés de ces deux villes par les français, il allait falloir s'adresser d'un autre côté pour se la procurer.

Les pauvres gens, malgré l'encombrement, manifestaient pour la plupart une grande joie de revoir l'uniforme français. Ils disaient les brutalités et les vexations sans nombre dont ils avaient été les victimes. Ceux cependant qui étaient bien informés et raisonnaient se rendaient compte du choc qui devait infailliblement se produire, et redoutaient de se trouver entre deux feux.

De guerre lasse, je me décidai à rentrer au camp et fus très heureux d'absorber une ration d'eau-de-vie dont nous avions été gratifiés, qu'un ami m'avait tenue en réserve, et de pouvoir me chauffer quelques instants auprès du feu de mon escouade, dont il restait encore quelques tisons. Puis j'allai me glisser sous la tente, avec les camarades qui ronflaient déjà.

CHAPITRE III

*La bataille de Coulmiers (9 novembre 1870). — Le soir de la bataille.
— Le commandant de Montesson blessé.*

Je dormis d'un profond sommeil, jusqu'au moment où vers le matin le frêle abri qui nous servait de maison fut brusquement renversé sur ses habitants.

Il faisait encore nuit, le réveil fut assez maussade et commençait mal la journée. Debout ! . . . criaient les sous-officiers,

debout!... assez dormi! préparez vivement le café; il faut que nous soyons prêts et sacs au dos dans un quart d'heure.

En un clin d'œil les tentes furent roulées et attachées sur les sacs dans l'ombre qui régnait encore.

Puis les faisceaux furent levés et le régiment s'alignait bientôt tout entier sur une ligne immense.

Le temps était sombre, il faisait une brume assez épaisse et humide; nous attendîmes le signal du départ reposés sur nos fusils.

Les chefs de compagnie pendant cette pause étaient allés au rapport prendre des ordres.

Il y avait grand conciliabule en avant de nos lignes, autour du commandant qui à cheval dominait le groupe et du capitaine adjudant-major M. Boulay, entourés des officiers du bataillon qui formaient le cercle.

Enfin notre capitaine revint à notre tête en tordant sa moustache, qu'il portait longue, d'une façon qui ne lui était pas habituelle, et l'ordre du départ ne tarda pas à être donné.

Le froid commençait à nous engourdir, nous étions heureux de marcher, et l'arme sur l'épaule droite, le bataillon s'ébranlait aux commandements répétés de : en avant... marche!... A ce moment, le jour commençait à poindre.

Notre commandant, M. de Montesson, accentuait d'une façon particulièrement précise ses recommandations aux chefs de compagnies.

Monté sur un cheval noir, il galopait incessamment d'un bout à l'autre du bataillon, rectifiant un alignement, s'assurant qu'officiers et sous-officiers occupaient leurs postes, ou bien se portait en avant vers la ligne de tirailleurs (formée par la 6^e compagnie commandée par M. H. Couturié), qui nous précédait à une distance d'environ cinq cents pas, et là encore on le voyait qui précisait ses ordres.

Notre colonel, M. de la Touanne, passa devant nous, inspectant nos lignes d'un coup d'œil, et nous le vîmes converser

quelque temps avec notre commandant qu'il avait rejoint, indiquant du geste l'horizon et le but vers lequel nous marchions, (le clocher de Charsonville), pendant que les deux cavaliers marchaient côte à côte.

Cependant notre fourrier (Montreuil) avait passé à nos officiers le rapport du matin qu'il rapportait et qui devait renfermer des choses graves, à en juger par l'impression que sa lecture laissait réfléchir sur les visages.

Quelques mots saisis au passage parvinrent à notre connaissance dans les rangs et la nouvelle circula bientôt que les allemands se trouvaient en grand nombre à peu de distance, que nous devions dans la journée heurter l'ennemi et qu'il y aurait selon toutes prévisions contact et combat.

Alors, il nous revint à l'esprit que le réveil avait eu lieu sans clairons, contrairement à l'habitude, et qu'aucune sonnerie n'avait retentie au départ. Il devait donc y avoir quelque chose de vrai dans la rumeur qui maintenant était connue de tous; nous savions qu'en présence de l'ennemi les clairons devenaient muets, afin de ne pas nous révéler.

Autre remarque, encore plus significative pour nous, c'était la présence d'une quantité de chariots d'ambulances, qui nous suivaient à courte distance, et dont les petits drapeaux blancs à croix rouges flottaient dans les airs au sommet des voitures grises.

Tant de fois déjà on nous avait annoncé des rencontres, qui n'avaient pas eu lieu, que nous doutions encore que « l'affaire » serait pour ce jour-là.

Nous avançons toujours à travers la plaine dans le plus grand ordre. Un silence rigoureux régnait dans les rangs; les brefs commandements : coudes à gauche ! alignement ! se faisaient seuls entendre.

Sur notre gauche nous apercevions de grandes lignes d'infanterie, en doubles lignes de bataillons comme nous mêmes, au milieu desquelles s'intercalait de l'artillerie, et puis encore d'autres bataillons qui apparaissaient dans le lointain.

A ce spectacle, qui devenait grandiose et saisissant, une certaine émotion commençait à s'emparer de nous.

Comme les rayons d'un éventail presque entièrement replié, toutes ces lignes semblaient pivoter sur une base qui se trouvait à notre droite, et il m'apparaissait que ces lignes devaient avoir pour but de converger et se rabattre vers le point qui se trouvait en face de nous, pour assaillir l'ennemi et le chasser de sa position.

Mais comment nous autres, pauvres conscrits ignorant toute tactique, pouvions-nous deviner l'ordre de marche ? Nous n'étions dans la main de nos généraux que les pièces inconscientes d'un échiquier.

La marche continuait toujours. Nous contemplions, étonnés, émerveillés, le spectacle que cet immense déploiement de troupes nous donnait, et finissions par nous rendre à l'évidence qu'il ne devait pas avoir été préparé et exécuté en vain. Il y avait si longtemps qu'on nous promettait la bataille !

Et chacun se livrait à ses pensées intimes ou échangeait à voix basse ses réflexions avec les voisins du rang.

Les plus gouailleurs et les plus loustics d'ordinaire étaient ceux qui maintenant étaient les moins loquaces.

Un spectacle plus rapproché vint bientôt s'offrir à nos regards. Nous passions près d'un état-major assez bizarre et comme nous n'en avions point encore vu : c'étaient des marins à cheval !

Un officier de marine, coiffé d'une casquette largement galonnée, était arrêté, entouré de jeunes officiers de marine, tous montés, et scrutait l'horizon avec une jumelle dans la direction où nous nous dirigions.

Trapu, carré, le geste dégagé, il avait grand air ce vieux marin, avec son collier de barbe grise. Ses traits entrevus un instant dénotaient une énergie peu commune, un vrai loup de mer !

Nous devons bien le connaître par la suite. C'était l'amiral Jaurréguierry, devenu légendaire à l'armée de la Loire, sous

le sobriquet de « grand bateau », donné par les troupiers. Entouré de son escorte, il prenait le commandement de notre division, la première du 16^e corps.

Mais où donc sont les Prussiens ? se demandaient anxieusement la plupart d'entre nous, en inspectant des yeux la campagne.

Déjà, dans le lointain quelques coups de feu isolés s'étaient fait entendre et nous avaient fait dresser l'oreille. Ils devaient être tirés à une certaine distance, car les détonations nous arrivaient assourdies.

Nous nous rapprochions de plus en plus de l'ennemi et bientôt le peu de distance qui nous en séparait nous permit d'apercevoir l'armée bavaroise.

Elle était rangée, encore silencieuse, là-bas, en face, sur le penchant d'un coteau étendu et parsemé de petits bouquets d'arbres.

Dans nos rangs, quoique nous n'en ayons pas encore reçu l'ordre, chacun de nous glissait sans mot dire une cartouche dans le canon de son chassepot et le bruit sec de tous ces fusils, que l'on armait, formait un cliquetis prolongé d'un bout de la ligne à l'autre.

Ma vue de myope m'empêchait de distinguer avec netteté les détails du spectacle émouvant, que mes camarades doués de bons yeux voyaient parfaitement.

J'apercevais seulement, à deux mille cinq cents mètres peut-être, une ligne intermittente, noire et immobile, qui couvrait un terrain immense. Je la devinais formée d'ennemis, alignés, au repos et nous attendant de pied ferme. A mi-chemin de cette ligne, des points noirs se mouvaient avec rapidité ; c'étaient des cavaliers, nos dragons en tirailleurs.

Notre commandant, du haut de son cheval, et nos officiers munis de jumelles, inspectaient, fouillaient l'horizon, et faisaient entre eux l'énumération des bataillons. Ils suivaient les mouvements des tirailleurs dispersés dans la plaine, qui se rappro-

chaient les uns des autres de plus en plus ; encore quelques instants et le choc attendu allait se produire.

J'avais les yeux pour ainsi dire rivés sur la ligne noire si menaçante, qui me remplissait d'inquiétudes, car enfin, c'était là l'ennemi ; de là, les coups allaient venir !

Hein ! mon gaillard, voilà ce que tu demandais depuis si longtemps, ton enthousiasme s'en trouverait-il atteint ? Allons, le vin est tiré... faut le boire ! Il s'agit pour le quart d'heure de te faire honneur par une bonne contenance :

Je m'armai alors de résolutions courageuses et mon parti fut vite pris de faire mon devoir jusqu'au bout, à la grâce de Dieu !

Les coups de feu, que nous entendions déjà depuis quelque temps, devenaient plus nombreux et plus distincts ; aussi, pourquoi ne pas l'avouer, le cœur battait. Cette fusillade venait de notre droite, mais elle ne tarda pas à s'étendre, se répandant, véritable trainée de poudre, sur le terrain qui nous faisait face.

Nous n'avions pas dépassé l'escorte de l'amiral de plus de cinq cents pas que des bruits singuliers se faisaient entendre. C'étaient de légers sifflements pareils au vol des guêpes... pstt... pstt... Ces susurrements rapides nous faisaient tendre l'oreille et échanger sans rien dire des regards furtifs et inquiets avec nos voisins.

« Allons ! voilà les premières balles » dit tout haut notre capitaine en les saluant de son sabre (le vieux troupier connaissait ce bruit pour l'avoir entendu autrefois en Italie lors de la campagne de 1859), « nous ne rentrerons donc pas dans nos foyers sans avoir reçu au moins le baptême du feu ».

Il avait à peine cessé de parler qu'un déchirement de l'air, violent, prolongé, se fit entendre au-dessus de nos têtes puis à cinquante mètres en arrière une détonation qui nous parut effroyable, éclata, stridente, emplissant l'oreille. Il y eût un ébranlement du sol ; un nuage de fumée, du sable, des cailloux furent projetés en l'air et un trou fouillé dans le sol, en forme

d'entonnoir béant ; tout cela dans l'espace d'une seconde ; c'était le premier obus !

Notre brave capitaine, afin de nous communiquer son sang-froid, s'adressait en riant aux hommes les plus près de lui : Eh bien ! un tel... en les appelant par leurs noms, est-ce que vous auriez peur ? vous n'êtes cependant pas des filles, ni des poules mouillées pour trembler ainsi ; nous allons en voir bien d'autres !

Effectivement, un second obus, suivi de plusieurs autres, qui nous étaient visiblement destinés, éclatèrent dans nos parages.

Nous n'apercevions plus nos tirailleurs, qui probablement avaient mis genou à terre et n'attendaient que le signal d'ouvrir le feu et riposter. Plusieurs sections se détachèrent d'une compagnie voisine et allèrent au pas de course prolonger ou renforcer leur chaîne.

La fusillade ne tarda pas à s'ouvrir, d'abord lente, espacée, nos camarades tâtant l'ennemi, puis tout à coup elle prit une grande intensité. C'était sur le front, au bout de quelques instants, un feu roulant, accompagné d'une fumée épaisse formant un véritable rideau blanc.

Les balles ennemies, à leur tour, devinrent plus nombreuses ; on ne les comptait plus. Instinctivement nous baissions la tête à chaque sifflement plus rapproché, comme si nous rendions un salut. Elles passaient cependant pour la plupart au-dessus de nous, ou bien venaient mourir devant nous en soulevant les mottes de terre.

« Elles sont déjà loin quand vous les saluez, ces sales mouches ; la balle dont vous entendez le sifflement n'est plus à craindre », nous disait notre capitaine pour nous rassurer, tout en circulant d'un bout à l'autre de sa compagnie et veillant au maintien du bon ordre dans les rangs.

En face, nous pouvions voir au loin la fumée des batteries ennemies tournées contre nous et nous comptions les coups.

Plus près, la mousqueterie s'animait sur tout le front; en peu d'instants, la bataille fut déchaînée; nos tirailleurs brûlaient toujours leurs cartouches avec entrain.

Il n'y avait plus à en douter, nous étions en première ligne. L'armée française attaquait et nous étions arrivés dans le champ de tir où les Allemands nous attendaient.

Pour parler net, ce premier choc, causa parmi nous un certain émoi. Les compagnies, qui jusque là avaient présenté des lignes correctes, maintenant flottaient confuses; les hommes ne lâchaient pas pied, mais au lieu de rester correctement en files, se massaient par groupes indécis en certains points. Nos officiers durent se multiplier, user de menaces, de supplications, et enfin parvinrent à ramener de l'ordre dans cette confusion du premier instant, tout en faisant continuer le mouvement de marche en avant.

On atteignit enfin l'emplacement qui nous était assigné sur le terrain du combat, mais non sans laisser de nombreux blessés à terre. La vue du sang, les plaintes et les cris de ces malheureux étaient bien faits pour ébranler notre jeune sang-froid déjà chancelant.

Les ravages causés par les obus étaient horribles; on ne comptait plus les trous que leurs chutes creusaient en terre. Chacun de nous avait ramassé quelques-uns de ces affreux éclats de fonte ou d'enveloppes de plomb, noircis et répandant une odeur bien caractéristique.

Je vois encore ce groupe saisissant : un pauvre diable de mobile était étendu dans une mare de sang, la jambe presque détachée par un éclat. L'aide-major, M. Delaunay, et un infirmier s'empressaient autour de lui, pendant que notre aumônier, l'abbé Morancé, du 2^e bataillon, qui ne nous avait pas quittés d'une semelle, penché sur son visage et lui pressant les mains, cherchait à lui donner les dernières consolations !

Quelques hommes l'enlevèrent, ce n'était plus qu'une masse inerte, et le portèrent étendu sur leurs fusils, en arrière, vers le

village d'Epieds, où flottaient quelques pavillons blancs à la croix de Genève.

Combien d'autres partagèrent le sort de celui-ci !

Manœuvrant toujours, quoique les commandements fussent couverts par le fracas de la bataille, nous traversons une grande route (la route d'Orléans), que nous dépassons. La distance qui nous séparait de l'ennemi diminuait toujours ; aussi les projectiles devenaient de plus en plus nombreux. Aux détonations de l'artillerie vinrent se mêler les craquements sinistres des mitrailleuses. Ce bruit terrifiant, qu'il faut avoir entendu pour se l'imaginer, ajoutait à l'horreur de notre situation. Les plus braves d'entre nous en sont émus, la réputation de ces engins meurtriers nous étant connue. Les Bava-rois en possédaient comme nous et les utilisaient contre nous.

Ces détonations stridentes partaient d'un point à gauche, en avant du prolongement de la ligne de bataille. Dans cette même direction nous apercevions étendus en tas à terre un certain nombre de lignards, que nous supposâmes être des morts ou des blessés. Ce pouvait aussi bien être des tirailleurs couchés en désordre ; mais, dans la situation d'esprit où nous nous trouvions, nous ne vîmes que des victimes abattues par ces infernales machines et notre sang se glaça d'horreur.

A travers la fumée nous pouvions cependant distinguer un des bataillons du régiment, le premier, je crois, qui s'éloignait dans la même direction en colonnes régulières et qui était déjà à une certaine distance. Son but était un petit village, que nous apercevions au loin et que nous sûmes par la suite être « Champs », autour duquel le crépitement de la mousqueterie était très vif.

J'appris plus tard qu'en avançant, nos lignes avaient laissé une ferme sur notre droite, qui renfermait une compagnie bava-roise, laquelle se trouva bloquée. Notre commandant, M. de Montesson, demanda à s'en emparer, mais le colonel, qui n'avait pas d'ordres et qui trouvait sans doute notre tâche suffisante, refusa.

Elle fut prise par d'autres troupes, qui venaient après nous et qui en eurent les honneurs.

Notre bataillon avait cessé d'avancer. L'arrêt dans la marche en avant était commandé par le mouvement général des autres corps, sur lesquels nous devions nous appuyer. Cet arrêt faillit nous devenir funeste.

L'inquiétude à ce moment se manifestait d'une façon plus accentuée. Les visages se tournent en arrière, les rangs flottent de plus en plus, la tourmente avait atteint le maximum que de jeunes troupes pouvaient supporter. Un cri spontané sauva la situation. Un appel au patriotisme local se fit entendre : Tenons bien les Manceaux ! Est-ce que les Manceaux reculeraient !..... Ces mots, répétés par quelques mobiles énergiques, nous donnèrent du cœur et les rangs se raffermirent.

Il faut avouer, pour être sincère, que la plupart d'entre nous n'auraient pas mieux demandé que de reculer. Si le malheur avait voulu que nous lâchions pied dans ce moment critique, c'eût été une véritable débandade et la fuite aurait amené infiniment plus de pertes.

On nous fit alors coucher à terre. Notre capitaine fut étonnant de sang-froid ; pendant que tout son monde était à terre, il allait, venait de la gauche à la droite de sa compagnie, uniquement préoccupé de ses hommes. Le lieutenant Deforges se montra très bien aussi et seconda parfaitement notre capitaine.

Le commandant de Montesson, resté à cheval et sur qui pesait toute la responsabilité de son bataillon, encouragea, commanda, menaça et, payant bravement de sa personne, réussit à maintenir son monde sur le terrain. Cette tenacité des mobiles doit être attribuée certainement à l'énergie et à la volonté de leurs officiers.

A ce moment décisif, l'amiral Jauréguiberry, suivi de quelques-uns de ses marins, accourt près de nous, secoué par l'allure de son petit cheval, et crie : « Allons ! tenez bon les enfants, voici les bonnes pièces de douze qui arrivent, ça va changer » (*textuel*).

Effectivement une batterie d'artillerie de gros calibre le suivait de près, arrivait au galop des attelages à travers champs labourés, sans souci des obstacles, les conducteurs jouant du fouet sur leurs chevaux à tour de bras. Puis, arrêtés à distance de nos rangs en arrière, les canonniers amenèrent leurs pièces, les mirent en position en un rien de temps, pointèrent et commencèrent à tirer.

La fumée des pièces, à chaque coup, arrivait jusqu'à nous et l'odeur âcre de la poudre se faisait rudement sentir. Le premier résultat fut que l'ennemi envoya de notre côté une nuée de projectiles. Le vacarme était épouvantable, la chute des obus, leur éclatement faisait trembler la terre ; la canonnade, la fusillade, mêlées, confondues sur une grande distance, tout ce bruit infernal retentissait à nos oreilles comme un tonnerre sans fin et nous assourdissait.

A partir de ce moment, il y eut pourtant un peu de répit pour nous. Ce furent les artilleurs qui servirent à leur tour de cible ; une de leurs pièces fut démontée et plusieurs servants tués. Dans la tourmente ils furent vraiment admirables. Chaque pièce ripostait à tour de rôle, méthodiquement, sans précipitation, et nous suivions des yeux, avec une satisfaction marquée par nos exclamations, leurs projectiles chassés des puissantes pièces de douze, qui déchiraient l'air en passant au-dessus de nos têtes, allaient éclater avec des flocons de fumée blanche dans les rangs ennemis, et contrebattaient avec vigueur les canons bava-rois.

Pendant la première partie de ce duel d'artillerie, nous étions restés couchés à terre, comme je l'ai dit, afin d'offrir moins de surface aux projectiles. Je dois ajouter que ces obus ne causèrent pas autant de ravages qu'on aurait pu redouter et supposer, grâce à cette circonstance qu'ils tombaient dans une terre labourée, molle et de plus détrempée par les pluies d'automne. Le projectile en tombant fouillait profondément le sol, ses éclats s'en trouvaient amortis ; de plus, nombre de ces obus n'éclataient pas

comme ils auraient dû le faire en touchant terre ; ces circonstances atténuaient beaucoup leur effet meurtrier.

L'amiral profita du répit relatif qui nous était laissé pour modifier notre ordre de formation de combat. Ce fut un moment pénible ; nos officiers eurent un vrai mérite à faire relever leurs hommes, qui auraient plutôt cherché à rentrer en terre et, une fois debout, à leur faire exécuter la manœuvre commandée.

Notre bataillon était pour ainsi dire isolé à ce moment dans la plaine. Nous étions environnés de véritables nuages de fumée et les balles sifflaient en essaim. Au lieu du frôlement prolongé, mou et pour ainsi dire caressant des premières balles tirées à grande distance et qui venaient mourir dans notre direction, c'était maintenant un bruit strident, sec qui déchirait l'air. La balle tirée à bonne portée, nous arrivait en pleine force, en plein fouet. Les rangs se dégarnissaient et à chaque instant un blessé était évacué en arrière.

La manœuvre ordonnée par l'amiral se fit rapidement, au pas gymnastique, avec un peu de désordre, sous les yeux de notre colonel accouru à l'endroit périlleux pour en surveiller l'exécution et stimuler nos courages.

La formation de bataillon en ligne fut brisée et remplacée par une formation en colonnes de compagnie placées perpendiculairement au champ de bataille. Cette modification paraissait plus favorable, à cause de la nature du terrain. Les compagnies, par suite, de cette nouvelle disposition, présentaient leur droite et le flanc droit à l'ennemi.

Placé par mon rang de taille dans les premières files, j'étais en bonne place pour bien voir l'action, mais aussi au bon endroit pour recevoir les coups.

Je crois que nous essayions à ce moment précis des feux de salve. Au milieu d'une raffale de balles, tout à coup je ressens à l'épaule droite une commotion violente, comme si l'on m'avait asséné un coup de bâton ou de crosse de fusil ; je fus projeté à terre la figure en avant.

De suite je me relevais, m'en prenant d'abord à mes voisins ; puis me tâtant à l'endroit frappé, je constatais avec satisfaction que ma main ne me révélait pas de trace de sang ; il existait une simple déchirure à ma vareuse.

Simultanément, mon voisin de gauche avait poussé lui aussi un cri. Son képi avait été enlevé par une balle, qui lui avait labouré le haut du crâne ; en un clin d'œil son visage fut couvert de sang. Il poussait des gémissements de frayeur plutôt que de douleur. La balle, glissant sur le crâne, avait coupé le cuir chevelu sur une longueur de dix centimètres ; blessure superficielle. La bénignité de suite reconnue, notre capitaine envoya cependant le mobile blessé à l'ambulance, la vue du sang pouvant jeter l'alarme dans les rangs.

J'avais échappé au danger comme par miracle. La balle qui m'avait atteint, le fait fut constaté de suite, après avoir d'abord percé sur le sac de mon voisin (le mobile Cosson) une marmite de campement en fer battu, puis mon paquetage, tente et couverture, trouait ensuite la toile de mon sac, déchirait en biais le drap de ma vareuse à la hauteur de l'épaule, et s'arrêtait juste à point sur mon gilet de tricot. Sa direction différant de quelques centimètres, j'étais peut-être atteint à la tête, et alors... je n'écrirais pas aujourd'hui.

A peine revenu de mon étonnement et de mon émotion bien naturelle, je sentais mon bras s'engourdir au point d'avoir peine à tenir mon fusil.

Cependant la position que nous occupions devenait intenable. On nous fit nous reporter en arrière et le mouvement s'exécuta sans trop de précipitation.

Ce déplacement nous amena à la hauteur de plusieurs chariots d'artillerie qui venaient à nous, escortés d'un groupe de soldats du génie, auprès desquels on nous fit arrêter. Une vingtaine d'hommes furent prélevés dans deux ou trois compagnies pour accompagner et renforcer le détachement de travailleurs. Il y avait de la besogne ; l'ordre avait été donné au génie d'établir

des tranchées qui devaient servir de point d'appui, en cas d'une contre-attaque, que l'on craignait et qui semblait se dessiner de la part des allemands refoulés jusqu'ici.

Les pelles et les pioches étaient à peine distribuées que le bataillon reprenait son élan en avant, entraîné par notre commandant dans une direction un peu différente de celle que nous avions suivie précédemment.

La colonne se dirigeait vers une grosse ferme située à gauche (l'Ormeteau), autour de laquelle crépitait une vive fusillade. En quelques instants, le bataillon fut loin et se perdit dans la fumée. Nous ne devions plus revoir nos camarades que quelques jours plus tard et sans avoir participé aux dangers nouveaux qu'ils coururent.

Il pouvait être entre une heure ou deux, le jour était gris et terne, nous ne voyions plus qu'une fumée lointaine. Le combat s'éloignait, l'ennemi reculait sur toute la ligne, mais le bruit de la fusillade nous parvenait toujours, dominé par la crécelle des mitrailleuses.

On avait choisi dans les compagnies, pour faire œuvre de pionniers, les hommes les plus grands et les plus forts. La plupart étaient de braves travailleurs des champs, qui aimaient mieux avoir en main leurs outils habituels que le fusil. Ils se donnèrent à cœur joie à la besogne demandée, stimulés énergiquement par un jeune sergent du génie à la figure intelligente et éveillée.

La tranchée fut vite creusée. Elle s'étendait sur deux cents mètres environ, assez profonde pour abriter des tirailleurs derrière la terre excavée et rejetée en avant.

Nos pionniers acharnés au travail furent bientôt altérés et demandèrent à boire. Mes services se bornèrent à aller, muni d'un bidon de campement, chercher de l'eau au village d'Epieds dont nous étions assez peu éloignés.

A la recherche d'un puits dans les premières maisons, je pus me rendre compte de l'encombrement des blessés qui existait

déjà, et je revins auprès de mes camarades douloureusement impressionné du spectacle que j'avais eu sous les yeux.

A l'époque de l'année où nous nous trouvions, la nuit vient tôt ; le temps était couvert, aussi le jour déclinait rapidement et une pluie fine et serrée commençait à tomber.

Rangés auprès de notre tranchée, nous attendions des ordres.

Le bruit de la bataille s'éloignait à mesure qu'arrivait la nuit. L'obscurité, qui peu à peu se répandait, nous permettait de compter les nombreux incendies qui rougissaient le ciel d'un bout à l'autre de l'horizon, et, appuyés sur nos fusils, silencieux, fortement impressionnés, nous contemplions ce spectacle saisissant, inoubliable, pendant qu'à nos côtés passaient les lugubres cortèges des blessés ramenés au village.

Il faisait tout à fait nuit depuis longtemps, quand le jeune sergent du génie, à qui avait été confié notre détachement de mobiles, reçut l'ordre de nous faire camper auprès du village d'Epieds.

C'était un sympathique jeune homme. Nous liâmes conversation de suite et ce fut avec plaisir que je l'entendis faire grand cas de la manière dont notre régiment s'était comporté dans la première partie de l'action, à laquelle il avait assisté de loin, plutôt en spectateur, et pendant laquelle il nous avait suivi des yeux.

Les tentes établies, il me proposa de partager avec lui, en camarade, un petit appenti, sorte d'écurie, dans lequel il avait élu domicile, et où l'on se trouverait parfaitement à sec.

J'acceptai de bon cœur, car la pluie tombait de plus en plus épaisse, éteignant les feux que nous avions eu le soin pourtant d'établir près des murailles.

Nos camarades qui avaient continué la lutte et couru de nouveaux dangers, passèrent une nuit affreuse. Ils bivouaquèrent sans tentes, sans feux, au milieu de la plaine; ils furent transpercés par la pluie.

Puis, quand le matin fut venu, la lugubre cérémonie de l'enterrement des morts eût lieu par les soins de nos aumôniers.

Notre régiment, hélas ! avait payé un lourd tribut. Nous avions : **44 tués, 220 blessés**. — Ces chiffres disent assez éloquemment la part que nous avons prise à la bataille !

J'ai eu plus tard l'occasion d'entendre dire à notre capitaine qu'un de ses chagrins, à cette époque, avait été d'apprendre qu'un homme de notre compagnie (Blanchard), blessé grièvement vers le milieu de la journée et transporté dans une petite ferme abandonnée, avait été retrouvé le lendemain enseveli sous les décombres de la maison qui avait été incendiée par les obus, et son cadavre à demi carbonisé. Parlant de cet incident à la fin de la campagne, notre capitaine disait n'avoir jamais vu quelque chose de plus horrible que ce cadavre ratatiné, à demi-nu. En en parlant, il avait les larmes aux yeux et se reprochait, le digne soldat, de n'avoir pas fait tout son devoir, en veillant d'une manière plus efficace sur les mobiles qui lui avaient été confiés. — C'était un brave cœur que le capitaine Michel Legoult.

Un accident très fâcheux, et dont on ne peut mesurer les conséquences pour notre bataillon dans la suite de la campagne, s'était produit à la fin de la journée.

Notre commandant, M. de Montesson, qui avait été épargné par les projectiles pendant le combat, s'occupait, quand la nuit fut venue, à chercher l'emplacement d'une grand' garde (composée de la 1^{re} compagnie, capitaine de Chenay) destinée à couvrir son bataillon en cas d'alerte de nuit.

Il faut dire qu'il régnait une grande incertitude, chez nos officiers, sur l'issue de la journée. Ils n'osaient croire à la retraite complète de l'ennemi. On redoutait une surprise ou une attaque de vive force au lever du jour.

Notre commandant galopait à travers champs sur un terrain bouleversé par les obus, quand son cheval qu'il maîtrisait difficilement, l'animal ayant été frappé d'une balle à la cuisse dans

le courant de la journée, s'effraya d'un cadavre, fit un brusque écart, tomba et renversa son cavalier sous lui.

M. de Montesson était tombé si malheureusement que sa jambe avait été brisée à la hauteur de la cheville. Il souffrait horriblement, ayant la jambe emprisonnée dans sa grande botte. Ses mobiles le portèrent à l'ambulance, où son séjour fut long et rempli de péripéties. Les allemands malgré son état, voulurent le faire prisonnier et l'emmener en captivité. La fin de la guerre et le licenciement du régiment eurent lieu bien avant sa guérison complète.

Ancien officier de cavalerie, c'était un excellent cavalier, et il avait fallu une véritable fatalité pour que l'accident dont il fut victime se produisit.

Notre bataillon devait beaucoup à son commandant et lui avait accordé une confiance absolue. Nous sentions qu'il possédait bien son métier. Son sang-froid, son énergie et sa décision avaient contribué puissamment à nous inspirer la conduite que nous avions tenue dans la terrible journée qui venait de s'écouler, et tout l'honneur de notre mise à l'ordre du jour de l'armée revenait à notre jeune commandant, en premier lieu, parmi nos officiers.

Aucun de nous ne l'a oublié et aujourd'hui, après plus de trente années, lorsque nous rencontrons notre commandant de Coulmiers, marchant difficilement en s'appuyant sur un bâton, avec sa barbe grise, avec sa grande mine austère et douce à la fois, chacun s'incline respectueusement devant celui qui fut un chef digne, aimé et respecté. — Je devais à mon ancien commandant ce tribut de souvenir respectueux et sympathique.

CHAPITRE IV

Le lendemain de Coulmiers. — A Epieds. — Retour au régiment. — Episode personnel. — Au camp de Bricy-Boulay. — En grand' garde. — En route pour le camp de Saint-Sigismond.

Le lendemain de notre premier combat, qui prend dans l'histoire le nom de « Bataille de Coulmiers » et qui eût pour résultat la reprise d'Orléans sur les Allemands, le jour se leva maussade et triste. La terre était couverte de flaques d'eau provenant de la pluie qui avait tombé à torrents toute la nuit ; et puis, nous avions encore le cœur étreint des émotions de la veille.

Je sortais du hangar qui m'avait abrité ainsi que mon nouvel ami, le sergent du génie, et me plaignais de mon bras droit, que je ne pouvais remuer que difficilement et avec douleur.

Le sergent m'ayant pris le poignet afin de me secouer l'épaule, histoire de plaisanter, s'écria : mais diable ! que ramassez-vous donc dans la doublure de votre manche ? Vous avez là, je ne sais quoi, qui n'est pas ordinaire. Et atteignant son couteau, il décousit quelques points ; ce fut tôt fait.

Quelle ne fut pas notre stupéfaction à l'un et à l'autre, quand il retira de l'étoffe la balle qui m'avait frappé, laquelle après avoir glissé entre le drap de ma vareuse et la doublure se trouvait au bas de la manche.

A ce moment, un souvenir classique me venant à la mémoire, je pensai à Gargantua qui « soi peignant faisait tomber de ses cheveux des boulets d'artillerie » et un bon rire à cette idée m'apporta un instant de gaité.

La balle avait encore produit d'autres effets. Une heure après, retirant ma couverture et ma toile de campement pour refaire mon paquetage, je m'aperçus, en les secouant pour enlever les

brins de paille, que ces deux objets étaient singulièrement détériorés ; ils portaient une collection de trous placés symétriquement et faits comme à l'emporte-pièce, marque du trajet de la balle et preuve évidente qu'elle devait avoir toute sa force de pénétration quand elle m'atteignit.

Décidément, je devais un fameux cierge à saint Denis, mon patron !

Nous restions inactifs, n'ayant point reçu d'ordres. Quant à moi, pour employer le temps et satisfaire ma curiosité, je m'acheminai vers l'agglomération d'Epieds.

Le village n'avait pas souffert du combat, les habitations étaient intactes, mais cependant le spectacle qu'il présentait remuait toutes les fibres.

De nombreuses voitures, — il y en avait de toutes sortes, omnibus, tapissières, calèches bourgeoises, toutes avec drapeaux à la Croix rouge, — arrivaient d'Orléans. On y plaçait les blessés transportables, qui n'avaient pour la plupart reçu que des pansements sommaires, soldats avec le bras en écharpe ou la tête recouverte de bandelettes.

Plus lugubre, une prolonge d'artillerie vint à passer. Elle portait une dizaine de cadavres, lignards au rouge pantalon, mobiles au pantalon bleu, étendus côte à côte, lavés par la pluie de la nuit.....

On les conduisait à leur dernière demeure, à la fosse ouverte dans le cimetière.

La petite église du village se trouve sur une petite place grande comme la main. En dehors, le long des murs de la nef, on avait déposé les armes et les sacs des blessés, à mesure qu'ils avaient été amenés. Il y avait quantité de fusils, Chassepots ou Remington, dont quelques-uns étaient tordus, brisés par les obus ; des sabres d'artilleurs, beaucoup de ceinturons gisaient à terre dans la boue.

A l'un de ces ceinturons, je remarquai une cartouchière en

m'en emparer pour remplacer la
 l'achi et sans consistance. Je l'ouvre,
 tirer les cartouches que je jugeais
 ont rougies de sang !

violente odeur de phénol me saisit

côté de l'allée centrale, on avait
 paille, et chaque banc renfermait
 us uniformes. Des flaques de sang
 goles qui se rejoignaient dans le
 recouvraient çà et là le pavé ; il
 éviter.

ble que je ressentais, je m'avancai
 rangé plusieurs morts, qui déjà
 lalles, le visage recouvert.

quel je demandai s'il y avait dans
 the, me répondit : tenez, sur cette
 précisément un sergent de votre
 air (il reposait à droite tout près de
 mort débattu celui-là ! il a eu le délire
 solument qu'on le dressât sur ses
 recouvre (le drap consistait en une
 reconnaître peut-être.

pendant de respect pour la mort,
 figure exsangue, blanche comme la
 souffrance, dont les traits m'étaient
 lire un nom.

1^{er} bataillon, qui avait eu les deux
 ds. Il ne paraissait pas plus grand
 avec ses deux tronçons de jambes,
 emprisonnés dans des bandelettes

camarade au front et recouverts

J'en avais assez, il me fallut sortir de l'église, j'étais oppressé, je me sentais défaillir dans cette atmosphère, et longtemps après je ressentais encore à mes lèvres la sensation du froid de ce front glacé.

Je retrouvai mes camarades rangés autour de la popote et devisant tranquillement en plein air, sous un ciel devenu moins pluvieux. Quelques instants passés près d'eux, près de vivants, avec des vivants, me remontèrent un peu le moral, mais je dus aller m'étendre dans mon réduit de la nuit précédente, où je demeurai tout le reste de la journée, assommé, abruti, en proie à une violente migraine, chose peu étonnante après la secousse du matin succédant à celles de la veille.

Nous passâmes la seconde nuit au même endroit, isolés de notre bataillon et sans nouvelles.

Le lendemain, 11 novembre, un lieutenant de notre régiment, qui était à notre recherche, paraît-il, depuis la veille, nous rejoignit enfin le matin ; il était chargé de nous rallier.

Je serrai la main du sergent du génie, mon ami d'un jour et, nous disant « Au revoir », nous nous souhaitâmes mutuellement bonne chance.

(Je le retrouvai plus tard avec plaisir, au Mans, à la Butte des Fermes, où il dirigeait les travaux pour l'installation des pièces d'artillerie, à l'intersection du chemin aux Bœufs et de la route du Grand-Lucé).

Il nous fut enfin permis d'apprendre les nouvelles qui nous intéressaient au premier chef.

Nous avions été vainqueurs, la chose était maintenant certaine. Dès le lendemain de la bataille les troupes françaises reprenaient possession de la ville d'Orléans, évacuée par les Prussiens.

On espérait alors, on était enthousiastes.

On avait confiance dans le résultat de la Défense Nationale et notre conviction à tous était que nous allions résolument

marcher de l'avant, refouler l'envahisseur et le chasser enfin du territoire.

Hélas ! comme les événements devaient par la suite nous donner un cruel démenti !

Ce matin là, tout plein de mon enthousiasme et de mes espérances patriotiques, j'eus la vision de la « Victoire » sous les traits d'une belle et radieuse jeune fille, telle que nous la représente la statuaire antique, avec des ailes éployées, des jupes flottantes, qui nous tendait la palme de Gloire !

Vers dix heures, nous nous mettions en route à travers la plaine et prenions la direction de Champs, heureux à la pensée de rejoindre nos camarades et d'apprendre de leurs bouches ce qui s'était passé depuis que nous avions été séparés.

Nous atteignîmes le village de Champs, ruiné, ravagé par le combat. La plupart des maisons avaient été incendiées et celles qui tenaient encore debout montraient des murs noircis par la flamme, troués par les boulets ou labourés de traces de balles.

Le village était occupé par de petits détachements de troupes différentes qui, comme nous, ne faisaient que passer. On nous y fit faire une halte, dont je garderai toute ma vie le souvenir le plus désagréable. Je dois mentionner cet incident, malgré son côté assez banal. Je ne puis à l'heure actuelle y songer sans éprouver une sensation pénible qui me rappelle mes angoisses d'alors :

Je perdis mon fusil ! — Et me voyais déjà soldat déshonoré, sur le point de passer pour ce fait en Conseil de Guerre.

Voici l'épisode dans sa banalité.

Il tombait une pluie fine et pénétrante. Nous étions entrés nous mettre à l'abri dans une des rares maisons encore habitables. Il s'y trouvait déjà une vingtaine de lignards et de chasseurs à pied, qui se chauffaient en face d'unâtre immense, dans lequel flambait un fagot. De notre côté, nous étions un groupe d'une

dizaine de mobiles ; de sorte qu'à nous tous, nous remplissions la pièce.

Les uns et les autres, pour nous reposer plus commodément, avions déposé en entrant nos sacs et nos fusils dans un coin près de la porte. Les armes se trouvaient entassées, pêle-mêle, chacun se fiant sur la bonne foi des autres pour reprendre son propre fusil en sortant. Les lignards se défilent les premiers, ajustent leurs sacs sur le dos avec la secousse familière de tous les fantassins, puis s'emparent de leurs chassepots.

Un temps s'écoule, puis notre tour arrive de décamper. Je cherche dans le tas le numéro de mon flingot ; point de n° 50.778, qui était celui du mien.

Avec une confiance absolue, j'attends, me disant : bah ! celui qui l'a pris va me le rapporter, quand il va avoir reconnu son erreur. Une à une, les armes sont enlevées, et finalement, il ne reste plus appuyé au mur... qu'un mousqueton de cavalerie. Je sors, cours après mes camarades, réclame mon fusil ; rien. Les lignards ont disparu et sont on ne sait où.

Que faire ? me voilà désarmé. Comment me présenter maintenant à ma compagnie ; quel accueil va me faire mon capitaine ?

Et l'article du Code militaire qui édicte la peine de mort pour le soldat ayant perdu ses armes devant l'ennemi me vient à la pensée, me chavire, me bouleverse.

Je rentre dans la maison, m'empare du mousqueton, et m'enfuis comme un voleur, serrant rageusement cette arme qui n'était pas celle d'un fantassin, ahuri à la pensée du Conseil dont je devenais passible.

Je rejoins mon détachement ; je le suis un instant, confus, penaud, puis me cramponnant à un espoir chimérique, le quitte pour revenir à Champs, m'assurer encore que mon fusil, mon propre fusil, ne serait pas revenu, déposé par une main honnête dans un coin ou l'autre de la maison.

Je ne trouvai rien, naturellement.

Pour le coup, ce fut un vrai désespoir, je me sentais résolu

à tout, même à voler son fusil à un autre soldat pour remplacer celui qui m'avait été volé à moi-même.

Coûte que coûte, il fallait me tirer du mauvais pas où je me trouvais.

Je me déterminai alors à retourner à Epieds, distant de deux à trois lieues, où j'étais certain de trouver mon affaire autour de l'église, parmi les armes abandonnées des morts ou des blessés. Le chemin à parcourir, la fatigue, ce n'était rien pour moi. Si j'étais puni, pour manquer à l'appel, ce ne serait jamais que pour l'absence d'une journée.

J'avais déjà pris la direction d'Epieds à travers la plaine, afin de gagner du temps et raccourcir le chemin, quand sur la route que je longeais, je vois une voiture d'ambulance ou d'intendance, je ne sais trop, entourée de tringlots à pied, qui venaient à ma rencontre. Le hasard, la bonne chance, voulût que parvenu à la hauteur de cette voiture, j'aperçus plusieurs fusils qui pendaient accrochés deçi delà. A qui appartenaient-ils ? je ne voulus le savoir. M'armant d'audace, j'accoste la voiture sans mot dire, décroche un des chassepots, laisse au lieu et place le mousqueton, puis sans perdre de temps, sans écouter la défense, avec menaces, de toucher aux fusils, d'un vieux sergent qui jure comme un forcené, je prends ma course à toutes jambes à travers les champs, poursuivi par les cris et les vociférations des tringlots qui cependant ne se mettent pas à mes trousses.

J'avais des jambes de lièvre. Quelle course ! bon Dieu ! je courus tant que les jambes voulurent me porter et ne m'arrêtai qu'à bout de souffle, hors d'haleine, ne voyant plus personne, ni sur la route, ni dans la campagne autour de moi.

Je me rassurai enfin, riant alors de bon cœur, soulagé, content.

Je repris ensuite un peu au hasard la direction de ma colonne, que je retrouvai comme par miracle, sans me rendre compte du chemin suivi. Mon absence n'avait même pas été remarquée ; tout était donc pour le mieux.

Inutile de dire que par la suite je fus plus circonspect, et que jamais plus, si ce n'est aux faisceaux, je ne lâchai mon fusil, cause de si grandes émotions.

Le régiment était cantonné au-dessus d'Orléans dans le pays abandonné par les Prussiens à la suite de Coulmiers, à Bricy-Boulay, deux petits hameaux peu importants, aux masures couvertes de chaume, voisins l'un de l'autre et qui ne forment, je crois, qu'une seule commune.

Le cantonnement était absolument mauvais ; il n'y avait plus rien dans ce pays dévasté. Les Prussiens, qui l'avaient occupé pendant une assez grande période, avaient amené la famine chez les malheureux habitants.

Pour fêter, verres en mains, avec les camarades, notre rentrée à la compagnie, il avait fallu que nous rencontrions par bonne fortune une cantine ambulante comme il y en avait tant à la suite des troupes, qui vendaient d'horribles boissons, vins frelatés ou eaux-de-vie poivrées, à de hauts prix.

Nous nous trouvions en première ligne. Le service était surchargé et pénible comme il arrive toujours quand on se trouve aux avant-postes.

Quelques jours plus tard (le 18 novembre, d'après mon carnet), j'étais désigné pour aller en grand'garde avec quatre hommes. Notre compagnie, de service, devait fournir ce jour-là plusieurs de ces petits postes, placés à quatre kilomètres en avant des dernières habitations de Bricy-Boulay ; le reste de la compagnie bivouaquait sous la tente, à mi-chemin, en soutien.

Nos petits postes étaient éloignés les uns des autres de cent cinquante pas environ. C'étaient quelques-uns des anneaux d'une chaîne qui se prolongeait sur tout le front de bandière de l'armée. Au delà, c'était la frontière, l'ennemi occupait notre pays !

La consigne était très sévère, étant donnée l'importance qu'il

y avait à se bien garder. Ce fut notre capitaine qui vint lui-même nous conduire sur l'emplacement que nous devions occuper.

Il me donna le mot d'ordre avec la consigne et me fit les recommandations les plus expresses : surveiller le pays en avant ; en cas d'alerte ou d'événement quelconque, envoyer en hâte une estafette l'en informer ; n'abandonner le poste sous aucun prétexte ; s'il y avait des coups de fusils tirés, nous serions soutenus immédiatement par la compagnie entière à la tête de laquelle il se trouverait ; dès le soleil couché, aucune lumière, pas de cigarettes, nous devions être invisibles, et comme chaque nuit il y avait des coups de feu échangés avec les éclaireurs ennemis, il fallait ne pas se laisser surprendre.

Du reste, il y aura des rondes de nuit, ouvrez l'œil et courage, caporal, me dit notre brave capitaine en nous quittant.

Cet après-midi d'hiver était superbe, le soleil resplendissait, ses rayons encore tièdes nous mettaient un peu de joie au cœur.

Du lieu élevé que nous occupions, la vue qui s'offrait à nos regards était magnifique. Une plaine immense se déroulait à nos pieds uniformément plane dans toute son étendue ; à peine apercevait-on quelques ondulations du terrain. C'était la Beauce pour tout dire.

Semés dans cette immensité, on pouvait compter une quantité de clochers de villages, huit ou dix, si ma mémoire me sert bien. A notre droite, tout à fait dans le lointain, on distinguait les deux tours de la cathédrale d'Orléans se profilant à l'horizon, grandes comme un joujou ; puis un point à peine perceptible, un ballon captif flottait dans la même direction, au-dessus de la ville.

Je ne pouvais me détacher de ce coup d'œil, et restais ébloui en contemplation du spectacle, quand je fus ramené à des sentiments plus prosaïques par les exclamations d'un des hommes du poste, auquel l'uniforme n'avait point enlevé les instincts du

paysan et qui avait remarqué la terre que foulait ses pieds, plutôt que le magnifique paysage d'ensemble. Mais voyez-donc, caporal, nous sommes dans un champ de pommes de terre, elles n'ont pas encore été cueillies complètement, j'en ai déjà déterré un tas en fouillant avec ma baïonnette ; il ne sera pas dit que nous en serons privés.

Pratique, avisé, le brave garçon eût bientôt réuni quelques bribes de bois, creusé un fourneau en terre et, moins d'une heure après, nous dévorions à qui mieux mieux les précieux tubercules, quoique un peu grillés pour avoir vu le feu de trop près, et comme nous n'avions, au sens étroit du mot, qu'à nous baisser pour en prendre, nous en mangeâmes à satiété.

• Les journées sont courtes dans la saison où nous nous trouvions. Le soleil avait disparu de bonne heure sur notre gauche. Nous avons suivi avec intérêt le mouvement de son disque brillant. Nous l'avions vu plonger à l'horizon dans les lueurs du couchant et laisser après sa disparition une large bande rouge, qui devint violette et ne tarda pas à s'effacer tout à fait, pour faire place au crépuscule. Insensiblement nous fûmes enveloppés de l'ombre de la nuit.

Afin de nous conformer aux ordres reçus, nous dûmes éteindre les quelques tisons de notre foyer improvisé, qui cependant nous auraient été bien utiles pendant la longue nuit qui se préparait pour nous, et que nous devions passer sans abri, en rase campagne, sur ce mamelon exposé à tous les vents.

La nuit, après cette claire journée, s'annonçait pour devoir être rudement froide. Mais de quoi te plains-tu, troupier, ne devais-tu pas être habitué aux intempéries.

Une petite remarque en passant. On ne saura jamais, à moins d'en avoir fait l'épreuve par soi-même, combien le feu est aimé par le troupier au bivouac. Si le feu dégorde les membres lassés et fatigués, il dégorde aussi la pensée. Le feu récrée et réjouit ; le soldat plonge et réchauffe ses pensées dans la flamme, en même temps qu'il lui tend les mains. Autour du

feu la conversation s'anime et tant que flambent les tisons, c'est toujours un peu de gaité qui luit pour le troupier, quelle que soit la situation où il se trouve.

L'obscurité qui nous enveloppait nous empêchait de voir l'homme de faction placé à cinquante pas en avant de l'endroit où nous avions déposé nos sacs, formé le faisceau de nos quatre fusils, et auprès duquel nous nous tenions accroupis à terre, bien rapprochés les uns des autres, nos couvertures jetées sur nos épaules pour combattre la bise qui nous transperçait.

Pendant la première partie de cette veillée, nous avons pu chasser le sommeil en conversant, mais dans l'obscurité, les langues peu à peu se turent, puis les uns après les autres, les hommes se laissèrent aller au sommeil, la tête appuyée sur l'épaule du camarade voisin.

Le sentiment de ma responsabilité de chef de poste m'aida à rester éveillé, ou plutôt je veillais les yeux ouverts, dans un état de somnolence pareil à celui du rêve. Avec la vie de fatigues que nous menions, allez donc chercher à éloigner le sommeil chez des jeunes hommes de vingt ans !

Les constellations brillaient par cette belle nuit du plus vif éclat, je les contemplai longuement. Pour nous, habitants des villes, c'est un spectacle auquel nous sommes peu habitués. J'embrassais d'un regard la voûte céleste : au nord en face de moi, je suivais dans sa course le mouvement de la Grande Ourse, lourde, chamarrée de brillants, semblant poursuivre Cassiopée autour de l'étoile polaire. Regardant en arrière, c'était Orion qui se levait majestueux dans le sud et je me figurais voir un guerrier gigantesque, tel que les cartes célestes le représentent, recouvert d'un baudrier resplendissant de pierreries, qui se dressait superbe et venait du midi à l'appel de la France écraser l'envahisseur du nord.

Dans ce calme grandiose, dans ce silence parfait, troublé seulement par la respiration de mes camarades, l'imagination se donnait libre carrière et, pendant un certain temps, cette

contemplation du ciel étoilé m'aida à combattre le besoin de sommeil qui m'accablait.

Enfin après avoir longtemps combattu, je succombai et finis par imiter mes compagnons. Accroupi à terre, les coudes aux genoux, la tête entre les mains, sans m'en rendre compte je tombai dans une sorte d'assoupissement voisin du sommeil, confiant en la vigilance de la sentinelle.

Deux fois rappelé de ma somnolence, j'avais déjà compté deux appels de l'homme de faction pour se faire remplacer, mais cela machinalement, comme dans un rêve, malgré la bonne volonté que je dépensais pour ne dormir que d'un œil, quand tout à coup, près de nous, un coup de feu retentit dans la nuit, se répercutant longuement à nos oreilles; aux armes ! ... criait notre factionnaire, c'était lui qui venait de tirer, caporal ! .. aux armes ! ... Puis une deuxième et une troisième détonation se firent entendre comme un écho des postes les plus rapprochés sur le front de bandière.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, nous étions debout fusils en mains, sondant la nuit, tendant l'oreille.... plus rien, calme absolu.

J'envoyai un homme prévenir le capitaine de l'alerte, après m'être renseigné auprès de la sentinelle, qui m'assura avoir vu dans l'obscurité une ombre s'avancer. Ne recevant aucune réponse à son cri de qui-vive ! il avait tiré et sûrement il ne devait pas s'être trompé, puisque les autres factionnaires des grand'-gardes voisines avaient fait feu aussi, et ce ne pouvait être que sur le même individu.

C'en était fini du sommeil, notre nuit s'acheva debout, l'arme en mains, prêts à recevoir l'ennemi s'il se présentait. Mais ce fut tout pour cette nuit là. A plusieurs reprises un sous-officier avait été envoyé pour s'assurer s'il n'y avait rien de nouveau à notre poste.

Au matin, le capitaine à qui je rendis compte de la faction

vint nous relever et nous fit rentrer avec toute la compagnie au cantonnement.

Dans le village, le bataillon se préparait au départ, ce qui causait une certaine animation. J'appris des camarades que l'ordre était venu de quitter Bricy et que probablement nous allions prendre le chemin d'Orléans, pour séjourner dans cette ville, peut-être y tenir garnison.

Cette nouvelle nous remplissait de joie. Nos misères allaient finir. Nous allions reprendre une vie civilisée, coucher dans des lits, circuler dans les rues d'une ville, où l'on nous montrerait en disant : Voilà les mobiles de la bataille de Coulmiers ! Cette petite gloriole était bien pardonnable. Enfin vivre d'une vie normale, quelle bonne et excellente aubaine !

Et nous nous accordions tous à déclarer que nous l'avions bien gagnée.

Hélas ! nous prenions trop aisément nos désirs pour la réalité. Nous ne devons pas tarder à revenir de nos illusions.

La vérité était que nous quittions Bricy-Boulay pour aller camper quelques lieues en arrière. De première ligne nous passions en seconde ligne ; nous cédions la place à d'autres, et c'était tout, un simple déplacement.

Notre vie de misères et de fatigues ne devait guère changer, loin de là. Le camp de Saint-Sigismond, pour lequel nous étions destinés, nous laisserait à tous le souvenir d'un cauchemar, celui de l'enlèvement dans la boue !

Nous nous mettons donc en route pour notre nouvelle destination. Le régiment, comme un long ruban s'allongeant dans la plaine, repassa sur le terrain du champ de bataille de Coulmiers. Les traces du combat après dix jours étaient visibles encore comme au lendemain. Les décombres ne fumaient plus, mais les murs des maisons incendiées, noircis, troués par les obus parlaient en lugubres témoins.

En traversant le village de Champs, je ne pus cependant

m'empêcher d'avoir un moment de gaité, lorsque le souvenir me revint des angoisses exagérées par lesquelles j'avais passé à propos de la perte de mon fusil.

Sur notre route, un certain nombre de chevaux tués gisaient encore çà et là, les uns intacts, les autres, carcasses à demi dépêchées, avaient servi de viande de boucherie aux soldats affamés.

Les rations que nous recevions étaient assez réduites ; elles étaient même insuffisantes pour nos appétits. Je me dis qu'un bon bifeck de cheval ne devait pas être à dédaigner et que j'en ferais bien mon affaire.

Et mettant de suite l'idée à exécution, l'un des premiers du bataillon, je me servis à volonté. J'avais jeté mon dévolu sur une superbe bête d'artillerie, tuée d'un obus dans le flanc, et placé à califourchon sur la croupe, armé de mon couteau de poche, je réussis à tailler après beaucoup d'efforts une longue lanière de chair sur le dos de l'animal, à l'endroit de la selle.

Rapportée au camp, cette viande rouge, couverte encore de son poil, comme un quartier de venaison, fut plutôt mal appréciée. Ils furent peu nombreux les mobiles qui ce jour là imitèrent mon exemple. La plupart de mes camarades ne cachaient pas le dégoût qu'ils éprouvaient.

A cette époque l'hippophagie n'était pas encore entrée comme aujourd'hui dans nos usages. Les jeunes gens de la campagne, surtout, manifestèrent une espèce d'indignation. Cependant sans m'arrêter aux quolibets, presque aux injures de ces derniers, je me mis en devoir de faire griller sur les tisons ardents une belle tranche de cette viande, que je dégustai ensuite avec satisfaction, et depuis je ne perdis jamais l'occasion de renouveler, quand elle se présenta.

Par la suite, les mobiles, revenus de leur première appréciation, ne s'en faisaient plus faute, « nécessité fait loi », aussi la chose se généralisa.

La distance de Bricy-Boulay à Saint-Sigismond est de trois à quatre lieues seulement. Nous étions arrivés avant la nuit à

l'emplacement qui nous était assigné pour camper auprès du village, sur le bord de la grande route, dans un champ fraîchement labouré.

Ce fut avec découragement que nous établîmes nos tentes en pareil endroit. Plus heureux, nos camarades du premier bataillon étaient cantonnés à Champs, dans la partie du village épargnée par l'incendie; ceux du troisième bataillon occupaient le village de Saint-Sigismond.

CHAPITRE V.

Le camp de Saint-Sigismond. — Bataille de Villepion
(1^{er} Décembre 1870)

Le séjour au camp de Saint-Sigismond devenait intolérable; la pluie ne discontinuait pas. Nous étions campés depuis une douzaine de jours dans un champ labouré, aux portes du village, presque sans paille, presque sans bois.

Afin de nous procurer du combustible, des corvées portaient pour deux jours et ramenaient de la forêt d'Orléans des chargements de bois vert, qui ne flambait pas, mais qui, en revanche, nous aveuglait de fumée.

Sous les tentes, tout baignait dans la boue. Nous passions la plupart des nuits assis sur nos sacs, la tête entre les genoux, et nous nous levions le matin un peu plus fatigués que la veille.

Les fusils, aux faisceaux, étaient dans un état déplorable; exposés le jour et la nuit à la pluie, la rouille les pénétrait, malgré nos soins, dans leurs parties essentielles; à chaque prise d'armes, il fallait arracher les crosses d'une boue épaisse et malpropre.

Nous n'avions rien de sec, ni sur nous-mêmes, ni dans nos sacs pour nous changer; l'humidité pénétrait tout, il fallait avoir une santé de fer pour résister.

Ah ! quelle funeste idée avaient eu nos chefs de nous imposer un pareil campement !

Chaque matin, il partait du régiment pour les ambulances jusqu'à trente et quarante malades ; c'était grand'pitié !

Notre colonel, plein de sollicitude pour son régiment, qui lui avait donné une si grande satisfaction à Coulmiers, et qu'il voyait pour ainsi dire fondre de jour en jour, multipliait ses démarches auprès du haut commandement.

Tous ses efforts pour nous faire obtenir un cantonnement dans le voisinage étaient inutiles.

Le camp, aussi, offrait de singulières curiosités : à certains endroits on voyait émerger du sol, soit une jambe de cheval, dont le sabot ferré s'élevait à un pied de terre, soit une queue de crin, triste plumet souillé par la boue ; épaves qui dénotaient qu'on avait enfoui dans ce coin du champ de bataille de Coulmiers les cadavres des chevaux, sans se donner la peine de creuser la terre assez profondément.

Malgré sa proximité, ou peut-être à cause de sa proximité, le village de Saint-Sigismond nous était fréquemment consigné. Sa principale rue et le bout de route qui y conduisait étaient recouverts d'une couche de boue de dix centimètres, sinon plus, produite par le passage fréquent de la cavalerie et de l'artillerie, qui les avaient défoncés. La route ou le camp n'étaient, à vrai dire, pas meilleurs l'un que l'autre, et c'était là pourtant qu'il fallait vivre.

Lorsque cependant nous pouvions aller au village, nous nous entassions dans les auberges, dont les salles étaient alors transformées en tabagies, et nous nous livrions à des orgies de café, de brûlots d'eau-de-vie. Le tout accompagné de chants patriotiques, sincèrement chantés, pieusement écoutés, et vivement ressentis par les troupiers, qui ne manquaient jamais de reprendre le refrain en chœur... et avec tout leur cœur.

Nous nous rencontrions là avec des amis, des camarades d'enfance, qui faisaient partie d'autres compagnies, et avec

lesquels nous parlions du pays, de nos familles, des êtres chers laissés au foyer ; c'était un vrai bonheur, et nous nous attendrissions à ces pensées. Et puis, nous fraternisions aussi avec nos camarades de l'armée, les cavaliers, les artilleurs, les chasseurs à pied, et surtout avec nos voisins de brigade, les braves lignards du 37^e de marche, de véritables amis pour les moblots du 33^e.

On s'était battu côte à côte à Coulmiers, une estime réciproque était née de cette confraternité d'armes et de l'épreuve du sang bravement versé en commun.

Ces visites aux cabarets de Saint-Sigismond avaient au moins l'avantage, si elles donnaient parfois lieu à certains écarts d'intempérance assez pardonnables, de nous faire oublier nos misères pendant quelques moments, en même temps qu'elles nous permettaient d'échapper à l'humidité de notre boueux campement.

Un malheur survint à la compagnie. Notre capitaine, le brave Michel Legoult (on l'appelait plus généralement par son sobriquet : le capitaine Fil-de-Fer), excellent homme, que chacun de nous chérissait, souffrait depuis plusieurs jours. Il tomba tout à fait malade et partit un matin pour l'ambulance d'Orléans, laissant sa compagnie consternée.

C'était un ancien sous-officier de l'armée, qui avait fait comme fourrier la campagne d'Italie et qui connaissait bien son métier.

Il avait été pour nous un excellent instructeur. On citait au bataillon « la quatrième » comme une de celles qui manœuvraient le mieux, la plus disciplinée. Notre capitaine ne plaisantait jamais dans le service, et pourtant avec lui les punitions étaient rares. Il avait su se faire aimer de ses hommes et il en obtenait d'excellents résultats.

Nous avions tous une confiance absolue en notre capitaine ; son absence dans les jours qui suivirent, se fit cruellement sentir. La compagnie, jusqu'à son retour au Mans où il vint rejoindre une fois guéri, fut commandée par le lieutenant Defor-

ges, brave et excellent garçon, mais qui, malgré toute sa vigueur et son entrain, n'avait pas l'expérience de notre capitaine. Sa bonne volonté et son courage durent, chez lui, suppléer à la connaissance des choses militaires.

Un dimanche, nous avions eu au camp une messe célébrée par notre excellent aumônier, l'abbé Charles Morancé. Le temps avait été clément ce jour là, et ce spectacle grandiose, avec sa mise en scène, en plein air, m'avait beaucoup impressionné.

Tout le régiment, drapeau au centre, était rassemblé en armes, en tenue de campagne ; il formait les trois lignes d'un carré, fermé par le côté où se trouvait l'autel. Celui-ci était placé au pied d'un moulin à vent, dont les ailes figuraient une croix gigantesque.

Le recueillement était parfait, et à l'élévation, pendant que le prêtre bénissait les troupes qui présentaient les armes, que les clairons sonnaient leur solennelle fanfare « aux champs », je ne crains pas de dire que tous les hommes étaient profondément émus, tous les visages se montraient sérieux ; la pensée de chacun se repliait sur elle-même : c'est que le spectacle de la mort, que nous venions de voir de si près, donne à réfléchir à tous, aux plus braves comme aux autres.

Nous avions tous présentes à la mémoire les péripéties de la bataille de Coulmiers ; nous avions tous encore la vision sanglante de nos camarades, atteints par le plomb, fauchés par les obus, mutilés, horribles !

Parmi ces jeunes gens présents, tous à la fleur de l'âge, parmi ces 2.400 mobiles, lequel ne se demandait : demain, à la première affaire, n'aurai-je pas le sort de mes camarades ? Alors, se rappelant l'enseignement chrétien de son enfance, la prière que nos mères nous faisaient balbutier sur leurs genoux, chacun se recommandait intérieurement au Dieu des batailles.

Enfin, dans les derniers jours de novembre, le temps sembla

vouloir changer ; les pluies diminuèrent, le vent tourna au nord, et le froid fit sentir ses morsures.

Puis il y eût du nouveau ; nous entendîmes le canon dans le lointain, et la brise nous apporta le bruit de mousqueteries plus ou moins vives.

Presque tous les jours, des escarmouches avaient lieu sur notre gauche, on parlait de succès ; un combat d'avant postes eut même lieu sous nos yeux, dans la direction de Tournois.

Les artilleurs qui servaient la section des pièces de douze, dont le camp était flanqué de ce côté, se rassemblèrent et manœuvrèrent leurs canons ; les officiers mesurèrent avec des instruments les distances des principaux points de repère disséminés dans leur champ de tir ; les caissons furent ouverts, les projectiles visités ; enfin toutes les dispositions furent prises en vue de faire intervenir cette artillerie si besoin était, au premier signal.

Nous ne demandions qu'à marcher, on nous fit prendre les armes le 29 novembre et rester en bataille une partie de la journée, jusqu'à ce que la nuit fut venue.

Il n'y eut rien ce jour là ; mais nous sentions vaguement qu'il se préparait quelque chose ; l'immobilité ne pouvait pas durer indéfiniment.

Le lendemain matin, 30 novembre, le camp fut levé avant le jour. Ce fut dans l'obscurité un remue-ménage général ; chacun était heureux de quitter ce lieu marécageux et infect qui nous servait de campement, où avaient failli sombrer notre courage et notre énergie.

Quel motif avait bien pu empêcher le général en chef d'utiliser l'enthousiasme dont nous étions animés après la journée du 9 novembre, pour nous faire marcher de l'avant ? au lendemain de cette victoire, on nous aurait menés où l'on aurait voulu, et nous étions, certes, capables de faire de grandes choses.

Nous passâmes la journée l'arme au pied, rangés en bataille, comme la veille. On avait craint probablement une attaque,

ou peut-être, devions-nous rester sous la main, prêts à tout événement.

Il n'y eut rien pour ce jour là, sauf des mouvements de troupes de tous côtés : l'évènement qui se préparait était pour le lendemain premier décembre.

Allons ! troupier improvisé, sac au dos, boucle ta ceinture, arme toi de courage, prépare toi aux émotions violentes, et vous tous, camarades : haut les cœurs !

Le premier décembre, avant qu'il fit jour, nous nous trouvions sous les armes ; le ciel se dégageait, plus de nuages ; un froid vif se faisait sentir et durcissait la terre ; tout faisait présager une belle journée d'hiver, le temps allait permettre la manœuvre des régiments déployés à travers les champs unis de la Beauce.

Nous nous mettons en marche vers le milieu de la journée seulement, droit sur le village de Saint-Péravy, dont le clocher, distant de deux kilomètres environ, semblait guider notre direction.

Nous ne tardâmes pas à entendre le canon au delà du village. On nous fit presser le pas ; ma compagnie traversa Saint-Péravy, où nous eûmes la satisfaction de voir ramener une vingtaine de prisonniers que la cavalerie venait de faire. Cette vue augmenta notre confiance, et personne de nous à ce moment ne doutait que nous ne marchions à un nouveau Coulmiers.

Au sortir du village on reprit la marche en bataille, dans un ordre parfait, et nous avançâmes à travers la vaste plaine tout unie, qui s'étendait devant nous.

Un spectacle magnifique s'offrait à nos yeux par cette belle et claire journée d'hiver. A notre gauche évoluait de la cavalerie, à droite s'étendaient de longues lignes de troupes françaises ; un cordon de tirailleurs nous précédait, nous étions suivis d'une batterie d'artillerie, composée de pièces de quatre, à laquelle notre bataillon (le deuxième) devait servir de soutien.

En face, se montraient les masses noires et inquiétantes des ennemis, parmi lesquelles on pouvait distinguer les différents corps dont elles étaient formées, son artillerie semblait nombreuse. Nous marchions résolument en avant, pénétrés de la confiance que nos officiers semblaient avoir, animés du feu sacré.

L'amiral Jauréguiberry (qui commandait notre division, la 1^{re} du 16^e corps), suivi de son escorte, ne nous perdait pas de vue. Notre colonel, à diverses reprises, passa devant nos rangs et parut satisfait, malgré la préoccupation qu'on lisait sur ses traits.

Depuis quelque temps déjà, la fusillade était engagée sur notre droite et sur notre gauche, mais notre allure ne variait pas, nous avançons toujours, les rangs serrés, le fusil sur l'épaule.

Tout à coup, en face de nous, s'élèvent des rangs ennemis plusieurs flocons de fumée blanche... pan... pan... pan... c'étaient les premiers obus tirés sur nos lignes. Un arrêt, nos artilleurs mettent leurs pièces en batterie et, ripostant coup pour coup, lancent à leur tour des projectiles qui passent par dessus nos têtes, et que nous voyons éclater en l'air sur les lignes prussiennes.

La canonnade, de part et d'autre, prend de l'intensité. Le tir des allemands était promptement réglé; nous le suivions avec l'intérêt que notre situation commandait, nos rangs servant de cibles. Quand ils visaient une batterie, si le premier obus passait au-delà, le second tombait peut-être en avant, mais il était rare que le troisième ne vint pas faire des ravages dans les rangs parmi les hommes et les chevaux.

Il fallait voir avec quelle rapidité se faisaient les mouvements. Les pièces étaient manœuvrées à gauche, à droite, tiraient vivement et restaient très peu de temps à la même place; leur mobilité était extrême.

Nous suivions ou plutôt nous précédions tous les mouvements

de l'artillerie et, par bonds successifs, nous avançons toujours, avec la satisfaction de voir l'ennemi reculer, et d'occuper un à un les échelons qu'il abandonnait. Dieu sait s'il se défendait et s'il nous couvrait d'obus !

Sous les yeux, nous avions les sillons que les roues de ses canons avaient imprimés, et les traces des sabots de ses chevaux, marqués sur le terrain piétiné qu'il abandonnait devant nous ; c'était autant de terre française reconquise !

Dans cette marche en avant, nous laissons à notre gauche la petite ville de Patay. Son nom fit battre nos cœurs d'espoir, en nous rappelant que ce coin de terre foulé par nous avait été témoin d'un des glorieux faits d'armes de la Pucelle contre les Anglais ; l'envahisseur d'alors avait été chassé. Alors, comme aujourd'hui le peuple de France se ressaisissait après ses défaites ; il se reprenait à espérer. Aujourd'hui encore l'âme de la Patrie faisait battre nos cœurs, réchauffait les enthousiasmes ; ce devait être de bon augure.

La journée s'avancait, nous dépassions, les unes après les autres, des fermes isolées, où se trouvaient, nous disait-on, de nombreux blessés ennemis restés entre nos mains. Enfin, au moment où le jour commençait à baisser, la résistance devint plus énergique ; le crépitement de la fusillade prit plus d'intensité. Le bataillon se trouva arrêté net ; il y avait un obstacle.

Nous pouvions apercevoir en face de nous, à une petite distance, un épais et long rideau de hauts arbres ; c'était Villepion, où la résistance semblait s'être concentrée, nous sentions cela.

Tout près, à gauche, un groupe de maisons brûlait à la même hauteur. La canonnade devint peu à peu plus espacée et finit par se taire tout à fait.

Jusqu'ici le deuxième bataillon avait fourni peu de tirailleurs. En revanche les premier et troisième étaient engagés à fond sur la gauche, refoulant les entreprises d'une nombreuse cavalerie. Il en résultait que le deuxième bataillon seul se trouvait à peu

près au complet, rangé en bataille dans un ordre parfait, immobile, l'arme au pied ; notre tour devait venir de donner.

Avec le soir, le froid se faisait sentir davantage. Les mobiles, fatigués de cette longue marche en avant, sans arrêt, à travers les champs labourés, courbaient l'échine sous le poids du sac. Si les rangs étaient bien conservés, on peut avouer qu'à cette halte les attitudes personnelles laissaient peut-être à désirer, et les mains glacées, après avoir tenu le fusil tout le jour sur l'épaule, étaient à cette heure raidies, engourdis, et cherchaient un peu de chaleur au fond des poches du pantalon.

Il fallait en finir avec la résistance acharnée de l'ennemi avant que la nuit ne fut tout à fait venue. Les balles sifflaient à nos oreilles, on eût dit le bourdonnement des guêpes, c'était le moment décisif.

Pendant la journée, nous avions pu voir l'amiral Jaurrégui-berry se porter de tous côtés au trot de son petit cheval.

Toujours présent sur le point où le feu était le plus vif, cet homme semblait ne pas connaître le danger. Nous admirions son calme, son énergie ; aussi avait-il inspiré la confiance la plus absolue à ses troupes, et s'il avait le 33^e en estime depuis qu'il l'avait vu à l'œuvre, le 33^e le lui rendait largement.

Le voilà qui surgit tout à coup près de nous, passe sur notre front en criant : « Allons, les gars ! les mains hors les poches ! • vous allez pouvoir tout à l'heure les réchauffer « après » les • canons de vos fusils ! » (Textuel).

Ce fut pour nous un coup de fouet. L'amiral donne rapidement quelques ordres aux officiers qui font mettre la baïonnette au canon. Son regard fouille un instant dans la direction des Prussiens, et d'un superbe cri : en avant ! jeté à pleine voix, l'amiral nous emporte au pas de course, droit devant nous, vers les grands arbres qu'il montre de son sabre.

Ah ! le coup d'œil était vraiment superbe, magnifique ; il a laissé une trace si nette dans ma mémoire que je le revois encore comme si c'était hier.

Précédé de l'amiral, qui marchait au trot de son petit cheval, le bataillon, lancé sur une seule ligne gagnait rapidement du terrain ; les officiers par leurs cris : en avant, en avant !... mille fois répétés, exaltaient leurs hommes ; les balles sifflaient tout autour de nous. De temps en temps, un mobile tombait, son voisin, sans s'arrêter, détournait la tête, mais le rang ne semblait pas s'en apercevoir ; les sergents en serre-files se contentaient de crier : Sentez les coudes !

Enfin, nous arrivons haletants au but, et nous nous arrêtons sous un mur de clôture continu, en bon état et assez élevé, dominé par les grands arbres que nous apercevions depuis longtemps déjà : c'était le parc du château de Villepion.

Nos pertes, en somme, dans ce mouvement, furent assez minimes, grâce à la rapidité avec laquelle il avait été conduit ; si les prussiens avaient voulu tenir derrière ces murs, nous eussions certainement perdu la moitié de notre effectif.

Tout près, à gauche, le mur fait un coude à angle droit et prend la direction du nord. Quelques mobiles qui veulent déborder de ce côté, sont assaillis par une grêle de balles. Nous ripostons de notre propre initiative, puis nous tirillons ensuite, par ordre d'un officier d'Etat-major, un marin, sur les maisons qui brûlaient à la hauteur du parc et à quelques centaines de mètres de distance. Cette agglomération était le village de Nonneville, presque cerné par nos troupes, lignards du 37^e et mobiles du 75^e (Loir-et-Cher). Les Prussiens l'avaient incendié, et ils en défendaient les abords pour se dégager. Le crépitement de leur fusillade était assourdissant, nous ripostions ferme. Au dire de quelques-uns de nos camarades qui avaient pu pénétrer dans le hameau et qui l'occupèrent toute cette nuit-là, les blessés et les morts ennemis étaient nombreux.

Pendant ce temps, le gros du bataillon qui se trouvait arrêté sous les murs du parc n'avait pas bougé ; mais lorsque nous revînmes, il régnait chez les hommes une assez vive inquiétude.

L'amiral Jauréguiberry avait sans doute été amené à prendre

la décision de nous porter en avant, sans avoir pu en informer les corps de troupes qui nous avoisinaient.

Le mouvement s'était exécuté très rapidement.

Il fallait pour son succès une exécution immédiate, à l'instant précis, ainsi que cela se présente souvent sur le champ de bataille.

Toujours est-il que le bataillon recevait une grêle de balles des troupes françaises placées en arrière, qui marchaient après nous ; nous étions fusillés par les nôtres ; l'obscurité qui commençait rendait bien visible la ligne de feu s'avancant sur nous.

Le capitaine Boulay, adjudant-major, l'âme du bataillon, voit le danger, en prévient le capitaine Chartier faisant fonctions de commandant, et se précipite accompagné de deux sous-officiers (sergents Lemeunier et Odillard) dans la direction d'où venaient les balles, en criant : Cessez le feu !... cessez le feu !... vous tirez sur des français !

Ils eurent du mérite, car ils coururent certes un grand danger.

Ces divers incidents avaient tout au plus duré quelques minutes.

Alors, pour achever notre effort, nous cherchons à pénétrer de vive force dans le parc ; quelques mobiles se font la courte-échelle, et debout sur les épaules complaisantes des camarades, ils tirent par dessus le mur dans l'épaisseur des fourrés.

Une petite porte qui se trouvait tout près est enfoncée à coups de haches et de crosses de fusil.

Enfin, nous pénétrons à l'intérieur, et nous nous répandons dans les allées qui se dirigent en tous sens, notre lieutenant M. Deforges en tête.

Dire que nous marchions hardiment serait exagéré : l'épaisseur des fourrés, l'obscurité, les carrefours, tout nous faisait craindre des embûches. Courbés, prêtant l'oreille, le doigt sur la détente du fusil, inspectant de tous côtés, nous avançons cependant, les plus braves en tête. Quelques casques à chenille, des

fusils bava-rois sont jetés à terre çà et là. Enfin, nous arrivons à l'extrémité opposée, sans avoir rencontré d'obstacles. Nous trouvons, le long du mur, une rangée de cuisines improvisées, sur lesquelles étaient encore les marmites des troupes.

Notre attaque énergique et bien menée avait été une surprise pour les allemands, et leur fuite avait été si précipitée qu'ils nous avaient abandonné leur dîner.

Quelques mobiles de ma compagnie se partagèrent une pleine gamelle d'un riz qu'ils trouvèrent excellent. Un troupeau de bœufs et de moutons avait été aussi abandonné par les Bavarois. Comme à Coulmiers, c'étaient encore des Bavarois que nous avions eu devant nous à combattre ; une centaine des leurs furent faits prisonniers, à côté de nous, dans le château.

Après un mouvement comme celui que nous venions d'exécuter, on pense facilement que les compagnies étaient quelque peu confondues. Les officiers parvinrent cependant à réunir leurs hommes dispersés, à les faire ranger, prêts à tout événement : un retour agressif de l'ennemi pouvant se produire. Le commandement ayant reconnu sans doute qu'une surprise n'était pas à craindre, nos bivouacs nous furent assignés dans le parc que nous venions de conquérir, pour une partie du bataillon seulement ; le reste fut placé en dehors, de manière à relier les détachements cantonnés dans ce qui restait d'habitations à Nonneville ; on nous autorisa à dresser les tentes dans l'intérieur du parc.

Alors les corvées furent envoyées de tous côtés, à l'eau, à la paille, au bois, et en peu d'instants les feux des bivouacs flambaient clairs et gais, déridant tous les fronts, le long des allées du parc, dont les arbres fournirent ce soir-là notre combustible.

Le coup d'œil était vraiment plein de gaieté. Les mobiles se groupaient, assis à terre, autour des feux d'escouades, sur lesquels se préparait un dîner bien gagné ; dîner spartiate : quelques tranches de viande grillée sur les charbons ou cuite dans une grande gamelle avec un peu de saindoux, suivant les goûts.

Et les conversations ne languissaient pas, chacun disait ses impressions de la journée.

Heureuse et insouciant jeunesse, oubliant le danger passé, ne soupçonnant pas un instant ce que demain lui réservait !

Les corvées chargées de rapporter la paille sortirent du parc par une grande porte charretière, qui s'ouvrait sur la plaine du côté de l'ennemi. Plusieurs grosses meules de paille étaient rangées à proximité. Déjà une certaine quantité de bottes de paille avaient été enlevées, quand des cris humains se firent entendre des profondeurs du fourrage ; c'étaient quelques Bava-rois qui s'y étaient réfugiés, et qui, tout penauds de s'être si bêtement fait prendre, ne semblaient cependant pas mécontents de se trouver prisonniers.

Quant à moi, en quête d'aventures, et curieux de mon naturel, j'abandonnai pour quelques instants mes camarades et je me dirigeai vers le château, autour duquel la résistance avait été la plus vive.

C'était une construction à plusieurs étages, assez importante, vaste habitation seigneuriale qui me parut ancienne.

Malgré la nuit, je pus me rendre compte de sa disposition : deux grosses tourelles flanquaient de chaque côté la façade ; les toits très élevés, étaient dominés par un certain nombre de clochets aigus, qui avec ceux des tourelles profilaient leurs épis de falte dans le ciel ; un mur bas, à hauteur d'appui, autour duquel courait un large fossé, entourait de tous côtés la petite cour précédant la façade et le chemin de ronde qui circulait autour du château ; l'entrée était défendue par une grille, en ce moment ouverte, mais près de laquelle étaient placés deux factionnaires.

Impossible d'entrer ; j'appris, cependant, qu'un certain nombre de blessés étaient à l'intérieur et qu'il y avait un conciliabule d'officiers ; puis, trouvant ouvert, d'un autre côté, un portail qui donnait accès dans les vastes communs et les habitations des fermiers, j'entrai.

Un spectacle saisissant m'attendait là. Dans la grande cour de cette ferme, des morts étaient étendus à terre, alignés le long d'un mur. C'étaient des Bavares et presque tous avaient les pieds nus. Des écuries situées en face s'échappaient des plaintes et des cris de douleur ; j'y jetai un regard, quelques bougies faisaient tous les frais de l'éclairage ; des blessés ennemis se trouvaient là entassés ; il y en avait peut-être une centaine que des chirurgiens français et allemands pansaient.

Les habitations des fermiers, les granges étaient également occupées par des blessés ; il y en avait partout ; et partout, le long des bâtiments on voyait des armes déposées en tas : fusils, baïonnettes, ceinturons, cartouchières, havre-sacs, sans compter les casques bavarois, en cuir bouilli, à lourdes chenilles noires, que le pied heurtait à chaque instant à terre, ici aussi bien que dans le parc.

Plusieurs chasseurs à pied étaient occupés à chauffer les bottes prises sur les morts, ce qui m'expliquait cette particularité des cadavres sans souliers que j'avais remarquée. Hélas ! les lois inexorables de la guerre trouvaient dans ce simple fait, et pour les besoins immédiats, un sujet d'application : le vainqueur du jour s'appropriait les dépouilles du vaincu. Nos officiers nous engageaient eux-mêmes à remplacer de cette façon nos chaussures usées, quand l'occasion s'en présentait.

Un de ces chasseurs avait avisé une paire de bottes presque neuves aux pieds d'un bavarois à peine refroidi, et il ne pouvait parvenir, malgré ses efforts, à les arracher des pieds de son propriétaire. Celui-ci, étendu sur le dos, les bras en croix, opposait la seule résistance qui lui fût permise : la résistance passive. Le bavarois était vigoureusement secoué par le chasseur, qui ne put réussir dans son entreprise qu'en s'arcboutant du pied entre les jambes du mort, et en tirant violemment à lui, par brusques secousses. La botte enfin lui resta dans les mains.

Je me bornai, quant à moi, à détacher la cocarde noire et blanche d'un de ces lourds casques bavarois, pour m'en faire un

trophée, et, comme je n'étais pourvu que d'un mauvais ceinturon, à retirer celui d'un sous-officier, qui me sembla être de bonne qualité, avec lequel je fis le reste de la campagne et que je possède encore.

Cependant, le froid devenait de plus en plus vif ; la fatigue se faisait sentir ; je repris le chemin qui devait me ramener auprès de mon escouade, guidé par les lueurs des feux de bivouacs, et sous l'impression du triste spectacle que je venais d'avoir sous les yeux.

Tous ces feux répandus dans l'enceinte du parc, alignés dans les longues allées, qu'on apercevait en enfilades et autour desquels régnait un fourmillement de moblots, présentait vraiment un coup d'œil si curieux et si étrange au milieu de la nuit, qu'il vint pour un instant apporter une diversion à mes tristes pensées. C'était l'insouciance du lendemain, l'exubérance de la vie qui s'offrait à mes yeux, après avoir entrevu les angoisses de la souffrance et le calme de la mort !

Je me glissai enfin sous la tente, avec mes camarades, heureux de pouvoir étendre mes membres fatigués sur une bonne paille fraîche, la plume de cinq pieds, suivant le langage imagé du troupier. Puis je m'endormis, en donnant comme tous les soirs ma dernière pensée aux êtres chers laissés au foyer et en me remettant complètement aux mains de la Providence.

Nos grandes gardes passèrent une nuit terrible en rase campagne, exposées au milieu de la plaine à un froid excessif, sans abri, sans feu, à cause de la proximité de l'ennemi. Elles durent exercer une surveillance de tous les instants, et eurent sous les yeux les feux des bivouacs allemands établis devant elles et dont elles n'étaient séparées que de quelques centaines de mètres.

Toute la nuit, dont rien autre chose ne troublait le silence, elles entendirent en face, au delà des premières lignes ennemies un roulement continu. C'était le roulement incessant des pièces d'artillerie et des fourgons en mouvement sur les routes, que la gelée avait durcies et que l'air froid rendait sonores.

Les Prussiens, prévoyant et redoutant notre attaque, ne restaient pas inactifs, ils travaillaient aux dispositions à prendre pour nous repousser le lendemain.

CHAPITRE VI

Bataille de Loigny (2 Décembre 1870)

Avant le jour, nous étions debout, les tentes roulées sur les sacs et, le café absorbé, prêts à marcher.

Pas de sonneries de clairons ; à la voix des sous-officiers, les compagnies se rangent, l'appel se fait et, en quelques paroles, nos officiers nous laissent pressentir qu'il allait se passer « quelque chose » aujourd'hui.

Leur air grave, décidé, la sévère inspection des fusils, les soins qu'ils prennent de s'assurer que les fourniments étaient en bon état, que les sacs étaient bien placés sur le dos des hommes, de manière à laisser la facilité des mouvements, les bonnes paroles aux uns et aux autres, paroles d'encouragement et d'émulation qui laissaient entendre que l'on demandait un effort à la hauteur de la gravité des circonstances, tout cela nous permettait de comprendre que la journée qui commençait devait être sérieuse et chacun se promettait de faire son devoir.

Le temps était beau, le soleil se levait radieux, ce matin du 2 décembre 1870, anniversaire d'Austerlitz, mais la bise piquait dur.

Les compagnies sortirent du parc de Villepion, les unes par la petite porte de l'angle gauche, près du saut-de-loup regardant Nonneville ; les autres par la grande porte charretière, qui s'ouvrait face à la plaine, face à l'ennemi.

Un vent glacial nous coupait la figure, la terre était durcie par la gelée, les pas de cette masse d'hommes résonnaient sur le sol.

.. Nous voilà rangés en bataille, à peu près à la hauteur d'un moulin à vent situé à deux cents mètres en avant des murs du parc. Les trois bataillons se trouvaient réunis dans un ordre parfait, le deuxième à gauche, tout à fait à l'extrémité de la ligne immense des troupes.

C'était un spectacle magnifique, répétition de celui que nous avions eu sous les yeux le matin de Coulmiers : lignes immenses de fantassins alignés, fusils sur l'épaule, batteries d'artillerie arrivant en arrière au trot des attelages à six chevaux, les artilleurs sabre au clair.

Celui qui a vu ce spectacle et qui a senti son cœur battre à l'unisson de tous ces bons Français, disposés au sacrifice, face à l'ennemi, un matin de bataille, ne l'oubliera jamais. Et puis, il y a de ces sensations dues aux circonstances exceptionnelles où l'on se trouve, que l'on ne ressent qu'une fois dans sa vie, et l'heure, ce matin-là, était solennelle.

La plaine où nous nous alignions s'étendait immense, pas un accident de terrain ne se dressait devant nous si loin que notre vue pouvait porter ; et voici le panorama que nous pouvions contempler : un peu à notre droite, à deux kilomètres environ, un village dominé par un clocher aigu, c'était Loigny, nous ne l'avons pas perdu de vue de la journée. En face, à une distance un peu plus grande, une vaste ferme formant hameau ; c'était Morâle, but assigné aux efforts du 33^e. Quelques bouquets d'arbres disséminés, quelques fermes isolées çà et là, et puis, à moitié chemin de l'horizon, de grandes lignes noires, coupées de petits intervalles, mais se continuant indéfiniment et parallèlement aux nôtres, s'allongeaient à perte de vue. Ces lignes noires, c'était l'armée prussienne (grossie la veille des contingents de Frédéric-Charles, amenés à la hâte de Metz et de Paris), qui venait à nous, et nous allions au devant d'elle.

Notre ligne de tirailleurs se déployait en avant dans un ordre parfait ; plus en avant encore, nous voyions évoluer nos vedettes

de cavalerie, nos petits chasseurs « bleus » qui entamaient l'action avec les vedettes ennemies. Les premiers coups de feu, rares d'abord, furent tirés par ces cavaliers, puis les deux lignes de tirailleurs arrivées face à face, et à portée, ouvrirent le feu à leur tour.....

C'était le choc, la bataille de Loigny était commencée !

La fusillade, d'abord lente, prit en peu d'instant une violente intensité ; les mobiles n'épargnaient point leurs munitions. Bientôt le colonel donna l'ordre de renforcer la première ligne de tirailleurs. Sans hésitation, les sections désignées se déployèrent et, allant s'intercaler près des camarades, ripostèrent avec eux au feu de l'ennemi.

Rien ne nous échappait ; nous contemplions curieusement cette scène émouvante ; nous prêtions l'oreille au crépitement de la fusillade des nôtres, que nous voyions à quelques cents mètres de nous, à genoux ou couchés, charger leurs fusils, viser et faire feu. Pour ma part, je brûlais du désir d'aller les rejoindre et déplorais l'attitude passive à laquelle nous étions condamnés pour le moment.

La vue de nos blessés, ramenés de notre côté pour aller à l'ambulance, me mettait dans une sainte indignation. Quelques-uns revenaient seuls, ils pouvaient marcher en s'appuyant sur leurs fusils ; puis ceux atteints plus grièvement étaient accompagnés de camarades qui les soutenaient sous les bras, ou les portaient sur leur dos, ou encore les transportaient sur leurs fusils comme sur un brancard, inertes, sans connaissance.

Jusqu'à ce moment, nos trois bataillons, précédés des tirailleurs, étaient restés debout, marchant constamment en avant, à l'allure dictée par les mouvements de l'action générale. L'ordre se conservait parfait dans nos rangs ; tout en manœuvrant nous interrogeons nos officiers des yeux, et nous prêtions l'oreille à la fusillade qui se prolongeait, à notre droite, sur une très grande distance.

Le canon qui, jusqu'ici, avait été assez peu bruyant, se mit

violemment de la partie. Les pièces ennemies nous envoyaient force obus ; ordre fut donné de nous coucher à terre, afin d'éviter, dans la mesure du possible, les ravages de l'artillerie.

Nous restâmes assez longtemps dans cette position ; par moment la fumée devenait tellement intense qu'elle nous masquait la vue de tout ce qui se passait ; à d'autres moments, au contraire, rien ne nous échappait dans le grand espace qui s'étendait devant nous des mouvements de l'infanterie, de la cavalerie, et même des manœuvres des artilleurs allemands ; on voyait parfaitement le feu jaillir des pièces qui tiraient sur nous. De longs jets de flammes, suivis de nuages de fumée, nous permettaient de prévoir l'obus envoyé, quelques secondes avant sa chute. Autour de nous, sur nos têtes, passait le plus effroyable ouragan de plomb et de mitraille, et les victimes étaient nombreuses.

Etendus à terre, cherchant à offrir le moins de surface possible, chacun de nous pensait aux siens, à sa famille laissée au foyer ; et se demandait avec angoisse s'il lui serait permis de revoir ces êtres chéris.

Les blessés se retiraient en plus grand nombre.

En face, à une certaine distance, un de nos officiers à cheval se faisait remarquer par son intrépidité. Sans souci du danger qu'il semblait défier, il se portait jusqu'à la ligne de nos tirailleurs, où il servait de point de mire à l'ennemi.

Il revient auprès de notre colonel, où nous voyons se former un groupe de trois cavaliers. Tout à coup, près de ce groupe tombe un obus qui éclate sur le sol durci. La fumée se dissipe, les chevaux effrayés se livrent à des mouvements désordonnés, mais il n'y a plus que deux cavaliers ; le troisième, celui-là même qui montrait tant de témérité l'instant d'avant, avait été jeté à terre, le tête à demi emportée par un des éclats meurtriers.

C'était le duc de Luynes, adjudant-major du 1^{er} bataillon, qui venait d'être tué.

D'où nous étions, nous pûmes voir quelques hommes l'entourer un instant, puis le cheval se relever et prendre une course folle, les entrailles pendantes.

Cependant, la situation s'aggravait; l'ennemi en force avait pris une offensive vigoureuse et nous repoussait. Le bataillon formé par échelons conservait à grand peine le terrain si chèrement acquis jusqu'ici. Nos mouvements se faisaient par bonds; chaque échelon successivement obéissait au commandement : « Couchez-vous », et les hommes alors semblaient prendre un point d'appui au sol pour résister avec plus de tenacité.

Dans un de ces arrêts, une rumeur circula de bouche en bouche; elle semblait partir du groupe à cheval de notre État-Major placé en arrière, après l'arrivée d'un officier d'ordonnance de l'amiral : « Voici le 17^e corps qui arrive à notre droite, ce sont 30.000 hommes de renfort avec cent pièces de canon, courage ! cela va changer la face des choses ». Cette nouvelle nous fait raidir davantage et ralentir notre mouvement de recul.

Nous étions, en ce moment à la hauteur de Loigny, à gauche de ce village que nous apercevions environné de fumée et d'où partait un crépitement intense. La ferme de Morâle, notre but, mais dont nous nous éloignons maintenant, venait de prendre feu; était-ce par nos obus ou de la main de l'ennemi qui l'occupait ?

Nos tirailleurs s'acharnaient inutilement et s'épuisaient devant ces immenses constructions transformées en redoute, occupées par un ennemi invisible, à l'abri des murailles, et qui nous tenait en échec.

Tout à coup, de ces bâtiments s'éleva droit au ciel une colonne immense de fumée; puis, alimentées par les provisions de fourrages, des flammes jaillirent, gigantesques langues de feu. Nous contemplions de nos rangs ce sinistre spectacle, qui venait encore ajouter à l'horreur de notre situation. Décimés, véritables cibles vivantes, nous étions dans l'impossibilité absolue de prendre part au combat et ne pouvions riposter à coups de fusil.

Le sort du tirailleur est toujours envié en pareille circonstance : il assiste en première ligne au combat, il rend coup pour coup, jouit d'une initiative réelle et est moins en butte aux obus, dont la chute et le fracas incessants énervent et finissent par démoraliser la plupart des hommes en colonnes.

Il nous fallait cependant rester à mi-chemin des batteries françaises et allemandes, dont les feux se croisaient au-dessus de nos têtes. Nous étions comme des curieux assistant à un feu d'artifice. Nous regardions les boîtes à balles qui nous étaient destinées éclater en l'air et dégager au moment de l'explosion une couronne de fumée, qui planait ronde et blanche pour s'évanouir l'instant d'après. Nous contemplions aussi avec curiosité les projectiles destinés au château de Villepion, que l'ennemi cherchait à incendier. L'œil suivait sans peine la courbe de leur parabole, qui dessinait sur le ciel une ligne noire bien visible.

Cependant, nous nous rapprochions insensiblement des murs du parc; le terrain que nous avions gagné le matin était à demi perdu. La journée s'avancait, nous avions l'estomac vide et les imaginations s'enflammaient devant le spectacle dramatique, qui se déroulait par cette belle journée d'hiver éclairée du soleil.

Nous étions revenus à hauteur du moulin de Villepion, en ordre toujours, contenant l'ennemi dans ses entreprises. Mais pendant que nous étions harcelés face à Morale, ayant grand peine à tenir bon, les Prussiens avaient exécuté un mouvement de cavalerie. Nous étions débordés à gauche et les obus venaient de plus en plus de ce côté. Nous en recevions même, qui semblaient partir de batteries placées en arrière et qui nous prenaient, non seulement en écharpe, mais encore nous tiraient dans le dos. Déjà, dans les rangs, on se regardait avec anxiété, on se demandait si nous n'étions pas tournés et si nous n'allions pas nous trouver cernés à Villepion.

C'est à ce moment qu'eût lieu un des plus intéressants épisodes de la journée et des plus émouvants. Une colonne de cavalerie, semblant venir de face, se trouvait à quelques cents mètres sur

notre gauche, en avant, et se rapprochait de nous, à une allure assez lente. Le soleil qui commençait à baisser, et dont les rayons frappaient obliquement, faisait briller les casques et les cuirasses de ces cavaliers; le vent agitant les pavillons jaunes des lances; quelle était cette troupe ?

C'est une reconnaissance française qui rentre, disent les uns; ne voyez-vous pas que si c'était de la cavalerie allemande, elle manœuvrerait autrement et surtout plus vivement, ajoutent-ils. Nous n'étions pas rassurés; ces petits étendards jaunes flottant au bout des lances ne rappelaient qu'imparfaitement les lanciers français. Ceux qui avaient une bonne vue cherchaient à reconnaître les uniformes; mais ils hésitaient avant de se prononcer et laissaient voir leur indécision.

Soudain, un de nos officiers, qui s'était servi d'une jumelle, s'écria : mais non, ce ne sont pas des Français, c'est de la cavalerie allemande, en garde ! en garde ! formez le carré ! nous allons être chargés, dans une minute ils vont être sur nous ! Pas de temps à perdre, formez le carré ! répètent les autres officiers, et déjà quelques coups de feu partent de nos rangs dans la direction des cavaliers, qui devenaient de plus en plus inquiétants.

Un officier, bon tireur, prend des mains d'un de ses hommes un chassepot et fait feu; tout cela se passe en un clin d'œil. D'ailleurs, nous ne devons pas rester plus longtemps dans le doute. Les rangs de cette cavalerie, qui masquait de l'artillerie, s'entrouvrent et plusieurs décharges de mitraille partent coup sur coup. Les boîtes à balles, tirées à si courte distance, éclatent sur nos têtes et jettent un certain désordre dans la masse. « Formez le carré », répètent les officiers et les sous-officiers en faisant exécuter cette manœuvre. Mais les hommes qui semblent perdre la tête, tourbillonnent sur eux-mêmes et le mouvement s'accomplit mal; pourtant, il se dessine et nous finissons par montrer à l'ennemi une rangée de baïonnettes, tant bien que mal alignée.

un fort critique. Chaque fois que je me suis de plus en plus confié que nous ne fussions chargés alors, quelle résistance aurait pu la troupe de moblots affolés, sans être à peine formés ?

et disparaître sous les sabots des chevaux probablement, à cause de la destruction des murs du parc derrière lesquels nos tireurs à l'abri qu'auraient

chez les prussiens, de trouble pendant que nous nous agitions pour vain sur notre droite, un bruit bien que nous ne pouvions entendre dans nos veines. C'était le bruit des moulins à café, autrement dit des mitrailleuses qui traient par dessus nos têtes dans la direction du parc. Il restait deux mitrailleuses d'une batterie à vent de Villepion. Les officiers prussiens avaient vu le danger que nous courions, ils nous sauvaient.

Les balles, lancées en rafales, tombaient au-dessus de nous et produisaient un bruit de feu, que je puis mieux comparer qu'à celui d'un feu de mitrailleuse à de grands peupliers.

La décharge fut prodigieuse. On vit les chevaux se faire dans les montures, des vides se faire dans la ligne ennemie s'enfuit avec rapidité, les chevaux sur le terrain. Cette scène se déroula non seulement, dominée par le fracas du feu, qui ajoutait encore au tragique, elle était impressionnante.

Les principales péripéties de la journée, celles qui devaient décider du sort de la bataille, se passaient à notre droite, autour du village de Loigny.

Ce petit hameau obscur, ignoré jusqu'à ce jour et à qui le sang versé par les intrépides soldats, qui se firent tuer pour le prendre, le garder, et le perdre à la fin, lui a fait une célébrité dans les fastes de l'armée de la Loire.

Je veux parler des zouaves pontificaux, du 37^e de marche, notre camarade de brigade, qui a tenu toute la journée dans le village, perdant la moitié de son effectif, et de nos amis du 75^e mobiles, le régiment de Loir-et-Cher, qui y laissa aussi beaucoup de monde.

Je reprends ma narration. A ce moment, nous étions au déclin du jour, le soleil se rapprochait, trop lentement à notre gré, de l'horizon ; nous retournions la tête pour voir sa masse rouge lancer ses derniers rayons sur cette scène de carnage et de sang, et nous nous demandions : d'ici qu'il soit couché, combien des nôtres, et lesquels des nôtres, seront frappés !

Notre artillerie, je veux parler de celle que nous avions sous les yeux, avait été en grande partie démontée par les pièces ennemies, les artilleurs tués pour la plupart. C'est un devoir de rendre hommage à l'intrépidité et au sang-froid de ces braves gens. Nos petites pièces de quatre, dont la portée maximum était de 2500 mètres, avaient entamé une lutte inégale avec les Krupps. Ceux-ci envoyaient à cette distance leurs projectiles en plein fouet, leur tir était d'une justesse merveilleuse ; aussi les deux mitrailleuses qui nous avaient si bien tirés du danger, étaient démontées et les servants tués par un feu convergent, quelques instants après leur intervention.

Braves gens, dont les noms me sont inconnus, héroïques artilleurs, recevez l'hommage de mon admiration et de ma reconnaissance !

Nous étions pressés de tous côtés par l'ennemi, en face, à gauche, et en arrière à gauche, d'où nous venaient des projec-

tiles de plus en plus nombreux, et qui nous causaient de graves inquiétudes; étions-nous donc tournés?

A ce moment, toute ma compagnie (la quatrième) reçut l'ordre de se déployer en tirailleurs, avec mission de reprendre les deux petits bouquets de bois, en avant du moulin à vent, que les Prussiens occupaient et d'où ils nous envoyaient force balles.

Pendant une partie de la journée, ces deux petits bois avaient été, pour ainsi dire, le but de la partie qui se jouait devant nous. Comme une marée, nos lignes les avaient atteints, dépassés, puis comme un reflux, nous les avions abandonnés. Il fallait les reprendre. En avant ! crie le lieutenant Deforges, qui commandait la compagnie, en avant ! baïonnette au canon ! Puis le sabre levé, il s'élance au pas de course. En avant ! répètent d'une seule voix les mobiles, et nous marchons hardiment, franchissant un terrain absolument découvert, piétiné depuis le matin par le régiment, défoncé par de nombreux obus. Le feu commence à une distance de trois à quatre cents mètres; nous avançons péniblement, en tiraillant de notre mieux. Les balles sifflaient furieusement autour de nous. En face, nous n'apercevions pour le moment qu'une ligne de petits flocons de fumée blanche, accompagnés de détonations qui se répétaient sans cesse, produits par le tir des allemands. A défaut d'autres buts s'offrant à nos coups, nous visions ces flocons, dont chacun représentait un tireur ennemi couché. Enfin nous approchons du petit bouquet de bois, celui de droite, le moins éloigné, d'où nous avions vu partir aussi quelques coups de fusil. Nous nous élançons hardiment dans le fourré, mais rien. — Quelques casques sont à terre, des casques à pointe ceux-là.

A cette hauteur, nous faisons halte, la gauche de la compagnie restée en dehors continuait son tir à volonté. Quant à moi, placé comme guide à droite, je sors un instant du fourré et, couché à terre, je contemple la bataille dans sa grandeur tragique.

Les ennemis se montraient partout. En face, à mille mètres, une batterie allemande tirait sur nos lignes. Sur notre droite,

dans toute l'étendue, c'était le crépitement d'une fusillade inouïe, continue, sans fin, dominée par les détonations innombrables des pièces d'artillerie. Était-ce un effet de la vibration de l'air ? la terre semblait trembler ! Une fumée intense couvrait de grands espaces ; la ferme de Morâle, le village de Loigny flambaient ; à tous les points de l'horizon des incendies lançaient leurs gerbes de flammes et de fumée ; des corps sans mouvements étaient disséminés de tous côtés, autant de cadavres, autant de victimes !

En arrière, il semblait régner un calme relatif. Un certain nombre de blessés, seuls ou soutenus par des camarades, profitaient de cette espèce d'accalmie pour regagner le parc de Villepion.

J'avoue que, pour ma part, je ne pensais en ce moment, qu'à rendre coups pour coups et qu'au-dessus du sentiment de pitié que j'éprouvais pour ces malheureux, ce qui dominait en moi, c'était un désir poussé à l'exaltation de les venger, de tirer... tirer...

Et puis, il faut bien le dire aussi, dans ces circonstances il est difficile de conserver assez de sang-froid pour se rendre compte de ses sensations. L'étrangeté, la grandeur horrible et sauvage de ce spectacle émousse tout sentiment d'humanité ; ces scènes de carnage emplissent l'imagination, le cerveau s'exalte, les yeux sont comme attirés par les scènes les plus cruelles ; en tout autre temps, en toute autre circonstance, on s'en détournerait avec horreur.

Combien de temps avons-nous passé dans cette position ? Je ne saurais le dire. On échangeait peu de mots dans le petit groupe qui m'entourait ; les fusils, dont les canons échauffés par un tir prolongé brûlaient les doigts, se taisaient aussi, chacun de nous était abîmé dans la contemplation du terrible drame.

Enfin, sur l'ordre du lieutenant Deforges, nous battons lentement en retraite vers le parc, sans être inquiétés par l'ennemi.

Nous retrouvons une partie de nos camarades du bataillon en avant des murs, les figures noires de poudre, les yeux dilatés, l'expression des traits exaltée ; eux aussi venaient de donner.

C'est à ce moment, pendant que l'on cherchait à reconstituer un peu d'ordre, que vint à circuler une mauvaise nouvelle, qui nous impressionna tous ; le colonel est blessé ! Nous nous regardions avec anxiété.

Tout le régiment avait placé sa confiance en lui et l'aimait. On le disait blessé à l'épaule, mais rien de plus, et personne ne pouvait dire la gravité de sa blessure. On était consterné ; tous nous répétions : c'est un grand malheur pour le régiment ; qui va maintenant nous commander ?

On nous fait rentrer dans le parc, et l'on assigne à chaque groupe d'hommes un emplacement de défense. Les compagnies n'existaient pour ainsi dire plus, tout le régiment avait donné ; le ralliement s'était fait au petit bonheur, par instinct ; là où nous avions couché la veille.

Dans nos rangs se trouvaient en même temps des lignards et des chasseurs à pied, auxquels nous nous étions trouvés mêlés à la suite du combat en tirailleurs ; nous avions battu en retraite un peu pêle-mêle.

Par surcroît, et ce qui augmentait le désordre, la nuit était venue. Le froid plus vif nous pénétrait, et défense fut faite d'allumer du feu ; il fallait travailler à créneler le mur faisant face à la plaine ; nous nous exercions de notre mieux à la manœuvre de la pioche.

Le principal groupe de ma compagnie, sous les ordres du sous-lieutenant Poirier, se tenait au saut-de-loup, dans le coin du mur où l'on s'occupait à percer des créneaux, près de la petite porte donnant dans la direction de Nonneville.

Les plus intrépides sortaient par là, pour aller voir ce qui se passait. Quand l'obscurité fut tout à fait venue, le spectacle qui s'offrait était d'une affreuse et terrifiante grandeur. Dans le calme de la nuit, l'horizon était illuminé de tous côtés par les lueurs

rougeâtres de nombreux incendies, dont les flammes se tordaient en s'élevant vers le ciel.

Nos âmes se remplissaient d'une vague terreur; une impression profonde nous envahissait. Après la secousse violente de la journée, la détente de tout notre organisme se produisait, une sorte de torpeur s'emparait de nous; nous nous y laissions aller, sans chercher à réagir, accablés de fatigue physique et morale. En outre, nous nous demandions quel serait le résultat de nos efforts; nous n'avions pas, quant à nous, gagné de terrain, mais nous n'en n'avions pas perdu, qu'avait fait le reste de l'armée? Etions-nous vainqueurs? Etions-nous battus?... et puis, que nous réserve demain? Quand on a ressenti de telles impressions, on se rend parfaitement compte du sentiment de découragement, qui fait que le naufragé, las de la lutte, épuisé, enfin ferme les yeux et se laisse glisser dans le gouffre des eaux, cherchant un refuge dans la mort, qu'il a cependant longtemps et courageusement repoussée et éloignée de lui.

Nous étions plongés dans ces lugubres pensées, harassés, mourant de faim, n'ayant rien pu nous mettre sous la dent depuis le matin, et retenus de garde près de ces murailles par nos officiers qui veillaient à ne pas se laisser dégarnir les créneaux, en raison du peu d'hommes, qu'ils avaient sous la main.

Le capitaine Couturié, énergique, obstiné dans la défense aussi bien qu'à l'attaque, avait pris le commandement de tout le détachement.

Le calme était venu avec la nuit, plus de bruits, cette plaine où nous nous répandions le matin avec tant d'ardeur, et qui avait servi d'arène à une si effroyable tuerie, reprenait un calme absolu, un morne silence planait sur elle, et dans l'immobilité où nous nous voyions condamnés, le froid nous enveloppait, nous engourdissait.

Tout à coup, en face, dans cet espace qui nous semble si morne et si désert, à travers la lucarne des créneaux, un bruit

inquiétant, quoique encore éloigné, frappe nos oreilles et fait redresser toutes les têtes. Les hommes assis à terre et qui somnolaient se relèvent instinctivement ; pas de doute possible, une troupe compacte s'avance à la faveur de la nuit. Puis, sans transition, un fracas énorme, épouvantable, éclate. C'est une masse ennemie qui vient sur nous au pas de charge, entraînée par les sonneries des clairons, les batteries des tambours et les coups de sifflets.

Nous nous rendons immédiatement compte de la situation ; les allemands veulent s'emparer du parc que nous avons défendu avec tant d'opiniâtreté contre leurs attaques de la journée. La charge gagne du terrain, elle approche ; au bruit des tambours et des clairons s'ajoutent de formidables cris humains, des « hourras ! hourras ! » forcenés, lancés par des centaines de poitrines, véritables cris de sauvages !

A combien s'élevaient nos assaillants ? à un millier peut-être, à en juger par l'intensité du vacarme. A mesure qu'ils se rapprochent, les cris se font de plus en plus distincts, dans un instant la masse va être sur nous. Ordre est donné de ne tirer qu'au commandement.

Nous étions en bonne position, il s'agissait de bien recevoir la charge des allemands qui venaient nous donner l'assaut.

A en juger par l'oreille et autant que l'obscurité pouvait nous permettre de le constater, la colonne était à une centaine de mètres environ de nos embrasures, lorsque le signal fut enfin donné : Feu ! crient nos officiers, et de tous les créneaux part une fusillade nourrie ; pendant une minute, ce fut un crépitement formidable. Les allemands se taisent comme par enchantement, puis se jettent à terre et nous envoient à leur tour une décharge générale, qui vient frapper le mur derrière lequel nous étions abrités. Des balles, dépassant le faite, bourdonnent comme une volée de mitraille et fauchent les branches des arbres au dessus de nos têtes. La troupe ennemie était tenue en échec ; des commandements inconnus, en langue allemande, vinrent

jusqu'à nos oreilles ; puis toute cette troupe se dispersa dans l'épaisseur de la nuit, poursuivie par quelques coups de feu isolés partant encore de nos créneaux.

Un de mes camarades (le sergent Jupin de la 2^e, mort depuis), m'a raconté qu'un officier de chasseurs à pied, à ce moment, fit mettre la baïonnette aux fusils des hommes qu'il entouraient et voulait se précipiter sur les allemands en fuite ; ce mouvement ne fut pas exécuté ; un autre de mes camarades (Lallemand de Freminet, mort à la Flèche en mars 1905) me racontant ses impressions de cette soirée, se rappelait parfaitement avoir dirigé ses coups de feu sur un officier allemand à cheval, un officier supérieur sans doute, qui intrépide s'avancait à découvert jusqu'à moitié chemin de sa troupe et de nos créneaux, je tirai, disait-il, en le visant bien, deux ou trois coups de fusil sur lui, mais je ne le vis pas tomber !

Il nous fallut quelques minutes pour rassembler nos esprits stupéfaits de cette attaque. Nos yeux voyaient encore la lueur de l'embrasement de notre fusillade, nos tympanes résonnaient encore des cris, des hurras forcenés, notre respiration était haletante d'émotion.

Ce qui me surprit, ce fut le calme avec lequel tout le monde était resté à son poste : tireurs aux créneaux, mobiles alignés aux murs, personne n'avait bronché. Mais hélas ! ma compagnie déjà si éprouvée, devait encore payer ce soir là un nouveau tribut.

A deux pas de moi, en arrière, gisait le mobile Maudet (de Coulaines) appartenant à mon escouade, frappé d'une balle à la tête au moment où il s'apprêtait à tirer par un créneau. Lui et son voisin Chasseray n'avaient pas ménagé leurs munitions et, en se ralayant, ils avaient pu un instant, faire un feu roulant ; il en avait été de même, d'ailleurs, à toutes les embrasures.

Le pauvre Maudet, gisait, râlant. D'abord l'obscurité nous empêchait de nous rendre compte de sa blessure. A la lueur d'une allumette, nous l'aperçûmes, étendu sur le dos, une

main sur la poitrine, la tête penchée en arrière, en contre-bas de son sac qu'il avait encore aux épaules. En un tour de main, sa toile de tente et sa couverture de campement furent dépliées ; on le plaça dessus et quatre hommes, un à chaque coin, transportèrent ce fardeau vers le château de Villepion, où nous espérions trouver place aux ambulances ; je dus soulager les porteurs en soulevant par les épaules le blessé, inerte, sans connaissance.

Mais, grand Dieu ! quelle lugubre marche à travers les allées du parc, dans lesquelles nous nous orientions mal, et où, à chaque pas, nous rencontrions des obstacles, arbres abattus en travers du passage, ou excavations produites par les obus. Enfin on approcha du château, dont les fenêtres étaient éclairées, et autour duquel tout un monde s'agitait : ambulanciers, brancardiers, soldats de tous uniformes, ramenant comme nous des blessés.

J'entrai seul au château. Après avoir gravi un perron de quelques marches, je me trouvai dans un vestibule, sur lequel s'ouvraient les portes des appartements ; tout était éclairé au moyen de bougies, posées en désordre un peu partout.

Je remarquai à droite un salon Louis XV, blanc et or, ouvert à deux battants, dont le plancher était recouvert de blessés, allongés sur de la paille ; à gauche, même spectacle dans les appartements.

Dès le vestibule, il y avait déjà encombrement ; il fallait enjamber les blessés qu'on y avait déposés, et, malgré soi, tout en voulant les éviter, mettre le pied dans des rigoles de sang, qui ruisselaient sous ces intfortunés ; et c'était un lamentable concert de cris, de plaintes, de gémissements, qui vous fendait le cœur.

Un ambulancier, porteur du brassard de la Croix de Genève, à qui je m'adressai pour demander où déposer notre blessé, m'engagea à faire le tour du château ; dans la cour intérieure, peut-être, trouverais-je encore une place dans un petit pavillon situé à côté de la grille de clôture. Je revins trouver mes cama-

rades ; notre blessé était toujours sans connaissance et ne devait plus, du reste, la recouvrer.

Enfin, après mille tribulations, je trouvai le pavillon indiqué, non loin des habitations des fermiers. Elles aussi regorgeaient, non seulement des blessés de la journée, mais aussi de ceux de la veille, qui n'avaient pas été évacués.

C'était un petit pavillon carré, de la grandeur d'une chambre ordinaire, recouvert d'un toit assez aigu. En dehors, à côté de la porte, se trouvait étendu un cadavre ; c'était le corps d'un soldat bavaïois, victime du combat de la veille, triste factionnaire à la porte d'un tombeau.

Je poussai la porte qui ne fermait pas, et à l'intérieur, à la lueur d'une bougie fichée dans le goulot d'une bouteille placée sur la cheminée, dans l'âtre de laquelle quelques brindilles de bois brûlaient, j'aperçus une dizaine d'hommes couchés sur la paille, les têtes touchant au mur, les pieds se rejoignant, enchevêtrés, dans le milieu de la pièce. Il y avait des soldats de toutes sortes, des mobiles, des lignards, des chasseurs, un prêtre était auprès d'eux.

Je reconnus de suite l'abbé Nouet, aumônier du 1^{er} bataillon, à la figure douce et bienveillante, qui malgré sa fatigue et la souffrance qu'il ressentait à la jambe, contusionnée par un éclat d'obus, s'efforçait de soulager les infortunés. Il était aidé de mon camarade, le caporal Lair, de ma compagnie, qui se trouvait là aussi.

L'espace était exigü ; lorsqu'il fallut rapprocher les blessés les uns des autres, pour ménager une petite place au nouvel arrivant, il y eut des plaintes douloureuses ; le moindre mouvement pour quelques-uns, causait une douleur atroce. C'est à ce moment, que l'un de ces blessés, qui ne m'avait pas vu d'abord entrer, retournant la tête, m'aperçut et m'appela. Étonné, je reconnus alors mon sergent-fourrier, le pauvre Alphonse Camus, un ami des jours heureux, gai compagnon, que l'on trouvait toujours cordial et bon.

Il avait été atteint d'une balle à la hanche gauche, pendant notre combat de tirailleurs. C'est le ciel qui t'envoie, me dit-il, en me tendant la main, viens près de moi, je te prie, et ne me quitte pas. Il manifesta le désir de me voir examiner sa blessure ; je déboutonnai ses vêtements et, rabattant le pantalon sanglant, je mis à nu la partie atteinte. Hélas ! dans ces circonstances, la pudeur la plus instinctive n'existe plus. Le linge que je levai était imbibé de sang, la chemise collait à la peau ; j'éprouvai une singulière sensation en baignant mes doigts dans le sang de mon ami. La blessure maintenant saignait peu ; je constatai, à la hanche, le trou noir et rond de la balle, dans lequel des parties de laine provenant de la capote avaient été entraînées par le projectile. Celui-ci, après avoir perforé l'os iliaque au-dessus de l'aîne, faisait saillie par derrière et apparaissait à fleur de peau. Le moindre mouvement était un supplice, il devait y avoir une cassure des os. Cependant, le moral de mon ami était bon, mais je vis bien qu'il avait payé son tribut à la nature et qu'il avait pleuré... Ma présence avait séché ses larmes, et maintenant il me témoignait sa satisfaction de me voir près de lui, et moi, je cherchais par de bonnes et affectueuses paroles à écarter de son esprit les craintes que sa blessure pouvait lui suggérer.

Faut-il dire les scènes affreuses, les visions de cauchemar qui passèrent cette nuit là sous mes yeux !

La plupart de ces blessés demandaient à boire à grands cris ; la fièvre s'était emparée d'eux. Je me souvins que je devais avoir un peu de vin coupé d'eau dans mon bidon ; hélas ! ce n'était plus qu'un glaçon ! J'approchai vainement le bidon du foyer. Il y avait des carreaux cassés à la fenêtre ; le vent s'engouffrait sous la porte mal jointe. Malgré le feu, d'ailleurs insuffisant, il régnait un froid intense dans notre réduit.

Près de mon fourrier se trouvait assis un lignard, le haut du corps appuyé tout droit le long de la muraille, les jambes allongées à terre. C'était un garçon tout jeune, imberbe, paraissant avoir

dix-neuf ans, un engagé sans doute. Il me prit le bras pour attirer mon attention et se mit à pousser des cris inarticulés, en faisant avec la main le signe de boire ; un éclat d'obus lui avait fracassé la mâchoire. Une salive sanguinolente coulait de sa bouche et avait rougi le plastron de sa capote. Dénués de tout, pour parer aux besoins urgents, ceux qui l'avaient pansé avaient arraché d'une fenêtre un rideau plus ou moins poussiéreux et l'avaient utilisé pour en faire un bandeau qu'ils avaient noué sur le sommet de la tête.

Plus loin était couché un autre lignard. Celui-ci était un homme de trente-cinq ans environ, petit, sec, les cheveux grissonnants. Il avait reçu trois balles, l'une en pleine poitrine, qui lui avait perforé le poumon, une autre avait fracassé l'épaule et la troisième lui avait cassé le bras. Le sang lui remontait par moment à flots dans la gorge ; il le rendait à pleine bouche ; s'il essayait de s'étendre, ce sang l'étouffait. Je m'approchai pour l'aider à prendre une position plus commode, mais malheureusement ce fut par son épaule fracassée que j'entrepris de le relever ; la douleur fut si aiguë, qu'il faillit s'évanouir et il me reprocha durement ma maladresse. Le pauvre ! j'aurais voulu pouvoir prendre pour moi sa souffrance... j'ai soif, à boire... clamait-il sans cesse.

À côté, un chasseur râlait, les membres tordus, sans connaissance ; la mort vint mettre un terme à son agonie pendant que nous étions près de lui : une balle lui avait troué la poitrine. Un mobile avait un éclat d'obus incrusté dans la cuisse ; un autre, une balle dans le bras. Notre camarade Maudet avait, lui, la tête traversée par une balle ; entrée par le front, à la naissance des cheveux, elle était ressortie presque à la base du crâne. Un gros champignon de substance cérébrale s'échappait sur le front, et le malheureux reposait dans un bain de sang, râlant horriblement.

Nous nous efforcions de porter secours à ces tristes victimes de la guerre, et d'atténuer leurs souffrances, mais que pouvions-nous faire, dénués de tout !

J'étais depuis quelques heures dans ce lamentable milieu, quand un chirurgien de cavalerie vint du château voir cette partie de son ambulance. Un des blessés étant mort, il nous ordonna de l'enlever et de le mettre dehors, afin de faire un peu de place aux autres, et le cadavre du fantassin français alla fraternellement prendre place à côté de celui du bava- rois. Le pantalon rouge près du pantalon bleu ; pauvres gens, vous voilà réconciliés dans la mort !

Puis, éclairé par une simple bougie, le chirurgien atteignit sa trousse, examina un à un les blessés, et se mit en devoir d'extraire les projectiles, balles ou éclats d'obus. Nous dûmes maintenir les patients pendant l'opération, et tandis que le scalpel fouillait, avec ce bruit particulier de la chair vive qui semble crier sous l'acier, il fallait employer toutes nos forces, lutter avec ces pauvres gens qui hurlaient de douleur pendant qu'on les charcutait. Pour ma part, je grinçais des dents et détournais la tête, incapable de supporter un pareil spectacle de sang-froid.

Le tour de mon fourrier Camus arriva ; je le découvris, et le pauvre garçon se prêta à l'opération avec toute la bonne volonté dont il était capable. En deux coups de bistouri, le chirurgien fit une incision en croix assez profonde, et n'eut ensuite qu'à saisir avec une pince la balle logée dans la chair, que je reçus dans ma main, rougie de sang, toute fumante encore. J'en reconnus de suite la provenance à la forme évidée du culot, c'était une balle bava- roise.

Son service achevé, le chirurgien se retira, en disant qu'il ferait évacuer ces blessés dès que la chose lui serait possible.

Puis mon pauvre ami, se faisant illusion sur son propre sort, me donna quelques provisions qu'il avait dans sa musette, un petit morceau de lard, quelques biscuits qui se trouvaient pêle-mêle avec des cartouches, toutes ses réserves pour ses besoins immédiats. Rassuré au sujet de sa blessure qui semblait ne pas

offrir de danger, il se berça de l'espoir de rentrer se faire soigner au foyer paternel et me promit de faire tenir de mes nouvelles à ma famille dès son retour au Mans, où il comptait être transporté au premier jour.

Mais la blessure de Camus, devait être mortelle, faute de soins ; en effet, il fut fait prisonnier et resta plusieurs jours sans recevoir aucun pansement.

Sa famille prévenue le réclama, des amis vinrent le chercher et obtinrent de l'emmener. Mais la gangrène s'étant déclarée dans la région de l'aîne, il mourut en route, au cours de son voyage de retour au Mans, dans les derniers jours de décembre.

Une partie de la nuit se passa à cette triste veillée. Il pouvait être minuit, quand un chasseur à cheval heurta en courant, et dans une grande précipitation, la porte de notre asile : « les hommes valides, debout » ! cria-t-il, il n'est que temps, en route ! ceux qui ne veulent pas être faits prisonniers ! et il reprit sa course sans s'arrêter.

Peu désireux de subir ce sort, je profitai de l'avis ; j'embrassai à la hâte mon ami, lui dis adieu en lui souhaitant bonne chance, ainsi qu'aux autres blessés, puis j'endossai mon sac, et, mon fusil en main, je me trouvai dans la cour, en pleine obscurité. D'autres hommes se groupaient sous la conduite d'un officier ; celui-ci, à voix basse, nous recommanda le plus grand silence. L'ennemi pénétrait à ce moment en armes dans le château par le côté opposé, précédé de ses ambulanciers porteurs de gros falots rouges.

Pour plus de précaution, on nous fit prendre en main les fourreaux des sabres-baïonnettes, afin d'éviter tout bruit en marchant. Puis, nous nous dirigeâmes vers une brèche faite au mur du parc et, l'instant d'après nous nous trouvions en dehors de l'enceinte, en rase campagne, au milieu d'une obscurité complète.

Il y avait là une centaine d'hommes, peut-être, et plusieurs officiers qui nous recommandèrent de nouveau le plus grand

silence. On flanqua notre petite colonne d'une rangée de tirailleurs, à gauche du côté de l'ennemi, j'en fis partie, et plutôt que de nous éloigner perpendiculairement du lieu du combat, on nous fit marcher dans la direction de Loigny, bien indiquée par les lueurs de l'incendie qui achevait de consumer le village, en vue d'opérer une reconnaissance avant de rejoindre le gros de l'armée.

La nuit était piquée à l'horizon des rougeurs sinistres des habitations qui brûlaient encore. Du rouge toujours et partout ; après la boucherie et le sang de l'ambulance, le rouge des flammes dans la nuit ; nos yeux étaient pleins de rouge !

Quelle vision sanglante depuis notre réveil !

Plus près de nous, une ligne immense de petits feux : c'était le bivouac de l'armée allemande. Au milieu du silence de la nuit, nous percevions parfaitement les cris des soldats qui venaient jusqu'à nos oreilles. Nous marchions lentement, très lentement, et faisions des arrêts fréquents. Il arrivait parfois que les hommes, en marchant, trébuchaient dans les trous d'obus dont le sol était creusé, le pied heurtait quelquefois aussi des cadavres d'hommes et de chevaux ; et dans les arrêts, nous entendions des cris aigus, des appels de détresse, qui troublaient le calme de cette nuit d'hiver : c'étaient les cris des blessés disséminés dans la plaine. Privés de secours, il sentaient venir la mort, et leurs plaintes, leurs appels désespérés arrivaient jusqu'à nous. Le froid était intense ; quel martyre ont dû souffrir ces malheureux ! et combien d'eux passèrent la nuit étendus sur le sol glacé que recouvrait une légère couche de neige, sans abri, sous les étoiles ! c'est horrible !

Nous rencontrâmes deux vedettes ennemies, mais elles ne cherchèrent pas à nous approcher. Après deux heures de marche et de contre-marche, et un détour immense, nous arrivâmes enfin au petit hameau de Gommiers, écrasés de fatigue et de sommeil ; cependant, à vol d'oiseau, la distance est à peine de deux kilomètres de Villepion.

Là, de nouvelles difficultés nous attendaient ; les factionnaires ne voulaient pas nous laisser pénétrer dans le village, il fallut parlementer à une certaine distance des habitations ; enfin nous pûmes entrer. Des soldats du génie, éclairés par des falots, creusaient des tranchées, élevaient des barricades avec des chariots et des meubles, d'autres crénelaient des maisons. Notre gîte, Dieu merci, nous fut vite indiqué, on nous ouvrit la porte d'une grange immense, non occupée, et là, nous nous affalâmes, exténués ; quelques-uns ne retirèrent même pas leur sac, le sommeil s'empara d'eux dès qu'ils sentirent la bonne odeur du foin et une température plus clémente qu'au dehors.

Quel bien être ! ce fut avec délices que je m'étendis, la bête humaine n'en pouvait plus, elle était rendue ; le besoin d'un peu de repos s'imposait, j'étais brisé moralement et physiquement, c'était de l'abrutissement !

Un sommeil profond s'empara de tout mon être. Jamais lit moelleux ne valut depuis cette couche de foin ; et ce toit protecteur, malgré sa rusticité, fut apprécié, cette nuit là, bien au-dessus de l'appartement le plus somptueux. Pendant quelques heures on pût oublier les horreurs de la journée.

Avant le jour, nous étions réveillés par le bruit des troupes entassées dans le village, qui se mettaient en mouvement.

Encore étendu dans la grange obscure, les épisodes de la veille se présentaient confusément à mon esprit, tel un cauchemar qui vous poursuit au réveil et vous oppresse encore.

J'étais en proie à une angoisse qui me causait une véritable douleur physique et ne pouvais arriver à mettre un peu d'ordre dans mes idées.

Enfin par un effort de volonté, je parvins à secouer cette torpeur.

Peu à peu, la lumière se fit dans mon cerveau et me permit d'envisager dans toute son étendue la situation où nous nous trouvions. Il ne pouvait plus y avoir de doute, nous battions en

retraite, nos efforts, nos sacrifices avaient été inutiles; c'était la défaite, la ruine de nos enthousiasmes.

Le découragement m'envahissait; alors, le cœur gonflé à la pensée des camarades que nous abandonnions, l'âme torturée en songeant au nouveau malheur de la Patrie, je me mis à pleurer !!

Cela ne dura qu'un moment, je me levai et sortis.

L'air vif me ranima, mais une fois au grand jour, le premier regard que je jetai sur moi suffit pour augmenter ma tristesse et ajouter à mes peines : mes mains étaient encore rouges du sang des blessés; les pans de ma capote et mon pantalon portaient de larges taches sanglantes; la lugubre besogne de la nuit avait laissé des traces.

Et ma pensée se tournait vers nos pauvres amis restés aux mains de l'ennemi; hélas ! que devenaient-ils ceux dont le sang avait empreint mes vêtements !

La journée avait coûté à notre seul régiment près de **trois cents hommes tués ou blessés**, soit plus de dix pour cent de l'effectif.

CHAPITRE VII

En retraite. — Au Chêne. — Face à l'ennemi. — Reprise de la retraite. — Bivouac de Huisseau. — L'épuisement. — Le bivouac de Lorges. — En marche sur Villorceau.

Nous nous trouvions à deux kilomètres tout au plus de Villepion.

Les murs du parc et les grands arbres qui les dominaient nous apparaissaient bien visiblement à cette distance; à droite, les pignons pointus du château se profilaient à l'horizon.

Dans l'espace qui nous séparait, l'on n'apercevait parmi les sillons bouleversés que quelques cavaliers ennemis en vedette,

qui se montraient à mi-chemin, hors de portée du fusil de nos sentinelles disséminées aux abords du village; un calme parfait semblait régner sur ce coin de la plaine.

Les quelques officiers qui commandaient notre petite colonne, après nous avoir rassemblés et fait prendre les armes dès la première heure, nous dirigèrent vers Terminiers, village un peu en arrière, où nous ne tardions pas à retrouver le gros du régiment, qui s'y était rallié par petits paquets la veille ou pendant la nuit.

Heureux ceux d'entre nous qui avaient eu le soin de conserver leurs vivres de réserve au fond du sac, ou qui purent retrouver dans leur musette quelques biscuits, naguère si dédaignés.

Le pays était absolument ruiné, impossible de se procurer quoique ce soit à se mettre sous la dent, et plus d'un parmi nous dût serrer d'un cran son ceinturon.

C'est alors que commença une retraite qui dura quatre jours et dont les étapes furent des plus pénibles.

Nous repassions sur un terrain ravagé par les combats précédents. Partout, ce n'étaient que ruines, maisons aux débris fumants, literies et mobiliers des habitants répandus au dehors, saccagés, souillés de boue, villages en partie incendiés, dont les murs noircis et croulants montraient les traces des boulets.

Toutes ces ruines, dans ce décor funèbre, impressionnaient péniblement nos esprits et leur aspect jetait des idées lugubres dans nos imaginations, déjà profondément ébranlées par les secousses morales des jours précédents.

La guerre ne nous faisait grâce d'aucune de ses émotions!

Pendant presque toute cette première journée, nous entendîmes le canon, qui grondait sourdement dans le lointain; ce qui nous donnait à supposer que la bataille de la veille se prolongeait.

Il y eût des instants d'abandon, de laisser-aller regrettables. Le plus grand nombre des mobiles demeuraient fidèlement à

leurs places dans le rang, mais combien d'autres, découragés, harassés de fatigue, restaient en arrière, composant ce que l'on appelle les trainards, horde démoralisatrice et démoralisante, dont le nombre grossissait d'heure en heure.

Si le courage se communique par le contact des hommes de cœur, qui mettent le devoir au-dessus de tout, le découragement est contagieux aussi et se propage avec une déplorable facilité. Il fallait se raidir contre la fatigue, contre la faim qui nous prenait aux entrailles, et faire appel à toute notre énergie.

Ce qui restait du bataillon encadrait une batterie d'artillerie, composée de pièces de quatre, avec laquelle nous formions arrière-garde.

Nous reprenions en sens inverse, à travers champs, la route parcourue précédemment ; chaque pas que nous faisons dans ce sens était autant de terrain abandonné à l'ennemi. Derrière nous ne se trouvait plus aucun soldat français, si ce n'est les trainards qui se faisaient capturer en grand nombre par les uhlans.

Ces cavaliers ne nous perdaient pas de vue. On les apercevait qui nous suivaient à distance, mais toujours hors de portée de nos balles.

Nous faisons de fréquentes haltes, tout en conservant les formations de combat, coordonnant nos mouvements et notre marche avec d'autres corps de troupes, de sorte qu'à la fin de la journée, nous n'avions parcouru qu'une assez faible distance.

Le soir de cette journée du 3 décembre nous nous trouvions dans les environs de Saint-Péravy, c'est-à-dire à peu près à l'endroit d'où nous étions partis le 1^{er} décembre pour nous porter sur Villepion.

Une portion du régiment fut cantonnée à Coinces. Ma compagnie poussa jusqu'au village du Chêne, où nous arrivâmes le soir au moment où la nuit tombait.

Un détail : nous pûmes cantonner dans une grange, où déjà se trouvaient un certain nombre de prisonniers allemands gar-

dés par des gendarmes. La grange était spacieuse, une partie en restait inoccupée ; les gendarmes refusaient cependant de nous laisser pénétrer pour partager l'abri : c'était leur consigne et ils voulaient la faire respecter.

Mais notre lieutenant, M. Deforges, ne pouvant supporter l'idée de voir ses hommes moins bien traités que les prisonniers ennemis et, au lieu de nous laisser bivouaquer dehors, voulant nous faire profiter, puisque l'occasion s'en présentait, d'un bon cantonnement, fit acte d'énergie. Il jura, tempêta ; bref, il força la consigne et installa sa compagnie dans la grange, côte à côte avec les prisonniers et les gendarmes.

Nous sûmes gré de cet acte à notre lieutenant. Il avait du reste été très bon pour sa compagnie, dont il était aimé ; nous rendions justice à ce brave jeune homme, inexpérimenté comme tant d'autres, mais rempli de bonne volonté et d'énergie.

L'occasion seule lui manqua de se faire une réputation de bravoure.

Le lendemain matin, 4 décembre, nous nous trouvions tout aises, reposés, presque gais après une bonne nuit passée à l'abri d'un bon gîte, auquel nous devions un sommeil réparateur.

Nous recevions quelques vivres, du café ; il n'en fallait pas davantage pour nous rendre du ressort. Aussi notre lieutenant pouvait-il constater au moment du départ une meilleure tenue, une contenance plus énergique et presque de l'entrain.

Le peu de chemin parcouru la veille avait permis à un certain nombre de trainards de rejoindre la colonne, de sorte que le bataillon présentait encore un effectif respectable ; les deux autres bataillons devaient être dans le même cas.

Au moment où nous nous ébranlions, plusieurs coups de canon se firent entendre à une distance peu éloignée. Nous nous rapprochâmes de la grande route d'Orléans qui se trouvait tout près en arrière, et le régiment se rangea en bataille, cette fois, face à l'ennemi.

Le mouvement de retraite allait-il donc prendre fin ?...

Qu'allait-il se produire ?... Que nous réservait la journée ?
... Autant d'interrogations que nous nous posions avec anxiété.

Nous étions là depuis quelque temps déjà, en ligne, placés dans une dépression du terrain de la vaste plaine. La vue était en partie masquée au premier plan par les maisons du village, et un peu plus loin par un léger monticule, qui nous dissimulait, quand tout à coup, sur cette hauteur en face de nous, deux cavaliers isolés, des chasseurs à cheval français, suivis de deux ou trois autres en arrière, arrivent à toutes brides, le sabre levé, en criant à pleine voix : aux armes ! aux armes ! en garde !... voilà la cavalerie prussienne !

Derrière eux, poursuivant les nôtres, nous ne tardâmes pas à voir apparaître un gros parti de cavalerie ennemie en masse lancée au galop, le sabre haut ; ces cavaliers poussaient des hurras forcenés et venaient droit sur nous comme pour nous charger.

De l'éminence sur laquelle ils débouchaient une distance de quatre à cinq cents pas tout au plus nous séparait.

Le capitaine qui faisait fonctions de commandant du bataillon, dès les premiers cris d'alerte, avait ordonné de former le carré. Le mouvement fut vite exécuté, et nous voilà coude à coude sur quatre faces, nous préparant à recevoir le choc de la cavalerie ennemie de notre mieux, à la pointe de nos baïonnettes. Chacun de nous s'assurait du bon fonctionnement de son chassepot et, sans en attendre l'ordre, introduisait une cartouche dans le canon du fusil, se promettant d'en faire bon emploi quand le moment en serait venu.

La cavalerie allemande avait déjà gagné une partie du terrain et se trouvait à hauteur du village du Chêne, où se tenait embusquée une compagnie de lignards et des mobiles attardés, quand des maisons partent des coups de feu tirés à courte distance par les fenêtres et les ouvertures des toits. Les allemands en sont ébranlés, un flottement se manifeste dans leurs rangs ; puis nous voyons fondre sur eux au moment précis de cette

hésitation, avec une audace inouïe, un goum de cavaliers algériens qui, malgré l'infériorité de son nombre, aborde l'ennemi, le charge, le culbute, et bientôt les burnous blancs et les uniformes sombres se trouvent mêlés dans un corps à corps.

Il y eût un instant de tourbillon dans cette masse confuse, puis la cavalerie allemande faisant volte-face battit en retraite, non sans laisser à terre quelques-uns des siens.

Nous ne pûmes malheureusement lui envoyer une volée de balles, dans la crainte de tirer sur les algériens qui s'étaient lancés à la poursuite de l'ennemi et se trouvaient entre lui et nous.

Un combat se livrait à la même heure sur notre droite; nous entendions le canon et une forte fusillade au lointain.

Il y eût une longue pause, pendant laquelle nous restâmes en formation de carré. Puis un officier d'état-major survenant nous fit reprendre notre mouvement de retraite de la veille, en colonne de bataillon, à travers champs.

Ce fut une journée de marche indécise; nous nous arrêtions à tout instant, puis repartions en prenant une direction opposée à la précédente. Tout l'après-midi ce fut la même manœuvre, et il en résulta pour nous une grande fatigue, d'autant qu'il ne nous fut permis de préparer aucun aliment et que nous restâmes sac au dos sans désenrayer.

Une pluie froide, mêlée de neige, rendait notre marche encore plus difficile sur la terre glissante. Vers le soir nous entrions sous bois; puis, la nuit étant devenue complète, nous ne nous rendions plus aucun compte de notre direction. Enfin nous quittons le bois, dans lequel nous nous étions engagés et tombons sur une petite route, encombrée de troupes de toutes sortes, les unes allant dans un sens, les autres dans le sens opposé. Nous cotoyons des voitures de convois, qui semblaient abandonnées par leurs conducteurs et qui entravaient la marche d'une colonne d'artillerie. Il fallut se défilier un par un à travers les obstacles, tout cela au milieu d'une obscurité profonde, et

s'égarer, nous étions obligés de

alarmantes circulaient et contri-
avantage, comme si nous n'avions

as vers Meung pour y passer la

s tout près ; que nous n'avions pas

pper à l'ennemi, qui nous enve-

prendre une traverse et nous nous

eux semé d'ornières, à peu près

de temps, la marche de notre

net.

es se trouvait là, embourbée jus-

ur dit le passage. Cris, juréments des

maigres chevaux des attelages, rien

ser aux roues des pièces, mettre

franchir le mauvais pas à la batte-

moins mauvais et nous ne tardions

prendre la marche en rase campagne.

; le vent que rien n'arrêtait dans

e et nous envoyait une neige fine

moins, nous marchions toujours,

verglas.

es, exténués, près d'une grande

onterie.

re nous en avions reçu l'ordre était

ri la terre, au point de ne pouvoir

ressés, brisés de fatigue s'endor-

és dans leurs couvertures. Quel-

eu, en pillant et démolissant des

qui leur tomba sous la main, rate-

culture.

Cela s'appelle dans notre histoire le bivouac de Huisseau.

Je ne pouvais me résoudre à passer la nuit dehors par un froid pareil. Avisant une grange j'essayai de m'y glisser avec quelques camarades. L'abri regorgeait déjà ; pêle-mêle étaient étendus et ronflaient bruyamment les lignards qui l'occupaient.

A la lueur de quelques allumettes, nous pûmes remarquer qu'il existait un coin inoccupé, où nous pourrions nous blottir. Mais comment atteindre l'endroit convoité, à l'opposé de la grange ?

Nous y arrivâmes cependant en nous trainant sur les genoux entre les dormeurs qui grognaient et se redressaient quand nous les froissions trop lourdement. Mais les pauvres gens, terrassés, comme nous-mêmes, par le sommeil et la fatigue, retombaient de suite comme des masses.

J'atteignis enfin mon but et, mêlé aux lignards, je m'étendis sur la paille et m'endormis bientôt, sans avoir pris la peine de retirer mon sac resté accroché à mes épaules, et avec mon fusil entre les jambes.

La nuit ne fut pas trop mauvaise dans ces conditions, et j'avoue que, lorsque vint le jour, je m'arrachai avec peine à cette grange hospitalière, où pressés les uns contre les autres, les haleines se confondant, nous n'avions pas trop souffert du froid.

Le 5 décembre, au matin, nous étions, dès le jour venu, debout sous les armes. La température semblait plus clémente. Nous avions reçu quelques biscuits, que nous grignotions en marchant, et nous reprenions à travers champs l'interminable et éreintante marche de front en bataille, laissant toujours en arrière quelques trainards, de pauvres garçons qui jusque-là avaient fait plus que puissance et, maintenant exténués, n'en pouvaient plus.

Je vis de ces malheureux, que je connaissais comme des plus courageux, qui une fois tombés à terre n'avaient pas la force de se relever. A nos paroles d'encouragement, ils ne savaient

répondre que par des larmes, témoignant ainsi leur épuisement moral et physique.

La marche de la journée fut, je crois, sinon la plus longue, du moins la plus fatigante que nous eûmes à faire de toute la campagne. Nous repassâmes à proximité du champ de bataille de Coulmiers. Cette grande plaine, nue et désolée, où nous avions déjà laissé tant des nôtres, faisait une impression de froid au cœur.

Je souffrais d'une fatigue extrême, mes pieds étaient enflés et douloureux, la faim me tenaillait l'estomac ; accablé, je sentais que les forces, à mon tour, allaient me trahir ; je me vis contraint de m'asseoir à terre, découragé, rendu, pour prendre un peu de repos, résolu à rejoindre les miens dès que cela me serait possible.

Au bout d'un instant, me raidissant contre l'accablement et la fatigue, je venais de me relever, ne perdant pas de vue ma colonne, qui peu à peu s'éloignait, quand, véritable chance, je vins à croiser l'ordonnance d'un officier supérieur, qui conduisait un cheval par la bride, sur le dos duquel un sac formant bissac était posé ; le brave garçon vit mon délabrement.

Plongeant la main dans le sac qui contenait les provisions de son maître, il en tira le bout d'une miche qu'il me tendit en disant : tiens, camarade, tu es fatigué, tu as faim, voilà toujours quelque chose à manger ; en échange, je lui donnai un paquet de tabac et, contents l'un et l'autre, nous nous séparâmes. Ce pain me rendit des forces ; je rejoignis promptement mes camarades, et j'étais à mon rang quand nous arrivâmes à Lorges, en vue de la forêt de Marchenoir.

Nous établîmes nos tentes en avant de ce village, que nous connaissions pour l'avoir déjà occupé ou traversé à plusieurs reprises.

Dans le désarroi où se trouvait l'armée en retraite, il ne fallait pas s'attendre à recevoir des distributions de vivres régu-

lières ; c'était chose impossible que chercher à faire suivre les colonnes de leurs convois.

Pour obvier à cette pénurie et couper court à toutes difficultés, notre lieutenant acheta de ses deniers des pommes de terre et deux moutons qu'il fit abattre et distribuer sur le champ à sa compagnie. Ce fut une bonne aubaine pour nous. On se refit copieusement, et ce soir là, assis autour des feux du bivouac, nos couvertures jetées sur le dos, des propos moins sombres, presque gais se faisaient entendre ; cependant la lassitude générale était extrême.

Le désir que nous avions de prendre du repos nous fit espérer et croire que nous ferions séjour à Lorges. En effet nous étions à deux pas de la forêt, que dans notre esprit nous considérions comme inexpugnable, et nous nous imaginions être appelés à en défendre les passages.

Le lendemain, 6 décembre, les tentes ne furent pas abattues dès le réveil et nous reçûmes l'ordre d'avoir à nettoyer nos fusils, en vue d'une inspection sévère des armes ; à la vérité ils en avaient grand besoin.

Nos capotes (1) et nos pantalons reçurent un coup de brosse ; on les répara de notre mieux. Chacun de nous eût l'occasion de montrer son adresse à tenir l'aiguille ; les déchirures, les accrocs furent recousus tant bien que mal ; bref, la matinée tout entière fut employée à ces soins.

Vers midi le camp fut levé. Alors, comme les autres jours, commença la marche par divisions à travers la plaine ; une partie de l'après-midi se passa en une halte prolongée, à quelques kilomètres seulement de notre point de départ.

Puis on nous fit rétrograder vers Lorges ; je ne m'expliquai cette prise d'armes que pour occuper momentanément une position.

Une fois revenus à l'emplacement du matin, on nous autorisa

(1) Pendant notre séjour au camp de Saint-Sigismond, on nous avait délivré des capotes, dont la moitié manquaient de boutons.

à préparer la soupe, mais nous ne devions pas dresser les tentes, ni défaire nos sacs, afin d'être prêts à partir au premier signal.

Les feux flambaient, la soupe déjà était en train, quand l'ordre vint de renverser les marmites.

Cette fois, il y avait des instructions de marche données, nous le comprimés de suite; à défaut de la soupe que nous n'avions pu manger, on nous fit une distribution d'eau-de-vie, chose rare et qui mérite d'être signalée. Elle fut reçue par les hommes avec beaucoup de satisfaction et, pour un instant excités, ils retrouvèrent une énergie factice, accompagnée de gesticulations et de manifestations bruyantes.

A la nuit tombante, vers quatre ou cinq heures, nous nous mettions en marche. Il neigeait, il faisait très froid, une bise âpre et dure nous fouettait la neige au visage.

Où nous envoyait-on dans la nuit, sous une vraie tourmente de neige ?

A vrai dire, nous éprouvions à ce moment la même appréhension que si nous avions eu la certitude d'être menés au feu ; et en effet toutes les circonstances semblaient l'indiquer : l'eau-de-vie distribuée en hâte, ce départ précipité sans nous donner le temps de préparer la soupe, il devait y avoir au bout de tout cela un « coup de torchon » à essuyer, pour employer le langage du troupier.

Après un certain temps de marche, nous entrâmes dans un pays nouveau pour nous. Nous avons quitté la grande plaine pour pénétrer dans un pays vignoble, nous traversions des vignes dont les ceps étaient portés par des piquets ou échelas hauts de quatre à cinq pieds, reliés entre eux par des fils de fer, à hauteur d'homme, ce qui contrariait beaucoup la marche et brisait les rangs des compagnies.

Nous avançons difficilement dans une terre épaisse, grasse, qui, détrempée par la neige, s'attachait à nos souliers et nous fai-

sait trébucher; aussi, chacun de nous pour assurer son équilibre avait arraché un de ces piquets et s'en servait comme d'un bâton.

Il semblait que nous allions un peu à l'aventure; nos officiers avaient toutes les peines du monde à tenir leurs hommes en ordre; quand tout à coup, nous causant un véritable effarement, deux fusées aux mille étincelles éclatèrent dans les airs à une grande hauteur, précisément en face de nous, dans la direction que nous suivions. Elles furent suivies de plusieurs autres et, pendant quelques secondes, nous pûmes à leur lueur inspecter le pays qui se trouvait subitement illuminé.

Dans la campagne, blanchie par une couche de neige, il nous fut donné de pouvoir contempler une ligne immense de troupes de ligne et d'artillerie qui se tenait sous les armes tout près de nous.

De grands mouvements se faisaient donc à la même heure et ce rassemblement au milieu de la nuit nous présageait des péripéties nouvelles, à n'en pas douter.

Enfin, après mille incidents, mille fatigues, nous arrivions le 6 décembre au soir, fourbus, exténués, au village de Villorceau près Beaugency; nous nous étions rapprochés de la Loire.

Quelles souffrances n'avions-nous pas endurées pendant ces dernières et cruelles journées !

Les souliers, usés par le dur service qu'on leur avait demandé, prenaient l'eau comme des éponges, les pantalons usés, déchirés, s'effilochaient.

En marche, on se préservait du froid comme on pouvait. Les couvertures de campement étaient utilisées de toutes les façons. On s'en garantissait la tête comme d'un capuchon, ou bien on les enroulait autour du corps, ce qui n'était pas fait pour donner beaucoup de relief aux troupiers.

Callot ou Charlet eussent trouvé parmi nous de nombreux et pittoresques modèles de troupiers dépenaillés, lamentables; il faut bien le dire en conteur fidèle, afin de donner une idée

exacte des misères que nous endurions et de l'aspect que nous présentions dans cette retraite de l'armée de la Loire.

La nature semblait du reste s'acharner après nous, pendant ces pénibles journées de marche ; le froid, le vent, la neige, nous avions toutes les intempéries contre nous et, pour comble, nous souffrions de la faim.

Arrivés à Villorceau, on s'entassa à grand peine dans les granges, les écuries du village, pour s'y reposer et dormir ; on attendit les événements, qui d'ailleurs ne devaient pas tarder.

CHAPITRE VIII

La bataille de Villorceau.

Le village de Villorceau nous sembla assez coquet, avec ses maisons blanches, sa rue unique et son église nouvellement bâtie, située au centre de l'agglomération.

Nous avions pu, cette nuit là, prendre dans nos cantonnements un peu de repos, dont nous avions si grand besoin. Le matin venu, nous nous arrachions avec peine des granges et écuries qui nous avaient abrités.

Il avait neigé ; les coteaux et les vallons du voisinage étaient recouverts d'un blanc linceul et les vignes, qui forment presque la seule culture du pays, nous présentaient leurs rameaux enguirlandés d'une délicate dentelle de givre.

Ce paysage d'hiver avait je ne sais quoi de lugubre à nos yeux et malgré l'insouciance gâtée habituelle à des jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans, en face des feux de sarments qui flambaient clairs, nous ne pouvions nous dérider franchement. Était-ce l'écrasement moral produit par la fatigue de six journées consécutives de combats et de marches sans trêve ? Était-ce un pressentiment du drame prochain auquel nous devions prendre notre part ?

Décimées par le feu et les maladies, diminuées d'un certain nombre d'éclopés qui n'avaient pas encore rejoint, nos compagnies étaient fort réduites. Aucune n'avait ses cadres au complet ; quelques-unes comptaient un seul officier, la plupart deux au plus ; les sous-officiers étaient presque partout réduits de près de moitié. On fit l'appel, et l'inspection des hommes qui restaient à l'effectif permit de constater l'état peu satisfaisant où nous nous trouvions sous le rapport de l'équipement : pantalons en lambeaux, chaussures usées, déformées, aux semelles entrebâillées, liées tant bien que mal avec des ficelles autour du pied, capotes aux pans troués, déchirés, c'était lamentable.

Enfin tel quel, vaille que vaille, le régiment entre dix et onze heures se trouva réuni, rangé en bataille, en avant de Villorceau, prêtant l'oreille à la voix brutale du canon, qui se faisait entendre dans le lointain, là-bas, derrière le coteau, dans la direction de Cravant et de Messas.

(Il est bien entendu que tout ce que je raconte est la narration pure et simple, très fidèle, de ce que je vis, de ce qui se déroula sous mes yeux, du rang où j'étais placé, et qu'il ne saurait être question de ce qui put se passer à d'autres compagnies, encore moins aux autres bataillons).

Le commandant de Musset, du 3^e bataillon, faisait fonctions de colonel. Ce gros homme, monté sur un gros cheval, se donnait beaucoup de peine ; il galopait d'un bataillon à l'autre, donnant des ordres. Malgré toute la bonne volonté qu'il déployait, il ne pouvait remplacer à nos yeux notre colonel blessé, dont chacun appréciait l'activité, l'entrain et aussi le soin qu'il prenait de son régiment.

Les mobiles attribuaient à son absence une partie de leurs mécomptes et tous, dans les rangs, nous exprimions nos regrets qu'il ne fut pas à notre tête dans les circonstances critiques où nous nous voyions.

On nous fit marcher en avant, au canon, à travers les vignes. Les pieds enfonçaient dans une terre épaisse et gluante qui collait

à nos pauvres souliers. Nous nous heurtions à toutes sortes d'obstacles, larges fossés, fils de fer reliant les piquets et les échelas, qui soutiennent la vigne dans ce pays là. Le passage était obstrué de toutes façons ; la marche, sac au dos, devenait on ne peut plus pénible. Il résultait de ces difficultés un flottement, une certaine confusion dans les rangs.

Après les vignes, nous dépassions des fermes désertes, nous traversions de petits villages abandonnés, auxquels leur solitude donnait un aspect lugubre et qui faisait froid au cœur. Les habitants qui entendaient le canon et depuis tant de jours avaient sous les yeux le spectacle de la guerre, pillés, dévastés, s'étaient décidés à prendre la fuite.

A la nuit tombante, après des marches et des contre-marches sans fin, qui nous rapprochaient et nous éloignaient tour à tour de l'ennemi, nous nous trouvâmes rangés en ordre de bataille en avant d'un village (était-ce Cravant, était-ce Messas ? ma mémoire n'est pas assez fidèle pour me permettre de me prononcer).

Nous étions là, au repos, appuyés sur nos fusils, écoutant le fracas de la bataille qui se déroulait à peu de distance, mais dont nous ne pouvions voir les péripéties, à cause du coteau très rapproché qui nous faisait face et nous protégeait. Puis, la nuit était venue, nuit complète, dont l'opacité n'était rayée que par l'éclair subit des derniers obus qui éclataient dans notre direction ou des coups de canon tirés à proximité.

Nous ne nous expliquions pas ces coups de canon dans la nuit, qui certainement ne pouvaient être tirés qu'au juger et entretenaient chez nous une certaine inquiétude.

Tout à coup, au milieu de cette obscurité, alors que le calme semblait venir et que nous croyions la journée enfin terminée, deux éclairs fulgurants nous éblouissent. Ils venaient du sommet du monticule qui nous faisait face, barrait la vue, et devait, pensions-nous, nous servir de rempart. Deux longs jets de flammes avaient jailli dans notre direction, accompagnés de

deux détonations coup sur coup, et les projectiles passaient en grondant au-dessus de nos têtes.

Il ne pouvait y avoir de doute, c'étaient les Prussiens qui tiraient sur nous. Ils étaient à si peu de distance que des commandements étranges, en langue allemande, vinrent distinctement à nos oreilles. Nous nous jetâmes à terre pour éviter une nouvelle décharge de mitraille.

Quelques coups de fusils furent tirés de nos rangs. Mais dans la nuit, surpris, sans direction, et dans la crainte de tirer sur nos propres troupes, ce qui eût été inévitable, on nous défendit de faire feu.

Ah ! c'était le moment de foncer à la baïonnette ! Pourquoi aucun de nos officiers ne prit-il à ce moment cette initiative !

Au loin, les cris éperdus d'une charge à la baïonnette, la sonnerie entraînante : « *Y a d'la goutte à boire là haut !* » se faisaient entendre et venaient jusqu'à nous ; ces cris nous électrisaient et, dans les dispositions où nous nous trouvions, je puis affirmer qu'une main énergique nous aurait entraînés courageusement à l'ennemi. Les deux pièces allemandes, peut-être mal soutenues, seraient tombées entre nos mains. Quelle gloire pour le régiment !

J'ai toujours été convaincu que les artilleurs ennemis qui aperçurent, à la lueur du feu de leurs pièces, nos rangs bien formés, à si peu de distance, crurent être tombés dans un mauvais pas.

Quelques hommes furent blessés par les boîtes à balles prussiennes, entre autres mon ami, le sergent Jupin, qui eût la cuisse traversée par un biscaïen.

Nous pûmes rentrer en bon ordre à notre cantonnement de Villorceau, sans autre incident. Ma compagnie n'avait pris, ce jour là, qu'une part passive au combat.

Le lendemain, 8 décembre, nous étions debout avec le jour et, après avoir absorbé le café, le régiment se trouva aligné, en dehors et à proximité du village, face à l'ennemi, à peu près au même endroit d'où nous étions partis la veille.

Quoique sous les armes, on fit approcher des voitures du convoi, ce qui permit de nous faire, à la hâte, une distribution de biscuit, de cartouches, et de quelques paires de souliers. Quant au pain, il était devenu pour nous un comestible des plus rares. Nous n'en avions pas touché depuis plusieurs jours et il fallait encore, suivant l'expression familière du troupier : « *nous en brosser le ventre* », qu'on veuille bien me passer pour une fois ce langage un peu trivial, mais qui peint bien la situation.

On avait déjà extrait des voitures et mis à terre quelques barils de lard américain, nouveauté qui nous faisait venir l'eau à la bouche, lorsque les premiers obus furent tirés sur nous. Mais on ne s'étonnait plus pour si peu ; malgré la canonnade, les barils furent défoncés et la distribution commença.

On aurait aussi bien fait de laisser ce lard où il était et de l'abandonner aux chiens, qui probablement n'en auraient pas voulu ; il n'était pas mangeable ; la graisse rancie avait pris une teinte jaune et il s'en exhalait une odeur répugnante de suif.

Nos officiers étaient indignés, mais quelle protestation pouvaient-ils faire en ce moment ? Les mobiles jetèrent cette viande immonde et une fois de plus maudirent l'Intendance.

Cependant, la canonnade prenait de l'intensité. Une batterie de pièces de quatre, à qui nous servions de soutien, jolies petites pièces de bronze se chargeant par la bouche, fut amenée. Elle prit position en arrière de nos rangs et bientôt riposta.

Sous nos yeux, les artilleurs manœuvraient leurs pièces, chargeaient, tiraient avec le plus grand sang-froid, ripostant coup pour coup ; les obus se croisaient sans relâche au-dessus de nos têtes ; les braves gens étaient admirables de calme. En quelques instants ils eurent plusieurs hommes et plusieurs chevaux hors de combat. Néanmoins, les pièces continuaient à cracher avec régularité et, toujours entretenu, le tourbillon de fumée blanche, qui enveloppait la batterie, d'où partaient les gerbes de feu et les détonations, se renouvelait incessamment.

Cette fière contenance des artilleurs était bien faite pour nous inspirer du courage.

Au milieu de ce tumulte, on nous fit avancer en colonnes à travers les vignes. Mais, comme la veille, l'ordre de marche fut beaucoup contrarié par la présence des fils de fer tendus en travers, qui nous barraient le passage. Les rangs ne conservèrent pas leur cohésion ; le bataillon se trouva émietté et les compagnies isolées ne sentaient plus les voisins sur lesquels elles auraient dû s'appuyer ; en un mot, le commandement fut brisé, et les chefs de compagnies se trouvèrent livrés à leur propre inspiration.

Ma compagnie, un peu disloquée, avançait toujours, malgré la gêne que nous éprouvions dans notre marche. Les balles sifflaient, nombreuses, au-dessus de nous. En face, une fusillade intense se faisait entendre ; nous marchions dans cette direction ; sur notre gauche, la bataille faisait rage.

Arrivés à bonne distance, le lieutenant Deforges nous fit faire halte, profita de cet arrêt pour rassembler les éléments dispersés de sa compagnie, de manière à la bien sentir dans sa main ; puis, levant son épée, commanda : première section en tirailleurs, en avant !

Ce fut avec une véritable satisfaction que j'entendis cet ordre. J'avais tous les hommes de mon escouade et ceux de l'escouade voisine autour de moi, car je faisais fonctions de sergent ; je répétais en levant mon fusil le cri : en avant ! accompagné d'un juron énergique, et nous nous élançâmes droit devant nous, à une allure aussi précipitée que les obstacles le permettaient.

Au bout de quelques instants de cette course, nous nous trouvions à découvert sur un mamelon, d'où nous pouvions dominer les alentours et embrasser d'un coup d'œil la bataille qui se déroulait devant nous. Instinctivement, nous nous étions un peu trop rapprochés les uns des autres. Nous formions alors un groupe trop compact, excellent point de mire pour l'ennemi ;

aussi une grêle de balles vint-elle siffler à nos oreilles ; ce fut miracle qu'aucun de nous ne fut atteint par cette raffale.

Je me rendis compte rapidement de la situation et compris le danger que nous courions. En face, à quelques centaines de mètres, une grosse ferme entourée de bâtiments, presque un petit village, se couvrait de fumée, une fusillade intense s'en échappait. C'était le guépier d'où venaient les projectiles ; c'était lui qui devait servir de but à nos coups.

J'ordonnai vivement à mes hommes de s'espacer, de me suivre en avant et, le corps penché pour offrir moins de prise aux balles, nous atteignîmes la lisière de la plantation de vignes ; là, nous nous disposâmes à commencer le feu.

Devant nous, une dépression de terrain s'étendait jusqu'à la ferme, espace uni, sans aucun abri. Nous découvrions tout notre champ de tir, rien ne gênait la vue ; mais aussi nous n'avions pour nous protéger que nos sacs mis à terre, derrière lesquels nous nous abritions, rempart bien illusoire.

Nous voilà donc, rangés sur une ligne, les uns à genoux, les autres couchés à plat ventre, ouvrant à moins de trois cents mètres le feu à volonté. C'était une suite de détonations continues, nous étions dans un nuage de fumée, nous respirions l'âcre odeur de la poudre. Entre deux coups de fusil, quand la fumée se dissipait un peu, rien ne nous échappait de la position de l'ennemi. Ses tirailleurs étaient postés à toutes les ouvertures de la grande ferme, aux fenêtres, aux lucarnes des toits, il y en avait partout. Ils occupaient aussi les petits bâtiments qui entouraient la ferme. D'autres encore, en dehors, formaient une ceinture de défenseurs qui faisaient le coup de feu, couchés à terre comme nous-mêmes, dissimulés derrière les buissons et dans les fossés. Les flocons blancs étaient incessants, innombrables ; de part et d'autre nous tirions avec acharnement. Les balles prussiennes, vives, serrées, sifflaient à nos oreilles pour aller se perdre au loin, frappant, saccageant autour de nous, avec un bruit mat, les échelas des vignes

qu'elles coupaient en deux ; ou bien encore elles venaient se ficher dans la terre, en avant de nous, et nous envoyaient des éclaboussures de graviers.

Les fusils s'échauffaient, nous ne pouvions bientôt plus nous en servir. Nos chassepots avaient un défaut dans les tirs prolongés ; ils s'encrassaient tellement qu'à un moment donné il devenait impossible de les charger ; la cartouche ne pénétrait plus dans le canon, malgré la poussée de la culasse mobile. Sous le feu de l'ennemi, je vis des hommes démonter cette culasse pour ramoner leur arme avec la baguette, ce que je fus obligé de faire moi-même.

La bataille était à son paroxysme d'intensité. Les détonations de l'artillerie et de la mousqueterie s'étendaient au loin ; à notre gauche et à notre droite une fumée intense s'élevait au-dessus des combattants.

Depuis un instant, cependant, nous avions ralenti notre feu ; celui de l'ennemi avait aussi presque cessé, nous nous en étonnions. Soudain, à notre droite, tout près de nous, nous entendons le clairon français qui sonne la charge. Nous prêtons l'oreille, pour nous assurer si, au milieu du vacarme, nous ne nous trompions pas. Nous étions là, haletants, nous interrogeant du regard, quand, tout à coup, au-dessus de la ferme, que nous criblions de nos balles l'instant d'avant, le drapeau tricolore, le drapeau du régiment que nous reconnûmes de suite, parût et flotta, agité par un mobile monté au sommet du toit. De proche en proche alors, en même temps que l'ordre de « cessez le feu ! » un cri de « Vive la France ! » s'élança de nos poitrines.

Puis, à gauche de la ferme, nous voyons s'échapper un flot d'hommes, une véritable masse noire qui détalait vivement ; c'étaient les prussiens, ils évacuaient la position. Le feu, de notre côté reprit de plus belle et nous poursuivîmes de nos balles l'ennemi qui fuyait et se dispersait au loin, nous offrant pendant quelques instants une cible vivante magnifique.

Après cette courte reprise, la fusillade cessa tout à fait de

notre côté et nous pûmes considérer le spectacle grandiose, palpitant, qui s'offrait à nos yeux.

Le drapeau flottait vainqueur sur une position prise de vive force et déjà nous nous laissions aller dans notre enthousiasme à crier victoire !

Ah ! cher drapeau de la France, chaque fois, depuis cette époque, que je te vois flotter dans les rangs de nos régiments qui passent, je me sens envahir d'une émotion que je ne peux maîtriser.

C'est que surgit alors devant mes yeux cette vision unique du drapeau de mon cher 33^e, agitant ses plis vainqueurs sur la ferme du Mée, dominant le fracas des canons, des fusils, maîtrisant la bataille. Je ressens encore l'impression inoubliable de fierté, d'enthousiasme, de satisfaction du devoir accompli pour la Patrie, qui ce jour-là, sur le champ de bataille, remplissait le cœur du moblot.

Il est certain que ceux qui n'ont point passé par là ne peuvent comprendre tout ce que disent les trois couleurs ; ils ne ressentiront jamais l'émotion qui déborde du cœur en présence du haillon sacré !

Tout près, gisait un cadavre. C'était un mobile de mon escouade, le pauvre Hervé, frappé mortellement au plus chaud de l'action. Afin de se rendre mieux compte de ce qui se passait, il s'était soulevé sur les bras et, à ce moment précis, une balle provenant du Mée l'atteignait au cou. Il retombait lourdement, sans un cri, sans un mouvement, puisque son plus proche voisin, Chaudet, ne s'était aperçu de rien ; une large mare rouge peu à peu s'étalait autour de lui.

De ma compagnie étaient également tombés deux camarades : Reboursier et Rouillard. Ce dernier, relevé et emmené à l'ambulance vint mourir au Mans, au milieu de sa famille ; Reboursier resta sur le champ de bataille.

Sur le moment, nous ne pouvions nous rendre compte de la manière dont les choses s'étaient passées. Les accidents du

terrain et les vignes nous dérobaient la vue des mouvements qui s'opéraient cependant tout près de nous.

Voici les faits :

Un groupe assez important de mobiles, pour la plupart désagrégés, appartenant aux trois bataillons, s'étaient trouvés rassemblés à notre droite, sur un point, autour du drapeau. Ce groupe, d'abord un peu mêlé et confus, avait reçu une impulsion énergique et, entraîné par le capitaine Couturié, s'était précipité sur la ferme du Mée, hardiment, la baïonnette au canon. Pendant que nous, tirailleurs, nous occupions de face les défenseurs de la ferme, nos camarades les assaillaient, s'emparaient de vive force de la position, faisant une centaine de prisonniers.

Cette attaque avait été couronnée de succès, mais nous avait coûté un certain nombre de victimes, parmi lesquelles mon vieux camarade Henri Lebouc, sergent-major à la 3^e compagnie du 3^e bataillon (capitaine du Trochet), qui avait eu la jambe broyée par un éclat d'obus.

La masse allemande, sur laquelle nous avions tiré à la fin du combat, était précisément composée des défenseurs du Mée. Ceux-ci avaient fui devant nos camarades lorsqu'ils firent irruption dans le village par le côté opposé. Alors le capitaine Couturié, en personne, pour faire cesser la fusillade, et aussi comme signal de ralliement sur le point conquis, avait grimpé sur un toit avec le drapeau en main, qu'il agitait glorieusement. De l'avis général, et c'était justice, tout l'honneur du mouvement lui revenait.

D'après ce que me dirent plusieurs de mes camarades, qui avaient pris part à cette charge, l'attaque et la défense furent chaudes. Mais l'impulsion était si énergique que, sans hésitation, la masse assaillante entra comme un coin dans les bâtiments de la ferme du Mée, non sans avoir essuyé des coups de feu presque à bout portant, qui couchèrent à bas bien des nôtres.

Mon ami, le sergent Garreau, qui s'était porté en avant et tirait sur les derniers défenseurs, eut sa baïonnette coupée nette, au bout de son fusil, par une balle, au moment où, rechargeant son arme, il s'abritait derrière la margelle d'un puits situé au milieu d'une cour.

Nos camarades auraient pu être canardés par les ennemis restés tapis à l'intérieur des habitations.

Mais, après avoir pénétré, ils ne virent que les dos d'un certain nombre de Prussiens qui fuyaient en désordre. Un mobile, exaspéré d'avoir vu tomber plusieurs de ses camarades, tua d'une balle dans les reins un de ces fuyards, au moment où en se sauvant il escaladait une barrière. Les Allemands qui étaient restés à leur poste, se voyant menacés des baïonnettes, levèrent la crosse en l'air, jugeant la résistance inutile et se rendirent prisonniers, en faisant force supplications pour qu'on leur laissât la vie sauve.

Quelques coups de fusil tirés dans les greniers firent sortir en grande hâte ceux qui s'y étaient cachés et qui se rendirent aussi sans résistance. Il y avait en tout une centaine de prisonniers, qui furent aussitôt désarmés et dirigés sur Beaugency.

C'était un beau fait d'armes !

Je reviens, après cette digression, à mon récit personnel.

Nous avions cessé le feu et, livrés à nos réflexions, à nos tristes réflexions, le cadavre du malheureux Hervé sous nos yeux, nous attendions des ordres.

Il n'y avait pas un seul officier auprès de nous, nous étions isolés ; par suite de la difficulté à se mouvoir dans ces vignes, la compagnie était dispersée. J'envoyai un homme en arrière demander des ordres, ne pouvant, moi caporal, prendre une initiative dans un sens ou dans l'autre. Si je n'avais écouté que mon sentiment et mon impulsion, j'eusse été directement rejoindre le drapeau au Mée. Cependant, depuis un instant, il avait cessé d'y flotter.

Immobiles et toujours sans direction, les hommes commen-

çaient à donner des signes d'inquiétude. Ils apercevaient au delà du Mée des colonnes profondes d'ennemis qui s'avançaient ; le mobile, que j'avais envoyé prendre des ordres, ne revenait pas. Déjà, à côté, dans les vignes, un cri de « Sauve qui peut » s'était fait entendre, et ces gens, qui jusqu'ici s'étaient bravement comportés, hésitaient maintenant, regardaient en arrière. Leur fermeté était ébranlée, ils ne se sentaient plus soutenus par des voisins rapprochés, cette inactivité au milieu du combat les énervait et devait avoir des conséquences déplorables.

Nous en étions à ce moment d'hésitation, quand tout à coup, d'en face, des lignes prussiennes, partent des feux de salves, qui bien qu'éloignés nous criblent de balles. Un cri, deux cris de « Sauve qui peut » se font à nouveau entendre. Ah ! les misérables paroles, et comme elles déshonorent ceux qui les profèrent ! Et les malheureux mobiles, affolés, dominés par l'instinct de la conservation, au lieu de riposter, se laissent aller à l'exemple contagieux de quelques-uns qui prennent la fuite. Ils s'arrêtent cependant au bout d'un instant, dans un creux du terrain, font appel à leur courage et se ressaisissent. Mais, pendant ce temps, l'artillerie ennemie s'était remise en batterie et à son tour nous envoyait une pluie de projectiles. C'était comme un rideau de balles et d'obus qui passait par dessus nos têtes. Nous aurions dû nous maintenir dans cet endroit où nous étions à l'abri et dans une zone peu dangereuse pour l'instant. Il était évident que ce feu était dirigé contre les renforts qui venaient de notre côté et ne faisaient que paraître au loin, sur nos derrières. Les obus passaient très haut, allaient tomber à une grande distance en arrière ; les tirailleurs dispersés comme nous l'étions, n'étaient pas visés par l'artillerie.

Ce fut alors que je rencontrai un mobile de ma compagnie, mais d'une autre escouade, Poirrier, ancien camarade d'école, qui « *rappliquait* » aussi, soutenant de la main gauche sa main droite brisée ; il avait la paume de la main traversée d'une balle, et perdait beaucoup de sang. Le pauvre garçon se désolait

lait, non pas de la douleur qu'il endurait, mais du chagrin de se voir estropié, incapable de gagner sa vie, peut-être obligé de subir une amputation.

Je lui enveloppai la main dans un mouchoir, que je serrai fortement pour arrêter le sang, et cherchai à le consoler de mon mieux par de bonnes et amicales paroles. Il se mêla aux hommes de mes deux escouades.

Ma compagnie, qui avait été toute entière déployée en tirailleurs, devait payer son lourd tribut de victimes. Un groupe de mobiles rapportaient couché sur leurs fusils un des nôtres, le pauvre Gohon. Dans notre mouvement de retraite, il avait été atteint par l'explosion près de lui d'un obus et la mitraille lui avait littéralement brisé les membres.

L'infortuné, affolé, hurlait de douleur; il était criblé de blessures et suppliait de l'abandonner là où il se trouvait, préférant cent fois mourir plutôt que de supporter les douleurs atroces que chaque mouvement lui causait. Jamais je n'oublierai cette figure sanglante, ces yeux hors de tête pleins d'épouvante et cette voix qui n'avait plus rien d'humain, clamant avec désespoir ces seuls mots : mes amis!... mes amis!... Ses camarades, obéissant à leur conscience l'emportaient cependant de leur mieux vers les maisons les plus rapprochées. Ils le déposèrent dans une ambulance, où il mourut le soir même.

La canonnade devenait de plus en plus formidable. Un bataillon de mobiles, dont je ne connais pas le régiment, envoyé en soutien dans notre direction et qui, sans doute, n'avait pas encore été au feu, fut pris de panique; il était presque arrivé à notre hauteur quand il se débanda, jetant sacs et fusils. Lorsque nous passâmes sur l'emplacement où il s'était si lestement déchargé, nous primes le temps de débarrasser les sacs des morceaux de pain qui s'y trouvaient attachés et nous fûmes enchantés de l'aubaine.

Dans notre mouvement de retraite, nous rencontrons enfin des troupes solides, qui venaient hardiment combler les vides.

A un moment donné nous nous trouvâmes dans une zone extrêmement meurtrière ; les obus pleuvaient, il en tombait à gauche, à droite, l'un n'attendait pas l'autre ; la terre en était ébranlée et, à plusieurs reprises, le sable et les cailloux, projetés en éventail, nous atteignirent, heureusement sans causer de blessures dans la poignée d'hommes qui m'entourait.

Un caillou, une balle morte, sans doute, m'atteignit maussagement à la cuisse, et me fit trébucher ; touché ! me dis-je, en me palpant instinctivement. Dieu merci, j'en fus quitte pour une contusion, un bleu, large comme une pièce de cent sous.

Sous nos yeux des scènes émouvantes se présentèrent. Un hussard, un tout jeune homme, porteur d'ordres probablement, et qui pour accomplir sa mission traversait bravement le danger, parvenait avec la plus grande peine à maîtriser son cheval rendu fou par les détonations incessantes, au milieu desquelles il se trouvait. L'animal cabré se dressait presque debout sur ses pieds de derrière, cherchant à désarçonner son cavalier. Celui-ci, dans une véritable lutte, employant toutes ses forces et ensanglantant ses éperons, le maintenait cependant face au combat. Camarades, nous cria-t-il, en harrant le passage, du courage ! en avant ! ne tournez pas le dos à l'ennemi, en avant ! pour la France !

Mais nous n'avons plus de cartouches, disent les hommes. Il tira celles de sa cartouchière et nous les passa.

Ce cavalier nous présenta, dans ce cadre animé et grandiose, l'image vivante du *Hussard* de Géricault, qu'on admire au Louvre, et dont la lithographie, bien connue dans ce temps, m'avait servi de modèle de dessin, aux jours heureux et tranquilles de l'école.

A côté, un brave lignard, faisant partie d'une chaîne de tirailleurs qui se portait au devant de l'ennemi, est projeté en l'air, les membres déchiquetés, dispersés par un obus, qui tombe et éclate sous ses pieds. Ce fut l'affaire d'une seconde ; il ne souffrit pas longtemps celui-là !

Tout près encore, je vois passer un capitaine de l'Isère qui, supporté de chaque côté, sous les bras, par deux de ses soldats, trouve encore la force de marcher, retenant avec les mains ses entrailles, qu'une horrible blessure au ventre a mises à jour et que ses doigts ne peuvent retenir.

Notre mouvement de retraite nous rapprochait de Villorceau, où nous comptions nous rallier, retrouver nos officiers et nous reformer pour reprendre le combat.

Le village, dont la plupart des maisons étaient couvertes de chaume, commençait à brûler, incendié par les obus prussiens. De tous côtés on apportait des blessés ; presque toutes les maisons en avaient déjà recueilli. Mais le nombre en était grand et les pauvres gens s'entassaient aux portes des ambulances désignées par le drapeau blanc à croix rouge.

Nous traversâmes le village, qui d'un bout à l'autre présentait le même spectacle. Les cloches sonnaient à toute volée, mêlant leur parole de paix au fracas monstrueux de la bataille.

Malgré le drapeau de Genève qui flottait au clocher, l'église servait de point de mire aux obus allemands. Déjà l'édifice avait été atteint en plusieurs endroits ; les ardoises brisées laissaient voir plusieurs trous béants, un tourbillon de fumée s'échappait des toitures défoncées et les flammes commençaient leur œuvre.

Par le portail grand ouvert, encadré d'une draperie noire comme au jour des Morts, on apercevait sur l'autel les cierges allumés, qui piquaient de points brillants la demi-obscurité du chœur, et jetaient leur pâle lueur sur les nombreux blessés et les cadavres qu'on apportait. La nef était trop petite, hélas ! pour le nombre des victimes.

Contraste cruel ! désolant spectacle ! terrible antithèse ! Quel sujet de tableau pour l'artiste qui sentirait et saurait rendre le côté tragique de cette scène ! L'église du village, temple de paix et de concorde, où hier encore on célébrait les baptêmes, les mariages, les fêtes religieuses, tout ce qui consti-

tue les joies de la famille, devenant sans transition le suprême refuge, au milieu de la tempête humaine, qui hurle déchaînée !

A chaque instant, un obus bien pointé s'abat sur un toit, défonce la chaumière. On évacue les blessés de quelques maisons qui sont déjà la proie des flammes et les balles, sans relâche, passent en sifflant !

Des soldats de toutes armes encombrant l'unique rue. Ils sont en désordre, têtes nues, débarrassés de leurs sacs ; ils frappent le sol de la crosse de leurs fusils, avec des gestes de découragement ou de rage. Tous ont donné ; tous, au feu, ont vu la mort de près ; les traits sont convulsés, les figures et les mains sont noires de poudre.

Dans cette foule, quelques officiers de la ligne et de la mobile exhortent les hommes à se ressaisir et à reprendre le combat. Ils cherchent à faire comprendre que le village sert de cible et que le danger est moins grand au dehors. La cohue tournoie, s'agite, et se sent comme retenue malgré elle sur place. On dirait que ces hommes, n'ayant plus sous les yeux la vue du combat, veulent s'y soustraire à jamais ; et puis la voix pacifique de cette cloche, qui sonne à toute volée, leur rappelle le village natal et semble leur donner l'oubli du moment ; ils se laissent bercer par ces sons, qui ont aussi bercé leur enfance, et dont les vibrations les pénètrent.

Quelques-uns de nos officiers font l'impossible pour rallier les débris dispersés du régiment qu'ils rencontrent. On s'appelle, on crie : 33^e ralliement, par ici le 33^e. Nous nous trouvons bientôt réunis en un groupe assez important, à deux pas de Villorceau. Il y a des hommes des trois bataillons, le commandant de Musset, le capitaine du Rivau sont là ; ils s'efforcent de faire former une colonne, mais le temps s'écoule, le jour tombe, et ces officiers sont sans ordres, sans instructions, ils ne savent où donner de la tête.

Malgré l'obscurité qui est survenue le combat se poursuit. On entend son fracas affaibli et intermittent, surtout à droite,

dans la direction de Beaugency. Enfin, on nous fait prendre à travers la plaine la direction de Mer. Nous nous éloignons du champ de bataille, jalonné par la flamme des incendies qui rougissent l'horizon.

Notre colonne s'élevait tout au plus à quelques centaines d'hommes ; qu'était devenu le régiment ? qu'étaient devenus nos camarades que nous avions perdus au milieu de cette atroce mêlée ? Autant de points d'interrogation que nous nous posions, anxieux, tout en marchant, dans la nuit.

Plus tard nous devons apprendre que le gros du régiment avait été rallié à la même heure que nous, mais sur un autre point du champ de bataille, et, au lieu d'être entraîné dans la retraite, avait été maintenu à son poste de combat.

Après une marche longue et fatigante, nous arrivions vers le milieu de la nuit aux portes de la ville de Mer (portes, au figuré). L'entrée en était gardée par des gendarmes qui nous barrèrent le passage. Il fallut parlementer et attendre longtemps, par un froid atroce, une bise glaciale, l'autorisation de passer.

Un convoi de nombreux blessés, hissés sur les cacolets de 150 à 200 mulets dût subir le même retard. Ce convoi s'étendait, comme on peut en juger par le nombre de bêtes de somme, sur une assez longue distance. Dans toute cette ligne, les cris aigus des uns se répondaient, dominant les gémissements des autres ; cris de douleur, cris d'angoisses. Ces malheureux blessés n'avaient reçu que des pansements sommaires ou même n'en avaient reçu aucun. Etendus sur les cacolets, dans des positions inconfortables, ils enduraient de terribles souffrances par cette température glaciale. Beaucoup, envahis par la fièvre, demandaient à boire ; nous n'avions rien dans nos bidons et tout était gelé autour de nous. Qu'on se figure cette scène, au milieu de la route, en pleine nuit.

En même temps se trouvait également arrêté, rangé sur la berge à la hauteur de la colonne, un convoi de voitures de

vivres ramené en arrière et gardé par une escorte de gendarmes. Malgré la surveillance de ces derniers, plusieurs de nous trouvèrent le moyen, en se glissant sous le ventre des chevaux, et grâce à l'obscurité et à l'encombrement, de fausser la consigne de Pandore. Les bâches, qui recouvraient les voitures et qui étaient clouées tout autour, furent soulevées légèrement et nombre de pains passèrent dans nos musettes.

Ici, je fais une humble confession, celle d'avoir une fois dans ma vie dérobé le pain nécessaire à ma subsistance. Mais j'avoue aussi que je n'en éprouvai jamais le moindre remords, car nous avons été privés de pain depuis si longtemps, et d'ailleurs, ces vivres ne nous étaient-ils pas destinés ?

Et puis... la faim..., l'occasion...

A Mer, nous trouvâmes une partie de la population encore debout dans les rues, mouvante, anxieuse, en attente des nouvelles.

On avait entendu le canon toute la journée, l'inquiétude était grande. Chacun de nous fut entouré par des groupes, questionné sur les événements dont nous avons été témoins.

La consternation se peignait sur tous les visages aux récits que nous faisions. Puis, logés dans des magasins et des écuries, nous ne tardâmes pas, enfin, à prendre, étendus sur la dure, un repos bien mérité.

Le lendemain, dès qu'il fit jour, notre petite colonne prenait la route nationale de Mer à Blois. Cavaliers, fantassins, artilleurs, quantité de soldats, isolés ou par petits détachements, suivaient la même direction.

Hélas ! c'était la retraite, la fuite devant l'ennemi, et nous marchions dans un magnifique paysage de glaçons et de neiges, qu'éclairait un soleil d'hiver radieux.

Nous allions têtes basses, torturés par nos intimes pensées, inquiets du sort de nos camarades restés en arrière et dont chacun de nos pas nous éloignait.

A Blois, où nous restâmes vingt-quatre heures, nous fûmes logés dans l'église Saint-Nicolas ; puis un train nous emmena à Tours et de là au Mans, où nous arrivâmes dans l'état le plus lamentable. Tout avait été contre nous, la température s'était faite l'alliée inconsciente des envahisseurs.

On dira à cela que le froid était le même pour les Allemands que pour les Français ; c'est vrai, mais ceux-là, usant du droit de la guerre et de leurs règlements militaires en pays conquis, s'imposaient sans pitié chez l'habitant.

Au cantonnement, ils trouvaient des vivres et du feu, qu'ils exigeaient au besoin avec menaces. Repus et réchauffés, ils reposaient ensuite à l'abri ; ils prenaient, grâce à cette manière de faire la guerre, un repos réparateur, tandis que les troupiers de France bivouaquaient le plus souvent au grand air, en plein champ, et souvent aussi l'intendance les laissait dénués de vivres.

CHAPITRE IX

Retour au Mans. — Le Gué-de-Maulny. — Campement de la Butte des fermes. — Retour du colonel. — Reprise du service en campagne. — J'obtiens les galons de sergent. — Aux Grands Courpins. — Reprise des hostilités.

Je ne chercherai pas à dépeindre mon retour dans ma famille. Le 12 décembre au matin j'arrivai inopinément, surprenant les miens, et de part et d'autre, en s'étreignant, des larmes nombreuses furent versées ; mais c'étaient des larmes de joie, entrecoupées de cris et d'exclamations : Ah ! mon frère ! Ah ! le pauvre enfant ! Le voilà revenu !

Les premières effusions passées, je fus assailli de questions ; il me fallut faire un rapide récit des événements auxquels nous nous étions trouvés mêlés et sur lesquels on aurait voulu avoir tous les détails.

J'étais dans un état de dénuement pitoyable, sali, crotté des pieds à la tête : je ne m'étais pas nettoyé depuis au moins quinze jours, mes habits, capote et pantalon montraient de nombreux accrocs rapiécés comme j'avais pu, à la diable, mes souliers étaient retenus à mes pieds par des ficelles, je devais avoir un aspect lamentable.

Quelle satisfaction ce fut pour moi de pouvoir changer de linge, me reposer, vivre quelques jours de la vie civilisée, et savourer avec les douceurs de la famille le bien-être d'un foyer ! Il n'est rien de tel que d'avoir pâti, souffert, pour en reconnaître les joies.

Cependant, la nouvelle de l'arrivée d'un détachement du 33^e mobiles venant du théâtre de la guerre, — hélas ! si rapproché de notre département, — s'était rapidement répandue en ville. Dès le soir de mon retour commença le triste défilé des familles qui accouraient en quête des nouvelles de leurs enfants dont elles étaient privées, ou qu'elles savaient blessés, sans connaître les circonstances, ni le lieu de l'ambulance qui les avait recueillis.

Où l'avez-vous vu pour la dernière fois ? Comment était-il alors ?

Quelle contenance tenir en présence des pères, des mères, dont les yeux rougis et les traits défaits laissaient trop voir les inquiétudes et les angoisses ?

Je n'eus pas la cruauté de faire connaître à quelques-uns de ces pauvres gens, qui conservaient encore une lueur d'espoir, la triste vérité qu'ils apprendraient toujours trop tôt.

Le surlendemain de mon retour, m'arrachant avec peine à la sollicitude des miens, je rejoignis mes camarades cantonnés au Gué-de-Maulny, sur les bords de l'Huisne. On nous avait assigné comme cantonnements les anciens bâtiments du moulin, employés par le Service des eaux de la ville.

Il fallait que l'on fut bien au dépourvu de logements pour nous entasser dans un endroit aussi humide. N'importe, nous

nous y trouvions bien quand même ; la paille et les couvertures de laine n'y manquaient pas.

Par suite des derniers revers qui avaient amené la retraite de l'armée de la Loire tout entière vers Le Mans, il était résulté un encombrement et une perturbation très grande dans les services généraux, intendance, convois, approvisionnements.

Le service de la poste pour les troupes ne fonctionnait plus depuis une douzaine de jours ; c'était, à coup sûr, celui qui entraînait les moindres inconvénients.

Deux grands sacs à distribution, bondés de lettres pour le 33^e, avaient rétrogradé au Gué-de-Maulny ; ils gisaient dans une salle fermée à clef.

Je fus désigné pour accomplir le travail de classement de cette correspondance, et j'employai une journée entière à trier ces lettres par bataillons et compagnies.

Combien d'entre elles ne devaient pas être ouvertes par leurs destinataires disparus : Loigny, Villorceau avaient fait bien des victimes !

J'étais ému plus que je ne puis le dire en retenant quelques instants entre mes doigts certaines de ces lettres, images palpables d'un lien brutalement brisé. Suscriptions formées par la grosse écriture aux caractères frustes et tremblés de parents âgés, fines pattes de mouches féminines, vous portiez au petit mobile perdu dans la tourmente le réconfort, les encouragements d'un père, d'une mère, vous transmettiez les paroles affectueuses d'une sœur, d'une cousine, l'affection plus tendre encore d'une fiancée, qui formait des vœux en attendant l'absent et tremblait pour lui.

Hélas ! missives si chères et qui aviez été peut-être ardemment attendues, les yeux qui devaient vous lire étaient à jamais fermés, le cœur qui devait tressaillir aux effusions que vous apportiez ne battait plus, le deuil planait sur ceux qui vous avaient tracées !

Au Gué-de-Maulny, repos complet ; à part l'entretien de l'habillement et des armes, on laissait les hommes inactifs du matin au soir, les jours s'écoulaient et les forces revenaient ; à l'âge où nous étions, il y a tant de ressort. Aussi nous avions repris meilleure mine, et la tenue devenait satisfaisante avec nos uniformes raccommodés et nettoyés.

Pendant que nous nous laissions vivre ainsi, au milieu du bien-être relatif dont nous jouissions, nos camarades du régiment, toujours en contact avec l'ennemi, effectuaient la pénible retraite de Vendôme et enduraient des souffrances de toutes sortes.

Le plus souvent, passant nos après-midi en ville au milieu de nos familles, nous assistions à des mouvements considérables de troupes.

L'encombrement de notre cité était inoui ; tous les établissements militaires regorgeaient de malades et de blessés ; il y avait cependant quantité d'ambulances privées : les écoles, le théâtre étaient occupés, les églises même avaient été mises à la disposition des détachements de toutes sortes qui refluait.

Ce fut alors qu'il fut permis de voir notre cathédrale transformée en caserne ; la nef et le pourtour du chœur dégarnis des chaises avaient été recouverts de paille, afin d'y recevoir les troupiers.

J'entrai un soir après dîner. Ce jour-là un régiment de mobiles occupait l'édifice ; ces hommes étaient arrivés harassés, après une étape démesurée, depuis une heure environ ; ils avaient déposé au hasard leurs sacs et leurs fusils, qui gisaient en désordre le long des murailles, entassés dans les angles ou appuyés aux colonnes.

Quantité de bougies allumées, placées à terre ou accrochées aux aspérités des pierres, jetaient une lueur suffisante pour permettre de se rendre compte de l'extrême fatigue et de l'épuisement de ces pauvres gens ; ils n'avaient plus assez de volonté pour chercher à se procurer ou se préparer des aliments, et restaient étendus sur la paille, souillés de la boue des routes,

sans mouvements, dans un pêle-mêle qui rendait la circulation presque impossible.

Les moins exténués se pressaient aux portes autour de braves gens du voisinage, qui distribuaient le contenu de vastes récipients remplis d'une soupe préparée à l'intention des arrivants.

Des femmes, des jeunes filles, à leur tour arrivaient et dans le désordre parvenaient à grand peine à pénétrer auprès des plus éclopés. Munies de vases et de brocs remplis d'eau chaude, elles déchaussaient les mobiles, lavaient leurs pieds meurtris, qu'elles pansaient ensuite avec de la charpie, des onguents et des linges et, véritables sœurs de charité, ces bonnes françaises, que rien ne répugnait dans leur patriotique assistance, achevaient leurs soins en réconfortant par des paroles maternelles les nouveaux venus. Chacune d'elles avait certainement sous les drapeaux un fils ou un frère; y avait-il en France une famille qui n'y eût quelqu'un des siens? Et elles songeaient sans nul doute aux chers absents qui eux aussi combattaient et peut-être étaient écrasés par les mêmes fatigues, par les mêmes souffrances.

Ainsi, à mon tour, j'assistais en amateur au spectacle que nous avions donné nous-mêmes quelques jours auparavant dans l'église Saint-Nicolas de Blois et, mieux que personne, il m'était donné de compatir aux souffrances de ces malheureux, pour les avoir endurées moi-même.

Le 20 décembre, nous fûmes informés au rapport d'avoir à nous tenir sous les armes, prêts à partir pour rejoindre le régiment, dont l'arrivée était annoncée pour le lendemain; nous devions rencontrer et rejoindre nos camarades sur la route de Parigné-l'Évêque.

En effet, le lendemain nous étions rassemblés dès 9 heures du matin en tenue de campagne et sac au dos sur l'allée supérieure de la promenade des Jacobins, au nombre d'environ deux cents appartenant à toutes les compagnies des trois bataillons.

Pendant que nous attendions des ordres de départ qui ne

venaient pas, un nombreux cortège vint à passer sur la place sous nos yeux ; c'était le convoi funèbre d'un des nôtres, celui du pauvre Camus, dont le cercueil était suivi par notre capitaine, joint à la famille.

L'infortuné était mort des suites de la blessure reçue le 2 décembre ; fait prisonnier quelques instants après que je l'eus quitté, il était resté plusieurs jours abandonné, sans soins, dans les ambulances allemandes encombrées de blessés ; lorsqu'on avait été le chercher pour le ramener ici, il était trop tard, la gangrène avait fait son œuvre.

Et la vision des incidents de cette nuit passée à l'ambulance du château de Villepion, auprès de mon ami, se représenta vivement à ma mémoire. Cette nuit de cauchemar avait son épilogue ; le dénouement du drame se présentait sous mes yeux.

Un certain temps s'écoula ; ne recevant pas les ordres qu'ils attendaient, nos officiers ramenèrent leurs hommes au cantonnement du Gué-de-Maulny ; quant à moi, je trouvai le moyen de rentrer chez les miens avec tout mon fourniment et pus coucher encore cette nuit là dans un lit.

De bonne heure, le lendemain, 22 décembre, je me rendis au Gué-de-Maulny. Le détachement était parti ; j'appris qu'il avait suivi la direction de Pontlieue, et qu'il devait se rendre à la « Butte des fermes », passage situé à l'intersection du chemin aux Bœufs et de la route de Parigné.

Les quatre ou cinq kilomètres furent vivement franchis, je ne tardai pas à rencontrer des mobiles portant à leur képi le n° 33, et me trouvai bientôt au milieu d'un groupement qui représentait le régiment.

Pauvres amis, dans quel état les retrouvais-je ?

Malgré l'incroyable dénûment où ils étaient et le besoin de se refaire, l'entrée de la ville leur avait été interdite ; ils avaient dû établir leur bivouac au milieu des sapins ; les faisceaux étaient formés, les tentes montées parallèlement au chemin

aux Bœufs; hâves et défaits, la plupart des mobiles, assis à terre, se pressaient en cercle autour de nombreux feux qui lançaient au ciel leur fumée.

La vie du camp, pour ceux-là, n'avait pas eu un moment d'interruption; pour nous, elle recommençait et je l'avoue, sans m'apporter, pour mon compte, le moindre enthousiasme.

Le contraste était trop marqué, après les douceurs du repos à la ville dans des appartements bien clos et bien chauffés, revenir à la vie en plein air, et dans la saison où nous nous trouvions, c'était plutôt pénible.

Appelant à notre aide toute notre philosophie, nous finîmes par accepter notre sort de bon gré; en comparant avec la nôtre la situation de nos camarades, nous étions les favorisés, et nous aurions eu mauvaise grâce de nous plaindre.

Nous reprîmes donc avec courage notre rang dans nos compagnies, où nous pouvions constater que de nouveaux vides s'étaient produits; quelques-uns avaient été faits prisonniers au cours de la retraite, d'autres étaient tombés malades, ou n'avaient pas encore rejoints la colonne.

Nous eûmes la satisfaction de voir notre capitaine, M. Legoult, reprendre sa place à la tête de sa compagnie. Comme je l'ai dit, il était tombé malade au camp de Saint-Sigismond, et il nous avait manqué précisément quand les circonstances rendaient sa présence le plus nécessaire.

Il s'occupa de ses hommes avec la plus grande sollicitude, et veilla à ce que le ravitaillement se fit le mieux possible, sous la forme de boîtes de conserves de bœuf, dont les rations étaient abondantes.

Nous souffrions énormément sous la tente pendant les nuits glaciales de cette rude saison; quoique pressés les uns contre les autres, nous grelottions sans pouvoir nous réchauffer.

Tout gelait, le vin dans les bidons, le pain dans les musettes, et qui n'a pas mangé de pain gelé ne peut se rendre compte

de ce goût exécrable, que nous ne pouvions mieux comparer qu'à celui de savon que l'on se mettrait sous la dent.

Nous avons essayé de recouvrir les tentes de branchages de sapin; remède illusoire. La nécessité rend ingénieux, nous avons enfin imaginé de creuser des fosses en terre de près d'un mètre de profondeur; elles furent recouvertes des toiles de tentes et par dessus de branchages; le fond avait été garni de sapinettes (ou aiguilles de sapin) et nous nous glissions dans ces abris comme dans un terrier; il en résultait une petite amélioration à notre sort.

Il venait du Mans beaucoup de curieux, de parents et d'amis voir l'installation de nos gourbis, à qui l'on trouvait un air de campement de trappeurs, et nos visiteurs, ravis de la couleur locale, prenaient plaisir à s'asseoir autour de nos feux, sur lesquels bouillaient les marmites des escouades, voulant goûter quelques instants à notre existence et la partager. Mais ils ne restaient pas longtemps; la fumée rabattue par le vent les avait bientôt aveuglés et chassés.

Les fêtes de Noël furent marquées par un redoublement du froid. Dans la nuit, le son des cloches des paroisses de la ville nous arrivait apporté par le vent du nord qui berçait les grands sapins, et cette musique aérienne nous rappelait avec une acuité singulière les joies de la famille, les réjouissances du réveillon.

Couchés sur les sapinettes au fond du gourbi, pelotonnés sous une couverture insuffisante, combien d'entre nous, songeants et grelottants, revenaient en esprit sur le passé, rêvaient aux réunions familiales des années précédentes, et aggravaient encore l'état de leur esprit par ces souvenirs et les comparaisons qui en découlaient avec l'heure présente.

La Noël de 1870 ne fut pas gaie dans le campement de la Butte des Fermes.

Un événement se produisit vers ces jours-là au régiment, ce

fut la réapparition au camp du colonel de la Touanne; nous ne l'avions pas revu depuis Loigny.

Il n'était certes pas tendre, ce diable d'homme, avec ses mobiles; mais il avait gagné la confiance de tous, et son énergie nous subjuguait.

Pourtant, quelques-uns de la 4^e, se ressouvenant d'un épisode pénible des premiers jours de notre entrée en campagne, avaient toujours sur le cœur la furieuse galopade qu'il nous fit, au cours de cette marche de nuit vers Autainville, alors que pour hâter notre allure il prodiguait les menaces de prison et les apostrophes... (qualifions les de virulentes), poussait son cheval sur les hommes épuisés de fatigue, qui murmuraient et à qui il refusait un instant d'arrêt.

Sans ce coup de fouet, que devait-il résulter? Sinon un émiettement de notre petite colonne cheminant péniblement sur cette route perdue de la Beauce, en pleine nuit, sous la pluie battante; de plus, nous étions en présence d'ordres urgents.

Par la suite, nous en avons vu bien d'autres!

La première fois qu'il nous fut donné de l'apercevoir au camp de la « Butte des fermes », le bras en écharpe, le regard encore plus sec, le menton encore plus volontaire, ce fut pour tous l'incident heureux de la journée, et le sentiment de la hiérarchie seul empêcha une sympathique manifestation.

La blessure de son colonel faisait l'honneur et la fierté du régiment.

Nous avons été à même de constater combien son absence depuis Loigny avait été préjudiciable au 33^e, et combien il nous avait manqué dans la retraite qui suivit, et à Villorceau.

Le troupiér ne se trompe pas sur la valeur de ses chefs.

En particulier, et j'en puis parler, le colonel de la Touanne savait s'attirer le dévouement absolu de ses sous-officiers; il nous connaissait tous, je crois, par nos noms, et rien ne nous flattait davantage que de nous entendre appeler individuellement, lorsque nous passions près de lui, et recevoir un mot, une parole

d'encouragement, si brève fut-elle, qui nous aurait fait aller sur son ordre, je ne sais jusqu'où.

Le 27 décembre, je fus désigné pour commander un poste de grand'garde, en avant du camp, dans un petit chemin au delà de Ruaudin.

Je pris possession du poste un peu avant la nuit vers quatre heures. On se fit une place en écartant la neige avec les pieds au revers du fossé, où il fallut rester jusqu'au jour, sous la bise, sans le moindre abri.

Ce fut une nuit atroce que j'eus à passer avec mes quatre hommes, et pendant laquelle nous regrettâmes amèrement nos gourbis de la « Butte des fermes ».

L'expérience acquise malgré ma jeunesse, me permit de constater une fois de plus, que dans ce monde tout est relatif, et qu'il y a toujours des échelons à descendre.

Dès notre arrivée, l'un de nous, armé d'une hache de campement, ayant avisé un superbe sapin tout proche qui balançait orgueilleusement son panache, l'avait abattu.

Puis, afin de fournir chacun son travail, et aussi en vue de ramener la circulation dans nos membres et combattre l'engourdissement, la hache passa de mains en mains, et le sapin fut débité à tour de rôle par les uns et par les autres.

Les branches résineuses flambèrent bientôt ; à deux pas, se trouvait la barrière d'un champ qui nous fournit un bois plus sec... Brigandage, dira-t-on !... hélas ! l'occasion... le besoin... la guerre... Eh ! qui n'a pas eu à l'époque de pareilles peccadilles sur la conscience !... Bref, nous eûmes devant nous, grâce à notre « industrie », un brasier auprès duquel nous nous pressions accroupis, et si rapprochés des tisons que l'on cuisait d'un côté pendant que l'on gelait de l'autre.

Après avoir été tenus en haleine par le mugissement du vent dans les sapinières environnantes, la nuit prit fin, nuit blanche s'il en fut. La consigne était accomplie, et je ne chercherai pas

à dire avec quelle satisfaction nous vîmes venir la patrouille qui nous releva le lendemain matin.

Cependant, peu à peu, le régiment se réorganisait, un certain nombre d'hommes du 4^e bataillon (composé d'hommes mariés pour la plupart, en réserve au camp de Sainte-Marie dans la Manche), avaient été amenés et, répartis dans les compagnies, les avaient renforcées.

Nous nous considérions un peu, avec nos nouveaux camarades, comme des « anciens » vis-à-vis de « conscrits » et quand nous rappelions les péripéties par lesquelles nous avions passés, nos combats de la Beauce, ils écoutaient nos récits avec un intérêt marqué, et acceptaient volontiers l'ascendant que nous donnait à leurs yeux le baptême du feu.

Les journées, si pénibles qu'elles étaient, s'écoulaient cependant insensiblement, le temps marchait amenant chaque chose à son heure.

Nous arrivions aux derniers jours de l'année et une grande activité se manifestait partout; en dehors des exercices et du service des gardes, c'étaient des corvées perpétuelles, de vivres, de bois, d'habillement, sans compter les corvées plus fatigantes pour le génie.

En effet, chaque jour des escouades de travailleurs étaient envoyées de différents côtés. Ce fut ainsi que je retrouvai le sergent du génie avec lequel j'avais lié connaissance le jour de la bataille de Coulmiers et dont j'avais conservé le meilleur souvenir; il construisait un épaulement pour l'artillerie sur la route de Parigné, à la hauteur de la « Butte des fermes ».

Séparés par les événements, nous ne nous étions pas revus depuis la bataille; notre rencontre fut celle de vieux amis, tant il est vrai que la fraternité des armes n'est pas un vain mot.

Nous envoyions aussi chaque jour des travailleurs au Tertre-Rouge, où l'on établissait un véritable réseau de retranchements; à la crête du monticule, épaulements formidables pour l'artillerie; à mi-côte, abris pour les tirailleurs; et il en était ainsi sur

tout le front de l'armée ; la position, d'après ce que nous en jugions, était rendue inexpugnable.

Hélas ! on sait comment nos prévisions optimistes furent déjouées plus tard, et comment la perte du Tertre-Rouge entraîna le sort désastreux de la bataille qui livra Le Mans à l'invasion.

L'année 1871 débuta bien pour moi ; le matin même du jour de l'an, j'eus une heureuse surprise, j'éprouvai une joie, une de ces satisfactions qui marquent dans mon existence de ce temps là.

Comme je revenais d'une de ces interminables corvées aux vivres, j'aperçus de loin, en approchant du campement, plusieurs de mes camarades qui me faisaient de grandes démonstrations ; ils agitaient leurs képis et poussaient des cris joyeux en accourant à ma rencontre sur le chemin aux bœufs.

Bonne nouvelle ! me dirent-ils en m'entourant et me serrant les mains, ton nom est au rapport ce matin, tu es promu sergent ! il va falloir arroser tes nouveaux galons !

Quoique je comptais un peu sur cet avancement, la nouvelle en était agréable, elle me fit rougir de plaisir et de suite me rendit tout joyeux.

Maintenant, je regardais presque avec dédain mes galons de laine.

J'allai me présenter à mes officiers réunis ; ils me confirmèrent ma nomination et me serrèrent la main avec de bonnes paroles ; mon capitaine surtout, l'excellent M. Legoult, me fit le plus vif plaisir en me disant qu'il était heureux de me conserver à sa compagnie et qu'il comptait sur moi ; ses paroles me récompensèrent de mes efforts, et me firent oublier bien des misères passées.

Je demandai ensuite à mon capitaine la permission d'aller au Mans faire emplette de mes nouveaux galons, dont j'avais hâte d'être paré.

« La ville est consignée absolument aux troupes, je ne puis vous donner une autorisation régulière, me dit-il, mais je fermerai

les yeux sur votre absence, pourvu que vous soyez rentré demain matin pour l'appel ».

Coûte que coûte, je résolus d'aller en ville, et voici quel fut mon plan : je savais que l'entrée de Pontlieue était gardée par des factionnaires qui avaient la consigne de ne laisser passer aucun soldat non muni d'une permission régulière, mais tous les jours un certain nombre d'hommes narguaient la défense, soit en passant la rivière en bateau à la hauteur de Préau, soit en employant le pont du chemin de fer de la ligne de Tours.

Quand la nuit fut venue, j'allai directement à travers les sapinières vers ce dernier point ; arrivé au pied du talus, je m'assurai que le pont était désert, puis prenant ma course, je le traversai d'une haleine, ensuite par des rues détournées j'arrivai auprès des miens que je surpris agréablement.

Le lendemain matin avant qu'il fit jour, la manche rehaussée de mes galons neufs, cousus par ma sœur, et que j'aurais été si fier de pouvoir exhiber dans la journée à toutes mes connaissances, je reprenais pour le retour le même chemin que celui de la veille.

Rendu au pont, j'aperçus un détachement de ligne qui le gardait aux deux extrémités ; rien à faire de ce côté, me dis-je ; arrivé dans l'avenue de Pontlieue, je constatai non sans émoi, que le passage était encore mieux gardé par un double poste de lignards et de gendarmes ; puis, avec un amer regret, je jetai un coup d'œil sur mes beaux galons neufs que mon infraction allait peut-être me faire perdre, avant même de les avoir portés un jour.

Devais-je reculer ? ou payant d'audace passer hardiment ? C'était peut-être me jeter dans la gueule du loup.

Mais il y avait certes, ce matin là, une Providence qui veillait au salut de mes galons. Indécis quelques instants sur le parti à prendre, j'aperçus de loin sur l'avenue, marchant dans la même direction que la mienne, un de mes amis, le sous-lieutenant Sorin, un vieux camarade d'école, fraîchement promu lui aussi à son grade et qui arrivait de la ville.

J'allai à lui ; à ma mine qui devait avoir l'air fort penaude, il devina de suite l'embarras où je me trouvais : laisse-moi faire, me dit-il, marche près de moi, j'ai une permission régulière en poche ; puis allant droit à un gendarme, il exhiba le précieux papier et, sans attendre une question à mon sujet, ajouta que le sergent qui l'accompagnait appartenait à sa compagnie et avait été autorisé à se joindre à lui pour aller se procurer ses nouveaux galons en ville.

Pandore ne fit aucune objection, le pont redoutable fut franchi, bravement, la tête haute, et trois quarts d'heure plus tard je pouvais joyeusement exhiber devant mes camarades mes insignes et prendre mon nouveau service.

En raison de la continuation des froids rigoureux qui avaient amené plusieurs cas de congélation des pieds, et grâce aux démarches du colonel, le régiment avait été autorisé à cantonner dans les fermes environnantes.

Notre compagnie fut installée, aussi bien que les circonstances le permettaient, en avant du chemin aux bœufs, à la ferme des Grands Courpins ; les hommes furent entassés dans les granges, les écuries, les étables, partout où l'on trouva de la place, quelques-uns même se logèrent dans des toits à porcs.

Grâce à cette mesure, nous ne souffrions plus autant, pendant la nuit surtout, des rigueurs de la saison.

En revanche, la discipline se resserra ; il y avait presque toutes les nuits des contre-appels faits par le sergent-major, en vue d'empêcher les fuites rendues plus faciles ; les mobiles qui ne répondaient pas étaient punis de garde du camp (ou prison) et allaient par conséquent passer les nuits au poste, à la belle étoile, ce qui donnait à réfléchir.

Dans la journée, pas un instant de repos ; si nous restions au cantonnement, nous avions des revues d'armes et d'habillement. Les munitions anciennes supposées avariées par l'humidité avaient été versées et remplacées par des paquets nouveaux de cartou-

ches, portés au nombre réglementaire de dix paquets par homme. Ces mesures et divers autres indices nous faisaient comprendre que le relâchement qui avait régné un certain temps devait prendre fin ; les ordres devenaient plus impérieux et la discipline plus exigeante.

Les rapports du matin relataient presque chaque jour des exécutions de fuyards et de déserteurs, et exhortaient les troupes à se tenir à la hauteur des circonstances.

Nous n'ignorions pas non plus que des combats étaient livrés journellement sur notre front dans la vallée du Loir. L'ennemi se rapprochait des positions occupées autour du Mans, il fallait donc se préparer à recevoir le choc et le repousser ; nous étions prévenus que les hostilités pouvaient reprendre pour nous au premier jour.

Le plus souvent, nous étions en mouvement ; on nous entraînait à la marche, en nous faisant exécuter des reconnaissances de terrain en avant des positions que nous étions appelés sans doute à défendre.

Parfois, nous assistions sur la route à des mouvements de troupes, les unes rentrant au Mans, harassées, à peu près débandées, d'autres partant en bon ordre en avant du front.

Parmi les corps variés à l'infini qui s'offrirent à nos regards : lignards, mobiles, chasseurs à pied, francs-tireurs de tous costumes, cavalerie légère et grosse cavalerie, nous vîmes un jour passer un goum nombreux de spahis algériens se dirigeant vers l'ennemi.

Montés sur de jolis petits chevaux, à la tête fine, aux mouvements souples et vifs, ces cavaliers, assis en de hautes selles, constellées comme tout le reste du harnachement de clous dorés, la botte de cuir rouge engagée dans de vastes étriers, le sabre et le mousqueton amarrés devant eux en travers de l'arçon, cela ne ressemblait à rien de ce que nous avions vu jusqu'ici.

C'était plutôt le spectacle d'un véritable cortège oriental sorti de son cadre, apparaissant dans un paysage de sapins noirs et

de neige éblouissante, que nous donnèrent ces hommes d'une autre race, habitués à d'autres cieux, en défilant drapés frileusement dans leurs grands burnous blancs ou rouges.

Malgré l'air de mépris que reflétaient leurs regards à notre endroit, nous les eussions volontiers applaudis au passage.

Cependant, les jours s'écoulaient, nous avions retrouvé nos forces, la discipline était revenue, et la réorganisation des bataillons semblait aussi complète que possible.

Les événements, du reste, approchaient, qui devaient imprimer dans nos esprits des souvenirs ineffaçables.

Le 7 janvier 1871, nous fûmes déplacés ; le 2^e bataillon fut cantonné pour 48 heures dans le bourg même de Changé, et en repartait le surlendemain 9 janvier.

Ce jour là, la 4^e compagnie fut commandée de grand'garde en avant du château des Arches, occupé par le reste du bataillon ; dans l'après-midi nous fûmes disséminés par sections dans les petites maisons qui bordent la route de Paris, en face du plateau d'Auvours, à quelques cents pas de la gare d'Yvré-l'Évêque (située à cette époque à la Fourche même), où nous avions un poste.

La demi section que je commandais fournissait une sentinelle sur la route de Paris.

Il faisait très froid, la neige recouvrait le sol d'une couche épaisse ; j'occupais avec une partie de mes hommes l'une de ces petites maisons formant le hameau de Polucan, habitées par des ménages d'ouvriers travaillant à la filature d'Yvré.

J'étais logé chez un de ces ménages. La femme qui s'exprimait en assez mauvais français, était irlandaise ; elle me dit qu'elle avait été embauchée dans son pays pour venir apprendre aux ouvrières d'Yvré et de Champagné le tissage mécanique, et qu'elle était mariée depuis peu avec un ouvrier du pays.

Après une veillée, où de part et d'autre nous déplorâmes la dureté des temps et les malheurs de la guerre, ces pauvres gens,

qui n'avaient qu'une pièce pour tout logement, se déshabillèrent sans façon, se glissèrent dans leur lit et ne tardèrent pas à ronfler le plus honnêtement du monde, m'abandonnant de bonne grâce le coin de la cheminée, auprès de laquelle je m'installai pour passer la nuit sur une chaise.

Cela s'était passé tout simplement comme la chose la plus ordinaire du monde, l'irlandaise ne se préoccupant nullement de ma présence.

Les mobiles abrités dans un appentis contigu, construit en planches et par conséquent ouvert à tous les vents, souffrirent beaucoup ; je les entendis se plaindre toute la nuit du froid qu'ils enduraient ; à la vérité, je n'étais guère mieux, mon feu s'était éteint faute de combustible.

La nuit me parut longue. Le bout de bougie que j'avais atteint de ma musette avait été consumé en quelques heures : plongé dans l'obscurité, livré à mes rêveries, je combattais le sommeil avec peine, le silence de la nuit troublé seulement par la respiration régulière de mes hôtes ou la voix de mes camarades d'à côté.

Un peu avant le jour, vaincu par la fatigue, je m'assoupis. Je me sentais alors bercé en quelque sorte par un roulement sourd et continu, que je ne m'expliquais pas exactement dans ma somnolence, malgré sa proximité ; puis une sentinelle, qui venait d'être relevée, heurta la porte, entra, et m'informa que la route de Paris était couverte de troupes.

Je sortis, afin de me rendre compte de ce qui se passait : le matin était brumeux et sombre, et dans le jour qui ne faisait que commencer à poindre, je vis la route de Paris regorgeant de soldats de toutes armes qui marchaient en désordre dans la direction du Mans ; il y avait de l'artillerie tirée par des chevaux fourbus, des marins, des mobiles, tout pêle-mêle, une véritable cohue.

Ces gens, hâves, crottés jusqu'à l'échine, étaient harassés et se traînaient péniblement, ils nous dirent qu'ils avaient pris part

l'avant-veille à un engagement aux environs de Nogent-le-Rotrou, que depuis ils battaient en retraite, sans savoir où on les conduisait; ils avaient marché toute la nuit.

Longtemps encore ce triste défilé continua, montrant au fur et à mesure qu'il s'avancait des hommes de plus en plus exténués et démoralisés; c'était à la fin une véritable débandade, une déroute !

Ah ! le triste spectacle !

CHAPITRE X

10 janvier 1871. — *Combat de Changé.* — Retraite sur le château des Arches. — Nuit du 10 au 11 janvier : le Tertre de Changé. — Journée du 11 janvier. — Dans la tranchée de Changé. — Un exploit du capitaine Boulay. — Nous sommes relevés par les chasseurs à pied. — Nous réoccupons la Butte des fermes.

Nous étions au matin du 10 janvier. Vers dix heures, la compagnie était ralliée par notre capitaine qui nous ramenait en arrière rejoindre le gros du régiment, réuni sur la petite route en avant du château des Arches, la gauche appuyée au remblai de la ligne de l'Ouest.

Sur la ligne nous suivions du regard des locomotives blindées faisant un service de reconnaissance à une allure circonspecte.

Bientôt arriva sur la petite route où nous nous trouvions un fourgon du train d'artillerie qui déchargea plusieurs caisses de munitions; elles furent déclouées à la hâte, et les paquets de cartouches prirent place dans les sacs et les musettes. Cette attention de l'état-major nous laissait pressentir que l'on allait sans tarder nous inviter à utiliser ses dons.

En effet, à peine le fourgon délesté avait-il tourné bride, sur notre droite, des détonations d'abord assez éloignées se fi-

rent entendre ; elles se rapprochèrent en peu de temps, véritable trainée de poudre ; puis la fusillade finit par prendre une intensité excessive, et le canon se mettant de la partie ne cessa de tonner au loin, sans interruption, accompagné de la crécelle des mitrailleuses.

Nous restâmes assez longtemps ainsi, rangés sur la route, piétinant la boue glaciale formée par la neige fondue, l'arme au pied, attendant des ordres, cherchant à nous rendre compte des événements, et suivant le fracas de la bataille qui se répercutait au loin, bien au-delà des bois qui nous masquaient dans la direction de Changé, nous attendant à entrer en ligne d'un moment à l'autre.

Sur ces entrefaites, un officier d'état-major survient au galop, s'approche du colonel auquel il fournit des instructions ; il pouvait être entre une heure ou deux de l'après-midi.

C'était le 2^e bataillon qui devait marcher. On nous fit immédiatement prendre le pas de course, traverser le pont du Gué-Perray, et nous engager à travers les taillis dans la direction du bourg de Changé, où nous arrivions essoufflés.

Le bataillon fut rangé en réserve sur la place même du bourg, en arrière de l'église ; nous nous étions rapprochés du combat qui se livrait maintenant en avant de Changé dans la direction de Gué-la-Hart et du château d'Amigné.

Les maisons de Changé, closes de toutes parts, donnaient l'impression d'un village abandonné. Ses habitants, devenus invisibles, se terraient dans leurs caves, affolés par le bruit du combat. De temps à autre cependant une porte s'entr'ouvrait et laissait voir une figure anxieuse qui interrogeait du regard.

De l'endroit que j'occupais, à mon rang, au coin de la place, en face des deux petites tourelles en poivrières prolongeant la mairie et qui avaient servi de corps de garde, je pouvais voir de nombreux blessés qui arrivaient à l'ambulance, établie dans une maison à porte cochère tout prêt de moi, aux fenêtres de laquelle flottaient les drapeaux à croix rouge.

Tous ces blessés appartenait au 37^e et au 62^e de marche, nos camarades de brigade ; le combat en avant de Changé était soutenu par ces deux régiments.

Deux blessés qui avaient reçu un pansement sommaire en sortirent ; on évacuait, pour faire de la place, les hommes en état de marcher ; l'un avait eu le poignet brisé par une balle, il passa près de nous, le bras en écharpe, priant de lui indiquer le chemin le plus direct pour gagner Le Mans ; notre capitaine apprit par ce blessé, qui avait tout son sang-froid, que l'attaque était menée très vigoureusement par les Allemands, mais que les Français retranchés au château d'Amigné, dans les maisons du hameau de Gué-la-Hart, les fermes environnantes et les fossés tout autour de Changé, tenaient l'assaillant en respect ; on pouvait avoir bon espoir dans l'issue de la journée.

Le second blessé avait la mâchoire fracassée ; un épais pansement de charpie et de linge recouvrait une partie de sa figure ; il marchait, par suite de la commotion reçue, comme un homme atteint de vertige. Notre capitaine, ne doutant pas du résultat heureux de la journée, proposa à cet homme de lui procurer un logement pour la nuit, où il pourrait reposer, et se remettre le lendemain en route pour la ville.

Quelques vigoureux coups de crosse, frappés dans les volets de la maison la plus proche, firent entr'ouvrir une porte, dans l'entrebaillement de laquelle se montra une figure bouleversée. Notre capitaine enjoignit de procurer un lit à ce blessé, l'habitant ne se fit pas trop prier, le soldat trouva un gîte qui par malheur lui valut probablement d'être fait prisonnier quelques heures plus tard.

La nuit approchait, le vacarme du combat loin de diminuer semblait au contraire prendre une intensité nouvelle, les détonations se rapprochaient distinctement du bourg, il faisait déjà sombre, et l'on observait dans nos rangs des signes non équivoques de trouble et d'énervement ; notre immobilité avait trop duré,

Après avoir dépassé les toits des maisons qui nous faisaient face de l'autre côté de la place, les balles, maintenant bourdonnaient au-dessus de nos têtes, quelques-unes enfilant la rue qui mène à Gué-la-Hart nous effleuraient de plus près ; cependant, personne ne fut atteint ; mais les ardoises ou les tuiles dégringolaient avec fracas.

Notre commandant, M. Simonard, reçut enfin l'ordre de placer son bataillon sur le petit chemin qui, longeant le cimetière, remonte dans la direction de Noyers.

Nous nous installons le long du talus formant une haute banquette, notre droite touchant presque les dernières maisons, la gauche s'allongeant au delà du cimetière. Le centre du bataillon avait la vue masquée par un bouquet de gros sapins, mais aux deux extrémités rien ne gênait le tir, la gauche surtout se trouvait dans une position dominante qui lui donnait un magnifique champ de tir, par suite de l'exhaussement du terrain.

Une fois ses compagnies placées, le commandant retourna au bourg ; il ne fut pas longtemps sans revenir avec des ordres, et s'être assuré probablement par lui-même de la façon dont les événements se dessinaient.

Faites charger les armes, dit-il aux officiers. On entendit alors dans toute cette longue file le cliquetis des culasses mobiles manœuvrées ; il était temps, notre tour était proche d'entrer en scène. Presque aussitôt, en face de nous s'éleva dans l'obscurité une clameur immense, des cris et des hurrahs prolongés retentirent pareils à un ouragan et couvrirent tout autre bruit. Nous nous souvenions les avoir déjà entendues ces clameurs le soir du 2 décembre à Villepion.

C'étaient les Prussiens qui débouchaient après la chute du jour par la route de la Fourche et celle qui vient du château d'Amigné, et se jetaient en masse sur Changé pour s'en emparer d'assaut ; une distance de 150 mètres à peine nous séparait ; le commandement d'un feu de salve que nous attendions avec impatience fut donné et, de nos rangs partit un éclair immense

accompagné de la détonation formidable d'un feu de bataillon de 5 à 600 fusils.

Pendant une ou deux minutes nous prolongeons la fusillade par un feu à volonté.

C'était un bruit étourdissant ; dans ce court espace de temps plusieurs milliers de cartouches furent brûlées par nous.

Les hurrahs avaient cessé aussitôt ; étonnés d'abord et surpris, les allemands ripostent bientôt ; les commandements gutturaux et les coups de sifflet de leurs officiers arrivent à nos oreilles, les balles passent en rafales au-dessus de nos têtes, quelques-unes avec un bruit pareil à un claquement de fouet frappent derrière nous le mur du cimetière, où elles s'écrasent, puis la fusillade devient plus molle, diminue de part et d'autre pour s'éteindre tout à fait.

Par notre feu, nous avons contribué au dégagement de nos camarades de brigade, en brisant sur un point l'effort de l'attaque qu'ils soutenaient, et montré aux allemands que la position avait encore d'autres défenseurs.

J'ai toujours supposé que notre feu, malgré son intensité, avait causé peu de mal à nos adversaires ; la route par laquelle débouchaient les allemands était pourvue, comme la nôtre, d'un talus élevé qui les avait abrités.

Chez nous quelques hommes seulement du bataillon avaient été atteints.

Cependant, de l'autre côté du village, les coups de feu reprennent, les hurrahs des allemands retentissent à nouveau, des feux de pelotons peu nourris ripostent à l'intérieur du bourg ; l'obscurité où nous étions plongés nous empêchait de nous rendre compte de ce qui se passait.

Et puis un sentiment mêlé d'angoisse s'emparait de nous, après l'exaltation du feu, toujours immobiles derrière notre talus, nous étions retombés à plat et dans une espèce d'hébetement.

Nous nous rendions parfaitement compte que l'attaque

du village se portait sur une autre de ses faces. Plus tard nous apprîmes que les allemands avaient réussi à pénétrer dans Changé en portant leurs efforts sur la route qui vient de Gué-la-Hart ; ils avaient franchi le pont du ruisseau malgré la vaillante défense de nos camarades du 37° ; ceux-ci rejetés, culbutés par des forces sans cesse renouvelées, avaient finalement évacué le village de Changé.

Les Prussiens devaient déjà pénétrer dans Changé quand notre commandant nous fit quitter la position ; nous nous défilâmes sans bruit en remontant le chemin du cimetière, puis à travers les taillis et les sapinières nous regagnâmes le château des Arches, reprenant ainsi les cantonnements que le bataillon occupait le matin.

Mais il n'y avait pas place pour toute la troupe qui y avait reflué ; une partie des 37° et 62° de marche, s'y trouvaient avec nous ; les bâtiments de la ferme et les communs regorgaient, de sorte que beaucoup d'entre nous se virent réduits à s'installer en plein air pour y passer le reste de la nuit.

Des feux de bivouac furent allumés tout le long des murs de clôture, autour desquels nous étions assis, lignards et mobiles entremêlés et fraternisant, sac au dos, fusil entre les jambes.

M'écartant quelques instants de mon groupe, je me rapprochai du château, dont les fenêtres du rez-de-chaussée étaient éclairées et projetaient au dehors une vive lumière ; il me fut permis d'apercevoir à travers les carreaux l'intérieur d'un grand salon rempli d'officiers, dont les bottes souillées de boue maculaient tapis et parquet, répartis en petits groupes. Parmi ces groupes les uns, muets, paraissaient anxieux et s'interrogeaient du regard, d'autres faisaient cercle autour d'un collègue qui pérorait avec animation.

D'un bout à l'autre du salon marchait à grands pas notre nouveau général de brigade, le capitaine de vaisseau Ribell, qui semblait en proie à une vive agitation.

Revenu auprès du feu, assis sur un fagot, je m'étais laissé

aller au sommeil, vaincu par la fatigue, quand tout à coup je me sentis secoué par l'épaule : on part ! debout ! rassemble tes hommes, me dit un sous-officier.

Les écuries et les hangars où reposaient les mobiles furent évacués, et la compagnie réunie reçut de notre capitaine la recommandation expresse de faire le moins de bruit possible, pas de conversations, pas de cigarettes, les fourreaux des sabres-baïonnettes devront être tenus de la main gauche pour éviter tout choc métallique, puis nous nous mettons en marche, contournant le château et nous engageant dans les allées du parc des Arches. Un ruisseau se présente, nous le passons sur des troncs d'arbres jetés en travers ; et à tous moments nos officiers nous répétaient à voix basse la recommandation d'observer le silence. Les Prussiens, paraît-il, menaçaient le château, quelques-unes de leurs patrouilles s'en étaient approchées, d'autres étaient signalées se dirigeant à travers les bois, de manière à couper nos communications avec Changé ; nous nous serions trouvés alors acculés à la rivière de l'Huisne, si leur mouvement n'avait été prévenu.

Marchant à travers les taillis, dont les branches saupoudrées de neige nous frappaient au visage, nous arrivons au chemin aux bœufs, puis par des sentiers impraticables aux voitures, semés de fondrières et d'ornières que l'obscurité nous empêchait d'apercevoir, et dans lesquelles nous trébuchions à chaque instant, après des arrêts et des contre-marches, à croire que nous allions à l'aventure, nous arrivons près des murs de l'ancienne abbaye de l'Épau.

Là nous faisons une halte ; la colonne se resserre, puis oblique à gauche, nous reprenons notre marche nocturne et silencieuse, tantôt à travers des sapinières, tantôt à travers des taillis ; nous arrivons enfin à un carrefour, où le chemin aux bœufs retombe sur la route de Changé.

Une neige épaisse s'était mise à tomber, rendant notre marche encore plus pénible et difficile.

La colonne, comme on peut le penser, dans cette marche de nuit, s'était considérablement allongée; le bataillon, par suite des obstacles, ne pouvait marcher autrement qu'à la file indienne; il se fit une halte nouvelle, puis tout le monde étant réuni sur la route, le colonel qui était à pied, accompagné du capitaine adjudant-major M. Boulay, prit la tête et s'engagea sur la gauche, dans un petit chemin bordé de gros châtaigniers, qui partait du carrefour, plus mauvais si possible que ceux que nous venions de quitter; le bataillon suivait silencieux, sur la recommandation nouvelle qui venait d'être faite d'observer le silence.

Nous dépassons un hameau de pauvres cahutes et presque aussitôt, quittant le chemin creux, nous arrivons sur une éminence couronnée de gros sapins, dans les branches desquels soufflait avec furie la bise venant du large.

Nous étions au Tertre de Changé.

Parmi nous, qui connaissait alors ces solitudes, ces espaces de terre sablonneuse, recouverts de bruyères et de sapins, où le laboureur n'obtient, par-ci par-là, dans d'étroits champs, qu'une maigre récolte de seigle, au prix d'un labeur obstiné?

C'était là et dans les environs immédiats que devait se jouer un acte de la sanglante tragédie de la bataille du Mans; c'était là que nous devions passer une veillée d'armes, dont le souvenir, trente ans après, n'est-ce pas, camarades, cause encore un frisson à chacun de nous quand nous l'évoquons.

Et pourtant, nous n'eûmes qu'un rôle passif; le drame ne s'y déroula qu'après notre occupation.

Aux portes du Mans, ces noires sapinières, ce paysage monotone, triste et sévère, que rien ne vient égayer, n'attire que de bien rares promeneurs. Il n'attire aujourd'hui que ceux qui ont le *culte du souvenir*, qui viennent aux anniversaires *se rappeler*, retremper leur patriotisme et rendre un pieux hommage aux braves gens qui sont tombés là, après qu'ils eurent pris notre place le lendemain.

Une halte encore, puis une à une, les compagnies conduites par leurs capitaines, qui avaient été au préalable reconnaître les emplacements qu'elles devaient occuper, s'avancent à la lisière de la sapinière, bordée d'une profonde tranchée qui l'enserrait comme une sorte de ceinture.

Nous sautons au fond de la tranchée, dont la terre rejetée en avant formait banquette et nous abritait jusqu'aux épaules, et là, prenant notre faction, chacun peut donner champ à toutes ses réflexions ; elles n'étaient pas gaies, ma foi !

La neige fondue sous nos pieds avait formé une boue liquide et froide dans laquelle nous pataugions.

En face de nous, autant que l'obscurité de la nuit nous le permettait, nous dominions du point culminant où nous étions un terrain découvert, tout blanc d'une neige immaculée, qui s'étendait en pente à nos pieds.

Pour corser encore la situation déjà assez pénible, la tourmente de neige redoublait, ses flocons nous donnaient l'assaut, épais, tourbillonnants, recouvrant chacun de nous d'une chape blanche.

Nous avions été prévenus par nos officiers que l'ennemi s'avancait dans notre direction venant de Changé, et que, devant de notre côté chercher autant que possible à lui laisser ignorer notre présence, le silence absolu était ordonné ; défense aussi d'allumer pipes ou cigarettes.

Quelques mots tout au plus, chuchotés à l'oreille de son voisin, étaient échangés ; mais, malgré les recommandations d'éviter tout bruit qui pût nous déceler, d'un bout à l'autre de la tranchée des accès de toux opiniâtres, impossibles à étouffer, déchiraient les poitrines malades et se répondaient sans relâche.

Les heures s'écoulaient mortelles et lentes, avec des accès de somnolence troublés par votre voisin qui, vous heurtant le coude, vous répétait à voix basse les rumeurs peu engageantes qui circulaient. Dans une compagnie, à côté, un mobile du pays, ayant proposé d'aller chercher du cidre à une ferme qu'il connaissait,

était parti muni de nombreux bidons vides ; quelques minutes après son départ, il revenait en courant, hors d'haleine, tremblant d'émotion. Dès qu'il avait pu parler, ç'avait été pour annoncer que la ferme où il était allé, à deux cents pas et dans une direction que l'on ne croyait pas occupée, était bondée de prussiens, qui se tenaient tranquillement autour de feux à pleines cheminées ; on l'avait renvoyé avec sa charge de bidons vides sans lui faire aucun mal.

Un allemand l'avait seulement chargé de la commission suivante : « Va dire à tes camarades que demain nous vous aurons tous pris », puis lui avait envoyé sa botte au bas des reins en guise de congé.

La nouvelle se colporte de bouche en bouche et circule bientôt d'un bout à l'autre de la tranchée.

Nous étions encore sous son impression, quand une lueur rouge jaillit soudain derrière nous, à cent mètres en arrière. Elle partait des masures du hameau, dont une partie brûlait. La flamme s'élevait haute et claire, illuminant d'une lueur rougeâtre le paysage de neige ; elle devait s'apercevoir de fort loin dans la nuit. Ce fut un véritable feu de paille qui dura à peine un quart d'heure, soit qu'il s'éteignit faute d'aliment, soit qu'il fut combattu par les occupants, lignards du 37^e, nos camarades de brigade, qui à leur tour se tenaient en seconde ligne.

Cependant immobiles dans nos retranchements, le froid nous perçait jusqu'aux os, nous grelottions, nos dents claquaient ; le froid aux pieds surtout devenait intolérable ; dans les rangs des murmures se faisaient entendre, des cris et des imprécations éclataient par intervalles.

Notre capitaine alors se mit à marcher derrière sa compagnie, s'adressant aux hommes, les exhortant au courage et cherchant par de bonnes paroles à les reconforter, laissant entendre que d'un moment à l'autre nous devions être relevés de notre faction.

La nuit nous parût longue, comme on peut le croire. Avec le

matin, les ténèbres peu à peu se dissipèrent, le ciel cependant restait sombre et neigeux ; dès qu'il fit assez jour nous cherchions à reconnaître le paysage, les objets qui nous entouraient.

La neige avait cessé ; devant nous s'étendait à perte de vue un terrain uni, recouvert d'un linceul immaculé, qui se déroulait en pente, et sur lequel se détachaient à peine, tant la couche de neige était épaisse, les haies chétives ou les toitures basses des petites maisons de ferme.

Des sapinières bornaient cette étendue et, sur notre gauche, par dessus le rideau de sapins se dressait droit et pointu le clocher de l'église de Changé, distant de quinze cents mètres environ.

Au premier plan se trouvait un verger de pommiers et à soixante pas de nous, en contre-bas, une vieille bâtisse carrée, qu'à son toit élevé, ses deux hauts épis de faite, on devinait avoir été autrefois une maison de maître, transformée maintenant en bâtiment à l'usage des fermiers.

La façade de cette maison, orientée à l'est, était du côté opposé ; nous avions devant nous deux grandes fenêtres et une ouverture plus petite, fermées par des volets pleins.

En regardant attentivement, quelques-uns d'entre nous aperçurent dans la muraille qui nous faisait face des traces de démolition à un pied environ du sol ; trois ou quatre percées s'y comptaient ; c'étaient autant de meurtrières que les prussiens avaient faites pendant la nuit, afin de tirer à couvert sur les défenseurs de la tranchée ; pour le moment c'était autant d'yeux tournés sur nous.

Le fait fut signalé à nos officiers, qui portèrent leurs jumelles à leurs yeux et de suite hochèrent la tête d'un mouvement qui n'était rien moins que rassurant.

En examinant attentivement les alentours ils avaient reconnu que le chemin qui menait à la maison était occupé par les Prussiens. Derrière le talus de ce chemin, derrière les gros châtai-

gniers qui le bordaient, ils signalaient une quantité de casques à pointes et de fusils dont ils n'apercevaient que l'extrémité.

Quand le jour fut tout à fait venu, chacun de nous pût se rendre compte de la réalité : cent mètres ou cent cinquante mètres au plus nous séparaient de l'ennemi.

Pour le moment, aucun signe, aucun mouvement n'indiquait que l'action devait bientôt commencer ; nous étions cependant face à face avec nos adversaires ; le silence était inquiétant, et nous nous demandions qui allait ouvrir le feu.

L'instant était vraiment solennel.

Le colonel de la Touanne vint auprès de la tranchée et défendit expressément de commencer le feu sans un ordre.

Cependant d'un bout à l'autre on entendait le cliquetis des culasses mobiles, que chacun de nous faisait manœuvrer pour s'assurer du bon fonctionnement de son chassepot, et pour y introduire aussi une cartouche ; cela ne faisait aucun doute pour nous que, le jour étant venu, d'un moment à l'autre les premières détonations allaient retentir et proviendraient du poste avancé représenté par la maison aux meurtrières et l'affaire serait chaude !

Le combat dans la tranchée devait être tout différent de ceux que nous avions soutenus jusque-là dans les plaines de la Beauce, en rase campagne, où nous apercevions à peine l'ennemi, où l'on se tirait à grande distance, où l'artillerie jouait le plus grand rôle ; ici les canons étaient relégués au second plan, c'était un duel gigantesque de tirailleurs embusqués de part et d'autre, rivés à leurs places, au lieu de la mobilité des combats précédents. Cette immobilité dans le combat nous donnait beaucoup à réfléchir, aussi nos pensées devenaient de plus en plus sombres, en présence des dangers auxquels nous ne pouvions nous soustraire.

On se repliait sur soi et je puis dire, sans crainte de me tromper, que chacun d'entre nous, dans sa détresse, appelait intérieurement à son aide un secours moral, comme il arrive chaque fois qu'un danger imminent, inévitable, vous menace.

De plus chacun sentait le besoin de s'assurer l'amitié de son plus proche voisin de tranchée, lui faisait à voix basse ses réflexions, et aussi ses recommandations en cas de malheur...

(J'ai tenu à reproduire, un peu longuement peut-être, les sensations que nous éprouvions à cette heure-là, et je demande à chacun de vous, mes camarades, n'était-ce pas là ce que vous ressentiez alors que nous nous tenions sur ce qui-vive aigu ?)

La trêve tacite cependant se prolongeait, nos yeux ne quittaient pas nos adversaires, épiaient chacun de leurs mouvements.

A mi-chemin de la maison aux meurtrières, se trouvait un pommier gros et trapu derrière lequel un soldat allemand, sentinelle perdue, homme sacrifié, se tenait abrité de son mieux. Le pauvre diable, qui devait se rendre compte mieux que personne de sa situation critique, de temps à autre montrait sa tête coiffée du casque à pointe, ses traits dénotaient une frayeur intense et non dissimulée ; il était la première victime désignée d'avance.

Pour dégourdir nos bras et nous réchauffer, nous lui avions déjà lancé quantité de boules de neige. Le malheureux ! s'il n'avait eu à redouter que ces sortes de projectiles ! Boules de neige, lazzi, invectives pleuvaient à son adresse.

Pendant ce temps, M. Boulay, capitaine adjudant-major du 2^e bataillon, qui n'en était pas à son premier acte de bravoure et de témérité même, avait pris une résolution : se hissant sur la tranchée, il se tint debout sur la terre rejetée formant banquette, et montrant un bidon d'une main, de l'autre faisait signe au factionnaire ennemi de venir à lui, criant : « ami », « ami viens, il y a du schnap ! tu n'as rien à craindre ! »

Le soldat comprenait parfaitement la mimique et ne demandait pas mieux que de se rendre ; pour lui c'était le salut ; il jetait les yeux avec anxiété en arrière du côté des siens et n'osait prendre une résolution. Pour en finir, M. Boulay fit quelques pas en avant, alla au prussien la main tendue ; dès que celui-ci vit l'officier français à mi-chemin, il jeta son fusil à terre d'un

mouvement brusque, s'élança et d'un bond arriva à la tranchée, au fond de laquelle il se blottit. Il était prisonnier !

Cela se passait à quelques mètres de la place que j'occupais ; je pus voir le transfuge courbé en deux pour mieux se dissimuler et tremblant de tous ses membres, en roulant des yeux hagards.

Pendant que cette scène avait lieu, nous avons vu sortir de la maison plusieurs soldats ennemis, dont un sous-officier, fusils en main, qui semblaient suivre avec la plus vive attention ce qui se passait. Au moment où M. Boulay s'avancait à découvert, ces hommes avaient fait le mouvement de mettre en joue ; mais de notre côté et sans commandement, cinquante fusils s'étaient abaissés, prêts à la riposte.

Ce n'avait été qu'une menace de part et d'autre et la recommandation de ne pas ouvrir le feu avait été respectée.

Mais quelques instants après, d'un bout à l'autre de la tranchée quantité de boules de neige étaient lancées dans la direction de l'ennemi ; geste rageur ou jeu enfantin, ce combat inoffensif dura un certain temps, il secouait notre torpeur et ranimait la circulation dans nos membres engourdis, et servait tout au moins à prouver que la gaité française ne perd jamais ses droits.

Il pouvait être suivant mon appréciation entre dix et onze heures, la neige après une courte reprise avait cessé, le temps s'éclaircissait, quand un mouvement se produisit d'un bout à l'autre de la tranchée. Détournant la tête à gauche nous apercevons à cinquante pas en arrière un état-major nombreux qui examinait la position. Il y avait des généraux que nous reconnaissons à leurs képis galonnés ornés d'étoiles, des officiers d'ordonnance en pelisses sombres, le collet de fourrure relevé jusqu'aux oreilles ; l'escorte se composait de spahis drapés dans leurs grands burnous rouges, la carabine au poing.

C'était, nous dit-on, le général Chanzy qui venait en personne se rendre compte sur toute la ligne des positions occupées par l'armée française.

Après un moment d'arrêt, le groupe qui s'était avancé un peu imprudemment des postes ennemis disparut dans les sapins. Je crois qu'il partit à temps, car on avait déjà observé chez les Prussiens certains mouvements qui pouvaient laisser croire que la venue de cet état-major n'était pas passée inaperçue.

Quelques minutes s'écoulaient et, de l'emplacement même où venaient de nous apparaître les cavaliers, nous voyons déboucher un bataillon de chasseurs à pied qui se dirige vers nous ; le bataillon s'approche de la tranchée ; nous apprenons alors que l'ordre était venu de la lui abandonner, nous étions relevés. Ce fut sans regret que nous cédâmes la place, après une faction de plus de dix heures, de dix heures glaciales.

Hélas ! pour ces braves gens, la faction qu'ils montèrent à leur tour, pour être moins longue que la nôtre, fut autrement terrible ; nous avions eu à combattre les éléments, le froid, la neige ; eux, eurent à soutenir le combat des hommes, terrible, acharné ; la position du Tertre était la clef de tout le secteur.

Rivés à la tranchée, au-dessus de laquelle les têtes et les épaules se détachaient en silhouette, entourés d'ennemis auxquels ils servirent de cible, combien de ces petits soldats y périrent ?

A combien d'eux la tranchée devait servir de tombe, et combien y furent ensevelis, roulés dans leur capuchon bleu !

On nous fit défilier par la droite, à couvert par la banquette ; puis, suivant le mouvement, les chasseurs s'y engagèrent un par un, et bientôt ils eurent pris notre place.

Pas besoin d'être grand clerc pour se rendre compte que le moment était grave, que la trêve tacite ne pouvait durer indéfiniment.

Il le sentait bien ce jeune sergent de chasseurs, dont je revois encore la figure énergique, qu'agrémentait une fine moustache et le fer à cheval traditionnel, blond et frisottant. Précédant ses hommes de quelques pas, il avait voulu voir de ses yeux ; arrivé derrière moi, il s'était arrêté et là, debout, jetant un coup d'œil

rapide sur le tableau que nous avions nous-mêmes sous les yeux depuis qu'il faisait jour, il se rendit compte de suite de ce qui devait se produire infailliblement à bref délai.

« Camarade, fit-il, en m'adressant la parole, depuis combien
« de temps êtes-vous ici en tête-à-tête avec les pruscos ? Je
« crois que nous arrivons juste pour le coup de torchon, reprit-
« il, ça pourrait bien chauffer avant qu'il soit longtemps, je
« donnerais volontiers quelque chose pour être à ce soir ! »

J'ai bien souvent depuis pensé à ce brave garçon ; en est-il
revenu ? ou fut-il au nombre de ceux qui accomplirent au Tertre
de Changé leur dernière étape ?

En contre-bas, de l'autre côté de la route, nos camarades des
1^{er} et 3^e bataillons laissaient la place à un régiment de ligne.

(C'étaient deux corps de la brigade Jouffroy qui nous rele-
vaient : 1^{er} bataillon de marche de chasseurs et 45^e de marche).

Après avoir quitté la tranchée, notre bataillon fut rallié dans
le chemin creux bordé de châtaigniers, par lequel nous étions
arrivés pendant la nuit.

Soit en attendant des ordres, soit pour un autre motif, on
nous fit faire un arrêt ; nous aurions préféré marcher, afin de
ramener la circulation dans nos membres glacés. Notre comman-
dant, voyant nos besoins et utilisant cette halte, nous avait
autorisé à allumer du feu derrière le talus et à faire du café.
Déjà quelques brindilles de bois flambaient dans le fossé, dont
nous avions écarté la neige avec les pieds, les marmites étaient
retirées de dessus les sacs, quand au bout d'un quart d'heure
l'ordre arrive de nous remettre en marche.

Nous débouchons au carrefour formé par l'intersection du
chemin aux bœufs et de la route de Changé ; à cet endroit se
tenaient en batterie deux pièces de canon abritées derrière un
épaulement exécuté sur la route.

Il devait être bien près de midi ; les nuages chassés par le vent
avaient subitement dégagé le ciel ; un soleil d'hiver faisait étince-
ler le paysage de neige, au milieu duquel nous nous trouvions.

Nous nous engageons dans le chemin aux bœufs ; là nous attendait un spectacle militaire bien fait pour remonter notre moral.

Sur la droite du chemin, une infanterie nombreuse se tenait correctement alignée et s'allongeait tout au loin, l'arme au pied, semblant n'attendre que l'ordre de s'élancer en avant.

Les canons des fusils et les baïonnettes lançaient des éclairs sous les rayons du soleil ; le calme et la belle assurance de ces troupes en ordre et reposées causaient une favorable impression et avaient eu de suite le don de relever nos courages.

Aussi chacun de nous en défilant dans le chemin raboteux redressait sa taille, marchait moins lourdement et s'efforçait malgré sa fatigue et sa détresse morale à relever son attitude au niveau de celui de ces troupes fraîches.

A peine avions-nous dépassé les compagnies de tête qu'un commandement se fait entendre, et nous voyons les lignards traverser vivement la route et s'engager dans les sapins qui faisaient face, allant gagner sans aucun doute des postes de combat. Quant à nous, nous nous dirigeons du côté de la route de Parigné. Il y avait tout au plus quelques minutes que nous avions dépassé les dernières files des fantassins, nous n'étions pas encore rendus à notre emplacement, que la fusillade s'engageait dans les sapins laissés derrière nous et se prolongeait dans l'éloignement.

Pour nous nul doute, la tranchée que nous venions de quitter à peine depuis une demi-heure était en ce moment un véritable cratère, et la troupe devant laquelle nous défilions quelques instants avant était également aux prises avec l'ennemi.

En un rien de temps la fusillade devenait furieuse, épouvantable, par dessus un crépitement continu on distinguait nettement le roulement des feux de pelotons et les salves.

La bataille du 11 janvier commençait, journée qui devait décider du sort de notre cité.

Cependant, en suivant le chemin aux bœufs, nous avions bientôt atteint l'emplacement qui nous était assigné, c'était précisément celui de notre ancien campement au-dessus du chemin aux bœufs, au milieu des sapins; nous reconnaissons de suite nos précédentes installations.

A peine arrivés, une compagnie est envoyée en reconnaissance en avant de la position; nous voyons nos camarades se répandre dans cet espace immense, dénudé, qui s'étendait en pente et formait comme un cirque bordé au loin de noires sapinières; les hommes marchent avec difficulté dans la neige, qu'aucun pied humain n'avait encore foulée, sur un terrain semé de fondrières et d'obstacles qu'ils n'aperçoivent pas.

Puis, l'après-midi tout entière, nous restons immobiles, alignés, l'arme au pied, attendant un signal qui n'est pas venu pour entrer dans la fournaise à notre tour.

Nous ne voyions rien du combat, mais en revanche nous n'en perdions aucun bruit. Sur notre gauche le vacarme était épouvantable; parfois les détonations se rapprochaient si près que nous nous croyions au moment d'entrer en ligne; les balles venant de ce côté passaient en bourdonnant dans les sapins au milieu desquels nous nous trouvions, coupant les branches qui tombaient autour de nous, ou bien elles s'enfonçaient dans les troncs avec un bruit sec, projetant l'écorce en miettes.

Dans le lointain, le canon faisait rage, avec le bruit strident des mitrailleuses.

L'emplacement que nous occupions se trouvait, comme je l'ai dit, à droite de la route de Parigné, dans les sapins sur la crête de la colline.

Précisément à notre hauteur, sur la route, on avait établi deux pièces d'artillerie, à l'abri d'épaulements pour lesquels nous avions fourni des travailleurs. Ces pièces avaient un champ de tir magnifique. En effet, du haut de la côte s'allonge un

ruban de route de quatre à cinq kilomètres en ligne droite et la position domine une immense étendue. A différentes reprises dans l'après-midi ces deux pièces entrèrent en action ; tirées si près de nous, leurs détonations emplissaient nos oreilles et nous entendions le déchirement de l'air causé par le projectile. Plusieurs mitrailleuses postées de l'autre côté de la route à la même hauteur dans les sapins, et que nous ne pouvions apercevoir, firent entendre aussi leurs sinistres craquements.

Dans notre raisonnement de petits troupiers, « qui en avaient vu d'autres », nous comprenions parfaitement que l'ennemi venant de la gauche se portait à notre droite, et que se présentant sur la route de Parigné pour la traverser en vue des deux pièces il essayait leur feu, ainsi que celui des mitrailleuses.

Selon nous, il devait avoir pour but d'attaquer notre position. Le voisinage du Tertre-Rouge, dont nous connaissions les formidables défenses, nous rassurait ; cependant nos officiers nous tenaient sur un qui-vive permanent.

Nous ne nous trompions pas : nous eûmes bientôt la preuve que la manœuvre allemande avait réussi. L'ennemi avait traversé la route en se tenant hors de portée de nos pièces, et dans la seconde partie de l'après-midi un certain nombre d'obus provenant de l'aile marchante s'abattirent en avant de nos lignes ou passèrent au-dessus de nos têtes, tâtant, fouillant le terrain, puis plus tard, quand le jour commença à baisser, les fantassins allemands ayant pris position en face, la fusillade s'en mêla.

A la lettre, ce fut une traînée de poudre qui s'allongea de plus en plus sur notre droite ; puis comme toujours, à la tombée de la nuit, ce fut un redoublement de vacarme, un feu de mousqueterie ininterrompu ; c'était le moment décisif de la journée, les Prussiens voulaient en finir et emporter la position par un dernier acte de vigueur.

Quand il fit tout à fait nuit, le bruit cessa ; on n'entendait plus que quelques coups de feu isolés dans la direction du

Tertre-Rouge, dont nous étions éloignés de dix-huit cents mètres environ.

Je me rappelle parfaitement qu'à ce moment, dans le calme relatif de la nuit, un bruit singulier se fit entendre ; il me causa une impression plus profonde que les coups de fusils auxquels nous avions fini par nous habituer.

C'était un cri humain poussé par des milliers de voix, qui s'étendait comme une chaîne interminable en face de nous, dans la même direction que la fusillade de tout à l'heure.

Ce n'étaient pas des hurrahs ni des cris furieux poussés comme pour un assaut ; les cris, au contraire, étaient plutôt doux et trainards et comme un appel formé sur deux notes seulement et sur deux syllabes ayant la même consonnance que ces deux mots : viens donc ! viens donc !

Nous devions, du reste, entendre quelques jours plus tard à Saint-Jean-sur-Erve ce même appel ; et c'était bien un appel destiné à former et lier par la voix cette chaîne immense d'hommes qui marchaient dans la nuit et s'avançaient en ligne, malgré l'obstacle des fourrés de sapinières, vers le Tertre-Rouge.

Nous entendîmes tous cet appel sans nous l'expliquer alors ; il causa parmi nous un certain émoi, mais cependant ne provoqua pas une crainte marquée ; nous ne pouvions nous douter de ce qui se passait.

La nuit était venue, noire, épaisse, et nous entendions toujours des coups de feu isolés ; ils venaient d'en face, tirés à une certaine distance ou des environs du Tertre-Rouge.

Sur notre gauche, silence profond.

CHAPITRE XI

La nuit du 11 au 12 janvier. — Le matin du 12 janvier. — La 4^e en tirailleurs. — En retraite sur le Mans.

Avec la nuit, le froid de la journée déjà intense avait redoublé, nous étions transis, nous souffrions de la faim ; depuis trois jours aucune distribution n'avait été faite, les vivres de réserve du sac, les petites provisions de la musette mangées sur le pouce étaient épuisées depuis longtemps, nous n'avions plus pour nous fournir de pain, de vin et d'eau-de-vie les innombrables mercantis, qui avant les hostilités encombraient les routes et le camp ; ils avaient disparu aux premiers coups de fusil, telle une volée de moineaux.

On pourra se faire une idée de l'état d'esprit où se trouvaient les mobiles, en pensant que, sous une température glaciale, nous venions de passer deux nuits dehors, dans la neige, sans fermer l'œil, que les estomacs étaient vides, et que les émotions par lesquelles nous avons été secoués depuis vingt-quatre heures, jointes à la fatigue et au manque de sommeil, avaient amené chez nous un état fébrile ; nous grelottions autant de la fièvre que du froid.

Epuisés moralement et physiquement et nous croyant toujours sur le point d'être menés au feu, un véritable épuisement s'était emparé de nous.

Ainsi que la nuit précédente, c'était une nouvelle faction que nous devions monter jusqu'au matin.

Etendus à terre, derrière les faisceaux qui avaient été formés au milieu des sapins, les mobiles, la tête posée sur le sac, succombaient au besoin de dormir ; l'imagination envahie par les plus pénibles pensées se laissait aller aux pires divagations ; les quelques mots de conversation échangés avec les camarades

n'étaient empreints que de découragement et de sombre tristesse.

Les sous-officiers avaient reçu l'ordre de veiller à ce que les hommes ne se laissent pas aller au sommeil ; il fallait les tenir éveillés en cas d'alerte. La recommandation était faite aussi avec l'intention d'éviter les congélations des extrémités ; il y eut cependant cette nuit-là quelques cas de pieds gelés ; les souliers, qui depuis trois jours baignaient dans la neige, prenaient l'eau comme des éponges ; malgré une lutte de tous les instants, les sergents et les caporaux ne pouvaient obtenir le résultat demandé.

Alors le commandant Simonard du 2^e bataillon, dans le but d'essayer de combattre le sommeil, autant que pour dégourdir nos membres, nous autorisa à allumer des feux de bivouac en prenant toutes les précautions pour les dissimuler ; en quelques instants des branchages sont réunis, les cercles se font autour des foyers et la flamme se montre éclairant des visages défaits. Mais soudain... pst... pst... les balles sifflent à nos oreilles, il faut disperser les tisons et nous replonger dans l'obscurité.

A deux ou trois reprises ce fut même jeu, les feux rallumés durent être éteints, l'ennemi plus rapproché qu'on ne le croyait nous surveillait. Des hommes de bonne volonté furent envoyés sur le front, quelques coups de fusil échangés, et défense expresse alors fut faite de chercher à rallumer les feux, qui révélaient trop notre emplacement.

En ce moment, une chose inexplicable pour nous se produisait : nous entendions siffler les balles, elles coupaient les branches au-dessus de nos têtes, ce n'était donc pas des hallucinations ; cependant nous ne percevions aucune détonation. Était-ce la distance ou le vent du nord qui rabattait le bruit de la détonation déjà assourdie par la couche de neige ?

A notre droite se trouvaient nos camarades du Loir-et-Cher. C'étaient des amis pour nous, nous ne nous étions pas quittés depuis le début de la campagne, faisant partie de la-même divi-

sion. Quelques-uns d'entre eux s'étaient approchés de nos feux dès qu'ils les avaient aperçus; ils nous avaient appris que trois des leurs, à la nuit, s'étaient écartés dans la direction du Tertre-Rouge, en arrière de nos lignes; ils allaient en toute assurance à travers les sapins à la recherche d'une habitation où ils pensaient avoir chance de trouver quelques provisions à acheter; ces trois hommes se heurtent tout à coup à une sentinelle prussienne, le cri : Werda! se fait entendre, suivi aussitôt d'un coup de feu. Un des mobiles atteint avait roulé à terre; les deux autres affolés prenaient leur course, rentraient hors d'haleine et racontaient au retour leur funeste rencontre.

Ce fut ainsi que nous apprîmes la prise du Tertre-Rouge.

Était-il possible qu'une position pareille ait pu tomber en si peu de temps, et pour ainsi dire sans lutte. Placés où nous étions, à si petite distance, aucun bruit ressemblant à celui d'un combat ne s'était fait entendre. Rien n'était si vrai cependant, et la suite nous le prouva.

Cependant, accroupis à terre, serrés les uns contre les autres, la plupart des mobiles, la tête penchée sur l'épaule du voisin, succombaient au besoin de dormir. Un obus tombant près d'eux ne les aurait pas, je crois, fait sortir de leur léthargie. Nous étions tous incapables d'analyser la suite de nos idées, et à plus forte raison de nous rendre compte de la gravité des événements.

Tout à coup, un galop de cheval se fait entendre sur le chemin aux bœufs et s'arrête brusquement. Le cavalier s'avance vers nous demandant en hâte le colonel; il pouvait être onze heures; quelques instants après, nos officiers recevaient l'ordre de nous former en colonne d'attaque.

Tout le monde se relève, on ne pense plus au sommeil, la plupart des mobiles mal réveillés trébuchent aux premiers pas, et le bataillon se trouve bientôt en ligne dans le chemin aux bœufs.

Le commandant passe sur le front, puis nos officiers après nous avoir formés en sections de compagnies font mettre baïonnettes au canon.

Ma compagnie, la quatrième, dont c'était le tour de marcher, prit la tête du bataillon.

Mes souvenirs sont précis, je revis parfois en pensée ces instants tragiques.

Les compagnies étaient réduites à quatre-vingts hommes environ chacune, les sections se composaient donc d'une vingtaine d'hommes, c'est-à-dire de dix files qui tenaient la largeur du chemin, chacun de nos officiers était à la tête de sa section réglementaire, le sergent-major commandant la troisième.

Comme sergent, je me tenais à la droite de ma section qui était au premier rang; devant nous, M. Deforges notre lieutenant se montrait très décidé; il avait tiré son sabre dont il tenait la pointe appuyée sur le bout de sa botte, c'était sa manière habituelle, et là, ainsi qu'à l'exercice de chaque jour, il plaisantait encore et trouvait le moyen de dérider le front de ses hommes; près de lui était placé le clairon qui devait sonner la charge.

Notre capitaine, toujours brave et excellent homme, circulait dans nos rangs, surveillait son monde, s'assurant dans l'obscurité que les sacs étaient à hauteur voulue, les ceinturons suffisamment serrés et retenant les musettes sur la hanche de manière à ne pas gêner le mouvement des bras.

Tous ces préparatifs, dans la nuit, ne laissaient pas que de donner matière à réflexions. Après notre attitude passive de la nuit précédente dans la tranchée du Tertre de Changé, nous allions cette fois nous donner de l'air, du mouvement, vu la courte distance qui nous séparait du Tertre-Rouge, l'événement ne devait pas tarder.

L'ordre donné était de reprendre le Tertre-Rouge à la baïonnette; défense de tirer un coup de fusil; si nous abordions l'ennemi ce ne devait être qu'à l'arme blanche, afin disait le

capitaine de pas tirer sur les camarades qui devaient marcher de différents côtés en même temps que nous sur la position.

« C'est un rude effort qu'on nous demande, ajoutait-il ; allons, mes enfants, pensez à vos familles que vous défendez ! Manceaux ! du courage, après tout on ne meurt qu'une fois. »

Telles étaient ses paroles dans leur laconique énergie. Notre capitaine n'était pas orateur, il prêchait plutôt d'exemple.

Quant à moi, ma résolution était bien prise de ne pas boudier, je voulais être digne de mes galons de sergent, j'étais décidé à bander toutes mes forces et à faire mon devoir. J'avoue, cependant, que ce fut avec un véritable soulagement que, saisissant quelques mots échangés entre le capitaine et le lieutenant, j'entendis le premier qui expliquait que nous étions précédés dans notre mouvement par une première colonne d'attaque, qu'il s'agissait surtout de soutenir, et que nous ne venions qu'en seconde ligne ; de là, la défense expresse de tirer.

Si l'on nous avait mis en marche de suite, je suis persuadé que les mobiles se seraient bien comportés et eussent fait leur devoir, comme ils l'avaient fait sur d'autres champs de bataille ; mais on nous laissa piétiner la neige dans les fondrières du chemin aux bœufs, immobiles, l'arme au pied pendant deux heures ; les ressorts auxquels nous avions fait appel se relâchèrent, l'effet stimulant du coup de fouet était tombé.

Sous l'empire du froid, de la fatigue, la démoralisation reprit le dessus ; et puis, il fut trop question entre nous des tranchées que nous connaissions tous, qui naturellement devaient être occupées par l'ennemi et d'où il faudrait le déloger.

Il y avait à peine trois quarts d'heure que nous étions sur le qui-vive, l'arme au pied, que déjà des défaillances se produisaient ; des hommes se laissaient tomber dans les fossés de chaque côté du chemin ; les paroles et les menaces ne servant à rien, les bourrades, les coups même furent employés par les sous-officiers, pour faire relever les malheureux, ce fut inutile.

La neige qui s'était remise à tomber saupoudra de ses flo-

cons les corps inertes de ces hommes; ils étaient devenus insensibles à tout devoir, ils n'avaient même pas la volonté de se relever pour secouer la neige qui peu à peu les recouvrait.

Tristes exemples pour les gens de cœur qui se raidissaient en ce moment et faisaient un suprême appel à ce qui leur restait d'énergie.

Le général Deplanque passa devant nous, de nombreux officiers d'état-major passèrent et repassèrent, et ne purent faire que de pénibles constatations.

Bref, il y avait environ deux heures que nous étions debout dans le chemin aux bœufs quand le commandant Simonard reçut l'ordre de nous faire reprendre l'emplacement que nous occupions précédemment au-dessus, dans les sapins; l'attaque de vive force était décommandée.

Les faisceaux furent rétablis à nouveau et les mobiles, assis ou étendus à terre, attendirent le jour pleins d'anxiété, sans feux, par une température sibérienne, qui les glaçait jusqu'aux moëlles.

De temps à autre, les sous-officiers recevaient l'ordre de réveiller et faire lever les hommes, puis de reporter les faisceaux vingt pas en arrière, pour les ramener ensuite une heure plus tard sur le premier emplacement.

Ces mouvements s'exécutaient avec des gestes d'automates par des hommes qui semblaient en léthargie et inconscients de leurs actes, tellement ils succombaient sous le besoin de sommeil; d'autres, énervés, colères, lançaient au ciel de furieuses imprécations.

Cette nuit fut pour tous une nuit de damnés; elle nous fit voir et éprouver de la guerre toutes les misères, toutes les souffrances.

Au matin, dès qu'il fit assez clair pour distinguer ce qui se passait, nous jetâmes les yeux autour de nous. En face, le cirque de neige était désert, véritable solitude; au delà, à la lisière des sapins, nul mouvement, tout était dans le calme; à

droite, du côté du Tertre-Rouge, aucun bruit, rien qui put décéler la présence des allemands. Nous ne pouvions cependant regarder de ce côté qu'avec une certaine appréhension ; de jeunes sapinières, formant de véritables fourrés de la hauteur d'un homme, pouvaient y dissimuler un ennemi embusqué, invisible et qui nous épiait.

A notre gauche, débouchaient par le chemin aux bœufs sur la route de Parigné des troupes d'infanterie et des mobiles qui refluaient en désordre sur Le Mans.

Tout à coup, avant que le jour fut tout à fait levé, dans le calme du matin, un coup de canon retentit tiré du Tertre-Rouge. L'obus passa en grondant dans la direction de Pontlieue. Cette détonation nous donnait la preuve évidente que les Prussiens occupaient la position ; ils appuyaient ainsi leur prise de possession.

Les détonations suivirent ensuite, sans relâche, avec un intervalle de quelques minutes entre chaque coup de canon, comme un glas monstrueux qui sonnait le deuil de la France.

Le premier obus était allé tomber si loin que nous n'avions pas entendu son éclatement ; en revanche, ceux qui suivirent, tirés pour la plupart dans notre direction, semblaient fouiller le terrain vers nos parages, chercher la route de Parigné couverte de la débandade.

Les projectiles, rasant parfois les grands sapins qui nous abritaient, en coupaient les hautes branches et allaient éclater en terre, cent ou deux cents pas plus loin, de l'autre côté de la route. Un de ces obus, mieux dirigé, ou plutôt une boîte à balles (mitraille) explosait au-dessus de nos têtes, nous faisant jeter à terre d'un mouvement instinctif et involontaire.

Un homme de la compagnie venait d'avoir le bras brisé au-dessus du poignet par le manchon de plomb du projectile.

Puis les deux pièces d'artillerie de la route de Parigné furent emmenées par leurs artilleurs. Ce départ précipité au trot des chevaux, se produisant au milieu des troupes qui battaient en

retraite vers Le Mans, ne fit qu'augmenter le désordre qui régnait déjà et amena une sorte de panique sur la route.

Comme bien on pense, aucun de ces mouvements ne nous échappait, et ils n'étaient pas de nature à apporter le calme parmi nous.

Nos officiers s'efforçaient de tenir nos rangs à peu près alignés et y arrivaient difficilement.

Pour augmenter le désarroi, nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que nous servions de cibles aux fusils prussiens. Une fusillade invisible partait en face sur main droite. Les détonations par suite de la distance arrivaient assourdies à nos oreilles, et une grêle de balles sifflait dans l'air. Elles passaient généralement un peu haut, avec un bruit prolongé et caressant comme celui de projectiles arrivés au bout de leur course ; quelques-unes cependant venaient frapper à hauteur d'homme les sapins, dans le tronc desquels elles s'enfonçaient, projetant les débris d'écorces.

Plusieurs hommes furent atteints ainsi dans le bataillon.

L'ennemi était absolument invisible, c'était déconcertant. Si nous avions réfléchi, avec la connaissance du terrain que nous possédions, nous nous serions rendu compte que les allemands placés au fond de la vallée, au bas de l'éminence, ne nous voyaient pas plus que nous ne les voyions nous-mêmes, ils tiraient sur nous au jugé, en exécutant un tir plongeant, notre présence et l'emplacement que nous occupions ayant été dévoilés au cours de la nuit à leurs vedettes par nos feux de bivouacs.

Sur l'ordre du commandant Simonard, notre capitaine fit avancer sa compagnie et nous plaça derrière le talus du chemin ; là nous étions à l'abri et prêts à riposter quand le moment serait venu.

C'était du reste le tour de la compagnie de marcher en tirailleurs.

Il pouvait être environ neuf heures.

Ce fut le colonel qui vint en personne donner des instructions au capitaine Legoult. Celui-ci, le sabre nu à la main, prit ses dispositions, défendit de tirer avant son ordre et commanda : en tirailleurs, en avant !

Personne ne bouda, parmi ceux des mobiles qui durant la nuit s'étaient montrés les plus découragés ce fut le même élan.

Nous escaladons le talus et nous répandons dans l'espace découvert qui s'étendait devant nous.

Le déploiement de la compagnie se fit au pas de course, puis une fois les distances obtenues entre les tirailleurs, nous avançons hardiment, sans précipitation.

La marche était difficile sur ce terrain semé de fondrières, de trous recouverts de neige et où, croyant poser le pied sûrement, nous enfonçons jusqu'aux genoux.

Au bout d'une centaine de pas la déclivité du sol s'accroît brusquement, un immense espace tout blanc de neige, piqué çà et là d'arbres isolés s'étendait en contre-bas. Ce fut là seulement qu'il nous fut permis de nous rendre compte exactement de la configuration du sol et de la position occupée par l'ennemi.

En face, à deux ou trois cents pas, autant que le léger brouillard du matin nous permettait de voir, se présentaient des champs plantés de châtaigniers ou des vergers de pommiers ; puis au delà, les toits de quelques maisons de fermes espacées.

A gauche, un rideau de sapins longeait la route de Parigné ; puis à notre droite, tout au loin, bornant le paysage, s'étendait un épais rideau de sapinières qui se continuait ininterrompu formant un immense demi-cercle.

Dès que notre ligne eut commencé à descendre la pente, nous nous trouvâmes absolument à découvert, cible vivante, chacun de nous formant silhouette sur la blancheur de la neige et bien en vue des Prussiens qui nous en fournirent de suite la preuve

en nous envoyant une décharge de leurs fusils... pst... pst.
pan... pan...

Les balles sifflaient assez nombreuses venant toutes de la droite, et les têtes de rentrer dans les épaules, faisant aux projectiles le salut obligé.

Cependant la chaîne couvrant un espace de 150 à 200 pas continuait d'avancer lentement, après un instant d'hésitation vite réprimé, les hommes, le corps penché en avant, le doigt sur la gâchette du fusil, cherchant l'ennemi des yeux.

Un petit fossé à sec, ou plutôt une séparation de propriété formant banquette se présente, les trois sections de droite trouvent le moyen de s'y loger, et de cet abri quelques balles sont d'abord envoyées au jugé pour tâter l'ennemi resté toujours invisible et qui maintenant avait cessé de tirer.

Les yeux fouillaient l'espace, plusieurs mobiles doués d'une bonne vue aperçurent deux ou trois silhouettes se détachant sur le fond noir des sapins à droite. Un instant s'éccula et chacun put apercevoir dans la même direction une douzaine de silhouettes nouvelles en mouvement, semblables aux premières, se montrant à la lisière du bois; puis le groupe disparaissait soudain, se dissimulant très probablement derrière un talus qui formait la clôture de la sapinière.

Trois à quatre cents pas nous séparaient. De suite le feu s'engageait à la droite de la compagnie, chaque homme déchargeant son fusil sur les indications du capitaine qui désignait avec son sabre la direction du tir.

La droite de notre chaîne en avançant avait pu prendre vue derrière une petite butte ou plutôt un ressaut du terrain situé à une cinquantaine de pas en avant du fossé; les hommes composant les premières files y aperçurent sur le versant opposé deux soldats prussiens couchés sur le dos, immobiles, leur fusil jeté à quelques pas d'eux.

Nos mobiles les prirent pour deux morts et ne jugèrent pas utile de leur envoyer quelques balles pour les tâter, obéissant

au capitaine dont les ordres étaient de tirer plus loin dans les sapinières, ce dernier ne pouvant sans doute les apercevoir de l'endroit qu'il occupait.

Plus tard, nos mobiles en exprimèrent un vif regret. Dans leur esprit ces deux allemands, deux vedettes, avaient usé d'une ruse de guerre en faisant le mort et personne ne douta que ces deux ennemis épargnés par nous furent peut-être les plus enragés à nous fusiller dans le dos l'instant d'après, quand nous battîmes en retraite.

Ma section occupait la gauche de la ligne, elle était toujours à découvert, le capitaine me fit dire d'appuyer le plus possible à gauche, de me rapprocher de la route de Parigné; ce que je fis en élargissant la chaîne des tirailleurs.

Un bouquet de sapins, qui bordait la route, me donnait de l'inquiétude; nous nous en rapprochions cependant à bonne allure, aucune balle ne venait de ce côté.

J'étais sur le point de faire ouvrir le feu par ma section sur ces arbres avant de les atteindre, afin d'en avoir le cœur net, quand je vis sortir du fourré un lieutenant de la ligne qui agitait son mouchoir et me faisait, par de grands gestes, signe de venir à lui.

L'endroit qu'il occupait avec ses lignards était en bas de la côte des fermes. Il avait une vingtaine d'hommes déployés en tirailleurs perpendiculairement à la route. Ces hommes étaient dissimulés dans les sapins, couchés à terre, ayant vue sur la route, leurs sacs déposés devant eux et le fusil à l'épaule prêts à tirer.

Le lieutenant, qui me sembla très énergique, parut heureux du renfort qui lui arrivait; les hommes, eux aussi, nous regardaient avec satisfaction; il me fit prolonger par ma section la chaîne de ses tirailleurs qui se trouvait de cette façon reliée en quelque sorte avec celle formée par les nôtres.

Du fossé où elle se tenait, ma compagnie bien postée tirait assez mollement, visant les sapinières. Elle devait tirer à une dis-

tance de 250 mètres environ, autant qu'il était possible de faire une évaluation des distances sur ce linceul de neige dont la blancheur aveuglait. Elle envoyait ses balles par dessus les têtes des deux prétendus morts dans la profondeur des sapinières.

Quant à ma section, qui n'avait aperçu aucun ennemi devant elle, quelques cartouches seulement y furent brûlées, un peu au hasard il faut le dire.

Combien de temps dura ce court engagement ? Une demi-heure peut-être. Il ne nous avait du reste causé aucune perte.

Après une courte fusillade, le feu des Prussiens avait cessé presque de suite.

C'était un piège, expliquait plus tard notre capitaine. Ils voulaient nous laisser avancer le plus possible sur le terrain découvert que nous occupions, afin de nous mieux fusiller lorsque nous aurions battu en retraite ; et derrière les quelques hommes mis en avant il devait s'en trouver un plus grand nombre dissimulés dans les sapinières, que notre capitaine nous avait donné comme but de tir.

Le capitaine Legoult jugeant avoir exécuté la mission reçue, qui était de tenir le temps nécessaire pour que le régiment put se donner de l'air, lui permettre de se dégager des sapins, et battre en retraite sur Le Mans, donna ordre de nous replier.

A peine avions-nous commencé le mouvement de retraite que les allemands ouvrirent le feu sur nous. Cependant le mouvement se fit sans trop de précipitation, malgré la poursuite que nous donnaient les balles prussiennes, et tout en reculant, nous faisons volte-face pour riposter, le temps de nous donner la satisfaction de décharger nos fusils.

Les lignards eux, tenaient toujours dans leur fourré, bien dissimulés, sans faire feu. Je m'éloignais d'eux en me faisant le reproche de les abandonner, et aujourd'hui encore, en me demandant quel fut le sort de ces vingt braves, je ne puis y songer sans éprouver un serrement de cœur.

Quand nous fûmes arrivés à l'emplacement où nous avions laissé les nôtres, nous ne trouvâmes plus personne ; cela nous fit froid au cœur.

Nous prîmes alors la route de Parigné, où nous ne rencontrions que des fuyards isolés. Précisément les canons du Tertre-Rouge tiraient alors à coups précipités. Les obus déchiraient l'air au-dessus de nos têtes et allaient tomber à gauche et à droite de la route, brisant les sapins, ou bien éclatant dans les champs labourés punctuaient de trous noirs en éventail la couche uniforme de neige.

Ma compagnie retenue par notre capitaine, qui exigeait impérieusement l'ordre dans les rangs, marchait à une allure modérée. Au fur et à mesure que nous approchions du faubourg, l'encombrement se manifestait de plus en plus ; arrivés à la place de la Lune, croisement des routes de Parigné, de Tours, d'Angers et d'Arnage, l'encombrement était devenue une cohue. De ces dernières routes descendaient pêle-mêle des soldats de toutes armes, des voitures, des caissons, c'était un remous, au milieu duquel il était devenu impossible d'avancer.

Toute cette masse refluaît en désordre vers le pont de l'Huisne, aux approches duquel la presse était telle qu'il en était résulté un arrêt complet.

Une petite partie du régiment, les compagnies de tête, avaient cependant pu réussir à passer le pont.

On sait qu'il existe à droite, en contre-bas du remblai qui mène au pont actuel, une ancienne voie qui conduisait autrefois au vieux pont de Pontlieue, dont il ne reste plus que six arches de pierre. C'était encore, en 1871, ce passage qui desservait le moulin établi à cet endroit sur l'Huisne.

Presque tout le bataillon fut engagé dans cette issue. Nous y avons rejoint nos camarades, et bientôt les premiers rang des mobiles pénétraient dans le moulin et par d'étroits passages, resserrés, difficiles, où l'on ne pouvait avancer qu'un à un, à la queue leu leu, nous débouchons enfin sur l'autre rive.

Ce vieux pont, jadis détruit en partie pour empêcher l'entrée de la ville aux Vendéens en 1793, voyait aujourd'hui l'armée française utiliser ses ruines pour battre en retraite, échapper aux étreintes des Allemands.

Après la guerre civile, la guerre étrangère !

Je ne pus m'empêcher de me reporter quatre-vingts ans en arrière et de me faire cette réflexion : comme l'histoire se répète, et comme certains lieux ont une destinée historique et fatale !

Nos officiers jugèrent inutile de chercher à nous engager sur l'avenue de Pontlieue pour augmenter le désarroi qui y régnait ; nous contournâmes l'église Saint-Martin et atteignîmes par des rues parallèles la place de la Mission.

A cet endroit, l'encombrement était inouï. Un long convoi de voitures d'approvisionnement était engagé dans la rue Basse, pêle-mêle avec les caissons, l'artillerie et les troupes débandées.

Dans cette cohue indescrivable, un spectacle me frappa au passage ; c'était sur la place de la Mission, au milieu de cette mêlée humaine, une compagnie de gendarmes rangée dans l'ordre le plus parfait, l'arme au pied. Ces braves gens, impassibles, laissaient passer le torrent et se préparaient à disputer l'entrée de la ville à nos vainqueurs.

Quel contraste entre cette troupe disciplinée, bien aux mains de ses chefs et la débandade générale !

Sur la place de la Mission se trouvait une batterie de nouvelles pièces de bronze se chargeant par la culasse, dont on semblait ne pas s'occuper, qui n'était même pas attelée ; qu'est devenue cette batterie ? a-t-on pu l'évacuer à temps ?

Mêlés à la cohue lamentable des troupiers, aux uniformes sales, maculés de boue, qui remontait la rue Basse, nous suivîmes le flot humain.

Nous allions baissant la tête, harassés, honteux, ne sachant que répondre aux habitants arrêtés sur les trottoirs qui nous interrogeaient au passage, et qui ne se doutaient pas que quel-

ques heures plus tard, ils auraient devant eux les casques à pointes.

Une fusillade lointaine et le canon se faisaient entendre vers les emplacements que nous occupions le matin, et des obus tombaient avec fracas dans la direction de la gare sur notre gauche.

Des gendarmes postés au coin de toutes les rues transversales barraient impitoyablement le passage à tout soldat voulant s'écarter à gauche ou à droite. Je cherchais à me diriger vers la demeure de mon oncle Cossonneau, où je voulais retrouver et revoir ma sœur, mais ce ne fut pas sans peine que je réussis à trouver une issue qui me permit de braver la consigne.

Les magasins à l'intérieur de la ville commençaient à se fermer, les rues étaient encombrées par une multitude de soldats débandés qui circulaient en tous sens, piétinant dans la boue et la neige.

Enfin j'arrivai...

L'inquiétude était grande chez les miens. Depuis la veille surtout ils étaient dans les transes, sachant que les affaires tournaient mal. Ils se multiplièrent pour m'entourer de soins de toute sorte.

Littéralement rompu de fatigues, je m'assis devant une table servie auprès d'une cheminée. Mais quoiqu'on m'offrit pour me restaurer, et j'en avais pourtant fortement besoin, je suppliai qu'on me laissât fermer les yeux et dormir quelques instants ; le besoin de dormir devait passer avant celui de manger : il me terrassait.

Un sommeil de plomb s'empara de moi sur la chaise où j'étais incommodément assis.

Au bout d'une heure, on me secoua pour me réveiller.

J'abrège ici... les souvenirs me sont trop pénibles ; il fallait repartir.

Ma pauvre sœur en me faisant ses adieux me glissa quelques louis, à peu près tout ce qu'elle possédait, pour garnir ma

bourse. Une dernière fois je l'embrassai et la séparation eut lieu.

Quand pourrions-nous nous revoir ?

Quelles sombres pensées ! quels soucis !

Je devais abandonner ceux que j'avais de plus chers, abandonner ma ville natale, en un mot, abandonner tous les miens, qui demain peut-être subiraient les exactions et les insolences d'un ennemi vainqueur !

Ah ! ne pas avoir su défendre son foyer !

.

Il était midi à l'horloge de la halle.

Le temps était sombre, absolument triste, les rues avaient un aspect lugubre. Les soldats en troupes roulaient d'un pas pesant, sans mot dire, du côté indiqué pour la retraite, vers la route de Laval.

Je pris la rue Saint-Louis, encombrée dans toute sa largeur par un convoi qui se trouvait immobilisé.

Du haut de la rue, on n'apercevait en contre-bas, dans son prolongement, que des bâches de voitures innombrables, recouvertes de neige, serrées les unes contre les autres sur deux ou trois rangs. En tête, plusieurs chevaux, rosses efflanquées, fourbues, s'étaient abattus à la descente et ne se relevaient pas, malgré les coups de fouet des conducteurs. Il en résultait un arrêt pour toutes les voitures qui venaient à la suite, et un encombrement général pour les piétons.

Evitant le pont Napoléon, passant par le pont Perrin où l'on circulait plus facilement, puis gagnant la rue Montoise, j'arrivai à la place de la Croix-d'or ; là je retrouvai un groupe de camarades avec des officiers ; il y avait des hommes des divers bataillons ; puis on prit la route de Laval.

Arrivé à la hauteur du passage du chemin de fer, notre groupe s'arrêta une heure environ, pendant laquelle de nombreux trains passèrent sous nos yeux fuyant vers la Bretagne. Cet arrêt nous

permit de rallier un certain nombre de mobiles égarés parmi les troupes qui défilaient en désordre devant nous.

Nos officiers attendaient, paraît-il, un ordre probable de nous diriger sur les hauteurs de Saint-Georges, d'où nous devions reprendre le combat et où, disait-on, se concentrait de l'artillerie. De braves habitants du Mans, doués d'un optimisme robuste, se faisant l'écho d'une rumeur fantaisiste, ne nous avaient-ils pas déjà expliqué notre retraite comme un mouvement stratégique !

Je cite ce souvenir sans y apporter le moindre commentaire.

De l'emplacement élevé où nous nous trouvions, nous entendions par delà le coteau sur lequel s'étagait la vieille cité mancelle, et que le demi-brouillard nous masquait, le bruit d'une fusillade qui se produisait entre nos vainqueurs et les derniers défenseurs de la ville, nous avions le cœur serré.

Puis un dernier flot de soldats débandés : lignards, chasseurs, mobiles, artilleurs, tel un troupeau bigarré, reflua dans notre direction et nous dépassa. Nos officiers alors, nous firent suivre le mouvement de la retraite sur la route de Laval, qui se déroulait pareil à un grand sillon noir au milieu de la campagne recouverte de neige.

Il faisait presque nuit quand nous arrivâmes à la hauteur de Trangé ; on s'engagea à droite par un petit sentier à travers un bois de sapins, au bout duquel nous aperçûmes les ruisseaux gelés et les pelouses blanches du château de la Groirie, dont toutes les fenêtres étaient éclairées.

Les mobiles du 33^e se groupèrent. Nous représentions environ deux compagnies. On nous fit cantonner, partie dans les écuries et les remises du château, le surplus dans les bâtiments de la ferme.

Après une journée doublement pénible comme celle qui s'achevait, ayant le couvert, nous étendions avec satisfaction nos membres brisés sur la paille dont nous étions largement pourvus ; puis, malgré notre tristesse, les conditions d'esprit où nous

nous trouvions, malgré l'absence de souper, notre jeunesse fut bientôt terrassée par le sommeil.

Nous dormions donc à poings fermés, oubliant nos peines, nos fatigues, nos misères passées et celles qui nous attendaient, quand dans la nuit noire nous sommes réveillés en sursaut par des coups frappés violemment aux portes, et les cris : Alerte ! alerte !.. Sac au dos !

Il était à peine quatre heures du matin, plusieurs heures nous séparaient encore de la venue du jour et, fusil sur l'épaule, nous reprenions dans l'obscurité la marche de la retraite par de petits chemins détournés, abominables de boue.

Au jour, nous arrivions à Chauffour, où nous retrouvions le gros du régiment.

CHAPITRE XII

Journée du 13 janvier. — L'incident de Joué-en-Charnie. — La nuit du 14 au 15 janvier. — Combat de Saint-Jean-sur-Erve (15 janvier 1871).

Les compagnies se reformèrent tant bien que mal, puis nous vîmes arriver plusieurs voitures du convoi. Bon ! disons-nous, ce sont des vivres, on a pensé à nous, nous allons avoir quelque chose à nous mettre sous la dent... La distribution se composa de paquets de cartouches, dont nous ne manquions pourtant pas, n'en ayant que peu brûlé ces derniers jours.

Alignés sur le côté de la route, nous laissons passer, activés par la gendarmerie, tous les groupes de soldats qui restaient en arrière, et au moment de nous mettre en marche, nous apprenons que nous formions l'arrière-garde.

Derrière nous ne venait plus qu'un peloton de chasseurs à cheval, commandé par un capitaine de cavalerie appartenant à l'état-major. Ce capitaine, reconnaissable à sa pelisse bleue

d'une nuance particulière était pour nous une vieille connaissance. Il s'était toujours montré d'une rare énergie. Aujourd'hui, il avait pour mission de presser les trainards et tenir son peloton en contact avec les uhlands lancés à la poursuite de notre malheureuse armée.

Nous marchons toute la journée sur la route de Laval, traversant successivement Coulans, Brains, pour ne nous arrêter qu'aux environs de Chassillé, à la nuit noire.

Là, nous devons passer la nuit sur la route, au bas d'une côte, dans un fond ; les faisceaux et les feux de bivouac sont installés sur les berges.

Presqu'en face de l'emplacement de ma compagnie, se trouvait une petite maison de ferme, pauvre, misérable, où s'était installé un général, dont je ne me souviens pas le nom, il y recevait à chaque moment des estafettes. Un factionnaire était à la porte.

Aucun de nous n'osait approcher, encore moins pénétrer dans cette maison, la croyant entièrement occupée par le général, ses officiers d'ordonnance et les plantons.

Cependant, la pensée d'une nuit à passer dehors ne me réjouissait qu'à demi. Je souffrais de la poitrine, une toux opiniâtre me secouait de la tête aux pieds : j'avais cela de commun avec presque tous les camarades.

M'enhardissant, à la faveur des ténèbres, je contournai la maison et découvris par derrière, donnant sur les champs, une petite écurie dont je poussai la porte. Il y faisait noir comme dans un four. A la lueur d'une allumette, j'aperçus à l'intérieur un cheval attaché au râtelier et, presque sous les pieds de l'animal, deux hommes couchés à terre.

L'un de ceux-ci me reconnaissant de suite, m'appela par mon nom, et m'offrit malgré le peu d'emplacement de partager le gîte.

C'était un sous-officier de la 2^e compagnie, un vieux camarade d'école, mon ami Constant Foucault : « Installes-toi près de

« ne crains rien », me dit-il, « si le jour, nous en serons informés par la compagnie qui me savent ici ; dormons et l'occasion se présente, il faut savoir ».

Le breton, ne parlait pas français, son langage.

Le cheval en occupait une grande part. Il se rangea docilement au long du mur, se réveiller de temps à autre, par ses mouvements.

À l'ouverture, nous passâmes, mon ami et moi, une bonne nuit, tandis que les autres restèrent exposés au vent, au froid, à la neige, sur la neige.

Le lendemain, à l'aube, nous partîmes. Le guide tutélaire qu'au jour, pour rejoindre le camp, occupèrent toute la matinée le même guide, le qui-vive, prêtes à marcher au pas.

En milieu de la journée que l'on nous fit faire, nous restâmes en arrière, au-delà du village de la Chapelle.

Sur la route, pendant lequel nous fûmes exposés à une pluie de mousqueterie assez violent, auquel nous n'avions pu échapper. Il y avait eu lieu dans les environs de la Chapelle la nuit. Il dura à peu près trois heures. Les ennemis vinrent tomber dans nos parages, dans les environs de la Chapelle.

Après avoir repris le mouvement de retraite, nous arrivâmes à la Chapelle-en-Charnie.

Le mouvement fut très court, il faisait déjà nuit. Nous nous retirâmes de ce village, après avoir gravi une colline, au haut de laquelle les habitants du village se tenaient à la gauche autour du clocher.

Le régiment reçoit l'ordre, c'était maintenant la coutume, de bivouaquer sur la route auprès de nos amis du 37^e de marche.

Quelques compagnies cependant sont amenées au village, la 4^e était du nombre ; bonne affaire, pensons-nous, c'est pour cantonner.

Le bourg sans aucune lumière était lugubre, avec toutes les portes et les fenêtres de ses maisons hermétiquement closes. Nous débouchons à un carrefour, où se trouvaient un groupe de cavaliers qui avaient mis pied à terre et tenaient leurs montures par la bride.

Nous reconnaissons la silhouette à cheval du fameux capitaine bleu, qui dominait les têtes. Une discussion avait lieu, le capitaine gesticulait et s'exprimait sur un ton menaçant et irrité. Tout à coup une voix déchirante répondait à la sienne, clamant sur une note aiguë : grâce !... grâce ! mon capitaine !

C'était un des chasseurs du peloton, debout à terre, qui étendait des bras suppliants vers son chef. Celui-ci avait retiré un revolver de ses fontes, et froidement en tirait à bout portant deux coups précipités dans la poitrine du malheureux, qui roulait à terre poussant des gémissements inarticulés.

Les camarades de la victime nous apprirent qu'à plusieurs reprises déjà, dans la journée, ce mauvais soldat étant ivre avait injurié son capitaine, et l'avait insolemment prévenu que son intention bien arrêtée était de désertir dès que l'occasion s'en présenterait. Une dernière incartade venait de se produire en arrivant à Joué, et l'officier menacé, injurié à nouveau, n'avait pas hésité à sévir.

Sur le coup nous avons tous été profondément indignés et secoués d'émotion, et maudissions la barbarie de cette exécution sommaire.

A trente ans de distance, nous mesurons autrement la conduite de cet officier, chargé de l'exécution d'une consigne qui devenait inexorable dans les circonstances où nous nous trouvions.

Hélas ! en temps de guerre il faut des exemples pour le maintien de la discipline, et celui-là, quoique cruel, était nécessaire, il faut bien l'avouer.

Cependant, dans la suite, après l'évènement, nous ne pouvions apercevoir l'officier bleu sans avoir une malédiction pour lui.

Déjà nous venions d'être fâcheusement impressionnés par un de ces accidents trop fréquents avec les armes à feu. Quelques instants auparavant, nous avions laissé sur la route le 37^e qui y installait son bivouac ; les troupiers étaient groupés en cercle autour des feux, quand un des leurs, maniant son fusil avec l'intention, paraît-il, de le nettoyer, oublia que son arme était encore chargée. Le coup partit, la balle alla percer de part en part le soldat placé vis-à-vis. Pendant qu'on emportait ce dernier inanimé, l'auteur de la maladresse, fou de douleur, voulait se tuer à son tour, et ses voisins avaient dû lutter avec lui pour lui arracher son fusil et l'empêcher de mettre son projet à exécution.

Ces deux tristes incidents, dans l'état d'esprit dû à la fatigue, à l'épuisement moral autant que physique où nous nous trouvions, nous avaient fortement impressionnés.

Un officier supérieur nous dirigea vers les jardins qui entouraient le bourg sur le versant à l'est, c'est-à-dire du côté où l'ennemi pouvait se présenter, puis on nous aligna derrière les buissons, les haies, dans les fossés, de manière à nous dissimuler.

De l'endroit que nous occupions, nous dominions la grande route en biais, à courte portée, et un vallon tout blanc de neige se déployait sous nos pieds. La position était des mieux choisie ; au cas où l'ennemi se serait avancé par la route ou aurait tenté l'escalade de Joué, nous l'aurions fusillé de première main.

La nuit était venue sur ces entrefaites, noire, brumeuse. Accroupis dans notre embuscade, un froid atroce nous engourdissait ; défense de rompre le silence, d'allumer pipes ou cigarettes.

Nous restâmes ainsi en faction deux mortelles heures, dans la neige, sans qu'aucun incident se produisit.

Enfin, grâce à Dieu, nous fûmes relevés, et donnant leurs ordres à voix basse, nos officiers nous ramenèrent dans l'intérieur du bourg où nous étions maintenant autorisés à cantonner ; mais comme je l'ai dit, toutes les habitations étaient fermées et vides.

Saisis de panique, les habitants qui avaient entendu le canon de la veille à Chassillé avaient pris la fuite, abandonnant tout ce qu'ils possédaient, dans la crainte des obus ou d'un combat possible chez eux.

Après avoir heurté vainement un certain nombre de portes et de contrevents, le capitaine Legoult avisant une maison sans volets me donna l'ordre d'enfoncer un carreau avec la crosse de mon fusil, et de faire jouer l'espagnolette. Ce fut vite fait ; enjambant la fenêtre un instant après j'étais à l'intérieur, puis ouvrant aux camarades, nous étions enfin abrités dans un immeuble veuf de ses habitants.

La réserve de chauffage fut découverte, et les fagots flambèrent dans la vaste cheminée autour de laquelle nous nous pressions confusément, chacun ouvrant des yeux heureux à cette flamme brillante et réjouissante qui faisait danser nos ombres sur les murs, et dont la chaleur en même temps qu'elle dégourdissait nos membres soulevait une buée épaisse de nos capotes saturées d'humidité.

Ce furent quelques instants d'un véritable bien-être qui, hélas ! dura trop peu ; à peine nous étions nous laissés aller au sommeil, accroupis les uns contre les autres qu'il fallait reprendre notre marche interminable, nous replonger dans la boue, la neige, au milieu de l'obscurité profonde, par des chemins exécrables.

Après avoir atteint la forêt de la Charnie, nous marchâmes près d'une heure, le plus souvent à la file indienne, par des sentiers étroits, abruptes, obligés de repousser de la main les

branchages chargés de neige qui nous fouettaient le visage, et où nous glissions malgré nous aux descentes sur la terre grasse, entraînés par le poids du sac et du fusil.

Arrivés à une clairière, le cri : halte là ! qui vive ?... nous fit dresser l'oreille ; on se reconnut de part et d'autre ; c'étaient des cuirassiers en vedette. Ils manifestèrent à notre vue leur étonnement, on leur avait dit en les postant à cet endroit qu'il n'y avait plus après eux aucun soldat français ; le bruit de notre marche qu'ils percevaient depuis quelque temps dans le calme de la nuit, et qui leur faisait supposer l'approche d'une troupe allemande, semblait avoir fortement alarmé ces cavaliers.

Un temps de marche, puis nous passons près de grands bâtiments de ferme disposés en carré, au milieu desquels brûlait un brasier entouré de soldats ; le groupe dont je faisais partie y pénétra.

Les fermiers distribuaient du cidre au passage, ils avaient tué un certain nombre d'oies (que l'on élève en grande quantité dans le pays), dont les membres dépécés cuisaient au dessus du brasier dans une chaudière en fonte, la même probablement qui servait tous les jours pour préparer la pitance des animaux : veaux, vaches, ou porcs... nous n'y regardions pas de si près, trop heureux de rencontrer ces braves gens qui nous en donnèrent pour notre argent.

Ensuite, nous pénétrons dans une grange qui regorgeait déjà de soldats endormis, et nous asseyons dans un coin sans prendre la peine de retirer le sac de dessus les épaules ; l'abri semblait bon, nous étions sur le point de succomber au sommeil, quand soudain, des voix se font entendre vibrantes, énergiques ! Alerte !... debout !... en route !... criait-on à l'entrée de la grange.

D'un geste d'automate je me relevai et, saisissant mon fusil que j'avais conservé entre mes jambes, je me retrouvai dans la cour.

Deux brigadiers de hussards étaient là, tout droits sur leurs

étriers; la lame de leur sabre nu qu'ils tenaient au poing brillait, éclairée par les lueurs du brasier qui flambait toujours. C'étaient deux vedettes d'arrière-garde. Chargés de repousser devant eux les trainards, ils fouillaient les maisons de la route.

Ces hussards hâtaient notre départ en disant que les uhlands prussiens les suivaient à quelques cents mètres en arrière, qu'il n'y avait pas un instant à perdre.

Nous avons retrouvé des jambes. Enfin nous atteignons Saint-Denis d'Orques, où nous faisons une halte pour rallier les retardataires, les égarés, et nous engageons ensuite sur une route meilleure. Mais il se produisait à chaque instant de courts arrêts qui favorisaient singulièrement l'émiettement de ce qui restait des compagnies. Tout au plus, deci, delà, existait-il dans cette cohue quelques noyaux d'hommes ralliés autour de leurs officiers; l'obscurité du reste était si épaisse, que l'on n'y voyait goutte à quinze pas devant soi.

Dans le brouillard du matin, le jour naissant nous vit nous traîner péniblement, escaladant côtes après côtes sur la route accidentée, défoncée, et rompue par le génie en certains endroits. Enfin du sommet de la dernière côte nous apercevons, à un kilomètre environ, un village assis sur le coteau escarpé situé en face et qui semblait barrer le passage.

Nous descendons la route au bas de laquelle nous retrouvons une partie du régiment au bivouac. Ils se morfondaient nos amis, l'entrée du village étant consignée à la troupe.

Une distribution de vivres cependant avait eu lieu, la soupe cuisait et le café se préparait en plein air.

Un pont d'une seule arche, sous lequel coulait en grondant un gros ruisseau débordé, nous séparait de ce village qui avait nom Saint-Jean; le ruisseau c'était l'Erve.

De l'autre côté du pont se trouvait une place bordée de maisons aux façades blanches et d'auberges dont les enseignes alléchantes nous attiraient. A gauche une église neuve, d'où partait

un chemin qui suivait le cours de l'Erve dans le vallon au bas de l'escarpement du coteau.

Sur la place, il y avait une foule de cavaliers et d'artilleurs. Ces derniers les plus nombreux, nous les voyions sortir réjouis des auberges portant des bouteilles et des victuailles.

Et nous, de maugréer contre ce nouveau supplice de Tantale infligé à nos misères.

Des groupes de retardataires peu à peu rappliquaient, descendant la route que nous avions suivie nous-mêmes, de sorte que les compagnies se reformaient et avaient à peu près recouvré leurs maigres effectifs.

Tout à coup, un certain tumulte se produit sur la place, nous voyons plusieurs officiers supérieurs sortir précipitamment es auberges où ils se tenaient, donner autour d'eux des ordres, monter à cheval ; nos chefs à leur tour accourent de notre côté.

Nous remettons le sac au dos, les faisceaux sont rompus, la colonne est de suite reformée, et vivement on nous fait franchir le pont pour prendre le petit chemin qui passe devant l'église. Alors le régiment s'engage sur la gauche de Saint-Jean dans un sentier escarpé, encaissé, dont l'ascension se fait difficilement, étant donnée la raideur de la pente à gravir.

Laissant à droite le cimetière, nous atteignons la crête du coteau d'où nous dominons Saint-Jean et tous les environs, vaste panorama recouvert de neige ; puis nous éloignant du village, nous prenons un chemin creux bordé de chaque côté de talus élevés recouverts d'une haie forte et touffue, et qui semblait suivre la crête dans son étendue.

Notre colonne est un moment coupée pour livrer le passage à une batterie de pièces de quatre qui arrivaient de Saint-Jean non sans peine, je ne sais trop par où, à travers champs, car le chemin que nous avons suivi pour venir au point où nous étions, était absolument impraticable au matériel d'artillerie.

La batterie s'arrêta dans le chemin creux, où quatre pièces s'établirent.

C'est à ce moment que l'amiral Jauréguiberry rejoignit le régiment avec plusieurs officiers de son état-major. Mettant pied à terre, il fit quitter le chemin creux à quatre compagnies du 2^e bataillon, les conduisit lui-même sur l'emplacement qu'il voulait leur voir occuper, puis il répandit notre troupe, environ deux cents hommes, en une longue ligne de tirailleurs, rapprochés presque coudes à coudes, sur le flanc du coteau, à peu près à mi-côte, parallèlement au chemin creux, et dont nous étions éloignés d'une cinquantaine de pas tout au plus. Le reste du bataillon demeura en arrière de la batterie, en soutien, les deux autres bataillons étaient placés en arrière et au-dessus du bourg de Saint-Jean.

Maintenant, tournés face à l'ennemi, nous formions la droite de la ligne de défense et avions Saint-Jean à notre gauche.

Nous occupions un champ laissé en guéret depuis la dernière récolte, probablement faute de bras, et qu'une neige immaculée recouvrait.

Tournant la tête en arrière nous pouvions voir les canonniers et les soldats du génie qui, armés de pioches, attaquaient le talus du chemin où s'abritait la batterie ; ils creusaient des embrasures dans lesquelles bientôt surgirent les gueules des quatre pièces de bronze, devant lesquelles nous formions un rempart humain ; les hommes, les chevaux et les caissons se trouvaient parfaitement dissimulés.

Devant nous, au premier plan, la déclivité du terrain sur lequel nous nous trouvions s'abaissait brusquement à pic vers la rivière qui coulait tout proche, mais que nous n'apercevions pas.

Au-delà, sur l'autre rive, le relèvement du sol se produisait moins brusque, en une pente plus prolongée que de notre côté, et s'étendait recouvert jusqu'au sommet d'un réseau de haies, de fossés dessinant les champs et les vergers, pareils aux cases blanches d'un damier aux formes et dimensions variées.

Ce paysage d'hiver respirait vraiment le calme, malgré les préparatifs fiévreux de défense qui se faisaient à cinquante pas de nous, en arrière.

Cette apparence de tranquillité ne devait pas durer longtemps, l'ennemi dissimulé se préparait à l'attaque.

En effet, au moment où nous y pensions le moins, une détonation brutale, un coup de canon répercuté longuement par les échos du vallon se fit entendre au loin, et un obus vint éclater dans le bourg de Saint-Jean, comme un avertissement, ou un « garde à vous » formidable.

Trois cents mètres environ nous séparaient du pont à l'entrée du village. La grande route se prolongeait en avant en une ligne droite remontant le coteau. Dans cette direction, rien ne venait gêner notre vue, aucun mouvement ne pouvait nous échapper.

D'abord, ce fut une compagnie de ligne qui traversa le pont, puis se dispersa en tirailleurs de chaque côté de la route. Les fantassins postés derrière les tas de cailloux ou dans les fossés ouvrirent le feu. On pouvait compter leurs coups de fusil peu nombreux. Mais la riposte s'étant produite du haut de la route, de suite la fusillade prit une certaine intensité.

De l'autre côté du village, sur le prolongement du coteau, d'où l'on découvrait probablement l'ennemi à bonne portée, la fusillade s'engagea à son tour, vive, pressée, pareille à un crépitement continu, auquel le canon faisait un accompagnement formidable.

Pendant un certain temps, le combat sembla se porter uniquement sur la gauche. Nos regards attirés de ce côté négligeaient le coteau qui nous faisait face, quand soudain du sommet un éclair jaillit suivi d'un nuage de fumée et, avec la détonation, le grondement maussade d'un obus se fit entendre au-dessus de nos têtes ; ce premier projectile alla éclater en arrière de notre artillerie.

La réponse fut immédiate, une à une et à des intervalles égaux, précis, les embrasures du chemin creux s'enflammèrent ;

les coups de nos pièces tirées si près déchiraient nos tympan, pendant que la fumée âcre arrivait jusqu'à nous.

Le duel entre l'artillerie que nous soutenions et les pièces allemandes placées sur la hauteur en face, à une distance de douze cents mètres, était commencé. Sans autre abri qu'une haie chétive au-devant d'une fraction de notre ligne de tirailleurs, l'autre fraction complètement à découvert, couchés dans la neige pendant un temps qui nous sembla bien long, c'est-à-dire la plus grande partie de l'après-midi, des centaines d'obus se croisèrent au-dessus de nos têtes. Nous apercevions parfaitement le jet de feu des pièces allemandes avant d'entendre la détonation, et l'obus passait brutalement, allant chercher les artilleurs, enlevant parfois des quartiers du talus protecteur, ou bien venant s'abattre autour de notre ligne de tirailleurs, creusait un trou, et lançait en éventail la terre et le gravier avec un vacarme épouvantable.

A différentes reprises, nous fûmes les uns et les autres recouverts de cette terre projetée; cependant il y eût peu d'hommes blessés par les éclats. (Me trouvant sur ces mêmes lieux deux ou trois années après la guerre, je recueillais presque à chaque pas des éclats d'obus dans cette terre fouillée alors par la charrue).

Heureusement, les journées sont courtes dans la saison où nous nous trouvions; celle-ci, cependant, nous parût interminable.

De notre côté, le feu de l'artillerie diminua d'intensité vers le soir, tandis qu'au-delà de Saint-Jean, le vacarme du combat augmenta encore quand vint le déclin du jour.

Les mitrailleuses qui dans le courant de l'après-midi s'étaient fait entendre par intermittence, maintenant semblaient jouer le principal rôle. A la nuit tombante leurs craquements sinistres qui s'élevaient avec des « crescendo » d'ouragan, répétés par les échos, se succédaient sans relâche, tandis que les rafales de leurs balles innombrables sifflaient comme des milliers de

vipères invisibles répandues dans les airs au-dessus du vallon de l'Erve.

Avant la nuit, quelques balles nous furent envoyées de l'autre côté de la rivière. Nous aurions voulu riposter, brûler pour notre satisfaction quelques cartouches, nos chefs s'y opposèrent; du reste l'ennemi ne se montrait pas, il restait sournoisement dissimulé.

Dans le même laps de temps, à notre droite, sur le prolongement de notre ligne, nous entendîmes une fusillade assez nourrie qui ne dura que quelques minutes et s'éteignit subitement. C'était l'aile gauche allemande qui attaquait à sept ou huit cents mètres une maison de ferme occupée par les nôtres et s'en emparait. La nuit étant enfin venue, le bruit du combat avait cessé des deux côtés.

Une fâcheuse nouvelle circula : le commandant du 1^{er} bataillon, M. de Lentilhac, venait d'être fait prisonnier à l'entrée du bourg de Saint-Jean, où personne ne supposait que les allemands avaient déjà pénétré.

A la tombée de la nuit, le commandant avait reçu l'ordre d'aller prendre des instructions à Saint-Jean, où l'on croyait toujours l'état-major de Jaurréguiberry; il descendait le ravin qui conduisait au bourg, allait atteindre les premières maisons, quand un poste allemand dissimulé derrière un mur, l'assaillit au passage, le mit dans l'impossibilité de rebrousser chemin et le fit prisonnier.

Ne le voyant pas revenir, son capitaine adjudant-major part à sa recherche; à son tour il est assailli à coups de fusil : dès lors, plus de doute, Saint-Jean était au pouvoir de l'ennemi.

Nos officiers s'entretenaient de l'événement et le commentaient, non sans laisser trahir un certain émoi. Les allemands occupant Saint-Jean devenaient maîtres de la route de Laval, c'est-à-dire de notre ligne de retraite, ils pouvaient prendre de l'avance et nous couper le passage. Ainsi, à gauche notre retraite.

se trouvait déjà menacée ; à droite, elle ne tarda pas à l'être manifestement aussi.

Du point où venait d'avoir lieu de ce côté la dernière fusillade à sept ou huit cents mètres, un cri d'appel formé par une centaine de voix humaines se fit entendre dans le calme de la nuit. Cet appel peu à peu s'étendit, les soldats allemands qui le poussaient formaient sur notre droite une chaîne qui avançait, s'allongeait, gagnait toujours du terrain ; cette chaîne finit par nous dépasser en arrière.

La manœuvre s'expliquait facilement ; les allemands, après avoir bousculé le poste français établi dans cette direction, cherchaient maintenant à couper notre retraite, et pour marcher sur le point désigné, malgré l'obscurité et les obstacles matériels de tous genres, ils se ralliaient à la voix, en poussant sur un ton plaintif et chantant ces deux syllabes : viens donc ! viens donc ! ou un mot de leur langue ayant même consonnance.

Sur l'heure, chacun de nous interprétait ce « viens donc » comme une traîtresse invitation d'aller à eux et nous rendre prisonniers.

C'était exactement le même appel que nous avions entendu du chemin aux bœufs la nuit de la prise du Tertre-Rouge, et il nous causait la même impression.

Ce n'était pas tout. Le bourg évacué par nos troupes était maintenant occupé par un ennemi qui ne restait pas inactif ; une de ses colonnes s'était avancée sur la petite route qui côtoie la rivière, passant au pied de l'escarpement sur lequel nous nous trouvions.

En contre-bas de notre emplacement étaient plusieurs habitations, dont l'existence nous avait été révélée dans le courant de la journée par leurs toitures et leurs cheminées qui seules émergeaient du sol ; elles se trouvaient à soixante ou quatre-vingts pas.

En même temps que des coups violents frappés avec la crosse aux portes et aux fenêtres de ces maisons, et un fracas de vitres

cassées, un langage rauque, inconnu, un jargon qui ne pouvait sortir que de gorges tudesques arrive à nos oreilles.

Ce sont les soldats allemands qui pénètrent maintenant dans ces habitations, nous en acquérons la certitude ; ces pillards font main basse sur les volailles endormies au perchoir, mais qui ne se laissent pas tordre le cou sans résistance : canards, poules, oies, tous ces volatiles protestent chacun avec l'organe particulier dont la Nature l'a pourvu ; c'est une cacophonie burlesque au milieu de la nuit, qui aurait amené une hilarité de bon aloi en toute autre occasion. La gravité de la situation nous ôtait toute envie de rire.

A ce moment, nous étions vraiment en péril, chacun le comprenait et avait le cœur étreint d'émotion. La situation, en résumé, était celle-ci : à gauche Saint-Jean occupé par les allemands, à droite une ligne d'ennemis révélée par ses appels nous encerclait en arrière ; en face, là presque sous nos pieds encore l'ennemi, et si rapproché que nous aurions pu le fusiller à coup sûr.

Les allemands devaient ignorer notre présence sur le coteau ou supposaient que nous l'avions évacué depuis longtemps.

Tous ces fâcheux incidents au milieu des ténèbres qui nous environnaient, achevaient sur nos esprits une démoralisation commencée depuis plusieurs jours.

Avant la nuit nous avions entendu l'artillerie se retirer du chemin creux et s'éloigner au plus vite, accompagnée du gros du régiment ; nous restions seuls sur la position, allait-on nous y oublier ?

Etions-nous destinés à prendre comme prisonniers le chemin du Rhin ?

Immobiles dans la neige, au même endroit où l'on nous avait postés depuis le milieu du jour, et où nous étions restés sans avoir fait aucun mouvement, nous étions transis, une humidité glaciale tombait sur nos épaules et nous pénétrait, nos jambes, nos pieds surtout semblaient paralysés par le froid.

Pour me servir d'une expression courante, nous ne les sensations littéralement plus ; il y eût du reste plusieurs cas de congélation des pieds et des oreilles.

C'est alors que se plaça l'incident suivant qui m'a laissé une forte impression et que ma mémoire conserve avec une précision particulière :

Notre capitaine, M. Legoult, fit réunir auprès de lui, autour du drapeau du régiment dont nous avions la garde, les officiers et sous-officiers de la compagnie, puis il dit à voix basse :

« Mes enfants, il y a tout lieu de craindre que nous ne soyons
« faits prisonniers, mais il ne faut pas que notre drapeau, le
« drapeau du 33^e qui nous a été confié, tombe entre les mains
« des Prussiens.

« Sitôt que nous nous verrons sur le point d'être entourés,
« nous le déchirerons et chacun de nous en prendra un morceau ;
« c'est entendu, n'est-ce pas ? »

Le drapeau fut sorti un instant de sa gaine de toile cirée, le capitaine en détacha la cravate tricolore bordée d'une frange d'or, qu'il mit de suite dans sa poitrine sous le plastron de sa tunique.

Maintenant, ajouta-t-il, chacun à son poste, et attendons (1).

Peu après, notre colonel, à pied, accompagné d'un officier de marine, s'approchait, et recommandant le silence le plus absolu nous faisait regagner le chemin creux. Des chevaux tués, un affût et un caisson brisés, des arbres abattus en travers, des éboulements du talus, ouvrage des obus allemands, marquaient l'emplacement occupé par la batterie.

(1) Le drapeau du 33^e porte la trace de cet épisode.

Tous, nous étions convaincus du sort qui semblait nous attendre d'un moment à l'autre.

Interprétant le sentiment du groupe entier, une voix se fait entendre :
« Au moins, qu'ils ne sachent pas que c'était le drapeau du 33^e ! »

Déjà une main s'était portée sur les lettres d'or, la soie avait cédé... l'intervention du capitaine n'avait pas été assez prompte pour empêcher une mutilation prématurée, un lambeau d'étoffe portant partie de l'inscription :
33^e Régiment, pendait lamentablement.

La déchirure n'a pas été réparée, elle subsiste toujours.

Puis passant à travers champs, escaladant haies et fossés, nous atteignons la grande route du Mans à Laval, sur laquelle nous nous engageâmes tournant le dos à Saint-Jean-sur-Erve.

Il tombait une pluie glacée qui formait verglas à terre, la route couverte d'aspérités, durcie, ou glissante en certains endroits, rendait notre marche extrêmement difficile et pénible.

Enfin on atteint Vaiges, situé à sept ou huit kilomètres ; n'en pouvant plus, mourant de faim et de froid, nous étions à bout de forces.

Le bourg était déjà encombré par les troupes, ou plutôt par des bandes de soldats appartenant à tous les corps ; chaque maison était bondée ; dans les rues, dans les cours, le long des murs, des feux avaient été allumés autour desquels se pressaient les hommes qui n'avaient pu trouver place à l'intérieur.

Pour moi, la nuit s'acheva dans un four à chanvre où j'avais réussi à me loger, je dormis jusqu'au jour sur des « aigrettes », résidu du chanvre broyé qu'on appelle ainsi dans le pays.

CHAPITRE XIII

Continuation de la retraite. — A Laval. — Je suis nommé sergent-major. — Une exécution. — Incident personnel. — La dislocation. — Ordre du jour du colonel.

A partir de ce moment, il me devient plus difficile de relater les événements qui marquèrent les jours suivants.

Il y a comme une lacune dans ma mémoire, les souffrances physiques que nous endurions depuis si longtemps m'avaient absolument détraqué.

Pendant la journée qui suivit le combat de Saint-Jean, je revois sur la grand'route une masse d'hommes de toutes armes, marchant sans ordre, pêle-mêle, confondus, véritable flot humain refluant vers Laval.

Je me trouvais au milieu de camarades groupés autour du drapeau du régiment, nous nous encourageions les uns les autres, suivant notre capitaine qui, lui-même exténué, trouvait cependant des paroles pour stimuler nos courages défaillants.

La perspective du repos, l'idée de pouvoir satisfaire notre faim lorsque nous aurions atteint Laval nous faisait retrouver un reste de vigueur.

Ah ! qu'il était loin le temps du début de la campagne, alors que nous arpentions les routes de la Beauce avec l'entrain du premier enthousiasme ; où chacun rivalisait d'ardeur, et qu'à tout prix nous en voulions « découdre aux Prussiens ! »

Sur la route de Laval, on n'entendait plus les chants joyeux ni les refrains de marche des premiers jours, les moblots abattus marchaient tête baissée. Tout était morne, triste, silencieux, il régnait un sombre découragement.

Avant la nuit, nous arrivions à Bonchamp, village à une lieue environ en avant de Laval.

Là, on arrêta les débris du régiment qui se reformèrent sur les bords de la route, laissant passer toutes les autres troupes débandées, sauf nos amis du 37^e qui réorganisaient également leurs rangs.

Alors, on nous fit prendre un chemin creux perpendiculaire à la route, véritable cloaque de boue semé de flaques d'eau. Nous devions y passer la nuit en grand'garde.

Une grosse ferme située à proximité nous fournit du bois ; plusieurs tas énormes de fagots furent démenagés. Le chemin creux fut bientôt illuminé de vives lueurs, grâce à ces fagots menus et secs qui flambaient hauts et clairs. Les barrières des champs environnants y passèrent aussi ; le contre-poids de ces barrières formé le plus souvent d'une souche brute nous fournit des bûches énormes qui durèrent jusqu'au matin.

Afin de nous préserver de l'enlissement, un certain nombre de bourrées avaient été jetées les unes à côté des autres sur la vase du chemin creux, de manière à former une sorte de plancher ;

puis après avoir enroulé nos couvertures autour de nos corps et nos toiles de tente par dessus, nous nous étions couchés sur ce plancher improvisé, présentant nos pieds aux brasiers qui furent entretenus toute la nuit, et brûlèrent malgré une neige fine et serrée.

Bivouac détestable, nous n'en avons jamais eu de plus mauvais. La fatigue, le besoin de sommeil nous terrassaient ; malgré le froid, l'humidité, nous dormions cependant depuis longtemps quand vint le petit jour.

A ce moment, quelques coups de feu tirés sur notre gauche nous avaient fait sortir de notre léthargie ; le craquement des mitrailleuses, qui se fit entendre ensuite, acheva de nous réveiller complètement. Maussade réveil ; tout le monde fut vivement debout ; une fois sur ses jambes, chacun de se secouer comme un chien mouillé pour chasser l'engourdissement, ranimer la circulation et se dégager de la mince couche de grésil qui nous avait recouverts.

C'était une reconnaissance de cuirassiers allemands. Elle avait tourné bride sans en demander davantage en constatant l'accueil à coups de fusil de nos petits postes.

Cette alerte devait être pour nous la dernière de la campagne. Nous entendions ce matin-là les derniers coups de fusil. Nous étions au 17 janvier.

Vers le milieu de la journée nous fûmes relevés et l'on nous achemina vers Laval.

Arrivés au faubourg, dans la grande rue qui conduit à la gare, on nous arrêta pour nous faire une distribution de vivres et mettre de l'ordre dans nos rangs.

Je fus alors vraiment surpris de la bonne volonté qui se réveilla, que tous montrèrent.

Était-ce l'amour-propre de chacun mis en jeu qui nous galvanisa au moment d'entrer en ville ? Où était-ce un geste d'automate qui nous animait : nous défilâmes par demi-sections dans un ordre relativement satisfaisant au milieu d'une population

sympathique ; et lorsque, passant devant le général Chanzy à cheval près du pont sur la Mayenne, celui-ci salua notre drapeau déployé, en présence de cet hommage rendu au 33^e, nous nous redressâmes avec une pointe d'orgueil, regardant au passage notre général en chef bien dans les yeux, et nos regards lui disaient : Depuis combien de temps vous a-t-il été donné, général, de voir un régiment défiler comme celui-là !

Nous fûmes conduits au-delà de la ville, dans un village dont j'ai oublié le nom ; ma compagnie fut cantonnée dans une ferme propre, bien tenue, c'était je crois une ferme modèle.

Malade, fiévreux, je choisis une étable pour gîte, et je me souviens quelles furent mes délices de pouvoir reposer deux nuits de suite sur une paille épaisse, dans cette chaude atmosphère, douce à ma poitrine malade.

J'étais couché entre deux vaches, bêtes superbes, qui tout en ruminant tournaient la tête de mon côté, me regardaient avec des yeux placides et bienveillants, dans lesquels je lisais une invitation au repos et au sommeil.

Après deux jours d'inaction complète au milieu de ces bonnes nourricières, véritables foyers de vie et de chaleur, j'étais remis sur pied, la fatigue était oubliée.

Nous quittions ce village hospitalier le 19 janvier pour aller passer la nuit dans la gare de Laval, où tout mouvement des trains était arrêté. Nous bivouaquâmes sur la voie, il s'y trouvait heureusement quantité de caisses à biscuits vides qui nous servirent de combustible.

Le lendemain, notre colonel nous conduisait à Chambaud près de Lourné. Nous étions cantonnés le long de la ligne du chemin de fer, dont la défense nous était échue au cas de reprise des hostilités, et nous nous trouvions en première ligne.

Nous nous y refaisions ; avec le repos et la réorganisation, l'ordre et l'entrain étaient revenus ; les bandes de la retraite du Mans avaient repris l'aspect de troupes disciplinées aux mains de leurs officiers.

Ce fut à Chambaud que notre capitaine M. Legoult me donna une preuve de sa confiance en me proposant pour le grade de sergent-major, auquel j'étais promu le 23 janvier. J'en fus très heureux et j'avoue que lorsque je vis les doubles galons d'or briller sur mes manches j'en eus une vive satisfaction et conçus même une pointe de vanité.

Ma joie était encore augmentée à l'idée de ne pas changer de compagnie et de rester auprès de notre brave capitaine, pour lequel j'éprouvais une sincère affection.

Je me mis promptement au courant des écritures de la compagnie, le service devint pour moi beaucoup plus doux, et le prêt porté à 5 fr. 40 tous les cinq jours ne fut pas à dédaigner pour un troupier en campagne, dont la bourse n'était pas des mieux garnies ; avec cela, la santé revenue, je ne me plaignais pas de mon sort.

Cependant la réalité de notre situation nous donnait à réfléchir ; les Allemands avaient établi des postes avancés à peu de distance des nôtres, deux kilomètres à peine. On ne nous entretenait que de la reprise prochaine des hostilités et la grande occupation consistait à mettre en état de défense la position que nous occupions par des travaux de toutes sortes, épaulements, tranchées, abattis d'arbres, nous vivions sur un qui-vive perpétuel.

Les paysans, qui pour leurs affaires journalières avaient traversé les lignes ennemies, nous nommaient les fermes rapprochées où ils avaient aperçu les casques à pointe, et du doigt nous en indiquaient la direction et l'emplacement.

Au-delà, la terre française était foulée par nos vainqueurs, et nos familles dont nous étions sans nouvelles subissaient leur joug ; nous ne pouvions penser aux nôtres sans éprouver un serrement de cœur. Ce cordon infranchissable d'ennemis ne nous montrait que trop et de la manière la plus tangible la réalité et la dureté des choses.

Pendant notre séjour à Chambaud, nous avons été mis à une dure épreuve ; un infortuné mobile, un des nôtres, condamné pour désertion par la Cour martiale avait été passé par les armes, et nous avons dû assister à l'exécution, qui eût lieu le 22 janvier.

Voici l'histoire de ce malheureux : deux frères faisant partie de la même compagnie se trouvèrent à passer la veille de l'affaire de Saint-Jean à proximité de la maison paternelle. Ils en subirent l'attraction ; fatigués, exténués, ayant de plus sous les yeux au milieu de la débandade générale les plus déplorables exemples, ils ne purent résister à la tentation bien naturelle de se rendre chez leurs parents.

Connus dans le pays, des amis inconscients leur procurèrent des vêtements civils, blouses, pantalons et, abandonnant armes et bagages, les malheureux désertèrent.

Dans leur fuite, ils eurent à passer près d'un poste des mobiles de la Dordogne. Le factionnaire remarqua sous le pantalon civil trop court la bande rouge du pantalon d'ordonnance qui dépassait ; ce fut ce qui les trahit.

Dans le but de combattre les désertions trop nombreuses, il y avait des ordres sévères, les transfuges furent arrêtés, conduits à la brigade et traduits en Cour martiale.

L'aumônier du 2^e bataillon, l'excellent abbé Morancé qui les assistait, leur avait conseillé — je le tiens de sa bouche — un mensonge bien permis dans un cas pareil : Répondez que vous aviez l'intention de rejoindre votre régiment après avoir vu vos parents et vous être reposés, dites que vous étiez malades et à bout de forces.

Les deux pauvres diables, ahuris, perdant la tête, prononcèrent eux-mêmes leur condamnation ; ils avouèrent ingénument aux juges du redoutable tribunal qu'ils étaient partis sans esprit de retour. L'aîné des deux frères, condamné, paya pour les deux, de sa vie, un moment de défaillance.

De toutes les horreurs de la guerre, aucune ne nous parut plus douloureuse et plus cruelle que cette exécution.

A partir de cette époque, il ne nous advint plus désormais que les incidents habituels et ordinaires à la vie du soldat au repos ; ils ne présenteraient aucun intérêt au lecteur par leur monotonie. Notre existence agitée, fertile en fortes émotions était finie, mais il nous en restait une impression ineffaçable qui devait durer le reste de nos jours.

Je ne voudrais cependant pas clore ces lignes sans rappeler un épisode final personnel.

« Il n'arrive que ce qui doit arriver » dirait un fataliste, et tel incident qui s'annonce comme fâcheux devient quelquefois plutôt heureux.

Nous étions partis de Laval le 12 février pour nous rendre par étapes aux environs de Châtellerault. Le soir de la première journée de marche nous avions couché au monastère d'Entrammes, d'où nous repartions le lendemain pour Daon. Dès le départ je souffrais du genou et éprouvais de la difficulté pour marcher. Au bout de quelque temps, la difficulté était devenue de la souffrance, une souffrance toujours croissante qui devint intolérable, chaque pas était pour moi un supplice.

Arrivé avec peine à la grande halte qui se faisait aux environs de Château-Gontier, n'en pouvant plus, je tombai au pied d'un peuplier de la berge ; mon genou enflé me refusai tout service. Bienveillant à mon égard, notre capitaine envoie un homme à la recherche de l'aide-major du bataillon, M. Delaunay, lequel reconnaît un rhumatisme aigu et griffonne une autorisation de monter sur un cacolet. Attendez-là, me dit-il, les mulets suivent la colonne, vous en prendrez un au passage.

Le régiment s'était remis en marche ; en me quittant notre capitaine m'avait adressé de bonnes paroles, : reposez-vous quelques jours, ne vous tourmentez pas, et à bientôt.

Les mulets arrivent, ils passent devant moi, impossible de trouver une place vacante, tous les cacolets étaient déjà occupés par de nombreux éclopés. Quand ils eurent défilé je restai en

détresse, absolument seul, sur la route déserte, abandonné, loin de tout secours.

Découragé, je m'étais laissé choir à terre et, entrevoyant mille tribulations qui allaient m'atteindre, j'étais envahi par un noir chagrin. Mais, il existe une Providence. Soudain j'aperçois venir de mon côté, escortée de deux gendarmes à cheval une voiture de commis-voyageur, avec sa lourde caisse à l'arrière. Elle s'arrête juste devant moi, et une voix bien connue s'en échappe :

Que fais-tu là ?... Est-ce bien toi, mon ami ?... Es-tu malade ?

Relevant les yeux, je reconnais mon vieux camarade, le sergent Beurnardeau, mon ancien collègue de la 3^e, alors que caporaux d'ordinaire tous les deux, à l'époque où étant casernés à Blois, nous allions aux provisions de nos compagnies. Au début de l'entrée en campagne, il avait été requis pour servir de secrétaire au général Chanzy, notre général de division d'alors, depuis je ne l'avais pas revu.

En quelques mots, je le mets au courant de mon infortune; alors il descend de sa voiture (dont le coffre renfermait les archives de l'Etat-major), m'aide à me hisser et me dit : Ne t'inquiètes de rien, tu feras les étapes en voiture avec moi, sans fatigue, et après quelques jours de repos, remis sur pied, tu pourras reprendre ton service.

Je me laissai faire. Le lendemain nous arrivions à Angers, où nous séjournâmes trois jours. Au bout de ce temps j'étais complètement remis, mon genou avait repris son élasticité et sa vigueur. Pendant mon séjour dans la capitale de l'Anjou, j'allais fréquemment retrouver mon ami dans les bureaux de l'Etat-major, installés boulevard du Roi-René, ce qui me procura l'occasion de voir de près les officiers supérieurs, dirigeant les opérations de l'armée de la Loire, dont les noms sont devenus depuis historiques.

Le soir du troisième jour, Beurnardeau me remit avec un itinéraire de service un laissez-passer en règle qui me permettait

de prendre le train pour Saumur, où mon régiment devait passer le lendemain.

Tiens-toi sur le pont, m'avait-il dit, le 33^e doit y traverser la Loire vers midi, tu ne peux le manquer. Effectivement, j'avais eu juste le temps de déjeuner lorsque l'avant-garde défila sous mes yeux. Une demi-heure plus tard, j'avais rejoint mon bataillon. Dès qu'il me vit, mon capitaine me tendit la main, s'informant avec intérêt de mon état. Puis, je reprenais possession de mon poste, joyeux, satisfait de me retrouver au milieu de mes camarades qui me faisaient fête. Mon absence n'avait donné lieu à aucune mutation, décidément j'avais toutes les chances.

Sans l'intervention de Beunardeau, je courais le risque d'encourir les rigueurs du colonel qui avait la dent dure pour les trainards; nombre de gradés restés en arrière sans excuses valables furent cassés.

Me rappelant ce fait aujourd'hui, après plus de trente années, j'éprouve encore la sensation de mes angoisses du moment et conserve un souvenir ému à la mémoire de mon vieux camarade Beunardeau (mort en 1903 et enterré au cimetière de la Suze, son pays). Je veux lui rendre hommage dans mes « Souvenirs ».

Je ne peux m'empêcher de considérer qu'il fut à la minute précise l'instrument d'une intervention providentielle, grâce à laquelle je pus sortir heureusement d'une situation critique.

Nous étions aux environs de Châtellerault, en pleine réorganisation, quand vint la paix, suivie du désarmement et du retour dans nos foyers. Nous rentrions au Mans le 20 mars 1871.

Le 33^e Régiment de Mobiles avait vécu.

Notre colonel, M. de la Touanne, en se séparant de ses mobiles, nous fit ses adieux par « l'Ordre du jour du Régiment » suivant :

OFFICIERS ET MOBILES,

« Dans quelques heures nous allons nous séparer. Je ne sais
« dans quelles conditions nous nous retrouverons, mais je ne
« veux pas vous laisser partir sans vous remercier, vous, Mes-
« sieurs les officiers, de votre concours si empressé, si loyal,
« vous Mobiles, de votre zèle, de votre énergie, de votre dévoue-
« ment, qui n'ont reculé devant aucun sacrifice.

« Partis avec l'espoir de chasser l'ennemi de notre territoire,
« notre illusion n'a pas été de longue durée, mais nous avons
« pu faire flotter victorieusement notre drapeau le neuf no-
« vembre, le premier décembre, et nous avons eu le plus grand
« honneur que puisse désirer un régiment : celui d'être mis
« deux fois à l'ordre du jour de l'armée.

« Aujourd'hui, nous rentrons le cœur navré dans notre pays
« si éprouvé, si cruellement dévasté. Unissons-nous donc pour
« le relever, le vivifier, le reconstituer. Ce ne sera pas le moins
« beau côté de cette institution de la mobile que cette réunion,
« cette entente cimentée par le baptême du feu, par le sang
« versé en commun pour la défense du pays.

« Souvenez-vous en rentrant dans vos familles que, suivant
« l'expression du général Chanzy : « Vous êtes les soldats de
« l'ordre », car, sans ordre, il n'y a pas de défense nationale
« possible, et c'est avec l'ordre seul que nous pouvons rendre à
« notre pauvre pays sa vitalité et panser ses plaies.

« MOBILES,

« Les dures lois de la guerre nous forcent à rentrer sans
« armes, et pourtant nous ne les avons pas rendues, nous !
« Mais il nous reste un emblème, notre pauvre et fier drapeau
« qui, après nous avoir vus triomphants à Coulmiers, à Patay,
« après avoir été planté victorieusement sur la ferme du Mée
« par le capitaine Couturié, a vu aussi nos héroïques efforts à
« Loigny, à Saint-Jean. Ce drapeau est celui du 33^e, celui des

« mobiles de la Sarthe dont le nom, grâce à votre courage, est
« aujourd'hui impérissable.

« Nous le saluerons donc avant de nous quitter, et en défilant
« devant lui, nous crierons ensemble ce cri de tout homme
« qui, comme nous, s'est donné corps et âme pour défendre la
« patrie : Vive la France !

« *Le Lieutenant-Colonel Commandant,*
DE LA TOUANNE ».

Nous rentrions environ 1300 sur les 3600 hommes que le
régiment comptait au départ le 3 octobre 1870.

Nous revenions mûris par l'épreuve, et avions le droit de
relever la tête quoique vaincus. Chacun de nous pouvait dire :

« *J'ai fait mon devoir* ».



EXCURSIONS BOTANIQUES

*Dans les Alpes Mancelles et dans
le canton de Fresnay-sur-Sarthe*

Par M. MONGUILLON, Membre associé

Le département de la Sarthe, situé dans la partie N.-O. de la France, à quarante lieues environ de la mer, n'offre aux touristes aucun des agréments que leur donnent les stations balnéaires, ni la fraîcheur qu'ils vont chercher pendant l'été au voisinage des montagnes. Cependant il existe au N.-O. de ce département une contrée accidentée, montueuse, privilégiée sous le rapport des sites naturels, dont l'ensemble forme ce que l'on appelle avec quelque emphase les *Alpes mancelles*, et qu'un grand nombre de touristes viennent visiter et admirer pendant la saison estivale. Cette contrée est traversée par la rivière la Sarthe, qui forme à son entrée dans le département, depuis Saint-Léonard-des-Bois, jusqu'à Fresnay-sur-Sarthe, une vallée extrêmement pittoresque et d'une remarquable beauté. La rivière y décrit de nombreuses sinuosités à travers des rochers tantôt à pic, tantôt en pente plus ou moins inclinée, dénudés à leur partie supérieure et couverts de taillis ou de bruyères à leur base ; on peut donc y trouver tout à la fois de la fraîcheur et du soleil.

Rien de plus agréable que de consacrer une demi-journée à parcourir cette délicieuse vallée en remontant la Sarthe depuis Saint-Léonard jusqu'à Saint-Céneri, pour passer par le moulin du Val et la gorge des rochers de Toyère et de Saint-Céneri. Plus fatigantes, mais non moins intéressantes à faire, sont les ascensions des buttes de Narbonne, de Haut-Fourché, du Déluge et de la Vigne. Si ces excursions n'offrent pas au visiteur les aspects

grandioses des montagnes, chacune a du moins l'avantage de pouvoir être faite en quelques heures et de mettre sous les yeux du voyageur des paysages du plus bel effet.

Les touristes qui aiment la nature, trouveront dans cette contrée de nombreux matériaux d'étude. La diversité des rochers procurera aux géologues de nombreux spécimens intéressants, surtout s'ils prennent pour guide l'excellent travail de M. Marcel Hédin, ingénieur. (*Statistique géologique et minéralogique du canton de Fresnay*, 1882).

Grâce à cette variété de substratums et à la succession des vallons et des collines, les botanistes pourront également explorer un champ de recherches d'une richesse extraordinaire, eu égard à la latitude et à l'altitude de la région. C'est particulièrement à ce dernier point de vue que je me suis placé pour entreprendre de faire connaître, dans cette modeste publication, les richesses botaniques du canton de Fresnay-sur-Sarthe et principalement des Alpes mancelles.

Depuis près de vingt ans, je fais chaque année un ou plusieurs séjours à Saint-Léonard, dont j'ai étudié, avec autant de soin que d'intérêt, la flore bryologique et lichénologique ; j'ai quelque peu exploré aussi à ce sujet les collines calcaires de Fresnay, ainsi que différentes stations pouvant offrir un intérêt particulier au botaniste, dans les autres communes du canton.

Mon intention n'est pas de faire ici la florule générale de cette région de la Sarthe, ni par conséquent de citer toutes les plantes qui ont pu y être signalées ; je laisserai donc de côté les espèces banales qu'un collectionneur peut récolter un peu partout, pour ne mentionner que celles qui sont réputées assez rares, rares ou très rares dans le département.

La végétation phanérogamique du département de la Sarthe a été l'objet de très sérieuses recherches, surtout depuis trente ans, alors que M. Gentil, professeur au Lycée du Mans, s'est donné la tâche d'en faire connaître les richesses botaniques ; il a été et est toujours le chef éminent et aimable d'une troupe d'élite de phanérogamistes sarthois, qui ont exploré chacun leur rayon avec le plus grand soin et ont ainsi apporté de précieux matériaux à la flore de la Sarthe.

C'est avec M. Gentil, et en même temps avec M. Thériot alors professeur à l'école normale du Mans et actuellement directeur de l'Ecole primaire supérieure du Havre, que j'ai fait mes premières

excursions dans le département. C'est grâce à leurs encouragements et à leurs savantes directions que j'ai osé suivre M. Thériot dans l'étude des Muscinées sarthoises, délaissées par la plupart des botanistes. Mais depuis 1897, je me suis spécialement préoccupé des Lichens croissant dans la Sarthe ; l'étude ardue de ces végétaux, surtout pour le débutant, m'a été facilitée par deux savants lichénologues, MM. Olivier et Harmand, qui, avec la plus large complaisance et la plus grande bonté, ont toujours bien voulu examiner et nommer mes échantillons douteux. Je suis heureux d'adresser ici à tous ces éminents botanistes, qui m'ont rendu tant de signalés services, l'expression de ma plus vive gratitude.

J'ai négligé depuis longtemps déjà la recherche des phanérogames, qui ont toujours beaucoup d'adeptes, pour étudier la bryologie et la lichénologie de la Sarthe ; aussi cet opuscule sera-t-il plus particulièrement consacré à la nomenclature des Muscinées et des Lichens que j'ai constatés jusqu'à ce jour dans le territoire du canton de Fresnay-sur-Sarthe. Néanmoins, pour être plus complet, je donnerai sur cette région un aperçu de la flore phanérogamique dont la richesse et la variété ne cèdent en rien à la flore cryptogamique. A ce point de vue, je ne me bornerai pas à citer uniquement les bonnes espèces que j'ai récoltées ou remarquées autrefois dans le canton, j'y ajouterai aussi celles qui ont été signalées par plusieurs botanistes, entre autres MM. Gentil et Rommé, et qui sont mentionnées dans la *Flore Mancelle* et dans l'*Inventaire général des Plantes vasculaires de la Sarthe*, ouvrages du plus haut intérêt, publiés par M. Gentil.

Ainsi compris, le travail que je présente aujourd'hui à la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, dont le bienveillant accueil ne fait jamais défaut aux naturalistes sarthois, pourra servir de guide aux botanistes qui voudront herboriser dans le canton de Fresnay et s'y livrer à la récolte des phanérogames, des muscinées, et des lichens. Peut-être se trouvera-t-il aussi parmi les nombreux touristes qui viennent visiter les Alpes Mancelles quelques adeptes de la botanique, désireux de collecter les raretés qui y croissent en grand nombre. Ce petit guide botanique pourra donc être aux uns et aux autres de quelque utilité et leur permettra de localiser plus facilement leurs recherches. Ils auront sûrement aussi le plaisir de décou-

vrir des nouveautés, car le champ d'étude est très vaste et le botaniste le plus consciencieux n'a jamais la prétention d'avoir tout vu, surtout quand il s'agit de plantes dont beaucoup ne sont que des végétaux microscopiques.

APERÇU GÉOLOGIQUE DU CANTON

La diversité des végétaux dépend généralement de la nature des terrains sur lesquels ils croissent. Aussi, la savante statistique de M. Hédin, sur la géologie et la minéralogie du canton de Fresnay, sera-t-elle très utile à consulter par les botanistes qui voudront opérer des recherches méthodiques dans la région. Mais, comme cette publication ne se trouve pas entre les mains de tous les amateurs qui pourront herboriser dans le canton, je donnerai ici un simple aperçu des différentes roches et de leur dispersion dans la contrée.

La surface du sol dans le canton de Fresnay, est formé par des rochers appartenant surtout aux terrains éruptifs, aux terrains de transition et aux terrains secondaires ; les terrains tertiaire et quaternaire y existent également, mais leur étendue est beaucoup moindre que celle des premiers.

Roches éruptives. — Les roches éruptives sont représentées par des *granites* et des *porphyres*. Les gisements granitiques, les seuls que l'on trouve dans la Sarthe, font suite à ceux beaucoup plus importants de l'Orne et de la Mayenne ; ils occupent « toute la partie nord de la commune de Saint-Léonard-des-Bois : c'est à travers cette masse granitique que la rivière « la Sarthe a creusé son lit sinueux et accidenté. Le gisement « s'étend depuis les villages de la Potinière et du Verdillon jusqu'à la Butte-au-Coq (rive droite) où l'on peut observer la « ligne de contact du granite et du grès armoricain ; de là il « gagne la rive gauche en passant par le moulin du Val, les villages de la Paire, Saint-Laurent, la Saussaye et pénètre ensuite « dans la commune de Moulin-le-Carbonel du canton de Saint-Paterne ». — (HÉDIN. — *Statistique*).

Il semble que cet étage soit caractérisé dans cette région par la présence de trois plantes qui s'y trouvent en abondance : *GRATIOLA OFFICINALIS*, sur les rives de la Sarthe en face le moulin du Val, *Racomitrium lanuginosum*, mousse qui recouvre presque

exclusivement les éboulis, et un lichen *Stereocaulon coraloides* qui croît sur les roches ombragées.

Les roches porphyriques sont plus importantes ; elles s'étendent de l'Est à l'Ouest du canton. A Saint-Léonard, elles constituent les puissantes assises de la Vigne et de Roche-Moignon, au Sud de la commune ; elles forment aussi des lignes rocheuses, peu élevées, entre Saint-Victeur et Assé-le-Boisne, et sont signalées également dans les communes de Saint-Paul-le-Gaultier et Saint-Ouen-de-Mimbré.

Une jolie {phanérogame *SCILLA AUTUMNALIS* est largement répandue dans le canton, sur les rochers porphyriques ainsi que sur les grès ; elle est extrêmement rare ailleurs dans la Sarthe. Sur la butte de la Vigne croît un lichen *Physcia aquila*, qui est d'autant plus intéressant à signaler dans la Sarthe, que c'est plutôt une plante des rochers maritimes où elle fructifie abondamment ; à la Vigne, seule localité connue du département, ce lichen est toujours stérile.

Terrains de transition. — Les terrains de transition, représentés par le Cambrien et le Silurien, forment dans les Alpes mancelles, des assises très importantes et très développées ; les principaux étages sont constitués par des schistes argileux (Phyllades de Saint-Lô), des schistes ardoisiers, des poudingues schisteux, des calcaires siluriens, des grès armoricains et des grès culminants.

« Les schistes argileux forment des rochers de hauteurs variables qui encaissent les vallées de l'Orthe, de la Vaudelle et « du Merdereau » (HÉDIN. — *Statistique*), dans les communes de Saint-Georges-le-Gaultier, Saint-Paul-le-Gaultier, Douillet et Sougé. Dans la première de ces localités, ils sont exploités dans plusieurs carrières qui fournissent une ardoise de qualité supérieure ; mais malheureusement ces exploitations périssent car leurs débouchés sont difficiles, vu le manque de voie ferrée dans leur voisinage.

A Saint-Léonard, des schistes ardoisiers, si riches en cryptogames, comme on le verra plus loin, forment des masses puissantes aux Perrières, au Déluge et au Gasseau, où on voit encore les traces d'exploitations abandonnées depuis longtemps. Au point de vue botanique, ces gisements paraissent caractérisés dans la région par plusieurs plantes que l'on y trouve abondamment.

ment : *HYPERICUM LINARIFOLIUM*, *VERBASCUM NIGRUM*, *Racomitrium ericoides*, *Buellia Cæderi*.

Les poudingues schisteux, souvent intercalés dans les bancs de schistes, existent au N.-E. de Saint-Paul-le-Gaultier, au sud de Saint-Léonard, et entre les localités de Montreuil-le-Chétif et de Douillet.

Les calcaires siluriens forment un vaste banc au centre du canton ; ils constituent autour de la ville de Fresnay les jolies buttes de Rochâtre, de la Coursure et de Grateil. A la Chatterie, sur la route de Fresnay à Sougé existent de grandes carrières où la pierre est extraite pour être convertie en chaux. Ce banc s'étend largement aussi dans les communes de Montreuil-le-Chétif, d'Assé-le-Boisne (butte de Folleton), de Sougé, puis à l'Est de celle de Saint-Paul et enfin vers l'Ouest de celle de Saint-Léonard à la partie occidentale du bois de Chemasson. Les bonnes espèces sont nombreuses sur les substratums calcaires ; le botaniste y pourra faire d'amples provisions de *THALICTRUM MINUS*, *ANEMONE PULSATILLA*, *KENTROPHYLLUM LANATUM*, *ASCLEPIAS VINCETOXICUM*, *MELICA NEBRODENSIS*, *FESTUCA MYUROS*, etc. Les mousses et les lichens calcicoles fournissent aussi de nombreux représentants d'un grand intérêt pour le cryptogamiste.

Le silurien inférieur est largement représenté dans le N.-O. du département de la Sarthe par les grès armoricains, qui occupent en grande partie les régions N.-E., Est, et Sud du canton de Fresnay ; c'est surtout à Saint-Léonard-des-Bois qu'ils forment les plus belles assises. Les buttes accidentées du Déluge, de Haut-Fourché, de Narbonne, de la Bruyère, sont entièrement constituées par des grès armoricains où croissent des quantités de muscinées et de lichens dont beaucoup ne sont pas connus ailleurs dans le département. Les rochers dénudés de ces collines sont littéralement couverts d'un superbe lichen, *Gyrophora murina*, dont quelques spécimens croissent aussi à Saint-Victor, sur des rochers de même nature ; une jolie mousse, *Campylopus polytrichoides*, est également abondante sur ces rochers à Saint-Léonard : c'est une espèce très rare dans la Sarthe. Sur le massif de la Roche, un des contreforts de Haut-Fourché, croît encore un lichen des rochers du littoral, *Ramalina cuspidata* qu'on voit rarement à une aussi grande distance de la mer.

Les grès armoricains présentent encore de nombreux affleurements à St-Ouen-de-Mimbré, à Assé, à Moitron et à Montreuil.

Les grès culminants forment entre Saint-Victeur et Fyé une chaîne rocheuse qui fournit au bryologue un bon nombre de muscinées rares. On retrouve aussi ces grès à Saint-Léonard, sur la route de Gesvres, où ils sont d'une couleur rougeâtre, puis à Saint-Aubin et à Montreuil.

Les étages du silurien supérieur sont formés par des grès et schistes ampéliteux et par de l'argile plastique; on les rencontre au sud du canton, notamment à Saint-Aubin et à Montreuil.

Terrains secondaires. — Les terrains secondaires recouvrent en beaucoup d'endroits ceux de transition; ils sont constitués dans la région par plusieurs étages du jurassique et du crétacé. Le jurassique oolithique est le dépôt le plus important; il occupe une partie de l'Est et du Sud du canton où il forme souvent des îlots au milieu du porphyre. On le trouve à Assé, Saint-Victeur, Saint-Ouen, Fresnay, Saint-Aubin, surtout dans la partie du canton appelée les *Bercons*.

C'est également dans les mêmes parages, Moitron, Montreuil, Saint-Aubin, que l'on constate le terrain crétacé, caractérisé par l'argile glauconieuse, et les sables ferrugineux de l'étage céno-manien. Ces sables renferment de nombreux gisements de minéral de fer, jadis exploité par les forges des environs et des assises de roussard utilisé comme pierre de taille ou de construction.

Terrains tertiaires et terrains quaternaires. — La période tertiaire n'occupe que de faibles gisements dans la région; elle s'y présente sous forme de sables et de grès siliceux sur Saint-Ouen et Saint-Victeur, à la limite du canton, et de calcaire tendre, de formation lacustre, au Nord-Est de Saint-Ouen-de-Mimbré. Les sables et grès de cet étage se prolongent dans la commune de Fyé où ils forment une masse beaucoup plus importante qui constitue les buttes de Courtemiche et de la Garenne, stations intéressantes au point de vue bryologique et lichénologique.

Enfin, la période quaternaire comprend les alluvions anciennes qui se sont formées aux dépens des diverses roches préexistantes; ces alluvions sont dues à l'érosion produites par les eaux, probablement à la fin de la période glaciaire. On les trouve en plus ou moins grande quantité dans la vallée que forme la Sarthe; on

en retire les cailloux et les blocs de pierre roulés, pour l'empierrement des routes de la contrée.

Les terrains récents, représentés par des alluvions modernes, se trouvent au fond des vallées ; ils forment généralement, au bord des cours d'eau, la terre végétale des prairies naturelles où abondent les phanérogames, surtout les graminées. Les muscinées et quelques lichens n'y trouvent plus guère de place que sur les talus des haies et au bord des fossés.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- M. Hédin.** — Fresnay et ses environs. — Statistique géologique et minéralogique du canton. 1882.
- A. Gentil.** — Inventaire général des plantes vasculaires de la Sarthe. 1892.
- A. Gentil.** — Petite flore mancelle. 3^e édition. 1898.
- Thériot et Monguillon.** — Muscinées du département de la Sarthe. 1899.
- Thériot.** — Complément aux Muscinées de la Sarthe. 1899.
- Thériot.** — Additions et corrections à la Flore bryologique de la Sarthe. (*Bulletin de l'Académie internationale de Géographie botanique*). Nos 189-190. 1905.
- Olivier.** — Exposé systématique et description des Lichens de l'Ouest et du Nord-Ouest de la France. 1897.
- E. Monguillon.** — Catalogue descriptif des Lichens du département de la Sarthe. 1901.
- E. Monguillon.** — Premier supplément au Catalogue des Lichens de la Sarthe. 1905.
-

SAINT-LÉONARD-DES-BOIS

De toutes les communes du canton, celle de Saint-Léonard-des-Bois est, sans contredit, la plus intéressante à visiter. Pendant l'été, cette localité reçoit des milliers de touristes et de promeneurs qui viennent admirer ses sites pittoresques et accidentés; leur nombre serait bien plus considérable encore, si la voie ferrée, tant désirée par la population, venait à s'ouvrir.

Mes nombreux séjours à Saint-Léonard m'ont permis de porter mes investigations botaniques dans la plupart des stations intéressantes de cette commune. Comme l'élément siliceux y domine, ce sont les espèces silicicoles que l'on y rencontre en plus grande quantité.

Le bourg de Saint-Léonard, situé au milieu d'une courbe de la Sarthe, est entouré par deux buttes, Narbonne et Haut-Fourché, masses gigantesques de grès armoricain, qui s'élèvent en pente rapide ou souvent à pic, à une hauteur de 100 mètres environ. Certaines parties sont difficilement accessibles, ce qui rend parfois l'étude de leur végétation quelque peu téméraire.

Les autres élévations de la commune sont d'un accès plus facile, entre autres, les buttes de la Joussière, de la Vigne, de Roche-Moignon, de la Bruyère, du Déluge, de Saint Laurent et de Toyère; toutes ces stations fournissent au botaniste une grande variété de végétaux. Ce qui contribue surtout à cette variété, c'est d'abord la nature disparate des terrains, puis la succession des taillis et bruyères aux rochers dénudés, la fraîcheur des vallées et enfin les endroits marécageux qui se présentent souvent à la base des collines.

J'indiquerai d'abord, afin de ne pas avoir à les nommer plusieurs fois, un certain nombre de mousses et de lichens saxicoles plus ou moins communs que l'on peut récolter sur ces buttes, soit sur les rochers, soit sur la terre qui les recouvre, ou dans les endroits rocailleux, ce sont :

Comme muscinées.

Weisia cirrata.

Oncophorus Bruntoni.

Dicranella heteromalla.

Dicranum scoparium.

— — *v. alpestre.*

Campylopus polytrichoides.

<i>Ceratodon purpureus.</i>	<i>Pogonatum nanum.</i>
<i>Grimmia apocarpa.</i>	<i>Polytrichum formosum.</i>
— <i>pulvinata.</i>	— <i>piliferum.</i>
— <i>Schultzii.</i>	<i>Pterogonium ornithopodioides.</i>
<i>Racomitrium heterostichum.</i>	<i>Homalothecium sericeum.</i>
— <i>v. gracilescens.</i>	<i>Brachythecium rutabulum.</i>
— <i>lanuginosum.</i>	<i>Eurhynchium striatum.</i>
— <i>ericoides.</i>	— <i>myosuroides.</i>
<i>Hedwigia ciliata.</i>	<i>Amblystegium serpens.</i>
— — <i>v. leucophæa.</i>	<i>Plagiothecium denticulatum.</i>
— — <i>v. viride.</i>	— <i>sylvaticum.</i>
<i>Bryum capillare.</i>	<i>Hypnum cupressiforme.</i>
— <i>argenteum.</i>	— — <i>v. filiforme.</i>
<i>Bartramia pomiformis.</i>	— <i>purum.</i>
<i>Atrichum undulatum.</i>	<i>Hylocomium splendens.</i>
	— <i>triquetrum.</i>
Comme lichens.	
<i>Cladina rangiferina.</i>	<i>Peltigera canina.</i>
— <i>sylvatica.</i>	<i>Umbilicaria pustulata.</i>
— <i>uncialis.</i>	<i>Gyrophora murina.</i>
<i>Cladonia coccifera.</i>	<i>Squamaria saxicola.</i>
— <i>polydactyla.</i>	<i>Acarospora fuscata.</i>
— <i>squamosa.</i>	<i>Caloplaca festiva.</i>
— <i>furcata.</i>	— <i>vitellina.</i>
— <i>gracilis.</i>	<i>Rinodina confragosa.</i>
— <i>oervecornis.</i>	<i>Lecanora parella.</i>
— <i>fimbriata.</i>	— <i>atra.</i>
— <i>radiata.</i>	— <i>crosthea.</i>
— <i>pixidata.</i>	— <i>polytropha.</i>
<i>Parmelia caperata.</i>	— <i>gibbosa.</i>
— <i>conspersa.</i>	<i>Urceolaria scruposa.</i>
— <i>trichotera.</i>	<i>Pertusaria corallina.</i>
— <i>saxatilis.</i>	<i>Baeomyces roseus.</i>
— <i>omphalodes.</i>	— <i>rufus.</i>
— — <i>v. panniformis.</i>	<i>Lecidea rivulosa.</i>
— <i>prolixa.</i>	— <i>platycarpa.</i>
— <i>physodes.</i>	— <i>fuscoatra.</i>
	<i>Buellia superans.</i>

Buellia atroalbella.
— *geographica.*
— *lavata.*

Amphiloma lanuginosa.
Leprocaulon nanum.

De même, soit sur les buissons, les troncs d'arbres, les palissades et vieilles barrières, soit sur les talus des chemins et sur les murs, croissent beaucoup de vulgarités que le cryptogamiste rencontrera toujours à coup sûr un peu partout; à Saint-Léonard, j'ai constaté les suivantes, que je donnerai ici à titre d'indication :

Weisia viridula.
Fissidens bryoides.
— *taxifolius.*
Ceratodon purpureus.
Pottia truncata.
Phascum cuspidatum.
Barbula muralis.
— *unguiculata.*
— *cylindrica.*
— *revoluta.*
— *lævipila.*
— *papillosa.*
Grimmia apocarpa.
— *pulvinata.*
Zigodon viridissimus.
Orthotrichum leiocarpum.
— *Lyellii.*
— *affine.*
Funaria hygrometrica.
Bryum capillare.
— *argenteum.*
— *cæspititium.*
Atrichum undulatum.
Pogonatum nanum.
— *aloides.*
Leucodon sciuroides.
Anomodon viticulosus.

Isothecium myurum.
Camptothecium lutescens.
Brachythecium rutabulum.
— *velutinum.*
Thamnum alopecurum.
Eurhynchium striatum.
— *stokesii.*
— *prælongum.*
Amblystegium serpens.
Hypnum cupressiforme.
— *cuspidatum.*
— *purum.*
Hyloconium splendens.
— *brevirostre.*
— *triquetrum.*
Diplophyllum albicans.
Mesophylla crenulata.
Cephalozia divaricata.
Lophocolea bidentata.
Cincinnulus trichomanis.
Radula complanata.
Frullania dilatata.
Madotheca platyphylla.
Metzgeria furcata.
Aneura multifida.
Riccia glauca.

Sur les mêmes substratums ligneux et corticoles, j'ai constaté

la présence d'un aussi grand nombre de lichens ubiquistes dont plusieurs se présentent sous diverses formes :

Evernia prunastri.	Lecanora angulosa.
Ramalina fastigiata.	— Hageni.
— fraxinea.	— symmictera.
— farinacea.	Pertusaria communis.
— evernioides.	— leioplaca.
Parmelia caperata.	— scutellaris.
— trichotera.	— Wulfenii.
— revoluta.	Phlyctis agælea.
— sulcata.	Bacidia rubella.
— Borreri.	Lecidea flexuosa.
— acetabulum.	— elæochroma.
— subaurifera.	Buellia myriocarpa.
Peltigera canina.	— alboatra.
Xanthoria parietina.	— canescens.
— chrysophthalma.	Graphis scripta.
Physcia ciliaris.	Opegrapha notha.
— pulverulenta.	— diaphora.
— leptalea.	— atra.
— tenella.	Arthonia pruinosa.
— astroidea.	— astroidea.
— obscura.	Polyblastia modesta.
— adglutinata.	Acrocordia gemmata.
Caloplaca cerina.	— biformis.
— hœmatites.	Arthopyrenia epidermidis.
— pyracea.	— punctiformis.
— ferruginea.	— fallax.
— laciniosa.	— atomaria.
Lecanora atra.	Collema nigrescens.
— subfusca.	— furfuraceum.
— rugosa.	— conglomeratum.
— chlarona.	Leptogium microphyllum.
— albella.	Lepra flava.

1. Excursion à la butte de Narbonne, la vallée de Misère et le bois de Chemasson.

Si l'on suit le chemin qui va du bourg de Saint-Léonard au village des Echameaux, on pourra prendre, sur les rocs qui bordent la rivière : *Didymodon luridus*, *Barbula Brebissonii*, *Cinclidotus fontinaloides*, *Grimmia apocarpa* var. *rivularis*, *Orthotrichum anomalum*, *Fontinalis antipyretica*, puis comme lichens, *Caloplaca ochracea*, *Lecanora subfusca* var. *campestris*, *Polyblastia umbrina* une rareté, *Verrucaria hydrela*, *Collema faccidum*, et comme phanérogames, au bord de l'eau, ou sur les rives, *NASTURTIUM SYLVESTRE*, *Sium LATIFOLIUM*, *BROMUS GIGANTEUS*.

Les rochers au bord du chemin, à droite, supportent plusieurs lichens rares : *Lecanora lusca* sur les grès lisses ; les assises schisteuses qui surgissent à la base de la butte donnent : *Nephromium parile*, *Leptogium scotinum* ; plus loin, au bout du chemin, également sur les schistes, *Caloplaca lobulata*, *Buellia Oederi*, *Verrucaria hydrela*.

Le botaniste qui se risquera à faire l'ascension difficile de la butte à l'endroit où elle domine la Sarthe, pourra prendre sur les éboulis, vers la base, *Cladonia verticillata*, *C. fimbriata*, *C. pixidata*, et vers le sommet *Grimmia leucophæa* et *G. montana*, cette dernière signalée seulement à Saint-Léonard.

La vallée de Misère, comprise entre les buttes de Narbonne et de la Bruyère, offre en quantité différentes Sphaignes qui y revêtent un grand nombre de formes, et quelques muscinées spéciales aux endroits marécageux. J'ai remarqué dans cette station :

<i>Sphagnum cymbifolium.</i>	<i>Philonotis fontana.</i>
— <i>subsecundum.</i>	<i>Climacium dendroides.</i>
— <i>contortum.</i>	<i>Hypnum fluitans.</i>
— <i>subnitens.</i>	— <i>stellatum.</i>
— <i>Graveti.</i>	— — <i>v. protensum.</i>
<i>Dicranum palustre.</i>	<i>Cephalozia connivens.</i>
<i>Splachnum ampullaceum.</i>	<i>Mesophylla crenulata.</i>
<i>Bryum pseudotriquetrum.</i>	<i>Lophozia bicrenata.</i>
<i>Polytrichum commune.</i>	<i>Chiloscyphus polyanthus.</i>
— <i>juniperinum.</i>	<i>Aneura multifida.</i>
<i>Aulacomnium palustre.</i>	— <i>pinguis.</i>

M. Thériot y a trouvé en outre deux raretés sarthoises *Polytrichum strictum* et *P. gracile*.

Sur les rocs qui encombrent le lit du ruisseau on voit encore : *Racomitrium aciculare*, *Scapania undulata*, *Lejeunea serpyllifolia* et un lichen crustacé, *Lecanora lacustris* que je n'ai pas remarqué ailleurs dans le département.

Dans cette vallée marécageuse croissent aussi *NARTHECIUM OSSIFRAGUM*, *EPIPACTIS PALUSTRIS*, *JUNCUS TENAGEYA*, *CYPERUS FUSCUS*, *C. FLAVESCENS*, *RHYNCHOSPORA ALBA*, *COMARUM PALUSTRE*. Au bas de la vallée du côté de la Bruyère on peut récolter encore *EPILOBIUM ROSEUM*.

Si l'on remonte le vallon jusqu'à l'entrée du bois de Chemasson, les prés marécageux fourniront au bryologue : *Hylocomium squarrosum*, *Sphagnum recurvum*, *Trichocolea tomentella*.

A l'entrée du bois, au bord des ruisselets, on peut prendre *CHRYSOSPLENIUM OPPOSITIFOLIUM*, *LYSIMACHIA NEMORUM*, *CAREX LEVIGATA*, puis un certain nombre de muscinées :

<i>Mnium punctatum</i> .	<i>Plagiochila asplenoides</i> v.
— <i>affine</i> .	<i>major</i> .
— <i>undulatum</i> .	<i>Diplophyllum albicans</i> .
<i>Pterygophyllum lucens</i> .	<i>Cephalozia bicuspidata</i> .
<i>Brachythecium plumosum</i> .	<i>Trichocolea tomentella</i> .
<i>Eurhynchium piliferum</i> .	<i>Cincinnulus trichomanis</i> .
	<i>Lejeunea serpyllifolia</i> .

A travers le bois, sur le sol, on trouve facilement :

<i>Dicranella heteromalla</i> .	<i>Pleuridium subulatum</i> .
<i>Dicranum montanum</i> .	<i>Mnium hornum</i> .
<i>Campylopus turficens</i> .	<i>Tetrapis pellucida</i> .
— <i>flexuosus</i> .	<i>Webera nutans</i> .
<i>Leucobryum glaucum</i> .	<i>Thuidium tamariscinum</i> .
<i>Leptotrichum pallidum</i> .	<i>Homalia trichomanoides</i> .
<i>Fissidens bryoides</i> .	<i>Eurhynchium confertum</i> .

Les quelques rochers ombragés à mi-côte, à la partie septentrionale du bois produisent quelques bonnes espèces :

<i>Dicranum scottianum</i> .	<i>Sarcoscyphus emarginatus</i> .
<i>Hylocomium loreum</i> .	<i>Cephalozia lunulifolia</i> .
<i>Scapania resupinata</i> .	<i>Lophozia minuta</i> .

Lophozia gracilis.
Frullania tamarisci.

Metzgeria furcata.

Sur les troncs d'arbres je n'ai guère remarqué que des espèces généralement communes dans les bois : *Ulota crispa*, *Neckera pumila*, *N. complanata*, *Isothecium myurum*, etc.

Les lichens y sont plus nombreux :

<i>Usnea hirta.</i>	<i>Lecidea quercea.</i>
— <i>ceratina.</i>	<i>Bacidia endolencia.</i>
— — <i>v. incurvscens.</i>	<i>Catillaria grossa.</i>
• <i>Ramalina farinacea.</i>	<i>Buellia disciformis.</i>
— — <i>v. pendu-</i>	<i>Graphis dendritica.</i>
— — <i>lina.</i>	<i>Opegrapha vulgata.</i>
— <i>pollinaria.</i>	— <i>rufescens.</i>
<i>Cladonia delicata.</i>	— <i>herpetica.</i>
<i>Parmelia cetrata.</i>	<i>Arthonia cinnabarina.</i>
— <i>physodes.</i>	— <i>lurida.</i>
<i>Physcia stellaris.</i>	<i>Normandina jungermanniae.</i>
— <i>aipolla.</i>	<i>Acrocordia biformis.</i>
<i>Lecanora intumescens.</i>	<i>Arthopyrenia punctiformis.</i>
<i>Pertusaria amara.</i>	<i>Trachylia stigonella.</i>
— <i>coccodes.</i>	<i>Dactylospora Floerkei.</i>
— <i>melaleuca.</i>	<i>Lepra flava.</i>

Sur les rochers ombragés, au bord du ruisseau, on peut prendre *Parmelia pilosella*, *P. omphalodes* fertile et sur les rocs dans le lit du cours d'eau, *Endocarpon fluviatile* et *Collema flaccidum*.

Le bois de Chemasson, qui constitue une des parties boisées importantes du canton, doit sûrement receler des espèces d'un plus grand intérêt, que de nouvelles recherches pourront faire connaître. Je regrette de n'avoir pu l'explorer d'une façon plus complète.

Il reste encore à visiter dans le voisinage les anciennes ardoisières des Perrières, situées au sommet et à la partie occidentale extrême de la butte de Narbonne. J'y ai récolté sur les schistes, soit sur la roche vive, soit sur les débris d'extraction, les mousses suivantes : *Ptychomitrium polyphyllum*, *Aulacomnium androgynum* et des lichens en plus grand nombre :

<i>Cetraria aculeata.</i>	<i>Boeomyces roseus.</i>
— — <i>v. achantella.</i>	— <i>rufus.</i>
<i>Pycnothelia papillaria.</i>	<i>Bacidia umbrina.</i>
— — <i>v. stipata.</i>	<i>Lecidea crustulata.</i>
<i>Stereocaulon coralloides.</i>	— — <i>v. flavicunda.</i>
<i>Parmelia Mougeotii.</i>	— <i>fuscoatra.</i>
<i>Physcia cœsia.</i>	— <i>albocœrulescens.</i>
<i>Squamaria saxicola.</i>	— <i>latypea.</i>
— <i>gelida.</i>	— <i>erratica.</i>
<i>Caloplaca festiva.</i>	<i>Buellia badia.</i>
— <i>vitellina.</i>	— <i>myriocarpa v. stig-</i>
<i>Rinodina atrocineræa.</i>	— <i>matea.</i>
— <i>Mougeotiioides.</i>	— <i>ocellata.</i>
<i>Lecanora subfusca v. campes-</i>	— <i>æthalea.</i>
— <i>tris.</i>	— <i>ambigua.</i>
— <i>subdepressa.</i>	— <i>œderi.</i>
— <i>lucida.</i>	— <i>lavata v. obscurata.</i>

Sur les vieilles poutres de sapin, à l'entrée du couloir d'extraction, croît *Calicium melanophœum*. On trouve aussi sur ces schistes *HYPERICUM HUMIFUSUM*, puis *H. LINARIFOLIUM* et *SEDUM RUPESTRE*, répandus sur tous les autres monticules.

Enfin, en revenant vers Saint-Léonard, les crêtes des rochers donnent encore :

<i>Antitrichia curtispindula.</i>	<i>Buellia lavata v. fimbriata.</i>
<i>Umbilicaria pustulata.</i>	— <i>geographica v. conti-</i>
<i>Gyrophora murina.</i>	— <i>gua.</i>
— <i>polyphylla.</i>	— <i>geographica v. atro-</i>
<i>Buellia concentrica.</i>	— <i>virens.</i>

Sur la terre, dans les bruyères, existent : *Lecidea decolorans*, *L. fugillnosa* et *Scilla autumnalis*, qu'on peut récolter en bonne saison sur Narbonne et sur la butte de la Vigne.

Au-dessus des ardoisières, le chemin de Villeneuve aux champs des Pas, fournit sur ses talus : *Philonotis capillaris*, *Pogonatum aloides v. Dicksonii*, *Diphyscium foliosum*, *Scapania compacta*, *Lophozia exsectiformis*, *Mesophylla hyalina*.

2. Excursion sur la route de Gevres, la butte du Délinge et au moulin du Val.

En partant du bourg de Saint-Léonard, par la route de Gevres, les bords de la Sarthe à droite, et les rochers qui forment les derniers contreforts de Narbonne à gauche, fournissent une ample moisson au botaniste.

Sur les rocs, au bord de la rivière, il peut prendre :

<i>Barbula brebissoni.</i>	<i>Amblystegium riparium.</i>
<i>Cinclidotus fontinaloides.</i>	<i>Caloplaca festiva.</i>
— <i>riparius.</i>	<i>Rinodina lecanorina.</i>
<i>Grimmia rivularis.</i>	<i>Lecanora dispersa.</i>
<i>Fontinalis antipyretica.</i>	— <i>subfusca</i> v. <i>campestris.</i>
<i>Eurhynchium crassinervium</i>	<i>Verrucaria hydrela.</i>
— <i>russiforme.</i>	
<i>Amblystegium fluviatile.</i>	

Dans la rivière même :

<i>HELOSCHIADUM INUNDATUM.</i>	<i>SAGITTARIA SAGITTEFOLIA.</i>
<i>VILLARSIA NYMPHOIDES.</i>	<i>BUTOMUS UMBELLATUS.</i>

Les talus de la route donnent : *VERBASCUM NIGRUM*, assez répandu dans toute la contrée, *Brachythecium albicans*, *Hypnum arcuatum*; sur les rochers à pic croissent quelques touffes de *Dicranum heteromallum* var. *sericeum*, *Frullania fragilifolia* et sur ceux qui sont ombragés par les hautes bruyères, *Lecanactis citrinella*.

Les fossés et les rocs humides de la route fournissent :

<i>Campylopus fragilis</i> v. <i>densus.</i>	<i>Sphagnum subnitens.</i>
<i>Physcomitrium fasciculare.</i>	<i>Scapania compacta.</i>
<i>Philonotis fontana.</i>	<i>Alicularia scalaris.</i>
— <i>cæspitosa.</i>	<i>Frullania Tamarisci.</i>
<i>Mnium undulatum.</i>	<i>Pellia epiphylla.</i>
<i>Pogonatum urnigerum.</i>	<i>Fegatella conica.</i>
<i>Brachythecium rivulare.</i>	<i>Anthoceros punctatus.</i>
<i>Sphagnum cymbifolium.</i>	<i>RANUNCULUS LENORMANDI.</i>
— <i>subsecundum.</i>	<i>CENTUNCULUS MINIMUS.</i>

Si l'on s'avance un peu sur la route à gauche (route du Chêne-Poteau), on verra sur les talus schisteux humides :

<i>Fissidens pusillus.</i>	<i>Mesophylla crenulata.</i>
— <i>adanthoides.</i>	<i>Diplophyllum albicans.</i>
<i>Bryum torquescens.</i>	<i>Cincinnulus argutus.</i>
— <i>alpinum.</i>	<i>Pellia epiphylla.</i>
— <i>pseudotriquetrum</i> v.	<i>Anthoceros punctatus.</i>
— <i>compactum.</i>	<i>Sphaerophoron coralloides.</i>
<i>Pterygophyllum lucens.</i>	<i>Leprocaulon nanum.</i>
<i>Sarcoscyphus emarginatus.</i>	

Les rochers ombragés qui dominent ces talus produisent : *Heterocladium heteropterum* v. *fallax*, *Madotheca lævigata*, deux raretés dans la Sarthe, puis quelques bonnes phanérogames : *CARDAMINE SYLVATICA*, *ANDROSÆMUM OFFICINALE*, *PHYTEUMA SPICATUM*, *LUZULA MAXIMA*, *NARDURUS TENELLUS*, *N. LACHENALII*.

Ensuite, l'excursionniste reviendra sur ses pas prendre la nouvelle route de Gesvres et il arrivera bientôt à la butte du Déluge ; mais avant d'en faire l'ascension, il devra examiner un moment les roches schisteuses et une petite bruyère marécageuse, qui bordent le côté gauche de cette route : les premières lui donneront *Racomitrium fasciculare*, très peu abondant, et la seconde, *NARTHECIUM OSSIFRAGUM* et *Splachnum ampullaceum*. En outre, les schistes constituent une des bonnes stations de la contrée pour les lichens ; les plus intéressants que j'y ai récoltés et dont quelques-uns ne sont pas signalés ailleurs dans la Sarthe, sont :

<i>Stereocaulon coralloides.</i>	<i>Lecanactis citrinella.</i>
<i>Parmelia Mougeotii</i>	— <i>premnea.</i>
<i>Rinodina Mougeotioides.</i>	<i>Lecidea uliginosa.</i>
<i>Squamaria gelida.</i>	<i>Buellia ambigua.</i>
<i>Lecanora gangaliza.</i>	— <i>Cæderi.</i>
— <i>coarctata.</i>	— <i>atroalbella.</i>
— <i>ceracea.</i>	— <i>ocellata.</i>
<i>Pertusaria corallina.</i>	— <i>lavata.</i>
— <i>amara</i> v. <i>saxicola.</i>	<i>Arthopyrenia lectissima.</i>

sans parler d'un certain nombre d'espèces vulgaires appartenant aux genres *Cladonia*, *Parmelia*, *Lecanora*, *Lecidea*, etc.

A droite de la route, les bords du petit ruisseau qui coule au pied de la butte, permettent de récolter :

<i>Ephemerum serratum.</i>	<i>Scapania undulata.</i>
<i>Archidium phascoides.</i>	<i>Chyloscyphus polyanthus.</i>
<i>Climacium dendroides.</i>	<i>Aneura pinguis.</i>
<i>Aulacomnium palustre.</i>	<i>Riccia glauca v. major.</i>

On peut alors escalader la butte du Déluge sur laquelle on remarquera des espèces croissant également sur les autres buttes, *Campylopus polytrichoides*, *Racomitrium heterostichum* et sa var. *gracilescens*, *R. lanuginosum*, *Antitrichia curtipendula*, *Umbilicaria pustulata*, *Gyrophora murina*, etc.; mais on trouvera en plus : *Bryum alpinum* en fruits, *Buellia viridiatra* en rares échantillons, *Ephebe pubescens* espèce que je n'ai jamais récoltée qu'en cet endroit dans la Sarthe.

Sur la terre, entre les assises rocheuses, croissent encore *Diphyscium foliosum v. elatum*, *Cephaloxia Turneri*.

Sur la pente qui domine la nouvelle route de la Poôté existent sur les rochers, *Orthotrichum rupestre* et sur la terre, *Campylopus fragilis*.

En suivant la rive droite de la Sarthe pour remonter vers le moulin du Val, le phanérogamiste verra en saison convenable *SCUTELLARIA GALERICULATA*, *S. MINOR*, *GRATIOLA OFFICINALIS*. Le cryptogamiste pourra prendre sur les rochers en face le Val, *Sphaerophoron coralloides* et sur ceux qui bordent la rivière, *Collema flaccidum*, *Leptogium palmatum*, *L. tremelloides*, puis *Didymodon luridus*, *Barbula Brebissonii*, *Cinclidotus fontinaloides*, *Grimmia rivularis*, *G. lisæ*, *Amblystegium fluviatile*; sur les rocs du ruisseau l'Ornette, existent *Fissidens crassipes*, *Fontinalis squamosa*, *Aneura pinnatifida*, *Lecanora lacustris*, *Endocarpon fluviatile*, *Collema flaccidum*, et sur les rives une jolie fougère, *OSMUNDA REGALIS*; enfin, sur les troncs d'arbres, peupliers et aulnes, *Barbula latifolia*, *Leskea polycarpa*, *Ramalina evernioides*, *Parmelia acetabulum*, *Arthonia galactites*, *Melanotheca gelatinosa*.

Si l'on passe la Sarthe sur le « chapelet » de pierres, on récoltera sur la maçonnerie qui supporte la roue du moulin, *Hypnum palustre* et *Leptogium plicatile*.

Le botaniste qui voudra remonter la rive gauche de la Sarthe, vers Saint-Céneri, trouvera à un kilomètre environ au-dessus du

Val, les rochers de Toyère qui lui donneront *Ramalina* polymorpha lichen très commun dans les hautes montagnes, mais très rare en plaine, *Sticta sylvatica*, *S. fuliginosa*, *Lecanora gangaleoides*; peut-être pourra-t-il récolter aussi *OENANTHE CROCAT*A signalée par Duterte entre Saint-Léonard et Saint-Céneri.

Enfin, pour rentrer au bourg de Saint-Léonard, si l'on suit la rive gauche de la Sarthe, on pourra prendre *Pleuridium subulatum* sur les pâtis au pied de la butte de Saint-Laurent, et, sur les rochers qui dominent la rivière, à droite du chemin, *Peltigera horizontalis*, *Hoematomma coccineum* et *Lecanora glaucoma* avec son parasite *Arthonia varians*. Tout à côté, les schistes du Gasseau donneront de beaux spécimens de *Onchophorus Bruntoni*, *Bartramia pomiformis*, *Aulacomnium androgynum*, puis *Physcia cœsia*, *P. tribacia*, et *P. lithotea*.

3. Excursion à la butte de la Vigne et à Roche-Moignon.

Les prairies situées au-dessous de Saint-Léonard, entre la rivière et la route de Sougé-le-Ganelon produisent quelques phanérogames intéressantes; autour de Linthe, croissent *Lotus angustissimus*, *Phyteuma spicatum*, *Stachys alpina*, *Narcissus pseudo-narcissus*, *Bromus giganteus*; à l'endroit où la Sarthe côtoie la route, en face la butte de la Vigne, existent : *Cuscuta major*, *Dipsacus pilosus*, *Salix triandra*. Les anfractuosités des rochers porphyriques de la Vigne abritent *Silene nutans*, *Umbilicus pendulinus*, et *Asplenium lanceolatum*, fougère connue seulement à cette station, dans le département. Ces mêmes rochers fourniront au bryologue les plantes suivantes, qu'il pourra récolter à leur base :

<i>Barbula squarrosa.</i>	<i>Plagiothecium denticulatum.</i>
— <i>intermedia.</i>	<i>Brachytecium populeum.</i>
<i>Orthotrichum anomalum.</i>	<i>Targionia hypophylla.</i>

La partie plus élevée lui donnera :

<i>Grimmia leucophæa.</i>	<i>Orthotrichum rupestre.</i>
— — <i>v. brevipila.</i>	<i>Lophozia Lyoni.</i>
— <i>montana.</i>	— <i>gracilis.</i>

Le lichénologue y trouvera également une collection variée :

<i>Cladonia gracilis.</i>	<i>Placodium tegulare.</i>
— <i>alcicornis.</i>	<i>Caloplaca lapicida.</i>
— <i>cervicornis.</i>	— <i>fuscoatra.</i>
— — <i>v. megaphyl-</i>	— <i>festiva.</i>
— <i>lina.</i>	<i>Rinodina atrocineræa.</i>
<i>Parmelia saxatilis</i> fr.	<i>Lecanora subtartarea.</i>
— <i>omphalodes.</i>	— <i>gangaleoides.</i>
— — <i>v. fallax.</i>	— <i>orosthea.</i>
— — <i>revoluta.</i>	<i>Lecidea rivulosa.</i>
<i>Physcia ciliaris, saxicole.</i>	<i>Buellia canescens.</i>
— <i>aquila.</i>	— <i>porphyrica.</i>
— <i>oesia.</i>	— <i>ambigua.</i>
— <i>tribacia.</i>	— <i>concentrica.</i>
<i>Xanthoria aureola.</i>	<i>Verrucaria cœthiobola.</i>
<i>Peltigera horizontalis.</i>	<i>Leprocaulon nanum.</i>
<i>Pannaria conoplea</i>	

Tout à côté, les pâtis rocaillieux de la petite route de Colin lui procureront une espèce rare, *Homodium muscicolum*.

A gauche de la route de Sougé en face le pont de la route de Saint-Paul-le-Gaultier, s'élève la butte de Roche-Moignon dont les rochers, et les sapins qui croissent à sa partie supérieure, supportent quelques bonnes espèces. J'y ai récolté, entre autres, sur les rochers.

Comme muscinées :

<i>Campylopus paradoxus.</i>	<i>Hylocomium loreum.</i>
— <i>fragilis.</i>	— <i>brevirostre.</i>
— <i>brevipilus.</i>	<i>Plagiochila minor.</i>
<i>Leptotrichum homomallum.</i>	<i>Scapania nemorosa.</i>
<i>Heterocladium fallax.</i>	— <i>resupinata.</i>
<i>Eurhynchium confertum.</i>	<i>Sarcoscyphus emarginatus.</i>
<i>Plagiothecium elegans.</i>	<i>Lophozia gracilis.</i>
— <i>ræsxænum.</i>	<i>Mastigobryum trilobatum.</i>
— <i>silesiacum.</i>	<i>Frullania tamarisci.</i>

Comme lichens :

<i>Usnea plicata.</i>	<i>Parmelia pilosella.</i>
<i>Ramalina pollinaria.</i>	— <i>revoluta v. latifolia.</i>

Parmelia physodes.

- — *v. platyphylla.*
- — *v. tubulosa.*
- — *v. labrosa.*
- *pertusa.*

Sticta fuliginosa.

Acarospora fuscata.

Lecanora coarctata.

- *glaucoma.*
- *subcarnea.*

Lecanora polytropa.

- *gangaleoides.*

Hæmatomma coccineum.

Pertusaria corallina avec son parasite *Spilomium sphœrale.*

Bilimbia milliaria.

Lecidea erratica.

Sphærophoron fragile.

Sur les sapins :

Usnea hirta.

- — *v. sorediata.*

Lecanora conisea.

- — *v. strobilina.*

Lecanora piniperda.

Bilimbia Nitschkeana.

Lecanactis amphibola.

Catillaria Lighthoothii.

Les plantes vasculaires indiquées à cette localité sont encore **LUZULA MAXIMA**, **FESTUCA HETEROPHYLLA**.

Sur la route de Saint-Paul, à droite, à quelques centaines de mètres de Roche-Moignon, existe une poussée de calcaire exploité jadis par un four à chaux. J'y ai trouvé **EPILOBIUM SPICATUM**, puis quelques muscinées et lichens dont les plus notables sont comme muscinées :

Dicranella varia.

Fissidens decipiens.

Leptotrichum flexicaule.

Barbula ambigua.

Grimmia apocarpa.

- — *v. gracilis.*

Encalypta vulgaris.

Neckera complanata.

Thuidium abietinum.

Eurhynchium prælongum v. rigidum.

Hypnum chrysophyllum.

- *molluscum.*

Comme lichens :

Caloplaca cæsiurufa.

Lecanora calcarea.

- — *v. contorta.*
- — *v. Hoffmannii.*

Lecania erysibe.

Biatorella pruinosa.

Lecidea rupestris v. calva.

Verrucaria rupestris.

Enfin, les taillis de la Haute-Vente situés non loin de là fournissent **LYCHNIS SYLVESTRIS**, **CORYDALIS SOLIDA**, **STACHYS ALPINA**, **NARCISSUS PSEUDO-NARCISSUS**.

4. Butte de Haut-Fourché et la Beaumerie.

A droite de la route de Saint-Céneri, à cinq cents mètres environ au-dessus du bourg de Saint-Léonard, se trouve un petit chemin qui conduit à la butte de la Roche, contrefort de Haut-Fourché. Sur les pierres schisteuses de ce chemin, le lichénologue pourra détacher des échantillons de *Bacidia pelidniza*; sur les sapins, au pied de la butte, il prendra *Platysma placorodia*, *Lecanora conizea*, *L. piniperda*, *Bilimbia Nitschkeana*, *Biatorella difformis*, cette dernière sur la résine des pins; enfin, les rochers dénudés de la butte même lui donneront les lichens suivants :

<i>Cladina rangiferina</i> v. <i>gigantea</i> .	<i>Parmelia physodes</i> v. <i>sorediata</i> .
— <i>sylvatica</i> .	<i>Umbilicaria pustulata</i> .
— <i>tennis</i> Harm.	<i>Gyrophora murina</i> .
— <i>uncialis</i> v. <i>turgescens</i> .	— <i>glabra</i> .
<i>Ramalina cuspidata</i> .	— <i>polyphylla</i> .
— — v. <i>crassa</i> .	<i>Lecanora subtartarea</i> .
<i>Parmelia saxatilis</i> .	— <i>psarophana</i> .
— — v. <i>Aizonii</i> .	<i>Pertusaria corallina</i> .
— <i>cetrata</i> .	<i>Lecidea confluens</i> .
— <i>trichotera</i> .	— <i>rivulosa</i> .
— <i>physodes</i> v. <i>polyphylla</i> .	<i>Buellia geographica</i> .
	— v. <i>contigua</i> .
	— v. <i>atrovirens</i> .

Pour se rendre à un autre massif de rochers situés à deux cents mètres au nord, on traverse des bruyères où croissent de nombreuses Cladonies, entre autres : *C. rangiferina*, *C. sylvatica*, *C. uncialis*, *C. squamosa*, *C. furcata*, qui y revêtent diverses formes, puis *C. macilenta*, *C. coccifera*, *C. digitata*, *C. polydactyla*, *C. Floerkeana*, *C. rangiformis*, *C. gracilis*, *C. pityrea*, *C. papillaria*. Sur le massif rocheux existent *Usnea plicata*, *Cetraria aculeata* v. *muricata*, *Platysma glauca*, *Parmelia pilosella* *P. omphalodes* et sa variété *panniformis*, *Lecanora subcarnea*, *L. gangaleoides*, *Cænogonium germanicum*, *Abrothallus microspermus* parasite sur le thalle de *Parmelia omphalodes*.

Les pentes rapides de la butte de Haut-Fourché, couvertes en

partie par des bruyères, n'offrent guère que des plantes banales ou citées précédemment; aussi, le mieux est de parcourir la base de la butte, le long de la rive gauche de la Sarthe, dont les rochers humides ou ombragés fournissent *Metzgeria conjugata*, *Lophozia Schreberi* et les broussailles, au bas du sentier qui descend de la Gendrie, abritent de beaux spécimens de *Bryum roseum*. Enfin, si l'on regagne la route, on pourra prendre *Buellia distincta* sur les parapets granitiques du pont.

La seconde partie de cette excursion a pour centre le village de la Beaumerie; elle peut débiter, par la route de Moulins-le-Carbonnel, dont les talus sont revêtus, au-dessus du cimetière, par quelques bonnes muscinées :

<i>Hymenostomum microstomum.</i>	<i>Barbula cuneifolia.</i>
<i>Fissidens incurvus.</i>	— <i>canescens.</i>
<i>Pottia truncata.</i>	— <i>squarrosa.</i>
— <i>lanceolata.</i>	— <i>subulata.</i>
— <i>Wilsonii.</i>	<i>Encalypta vulgaris</i> , etc.

Vers le haut de la côte, sur les talus du chemin qui mène à la Gendrie, on retrouve en partie ces mêmes espèces; M. Thériot y a récolté en outre *Desmatodon Guepini*, mousse excessivement rare.

On prend ensuite sur la droite de la route, le vieux chemin de la Beaumerie; les rocs et les talus qui le bordent donneront au bryologue :

<i>Grimmia trichophylla.</i>	<i>Scleropodium illecebrum.</i>
— <i>lisæ.</i>	<i>Thamnium alopecurum.</i>
<i>Eurhynchium piliferum.</i>	<i>Scapania compacta.</i>
— <i>crassinervium</i>	<i>Radula complanata.</i>
— <i>populeum.</i>	<i>Reboulia hæmispærica.</i>

et au lichénologue :

<i>Lecanora atra.</i>	<i>Biatorella simplex.</i>
— <i>gibbosa.</i>	<i>Lecidea contigua.</i>
<i>Urceolaria scruposa</i> v. <i>plumbea.</i>	— <i>meiospora.</i>

Du village de la Beaumerie, à 500 mètres environ, on aperçoit

au sud, au-delà de la vallée, la crête de quelques rochers peu élevés, sur lesquels on peut récolter :

Dicranum scottianum.

Campylopus paradoxus.

Scapania resupinata.

Rinodina confragosa.

Lecanora subdepressa,

Sphærophoron coralloides.

Si l'on remonte un peu la vallée, avant d'arriver au bois, on verra sur les pierres dans le ruisseau : *Homalia trichomanoides*, *Amblystegium irriguum*, *Scapania undulata*, *Chyloscyphus polyanthus*, et à l'entrée du bois, *ISOPYRUM THALYCTROIDES*, *LEONORUS CARDIACA*.

Pour regagner Saint-Léonard, on peut descendre la vallée jusqu'à la vieille route de Sougé et, chemin faisant, prendre *Madotheca lævigata* à la base des rochers qui dominent la gauche de cette vallée.

FRESNAY-SUR-SARTHE

La ville de Fresnay-sur-Sarthe, située dans la partie sud-est du canton et desservie par la ligne de Sillé-le-Guillaume à la Hutte, est bâtie sur le calcaire dolomitique; elle est entourée par plusieurs monticules de même nature, sur lesquels croissent des plantes calcicoles du plus grand intérêt : ce sont, les buttes de la Coursure et de la Madelaine, la butte de Rochâtre comprise dans le territoire de la commune de Saint-Aubin-de-Locquenay, et celle de Grateil dans la commune d'Assé-le-Boisne.

Les buttes de la Coursure et de la Madelaine, à droite de la route de Sillé paraissent plus riches en plantes vasculaires qu'en cryptogames; y sont signalées :

TRIFOLIUM SCABRUM.

SESELI MONTANUM.

ASCLEPIAS VINCETOXICUM.

VERBASCUM NIGRUM.

OROBANCHE HEDERÆ.

CALAMINTHA OFFICINALIS.

ALLIUM SPHEROCEPHALUM.
MELICA NEBRODENSIS.

NARDUS TENELLUS.

Comme muscinées, j'y ai récolté : *Orthotrichum diaphanum*,
Eurhynchium crassinervium, *E. circinatum*.

La butte de Rochâtre, située à gauche de la route de Sillé, à la sortie de la ville de Fresnay, offre un plus grand nombre d'espèces.

Comme phanérogames :

TRIFOLIUM GLOMERATUM.
— SCABRUM.
SESELI MONTANUM.
OROBANCHE AMETYSTEA.

OROBANCHE EPITHYMUM.
THYMUS HUMIFUSUS.
MELICA NEBRODENSIS.
FESTUCA MYUROS.

Comme muscinées :

Trichostomum crispulum.
— v. *elatum*.
Leptotrichum flexicaule.
Gymnostomum calcareum v.
mulicum.
Pottia lanceolata.
Phascum curvicolium.
— *rectum*.
Barbula squarrosa.
— *intermedia*.

Grimmia apocarpa.
— v. *gracilis*.
— *orbicularis*.
Orthotrichum anomalum.
Encalypta vulgaris.
— *streptocarpa*.
Neckera crispa.
Hypnum rugosum.
— *chrysophyllum*.
— *molluscum*.

Comme lichens :

Cladonia rangiformis.
— *alcicornis*.
— *cervicornis*.
— *pixidata*.
— *pocillum*.
Cetraria aculeata.
Peltigera rufescens.
Squamaria crassa.
— *subcircinata*.
— *candicans*.

Placodium calloptismum.
— *Lallavei*.
Caloplaca variabilis.
— *cæstorufa*.
Lecanora crenulata.
— *calcareæ*.
— v. *contorta*.
Urceolaria scruposa.
— *actinostoma*.
Toninia vesicularis.

<i>Biatorella pruinosa.</i>	<i>Polyblastia sepulta.</i>
<i>Lecidea decipiens.</i>	<i>Verrucaria glaucina.</i>
— <i>rupestris.</i>	— <i>rupestris.</i>
— <i>fuscorubens.</i>	— <i>myriocarpa.</i>
<i>Suellia canescens.</i>	<i>Collema furvum.</i>
— <i>epipolia.</i>	— <i>moelenum.</i>
<i>Endocarpon rufescens.</i>	<i>Pannaria nigra.</i>

La butte de Grateil, à quelques centaines de mètres au nord de la ville, constitue également une station intéressante.

Sur les rochers, à droite du chemin qui y conduit, existe *GLAUCIUM LUTEUM*, naturalisé. Sur les murs, à gauche du même chemin, on trouve *Barbula membranifolia* et *Bryum murale*, et sur les rochers, à son extrémité, *Endocarpon miniatum*.

Les rochers de Grateil fournissent quelques phanérogames déjà mentionnées à Rochâtre : *SESELI MONTANUM*, *THYMUS HUMIFUSUS*, *MELICA NEBRODENSIS*, *FESTUCA MYUROS*. On y trouve aussi une bonne partie des mêmes mousses et lichens avec quelques autres espèces :

<i>Gymnostomum microstomum.</i>	<i>Peltigera rufescens.</i>
<i>Fissidens decipiens.</i>	<i>Squamaria crassa.</i>
<i>Didymodon rubellus.</i>	— <i>saxicola,</i>
<i>Trichostomum crispulum.</i>	— <i>subcircinata.</i>
<i>Barbula squarrosa.</i>	— <i>candicans.</i>
<i>Funaria hybernica.</i>	— <i>fulgens.</i>
— <i>calcareæ.</i>	<i>Caloplaca ochracea.</i>
<i>Bryum provinciale.</i>	— <i>erythrella.</i>
<i>Neckera crispa</i> v. <i>falcata.</i>	— <i>cænioalba.</i>
<i>Eurhynchium circinatum.</i>	— <i>variabilis.</i>
<i>Hypnum rugosum.</i>	<i>Placodium Lallavei.</i>
— <i>molluscum,</i>	— <i>callopismum.</i>
— <i>v. gracile.</i>	<i>Rinodina Bischoffii.</i>
<i>Madotheca lævigata.</i>	<i>Lecanora campestris.</i>
<i>Cladonia alpicornis.</i>	— <i>dispersa.</i>
— <i>rangiformis</i>	— <i>sulphurea.</i>
— <i>pocillum.</i>	— <i>calcareæ.</i>
<i>Parmelia proluxa.</i>	<i>Lecania erysibe.</i>
	<i>Urceolaria scruposa.</i>

<i>Ureeolaria actinostoma.</i>	<i>Buellia Dubyana</i> nouveau pour
<i>Lecidea interjecta</i> Nyl. avec	la Sarthe.
<i>Endococcus microphorus</i>	— <i>excentrica.</i>
Nyl. comme parasite.	<i>Endocarpon rufescens.</i>
<i>Toninia aromatica.</i>	<i>Polyblastia sepulta.</i>
— <i>vesicularis.</i>	<i>Verrucaria nigrescens.</i>
<i>Gyalecta cupularis.</i>	— <i>glaucina.</i>
<i>Lecanactis Stenhammari.</i>	— <i>macrostoma.</i>
<i>Lecidea decipiens.</i>	— <i>viridula.</i>
— <i>lurida.</i>	— <i>calciseda.</i>
— <i>immersa.</i>	— <i>oethiobola.</i>
<i>Catillaria lenticularis,</i>	<i>Collema furvum.</i>
— <i>episema.</i>	— <i>multifidum.</i>
	<i>Leptogium fimbriatum.</i>

En face, à droite du chemin montueux, se trouve une butte dénudée dont les pentes fournissent *Cladonia endiviasfolia* et les rochers, *Synalissa symphorea* fertile, très grande rareté, qui s'y trouve en tout petits coussinets assez abondants.

SAINT-VICTEUR ET SAINT-OUEN-DE-MIMBRÉ

A quatre kilomètres au nord de Fresnay se trouve le bourg de Saint-Victeur, entouré au nord et à l'est par une petite chaîne de grès culminants, qui forme la limite entre les deux communes de Saint-Victeur et de Fyé ; cette chaîne se prolonge jusqu'à Saint-Ouen-de-Mimbré pour disparaître à la route qui va de cette dernière localité à celle de Fyé.

Si l'on commence l'excursion à la naissance de ces roches, sur la route d'Assé-le-Boisne, on prendra d'abord :

<i>Dicranum alpestre.</i>	<i>Hedwigia ciliata</i> v. <i>viridis.</i>
<i>Barbula ambigua.</i>	<i>Brachythecium glareosum.</i>
— <i>squarrosa.</i>	<i>Riccia glauca.</i>
— <i>intermedia.</i>	<i>Placodium elegans</i>

Dans une fontaine creusée dans le roc à l'entrée d'un chemin, à droite, croît une forme curieuse de *Amblystegium irriguum*, (*f. fluitans*). Quand la plante est inondée, ses tiges deviennent flottantes et s'allongent au moins d'un décimètre; de plus, le limbe de la feuille disparaît en partie et souvent il ne reste que la nervure, ce qui donne à cette mousse l'aspect de *Amblystegium Vallis-clausæ*. M. Thériot (*Complément aux Muscinées de la Sarthe*, Pl. XXIII, nos 5 à 10, p. 11), rapproche plutôt cette forme flottante de *A. fluviatile*, à cause de l'épaisseur des cellules.

Si l'on suit ensuite la colline rocheuse jusqu'à la route de Saint-Victeur à Oisseau on récoltera : *Racomitrium heterostichum*, *R. lanuginosum*, *Grimmia leucophæa* et sa var. *brevipila* Th. très abondante, puis *G. Hartmani* v. *fastigiata* Th. et Mong., variété nouvelle. Le lichénologue peut cueillir aussi, outre les vulgarités spéciales aux rochers de grès, *Umbilicaria pustulata* et en petite quantité *Gyrophora murina* et *G. glabra*; *Squamaria saxicola* v. *diffracta*, et sur un mur en pierres sèches, *Endocarpon Garovaglii*.

Sur la terre, au pied de ces rochers, croît abondamment une hépatique, *Calypogeia ericetorum*, connue seulement à cet endroit dans la Sarthe.

En saison convenable, si l'on veut examiner les champs de la Fuie, au bas des rochers, on y trouvera : *Phascum cuspidatum* v. *Schreberianum*, *Ephemerum serratum*, *E. recurvifolium*, *Fissidens incurvus* et sa var. *tamarindifolius*, *Sphærocarpus terrestris*.

A droite de la route d'Oisseau, les rochers donnent encore *Grimmia leucophæa* v. *brevipila*, *G. Hartmani* v. *fastigiata*, *Calypogeia ericetorum*; sur la terre, dans les endroits dénudés, on verra en outre, *Acaulon muticum*, *Phascum rectum*, *P. curviculum*, *Pottia minutula*, *P. lanceolata*, *Trichostomum crispulum*, *T. mutabile*, *Fissidens decipiens*, *Thuidium Philiberti*, *Hypnum rugosum*, espèces dont la plupart indiquent la prédominance de l'élément calcaire.

Quelques lichens de cette localité méritent aussi d'être collectés, entre autres, sur les rochers :

<i>Parmelia caperata</i> v. <i>sorediata</i>	<i>Buellia ocellata</i> .
— <i>conspersa</i> v. <i>hypoclysta</i> .	— <i>superans</i> .
— <i>omphalodes</i> fr.	— <i>atroalbella</i> .
<i>Physcia</i> <i>cassia</i> .	— <i>distincta</i> .
— <i>tribacia</i> .	— <i>geographica</i> .
<i>Rinodina confragosa</i> .	<i>Verrucaria nigrescens</i> .
<i>Lecidea rivulosa</i> .	<i>Pannaria conoplea</i> .
<i>Catillaria chalybeia</i> .	<i>Leptogium sinuatum</i> .
	<i>Lecanora umbriqua</i> .

Sur le sol :

<i>Cetraria aculeata</i> .	<i>Cladonia rangiformis</i> .
— <i>v. spadicea</i> .	— <i>alcicornis</i> .
— <i>v. acanthella</i> .	— <i>strepallia</i> .

J'ai parcouru cette chaîne de rochers jusqu'à son autre extrémité en Saint-Ouen-de-Mimbré, sans y relever d'autres espèces notables : cependant, à l'endroit où elle se termine, sur la route de Saint-Ouen à Fyé, j'ai récolté :

<i>Parmelia proluxa</i> v. <i>perrugata</i> .	<i>Buellia geographica</i> v. <i>atrovirens</i> .
<i>Lecanora polytropa</i> .	— <i>viridiatra</i> .
— <i>glaucoma</i> .	<i>Arthonia varians</i> .
— <i>orosthea</i> .	
<i>Lecidea decolorans</i> .	

Si le lichénologue veut sortir un instant des limites du canton de Fresnay et suivre quelques centaines de mètres la route qui mène à Fyé, il pourra détacher sur les murs en pierres sèches, *Urceolaria actinostoma*, espèce souvent calcicole, mais qui recouvre ici en grande partie les pierres siliceuses dont ces murs sont formés.

La route de Saint-Victeur à Saint-Ouen offre encore quelques espèces à signaler; près de la première localité, j'ai trouvé *Hypnum Sommerfeltii* sur le talus des haies; plus loin, *Lunularia vulgaris*, *Reboulia hemispherica* et *Targionia hypophylla*; sur la terre argilo-calcaire qui recouvre quelques murs en pierres sèches : *Cladonia pocillum*, *Lecidea trachylina*, *Endocarpon rufescens*, *E. hepaticum*. Sur des rocs à fleur de terre, près de

bourg de Saint-Ouen, croissent : *Grimmia leucophæa*, *G. lisa*, *G. Schultzei*. *Pterogonium ornithopodioides*.

Sur la grande route de Fresnay à la Hulle, on peut aller récolter, sur les herbes : *Thuidium Philiberti*, *Brachythecium salebrosum*; les murs près le château de Mimbrel donnent *Barbula ambigua*, *B. membranifolia*, *Bryum murale* et de beaux exemplaires de *Collema pulposum*. Enfin, à la limite du canton, sur les parapets d'un pont, j'ai détaché quelques spécimens de *Rinodina teichophila*, nouveauté pour la Sarthe, et récolté *Hypnum vulgare* dans les fossés au bord de la route.

Plusieurs plantes vasculaires sont encore signalées dans ces deux communes; ce sont :

Seseli montanum, sur les rochers, autour de Saint-Victeur.

Scilla autumnalis, landes entre Saint-Victeur et le château de Mimbrel.

Equisetum hyemale, champs de Malacquet en Saint-Victeur.

ASSÉ-LE-BOISNE

A droite de la route de Fresnay à Sougé, à peu près à égale distance de ces deux centres, se trouvent les buttes de Folleton et de la Cohue, auxquelles il est utile de faire une visite; elles procureront, surtout au bryologue, quelques bonnes espèces, dont plusieurs ne sont pas indiquées ailleurs dans la Sarthe.

La butte de Folleton, formée par des roches calcaires, donne comme phanérogames : *Anemone pulsatilla*, *Asclepias vincetoxicum*, *Thymus humifusus*, *Buxus sempervirens*.

Comme muscinées :

<i>Fissidens decipiens.</i>	<i>Grimmia apocarpa</i> v. <i>gracilis.</i>
<i>Leptotrichum flexicaule.</i>	<i>Orthotrichum cupulatum.</i>
<i>Trichostomum mutabile.</i>	<i>Encalypta vulgaris.</i>
<i>Barbula tortuosa</i> v. <i>fragilifolia.</i>	— <i>streptocarpa.</i>
— <i>squarrosa.</i>	<i>Neckera crispa.</i>
— <i>intermedia.</i>	— v. <i>falcata.</i>

<i>Pterogonium ornithopodioides.</i>	<i>Plagiochila asplenoides.</i>
<i>Hypnum rugosum.</i>	— <i>v. humile.</i>
— <i>molluscum v. gracile</i>	<i>Lophocolea minor.</i>
— <i>tenellum.</i>	<i>Lejeunea calcarea</i> , nouveau pour la Sarthe (découvert par M. Douin).

Comme lichens :

<i>Cladonia pocillum.</i>	<i>Toninia vesicularis.</i>
<i>Squamaria crassa.</i>	<i>Bilimbia hypnophila.</i>
— <i>candicans.</i>	<i>Gyalecta cupularis.</i>
— <i>saxicola.</i>	<i>Lecidea atrofusca.</i>
— <i>subcircinata.</i>	<i>Verrucaria nigrescens.</i>
<i>Caloplaca erythrella.</i>	— <i>viridula.</i>
— <i>v. inalpina.</i>	— <i>macrostoma.</i>
<i>Placodium calloplismum.</i>	— <i>subvicinalis.</i>
— <i>teicholytum.</i>	<i>Pannaria nigra.</i>
— <i>callichroum.</i>	<i>Leptogium multifidum.</i>
<i>Pertusaria velata.</i>	<i>Arthopyrenia chlorotica.</i>

A côté, au nord-est de Folleton, on voit la butte de la Cohue, formée par des rochers siliceux, sur laquelle j'ai récolté *SCILLA AUTUMNALIS*, *Racomitrium heterostichum*, *Hedwigia ciliata*, *Grimmia Schultzii*, *G. leucophæa* et sa var. *brevipila*.

Au bas de ce monticule, le marécage de l'Osier fournit *Bryum bimum*, *Hypnum vernicosum*, *SCIRPUS PAUCIFLORUS*, et les terres avoisinantes : *SINAPIS ALBA*, *VALERIANELLA MORISONII*.

Quelques autres phanérogames notables sont indiquées dans la commune d'Assé, par M. Rommé, qui a d'ailleurs exploré la plus grande partie du canton de Fresnay où ses recherches ont enrichi la flore sarthoise de plusieurs nouveautés.

A Assé, M. Rommé signale entre autres au bois de Corbon : *CORYDALIS CLAVICULATA*, *CARDAMINE SYLVATICA*, *LYCHNIS SYLVESTRIS*, *ERVUM GRACILE*. A l'étang-Neuf, *ISNARDIA PALUSTRIS*, *RUMEX MARITIMUS*, *ALOPECURUS FULVUS*, puis dans d'autres stations :

HELLEBORUS VIRIDIS, près de la ferme de Bel-Air; *CORYDALIS SOLIDA*, bois de l'Epinay. *PRUNUS FRUTICANS*, ferme du Bourgneuf; *SEDUM DASYPHYLLUM*, route de Saint-Victeur; *TEUCRIUM BOTRYS*,

Grèves du Sarsau; *SALIX TRIANDRA*, au-dessous de l'ancien étang d'Ecloppe.

MOITRON ET SAINT-AUBIN-DE-LOCQUENAY

Les différentes recherches que j'ai effectuées dans ces deux communes m'ont donné un certain nombre d'espèces qu'il est intéressant de noter.

Dans la première localité, au lieu dit Le Guélian, existe au bord de la Sarthe une petite poussée de rochers siliceux sur lesquels croissent : *SEDUM RUPESTRE*, *UMBILICUS PENDULINUS*, puis *Dicranum alpestre*, *Grimmia Schultzii*, *Anomodon viticulosus*, *Pterogonium ornithopodioides*; les lichens sont représentés par :

<i>Ramalina pollinaria</i> .	<i>Lecanora parella</i> .
<i>Cladonia rangiformis</i> .	— <i>atra</i> .
— <i>furcata</i> .	— <i>intermutans</i> .
<i>Physcia caesia</i> .	<i>Urceolaria scruposa</i> .
<i>Peltigera membranacea</i> .	<i>Leptogium fimbriatum</i> .
— <i>horizontalis</i> .	<i>Lepra latebrarum</i> .

A quelques centaines de mètres au-delà du Guélian, vers Fresnay, au bord de la route, sur le territoire de la commune de Saint-Germain-de-la-Coudre, se trouvent les rochers de Carrouge où le botaniste peut prendre quelques bonnes espèces; ce sont les mousses suivantes : *Dicranum alpestre*, *Barbula squarrosa*, *Grimmia Schultzii*, *G. tricophylla*, *Bryum bimum*, et comme lichens :

<i>Cetraria aculeata</i> .	<i>Umbilicaria pustulata</i> .
<i>Cladonia coccifera</i> .	<i>Lecanora intermutans</i> , abon-
— <i>polydactyla</i> .	dant.
— <i>Floerkeana</i> .	<i>Buellia geminata</i> .
— <i>alcicornis</i> .	— <i>geographica</i> .
<i>Parmelia subconspersa</i> .	— <i>viridiatra</i> .
<i>Physcia caesia</i> .	

Si le botaniste revient sur ses pas jusqu'au pont du chemin de fer, il récoltera à cet endroit, en été, *HELMINTHIA ECHIOIDES*. De là, il peut gagner, par une petite route nouvellement construite, les bois de Saint-Aubin, situés sur le territoire de cette dernière commune, à un kilomètre au nord de Moitron. Ces bois, qui reposent sur un sol sablonneux, sont très riches en Cladonies ; j'y ai remarqué lessuivantes, sous différentes formes :

<i>Cladina rangiferina.</i>	<i>Cladonia rangiformis.</i>
— <i>sylvatica.</i>	— <i>delicata.</i>
— <i>tenuis.</i>	— <i>cæspititia.</i>
— <i>uncialis.</i>	— <i>gracilis.</i>
<i>Cladonia coccifera.</i>	— <i>verticillata.</i>
— <i>macilenta.</i>	— <i>pixidata.</i>
— <i>digitata.</i>	— <i>fimbriata.</i>
— <i>Flörkeana.</i>	— <i>radiata.</i>
— <i>squamosa.</i>	— <i>pityrea.</i>
— <i>furcata.</i>	— <i>papillaria.</i>

Comme autres lichens, j'ai récolté sur la terre : *Cetraria aculeata*, *Peltigera membranacea* v. *undulata*, *P. polydactyla*, *Bæomyces roseus*, *B. rufus*, puis une nouveauté pour l'Ouest de la France, *Lecidea sanguineoatra* ; autour du chalet de chasse, croissent sur le sol, *Collema cheileum* f. *hyporhrizum*, *Leptogium palmatum*, *L. tenuissimum*, fertile. Sur les troncs des chênes, existent *Usnea ceratina*, *Caloplaca ferruginea*, *Lecanora subfusca*, *L. albelli*, *Pertusaria communis*, *P. leioplaca*, *P. amara*, *P. coccodes*, *P. Wulfenii*, *Buellia discoformis*, *Aeroecordia biformis*, etc. ; sur ceux de sapin, *Lecanora conisea*, *Bilimbia Nitschkeana*, *Lecidea flexuosa*, *Catillaria Lighthfootii*.

Outre les muscinées que l'on trouve communément dans les bois, j'ai remarqué : *Dicranum montanum*, *Campylopus turfæus*, *C. flexuosus*, *Tetrapis pellucida*, *Lophozia gracilis*.

En descendant le vieux chemin qui mène directement au bourg de Moitron, j'ai récolté sur des rocs une forme à thalle très appauvri de *Lecanora parella* (*L. parella* f. *depauperata* Oliv., mihi in herb.) ; puis au pied de quelques ormes, *Coniocybe farinacea*.

Enfin, près la gare de Moitron, j'ai pris sur quelques barrières, *Calicium trachelynum*, et sur les pierres de la tranchée du chemin de fer, *Buellia lavata* en beaux exemplaires.

La butte de Rochâtre, dont j'ai parlé plus haut à cause de sa proximité de la ville de Fresnay, est située dans le territoire de la commune de Saint-Aubin. Elle est continuée vers l'ouest par une suite de rochers calcaires qui s'étendent à gauche de la route de Fresnay à Montreuil et qui présentent la majeure partie des espèces signalées à Rochâtre ; j'y ai vu en outre : *Desmatodon nervosus* et *Barbula membranifolia*.

MONTREUIL-LE-CHÉTIF

Le territoire de cette commune forme la partie sud-ouest du canton ; il renferme à l'est des grès cénomaniens, à l'ouest des grès siluriens et en quelques endroits des calcaires dolomitiques et des calcaires oolithiques.

La partie occidentale est couverte par la forêt de Sillé, où se trouve, tout à fait à la limite de la commune, le joli site du Saut-au-Cerf. Cette station est traversée par un ruisseau qui coule dans une vallée marécageuse par endroits, et encadrée des deux côtés par de puissantes assises de rochers siliceux ; c'est une localité botanique des plus intéressantes.

Le phanérogamiste peut y récolter *NARTHECIUM OSSIFRAGUM* dans les endroits marécageux, *LUZULA MAXIMA* sur la partie rocheuse, *LYCOPodium CLAVATUM* à travers le bois, au bord de quelques allées.

Le bryologue surtout pourra faire une abondante récolte ; dans la partie marécageuse et au bord du ruisseau croissent :

<i>Archidium alternifolium.</i>	<i>Climacium dendroides.</i>
<i>Dicranum palustre.</i>	<i>Pterygophyllum lucens.</i>
<i>Racomitrium aciculare.</i>	<i>Homalia trichomanoides.</i>
<i>Aulacomnium palustre.</i>	<i>Brachythecium plumosum.</i>
<i>Physcomitrium piriforme.</i>	— <i>v. homomallum.</i>
<i>Philonotis fontana.</i>	<i>Eurhynchium piliferum.</i>
<i>Polytrichum commune.</i>	

<i>Hypnum fluitans.</i>	<i>Plagiochila asplenioides.</i>
<i>Hypnum aduncum.</i>	— <i>v. minor.</i>
— <i>vernicosum.</i>	<i>Scapania undulata.</i>
<i>Sphagnum cymbifolium.</i>	<i>Trichocolea tomentella.</i>
— <i>recurvum.</i>	<i>Aneura multifida.</i>
— <i>inundatum.</i>	— <i>pinguis.</i>
— <i>subnitens.</i>	<i>Collema flaccidum.</i>
— <i>Graveti.</i>	

Les rochers à gauche de la vallée sont également très riches ; ils fournissent en mousses :

<i>Weisia cirrhata.</i>	<i>Plagiothecium elegans.</i>
<i>Oncophorus Bruntoni.</i>	— <i>denticulatum.</i>
<i>Dicranum fuscescens.</i>	— <i>sylvaticum.</i>
— <i>scottianum.</i>	— <i>undulatum.</i>
— <i>scoparium.</i>	<i>Hylocomium loreum.</i>
<i>Campylopus paradoxus.</i>	<i>Scapania resupinata.</i>
<i>Hedwigia ciliata.</i>	<i>Lophozia minuta.</i>
<i>Bartramia pomiformis,</i>	— <i>gracilis.</i>
<i>Aulacomnium androgynum.</i>	<i>Frullania tamarisci.</i>
<i>Eurhynchium confertum.</i>	<i>Lepidozia reptans.</i>
<i>Brachythecium populeum.</i>	<i>Metzgeria conjugata.</i>

En lichens :

<i>Usnea pilcata.</i>	— <i>Mougeotii.</i>
<i>Cetraria aculeata.</i>	— <i>revoluta.</i>
<i>Oladonia rangiferina.</i>	— <i>saxatilis.</i>
— <i>sylvatica.</i>	— <i>prolixa.</i>
— <i>uncialis.</i>	— <i>physodes.</i>
— <i>digitata.</i>	<i>Sticta sylvatica.</i>
— <i>polydactyla.</i>	— <i>scrobiculata.</i>
— <i>coccifera.</i>	<i>Peltigera horizontalis.</i>
— <i>Floerkeana.</i>	<i>Umbilicaria pustulata.</i>
— <i>squamosa.</i>	<i>Gyrophora glabra.</i>
— <i>furcata.</i>	— <i>polyphylla.</i>
— <i>gracilis, etc.</i>	<i>Acarospora fuscata.</i>
<i>Parmelia caperata.</i>	<i>Squamaria saxicola.</i>
— <i>conspersa.</i>	<i>Caloplaca festiva.</i>

<i>Rinodina atrocineræa.</i>	— <i>rufus.</i>
— <i>confragosa.</i>	<i>Bacidia umbrina.</i>
<i>Lecanora tartarea fertilis.</i>	<i>Lecidea rivulosa.</i>
— <i>parella.</i>	— <i>fumosa.</i>
— <i>atra.</i>	<i>Buellia superans.</i>
— <i>orosthea.</i>	— <i>atroalbeila.</i>
— <i>polytropæa</i>	— <i>geographica.</i>
— <i>gibbosa.</i>	— <i>lavata.</i>
<i>Pertusaria corallina.</i>	<i>Sphærophoron coralloides.</i>
<i>Urceolaria scruposa.</i>	— <i>fragile.</i>
<i>Boeomyces roseus.</i>	<i>Leprocaulon nanum.</i>

Sur les rochers à droite du vallon, avec quelques-unes des espèces précédentes, croissent encore :

<i>Grmmia Schultzii.</i>	<i>Pterogontum ornithopodioides.</i>
— <i>tricophylla.</i>	<i>Sarcoscyphus emarginatus.</i>
<i>Racomitrium heterostichum.</i>	<i>Diplophyllum albicans.</i>
— <i>lanuginosum.</i>	
<i>Antitrichia curtipendula.</i>	

Sur la terre, à travers le bois ou au bord des allées existent :

<i>Dicranella heteromalla.</i>	— <i>juniperinum.</i>
<i>Leucobryum glaucum.</i>	— <i>piliferum.</i>
<i>Campylopus turfæus.</i>	<i>Brachythecium rutabulum.</i>
— <i>flexuosus.</i>	<i>Eurhynchium striatum.</i>
<i>Fissidens taxifolius.</i>	— <i>stokesii.</i>
— <i>bryoides.</i>	<i>Hypnum purum.</i>
<i>Leptotrichum pallidum.</i>	— <i>Schreberi.</i>
<i>Pleuroidium subulatum.</i>	— <i>splendens.</i>
<i>Webera nutans.</i>	<i>Hylocomium triquetrum.</i>
— <i>annotina,</i>	— <i>brevirostre.</i>
<i>Philonotis capillaris.</i>	<i>Diplophyllum exsæctiformis</i>
<i>Pogonatum urnigerum.</i>	<i>Marchantia polymorpha.</i>
<i>Atrichum undulatum.</i>	<i>Scapania curta.</i>
<i>Polytrichum formosum.</i>	<i>Cincinnulus trichomanis.</i>

Enfin, sur les troncs d'arbres :

<i>Ulota crispa.</i>	<i>Cladonia delicata.</i>
<i>Neckera pumila.</i>	<i>Usnea hirta.</i>
<i>Pylaisia polyantha.</i>	<i>Lecanora intumescens.</i>
<i>Isothecium myurum.</i>	<i>Lecidea quercea.</i>
<i>Eurhynchium myosuroides.</i>	<i>Graphis scripta.</i>
	— dendritica

DOUILLET, SAINT - GEORGES - LE - GAULTIER ET SAINT-PAUL-LE-GAULTIER

Sur la droite de la route de Fresnay à Douillet, à l'extrémité de la Grande-Courbe de la Sarthe, se trouve la butte des Lairs, couverte par un taillis où j'ai récolté quelques muscinées notables. La plus importante est *Mnium stellare* qui croît dans un sentier au milieu du taillis. On peut encore y récolter : *Mnium hornum*, *M. undulatum*, *M. affine*, *M. punctatum*, *Dicranum montanum*, *Eurhynchium crassinervium*, *Plagiochila asplenioides*, *Lophocolea heterophylla*, *Mesophylla crenulata*, *M. gracillima*, etc.

Les anciennes ardoisières de Saint-Georges-le-Gaultier, situées à environ un kilomètre et demi à l'ouest du bourg, offrent une flore cryptogamique à peu près analogue à celle des schistes de Saint-Léonard. Au fond de ces carrières, sur les débris, j'ai récolté de beaux spécimens de *Ptychomitrium polyphyllum* et de *Scapania resupinata*. Les débris de la partie supérieure fournissent les espèces suivantes :

<i>Stereocaulon coralloides.</i>	<i>Squamaria saxicola.</i>
<i>Parmelia Mongeotii.</i>	— gelida.
— <i>Delisei</i> v. <i>perrugans</i>	<i>Rinodina confragosa.</i>
Oliv.	— atrocineræa.
<i>Phycia cæsia.</i>	<i>Lecanora coarctata.</i>
— tribacia.	<i>Lecidea fumosa.</i>
<i>Caloplaca festiva.</i>	— fuscoatra.
— vitellina.	— albocœrulescens.

— platycarpa.	— epipolia v. venusta.
Buellia Oederi.	— geographica.
— stellulata.	— lavata.

Enfin, sur les rocs qui émergent du sol, croissent :

Cetraria aculeata.	— Delisei.
Cladonia sylvatica.	Umbilicaria pustulata.
— rangiformis.	Buellia atroalbella.
— coccifera.	— distincta.
Parmelia conspersa.	— geographica v. conti-
— caperata.	gua.
— Borreri.	— badiella, parasite sur
— cetrata.	Parmelia Delisei.
— proluxa.	Leproloma nanum.

En Saint-Paul-le-Gaultier, sur les rochers au-dessous du cimetière, à gauche du Merdereau, j'ai constaté entre autres : *Grimmia leucophæa*, *G. lisæ*, *G. Schultzii*, *Hedwigia ciliata*, *Racomitrium heterostichum*, *Pterogonium ornithopodioides*, et les lichens suivants :

Ramalina pollinaria v. humilis.	Rinodina atrocinerea.
Xanthoria aureola.	Lecanora coarctata.
Placodium murorum v. pulvinatum.	— subcarnea.
Coloplaca festiva.	Urceolaria scruposa.
Squamaria saxicola.	Buellia stigmatea.
	Leproloma lanuginosa.
	Leprocaulon nanum.

Les phanérogames notables signalées dans ces trois dernières communes sont :

CORYDALIS SOLIDA.	— Douillet, bois de Moré.
CORYDALIS CLAVICULATA.	— Saint-Georges, rives gauche de la Vaudelle, au bas de la butte du Pont.
CARDAMINE SYLVATICA.	— Saint-Georges, ruines du moulin de la Rivière.

- LYCHNIS SILVESTRIIS.** — Douillet, coteaux entre Marais et Moré; Saint-Paul, bois de la Cour; Saint-Georges, aux ardoisières.
- GALIUM SAXATILE.** — Saint-Paul, coteaux près de Villette.
- TEUCRIUM BOTRYS.** — Douillet, route de Fresnay.
- POLYGONUM BISTORTA.** — Saint-Paul, prairies de la vallée du Merdereau au-dessus du bourg.
-

ADDITIONS

Saint-Léonard-des-Bois :

Madotheca porella. — Sur les pierres dans le ruisseau de l'Ornette, près le moulin du Val.

Lecidea tenebrosa. — (Nouveau pour la Sarthe). Sur les éboulis au bas de la butte de la Roche.

Fresnay-sur-Sarthe :

Bilimbia maelena. — (Nouveau pour la Sarthe). Butte de Gratel.

L'ART VÉTÉRINAIRE DANS LE MAINE

A LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE

Par M. Léon DUPAS, Membre associé

AVANT-PROPOS

L'étude de l'évolution, dans l'ancienne province du Maine, de ce qu'on a accoutumé d'appeler l'*art vétérinaire*, présente à envisager deux périodes ou plutôt deux phases principales :

L'une, toute de ténèbres, où les sortilèges et le charlatanisme, joints à la sottise empirique,

Comme des loups lâchés sur une proie facile,

exploitent sans contrainte avec un effréné cynisme la crédulité à la fois native et naïve des populations des campagnes ;

L'autre, où la vieille hippiatrie, débarrassée enfin de ses pratiques grossières ou répugnantes et devenue sous la géniale impulsion de Bourgelat la jeune science vétérinaire, fait son apparition dans la province, grâce aux ardens efforts de son Bureau d'Agriculture.

Or, si l'on considère que l'histoire de la première phase ne saurait être en grande partie que la répétition de ce que de nombreux auteurs ont écrit au point de vue médical, soit à propos de l'homme, soit à propos des animaux, sur l'antique sorcellerie, les superstitions, les préjugés et les funestes errements

empiriques de la vieille France, on comprendra que je me sois tracé un cadre plus modeste et plus restreint, et borné, sur cette matière, à grouper les quelques rares documents qui se rapportent tout spécialement à la province du Maine.

Cette réserve faite, voici comment j'ai compris mon travail :
En un aperçu rapide, servant en quelque sorte d'introduction, j'expose d'abord les diverses formes revêtues par l'empirisme au cours des époques qui ont précédé la création presque simultanée de la Société d'Agriculture et de la première Ecole vétérinaire ; puis, étudiant en détail et pas à pas la seconde phase, je fais assister le lecteur à la genèse et aux premières manifestations de la vétérinaire scientifique au déclin du dix-huitième siècle, avant la Révolution.

Malgré ses lacunes, ses imperfections et ses minuties, j'espère que l'on voudra bien reconnaître quelque intérêt à ce modeste fragment d'histoire locale auquel j'ai consacré de longues et patientes recherches en mettant surtout à profit les inestimables ressources qu'offrent aux érudits les riches archives de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe.

Le Mans, le 1^{er} novembre 1907.

L. DUPAS.

LA MÉDECINE DES BESTIAUX AVANT 1761

Sorcellerie et fanatisme

De tout temps, la crédulité et l'ignorance des populations rurales ont servi de vaste champ d'exploitation à la rouerie et à la fourberie d'individus sans vergogne.

En matière de médecine vétérinaire aussi bien que de médecine humaine, les charlatans et « guérisseurs » de tous ordres, spéculant en outre sur son amour, sur son besoin du *merveilleux*, ont toujours su capter la confiance du paysan simpliste et superstitieux.

Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner de voir intervenir la sorcellerie dans les maladies des animaux domestiques.

« Au seizième siècle, dit Renouard dans ses *Essais historiques et littéraires sur la ci-devant province du Maine* (1), et dans la première moitié du dix-septième, il n'y avait pas de village qui n'eût son sorcier en titre ». Cet individu inspire une véritable terreur. Il jette de bons ou de mauvais sorts et exerce toutes sortes de maléfices : « On pratique aujourd'hui bien fort, rapporte sérieusement en 1579 l'avocat manceau Pierre Massé, une autre espèce de maléfice fort dangereux qu'on appelle *cheviller*. Par iceluy on empesche les personnes de faire leur eau, j'en ay veu qui en sont mortz parce qu'on n'avait peu y trouver aucun remède, lequel est à ce qu'on dit en la puissance seulement de ceux qui ont faict le charme et malefice. Par iceluy ils enclouent aussi, et font clocher les chevaux » (2).

(1) P. RENOARD. — *Essais hist. et litt. sur la ci-devant province du Maine*. Le Mans, 1811, t. II, p. 103.

(2) *De l'imposture et tromperie des diables, devins, enchanteurs, sorciers, noueurs, etc., etc.*, par PIERRE MASSÉ, du Mans, Advocat. A Paris, chez Jean Poupy, 1579, page 42 b.

Si le sorcier s'attribue la guérison des malades, toute mort non accidentelle lui est par contre imputée. De sorte que le métier de sorcier, souvent lucratif, ne laisse pas que de présenter ses dangers. Vienne surtout la mortalité à s'abattre sur une étable, ou une épizootie, une « peste », à désoler le pays, lui seul est l'auteur du mal. Ce qu'il a fait il peut seul le défaire, ainsi que le dit Massé. Alors on le supplie, puis on le met en demeure de retirer le mauvais sort. S'il s'y refuse ou s'il a le malheur — et pour cause — de ne pas y réussir, la crainte qu'il suscitait auparavant se transforme en fureur. Bientôt celle-ci ne connaît plus de bornes, et le pauvre « diable » — qui, fréquemment hélas ! ne l'était devenu qu'à son corps défendant — succombant aux coups de la populace, paye sur-le-champ de sa vie ses pseudo-méfais.

Parfois, il est vrai, les choses ne se passent pas aussi sommairement. On fait d'abord agir, sans plus de succès du reste, les exorcismes et les prières pour conjurer le mal mystérieux, puis on livre le malheureux aux tribunaux qui se chargent de son châtement. C'est ce que constate et déplore, après tant d'autres, Lepelletier de la Sarthe dans son *Histoire du Maine* : « Aussi quelques pasteurs, dit-il, égarés par le vertige de l'époque, excommuniaient-ils alors, avec sécurité de conscience, les devins, les sorciers, etc. ; aussi, non moins ignorants, des magistrats de juridictions souveraines les condamnaient-ils au bûcher ! » (1).

« L'ordonnance de Louis XIV, de 1662, — je cite à nouveau Renouard — affaiblit beaucoup la croyance aveugle qu'on avait dans les sortilèges, mais ne la détruisit pas. Elle prévint dorénavant les assassinats juridiques des tribunaux. Rien de plus juste : mais elle n'empêcha pas que cette erreur ne subsistât toujours dans les campagnes. Combien de vieilles femmes, réputées sorcières, jouissaient du plaisir malin de se faire redou-

(1) A. LEPELLETIER (de la Sarthe). — *Histoire complète de la province du Maine*. Paris-Le Mans, 1861. T. I, p. 639.

ter, lorsqu'elles ne pouvaient plus être *aimables* ! Combien d'hommes, fort étonnés eux-mêmes d'être regardés comme magiciens, ont été sacrifiés à la persuasion qu'on avait qu'ils pouvaient nuire ! » (1).

« Je ne rappellerai point, continue-t-il, quelques scènes qui se sont passées dans notre province où des pauvres *crédules* ont tourmenté plus d'une fois et vexé, jusqu'à les faire périr, de pauvres diables à figure humaine à qui *ils imputaient les maladies de leurs bestiaux* ou les infirmités nerveuses et inexplicables de leurs femmes et de leurs enfants. Pour les punir d'avoir *jeté un sort*, ils les enfermaient dans un four encore chaud, après la cuisson du pain, etc. : l'ignorance et la superstition enfantent la cruauté ! » (2).

Cet état d'esprit du paysan du Maine, pour qui « rien n'est incroyable de ce qui est absurde », se retrouve encore vivace au XVIII^e siècle. Il admet « qu'il est au pouvoir de certains hommes d'évoquer des esprits malfaisants, de les faire agir à leur commandement et de conjurer leur puissance par des paroles et des gestes » (3). Si ses bestiaux périssent, « il rapporte à des causes surnaturelles les pertes qu'il éprouve, ou bien il accuse de maléfice ceux de ses voisins avec lesquels il est en mésintelligence, au lieu d'accuser son ignorance, sa négligence, sa mauvaise hygiène, la nourriture mauvaise, l'eau stagnante des abreuvoirs, etc., sa routine en un mot qui est celle de ses pères » (4).

La foi dans le merveilleux se manifeste aussi sous une forme mystique et religieuse. J'en donnerai quelques exemples.

Lors de l'effroyable épizootie de peste bovine qui accabla la

(1) P. RENOARD. — *Loc. cit.*, p. 106.

(2) *Ibid.*, p. 107.

(3) H. BOULEY. — Leçon d'ouverture du *Cours de pathologie comparée*, au Muséum (novembre 1880).

(4) J.-C. LEBRUN. — *Essai de topographie médicale de la ville du Mans et de ses environs*. Le Mans, 1812, p. 37.

eut souvent recours aux vertus mystiques. « La maison de ville du Mans, en vénération dans toute la ville, que de tous les monastères et de tous les environs du Mans, furent devenus (par une dévotion) ; à l'abbaye de l'Epau, d'y prier pour obtenir la cessa-

le 2 janvier 1747, « à la réquisition de tous les officiers de l'Hôtel de ville, lit-on dans les *Annales de Saint-Pierre-la-Cour*, « une octave de dévotion, pèlerinages des habitants du Mans pour obtenir la fin de la contagion qui durait plus de six mois » (2).

En 1747, la chasse devait être à nouveau organisée à Saint-Pierre en ayant décidé autrement, dit l'Hôtel de ville : « Les échevins craignent que les habitants, les cultivateurs ne cessant de venir à la messe pour obtenir la guérison de leurs enfants, aient évité le scandale, procurer au Mans, de passer sous la chasse au retour de la

chasse, de Courtiliers, de Pincé et de Saint-Pierre. En 1747, la « contagion » était si grave qu'il fallut organiser des neuvaines, des prières matin et soir et des processions. On mettait une figure de cire bénite et placée à l'hôtel de Notre-Dame, également à la bénédiction des

Annales de Saint-Pierre-la-Cour sur le Maine et le département du Mans, 1747, p. 23.

Annales municipales, 237.

GER. — Sainte-Scholastique, patronne du

étables et des bestiaux « avec l'aspersion de l'eau bénite et en récitant l'oraison contre la peste et la mortalité » (1).

A Beaumont-sur-Sarthe, l'Evêque du Mans ordonna « des prières publiques *pro peste animalium*, dans chaque paroisse, avec procession solennelle » (2).

A Roullée, le 12 août 1748, un pèlerinage fut organisé par le curé Delorme, à Notre-Dame de Saint-Rémy-du-Plain et « toute sa paroisse se rangea comme un seul homme sous la bannière de Marie » (3).

Au mois d'avril 1746, la première cloche de l'église de Vivoin avait été cassée « en sonnant la messe à la pointe du jour pour satisfaire aux instances et à la piété des paroissiens qui tous ensemble demandaient à Dieu la grâce de les délivrer de la peste qui enlevait leurs bestiaux » (4).

En outre de ces manifestations extérieures de sa superstition et de son fanatisme, le peuple a encore la ressource d'invoquer dans le recueillement des *saints guérisseurs*.

La petite et antique chapelle de Saulges, dans le Bas-Maine, en possède un particulièrement vénéré. C'est *Saint-Bibien*, jadis évêque de Saintes, protecteur des bestiaux comme Saint-Sébastien. « Peut-être est-ce le même saint, avance à tort un auteur anonyme, et n'y a-t-il à Saulges qu'une corruption de nom ». Quoiqu'il en soit, « Saint-Bibien de Saulges n'a ni bras, ni jambes, ni pour ainsi dire de face. C'est un morceau de bois qui a des siècles d'existence; il est tout vermoulu, on voit sur ce qui fut la tête du saint une couronne dorée. On serait tenté de croire que c'est une idole autrefois très vénérée, dont on a fait un saint. Saint-Bibien n'a pas les honneurs de l'autel; il est jeté dans un petit coin de terre, *entouré de cordes qui ont*

(1) BELLÉE et MOULARD. — *Inventaire sommaire des Archives départementales antérieures à 1790*; Archives civiles, série E, supplément. Le Mans. 1870, p. 460.

(2) *Ibidem*, p. 150.

(3) *Ibidem*, p. 239.

(4) *Ibidem*, p. 161.

servi à attacher les animaux malades, guéris par son intercession. Souvent, un cierge brûle à ses côtés ; car, quoique le plus humble de tous les saints qui sont là, il n'y a de vénération que pour lui, et il pourvoit, conjointement avec Saint-Céréne largement de messes le curé du presbytère » (1).

« Pour en finir avec les détails empruntés à l'ordre des faits superstitieux dans le Bas-Maine, disons que l'usage de mettre sur l'autel, durant la messe, *des clous de ferrure afin d'empêcher les chevaux encloués de rester boiteux, de faire boire les bestiaux en revenant de la messe de minuit afin de les préserver d'une foule de maladies*, de tenir la bouche ouverte pendant le *sanctus* de la messe des morts pour échapper aux morsures des chiens enragés, sont autant d'actes dont le côté superstitieux appartient probablement aux temps où florissaient les pratiques du druidisme et dont la religion s'est graduellement approprié le côté pieux et l'intention recommandable » (2).

Les Empiriques.

A côté des sorciers et des saints guérisseurs se place la cohue des *empiriques* proprements dits.

La plupart d'entre eux se dénomment *médecins de bêtes* et

(1) ANONYME. — *Saulges et ses environs* (Mayenne). — A Sablé, 1843 p. 12.

Le Saint-Bibien qui se trouve actuellement dans la chapelle de Saulges n'a rien de commun avec ce tronc de bois informe. Il se présente sous l'aspect d'une « statue d'évêque, plâtre moulé d'hier, dont la modernité s'assortie mal avec ces vieux cordages écharpés et entrecoupés de nœuds grossiers suspendus à un crampon rouillé au-dessous d'elle. » A côté de cet assortiment (depuis peu disparu) de licous, de traits, de longues, de faisceaux de plumes ayant servi ou appartenu aux animaux conduits en pèlerinage jusqu'à Saulges, on remarquait naguère encore un amas de peignes et d'épingles à cheveux, non moins curieux ex-voto déposés à l'occasion de la bienfaisante intercession d'un autre saint guérisseur, Saint-Avertin, souverain contre la migraine et le mal de tête. (Voir l'ouvrage de A. DU PEYROUX : *Les Alpes Mancelles*, Le Mans, 1861, p. 330 et 331).

(2) A. DU PEYROUX. — *Loc. cit.*, p. 334.

font métier de traiter les animaux malades... ou non, au grand dommage des « nourrisiers ».

Charlatans grossiers et stupides, ce sont les plus cyniques, et leur lamentable ignorance n'a d'égale que leur prodigieuse suffisance. Ils pullulent dans les campagnes à toutes les époques et c'est surtout en temps d'épizooties qu'ils donnent la mesure de leur savoir-faire ! Pire fléau que celui qu'ils prétendent combattre, ils se ruent à l'envi dans les villages, colportant leurs funestes conseils, débitant leurs drogues ridiculement compliquées et malfaisantes ; ils vont d'étable en étable, devenant inconsciemment ainsi les plus sûrs agents propagateurs de la contagion, et, sinistres oiseaux de mort, ils sèment la ruine autour d'eux au nom de ce pauvre art vétérinaire dont ils se sont constitués les tristes représentants.

Parmi ces médecins de bêtes ou parallèlement à eux, on rencontre d'abord les *mégéieux* (1), les *reméieux* ou *reméjeux* (2) et les *rebouteux* qui, complètement dénués de scrupules, cumulent les fonctions médicales et soignent aussi les pauvres humains quand l'occasion s'en présente. Alors ils sont à la fois médecins et chirurgiens et, dans ce dernier cas, leur spécialité consiste à remettre les membres luxés ou fracturés. Puis les *jugeux d'iau*, qui diagnostiquent les maladies des hommes (3) et des animaux à l'examen des urines.

(1) *Mégier* a été synonyme de guérir, *miège* de médecin et *mègement* de médicament. (DU CANGE : *Megeicharius*. — RAYNOUARD : *Metge, Metgiasous-Médecina*).

« Le *mégéieux* a beaucoup plus de vogue que le médecin, un chrétien malade ne représentant pas un capital en danger de se perdre, tout comme peut faire un individu appartenant à la classe bien autrement intéressante de la *marchandise* (les bestiaux). Le *mégéieux* est au surplus très bien appelé à faire de la médecine humaine, quand on daigne se préoccuper des accidents qui rentrent dans cette catégorie : *je dois ajouter que la confiance en son adresse n'est pas toujours sans fondement, quand il s'agit de membres fracturés ou luxés (sic)*. » (Cte R. de MONTESSON : *Vocabulaire du Haut-Maine*, Le Mans, 1859, p. 317). Voilà une assertion que je laisse pour compte à son auteur.

(2) Qui remet.

(3) « Ils reconnaissent ainsi infailliblement le *chapelet* des enfants, la *boule d'eau* chez les femmes, le *berchet chait*, les *vartauques* ou le *velin*

Viennent ensuite les *affranchisseurs* et les *sâneurs* (1), *sê-neurs* ou *seinneurs*. A l'origine, ils avaient tout uniment pour

d'eau chez le commun des martyrs, toutes maladies redoutables auxquelles les médecins ne connaissent rien. Comme ils peuvent juger de l'affection dont souffre une personne même sur une simple fiole de l'urine d'une vache, ou de l'eau d'une mare, il leur est le plus souvent inutile de voir le patient. Ils se contentent de conjurer le mal par des incantations secrètes, ou bien ils prescrivent des mixtures de simples qui ne figurent pas au Codex (*simplicia simplicibus*), voire de la graisse de blaireau mélangée d'alcide (acide) ». (A. J. VERRIER, R. ONILLON. — *Glossaire hist. et étymol. des Patois et des Parlers de l'Anjou*, Angers, 1907).

(1) Du vocable manceau *sâner* qui veut dire châtrer, guérir, rhahiller.

« Ce mot qui signifie littéralement *guérisseur*, s'applique tout spécialement aux vétérinaires sans diplôme qui habitent la campagne, et qui sont ceux pour lesquels nos paysans ont le plus de sympathie, tendance qui s'explique par cela qu'ils les connaissent plus intimement que le vétérinaire légal qui habite la ville, et encore par le talent réel que l'expérience à défaut de théorie et de science donne à quelques-uns d'entre eux. » (Cte R. de MONTESSON. — *Loc. cit.*, p. 416).

L'opinion de M. de Montesson sur le « talent réel des vétérinaires sans diplôme » — lisez empiriques — et la sympathie qu'ils inspirent aux paysans, était, à la fin du XVIII^e siècle, loin d'être celle de la Société d'Agriculture de la Généralité de Tours et en particulier de son Bureau du Mans qui eut certainement désavoué de pareilles assertions. La suite de ce travail le démontrera.

Mais en attendant, je tiens à mettre sous les yeux du lecteur les appréciations fort dissemblables de deux autres auteurs manceaux sur ces mêmes « vétérinaires sans diplôme. »

« Toute la sollicitude du gouvernement pour éclairer les campagnes ne peut triompher de l'ignorance et de la prévention du paysan pour qui le charlatan le plus grossier, le plus stupide, est bien supérieur aux médecins vétérinaires, même les plus recommandables. Cet obstacle aux progrès de la science et de l'agriculture a fait dire à Vicq d'Azyr qu'il serait à désirer que les médecins voulussent s'occuper de l'art vétérinaire... Alors seraient anéantis ces hommes ignorants et présomptueux, qui propagent dans la campagne les préjugés les plus révoltants, en même temps qu'ils portent une main toujours meurtrière sur les animaux dont on leur confie, si aveuglément la santé. » (J. C. LEBRUN, médecin. — *Loc. cit.*, p. 33).

« Quant aux charlatans, aux rebouteurs ignorants, aux juges d'eau, plus ou moins rusés de nos campagnes, et même de nos villes, ils arriveront toujours aux mêmes résultats ; mais d'une manière plus dangereuse encore pour ceux qu'ils trompent, qu'ils exploitent par les apparences d'un savoir instinctif surnaturel, qui n'offre de réalité que dans une foi robuste et vraiment étrange : et dont la chute si bien motivée des œuvres merveilleuses du grand Albert (*) aurait dû naturellement détruire les vains prestiges, entraîner la ruine définitive... » (A. LEPPELLETIER. — *Loc. cit.*, p. 639).

(*) Allusion à des grimoires de sorcellerie attribués à l'un des plus illustres savants du moyen-âge, le moine dominicain ALBERT le GRAND (1193-1280, béatifié en 1852), que ses recherches expérimentales et ses connaissances en sciences naturelles avaient fait passer pour magicien. Les « simples » consulteront néanmoins longtemps encore les *Secrets admirables du Grand Albert*, les *Secrets du Petit Albert*, etc.

profession d'*affranchir*, c'est-à-dire de châtrer les animaux domestiques, mais avec le temps ils se sont immiscés dans la médecine vétérinaire.

Tous ces empiriques de bas étage sont craints et redoutés des paysans, car ils ont la réputation d'être un peu sorciers ainsi qu'en témoigne Lepelletier : « Et même aujourd'hui dit-il les paysans arriérés accordent-ils aux médecins de leurs bestiaux, connus sous le nom d'affranchisseurs, la puissance particulière de *nouer les aiguillettes*, *jeter des sorts*, etc. » (1).

Sans doute, ont-ils aussi ce pouvoir singulier d'« *afflonner* » les bêtes à cornes sur les champs de foire, c'est-à-dire de provoquer chez ces animaux de véritables terreurs paniques « en leur jetant aux narines du foie de loup réduit en poudre ».

Certains font même l'objet de légendes qui se perpétuent dans les campagnes. J'en rappellerai une assez curieuse recueillie par un auteur mancel, M. Raoul de Montesson (2).

« Sur les confins de deux paroisses, Notre-Dame de Torcé et Lombron, se trouve un carrefour célèbre dans le pays à cause de la *fosse aux sâneurs*. Ce nom lui est venu de ce qu'à une époque déjà reculée, deux artistes (*sic*) de cette profession se battirent en duel dans cet endroit, s'y tuèrent mutuellement et y furent enterrés. Depuis lors, pendant la nuit qui suit l'anniversaire du drame, la fosse est bêchée et sarclée, sans que personne ait pu jamais voir un des êtres mystérieux qui se sont imposé ce soin de génération en génération : aussi tout le monde ne croit pas que ce soit l'office d'un simple mortel. Comme, au vieux temps, les sâneurs passaient quelque peu pour sorciers, celui auquel ils étaient réputés s'être donnés corps et âme, devait tout naturellement intervenir dans la conservation d'un monument qui recèle une partie de sa propriété ».

(1) A. LEPELLETIER. — *Loc. cit.*, p. 640.

(2) Cte R. DE MONTESSON. — *Vocabulaire du Haut-Maine*, p. 416.

Les concurrents les plus sérieux de ces divers médecins de bêtes sont les « *écarrisseurs* » ou *cróniers* et les *maréchaux* (1).

Les premiers, en raison de leur métier sans doute, se spécialisent dans les autopsies. Ils découvrent alors au sein des cadavres les maladies les plus extraordinaires et portent des diagnostics plus fantasques les uns que les autres. Leur incompetence, est-ce utile de le dire, est du reste absolue, mais leur bonne foi est souvent sujette à caution. En certaines circonstances, il n'est pas très rare de les voir, en effet, pour les besoins de la mauvaise cause de leurs clients et dans un but personnel par conséquent très intéressé, susciter des procès en affirmant de fausses maladies dans des certificats d'autopsie dont les tribunaux sont parfois obligés de faire état. On peut s'étonner de cette assertion, mais voici un témoignage qui la justifie amplement.

En 1763, la Société d'Agriculture s'étant donné pour tâche d'obtenir la réduction à 9 jours du « recours en garantie de 40 jours accordé pour les vices rédhibitoires des vaches laitières et amouillantes (2) par l'arrêt du 14 juin 1721 », à cause de l'abus qui en était fait, son secrétaire au bureau du Mans, M. Véron Duverger, dans sa lettre du 16 mars à l'Intendant à Tours, M. Lescalopier, lui signale tout d'abord la bonne foi presque constante du premier vendeur « qui n'a pu connoître un vice intérieur et souvent *supposé par les rapports abusifs des écarrisseurs, ou ignorans ou de mauvaise foy*, lesquels il ne luy est pas permis d'arguer », et il ajoute : « J'ay l'honneur, Monseigneur, de vous rapporter pour preuve de cet abus ce qu'il m'est arrivé en 1746 étant juge de la juridiction consulaire, tems auquel la maladie épidémique sur les bestiaux

(1) « *Maréchal*, du german. *marahscalc*, serviteur chargé du soin des chevaux (de *scalc* domestique, et *marah*, cheval). Autrefois : Domestique chargé de soigner les chevaux. » (Larousse).

(2) C'étaient « le *mal caduc* et la *pommelère* ».

Amouillante (amoullante) : Se dit d'une vache qui vient de vêler ou qui est près de vêler. (Larousse).

infestoit cette province... Dans une prodigieuse quantité de contestations en recours qu'occasionna cette fâcheuse circonstance, *pas un seul des procez-verbaux d'écarrissage qui nous fut présenté ne caractérisa (sic) aucune Beste morte de la maladie courante, mais toutes de la pommelière parce que c'étoit la seule rédhibitoire dont on put alors par analogie à ce genre de mort faire une application favorable à celui qui requeroit le premier l'action en recours...* » (1).

Les considérants de l'« Arrest de la Cour du Parlement » qui intervint sur ce sujet le 7 septembre 1763, ne sont pas moins affirmatifs : « ... Alors le dernier possesseur, pour se mettre en règle, fait faire l'ouverture de la Bête morte par un *Ecorcheur* (2), un *Boucher*, un *Maréchal* ou le *premier venu*, qui en dresse procès-verbal, sans aucun contradicteur, et déclare toujours que la Bête *avait le foie gâté* et qu'elle est morte de la pomelière, c'est un style dont on ne s'écarte jamais; la *preuve en a été acquise, en l'année 1746, en laquelle il y eût une maladie épidémique : sur plus de trois cents procès-verbaux qui furent faits alors des Bêtes mortes, il n'y en eût pas un seul dans lequel on n'eût déclaré que les Bêtes étoient mortes de la maladie courante, parce qu'elle n'étoit pas vice redhibitoire ; tous au contraire portèrent que c'étoit de la prétendue maladie de la pomelière, maladie qui n'a été imaginée qu'en 1724 (sic), dont les symptômes ne sont point connus, et dont jusqu'à présent on n'a pu donner la définition, ni en détailler la cause et les effets (sic) ; cependant, sur le fondement d'un pareil procès-verbal, celui qui l'a fait dresser exerce son recours, ou revient contre le nourricier, premier vendeur, qui est condamné à payer deux cents livres, ou trois cents livres de frais, outre le prix qu'il avait reçu le jour de la vente, qui ne va qu'à trente ou quarante livres ; etc. » (3).*

(1) *Registre 2^m pour les copies des lettres du Bureau d'agriculture du Mans*, p. 160.

(2) Equarrisseur.

(3) Bibliothèque municipale : *Maine*, 1353.

Les *maréchaux* occupent le niveau le plus élevé dans l'échelle de l'empirisme vétérinaire. Ils forment une corporation avec des communautés puissantes, ayant leurs bannières, leurs armoiries (1), leurs coutumes et leurs statuts (2). De *par ces statuts*, homologués, ils exercent *officiellement* la médecine des animaux domestiques. Leur science réelle est pourtant rudimentaire et limitée à quelques vagues notions sur les affections du pied du cheval, notions acquises par la routine de l'expérience. Néanmoins, ils sont consultés de préférence aux médecins de bêtes par les personnes ayant une certaine culture intellectuelle.

L'administration, dont ils paraissent être les agents attirés, les charge parfois d'exécuter des sentences d'une nature toute spéciale. Dans une ordonnance de M. Tubeuf, intendant de Tours, en date du 20 mars 1677, défendant « de conduire les jumens à d'autres étalons que ceux du Roy », on y trouve le curieux passage suivant, évidemment propre à faciliter son observation : « Ordonnons que tous les petits chevaux entiers qui seront trouvez abandonnez dans les prairies et pâturages, et tous autres qui peuvent abuser (*sic*) les jumens et cavales seront coupez à la diligence de ceux à qui ils appartiennent, dans un mois après la publication qui sera faite des présentes aux prônes des messes Paroissiales; sinon et faute de ce faire

(1) Voici les armoiries des deux principales communautés des maréchaux du Maine :

Le Mans : d'azur à un^h Saint-Elol, vêtu pontificalement, tenant de la main dextre un marteau et de la senestre la crosse, le tout d'or sur une terrasse de même. — (CAUVIN : *Supplément à l'essai sur la statistique du département de la Sarthe*. Le Mans, 1837, p. 86).

Laval : De gueules à une enclume d'argent accompagnée de trois boutoirs de même, deux en chef et un en pointe. (*Armorial de la Mayenne*, par Hipp. SAUVAGE, in *Bulletin de la Commission hist. et archéol. de la Mayenne*, 1906, p. 243).

(2) « Cette corporation fut instituée au Mans le 9 juin 1477. Les statuts furent approuvés par Charles d'Anjou, comte du Maine. Elle comprenait les maréchaux-ferrants et les taillandiers ou grossiers qui faisaient les instruments pour l'agriculture : bêches, pelles, haches, socs de charrue, etc. » (Em. Louis CHAMBOIS : *Notes sur les Corporations mancelles d'Arts et Métiers*, etc., Le Mans, 1904, p. 21).

dans ledit tems, et iceluy passé, *seront coupez par le premier Maréchal des lieux*, à leurs frais et dépens, pour raison de quoy sera par nous délivré exécutoire contr'eux audit Maréchal sur le certificat qu'il nous rapportera du Commissaire à l'Inspection ou de l'un de ceux qui sont chargez des Etalons voisins des lieux. Et seront en outre lesdits chevaux confisquez, etc... » (1).

En matière de maladies contagieuses, ils sont requis pour remplir le rôle d'*experts*. Une ordonnance de M. de Lesseville, Intendant, du 12 janvier 1737, au sujet de la Morve, prescrit dans son art. premier que les chevaux morveux de « toutes personnes de quelque état et condition qu'elles soient, même les Ecclésiastiques et Gentilshommes » soient visités et tués en présence des subdélégués « ou en celle des Personnes qu'ils commettront, *si les chevaux sont véritablement jugez morveux par deux Maréchaux qu'ils nommeront pour les visiter et examiner*, et du tout sera dressé procès verbal sommaire *sur les certificats que lesdits Maréchaux en donneront*, etc. » (2).

Une autre Ordonnance de l'Intendant Savalette, du 24 mai 1746, contient, sur le même sujet, deux articles intéressants. Dans l'article premier, qui rappelle celui de 1737, il est question des chevaux « atteints *ou soupçonnés* de la maladie de la morve », lesquels seront « *vus et visités par des Maréchaux ou gens à ce connoisseurs* ». L'article IV est à citer en entier : « Les Maréchaux qui ayant connoissance de quelques chevaux attaqués dud. mal dans les villes et lieux de leur résidence, ou aux environs, négligeront de les déclarer à nos subdélégués ou aux officiers publics, ou refuseront leur ministère pour examiner ceux qui en seront soupçonnés, *ou qui en feront de faux rapports*, seront condamnés en trois cents livres d'amende au profit des pauvres de la Paroisse et à fermer bou-

(1) Archives du Maine : *Haras-Etalons*, 183-6.

(2) Archives du Maine, 183-14.

tique pendant six mois, sur le procès-verbal qui nous en sera adressé » (1).

Le 1^{er} février 1761, l'Intendant Lescalopier rend à son tour une Ordonnance sur la morve où les deux articles précités sont reproduits textuellement (2).

J'ai montré plus haut que, pas plus que leurs confrères en empirisme, les équarrisseurs, les maréchaux n'étaient incorruptibles. Les pouvoirs publics, obligés de les employer, se méfiaient donc à juste titre et, comme on le voit, ils édictaient contre eux, par précaution, des peines sévères. Sciemment ou inconsciemment, il leur arrivait en effet de déclarer morveux des chevaux atteints simplement de gourme ou réciproquement, au grand préjudice des propriétaires ou de l'agriculture, et, malgré les sages et rationnelles mesures sanitaires édictées par les Ordonnances, du fait de ces agents souvent déloyaux et presque toujours ignorants, le redoutable mal ne faisait que se propager dans la Province.

Lors de la grande épizootie de 1746-1749, dont j'ai déjà parlé, ils furent également chargés de visiter « *les bêtes à cornes malades ou soupçonnées de maladie quelconque* » à la réquisition des Syndics des paroisses ou des commissaires nommés par les subdélégués, pour déclarer de quelle nature était la maladie. Ils étaient tenus de se rendre à la réquisition sous peine de 20 livres d'amende (3).

D'autre part, les statuts de l'importante corporation des bouchers nous montrent que les maréchaux ont encore officiellement mission d'intervenir dans des cas particuliers. Il est dit à l'art. 9 : « Les Bouchers n'achepteront aucune beste malade ou blessée et n'en achepteront pas mesme dans les cantons et les Paroisses esquelles il y aura renommée de morine ou de mortalité des bestiaux, si non qu'ils les gardent sept nuits

(1) *Ibidem*.

(2) *Ibidem*.

(3) *Ordonnance de l'Intendant Savalette*, du 28 août 1748 : art. II, III, XII, XIV (Archives du Maine, 183-14).

chez eux avant que de les tuer, le tout sur peine de trente livres d'amende, *et si une beste aumaille se meurt avant les sept nuits ils la feront visiter par un Maréchal* en présence de deux jurés et de deux de leurs voisins par devant le Sergent de Police et ensuite ils seront tenus de rendre seulement le cuir au vendeur qui leur rendra le prix de la beste » (1).

Les grandes panacées des médecins de bêtes et équarrisseurs, aussi bien que des empiriques *officiels*, les maréchaux, étaient la « seignée » et les « sintons » (2) (sétons).

Ils saignaient « à tour de bras » les bêtes malades et les bêtes saines ou les couvraient de sétons. Si, en général, étant donné la maladresse et la malpropreté de leurs bourreaux, elles en ressentaient plus de mal que de bien, peu importait à nos charlatans dont la bourse s'arrondissait à ces pratiques maintes fois répétées.

Lorsque survenaient des épizooties, comme alors la saignée était de règle, tous les bestiaux passaient sous leur flamme et cette « opération » en grand devenait ainsi pour eux une excellente affaire (3), tant il est vrai — je ne crains pas de le répéter — que le but constant de ces peu scrupuleux individus était l'exploitation systématique de leurs malheureux concitoyens.

Les gros propriétaires fonciers se rendaient parfaitement compte du tort énorme qu'ils causaient à l'agriculture dont l'élève du bétail — du « bestial » comme on disait à l'époque — constituait une des branches les plus importantes. Ils n'a-

(1) *Statuts des Bouchers de Laval*, ordonnés par Charles, duc de la Trémoille, Comte de Laval, le 24 novembre 1687. (*Recherches sur les corporations d'Arts et Métiers du Comté Pairie de Laval avant 1789*, par L. DE LA BEAULÈRE, 1853, p. 107).

(2) Ou *cintons*.

(3) Si bien qu'on leur interdira plus tard, en semblable circonstance, de prendre plus de « deux sols par seignée ». (*Ordonnance du 14 août 1771*). — Voir : L. DUPAS : *Notice hist. et biograph. sur François Augis, le premier vétérinaire du Maine*. Le Mans, 1906, p. 20.

vaient donc en eux qu'une médiocre confiance et beaucoup prenaient le sage parti de soigner eux-mêmes leurs animaux, au petit bonheur, préférant s'en fier à leur bon sens et à leur propre expérience, plutôt que de s'en rapporter à la science illusoire de ces prétendus « guérisseurs », d'ailleurs, pour la plupart, complètement illettrés.

Tel était, vers la fin du dix-huitième siècle, malgré l'intervention de quelques médecins de l'homme, l'état lamentable de l'art vétérinaire dans la province du Maine. Pour me servir d'une expression suggestive que nous retrouverons au cours de cette étude, « il croupissait dans la plus grande ineptie ». Et nous venons de voir à l'œuvre ses peu recommandables représentants (1).

Il était temps de réagir.

Bientôt la création de l'Ecole vétérinaire de Lyon en fournira les moyens ; et nous allons maintenant assister à l'éclosion de la médecine vétérinaire raisonnée et scientifique sous les bienfaisants auspices de la Société d'Agriculture.

(1) N'est-il pas douloureux de constater qu'à l'aurore du **xx^e** siècle, l'empirisme et ses charlatans font toujours florès dans nos campagnes et parfois même dans nos villes ! Si le paysan n'a plus en eux la foi de ses pères, il n'en continue pas moins à recourir aux hongreurs, aux affranchisseurs et aux rebouteux qui foisonnent et prospèrent presque autant qu'à l'époque lointaine dont il est ici question. Il n'est pas jusqu'aux sorciers qui ne se rencontrent encore de nos jours et je me souviens d'avoir vu il y a quelques années aux portes de Laval un individu chercheur de plantes au regard torve et sournois que l'on me dit être le « jeteur de sorts » de l'endroit...

**LE BUREAU D'AGRICULTURE DU MANS
ET LES PREMIERS VÉTÉRINAIRES DU MAINE**

**Création de la Société d'Agriculture de la
Généralité de Tours
et de l'Ecole vétérinaire de Lyon.**

Vers la fin du règne de Louis XV, l'agriculture, autrefois si prospère, était dans le plus complet marasme.

Les causes de cet état lamentable d'une des plus pures richesses de la France étaient multiples. Des guerres ruineuses, en enlevant nombre de bras à la terre, avaient appauvri les campagnes ; des épizooties très meurtrières continuaient à décimer le cheptel national, et cet autre fléau, l'empirisme, aidait à leur œuvre de mort. D'autre part, le paysan, pressuré, ne trouvait plus depuis fort longtemps déjà, auprès des pouvoirs publics, la protection et l'encouragement que le grand ministre Sully avait su jadis lui donner, lui qui considérait le pâturage et le labourage comme les deux « mamelles de la France ». Si bien que le sol, délaissé ou mal travaillé, restait à présent en friche ou stérile et que le cultivateur, réduit à une profonde misère, se résolvait à désertier ces prés et ces champs qui ne lui fournissaient plus les ressources nécessaires à son existence.

De tous les points du royaume, des récriminations se faisaient entendre. L'exode vers la ville se généralisait. Les Intendants envoyaient des suppliques au roi en lui dépeignant le triste tableau qu'offraient à la fois l'élève du bétail et la culture du sol dans leurs provinces respectives.

Aussi Louis XV, — que les populations rurales appelaient encore le « Bien-Aimé », — sur les instances de son ministre

Bertin, résolut-il de répondre au vœu unanime en créant dans les Généralités des Sociétés d'Agriculture.

Il fit donc rendre par son Conseil d'Etat des Arrêts en ce sens portant règlement identique pour la France entière.

La Généralité de Tours (Touraine-Anjou-Maine) fut une des premières à bénéficier de cette utile institution en vertu d'un Arrêt en date du 21 février 1761, dont voici la teneur⁽¹⁾ :

Extrait des registres du Conseil d'Etat

« Le Roi étant informé que plusieurs de ses sujets zélés pour le Bien public, se portoient avec autant d'empressement que d'intelligence à l'amélioration de l'Agriculture dans son Royaume; et que dans la vuë d'encourager les cultivateurs par leur exemple à défricher les terres incultes, à acquérir de nouveaux genres de culture, à perfectionner les différentes méthodes de cultiver les terres actuellement en valeur, ils se seroient proposé d'établir sous la protection de Sa Majesté des Sociétés d'Agriculture dont les membres éclairés par une pratique constante se communiqueroient leurs observations et en donneroient connaissance au public par leurs expériences; que nommément dans la Généralité de Tours un nombre de personnes possédant ou cultivant des terres dans les provinces de Touraine, d'Anjou ou du Maine, distinguées dans leur Etat et occupées d'augmenter la culture des terres dans ces provinces, n'attendoient que la permission de Sa Majesté pour se former en Société et travailler de concert à cet objet, etc., etc. Sa Majesté étant en son Conseil, a ordonné et ordonne ce qui suit :

ARTICLE PREMIER.

« Il sera établi dans la Généralité de Tours une Société qui fera son unique occupation de l'Agriculture et de tout ce qui y a rapport, sans qu'elle puisse prendre connoissance d'aucune autre matière. Elle sera composée de trois Bureaux dont l'un tiendra ses séances à Tours, l'autre à Angers et le troisième au Mans; voulant néanmoins Sa Majesté que tous les membres de ladite Société ne composent qu'un seul Corps, et aient séance et voix délibérative dans le lieu de leur Etablissement. Chacun desdits trois Bureaux sera composé de

(1) *Registre A des délibérations du Bureau du Mans, 1761-1764, folios 1 et suivants.*

vingt personnes comprises dans la liste annexée à la minute du présent Arrêt, et aura le sieur Intendant et Commissaire départi dans la Généralité de Tours séance et voix délibérative comme Commissaire du Roi, dans toutes lesdites assemblées.

II

« Les assemblées ordinaires de chaque Bureau se tiendront une fois chaque semaine, dans le lieu de la même ville et au jour qui sera convenu ; pourront à cet effet lesdits membres prendre pour la police intérieure le lieu et le jour desdites assemblées, et pour l'élection des membres, telles délibérations qu'ils aviseront bon être.

III

« Les délibérations qui seront prises par la Société sur le fait de l'Agriculture, et tous les Mémoires qui y seront relatifs, seront adressés au sieur Contrôleur Général des Finances, pour, sur le compte qui en sera par lui rendu à Sa Majesté, être par Elle pourvu ce qu'il appartiendra ».

« FAIT au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Versailles le 24 février mil sept cent soixante-un ».

Signé : PHÉLYPEAUX.

Voici maintenant l'article premier du *Règlement*, indiquant le but de la Société d'Agriculture :

« *Cette Société fera son unique occupation de l'agriculture et de tout ce qui y a rapport. Le but qu'elle se proposera dans ses travaux sera d'instruire principalement par son exemple ses compatriotes sur un objet aussi important pour le Bien de l'Etat, d'exciter dans le pays le gout pour cet art préieux, d'étudier par une pratique constante tout ce qui pourra contribuer à le rendre florissant, et de proposer les moïens qu'elle croira les plus propres à l'encourager, ainsi qu'à le faire prospérer. L'honneur sera la baze d'un tel Etablissement et l'amour de la Patrie le seul motif qui l'animera* ».

Il était dit en outre dans ce Règlement que dans chaque Bureau, « vingt personnes éclairées, zélées et distinguées chacune dans leur état » auraient la qualité de membre et que la

noblesse « seroit principalement invitée à en faire partie ». Et ceci encore : « Chaque Bureau pourra, dans les occasions, inviter à ses assemblées particulières les citoyens dont il croira devoir prendre des avis ou des éclaircissements ».

Les membres de la « Société au Bureau du Mans » furent à l'origine MM. Les abbés *Blin*, *Buquet*, de la *Briffe-Ponsan*, chanoines de l'Eglise du Mans ; *Hébert*, Génovéfain, Prieur de l'Abbaye de Beaulieu ; *Dom Guillou*, Bénédictin, Célérrier de l'Abbaye de Saint-Vincent ; *Parisis*, Lazariste, Procureur du Séminaire de Coëffort ; le Comte de *Maillé la Tour-Landry* ; de *Fontenay* ; de la *Goupillière* ; le Marquis de *Courceriers* ; de *Vansay* ; de *Lorchère*, Lieutenant-Général en la Sénéchaussée et Siège-Présidial, *Directeur* de la Société ; de *Rouillon*, Lieutenant-Criminel au Présidial ; de *Blanchardon*, ancien Maître Particulier des Eaux et forêts ; *Le Prince Damigné*, Conseiller au Présidial ; *Fanneau de la Touche*, Ingénieur des Ponts et chaussées ; *Prudhomme de la Poussinière*, Bourgeois ; *Desportes de Linnière*, Maître de Forges ; De *Courteilles*, Négociant ; *Duverger*, Négociant, *Secrétaire perpétuel*.

La Société comprenait en outre des membres *associés* à raison de deux par canton. Le Bureau du Mans en avait de ce fait, soixante environ.

On vient de voir qu'aux termes mêmes de l'Arrêt royal et de son règlement, la nouvelle Société devait se consacrer entièrement à l'étude de toutes les questions ressortissant à l'agriculture. C'est pénétrée de ce large programme que la docte Compagnie, composée — on vient de le voir — en majorité de nobles et d'ecclésiastiques, décida de faire du relèvement de l'art vétérinaire dans le Maine et les deux autres provinces de la Généralité l'une de ses premières et de ses principales préoccupations.

Un événement inattendu devait bientôt, en ce sens, faciliter considérablement sa tâche.

Les désastres causés par les épizooties qui ravageaient la

France avaient déterminé le Contrôleur général des finances Bertin à faciliter à son ami Claude Bourgelat (1), écuyer à Lyon, l'exécution du projet qu'il caressait depuis longtemps de fonder une Ecole « pour les maladies des bestiaux ».

Cette création s'imposait comme le seul moyen efficace de « combattre l'ignorance, les préjugés, l'empirisme qui causaient tant de maux aux campagnes en rendant absolument stérile toute espèce de lutte contre les maladies contagieuses du bétail » (2).

Par arrêt du Conseil d'Etat du Roi, du 4 août 1761, 50.000 livres, payables par fractions en six années, furent donc accordées à Bourgelat. Celui-ci se mit aussitôt à l'œuvre et le 16 février 1762, c'est-à-dire six mois plus tard, s'ouvrait à Lyon, dans une maison du faubourg de la Guillotière, la première Ecole vétérinaire de France et du Monde (3).

Premières démarches du Bureau du Mans. Une lettre de Bourgelat

Lorsque la nouvelle de cette dernière fondation fut connue en France, plusieurs provinces qui avaient eu plus particulièrement à souffrir des maladies épidémiques des bestiaux, s'empressèrent d'envoyer des élèves à l'Ecole de Lyon.

L'élan une fois donné, le mouvement s'étendit assez vite à toutes les régions du pays. Et la Généralité de Tours (4), éprouvée à la fois par les épizooties et par l'empirisme, ne devait pas tarder, elle aussi, par l'entremise de sa Société d'Agriculture, à

(1) Le contrôleur général Bertin (1719-1792) avait été Intendant de la Généralité du Lyonnais. Ses relations avec Bourgelat dataient de cette époque.

(2) G. BARRIER. — Article « *Vétérinaire* » de la *Grande Encyclopédie*: Tome 31, p. 907.

(3) « Le succès de cette école, les services que ses élèves rendaient dans les épizooties, firent décider le roi à la « décorer du titre d'Ecole royale vétérinaire » par arrêt du Conseil d'Etat du 3 juin 1764. » (G. NEUMANN. — *Biographies vétérinaires*, Paris, 1896, p. 40).

(4) Avant 1789, on entendait par *Généralité*, « l'étendue de la juridiction d'un bureau de trésoriers de France. » (Trousset).

tenter de suivre l'exemple. Je dis à *tenter*, car, ainsi qu'on le verra par la suite, il lui fallut deux ans pour aboutir (1).

L'initiative première en revient au Bureau d'Angers.

En effet, le 27 mai 1763, M. Cotelie, qui remplissait alors à ce bureau les fonctions de Secrétaire perpétuel, faisait à celui du Mans la proposition suivante : « Solliciter de Monseigneur l'Intendant (2) d'imiter ceux du Dauphiné, de Picardie, du Limouzin, de Moulins, et de choisir trois élèves dans la Généralité, un par Province, pour l'Ecole vétérinaire de Lyon ».

Cette proposition, amplement motivée, survenait à l'occasion d'une maladie contagieuse qui régnait à cette époque même sur les bestiaux des trois provinces de la Généralité. Le Bureau du Mans s'empressa d'y applaudir (21 juin), mais l'on convint de porter à *deux* le nombre des élèves qui devraient être envoyés par chaque province à l'école vétérinaire (28 juin).

Entre temps, M. le Marquis de Turbilly, membre au Bureau d'Angers, avait demandé au Directeur Bourgelat des renseignements sur les conditions d'entrée dans son Ecole et sur l'organisation des études. La réponse, écrite de Lyon le 26 juin 1763, fut communiquée au Bureau du Mans dans sa séance du 12 juillet (3). Voici, dans son texte intégral, ce curieux document :

« Les conditions auxquelles on est admis, Monsieur, dans l'Ecole Royale (4) vétérinaire, ne sont pas fort onéreuses : les

(1) La plupart des documents qui m'ont servi à édifier cette seconde et principale partie de mon travail, ont été puisés dans les registres A, B, C, D, E, F, des délibérations du *Bureau d'Agriculture du Mans* (1761-1788) conservés aux archives de la *Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*. Pour éviter de trop nombreux renvois au bas des pages, je me bornerai donc à indiquer entre parenthèses, dans le texte même, quand il y aura lieu, les dates des séances du Bureau se rapportant aux faits avancés. Elles suffiront, le cas échéant, pour les recherches du lecteur.

(2) L'Intendant était le personnage placé par le roi à la tête de l'administration d'une Généralité ou d'une Province.

(3) *Registre A des délibérations*, folio 362.

(4) Bourgelat semble anticiper sur les événements en qualifiant de *royale* son Ecole ; mais une lettre de Bertin, de mai 1764, citée par MM. RAILLIET et MOULE dans leur *Histoire de l'Ecole d'Alfort*, p. 14, prouve que l'Arrêt du 3 juin 1764 n'a fait que confirmer un titre antérieurement accordé.

instructions y sont gratuites, l'entrepreneur est chargé de nourrir et de loger les élèves dans un seul et même hôtel au prix de 14 livres par mois pour chacun, ce qui est à raison d'environ neuf sols par jour, sur quoy, à la vérité, il ne fournit pas le vin.

« Plusieurs villes et plusieurs provinces se sont chargées de subvenir à l'entretien des sujets qu'elles m'ont envoyés ; la plupart d'entre elles joignent aux 14 livres par mois une somme de 11 livres à cet effet, d'où il résulte qu'elles payent 25 livres par mois à leurs élèves.

« Voicy, Monsieur, la manière dont elles satisfont à cet espèce d'engagement de leur part vis-à-vis des sujets qui contractent avec elles :

« 1° Ces mêmes sujets s'obligent par écrit de s'établir au sortir de l'Ecole dans les provinces ou villes qui font les frais de leurs instructions, et au cas où ils ne s'y établiraient pas, ils se soumettent, sous la garantie de leur père, mère, tuteur ou curateur, à rembourser ces mêmes frais.

« 2° Ces mêmes villes ou provinces m'adressent une certaine somme pour subvenir à ces dépenses, par la raison que les sujets envoyés pourroient faire un mauvais usage de l'argent qui leur seroit confié ; je remets cet argent à un de mes amis qui a bien voulu se charger du détail dont il s'agit, et lorsque la somme est épuisée, j'envoie à MM. les Intendants le compte des frais faits avec les pièces justificatives de ce même compte.

« Quant au temps à employer pour acquérir les connoissances nécessaires, je l'avois d'abord fixé à deux ans ; mais soit que j'aye cru qu'il étoit important de perfectionner les sujets, soit que ces mêmes sujets m'ayent paru avoir besoin d'une prolongation pour se livrer à l'étude d'une infinité d'objets auxquels ils doivent donner toute leur application, j'ay désiré qu'on me les laissât trois années.

« La première est employée à la connoissance des animaux considérés extérieurement, à l'étude de l'ostéologie et de la miologie(*sic*).

« La seconde à celle de la ferrure, de la connoissance des plantes, des bandages, à la répétition de ce qui a été appris dans la première et à un travail sur les viscères et sur le reste de l'anatomie.

« Dans la troisième enfin est un cours de phisiologie(*sic*), un cours de maladies externes et internes, un cours d'opérations et un cours de médicaments. Tout au surplus est comparé, et l'on aura l'avantage d'avoir non seulement des médecins d'animaux, mais des hommes qui pourront suppléer dans les campagnes au deffaut des médecins et chirurgiens.

« Au reste Monsieur, le plan que j'exécute est présenté aux élèves d'une manière si simple, que je parle plus à leurs yeux qu'à leur esprit ; et plusieurs provinces ont déjà ressenti l'utilité d'une Ecole que mon seul attachement pour M. le Contrôleur Général (1) m'a engagé à former.

« Les réglemens qui en établissent la discipline sont entre les mains de M. Parent (2) et il vous instruira mieux que qui que ce soit de nos succez et de mes vuës... (3) »

Dès le 8 juillet, M. Véron-Duverger, secrétaire perpétuel du Bureau du Mans, avait écrit à l'Intendant Lescalopier, le suppliant d'obtenir du Ministre la permission d'envoyer à Lyon deux élèves choisis dans chacune des trois provinces de la Généralité pour y être instruits gratuitement dans l'Ecole Royale vétérinaire ». Il ajoutait : « La Société désireroit pour rendre cet avantage complet, qu'il plut au Roy d'ajouter à cette grâce celle de la perpétuer pendant un certain nombre d'années, lequel seroit fixé afin qu'à ces premiers élèves une fois instruits on put en faire succéder d'autres, de sorte qu'il y en eut toujours deux de chaque province qui suiveroient cette Ecole. Deux seuls élèves dans de grandes provinces n'en pourroient soulager tous les cantons ni en faire (des élèves) de longtemps un certain nombre suffisant pour rendre cet avantage général : un homme instruit et en état d'opérer n'a souvent pas le talent d'en instruire d'autres et peut estre que des deux élèves aucun ne voudroit ou aurait interest de ne le pas faire.

La Société se flatte d'obtenir de votre zèle, de votre crédit Monseigneur et de la protection dont vous l'honorez, l'heureux succès de cette affaire ». (4).

(1) Bertin, Contrôleur général des Finances.

(2) Premier commis des finances.

(3) Bourgelat avait des attaches dans le Maine par sa femme, « dame Julie-Adélaïde Trusson, veuve de messire Jacques-Pierre Proa, écuyer, Prévôt général de l'Ile-de-France », qui était de Mamers. (*Inventaire-sommaire des Archives départem. ant. à 1790*, par MM. BELLÉE et MOULARD ; série E-Supplément, p. 251).

(4) *Registre 2^m pour les copies des lettres du Bureau d'Agriculture du Mans* (page 170).

Choix des Elèves

« MM. de Tours » ayant, à la fin de juillet, fait choix de leurs élèves (les sieurs Morice *Pata* et François *Destraves*), pour l'Ecole de Lyon, en avisèrent leurs collègues du Mans. Ceux-ci décidèrent alors d'informer les membres associés des 30 cantons de l'objet de cet établissement, pour les engager à se procurer de bons sujets en état de profiter de ces instructions utiles et intéressantes pour la province, afin d'en faire un bon choix. » (2 août 1763). Ils devaient être âgés d'au moins 17 à 18 ans.

On craignait de manquer de candidats. Il n'en fut heureusement rien.

Le 23 août, M. Duverger annonça à la Société « qu'il s'en présentait un natif de la Ville (Le Mans), de l'âge de 27 ans, lequel a fait ses études complètes, qu'on l'a assuré avoir de l'intelligence et de la capacité, nommé François *Le Boucher*, de la paroisse de Saint-Pierre-de-la-Cour, fils du sieur René Le Boucher marchand. La Compagnie ayant désiré qu'il se présentât, et luy étant mandé et entré, il a montré l'attestation de son Curé qui certifie ses bonnes mœurs et sa sagesse, celles de ses professeurs, entre autres du Révérend Père Toury, de l'Oratoire, qui marque qu'il a suivi son cours de physique avec assiduité et progrès. Sur quoy la Compagnie, pour satisfaire au désir dudit sieur Le Boucher et sur la promesse qu'il a faite de faire souscrire par son père de ne s'établir dans l'art vétérinaire après les cours qu'il suivra à Lyon, que dans cette province, l'a accepté et reçu en qualité d'élève et promis de le proposer à M. l'Intendant lorsqu'on en aura choisi un second » (1).

Le 30 août, M. de la Touche présenta à son tour « le sieur Nicolas *Grenouillet*, fils de Nicolas Grenouillet, marchand forain, de la paroisse de Saint-Ouen de cette ville ». Ayant entendu la lecture de plusieurs certificats dont il étoit pourvu, l'un du Révé-

(1) *Registre A*, folio 391.

rend Père Seichet de l'Oratoire qui marque qu'il a fait sa seconde avec assiduité et beaucoup de fruit, l'autre de son curé qui certifie sa sagesse et ses bonnes mœurs, ainsi que de son extrait de baptême par lequel il paroist (*sic*) âgé de 18 ans environ », la Compagnie jugea le sieur Grenouillet capable de remplir l'objet de la Société et le choisit comme élève, « ce à quoy il feroit aussi obliger son père pour s'assurer de la dépense et de l'utilité des frais que Sa Majesté veut bien faire en sa faveur et celle de la province seulement » (1).

La candidature d'un autre sujet recommandé par M. Roquain, receveur du grenier à sel de Ballon, associé, ne fut même pas examinée quoique — ou parce que — ayant déjà acquis « des connoissances dans cet art par l'apprentissage qu'il en a fait sous le nommé Foässier, médecin de bestes et restaurateur de cette ville », dont j'aurai bientôt l'occasion de reparler. Le prétexte trouvé pour expliquer cette éviction fut qu'il ne voulait « faire par luy-même aucune dépense pour suivre les cours de cette Ecole, telles que celles de l'habillement et du voyage, ce à quoy Sa Majesté n'entend point s'obliger envers les Elèves ». Motif purement spécieux comme on le verra tout à l'heure.

La Société avait d'ailleurs ses deux élèves, mais une enquête faite sur Grenouillet au point de vue de la conduite et des mœurs ne lui ayant pas été avantageuse, elle revint sur sa décision et l'évinça. Il restait donc une vacance qui ne tarda pas à être comblée.

Le 13 septembre en effet, deux autres sujets se présentèrent, les sieurs *Augis* et *Drugeon*. Ils étaient pourvus de bonnes attestations et « connus dans la ville du Mans » dont ils étaient natifs. Après les avoir interrogés, la Compagnie, à la pluralité des voix, crut devoir donner la préférence à François-Antoine Drugeon, de la paroisse de Gourdain, âgé de 17 ans, fils du sieur Louis Drugeon, bourgeois.

Deux jours après, l'Intendant était avisé du choix définitif du

(1) *Ibidem*, folio 402.

Bureau du Mans qui présentait à son acceptation les sieurs François Le Boucher et François-Antoine Dugeon. « Ils attendront vos ordres ainsi que la Compagnie, pour se rendre à Lyon », disait M. Véron-Duverger, dans sa missive.

Ces ordres devaient se faire attendre longtemps.

Nouvelles démarches. — Départ des Elèves.

Pendant les vacances de la Société, six associés trouvèrent chacun un candidat, mais ces propositions ne furent même pas examinées.

A la fin de novembre, on n'avait encore reçu aucune réponse de M. Lescalopier au sujet des élèves. On lui rappela le 30 la délibération du 14 septembre en lui demandant à nouveau la permission de les envoyer à Lyon. On ajoutait : « Ces jeunes gens craignent le retard et peuvent se dégoûter ou changer de sentiment ».

On écrivit en février 1764 à Messieurs d'Angers pour les prier d'accélérer le départ des six sujets des trois provinces (7 février). Ils paraissaient être un peu cause du retard, leur second élève n'ayant été choisi qu'à la fin de janvier.

Mais ce que l'on avait prévu semblait devoir se produire. Dugeon s'impatientait et à la séance du 21 février, M. Moynerie, son curateur, déclara que si le départ tardait trop longtemps encore, il changerait sûrement d'avis.

La Compagnie n'en pouvait mais et douze longs mois se passèrent sans que l'Intendant reparlât des élèves pour l'Ecole vétérinaire.

Enfin, le 26 février 1765, le Directeur, M. de Lorchère, annonça que le Contrôleur général avait autorisé M. Lescalopier à envoyer à Lyon les 6 sujets de la Généralité.

Dugeon, comme bien l'on pense, avait depuis longtemps renoncé à sa place. Et le Bureau ne possédait plus alors qu'un élève, Le Boucher, qui, plus patient que son camarade, avait persisté dans son intention. On se rabattit alors sur *Augis*, qui

s'était présenté l'année précédente en même temps que Drugeon. Il accepta avec reconnaissance l'offre qu'on lui faisait, mais ayant de concert avec Le Boucher fait observer que le voyage était long et dispendieux, on leur promit d'en demander à l'Intendant la dépense (1).

Ils remirent au secrétaire perpétuel leur extrait de baptême ainsi qu'un certificat de vie et de mœurs de leur Curé, et leurs noms furent transmis à l'Intendance par M. Duverger. Dans sa lettre, celui-ci « remercie M. Lescalopier de la bonté qu'il a eu pour la Généralité d'obtenir du Ministre l'instruction gratuite à l'Ecole de Lyon en faveur de ses six élèves », et il lui fait remarquer que « l'art vétérinaire, dans les trois provinces, y *croupit dans la plus grande ineptie, et cause de grands dommages à l'agriculture* ». C'est pourquoi la Compagnie, « espérant beaucoup de la sagesse, de l'intelligence et du désir de s'instruire que montrent les sieurs Boucher (*sic*) et Augis, vous supplie d'approuver le choix qu'elle a fait de ces deux sujets et en même temps d'accorder une somme pour les ayder à faire le voyage de Lyon ... »

L'Intendant répondit favorablement, « observant que les Elèves de la Société peuvent être assurés en outre que le logement et la nourriture à Lyon ne seront pas à leur charge, indépendamment des autres douceurs qu'on pourra leur procurer » (19 mars 1765).

Mais l'ordre de départ n'arrivait toujours pas.

On apprit que l'abbé Cotelle, secrétaire au bureau d'Angers, avait été chargé d'écrire à M. Bourgelat « équier du Roy, chef de l'Académie de Lyon, correspondant de l'Académie royale des sciences de Paris », afin de connaître le moment opportun pour l'arrivée des élèves à l'Ecole.

Ceux-ci s'impatientsaient à nouveau. « Il est à craindre qu'ils se dégouttent et prennent un autre parti », écrit-on d'Angers à

(1) On se rappelle qu'un candidat avait été évincé pour avoir refusé de supporter ces frais.

Tours. M. Duverger, le 30 avril, déclare « qu'il a beaucoup de peine à calmer la même impatience d'Augis et de Le Boucher : ils sont continuellement chez lui et sont encore venus aujourd'hui pour le prier d'engager la Compagnie à prendre une résolution définitive à leur égard »

Quant à ceux de Tours, ils avaient « démissionné ». Le Bureau, obligé par suite d'en chercher d'autres, était rendu responsable de ce long retard.

De tous côtés l'on avait écrit à Bourgelat. Il se décida enfin à répondre à l'Intendant, dans les premiers de mai, mais à côté de la question : « Il dit en effet, qu'il est appelé à Paris pour les haras et qu'il va établir une seconde Ecole vétérinaire en cette capitale, que la Société peut choisir de ces deux Ecoles de Paris ou de Lyon, que les élèves seront bien reçus à Lyon si l'on veut préférer celle-ci... »

Il semble bien que le Directeur général des Ecoles royales vétérinaires ait voulu gagner du temps pour attirer des élèves à sa nouvelle Ecole. Quoiqu'il en soit, on lui préféra Lyon à bien des égards, mais surtout parce que l'on était pressé et que l'Ecole de Paris n'était pas encore ouverte.

M. Genty, premier secrétaire de l'intendance, était harcelé par les trois bureaux. N'ayant pas été éclairé par Bourgelat, il leur annonça qu'il s'était adressé à son suppléant à Lyon, M. Fargeaud, espérant être plus heureux de ce côté.

En effet, le 10 juin, la copie de la réponse de ce dernier, datée du 4, était transmise au Bureau du Mans. Il y est dit tout d'abord :

« Qu'on peut commencer et suivre en tout temps l'Ecole parce qu'il y a des classes pour les commençants comme pour les plus avancés ». Ensuite on y retrouve les renseignements contenus dans la lettre de Bourgelat du 26 juin 1763 :

« 1° Que l'auberge ou pension pour les Elèves est de 14 livres par mois pour le logement et la nourriture sans vin ;

« 2° Qu'on leur donne 11 livres par mois à chacun pour leur

entretien, ce qui fait en tout 25 livres par mois et 300 livres par an ;

« 3° Qu'en outre cette somme, « le gouvernement des maladies est payé par MM. les Intendants qui accordent aussi des gratifications aux élèves lorsque par leur bonne conduite et par leur application ils font des progrès, afin de les encourager ou pour punir ceux qui ne s'appliquent pas ».

La lettre de M. Genty, qui accompagnait cette copie, parlait enfin de l'envoi des élèves. Elle contenait l'ordre de leur mise en route de façon que tous les six se trouvassent réunis à Tours le 26 juin pour être dirigés le 28 sur Lyon. Augis et Le Boucher recevraient 6 livres pour se rendre du Mans à Tours et 30 autres livres pour terminer leur voyage.

Les deux futurs premiers vétérinaires du Maine quittèrent donc le Mans le 24 juin 1765, munis de lettres de remerciements pour MM. Genty et Fargeaud. Il y avait *près de deux ans* (*vingt-deux mois* exactement), que Le Boucher, âgé maintenant de 29 ans, avait été agréé par le Bureau d'Agriculture, et qu'il attendait ce bienheureux jour. Augis, admis seulement le 26 février, quoique ayant été présenté à la Société, on se le rappelle, en septembre 1763, n'avait eu à patienter que quatre mois.

Leur voyage se passa sans incidents. Ils s'étaient sans doute montrés « sages » comme on le leur avait bien recommandé. Avec leurs camarades d'Anjou et de Touraine, ils arrivèrent à Lyon le 12 juillet et se présentèrent le même jour à M. Fargeaud. Celui-ci leur fit un excellent accueil ; il les installa dans la pension de l'Ecole, leur donna les instructions convenables sur la conduite qu'ils devraient tenir et poussa l'amabilité jusqu'à les recommander aux professeurs (1).

Bourgelat renouvela donc en vain la manœuvre que j'ai

(1) Lettre de M. Fargeaud au Bureau du Mans, du 15 juillet 1765. (*Registre B des délibérations* (1764-1768), folio 136).

signalée plus haut en annonçant, de Paris, le 21 juillet, qu'il « étoit occupé de l'Etablissement d'une nouvelle Ecole vétérinaire ». Les élèves des trois provinces étudiaient déjà à Lyon.

On le verra pourtant plus tard réussir à retenir à Alfort Augis et Le Boucher à leur sortie de l'Ecole de Lyon.

Projets d'Ecoles vétérinaires dans la Province

Je laisse maintenant à leur heureux sort les deux protégés du Bureau d'Agriculture du Mans. Pendant trois années, ils feront honneur à leur province, remportant de multiples succès soit dans les concours publics ouverts sur les diverses matières de l'enseignement vétérinaire, soit dans les missions sanitaires qui leur seront confiées. Ils se plaindront bien de temps à autre de la nourriture et du logement peu confortables offerts par la modeste pension de l'Ecole; ils solliciteront parfois de l'Intendant quelques subsides pour se procurer « des livres et des instruments » ou s'octroyer de légères « douceurs » ; mais leurs fréquentes lettres à la Société aussi bien que les attestations des maltres (1) témoigneront toujours de leur assiduité, de leur application, de leur ardent désir de réussir et de répondre ainsi au vœu patriotique de leurs bienfaiteurs (2).

La Société avait donc obtenu, dans la lutte entreprise contre l'empirisme florissant, un résultat très important. Le principe de l'établissement dans le Maine de véritables vétérinaires instruits méthodiquement de toutes les choses de leur art était dès lors brillamment consacré. Mais il fallait attendre longtemps

(1) Notamment du célèbre Abbé Rozier, agronome et botaniste, auteur du *Cours complet d'agriculture*, alors directeur de l'Ecole, lequel fut tué dans son lit par une bombe, pendant le siège de Lyon, le 28 septembre 1793.

(2) Le lecteur trouvera dans ma *Notice historique et biographique sur François Augis* (Bulletin de la Société d'Agric., Sc. et Arts de la Sarthe, 1906), tous les détails sur le séjour d'Augis et de Le Boucher à l'Ecole vétérinaire de Lyon.

encore avant de retirer les fruits que l'on était en droit d'espérer de cette première victoire, toute morale en somme, de la vérité scientifique sur l'erreur routinière des siècles disparus.

Aussi, quelques membres, inspirés du plus pur « zèle patriotique », résolus à mener le bon combat d'une façon plus immédiatement efficace, émirent-ils l'idée de créer dans la province une *Ecole vétérinaire*. Cette idée fut soumise à l'Intendant qui répondit en substance (22 décembre 1765), que si, dans sa pensée, il était bien entendu que les élèves envoyés à Lyon devaient « en instruire d'autres » à leur retour, il s'occuperait néanmoins « avec plaisir d'établir une *Ecole dans la Généralité* ».

Quelques semaines plus tard, curieuse coïncidence, le Bureau apprenait par le n° 13 de la *Gazette d'agriculture*, l'ouverture à Limoges d'un établissement de ce genre. Cet événement faisait honneur à l'initiative de la Société d'Agriculture de Limoges et marquait « la protection que son Intendant, M. le chevalier de Turgot (1), lui accordoit » ; il semblait devoir être « d'une conséquence infinie dans une province où, comme dans les autres, l'art vétérinaire croupit dans la plus grande ignorance » (25 février 1766).

Les choses restèrent en l'état jusqu'au mois d'août suivant. C'est alors que M. de Lozé, associé du canton de Mayenne, adressa un mémoire au Bureau sur *les moyens d'obtenir la meilleure espèce de bétail dans le Bas-Maine* ; il les faisait consister en deux points :

1^o Placer dans chaque paroisse deux ou trois taureaux de belle espèce avec exemption de collecte et corvée publique, etc.

2^o *Etablir une Ecole vétérinaire à Mayenne* (capitale du Bas-Maine), « pour se parer de l'ignorance de ceux qui exercent cet art dans le canton, lesquels causent des pertes continuelles aux nourriciers, ce qui les décourage » (12 août).

(1) Qui devint ministre des finances sous Louis XVI.

Impatient d'aboutir, et animé d'un beau zèle, M. de Lozé s'offrait « d'aller acquérir des connoissances dans cet art à l'Ecole vétérinaire de Paris (1) (Alfort), n'ayant appris jusqu'ici que par sa propre expérience et sans principes, et de tenir ensuite une Ecole gratuite à Mayenne pendant quelques années pour instruire les gens du métier ».

La Société lui fit représenter que si « ses deux élèves à Lyon continuoient leur application aux instructions de l'Ecole, ils pourroient par la suite être en état de former des Ecoles publiques ; qu'au surplus, s'il vouloit suivre son projet, elle seroit toujours disposée à seconder ses vues patriotiques ».

Tout en adhérant au projet de son associé, elle ne voulait pas risquer d'indisposer le nouvel Intendant — M. du Cluzel — et le Ministre, en brusquant les choses. Et puis, à la vérité, elle préféreroit voir s'ouvrir l'Ecole au Mans plutôt qu'à Mayenne. Il ne fut d'ailleurs à nouveau question de sa « nécessité » qu'au mois d'avril 1767.

A la séance du 2 juin, on eut l'occasion de s'occuper d'empirisme. Je cite textuellement le procès-verbal : « M. Duverger a fait part à la Compagnie des observations de M. de Mozé (associé) à propos de la demande qu'a faite à la Société M. du Cluzel par sa lettre du 22 mai conformément à celle de M. Bertin du 7. M. de Mozé s'étoit chargé de demander au sieur Foissier (de Ballon), *le moins ignorant des gens qui exercent l'art vétérinaire dans ce pays*, l'état et le dénombrement des maladies différentes auxquelles sont le plus sujets en ces cantons les bœufs, vaches, cochons, chevaux, etc., avec leurs dénominations locales et ce qui peut les caractériser. Cet homme (*sic*) lui répondit qu'il y travailleroit très volontiers, *mais que cette énumération étoit si immense qu'il ne peut se la rappeler qu'au fur et à mesure que l'occasion se présentera de traiter ces différentes maladies, qu'il est d'ailleurs si préoccupé du tra-*

(1) Installée dans l'ancien château d'Alfort, elle ne s'ouvrit que le 1^{er} octobre 1766.

vail continu de son métier qu'il ne le peut interrompre et que de très longtemps il ne pourra remplir les désirs de la Société ».

Le sieur Foissier ne pouvait avouer avec plus de sottise suffisance sa parfaite nullité. *Ab uno disce omnes!* C'est ce que comprit la Compagnie qui s'empressa d'édifier l'Intendant et de le « *supplier d'établir une Ecole vétérinaire au Mans*, dans le cas où les deux jeunes gens se rendraient capables de la tenir en les laissant assez longtemps à celle de Lyon pour s'y perfectionner » (16 juin).

M. du Cluzel promit alors de s'informer auprès de M. de Turgot, Intendant à Limoges, « des mesures qu'il y auroit à prendre sur cet objet ».

De son côté, M. de Lozé, revenant à la charge, annonça qu'il persistait dans son idée d'aller à Paris « pour acquérir les connoissances qu'il ne peut se procurer par son étude particulière dans cet art, afin de s'y perfectionner *et de continuer de l'exercer gratuitement et charitablement dans son canton*; et en même temps y tenir une école gratuite pendant quelques années jusqu'à ce que les quelques élèves qu'il pourra y former soient en état de la continuer à l'avantage du pays ». Il ajoutait qu'il « a proposé ce projet à M. Bertin, ministre » (30 juin).

Les choses paraissaient donc prendre une tournure sérieuse et favorable lorsque M. de Lozé fit parvenir au Bureau une lettre de M. Bertin, datée de Paris, 10 juillet. Le ministre disait que M. du Cluzel lui avait bien fait part du désir de la Société de voir créer au Mans une Ecole vétérinaire, « mais qu'en attendant que les circonstances le permissent, la province du Maine comme beaucoup d'autres, devrait envoyer plusieurs élèves à l'école de Charenton (Alfort) ; ceux-ci, en s'y multipliant, rendroient au Maine les services qu'on peut espérer d'une Ecole de laquelle, en même temps, *ils faciliteroient l'établissement*. » Il dissuadait M. de Lozé « d'aller s'instruire à Charenton » et

assurait qu'il était « touché de la nécessité d'avoir dans le Maine nombre de personnes au fait des maladies des bestiaux. »

M. Bertin laissait percer le bout de l'oreille. Ami intime de Bourgelat aux efforts duquel il avait puissamment aidé, il lui importait beaucoup plus d'assurer le succès de son école préférée que de voir se former en province des établissements similaires concurrents dont la réussite lui paraissait d'ailleurs tout au moins problématique.

Je ne sais si les membres de la Société se rendirent compte de cette arrière-pensée du Ministre, mais, en tout cas, ils étaient déçus dans leur espoir. Ils ne lui en exprimèrent pas moins leur reconnaissance tout en remarquant que l'envoi de nouveaux élèves aux Ecoles entraînerait « de grandes charges pour la province. » (14 juillet).

Un mois plus tard (18 août), M. Verrier, secrétaire au Bureau de Tours, transmettait au Mans la réponse de Turgot à M. du Cluzel sur l'Ecole de Limoges : Fondée par lui, « elle n'y a pas fait de progrès, par le défaut de sujets et d'émulation dans sa province, pourquoi *il ne lui conseille pas d'entreprendre cet établissement dans la généralité de Tours.* »

Cette fois, l'écroulement des espérances du Bureau d'Agriculture était complet. Les Ecoles vétérinaires du Maine étaient mortes avant que de naître. Il n'en devait plus être question.

Envoi de nouveaux élèves aux Ecoles vétérinaires. Une visite à l'Ecole d'Alfort.

Deux ans s'étaient déjà écoulés depuis l'entrée à l'Ecole de Lyon des protégés du Bureau d'Agriculture. Il devenait temps de songer — puisque tout autre projet devait être maintenant abandonné — à profiter des bonnes dispositions du Ministre et, pour se conformer à son désir, à faire choix de nouveaux sujets.

On écrivit donc dans ce sens à M. du Cluzel, en lui signalant la nécessité d'avoir « un plus grand nombre d'élèves à l'Ecole vétérinaire pour le soulagement du plat pays et le libérer

des pertes continuelles qu'il éprouve de l'ineptie des gens qui exercent cet art. » Contre toute attente, l'Intendant répondit le 28 août 1767 que s'il approuvait l'attention de la Société sur cet objet important, il différerait « à une autre circonstance plus favorable de prendre des arrangements conséquens, attendu qu'au lieu de charger le plat pays de nouvelles impositions, quelque légères qu'elles fussent, pour remplir les désirs de la Société, le Gouvernement au contraire cherchait à les alléger et à les diminuer. »

C'était là, de la part de l'Intendant, aller à l'encontre des vues de M. Bertin, son ministre. Aussi, la Compagnie, convaincue « qu'une très modique dépense de cette espèce dédommageroit au centuple la province de cet entretien par les avantages considérables qu'elle en retireroit en faveur de la population du bétail qui fait sa principale ressource et de sa conservation dans les temps fâcheux d'épidémies » (1), résolut-elle de passer outre et de recruter des candidats aux écoles vétérinaires.

Elle fit tout d'abord, à cet effet, insérer l'avis suivant dans l'*Almanach du Maine* (2) :

« Le Roi a établi à Charenton près de Paris une seconde Ecole Royale Vétérinaire, à l'instar de celle de Lyon, sous la direction de M. Bourgela (*sic*), connu et très accrédité par ses solides et grandes connoissances dans les maladies des chevaux et des bestiaux. Tous les Elèves de bonnes mœurs et de bonne conduite, intelligens, et qui sçavent bien écrire pour suivre les différens Cours qu'on y professe, y sont reçus et instruits dans la pratique de cet art intéressant.

« La Société ne croit pas devoir laisser ignorer la satisfaction qu'elle a du progrès que font dans l'Ecole Royale Vétérinaire de Lyon, les deux Elèves qu'elle a eu la permission du Ministre d'y envoyer en 1766 (3), les sieurs Augis et le Boucher. Ils s'y distinguent au contentement des supérieurs jusqu'à mériter des marques de leur générosité. La Société attend avec empressement leur entière perfection dans cet art et leur retour qui ne pourra être qu'utile et avantageux à leur Patrie. »

(1) *Registre B*, folio 531. Séance du 24 novembre 1767.

(2) *Almanach ou Calendrier du Maine* pour 1768, p. 54.

(3) Date erronée : c'était en 1765.

Dans cet avis, le Bureau avait soin de faire discrètement allusion aux gratifications accordées à diverses reprises par M. du Cluzel aux élèves de Lyon. Néanmoins, peu satisfait de son attitude présente et de son silence prolongé au sujet des nouveaux élèves, il n'hésita pas à mettre M. Bertin au courant de la situation (28 avril 1768), lui signalant en outre son refus d'aider Augis et le Boucher dans l'achat de l'uniforme que l'on exigeait d'eux.

Cet acte imprudent de courageuse hostilité pouvait avoir des conséquences désastreuses pour la Société. Il n'en fut rien tout d'abord ; au contraire, il semble qu'il ait eu pour résultat immédiat de faire octroyer au mois de juillet une somme de 50 livres à chacun des deux élèves, ce dont M. Duverger, au nom du Bureau, s'empressa de remercier M. du Cluzel, en lui demandant derechef d'augmenter leur nombre proportionnellement « à l'étendue de la province afin qu'elle puisse profiter de cet avantage dans tous ses cantons. » Mais, persistant dans son refus, il répondit aussitôt « qu'étant obligé de ménager les dépenses publiques, l'insuffisance des fonds ne lui permettoit pas de procurer actuellement cet avantage à la Province. »

Sur ces entrefaites, M. le secrétaire perpétuel au Bureau du Mans s'en alla visiter Alfort. Il rendit compte de son intéressant voyage à la séance du 30 août : « M. Duverger, lit-on au procès-verbal, a dit avoir été voir l'École Royale Vétérinaire de Charenton (*sic*) dont M. Bourgelat a eu la complaisance de luy faire observer et visiter toutes les dispositions qui sont dans le plus bel ordre tant pour l'instruction des inspecteurs des haras qui ont leur Ecolle séparée des Elèves, que pour la pharmacie, les différens laboratoires, la galerie des anatomies de toutes sortes d'animaux, soit en squelettes, soit injectés, et qui sont l'ouvrage des Elèves, les différentes écuries séparées et destinées à chaque genre de maladies, enfin le jardin des plantes dans la connoissance desquelles les Elèves sont instruits deux fois la semaine, etc.

« M. Bourgelat lui fit l'éloge de l'application que M. de Clinchamps, inspecteur général des haras de ce département, a faite à cette Ecole, et du sieur Péret (1), de Courcelles, que M. le Comte de la Suze entretient à ses frais à cette Ecole et duquel il fait beaucoup de cas. Exemple de générosité qu'il seroit utile de voir suivre par les autres Seigneurs de la Province. »

Cependant, les études des élèves de Lyon touchaient à leur fin. Leur retour, attendu pour les derniers jours d'octobre, était si bien escompté par la Société qu'elle revint encore une fois à la charge auprès de l'Intendant afin de pourvoir sans délai à leur remplacement. Il semble que cette fois, convaincu ou forcé, il ait autorisé la présentation de deux autres sujets, car l'*Almanach du Maine* pour 1769 contient cet avis :

« La Société ne laissera point ignorer le retour en cette ville (Le Mans) des sieurs Boucher de la Poterie(?) et Augis, des Etudes qu'ils ont suivies pendant trois ans consécutifs, à l'Ecole Royale Vétérinaire de Lyon, à la satisfaction de leurs Professeurs et Démonstrateurs, aux frais du Gouvernement, lequel par grâce pour cette Province, *veut bien admettre pour les remplacer, deux nouveaux Elèves* pour la même Ecole, afin de les instruire dans ce même art très intéressant pour la Province. La Société désire qu'il se présente de nouveaux sujets, intelligens et en état de profiter des mêmes instructions » (2).

Le Bureau d'Agriculture du Mans, prenant à propos du retour de ses premiers élèves, son désir et son espoir pour une réalité, avait compté sans Bourgelat qui, par divers moyens, s'employait à faire prospérer son école d'Alfort. Aussi devait-il bientôt déchanter. En effet, au moment où, prévenu par Augis et le Boucher de leur départ de Lyon, il se félicitait de leur heureuse et prochaine arrivée, le Directeur général des Ecoles Royales Vétérinaires avisait M. du Cluzel, par lettre en date du 22

(1) *Péret* ou *Perret* sortit breveté d'Alfort en 1772 après s'y être distingué. Il s'établit d'abord à La Flèche en Anjou, puis n'y ayant pas réussi, il passa à Angers quelques mois plus tard avec la permission de l'intendant.

(2) *Almanach ou Calendrier du Maine* pour 1769, p. 92.

octobre, que ces jeunes gens « s'étant présentés à lui à leur passage de Lyon au Mans, il les a trouvés plus instruits sur la théorie que sur la pratique, et qu'ayant besoin d'acquérir encore dans cette dernière partie des connoissances sous ses yeux pour se rendre plus utiles à la Généralité, il les gardera quelque temps s'il veut bien y consentir. » En communiquant cette malencontreuse missive à la Société, l'Intendant l'informait qu'il avait acquiescé au désir de Bourgelat, dans l'intérêt de la province, et s'empressait d'ajouter « qu'à ce moyen, le Bureau d'Agriculture du Mans devait différer de lui présenter de nouveaux Elèves, jusqu'au retour des deux autres. » (22 novembre 1768).

Si près d'atteindre le but, c'était vraiment jouer de malheur, et il y avait de quoi décourager les meilleures volontés. Pourtant la docte Compagnie, confiante à juste titre dans la réussite finale de sa patriotique entreprise, protesta « doucement » et ne se tint pas pour battue. Comme si de rien n'était, elle continua à accueillir et à discuter les demandes des candidats vétérinaires.

Plusieurs s'étaient déjà présentés, soit d'eux-mêmes, soit sous le patronage des membres de la Société. Entre autres, *Couasson*, de Fresnay, au Bas-Maine, 25 ans « qui a fait sa philosophie, très intelligent, spirituel, etc. », — *Callu* (Antoine-Jean-Benoît), de Savigné-sur-Braye au canton de Saint-Calais, 17 ans, présenté par MM. Du Châtellier et de la Tabaize, associés, « muni de plusieurs certificats de bonnes mœurs », et ayant « de l'ouverture plus que les jeunes gens de son espèce », — *Féty*, de Connerré, 28 ans, proposé par M. de Foisy, « très intelligent et paroît avoir beaucoup de goût pour cet art », et deux autres, de La Suze, âgés de 13 à 16 ans, que l'on trouva naturellement trop jeunes.

Le choix de la Société s'arrêta sur les deux premiers, et lorsque, au mois de janvier 1769, l'Intendant, stimulé par M. Bertin, se décida enfin à lui demander de désigner des sujets pour l'Ecole vétérinaire, elle put tout de suite lui présenter ses candidats.

Le Ministre avait en effet fait part à M. du Cluzel de sa formelle intention d'envoyer non pas deux, mais quatre nouveaux élèves du Maine : « Le Maine, disait-il, ayant pour principal commerce celui du bétail, a plus besoin que les autres provinces de vétérinaires » (1).

Aussitôt que la Société eut connaissance, par une lettre de son secrétaire perpétuel, de cette sorte de mise en demeure à l'Intendant, elle lui envoya une supplique à l'effet d'accorder quatre élèves à la province « où le commerce et le nourri (?) des bestiaux forment une branche principale de ses richesses. » Dans cet espoir, elle adjoignait à Couasnon et Callu, le nommé *Guillois*, fils d'un maréchal de Bazougers, près Laval, « qui est déjà rendu à Paris », en annonçant son intention d'en élire un quatrième dans le canton de Mayenne (21 février 1769). Cette promesse était nécessitée par la volonté nettement exprimée de M. du Cluzel, de n'accepter cette fois que des sujets du Bas-Maine, Augis et le Boucher devant s'établir au Mans. Or, elle n'en avait pas tenu pleinement compte en désignant Callu qui était de Saint-Calais, ce qui l'avait fort mécontenté.

Du reste, il avait contre elle d'autres motifs de rancune, on vient de le voir, et il la manifesta en évinçant non seulement Callu, mais encore son candidat préféré, Couasnon, pour donner la préférence à Guillois et au nommé *Le Bretton* Charles, « apprenti chirurgien, natif de Céaucé près Mayenne, âgé de 23 ans », que lui avait présenté M. de Lozé, associé du Bureau du Mans au canton de Mayenne. Ce dernier choix n'était pas très judicieux, comme on s'en apercevra tout à l'heure.

Guillois entra donc à l'Ecole d'Alfort où M. Duverger le vit en mars. Le Bretton, désigné pour Lyon (2), passa au Mans le 9 avril, se rendant d'abord à Tours. M. Duverger crut alors

(1) *Registre C des délibérations*, (1768-1771), f° 157.

(2) Bourgelat avait, pour des raisons que je ne m'explique pas très bien, engagé M. du Cluzel à envoyer les nouveaux élèves à l'Ecole de Lyon où il comptait, disait-il, « se rendre au printemps avec de bons démonstrateurs. » (Décembre 1768).

reconnaitre « dans ce jeune homme toutes les bonnes qualités et dispositions annoncées par M. de Lozé ». Il lui remit des lettres pour MM. Genty, premier secrétaire de l'Intendance, qui devait lui délivrer ses frais de voyage, et Péan, le nouveau Directeur de l'Ecole Vétérinaire de Lyon.

Ce n'était pas là le résultat souhaité, espéré, mais c'était quand même un résultat, et, devant les mauvaises dispositions de M. du Cluzel envers elle, la Société n'osa insister pour obtenir deux autres places.

(*A suivre*).

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

De l'Année 1907

Séance du 13 janvier 1907.

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,

Président.

M. DELAUNAY, SECRÉTAIRE.

M. le Président exprime les regrets que cause la mort de notre vénéré doyen, M. Chardon, maire de Marolles-les-Braults, ancien conseiller général, décédé le 28 décembre dernier, dans sa 73^e année.

Membre titulaire du 5 février 1864, c'est-à-dire depuis bientôt quarante-trois ans, il était le dernier survivant de nos anciens présidents, dont il fut l'un des plus autorisés et des plus éminents.

Ecrivain délicat et possédant une grande érudition, M. Chardon a marqué sa place dans les premiers rangs parmi les historiens du Maine. On lui doit de nombreuses et importantes publications. Celles dont il a enrichi nos Bulletins ne comptent pas moins de 850 pages. Dernièrement encore, à la séance de décembre 1904, il nous apportait l'*Histoire et Critique* de notre collection de portraits, qui nous intéresse tout particulièrement.

En venant au Mans tout exprès pour nous faire cette communication, M. Chardon nous donnait en même temps, dans la circonstance, la preuve de son attachement à notre Société, dont il avait été l'âme pendant plusieurs années. C'est un de ceux qui en ont le plus mérité.

M. le Président informe ensuite la Société que M. le Maire du Mans lui a fait connaître par lettre que le Conseil municipal a inscrit à son budget une subvention de 500 francs au bénéfice de notre Société pour l'année 1907.

Après le dépouillement de la correspondance, il est procédé aux élections pour le renouvellement de la Commission de Rédaction et de la Commission des Finances.

Sont élus à l'unanimité :

Membres de la Commission de Rédaction : MM. Guy, Lèveillé, Robert Triger et Surmont ;

Membres de la Commission des Finances : MM. Côme, Morancé, Rouleau, Séguin, Singher et Yzeux.

M. Déan-Laporte fait ensuite une intéressante communication sur les insectes fossiles de l'ambre et met sous les yeux de ses collègues une très belle collection d'échantillons, venant de Koenisberg, dont il a fait récemment l'acquisition.

Séance du 10 février 1907.

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,
Président.

M. DÉAN-LAPORTE, SECRÉTAIRE.

M. Morancé, membre de la Commission des Finances, donne lecture de son rapport sur les comptes de l'exercice 1906, dont il propose l'approbation, en adressant des remerciements à M. Daguet pour le soin qu'il a pris de la bonne gestion de nos intérêts pendant plusieurs années. Les conclusions de ce rapport sont adoptées.

La Société adopte également le projet de budget pour 1907, présenté par M. le Président au nom du Bureau.

M. le Secrétaire procède ensuite au dépouillement de la correspondance. Après quoi, M. Leclerc fait une très intéressante et très remarquable conférence sur les tentatives de production artificielle de phénomènes analogues à la croissance vitale. Il expose les expériences faites par M. Leduc, qui ont eu dans ces derniers temps un certain retentissement, mais dont l'interprétation n'a pas tardé à trouver des contradicteurs, en particulier M. Bonnier. Finalement, malgré leur apparente analogie, les faits en question n'ont pas de rapports réels avec les phénomènes vitaux.

Séance du 10 mars 1907.

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,
Président.

M. DELAUNAY, SECRÉTAIRE.

Après le dépouillement de la correspondance, M. Erard donne lecture de la première partie de son travail ayant pour titre : *Souvenirs d'un mobile de la Sarthe*. Dans un style alerte et chaud, l'auteur fait un récit vécu de l'entrée en campagne du 33^e régiment de mobiles et de la part qu'il prit à la victoire de Coulmiers. Cette communication, écoutée avec le plus vif intérêt, mérite à notre collègue les applaudissements et les plus chaleureuses félicitations de la Société.

Séance du 14 avril 1907.

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,
Président.

M. REBUT, FAISANT FONCTIONS DE SECRÉTAIRE.

M. le Président donne communication d'un travail de M. Monguillon, ayant pour titre : *Excursions botaniques dans les Alpes mancelles et dans le canton de Fresnay*. C'est un guide précieux pour les botanistes, que l'auteur conduit pour ainsi dire par la main dans tous les coins de cette région intéressante, qu'il a personnellement explorée à différentes reprises pendant plusieurs années.

La parole est ensuite donnée à M. Dupas, pour la lecture de son mémoire intitulé : *L'Art vétérinaire dans le Maine, avant 1761*, qui mérite à son auteur les félicitations de l'Assemblée.

Séance du 3 mai 1907.

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,

Président.

M. DÉAN-LAPORIE, SECRÉTAIRE.

M. Dupas donne lecture d'un travail ayant pour titre : *le Bureau d'agriculture du Mans et les premiers vétérinaires du Maine*, auquel le mémoire lu à la séance précédente est une introduction.

M. le Président présente à l'auteur ses félicitations, auxquelles s'associent tous ses collègues. Le sujet qu'il a choisi, et parfaitement traité, met une fois de plus en lumière la richesse des archives de notre Société. En les utilisant, M. Dupas a écrit une des belles pages de son histoire.

Séance du 9 juin 1907.

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,

Président.

M. DESCHAMPS LA RIVIÈRE, SECRÉTAIRE.

Après le dépouillement de la correspondance, M. Erard donne lecture de la seconde partie de ses *Souvenirs d'un mobile de la Sarthe*. Le récit dramatique des batailles de Villepion et de Loigny intéresse vivement la Société, qui présente de nouveau à l'auteur ses félicitations.

Séance du 7 juillet 1907.

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,

Président.

M. DELAUNAY, SECRÉTAIRE.

M. le Président fait connaître à la Société la découverte récente de deux plantes nouvelles pour la Sarthe, *Torilis heterophylla* Guss., trouvé à Yvré-l'Évêque, route de Sainte-Croix, au-delà du cimetière, le 20 juin, par Mgr Léveillé et *Sagina subulata* Wimm., dont il a reçu des échantillons recueillis par M. Launay le 3 juillet, dans un chemin sablonneux humide, entre la Brossardière et les Fontenis, aux environs de La Flèche.

Lecture est ensuite donnée de la troisième partie des *Souvenirs d'un mobile de la Sarthe*, dans laquelle M. Erard raconte les scènes émouvantes de la bataille de Villorceau et la prise de la ferme du Mée, où le capitaine Couturié fit glorieusement flotter le drapeau du 33^e mobiles.

M. le président fait observer que le premier fascicule du bulletin étant consacré cette année au mémoire de M. Erard, le suivant doit être réservé aux autres travaux qui nous ont été présentés. La seconde partie des « *Souvenirs d'un mobile* » ne paraîtrait donc que l'année prochaine. Mais, plusieurs de nos collègues ont généreusement souscrit les fonds nécessaires pour que la publication n'en soit pas interrompue. La Société présente tous ses remerciements aux souscripteurs : MM. d'Amières, Galpin, Gassel, Guy, de Linière, Monnoyer, Plu, Singher, Surmont et Robert Triger.

Séance du 13 octobre 1907.

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,

Président.

M. DÉAN-LAPORTE, SECRÉTAIRE.

M. le Président donne communication d'une lettre de M. le Préfet, l'informant que le Conseil général a inscrit au budget départemental une allocation de 500 fr., en faveur de notre Société, pour l'année 1908.

Par lettre en date du 10 octobre, M. le Maire informe M. le Président que la question du logement de notre bibliothèque par la Ville sera soumise à la prochaine séance du Conseil municipal.

M. Erard donne lecture de la partie de ses « Souvenirs » relatant la part que prit le 33^e mobiles à la bataille du Mans. Le récit des événements accomplis si près de nous pendant les sanglantes journées des 10, 11 et 12 janvier 1871, est écouté avec le plus vif intérêt.

M. Roulleau appelle l'attention de la Société sur l'intérêt que présenterait, pour le département de la Sarthe, l'extraction de la résine des pins maritimes, abandonnée vers le milieu du xix^e siècle pour des raisons commerciales qui n'existent plus. Sur l'invitation de M. le Président, notre honorable collègue voudra bien faire une communication sur ce sujet à la prochaine réunion.

Séance du 10 novembre 1907.

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,

Président.

M. DELAUNAY, SECRÉTAIRE.

M. le Président signale la capture d'un Busard Saint-Martin (*Circus cyaneus* Boie), tué le 23 octobre dernier près de la Groirie, en Trangé, que M. de Grandval a eu l'obligeance de lui envoyer. Deux jours avant, trois Cigognes blanches (*Ciconia alba* Willug.) ont été tuées par le garde de Courteille, près de Coulans.

M. Daguet présente une Notice sur François Marchais, poète d'un mérite réel, mort au Mans le 31 mai 1907, dans sa 33^e année. Divers fragments de ses œuvres, lus par M. Daguet, font vivement regretter sa fin prématurée.

Continuant la lecture de ses « Souvenirs », M. Erard raconte le combat de Saint-Jean-sur-Erve, qui fut le dernier engagement auquel prit part le 3^e mobiles. Mis deux fois à l'ordre du jour de l'armée, il avait fait vaillamment son devoir et subi de cruelles épreuves, laissant sur le champ de bataille ou dans les ambulances presque les deux tiers de son effectif. A la paix, 1300 hommes rentraient dans leurs foyers, sur 3.600 que le régiment comptait au départ.

Dans une conférence sur le gemmage des pins maritimes, jadis encouragé de la façon la plus pressante par notre Société (1841-46), M. Roulleau insiste sur l'intérêt que présenterait, à son avis, la reprise de cette industrie dans le Maine et sollicite l'approbation des conclusions suivantes, résumant ses explications :

« Considérant que les circonstances économiques qui ont amené les propriétaires, vers 1865, à renoncer au résinage ont pris fin et que les cours des résines, très rémunérateurs aujourd'hui, semblent devoir désormais se maintenir, pendant un long espace de temps, dans des limites qui procu-

reront toujours des bénéfices, parfois même des (plus importants, aux propriétaires de pinerales ;

« Considérant que des facilités nouvelles leur sont offertes pour l'extraction de la résine par des sociétés d'exploitation, dont le bénéfice principal est réalisé dans les usines de distillation fondées par elles, à l'exclusion de tout gain sur l'extraction en elle-même :

« La Société est d'avis qu'il y a lieu d'encourager à nouveau l'extraction de la résine dans les pinerales de la Sarthe, en la limitant actuellement au résinage à mort des pins d'éclaircissage et des pins arrivés à l'âge d'exploitabilité, et au résinage à vie des pins sur taillis ou des pins échappés aux gelées de 1879-80.

« Considérant aussi que la question du gemmage à vie dans les pinerales équiennes, gemmage le plus productif, est liée à la constitution et à la végétation des peuplements de pins, — tous ordres de faits qui rentrent dans la sphère d'attributions de la Commission spéciale instituée par M. le Préfet de la Sarthe, le 14 mars 1907, en vue d'étudier les améliorations à apporter aux pinerales du département, dont M. Rouleau signale le dépérissement marqué,

« La Société émet le vœu que M. le Préfet confie le plus promptement possible à cette Commission le soin d'éclairer l'opinion au sujet du gemmage des pins, d'établir les rendements en matière et en argent, et au besoin d'instituer toutes expériences utiles à cet effet ».

Séance du 8 décembre 1907

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,

Président.

M. DÉAN-LAPORTE, SECRÉTAIRE.

M. Gentil communique le relevé des Observations botaniques faites dans la Sarthe en 1907 et propose d'en différer la publication, pour y joindre celles qui seront faites l'année prochaine.

M. Rebut commence la lecture d'un travail étendu, ayant pour titre : Le général *François-Roch Ledru*, baron des Esbarts, où il fait connaître la vie de notre compatriote et sa correspondance militaire, d'après des documents inédits. C'était le frère puîné d'André-Pierre Ledru, ancien archiviste de notre Société, dont M. Rebut a publié la biographie en 1905. L'auteur espère que ces pages inspireront à tous l'amour du pays natal et de la grande patrie, tel que le ressentit celui dont il a voulu faire revivre le souvenir. Cet espoir est partagé par ses collègues, qui lui présentent toutes leurs félicitations.

L'ART VÉTÉRINAIRE DANS LE MAINE

A LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE

Par M. Léon DUPAS, Membre associé

(suite)

L'Intendant de Tours et la Maréchalerie

Dans le choix des candidats aux Ecoles vétérinaires, la question de l'aptitude à la maréchalerie faisait l'objet de la principale préoccupation de l'intendant du Cluzel (1). Il attachait en effet à cette partie excentrique de la médecine des animaux domestiques une énorme importance, car personnellement, il la considérait comme étant « une des plus essentielles et ayant le plus besoin d'être réformée » dans la Généralité de Tours. C'est pourquoi, bien que résolu — selon toute apparence — à contrecarrer les sélections du Bureau d'Agriculture du Mans, il avait accepté Guillois, fils d'un maréchal-ferrant.

La Société était loin de partager cette manière de voir, ainsi qu'en témoigne la correspondance échangée à ce sujet.

Le 28 avril 1769, M. Genty, secrétaire de l'Intendance, demande tout d'abord au Bureau « s'il ne seroit pas plus avantageux de choisir les Elèves parmi les enfans, les élèves ou apprentis des maréchaux, la partie de la maréchalerie étant un objet également intéressant, et parce que naturellement ces gens nés pour cet état ou décidés à le suivre, s'y doivent plus attacher que d'autres élèves d'un état opposé à celui-là. » Il paraît

(1) C'était peut-être pour répondre au désir de Bourgelat. Bourgela Chabert, Huzard, etc., réclament ou réclameront en effet tous des maréchaux.

douter « que les sieurs Augis et le Boucher s'adonnent à la maréchalerie et craindre que, ne le faisant pas, l'exercice qu'ils feront du traitement des autres (?) animaux domestiques de la campagne ne leur devienne pas assez fructueux pour s'y soutenir. » (1)

Le 23 mai, M. Verrier, secrétaire de la Société au Bureau de Tours, « annonce que M. du Cluzel a proposé également de ne prendre par la suite, pour former des Elèves aux Ecoles vétérinaires, que parmi les enfans des maréchaux qui auront déjà par avance quelques principes de la forge, attendu, dit-il, qu'on a observé que tous ceux qui étoient dans ce cas ont mieux réussi que les autres ; qu'on regarde les théoriciens en cet art comme des médecins, et les autres comme de bons médecins et chirurgiens praticiens » (2).

Délibérant sur cette question (séance du 6 juin 1769), la Compagnie, qui avait déjà répondu amplement à M. du Cluzel, formule alors des réflexions marquées au coin du plus pur bon sens et de la plus saine compréhension des choses :

« Un bon médecin doit nécessairement être praticien dans tous les genres de maladies pour les bien traiter et suivre avec prudence, et c'est dans cette théorie et dans cette pratique qu'on enseigne au même tems dans les nouvelles Ecoles. Les principes de la ferrure des chevaux y sont également instruits, suivis et pratiqués. Quoy que nécessaire, l'art de ferrer s'acquiert par tous les gens appliqués à ce métier ; on conviendra qu'il n'est point aussy important que la pratique des maladies et traitement des chevaux et des bestiaux quelconques, que l'on a de tous les tems regardées comme plus multipliées *et plus difficiles à guérir sur ces animaux que sur les hommes*, et qui conséquemment exigent des connoissances très étendues, beaucoup de théorie et de pratique pour porter cet art à la perfection qu'on veut luy donner ; le fils d'un maréchal, qui ne connoit

(1) *Registre C des délibérations*, folio 182.

(2) *Registre C*, folio 196.

souvent encore que la forge et l'enclume dans son bas-âge, n'aura pas plus d'aptitude que l'enfant d'un autre artisan à acquérir la théorie et la pratique de la connoissance des chevaux et de leurs maladies ; ou s'il n'en avoit pris que d'après l'ignorance (*sic*) du père, peut-être y seroit-il aroutiné (*sic*) et plus difficile à l'en redresser, etc. *Enfin, il ne seroit prudent de donner la préférence au fils du maréchal qu'à égalité de mérite, de disposition et d'intelligence* ».

Ces considérants et leur conclusion nette et logique, transmis à l'Intendant, n'eurent pas le don de le convaincre. Une circonstance fortuite devait d'ailleurs venir à l'appui de ses exigences en leur donnant un semblant de raison.

Une vacance était imminente à l'Ecole de Lyon par suite de la demande de rappel formulée par le Bretton, le protégé de M. de Lozé. Il se plaignait (lettre du 3 juillet) que « pour l'instruction dans l'art vétérinaire on exigeoit celle *de l'état de maréchal* pour lequel il n'avoit ni l'aptitude, ni le goût, ni la force nécessaire ». Ce pouvait n'être là qu'un prétexte masquant son « indocilité » et son « dégous », si l'on s'en réfère à la lettre de M. Péan, Directeur à Lyon, du 10 juin. Quoi qu'il en soit, c'était un atout dans le jeu de M. du Cluzel qui, en faisant part de cette démission à la Société (22 juin), la pria de chercher un autre sujet dans le canton de Mayenne, *de préférence dans la classe des maréchaux*, « sans presser ce choix, » avait-il soin au surplus d'ajouter.

Ce n'était du reste pas chose très facile que de se plier à ce désir, les fils des maréchaux étant en général illettrés et par conséquent inaptes à suivre les cours théoriques des Ecoles. M. de Lozé, très affecté du retour de Le Bretton, promit de s'enquérir de son remplaçant ; mais ses recherches furent longues, et ce n'est qu'au mois de février 1770, c'est-à-dire au bout de sept mois, qu'il se détermina à proposer, à défaut d'autre, « le nommé *Coquereau*, âgé de 20 ans, fils de maréchal à Mayenne, travaillant chez son père, *sachant peu écrire*

et un peu grossier, mais assez intelligent et désireux de s'instruire... ». Disons tout de suite que M. du Cluzel n'osa pas ratifier ce singulier choix.

Peu de temps auparavant, le Bureau lui avait refait ses objections « contre l'idée de n'envoyer que des sujets connaissant la maréchalerie », lesquels étaient d'ailleurs « introuvables au Mans (1) ».

Il lui fallut bien alors se rendre aux raisons de la Société d'Agriculture et modérer ses volontés sous peine de manquer complètement et indéfiniment de candidats. On convint donc d'un commun accord de demander désormais aux futurs postulants tout uniment de justifier d'une sorte de stage pratique dans des ateliers de bons maréchaux avant que de les admettre définitivement.

Quant à Le Bretton il n'était toujours pas remplacé, et cette vacance ne devait être comblée qu'un an plus tard par un sujet étranger au Maine, le nommé Louis *Bry* (2), que nous retrouverons à Lyon.

Choix et départ de deux autres Elèves Retour d'Augis et de Le Boucher

Aussitôt après l'annonce de la démission de Le Bretton, M. du Châtellier avait encore, mais inutilement, recommandé Callu — éliminé, on s'en souvient, par l'Intendant au mois d'avril précédent — en raison des nouvelles conditions imposées. L'arrangement qui intervenait permit au Bureau de conseiller à son associé de Saint-Calais de faire travailler le jeune homme à la forge, ce qu'il s'empressa de faire.

(1) *Registre C*, folio 292.

(2) Le 8 janvier 1771, le Bureau du Mans reçut de l'Intendant la « copie collationnée de l'acte de soumission en date du 14 décembre 1770, fait par Louis *Bry*, originaire de la paroisse de N. D. Doé, province de Touraine, qui, sous la garantie de son père Pierre *Bry*, maréchal, a demandé à être envoyé à l'Ecole vétérinaire et promet de s'établir et fixer à Mayenne. »

D'ailleurs, ces conditions toutes particulières étaient connues du public. Dans sa séance du 19 décembre 1769, la Compagnie avait en effet reçu et agréé « Joseph *Chassevent*, de la paroisse de Saint-Pierre-de-la-Cour, né à Rouessé-Fontaine, élection du Mans, âgé de 18 ans, connu pour être sage, de bonnes mœurs, intelligent, ayant le désir de suivre l'état de l'art vétérinaire et à cet effet d'obtenir une place gratuite dans les Ecoles », lequel s'était mis en apprentissage chez le nommé Chapron, maître-maréchal au Mans, « pour se conformer aux intentions de M. du Cluzel ».

La Société était tenue au courant des progrès que faisaient ses élèves à Alfort, soit par eux-mêmes, soit par Bourgelat, soit par l'Intendant qui leur avait témoigné à plusieurs reprises son entière satisfaction (1). Elle espérait leur retour pour la fin de l'année 1770, et, en possession de ses candidats qui « continuoient à travailler avec cœur à la forge », mais « faisoient des dépenses » et s'impatientsaient (avril 1770), elle adressa le 30 mai la lettre suivante à M. du Cluzel :

« La Société d'agriculture a appris avec plaisir les progrès que font ses deux Elèves à l'Ecole vétérinaire, les sieurs Augis et Le Boucher ; le premier a été choisi par M. Bourgela (*sic*) pour aller satisfaire à la demande que les Etats d'Holande (*sic*) ont faite au Ministère de quelqu'un des Ecoles de France pour venir au secours de la maladie épizootique qui désole les Pays-Bas depuis près de deux ans (2).

« Le second a été envoyé de même en plusieurs provinces où il a eu le bonheur de réussir (3).

« Il est certain que ces jeunes gens se perfectionnent dans la pratique de leur art par ces différens emplois, et que c'est un avantage pour eux et même pour leur province lorsqu'ils y

(1) Il leur avait fait délivrer, notamment en avril 1769, 186 livres pour « les pourvoir des instrumens et des livres qui peuvent leur être nécessaires pour l'exercice de leur art. »

(2) Voir pour plus amples détails ma notice sur Augis.

(3) Dans la Brie (mai 1769), et en Basse-Normandie (juin 1769), avec Augis ; chez le duc de Choiseul en octobre 1769 ; de nouveau dans la Brie en avril 1770 « où il s'est distingué par le plus grand succès dans une maladie épidémique qui faisoit périr beaucoup de moutons, de laquelle il a heureusement arrêté le progrès par ses cures et par ses préservatifs. »

reviendront, que d'acquérir plus de connoissances par la diversité de leurs travaux et de leur expérience.

« Cependant la Société fait depuis quelque temps une réflexion qu'ignorant le temps du retour de ces deux premiers Elèves que M. Bourgela désire perfectionner à dessein d'en faire des sujets distingués et que ce nombre n'étant pas suffisant pour toute l'étendue de l'Election du Mans et de celle du Château-du-Loir, il seroit à désirer que vous voulussiez bien vous déterminer à envoyer aux Ecoles au moins deux nouveaux sujets pour s'y instruire. . . C'est dans ces vues que la Société me charge d'avoir l'honneur de vous proposer, Monseigneur, deux sujets, l'un de l'Election du Mans, et l'autre pour celle du Château-du-Loir, qui depuis 8 à 10 mois sont en apprentissage chez les plus habiles maréchaux de leurs cantons, l'un à Ballon, et l'autre aux environs de Saint-Calais, afin de se familiariser avec la ferrure et surtout à la forge.

« Ces jeunes gens désireroient d'être assurés de leur sort et de porter leur instruction au-delà de ce qu'ils peuvent apprendre sous leurs maîtres actuels qui peustre leur donnent de mauvaises instructions suivant leur routine invétérée et dont ces gens ne se départent pas volontiers.

« La Société réclame sur cela votre bonté, Monseigneur, en faveur du Bien public pour envoyer deux nouveaux Elèves aux Ecoles Vétérinaires, convaincue de l'utilité d'en multiplier le nombre dans cette province où cet art, quoy que très utile, est plus que dans les autres dans une ineptie singulière, à cause de sa grande population dans tous les genres d'animaux domestiques.

« Je suis avec un très profond respect, Monseigneur, etc. ».

Cette lettre resta de longs mois sans réponse et, à la fin de novembre, c'est-à-dire à une époque où la rentrée des Alforiens lui paraissait prochaine, la Société eut la désagréable surprise d'être avisée par Bourgelat de son désir de les conserver encore auprès de lui jusqu'au mois d'avril « pour étudier les maladies de l'hiver » (!). C'était, lui disait-il, dans l'intérêt de la province, argument dont il connaissait toute la valeur à ses yeux. Elle fut donc encore obligée, à son très grand regret, d'accepter ou plutôt de subir ce nouveau contre-temps.

Mais elle pensait au moins obtenir le départ de ses nouveaux élèves avant janvier, les cours de Lyon commençant à cette date.

Elle s'illusionnait une fois de plus car l'Intendant se décidant enfin à les accepter, ne voulut les autoriser à partir qu'après le retour de leurs anciens.

Quoi qu'il en soit, la Société d'Agriculture du Mans pouvait dès maintenant se montrer fière et se réjouir de l'heureuse issue de la lutte qu'elle soutenait depuis bientôt huit années pour le bien de la province. Grâce à ses patients efforts, elle était en effet parvenue, — au prix de quelles amères difficultés! — à doter le Maine de la science vétérinaire.

D'autre part, le principe de l'envoi annuel de jeunes gens aux Ecoles pouvait lui paraître à bon droit consacré.

Aussi, l'*Almanach du Maine* pour 1771 publia-t-il cet avis :

« L'annonce ci-devant faite (1769) du retour des sieurs Augis et le Boucher, Elèves pour cette province, de l'Ecole Royale vétérinaire de Lyon, s'est trouvée prématurée, parce qu'on le désiroit pour l'utilité de leur Patrie; cependant, pour le mieux et pour leur perfection, ils ont été retenus depuis ce temps à l'Ecole Royale de Paris (Alfort), d'où ils ont été envoyés par ordre du Ministre, en plusieurs Provinces du dedans et du dehors du Royaume, pour y porter des secours contre diverses sortes de maladies épizootiques, qui les ont affligées, et que ces Elèves ont arrêtées et guéries à la satisfaction du Public.

« Enfin leur retour est fixé pour le commencement de la présente année, et leur résidence sera, pour l'un d'eux, dans la ville du Mans, l'autre, dans celle de Mamers, chef-lieu du Sonnois, où ils doivent former leur établissement et exercer leurs talens dans la Maréchallerie et dans toutes les parties de l'Art Vétérinaire; il leur sera libre de former eux-mêmes des Elèves, auxquels pouvant communiquer le fruit de leurs instructions à l'avantage de la Province, elles se perpétueront promptement.

« Deux nouveaux élèves doivent remplacer à l'Ecole les Sieurs Augis et le Boucher, et successivement d'autres les suivront, pour les multiplier dans les différens cantons de la Province, au grand avantage de la conservation de toutes les bêtes domestiques qui forment une des branches du commerce, et de l'économie rurale, le plus précieux de la Province » (1).

Le 12 mars 1771, M. du Cluzel écrivit au Bureau pour fixer

(1) *Almanach ou Calendrier du Maine* pour 1771, p. 95.

définitivement le départ de Chassevent et Callu au commencement d'avril. Ils quittèrent donc le Mans le 5 « par la route d'Orléans, avec des lettres pour les amis d'Orléans et de Lyon et une pour M. Péan (1) ». Le secrétaire perpétuel leur avait remis 48 livres à chacun, au nom de l'Intendant, pour les défrayer de leur voyage.

A ce moment, Augis et Le Boucher, sortis d'Alfort le 1^{er} avril en possession de leur brevet, étaient en route « pour se rendre dans leur province ».

Etablissement des deux premiers Vétérinaires du Maine

On se rappelle qu'Augis et le Boucher, sortis de l'Ecole de Lyon le 9 octobre 1768 « ayant vu et pratiqué tous les cours », étaient entrés à Alfort le 18 octobre.

Au mois d'avril suivant, l'Intendant préoccupé déjà de leur établissement dans le Haut-Maine, et très satisfait de leur conduite et de leurs succès, les avait gratifiés d'une somme de 186 livres pour leur permettre de se procurer en toute propriété les instruments et les livres nécessaires à leur profession.

En même temps, M. Genty invitait la Société à lui proposer les moyens capables d'assurer dès leur retour aux futurs « artistes » une existence suffisamment rémunératrice. Ce faisant il avait surtout en vue l'exercice de la maréchalerie à laquelle M. du Cluzel attachait, comme l'on sait, une très grosse importance.

La Société lui répondit le 9 mai que, pour elle, « le moyen le plus sûr et le plus expédient (*sic*) seroit d'accorder à ces Elèves... un Brevet qui leur donneroit la liberté de s'établir en tout lieu de leur Province où ils jugeront pouvoir fixer leur

(1) La Société aurait préféré les envoyer à Alfort « où les progrès sont peut-être plus prompts et le transport moins dispendieux ».

domicile, et d'exercer leur art, même celui de la Maréchallerie, *sans être astreints à aucun droit et formalité de jurande, avec exemption de milice, logement de gens de guerre, collecte et même de corvées pour ceux qui se fixeront dans les campagnes* » (1).

Elle renouvela au mois de janvier 1770 cette demande de privilèges en faveur d'Augis et de le Boucher à l'occasion d'une lettre très élogieuse les concernant envoyée par Bourgelat à M. du Cluzel : « Ils feront un jour, y disait-il, des sujets de la première distinction ».

En septembre, elle eut connaissance d'une conférence entre M. Verrier et M. Genty de laquelle « il appert que l'Intendant a l'intention de partager l'établissement des deux élèves entre Le Mans et une autre ville de son Election ». M. Verrier conseillait donc de faire le choix de cette dernière « au mieux des intérêts du public et de la province ». Il l'informait aussi que M. Genty était d'avis « que la Société proposât à M. Bertin d'accorder en faveur d'Augis et Le Boucher sa protection pour les affranchir des formalités très dispendieuses de maîtrises de la Maréchallerie, du droit de Communauté et de réception, afin de les mettre en état d'exercer librement leurs talents partout où ils seront appelés ». Ce dernier point méritait en effet d'être pris en grande considération.

L'élection du Mans, la plus grande du royaume de France, contenait 350 communautés et environ sept ou huit cantons ou chefs-lieux qui, aux yeux du Bureau, « méritoient chacun d'avoir un élève en proportion de leur grande population en tous genres de bêtes ». Tels étaient, à ce point de vue, ceux du Mans, de la Ferté-Bernard, de Bonnétable, de Mamers, de Ballon, de Beaumont, de Fresnay, de Sillé et de Lassay.

La Compagnie, après délibération (4 septembre 1770), jette donc son dévolu sur *Mamers*, « les villes du Mans et de Ma-

(1) *Registre C*, f° 189.

mers étant les lieux principaux et à une distance assez convenable pour partager le travail entre ces deux premiers élèves ».

« Quant au second objet, la Compagnie pense qu'il est indispensable de protéger l'établissement de ces élèves, de les affranchir non seulement de toutes formalités pour le libre exercice de leur profession et de leurs talents, lesquels ne manqueront pas de leur attirer la jalousie et même des tracasseries de la part des gens de cet art qui croupit en cette province dans la plus grande ineptie, mais encore de leur accorder quelques immunités comme l'exemption de *l'industrie* au moins pour un temps, de la *milice* pour eux ou pour leurs enfants s'ils en ont en état, ou jusque là pour un de leurs élèves, afin de les encourager à en former un certain nombre et, par là, réformer successivement l'ignorance de la Maréchallerie et de l'Art vétérinaire dans cette province; leur accorder même quelques gratifications lorsqu'ils auroient un certain nombre d'Elèves sous eux; enfin leur accorder protection en toutes les circonstances qui l'exigeroient pour le bien du service public » (1).

Ayant pris bonne note de ces desiderata, M. du Cluzel écrivit à Augis et à Le Boucher, le 16 janvier 1774, que « les bons témoignages qu'il a constamment reçus de leur conduite doivent les assurer de ses bonnes dispositions à leur égard; que leur terme approchant, leur résidence sera fixée, l'une au Mans, l'autre à Mamers, suivant les arrangements pris avec la Société d'agriculture du Mans; qu'il se dispose à demander au Ministre l'autorisation nécessaire pour qu'ils ne soient pas troublés par aucune communauté dans le libre exercice de leur art vétérinaire, maréchallerie, etc., et de leur donner la qualité de *Médecins vétérinaires Brevetés du Roy*, pour en placer l'affiche et l'enseigne sur leur porte, etc. » (2).

Le 12 mars, il informa par lettre la Société que, pour faciliter l'établissement de ses élèves, il proposait au Ministre de leur

(1) *Registre C*, folio 471.

(2) *Ibid.*, folio 537.

accorder à chacun 600 livres dans la première année, 400 livres dans la deuxième, 300 livres dans la troisième, et 200 livres dans la quatrième ; leur promettant en outre « un nouvel uniforme et les petits ustensiles et instruments propres à leur art ». Cette lettre, d'après le procès-verbal de la séance du 19 mars, « est aussi remplie du zèle patriotique de M. du Cluzel que d'instructions lumineuses et pleines de sagacité concernant la conduite que doivent tenir ces deux jeunes gens dans le principe de leur établissement » (1).

Le 23 avril, « les sieurs Le Boucher de la Potterie (?) et Augis, de retour de l'Ecole d'Alfort » se présentent à la Société. « Ils la remercient et lui montrent les certificats du Directeur général et le Brevet du Roy ; ils l'assurent qu'ils vont accélérer leur établissement et se consacrer entièrement à leur art pour en faire profiter la Province. On les engage à s'entendre entre eux et à fixer le plus vite possible les endroits de leurs établissements ». Puis on leur communique une lettre de M. Verrier, secrétaire au Bureau de Tours, qui annonce avoir encaissé 1200 livres à leur intention. « Ils iront à Tours remercier M. du Cluzel et prendront cette somme (2) ».

A la séance du 7 mai, ils exposent le résultat de ce voyage : « M. Genty a cru pouvoir les assurer que sur leur Brevet, ils pouvoient exercer librement la médecine vétérinaire, mais que si, à l'égard de la Maréchallerie, ils y étoient troublés, quoy que le Brevet ne le spécifie pas dénomminativement, ils eussent à en instruire M. l'Intendant, et qu'il sera facile d'obtenir un arrêt du Conseil en interprétation ».

« Sur quoy, chacun desdits sieurs ayant rapporté les raisons qui leur faisoient donner la préférence, pour leur établissement, à la résidence de Mamers, où ils espèrent trouver plus d'occupation, etc. (3) », la Compagnie les mit en demeure de choisir

(1) *Ibid.*, folio 554.

(2) *Registre D des Délibérations (1771 à 1774)* folio 5.

(3) *Ibid.*, folio 14. Voir ma *Notice sur Augis*, p. 19.

sur-le-champ. Elle allait être obligée de procéder au tirage au sort, lorsque Augis, faisant volontairement et spontanément « le sacrifice des vûes qu'il avoit » en faveur de son confrère et aîné, déclara choisir le Mans.

Cet heureux accord permit donc à la Société de décider qu'Augis aurait sa résidence au Mans et Le Boucher à Mamers, et elle fit aussitôt connaître cette décision par la voie des *Affiches*. Le numéro 17, du lundi 27 mai 1774 (1), contient en effet cet entrefilet :

« Messieurs de la Société d'Agriculture au Bureau du Mans, s'empressent d'annoncer au Public, le retour des sieurs Augis et Le Boucher de la Poterie(?), ses premiers Elèves de l'Ecole Vétérinaire. Tous deux sont brevetés du Roi. Le Sieur Augis doit fixer sa résidence dans cette ville, pour y exercer la médecine vétérinaire, et y établir une forge de Maréchal. La Ville de Mamers est le lieu destiné à l'établissement du Sieur Le Boucher. Ces deux élèves, dit le Ministre dans sa lettre du 19 mars dernier, adressée à la Société, rendront de grands services à l'Agriculture, par leur zèle, leur application et leur talent; ils sont l'un et l'autre d'excellents sujets ».

Sollicités par l'Intendant, les Officiers municipaux de ces deux villes s'engagèrent (11 juin) à faire construire leurs établissements sur des emplacements convenables. Pour celui d'Augis, on dut demander au Contrôleur général des Finances, alors l'abbé Terray (2), l'autorisation de prendre une somme sur l'excédent du *don gratuit* (3) restant en dépôt dans la caisse du Receveur, ce qu'il accorda aussitôt (4).

A la séance du 2 juillet, le Bureau fut avisé de l'Arrêt royal du 9 juin, obtenu par M. Bertin, sur l'avis de M. du Cluzel, en faveur d'Augis et de Le Boucher, lequel les dispensait « d'être

(1) *Annonces, Affiches et Avis divers* pour la Ville du Mans et pour la Province, 1771, p. 66.

(2) TERRAY (Abbé Joseph-Marie) (1715-1778), Contrôleur Général des Finances en 1769, disgracié après la mort de Louis XV, en 1774.

(3) Don que les assemblées du clergé ou les états des provinces faisaient au roi, pour subvenir aux besoins de l'Etat.

(4) Lettre de M. du Cluzel du 27 novembre 1774.

reçus Maîtres dans aucune des Jurandes qui intéressent l'Art vétérinaire », et les faisait « cotter d'office à la Taille » par l'Intendant. Cet arrêt, d'un inestimable secours pour nos jeunes praticiens, devait s'appliquer à tous ceux, présents ou futurs, de la Généralité de Tours.

L'*Almanach du Maine* (1) fit part à la province de leur installation, de leurs débuts, et de l'entretien à Lyon d'autres Elèves.

« On avoit annoncé pour le cours de l'année 1771, de l'Ecole Royale Vétérinaire, le retour en cette ville, des deux premiers Elèves pour cette province, afin d'y former leur établissement, le Sieur Augis, dans la ville du Mans, et le Sieur Boucher de la Poterie, dans celle de Mamers. Ces deux Artistes se sont en effet rendus chacun à leur destination, dans laquelle ils exercent leur art depuis plusieurs mois, librement, en conséquence de Brevets du Roi, avec les Privilèges qui leur sont accordés par l'Arrêt du Conseil du 9 juin 1771, et sous la protection de Monseigneur l'Intendant de Tours, auquel est attribué l'exécution.

« Déjà ils se sont distingués dans leur Art, par plusieurs opérations et cures singulières, qui manifestent leurs talents, le fruit de leurs études et de leur pratique.

« L'attention particulière, et la protection que M. du Cluzel veut bien donner à la perfection de cet Art utile à la Province, l'a déterminé à entretenir à l'Ecole Vétérinaire de Lyon, deux nouveaux Elèves, les Sieurs Chassevent, natif du Mans, et Callu, des environs de Saint-Calais, depuis le mois d'avril dernier. Ces deux jeunes gens se distinguent dans le commencement de leurs études par leur application, à la satisfaction de leurs supérieurs; le premier entre autre a mérité d'être admis au Concours public de l'Ecole de Lyon, du cinq octobre, sur les matières de son premier Cours, dont le Prix lui a été adjugé ».

Le Boucher s'était installé médiocrement, mais assez rapidement et sans difficultés à Mamers, petite ville n'ayant aucune sorte de maîtrise; quant à Augis, en raison des lenteurs apportées à l'édification des diverses parties de son établissement (2), il ne put aménager son atelier de maréchalerie qu'au bout de dix-

(1) *Almanach ou Calendrier du Maine* pour 1772, p. 95.

(2) Situé rue ou place des Bas-Fossés, au pied de l'escalier des Boucheries. Il occuperait actuellement le n° 28 de la rue des Fossés-Saint-Pierre.

huit mois — novembre 1772 — en dépit des invitations pressantes et réitérées de l'Intendant. Il disposa alors de deux forges et de deux enclumes et fut en mesure de répondre aux besoins de sa clientèle.

Cependant, voulant aider à la réussite de son protégé et lui permettre de concurrencer fructueusement les maréchaux, la Société jugea nécessaire, indispensable même, de faire connaître ce qu'était réellement l'art de la ferrure et de démontrer la supériorité des connaissances à la fois théoriques et pratiques sur la routine pure, dans cette branche spéciale de la vétérinaire.

Elle fit donc, à cette intention, insérer l'annonce suivante dans l'*Almanach* pour 1773 (1) :

ART VÉTÉRINAIRE.

« L'art vétérinaire est la Médecine de tous les animaux domestiques utiles, tels que le Cheval, le Bœuf, le Mouton, etc. La conservation de l'ongle ou du pied du Cheval par la ferrure, est une *partie dépendante de la Chirurgie vétérinaire*.

« Cette opération consiste à parer, ou à couper l'ongle, à y ajouter et à y fixer des fers convenables ; par elle, le pied doit être entretenu dans l'état où il est, si sa conformation est belle et régulière, et les défauts doivent en être réparés, si elle se trouve vicieuse et difforme : par elle encore il est assez souvent possible de remédier aux suites inévitables des disproportions des parties du corps de l'animal entre elles, ou d'en modifier du moins les effets ; d'obvier à ceux qui résultent du défaut de justesse dans la direction de ses membres, relativement à un véritable et solide à plomb ; de le rappeler à une sorte de franchise et de régularité dans l'exécution de ses mouvements ; de prévenir les fausses positions auxquelles certaines habitudes et quelquefois la nature même semblent le disposer, etc.

« Les uns et les autres de ces objets ne peuvent être remplis par la seule interposition d'un fer appliqué et attaché grossièrement, sans raisonnement et sans lumières. Qui n'envisage que le dehors ou la superficie des parties, ne saisit que des apparences ou n'obtient que de faibles lueurs ; aussi dans les Ecoles Royales Vétérinaires ne se contente-t-on pas d'enseigner seulement aux Elèves les beautés et les difformités extérieures du pied :

(1) *Almanach ou Calendrier du Maine* pour 1773, p. 149.

sa décomposition et celle des parties qu'il renferme, et qui lui sont contiguës, les conduit à la découverte de la structure, du mécanisme et des lois de la nutrition, de l'accroissement et de la reproduction de l'ongle, d'où ils tirent un corps de maximes sûres et simples qui, en les rendant en quelque sorte les maîtres de diriger la forme de l'ongle à leur gré, les conduit à la science des moyens et des raisons d'opérer dans la ferrure ; mais on n'opère point ainsi sans en avoir acquis les plus parfaites connaissances, et si l'on est dans la malheureuse impossibilité d'allier aux ressources d'une théorie suivie et lumineuse, celles d'une pratique qu'elle doit toujours éclairer ».

Suivait un avis-réclame du « Sieur Augis, privilégié du Roi en l'Art vétérinaire (1) ».

En butte, à l'origine de son atelier, aux tracasseries et aux réclamations solennelles de la corporation puissante des maréchaux, Augis dut, pour les faire cesser, exciper des privilèges que lui conféraient et son Brevet et surtout l'Arrêt du 9 juin. Dès lors, il put exercer en toute liberté et en toute sécurité la médecine et la maréchalerie.

**Débuts d'Augis et de Le Boucher
L'Intendant décide de ne plus entretenir
d'Elèves dans les Ecoles vétérinaires**

J'ai dit, au commencement de ce travail, que la Généralité de Tours était constamment et particulièrement éprouvée par des maladies épizootiques. C'était donc en cette matière surtout que la science et le dévouement des jeunes vétérinaires devaient être appelés à donner la mesure de leurs moyens.

Déjà, au mois de septembre 1770, Augis, encore à l'Ecole d'Alfort, avait été consulté par le Bureau d'Agriculture du Mans sur une maladie qui régnait à Saint-Côme-de-Vair et avait fait périr plusieurs animaux. A cette occasion, les curés et d'autres personnes notables des paroisses contaminées avaient

(1) Voir : *Notice sur François Augis*, partie documentaire, pièce n° 10.

même demandé à M. Bertin et à l'Intendant de faire revenir les élèves. « Mais la maladie cessa sur ces entrefaites par des remèdes et précautions prises fort heureusement (1) ».

Quelques mois après son arrivée au Mans, en août 1774, une épizootie d'une certaine gravité ayant éclaté en Anjou, — à Jarzay et aux environs de Baugé et de la Flèche — Augis se proposa à la Société d'Agriculture pour l'enrayer. Il eut le bonheur d'y réussir, grâce, il faut le dire, plutôt aux sages mesures sanitaires qu'il sut obtenir de M. du Cluzel, qu'à des soins purement médicaux (2). Il est curieux de remarquer que, dans la circonstance, des maréchaux des cantons affectés, reconnaissant sans doute la valeur et la supériorité de cet « artiste breveté », se mirent à sa disposition spontanément pour le « seconder et le soulager ». Il fut bien obligé d'accepter ce concours, dont il eut, paraît-il, du reste, à se louer (3).

Actif et zélé, Augis ne tarda pas à s'attirer l'estime et l'entière confiance de l'Intendant qui s'empressa d'utiliser ses connaissances en le chargeant de missions de police sanitaire ou d'expertises judiciaires dans les procès relatifs aux maladies contagieuses.

D'autre part, il se signala, dès le début, par des « cures singulières » et des « opérations remarquables ayant bien réussi. »

De son côté, Le Boucher acquit bien vite dans la région de Mamers une réputation d'habile chirurgien. L'opération de la « bronchotomie » (trachéotomie) qu'il fit avec un plein succès « à un cheval de mille écus, le plus beau du haras de Saint-Martin-de-Bellême, le sauvant ainsi de la mort », causa « l'étonnement de tout le monde du canton » et mit le comble à sa renommée (avril 1772). M. Duverger fit part de cet événement au

(1) *Registre C*, folio 476.

(2) Voir ma *Notice sur Augis*, p. 20 et 33.

(3) « Cet artiste (Augis) se loue beaucoup des secours qui lui furent donnés dans ces premiers moments critiques par la docilité de quelques maréchaux, à exécuter avec confiance ses instructions. Il en a coûté cher à d'autres qui s'en sont écartés. » (*Almanach ou Calendrier du Maine pour 1772*, p. 96).

Bureau et l'Intendant ayant exprimé le désir d'avoir « le détail et le procédé de l'opération », Le Boucher lui adressa la relation de ce « fait clinique » ainsi que celle de « douze autres cures singulières après que les maréchaux eurent empiré les cas » (30 juin 1772).

Pourtant, si l'établissement d'Augis, avec sa forge, son officine pharmaceutique et son infirmerie, prospérait rapidement, celui de son confrère était loin d'avoir la même envergure et la même vogue et il y avait peu d'apparence qu'il en pût être jamais autrement.

Aussi l'Intendant, qui, depuis longtemps, trouvait exagérés les sacrifices consentis par la Généralité pour l'entretien de ses élèves dans les Ecoles vétérinaires, prit-il prétexte de cet état de choses pour peser sur la Société d'Agriculture afin de l'amener à renoncer d'elle-même à y envoyer d'autres jeunes gens.

Sa campagne dans ce but commença le 28 juillet 1774 par une lettre qu'il écrivit au Bureau du Mans et dans laquelle il annonça d'abord « que les sept élèves établis dans la Généralité ne sont pas tous contents de leur sort », ce qu'il attribue soit au défaut de clients, soit au manque de conduite, soit encore et surtout « à ce qu'ils veulent *s'élever au-dessus du commun des maréchaux dans la classe desquels ils sont rentrés (sic).* » Celui de tous « qui lui donne le plus d'inquiétude et le plus d'embarras est Le Boucher, établi à Mamers, après avoir lui-même choisi cette résidence dont Augis lui a fait le sacrifice. » Il reproche encore à ces « artistes » *de négliger la ferrure « qui, en apparence, sera partout la partie qui doit leur procurer un profit plus stable, plus courant que celui d'aller en campagne remédier aux maladies des chevaux. . . »* (1) Pour lui, si on les multiplie trop, ils se nuiront ; douze élèves pour la Généralité sont donc suffisants et *l'on doit s'abstenir d'en envoyer d'autres dans les Ecoles.*

(1) On le verra bientôt se déjuger sur ce point, et faire le reproche diamétralement opposé.

Ce revirement précoce et inattendu jeta l'étonnement et la tristesse au sein de la Compagnie. Décidée qu'elle était encore à poursuivre sans merci sa lutte contre l'empirisme dont elle entrevoyait déjà l'extinction possible, sans s'écarter de la voie choisie et suivie jusqu'ici, elle ne pouvait considérer en *effet* sans amertume et sans regret la nouvelle et subite attitude de M. du Cluzel, que rien, en somme, ne justifiait.

Elle examina sa lettre dans la séance du 2 août : « La Compagnie pense, dit le procès-verbal, qu'il faut cinq élèves dans l'Election du Mans : Le Mans, Mamers, Fresnay, Lassay, La Ferté-Bernard, et cinq dans le reste de la Province : Mayenne, Laval, Sablé, Saint-Calais, Château-du-Loir. Ils ne pourront ainsi se nuire *et seront très utiles*. Du reste, *ils doivent aller partout où on les appelle*, ce qui excite leur émulation.

« Quant à Le Boucher, il est dans la partie la plus favorable pour exercer, mais il a le tort de n'avoir pas de forge pour laquelle il a reçu des fonds. C'est un excellent artiste à ménager. Si la ville de Mamers lui donnait une maison confortable comme celle d'Augis, il ne serait plus jaloux et ne s'expatrierait pas » (1).

La Société répondait ainsi point par point aux allégations de l'Intendant.

Que se passa-t-il à la suite de cette escarmouche ? Les procès-verbaux sont muets à cet égard. Toujours est-il que Le Boucher resta à Mamers où on le retrouve encore en 1790 (2). Mais il est certain aussi que le Bureau qui comptait à ce moment plusieurs candidats pour les Ecoles ne reçut plus de demandes ou cessa de les accueillir.

Deux années s'écoulèrent pendant lesquelles il semble que l'état d'esprit et les résolutions de « Messieurs du Mans » se soient quelque peu modifiés. Ils devaient du reste bientôt capituler.

(1) *Registre E des délibérations* (1774 à 1776), folio 148.

(2) Le Boucher vint s'établir au Mans en 1804, puis il passa à Connerré en 1808 pour revenir à Mamers en 1809.

En novembre 1776, l'Intendant, revenant à la rescousse, se servit d'un nouvel argument qui, en d'autres temps, eut paru peu sérieux à la Société d'Agriculture : il manifeste son mécontentement « du ton d'*élégance extérieure* qu'on laisse prendre à l'Ecole (Alfort) à tous les élèves. » Et la Société se crut alors obligée d'approuver et de dire qu'en effet « *elle en a toujours été un peu scandalisée* » (!...) (1).

Un an plus tard (16 décembre 1777), on la voit s'élever très justement cette fois, contre la trop longue durée des études vétérinaires — 6 à 8 ans (2), — qui dépasse de beaucoup celle exigée pour les médecins de l'homme et les chirurgiens et revenir à l'idée esquissée autrefois « d'obliger les artistes vétérinaires à avoir un ou deux élèves pendant trois ans, auxquels on ferait passer ensuite un examen en présence de M. le Subdélégué par trois autres anciens artistes brevetés. » Ceux-là, conclut-elle, pour répondre évidemment au désir de M. du Cluzel, « *n'auroient pas autant d'élégance dans la conduite extérieure que les Ecoles en donnent, ce qu'on leur reproche avec raison.* »

Il est vrai de dire, à la décharge de l'Intendant, que plusieurs élèves d'Anjou (3) et de Touraine, en répondant peu ou mal à

(1) *Registre F des délibérations* (1776-1780), n° 19.

(2) Ce qui était loin de compte avec les trois années annoncées jadis par Bourgelat. C'était là, à mon sens, le plus gros argument sinon le seul, en faveur du renoncement à l'entretien de nouveaux élèves.

(3) L'un d'eux, *Hardy*, était rentré à Angers en novembre 1769 après quatre ans d'études à Lyon, ayant quelque peu « mécontenté le Directeur de l'Ecole, pour n'avoir pas voulu, après ses cours, se rendre à travailler à la forge. » La C^{ie} qui soupçonnait trop de rigidité de la part de ce Directeur, craignait de voir Hardy se dégoûter de son état « de sorte à le changer, ne se trouvant pas protégé par M. l'Intendant. » Il n'en fut rien, car peu après (30 janvier 1770) on apprenait qu'il avait reconnu ses torts et demandé grâce à M. du Cluzel, « lequel a bien voulu lui permettre de retourner (à Lyon) à des conditions strictes auxquelles sa famille s'est obligée avec lui. »

Hardy sortit de Lyon en 1774 après 8 ans d'études, et vint s'établir à Cholet. A peine s'y trouvait-il que le Directeur de l'Ecole de Lyon envoya son frère exercer dans la même ville, ce qui motiva de justes récriminations du Bureau d'Angers : « MM. d'Angers se plaignent amèrement du dessein médité contre leur élève Hardy, déjà installé à Cholet, pour substituer un étranger à sa place, raison pour laquelle on lui refusoit depuis longtemps son Brevet d'Etablissement, ce qui est vraiment capable de

l'attente des Bureaux de ces deux provinces, l'avaient fort indisposé. Le Maine, qui n'avait pas les mêmes griefs contre les siens, allait donc supporter les conséquences des choix malheureux du reste de la Généralité.

Le 29 janvier 1779, M. Rouère, secrétaire perpétuel au Bureau de Tours, écrit au Mans « que M. du Cluzel est dégoûté d'envoyer d'autres Elèves à l'Ecole vétérinaire à l'entretien de sa Généralité, moins par prévention que parce que l'on s'aperçoit du peu de fruit que les Provinces en retirent, qu'il n'égale pas la dépense... Que les Elèves de Touraine sont la plupart ignorants, vendant leurs secours fort cher aux gens de la campagne, et d'ailleurs si élégants dans leur façon de se comporter que ceux-ci en sont effrayés. » Néanmoins, « MM. de Tours redoublent d'efforts pour faire obtenir encore deux élèves au Maine, à La Ferté-Bernard et à Sillé-le-Guillaume » (1).

Le 16 mars, on apprend que M. du Cluzel « s'est restreint à accorder 300 l. de gratification aux artistes vétérinaires de l'Anjou au lieu de 1500 qu'il a accordées précédemment, relativement au peu de fruit que ces artistes procurent au soulagement de nos campagnes, *s'attachant de préférence à la maréchalerie et négligeant volontiers la partie des bestiaux, quoy qu'elle soit le principal objet de leur établissement.* »

dégouter et de décourager les Elèves. Il est d'ailleurs désagréable pour la Société, que cet arrangement, quand même il seroit motivé, ne se soit pas concerté avec MM. d'Angers. » (Séance du 19 juillet 1774. *Registre E*, folio 138).

Un autre élève d'Angers, *Guillaud*, ayant également mécontenté [ses supérieurs avait dû être rappelé de Lyon en 1770 et M. du Cluzel avait demandé à le remplacer par un enfant ou un élève de maréchal (6 février 1770). Citons encore l'élève *Aubert*, du même Bureau, qui, après trois années d'études à Lyon, avait encouru en janvier 1772 « deux mois de prison et peut-être l'exclusion. »

(1) *Registre F*, folios 373, 461 et 485. — Ils firent même, en faveur du Bureau du Mans, « le sacrifice » d'un de leurs élèves, le nommé *Braud*. En sortant d'Alfort au mois d'août 1779, celui-ci devait donc se rendre à La Ferté-Bernard. « L'élève Braud breveté pour la Touraine, au lieu d'attendre l'attache de l'Intendant pour La Ferté-Bernard, est allé directement à Sillé-le-Guillaume où il n'a pas trouvé d'établissement. Il est retourné et a passé au Mans où il a vu Augis qui l'a présenté à la Société. Il a reçu 600 l. et ne tardera pas à s'installer à La Ferté-Bernard. » (11 janvier 1780).

Si l'on veut bien se souvenir qu'en 1774, il reprochait aux vétérinaires tout simplement le contraire, c'est-à dire de délaisser la ferrure pour courir à la campagne, on conviendra que son argumentation frisait de bien près l'incohérence ou le parti-pris. Mais d'ores et déjà les « boursiers » étaient condamnés.

Au mois de mai, MM. de Tours reviennent sur ce sujet : « En effet, l'éducation des Ecoles, en les instruisant plus dans la théorie que dans la pratique, leur ayant laissé prendre un ton d'élégance et de distinction un peu outré, pour cet art (*sic*), ils en imposent trop aux gens de la campagne, ce qui les empêche de frayer avec eux ; ils leur vendent fort cher les services qu'ils leur peuvent rendre, de sorte que l'ancienne race des médecins de bêtes continue également à exercer son ineptie dans cet art, laquelle les Sociétés avaient pour objet de détruire à l'avantage de l'économie rurale. C'est ce qui rend presque inutiles les grandes dépenses que les provinces ont faites jusqu'ici pour se procurer plusieurs de ces artistes brevetés. »

Enfin le Bureau d'Agriculture du Mans, dans sa séance du 18 mai 1779, émit ces nouvelles propositions, seules capables selon lui de concilier tous les intérêts en cause et de remédier complètement au fléau de l'empirisme :

« Mettre un ou deux apprentis chez les vétérinaires brevetés. Ils y resteraient un ou deux ans, seroient examinés en maréchalerie et en art vétérinaire par des brevetés et le subdélégué, puis envoyés dans les Ecoles pour y être interrogés et examinés sur les parties spécifiées dans le certificat de l'artiste ; sur lequel examen les professeurs jugeroient si l'artiste auroit mérité la gratification qui auroit été promise à cette instruction par le Règlement (que l'on feroit) afin de les intéresser à la plus grande attention et de laquelle il seroit déchu si l'Elève se trouvoit n'en avoir pas assez. Cet élève resteroit six mois à l'Ecole pour se perfectionner en pratique seulement, aux frais de la province. Cela vaudroit mieux et coûteroit moins que d'entretenir pendant six, sept ou huit ans des Elèves aux Ecoles qui reviennent trop

élégants et trop savants et pas assez praticiens. Et ceux-ci pourroient faire ce sacrifice à leur patrie qui les a élevés dans cet art. »

Ces vœux devaient bien entendu rester lettre morte, mais malgré tout, l'élan était donné, la science nouvelle avait pris position dans la province, et l'initiative privée et individuelle allait suppléer désormais au « *non possumus* » des pouvoirs publics.

**Les derniers Candidats du Bureau du Mans.
Chassevent et Callu à Lyon, puis à Alfort.
Mort de Chassevent. Retour de Callu.**

Entre le retour d'Augis et de Le Boucher (avril 1771) et le moment où la décision de l'Intendant de ne plus « entretenir » d'élèves dans les écoles vétérinaires fut devenue irrévocable, de nombreux jeunes gens avaient posé leur candidature pour les futures places.

Quoiqu'elle ne paraisse offrir qu'un intérêt purement documentaire, je tiens à donner la liste de ceux d'entre eux qui furent agréés. La voici en suivant l'ordre chronologique des présentations au Bureau d'Agriculture :

— D'avril à juin 1771 :

Julien *Le Pré*, de Saint-Vincent au Mans, 23 ans, depuis dix ans maréchal ;

Jean *Bourgoin*, de Saint-Nicolas au bourg d'Anguy, 17 ans, en rhétorique.

Jean-François *Labbé*, de Saint-Vincent.

— 1^{er} décembre 1772 :

Dubois, fils de Dubois, affranchisseur et médecin vétérinaire (?), de Roysé, homme de bonne réputation et distingué dans son état. (Présenté par M. Daniel de Beauvais, du Mans).

— 18 janvier 1774 :

Michel *Poté*, de la paroisse du Bizot, 17 ans, fils de Julien

Poté, huissier à Conlie. (Proposé par M. le chevalier de la Goupillière).

Jacques *Berger*, 18 ans, fils d'un maréchal de Fresnay.

— 28 juin 1774 :

Michel *Berger*, maréchal à Fresnay, environ (*sic*) 16 ans, frère du précédent.

— 10 février 1778 :

Chassevent, de Sillé-le-Guillaume, l'un des frères de Joseph Chassevent, élève du Bureau à Alfort et présenté par lui.

Aucun de ces candidats ne devait voir la réalisation de ses désirs et de ses espérances.

Je reviens maintenant aux deux élèves Chassevent et Callu, qui seront, on le sait à présent, les derniers du Bureau d'Agriculture. Je les ai laissés au moment où ils partaient du Mans, le 5 avril 1771, se rendant à Orléans, puis à Lyon.

A l'école vétérinaire, ils se trouvèrent en compagnie de Louis *Bry*, ce sujet de Touraine que M. du Cluzel avait choisi au mois de décembre 1770, au titre du canton de Mayenne.

Les *Registres des délibérations* nous fournissent des renseignements sur leur séjour dans cette première école, puis dans celle d'Alfort.

Au concours public du 5 octobre 1771, auquel Callu « n'a pu être admis, faute d'élocution », Chassevent, qui s'annonce déjà comme un brillant émule d'Augis, son ancien, s'adjuge le prix. Avec ses deux condisciples, il participe aux concours des 22 janvier et 22 février 1772, et « pratique » à celui du 10 avril.

Le 1^{er} juillet suivant, il envoie au Bureau d'Agriculture du Mans « un mémoire très détaillé sur les matières de l'art qu'il a vues dans ses cours et le catalogue des élèves de Paris et de Lyon qui se sont distingués dans les concours » ; il y est noté comme très bon ainsi que Bry et Callu (1).

(1) *Registre D des Délibérations*, folio 300.

Au concours du 24 octobre, il remporte à nouveau le prix qui consiste en une trousse « garnie de tous les petits instruments de l'art très proprement et très artistement faits ».

En annonçant cette bonne nouvelle, les trois élèves demandent des subsides (1) et expriment le désir d'être envoyés à Paris.

Le 2 mars 1774, Chassevent communique à la Société un certificat de M. Péan, directeur, « constatant qu'au dernier concours il a été jugé digne des suffrages accordés aux élèves les mieux instruits ». Pour le récompenser, la Compagnie demande son envoi à Alfort, que l'Intendant accorde et prescrit aussitôt (15 mai 1774) à M. Péan.

Callu avait eu un accessit à l'un des précédents concours. Mais sa mauvaise santé lui ayant occasionné un retard dans ses études, il ne sera envoyé à son tour dans cette dernière Ecole que lorsqu'il aura rattrapé le temps perdu.

Tous deux « sont peu contents de l'Ecole de Lyon. Ils ont fini la théorie ».

Bry manque de mémoire, en revanche il est « très bon à la forge ».

Le 4 juillet suivant, Chassevent écrit d'Alfort à la Société et annonce l'arrivée de Callu. « Il ajoute qu'il a grand besoin d'un uniforme ».

Le 30 mai 1775, Callu, qui avait obtenu un congé de quelques semaines de Bourgelat à cause de la mort de son père, se présente à la Société et lui rend hommage de la part de son camarade. « Ils ont maintenant fini tous leurs cours de théorie et suivent uniquement la pratique dans la partie de la pharmacie, des infirmeries et de la forge ». Il renouvelle la demande d'uniforme pour lui et Chassevent.

Leur lettre du 28 décembre suivant nous apprend qu'ils « étudient la connoissance des drogues usitées en médecine vétérinaire ».

(1) Le Bureau leur fera octroyer à chacun une somme de 50 livres au mois de juillet 1773.

naire » et « qu'ils manquent du nombre suffisant de chevaux en raison de la quantité des Elèves pour leur fournir beaucoup de pratique pour la forge » (1).

A la séance de la Société du 20 août 1776, on donne lecture d'une lettre très détaillée de Chassevent, datée du 27 juillet. Il énumère « les instructions des différens cours et de la forge qu'il suit journellement », et dit qu'il fait peu de progrès dans la pratique de la ferrure ou application des fers aux différentes sortes de pieds des chevaux. « Ce n'est pas sa faute, ni manque d'envie de se mettre au fait de cette partie essentielle », mais « il est difficile de l'apprendre à l'Ecole, celle-ci ne disposant que de 35 chevaux qu'on ne ferre que tous les mois, ce qui ne peut faire une instruction pratique suffisante pour plus de 40 élèves ». Il propose de se placer chez un maréchal pendant les trois ou six derniers mois « où il auroit occasion de pratiquer dans une semaine plus que pendant un an à l'Ecole dans cette partie ».

Quelques mois plus tard, une maladie lui étant survenue pendant qu'il était en permission, il demande une prolongation que le directeur de l'école d'Alfort, Chabert, lui accorde (14 janvier 1777) en raison de son bon travail. Toutefois il le presse de rentrer le plus tôt possible pour faire des dissections.

Le 15 août de la même année, les deux Alfortiens demandent leur rappel, ainsi que les élèves d'Anjou, arguant qu'ils ont passé sept années dans les Ecoles. La Société décide qu'elle écrira dans ce but à l'Intendant et à M. Chabert.

Le 13 janvier 1778, elle apprend par des lettres de Chabert, du 28 décembre, de Chassevent et Callu du 3 janvier et de l'abbé Rouère, secrétaire perpétuel au Bureau de Tours, du 9, que l'accord est fait « sur le délai du retour *jusqu'au printemps prochain* ».

Le 4 février, Chassevent envoie le prospectus d'un nouvel ouvrage sur le cheval avec 21 figures, et le Règlement sur les

(1) *Registre E*, folio 390.

Ecoles Vétérinaires par Bourgelat. Il offre l'un de ses frères, natif de Sillé-le-Guillaume, pour le remplacer (Voir plus haut).

Le Secrétaire du Bureau ayant écrit à Bourgelat, à propos du retour imminent des élèves, celui-ci répond le 13 mars qu'après avoir consulté M. Chabert, il est d'avis *de les garder encore six mois*, pour se perfectionner dans la ferrure ». Se rendant bien compte du déplorable effet que va produire sa lettre — quoiqu'elle ne soit pas pour surprendre outre mesure le Bureau qu'il a habitué depuis longtemps à ces procédés — et tenant sans doute à le mitiger, il fait en même temps hommage de son ouvrage sur les *Règlements des Ecoles* (1).

Le 21 juillet, le père de Chassevent transmet à la Société une lettre de son fils, datée du 14, dans laquelle il se plaint d'un *mal à la jambe* qui le retient au lit à l'infirmerie, et l'engage à « réclamer le secours de la Société pour son retour ». Mais celle-ci déclare « *qu'il seroit indécent (!) de le demander puisqu'il est convenu que ce retour aura lieu en octobre* ».

Elle ne se doutait pas, en faisant cette brutale et sèche réponse, — dont il est du reste permis de s'étonner — que son malheureux élève, si dévoué, si respectueux, qui lui avait toujours fait honneur par son zèle et ses progrès, ne reverrait plus jamais son pays. Il meurt en effet au mois de septembre, à l'école d'Alfort, emporté par ce mal mystérieux dont il parlait dans sa lettre, quelques jours avant l'époque fixée pour ce départ auquel il aspirait de tous ses vœux dans sa hâte de se rendre utile. Il avait 26 ans.

L'Intendant, écrivant au Bureau le 18 octobre à l'occasion de ce douloureux évènement, lui annonça en même temps que

(1) « Cet exemplaire des *Règlements pour les Ecoles Royales Vétérinaires* est une brochure in-8° de 235 pages —, non compris les tables et modèles qui sont à la fin, — de l'Imprimerie Royale. Il est divisé en deux parties : la première contient la partie de la discipline générale, la deuxième concerne l'enseignement particulier et la police des Ecoles. On peut dire que tout est prévu dans ces *Règlements* avec la plus grande sagacité pour parvenir à tous égards au plus bel ordre et pour y maintenir la plus exacte et la plus honnête observance. » (*Registre E*, folio 250).

Callu, ayant fini ses cours à la satisfaction de ses supérieurs et mérité d'être breveté, avait quitté l'Ecole pour se rendre à Saint-Calais, sa patrie, et s'y établir (4).

(1) Il n'y resta sans doute que très peu de temps, car on lit dans l'*Almanach du Maine* pour 1782, p. 117, l'annonce suivante :

« Le sieur *Callu*, Médecin-Maréchal (*sic*), privilégié du Roi en l'Art vétérinaire, donne avis au public qu'après avoir suivi pendant l'espace de sept années dans les Ecoles royales Vétérinaires de Lyon et de Paris les cours d'études établis par le gouvernement pour la connoissance des maladies des animaux et leur guérison, et pour la pratique de la parfaite maréchallerie, il est venu s'établir à *La Ferté-Bernard*, province du Maine, en conséquence des ordres exprès du Conseil (?), pour y exercer son art de la manière la plus utile au Public. Il se transportera où le besoin l'exigera et lorsqu'il en sera requis ; l'on peut être persuadé de plus qu'il ne mettra point à trop haut prix ses talens. (Il répondait par avance ainsi aux reproches possibles de M. du Cluzel).

« Le sieur *Callu* tient aussi boutique de Pharmacie et de Botanique, en vertu de son Privilège et de l'Arrêt du Conseil du 9 juin 1771, pour le débit des drogues, onguens et médicamens nécessaires à la guérison des chevaux et bestiaux, le tout à juste prix. Il tient encore un Hôpital pour les chevaux malades que les particuliers ne voudront pas garder chez eux. »

CONCLUSION

J'ai fini.

Le *Bureau d'Agriculture du Mans* a maintenant sinon accompli, tout au moins solidement amorcé la tâche qu'il avait entreprise en 1763, de concert avec les deux autres Bureaux de la Généralité.

Ses multiples démarches, son opiniâtre persévérance inspirées et soutenues par un patriotisme éclairé, ainsi que sa courageuse indépendance à peine démentie vers la fin, ont eu raison des obstacles accumulés par l'inertie, l'indifférence, voire même aussi l'hostilité de l'Intendance de Tours.

La Vétérinaire est donc définitivement implantée dans le Maine, et dès lors affranchie de toute espèce de tutelle, elle pourra y prendre son libre essor.

En 1780, déjà six de ses représentants s'efforcent de libérer la province des « médecins de bêtes » et rendent de signalés services à l'agriculture en luttant avec succès contre les épizooties. Ce sont :

Augis, au Mans ;

Le Boucher, à Mamers ;

Guillois, à Laval ;

Tous trois gardes-haras depuis 1778 ;

Callu à Saint-Calais ;

Bry à Mayenne ;

Braud à la Ferté-Bernard.

Vingt ans plus tard, c'est-à-dire à la fin du xviii^e siècle, le

seul département de la Sarthe comptera huit vétérinaires répartis sur son territoire (1).

Mais hélas! le but envisagé et poursuivi par l'ancienne Société d'agriculture sera loin d'être atteint. Cette trop faible phalange ne pourra triompher de l'insondable bêtise humaine et forcer dans ses repaires l'empirisme néfaste, véritable hydre de Lerne qui, après plus de cent ans écoulés, continue encore à exercer ses ineptes méfaits dans l'Ouest de la France.

(1) *Augis* au Mans; *Le Boucher*, *Homé*, diplômé du 15 vendémiaire an vi, et *Peuvret* à Mamers; *Callu* à La Ferté-Bernard; *Salmon*, diplômé du 30 thermidor an ii, à La Flèche; *Gayet* à Fresnay; *Cordeau* à Sillé-le-Guil-laume.



NOTE
SUR LES CRUSTACÉS ISOPODES
(CLOPORTIDES)

Observés aux environs d'Alençon

Par M. l'abbé LETACQ, membre associé

Les Crustacés sont restés chez nous dans une obscurité complète; pas un observateur ne s'en est occupé. J.-B. de Brébisson, qui dès 1825 étudiait aux environs de Falaise, à la lisière de l'Orne, les espèces de cette classe, ne donne dans son mémoire (1) aucune indication relative à notre pays. On n'en trouve pas davantage dans la liste des Crustacés de la Normandie publiée, il y a vingt ans, par M. Gadeau de Kerville (2). Morin, qui avait fait d'assez importantes recherches sur les Crustacés de la Sarthe, ne signale non plus aucune espèce dans la région, qui nous avoisine (3).

La liste suivante est une première contribution à cette partie encore inexplorée de notre faune; elle ne comprend qu'une seule

(1) *Catalogue méthodique des Crustacés terrestres, fluvialiles et marins, recueillis dans le département du Calvados, lu à la séance du 14 mars 1825.* Mémoires de la Société Linnéenne du Calvados, 1825, p. 225. Tir. à part, Caen, 1825, in-8°, 46 p.

(2) *Les Crustacés de la Normandie; espèces fluviales, stagnales et terrestres (1^{re} liste).* Bulletin de la Société des Amis des Sciences naturelles de Rouen, 1888, 1^{er} semestre, p. 133-158. Tir. à part, Rouen, Impr. J. Lecerf, 1888, in-8°, 25 p.

(3) *Notes pour servir à la révision de la liste des Crustacés de la Sarthe et à leur classification.* Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, 1887-1888, 3^e fascicule, p. 255-296.

famille, les Isopodes, et elle est incomplète. Je la publie néanmoins pour engager les naturalistes à continuer des recherches, qui promettent des résultats inédits : plusieurs espèces indiquées ici sont nouvelles pour la Normandie et le département de la Sarthe.

M. Adrien Dollfus, Directeur de la *Feuille des jeunes naturalistes*, si connu par ses nombreux travaux sur les Crustacés isopodes, a bien voulu revoir tous mes échantillons, confirmer ou rectifier mes déterminations et donner ainsi à mes indications la garantie de sa haute autorité.

Ces recherches sur les Isopodes ont été faites en commun avec un étudiant, M. Marcel Langlais, d'Alençon, dont les débuts témoignent d'une véritable vocation de naturaliste (1)

Azellus aquaticus L. — Fossés, mares, étangs, ruisseaux et rivières. — TC.

Ligidium hypnorum Cuv. — Sous les pierres aux endroits humides dans les bois de la Noë-de-Gesnes à Arçonnay ; un seul exemplaire. — Espèce nouvelle pour la Sarthe.

Trichoniscus roseus Koch. — Je possède trois exemplaires de cette espèce recueillis l'un dans mon jardin, l'autre dans ma cave et le troisième dans une cave au Refuge. Comme l'a observé M. Adrien Dollfus (*Catal. des Isop. de Fr.*), ce *Trichoniscus* « d'un rouge vif dû à la coloration du sang, perd cette coloration » par un séjour prolongé à l'obscurité complète. » L'exemplaire de mon jardin présentait une belle couleur rouge, les deux autres étaient à peu près blancs. — Espèce encore inconnue en Normandie et dans la Sarthe.

(1) Voici, en outre des ouvrages déjà cités ceux, que j'ai consultés pour déterminer les espèces ou étudier leur distribution géographique :

G. BUDDÉ-LUND, *Crustacea isopoda terrestria per familias et genera et species descripta*. Hauniæ, 1885, in-8°, 319 p.

A. DOLLFUS, *Note sur les Cloportides (Crustacés isopodes terrestres) des environs de Paris*. Feuille des jeunes naturalistes, 1^{er} juin et 1^{er} août 1896.

— *Catalogue des Crustacés isopodes terrestres (Cloportides) de France*, Ibid., 1^{er} septembre et 1^{er} octobre 1899.

A.-M. NORMAN, *British Land Isopoda*, From the Annals and Magazine of natural History Ser. 7, vol. III, january 1899, 8. p. et 1 pl.

Philoscia muscorum Scop. — Sous les feuilles mortes, la mousse, les bois pourris, les pierres dans les haies, les bois, les lieux cultivés. — TC. — Nous avons trouvé dans les arbres creux des exemplaires roses, d'autres presque blancs, d'autres verdâtres.

Oniscus asellus L. — Dans les lieux frais, les caves, sous les pierres, les bois pourris, etc. — TC. — Les auteurs les plus récents ont abandonné le nom d'*Oniscus murarius* de Cuvier, pour reprendre en vertu de la loi de priorité, l'appellation de Linné.

Platyarthrus Hoffmannseggii Brandt. — Dans les fourmières. — Arçonnay : dans une lande adjacente à la futaie du château de Malèfre, au bord de la route du Mans; près du château de Serceaux à Valframbert; bois de l'Île à St-Germain-du-Corbéis; Vingt-Hanaps : prairies au bord de la route de Larré; à plusieurs localités autour de Fresnay-sur-Sarthe. Nous ne l'avons observé qu'une seule fois en dehors des fourmières : à St-Rigomer-des-Bois, sous des pierres, dans la futaie de Courtillolles. — AC. — Non signalé dans la Sarthe.

Metoponorthrus pruinosis Brandt. — Sous les pierres, les bois pourris et la mousse, surtout au voisinage des habitations. — AC.

Porcellio pictus Brandt. — Alençon, St-Barthélemy près St-Germain-du-Corbéis, Vingt-Hanaps, Chaumiton, Fresnay-sur-Sarthe; toujours sur les murs. — AC.

P. lugubris Koch. — Cette espèce, dont les bois et les forêts sont la station ordinaire, abonde dans mon jardin et dans plusieurs autres aux alentours; le fait s'explique par le voisinage de deux chantiers de bois très importants, qui sont alimentés par les forêts d'Ecouvres et de Perseigne. — Ces deux dernières espèces sont nouvelles pour les faunes Normande et Sarthoise.

P. politus Koch. — Sous la mousse, dans la futaie de Courtillolles à Saint-Rigomer et dans les bois de Chaumiton; au

pied des arbres, dans les haies, non loin de la gare de Vingt-Hanaps. — Nouveau pour la Sarthe.

P. dilatatus. Brandt. — Abondant dans les caves souterraines de la rue du Mans, à Alençon. — Ce Porcellion n'est évidemment qu'introduit et naturalisé dans nos régions; en dehors du Midi, son pays d'origine, on ne le trouve jamais que dans les souterrains à température assez élevée et constante; il se comporte absolument ici comme les plantes de serre, qui exigent pour vivre une moyenne de chaleur à peu près égale à celle de leur pays d'origine. Est-ce pour le même motif qu'à Alençon, il est répandu dans les caves situées sur les calcaires de la grande oolithe, mais semble manquer (du moins nous ne l'y avons pas encore rencontré) dans la partie ouest de la ville, parce que là les caves sont creusées dans un grès siliceux, l'arkose, qui est un sol plus froid? — Non indiqué dans la Normandie et le département de la Sarthe.

P. scaber Latr. — Espèce des plus vulgaires que l'on trouve partout dans les jardins, les champs, les bois, sous les pierres, les feuilles mortes, etc. — Très variable comme coloration et comme taille; j'ai observé plusieurs fois à Alençon et aux environs la var. *marginatus* que M. Budde-Lund (*loc. cit.*, p. 130) caractérise ainsi : « *varietas... nigra, pulcherrime flavo vel rufo limbata.* »

On s'étonnera peut-être de ne pas voir ici mentionné le *P. lævis* Latr., qui est assez répandu aux environs de Paris et qui est généralement regardé comme une espèce commune. Il ne se voit que près des habitations, car il est comme le *P. dilatatus* originaire du Midi et simplement introduit dans le nord de la France. Morin (*loc. cit.*, p. 273) le dit commun dans la Sarthe, mais il n'indique de localités que pour les environs immédiats du Mans. Nous ne l'avons pas encore observé dans la région alençonnaise. Sa présence en Normandie semble même assez problématique : la seule mention, qui en ait été faite, est due à M. de Brébisson et elle est conçue en termes trop vagues pour

mériter toute confiance. Aussi M. Budde-Lund, en signalant (*loc. cit.*, p. 138) à la synonyme du *P. lævis* l'indication de De Brébisson, l'a fait-il très sagement précéder d'un point de doute.

Armadillidium vulgare Latr. — Dans les bois pourris, sous les pierres, les arbres vermoulus, etc. La var. **variegatum** BL. sp. Latr. est aussi répandue que le type. — C.

A. nasatum B.-L. — Sous les pierres calcaires à Alençon, où il ne paraît pas rare. — Non signalé dans la Sarthe.

NOTES ZOOLOGIQUES SUR LA FORÊT DE PERSEIGNE

(suite)

Par M. l'abbé LETACQ, membre associé

Il y a deux ans j'ai publié dans notre *Bulletin* (1905-06, 2^e fasc., p. 303) une liste d'oiseaux et de mammifères provenant de Perseigne ou des environs, conservés au château de Montigny. Au château d'Aillières, également sur la lisière de Perseigne, j'ai visité ces jours derniers, en compagnie de mon collègue et ami M. Edouard Rommé, une collection d'animaux très bien préparés, tués dans la forêt ou au voisinage. Voici le nom des espèces les plus rares de cette collection, qui a été réunie par notre collègue, M. Louis d'Aillières, conseiller général de la Sarthe.

Je suis la nomenclature adoptée dans les publications de M. Gentil.

Martes vulgaris Griff. (Marte commune). — Plusieurs spécimens, mâles et femelles représentent cette espèce qui est plus répandue en Perseigne qu'on ne l'avait cru d'abord, bien que

beaucoup moins commune que la Fouine. Dans l'Orne on voit la Marte en Andaine et en Ecouyes, mais elle se trouve bien plus fréquemment dans les forêts de l'Est de la région; La Trappe, le Perche, Réno-Valdieu, Bellême, cette dernière presque contiguë à Perseigne.

Mustela Herminea L. (Belette Hermine). — Exemple mâle en pelage d'été provenant de Perseigne, où l'Hermine se rencontre comme en Ecouves, assez communément (1).

Cervus elaphus L. (Cerf commun). — J'ai parlé dans mon premier article (p. 304) des cerfs allemands introduits en 1859, par M. Rattier, dans la forêt de Perseigne; ils se reconnaissent à une marque faite à l'oreille et on leur donnait le nom de *Vieux rattiers*. Il y a au château d'Aillières deux splendides têtes de *vieux rattiers*; les bois sont beaucoup plus beaux que ceux de nos cerfs indigènes.

Circaetus gallicus Vieill. (Aigle-Jean-le-Blanc). — Femelle adulte tuée sur son nid dans la forêt de Perseigne, aux environs de la Croix-Samson, en 1894. — Depuis une vingtaine d'années on compte dans la région plusieurs captures de Jean-le-Blanc; en 1888, un couple fut tué en Ecouves; le Jean-le-Blanc a niché en 1892 dans la forêt d'Andaine (2), en 1894 et 1899 dans la forêt de Perseigne; enfin, il y a deux ans, un mâle fut pris au piège dans le parc de Chauvigny, près d'Alençon.

Pernis apivorus Bp. (Buse bondrée). — Femelle adulte tuée en Perseigne. — Cette espèce périodique, qui arrive en avril pour repartir en septembre après la reproduction, semble moins rare qu'on ne l'avait cru d'abord. M. Gentil en cite une quinzaine de captures dans la Sarthe (3), et l'étude de plusieurs col-

(1) A.-L. LETACQ, *Martes, Fouines et Belettes dans le département de l'Orne*, Almanach de l'Indépendant de l'Orne, 1903, Alençon, p. 72.

(2) A.-L. LETACQ, *Note sur la présence de l'Aigle Jean-le-Blanc (AQUILA GALLICA Gm.) dans la forêt d'Andaine (Orne)*. B. S. L. N., 1892, p. 190.

(3) A. GENTIL, *Inventaire des Observations ornithologiques faites dans la Sarthe*, Bull. Soc. d'Agr. Sc. et Arts de la Sarthe, 1905-06 1^{er} fasc. p. 87.

lections m'a permis de constater qu'elle nichait en assez grand nombre dans nos forêts d'Ecouves, du Perche et de Bellême.

Astur palumbarius Bechst. (Autour ordinaire). — Femelle adulte tuée en Perseigne. — M. d'Aillières possède également des œufs de cette espèce provenant de la même forêt.

Circus cyaneus Boie. (Busard Saint-Martin). — Femelle adulte tuée au voisinage de l'étang de Saosne.

C. cineraceus Naum. (B. cendré). — Mâle adulte tué en Perseigne.

Picus medius L. (Pic mar). — Mâle adulte tué au voisinage de la forêt de Perseigne. — Espèce très rare et accidentelle dans nos régions.

Turdus torquatus L. (Merle à plastron). — Femelle adulte tuée en Perseigne.

Scolopax rusticola L. (Bécasse ordinaire). — Plusieurs exemplaires tués en Perseigne, où cette espèce niche tous les ans (1).

Botaurus stellaris Steph. (Butor étoilé). — Mâle adulte tué à l'étang de Saosne.

Anas clypeata L. (Canard souchet). — Mâle adulte tué à l'étang de Saosne.

(1) M. Arthur de Trégomain, qui fut pendant plusieurs années inspecteur des forêts à Mortagne (Orne), a publié dans les *Annales de la Science agromomique française et étrangère*, T. II (1892), une étude très documentée et très intéressante sur *Le Haut-Perche et ses forêts domaniales*. Nancy, Berger-Levrault, 1893, in-8°, 144 p. et une *Carte du Haut-Perche*. J'en détache ces observations, qui me semblent inédites, sur les habitudes de la Bécasse dans nos régions : « Les Bécasses, dit M. de Trégomain, nichent « dans les forêts du Haut-Perche, et tous les ans aux mois de Juin ou Juillet, nous trouvons de jeunes Bécasses en faisant nos opérations. Il « nous est même arrivé quelquefois d'être témoins de ce fait curieux « d'une mère, qui effrayée par l'arrivée inattendue des marteleurs, s'en- « fuyait en transportant sur son dos un de ses petits, trop jeune encore, « pour s'échapper seul.

« Les Bécasses nées dans nos forêts disparaissent au mois d'Août et on « n'en revoit plus qu'au premier passage à la fin d'Octobre. Où vont-elles ? « Il est vraisemblable qu'elles se dirigent tardivement vers les régions septentrionales de l'Europe où a dû émigrer au printemps la grande masse « de celles qui n'ont fait que traverser la France. Un forestier danois, qui « vint visiter la forêt de Bellême en 1889, nous racontait, qu'on ne chassait « la Bécasse, dans le Danemark qu'aux mois d'août et de septembre, c'est-à-dire à l'époque où nous n'en n'avons plus du tout en France. »

LE GÉNÉRAL
FRANÇOIS-ROCH LEDRU

BARON DES ESSARTS (1766-1844)

Par M. REBUT, Membre titulaire

AVERTISSEMENT

En 1905, lorsque j'ai publié, dans le Palmarès du Lycée du Mans, la biographie d'André-Pierre Ledru, j'avais annoncé que je donnerais celle de son frère, François Roch, qui fut, lui aussi, un des meilleurs élèves du Collège de l'Oratoire. Mais je ne tardai pas à m'apercevoir que le second des Ledru méritait mieux qu'une simple notice de quelques pages, et je me décidai à entreprendre un travail un peu plus considérable et plus en rapport avec la valeur du sujet. Je dois dire que j'ai été récompensé de la peine que je me suis donnée par l'intérêt toujours croissant que m'ont inspiré la recherche des documents, le dépouillement d'une grande quantité de pièces et de lettres authentiques.

Ces documents, ces lettres m'ont été fournis par M. l'abbé Brière, fils de notre regretté collègue, qui, continuant les traditions paternelles, a bien voulu mettre à ma disposition les deux énormes dossiers d'où j'ai extrait ce qui était nécessaire pour faire connaître la vie d'un illustre sarthois, du général Ledru, baron des Essarts. Le projet que j'avais formé d'écrire cette

plusieurs années. J'en avais parlé
m'avait fortement encouragé à
disant : « Celui qui publierait la
en rendrait un grand service. »

Je n'eusse le désir que j'avais de me
à le faire, c'est que je voulais
le faire. C'est fait maintenant, et en
à son fils, les remerciements
pour, pour ses encouragements, le
j'offre à notre société et au public
à l'ail.

Les faits sont évidents, incontestables, que l'on
savantes. J'y ai joint, bien entendu,
les registres de l'Oratoire, afin de faire
celui qui devait parcourir si brillamment
verra, comme je l'ai dit, que les
ses études, étaient comme le pré-
cueillir plus tard sur les champs
la Biographie générale, de Hoefer,
mai 1844, la notice nécrologique
général Ledru; mais je n'ai fait à
d'emprunts. N'avais-je pas à ma
dispositions tous ces documents?
signements quel'on puisse trouver?
tous ces autographes. Que pourrait-on
faire mieux connaître un person-
écrit lui-même?

Une chose, c'est de diviser en chapitres
afin d'y introduire plus de clarté.
Les renvois, les références aux lettres
de France, d'Italie, de l'Allemagne, de l'Autriche,
de ses nombreux membres de sa famille, pour les tenir
auxquels il prenait une part si active.
Une volumineuse correspondance, quelques
personnes; mais on verra que leur

publication était indispensable, soit pour mieux faire comprendre la suite des faits, soit pour suppléer à quelques lacunes d'ailleurs peu importantes.

A quelle époque le général Ledru reçut-il le titre de Baron des Essarts? Ce fut, évidemment, après le Décret Impérial du 1^{er} mai 1808, par lequel Napoléon I^{er} rétablissait les titres de Noblesse précédemment supprimés, et créait ce qu'on a appelé la Noblesse de l'Empire, par opposition à l'ancienne. Toutefois, si le général Ledru portait un titre bien authentique et que je ne sache pas lui avoir été contesté, on ne trouve, dans les dossiers qui le concernent, aucune pièce relative à ce titre de Baron. De même, je n'ai rien trouvé qui pût me renseigner au sujet du nom des Essarts. Il n'y a pas de commune de ce nom dans le Département; si ce nom désigne ce qu'on appelle un *lieu dit*, duquel s'agit-il? Car, d'après les renseignements que j'ai pu recueillir, il y aurait plusieurs endroits ainsi désignés. Pour cette question encore, les dossiers ne contiennent rien qui puisse permettre une affirmation précise.

Il me reste un regret à exprimer. J'aurais voulu orner les pages suivantes du portrait du général Ledru. Je l'ai vainement cherché au Musée de la ville, chez des libraires ou marchands d'estampes; il n'existe pas, on n'en connaît pas. Je regrette d'autant plus cette lacune, que son frère, André-Pierre, a son portrait dans l'*Iconographie Mancelle*, publiée depuis fort longtemps. Je supposais que le héros de tant de batailles avait aussi le sien quelque part... Il m'a fallu renoncer à le trouver. Je me suis contenté d'une légère compensation, et je donne, à la fin de mon travail, un fac-simile de la signature du général Baron Ledru des Essarts.

Puissent les pages qu'on va lire inspirer à tous l'amour du pays natal et de la grande Patrie, tel que le ressentit celui dont j'ai voulu faire revivre le souvenir?

Le Mans, Avril 1906-Août 1907.

D. REBUT.

I

Les débuts

François-Roch Ledru, qui devait plus tard être Lieutenant-général, Grand Croix de la Légion d'honneur, Chevalier de la Couronne de Fer, et porter le titre de Baron des Essarts, est né à Chantenay (1) au Maine, le 16 août 1766. Il était fils de André-Jean Ledru, notaire royal, et de demoiselle François-Madeleine Lenoir ; il avait un frère aîné, André-Pierre Ledru, qui entra dans les ordres, fut curé de la paroisse du Pré, au Mans, après la Révolution de 1789, et prêta le serment à la Constitution civile du Clergé, — et une sœur Marguerite-Madeleine Ledru, qui fut mariée au citoyen Lepron (Jean-Baptiste-François-Pierre).

On manque de renseignements authentiques sur sa première enfance, mais il est permis de croire qu'il fit des études élémentaires au petit collège de Chantenay, fondé le 20 août 1611, par Jean Rousson, curé de la paroisse ; son frère avait été élève de ce collège. François-Roch Ledru entra en 1777, à l'âge de onze ans, au Collège-Séminaire de l'Oratoire du Mans, deux ans juste avant que son frère André ne quittât le même établissement. François fut, sans contredit, un des meilleurs élèves de ce Collège qui a formé, on le sait, un assez grand nombre d'hommes remarquables dans tous les genres. Depuis la 6^e, (1777-1778), jusqu'à la Rhétorique (1782-1783), François-Roch Ledru obtient : le premier prix de Prose, de Narration, d'Amplification, de Vers latins, de *Primatus frequentioris*, de Mémoire, des accessits d'Interprétation, et une couronne de

(1) Aujourd'hui, département de la Sarthe, arrondissement de la Flèche, canton de Brûlon.

« sagesse et travail » (1). Ces succès annoncent ce que sera plus tard l'élève des Oratoriens.

Parmi les documents originaux de la collection Louis Brière, se trouve un « Exercice Littéraire sur la Poésie », par Le Dru, écolier en rhétorique (*sic*), au Mans 1782. Cet Exercice est attribué à André-Pierre; c'est un manuscrit autographe, signé, de 65 pages in-4°. Je ne crois pas que l'auteur de cet exercice soit André, et je pense qu'il faut l'attribuer à son frère. En effet, l'aîné des Ledru est entré à l'Oratoire en 1777, en Logique, et en est sorti en 1779; il ne pouvait donc être élève de Rhétorique en 1782; de plus, la comparaison des écritures des deux frères, (bien que ces écritures aient un air de parenté) fournit un élément sérieux d'appréciation. Pour être exact, il faut dire que la signature n'est précédée d'aucune initiale indiquant un prénom; mais la date de 1782 est, à mon avis, une preuve irréfutable que l'Exercice en question a bien été composé par le second des Ledru, par François Roch.

Ce travail est trop long pour être transcrit, et il n'entre pas d'ailleurs dans le plan de l'ouvrage que j'entreprends aujourd'hui; en outre il est incomplet. Mais je puis dire que la composition en est très méthodique; de nombreuses citations, fort bien choisies, viennent appuyer les théories de l'auteur, qui ne sont d'ailleurs (cela ressort du texte) que le reflet de l'enseignement des prêtres de l'Oratoire. J'en extrais deux passages qui m'ont paru, je dois le dire, assez amusants; il s'agit de *la chanson*. Voici la première :

« Nous en citerons une fort courte, et d'autant plus intéressante (*sic*) qu'elle sert à justifier un peuple voisin de cette province du repoche continuel qu'on lui fait de n'être pas des plus scrupuleux à garder sa parole, elle est intitulée :

(1) Registres de l'Oratoire, Bibl. du Lycée du Mans.

LA VÉRITÉ DANS LE VIN

- « Non, ce n'est point une étoile funeste
- « Qui rend tant de Normands parjures et menteurs ;
- « Si l'on voit leur pays fécond en imposteurs
- « Cessons d'en accuser l'influence céleste :
- « Privés de ce jus tout divin,
- « Ne nous étonnons point qu'ils soient fourbes insignes,
- « Puisque ces malheureux n'ont ni treilles, ni vignes,
- « Et que la vérité se trouve dans le vin ».

(Mais le Normand, s'il n'était bon garçon, pourrait répondre en citant ce dicton : « Un Manceau vaut un Normand et demi »).

« La suivante, intitulée *le Soleil*, m'a paru également digne
« de piquer la curiosité de nos auditeurs :

- « Le Dieu qui répend (*sic*) la lumière
- « Va terminer sa course dans les flots ;
- « Il quitte le matin l'humide sein des eaux
- « Pour recommencer sa carrière.
- « Mais, malgré l'ordre du destin
- « Qui lui fait éclairer le monde,
- « S'il couchait « dans le vin » comme il couche dans l'onde,
- « Il ne sortirait pas de son lit si matin ».

Malheureusement, Ledru ne nous fait pas connaître l'auteur de ces deux chansons humoristiques.

Ses études terminées, François-Roch Ledru dut songer au choix d'une carrière. Il ne se décida pas tout d'abord pour le métier militaire, et peut-être eût-il, dès le principe, l'idée de succéder à son père en qualité de notaire royal. En 1787, il est à Paris, d'où il écrit à son frère une lettre dans laquelle il le met au courant de sa situation et lui donne sur les affaires du temps des détails fort curieux. Voici cette lettre (datée du 15 mars) :

- « Tout est mystère (*sic*) dans l'assemblée des notables ; rien
- « ne transpire, on se contente de conjectures. On assure pour-
- « tant que l'impôt territorial est accepté, mais on ne sait s'il
- « sera perçu en nature ou en argent ; du reste, voici les bruits
- « qui circulent, je ne les prétends pas authentiques. On veut

« imposer la loi ; on se défend, entr'autres, MM. l'archevêque
« de Narbonne et le procureur général d'Aix... M. de Calonne
« branle dans le manche, on redemande M. Necker ; bref l'as-
« semblée doit être rompue dimanche. Si l'on ignore ce qu'elle
« a résolu, on s'en venge par des plaisanteries ; il court des
« caricatures. On distingue un baromètre, où l'on a mis l'As-
« semblée au variable, M. de Calonne à la tempête et le peuple
« au beau séc. Un'Estampe : un homme rassemble ses dindons,
« leur donne du grain et les harangue : « A quelle sauce vous
« vous mangerai-je ? mon cuisinier vous le dira. » Je voudrais
« te donner des nouvelles plus précises et plus sérieuses. Lin-
« guet a gagné son procès contre M. d'Aiguillon. Le duc est
« condamné en 24 mille livres et aux dépens.

« Il se présente une nouvelle carrière pour les jeunes gens,
« l'Inspection des mines royales. Les professeurs des élèves
« sont MM. Lesage et Charles. L'Ecole est à l'Hôtel des Mon-
« naies. Cette institution, de M. Joly de Fleury, et fortement
« protégée par M. de Calonne, a pour but de faire tomber les
« manufactures d'acier d'Angleterre et d'Allemagne, ou du
« moins de tâcher de les égaler, afin qu'ils aient moins de notre
« argent et plus de nos marchandises. Il n'en coûte rien pour
« s'y faire recevoir ; il a 72 places, et 36 seulement de rem-
« plies. On enseigne les mathématiques, le dessin, la physique
« (sic) (et le cabinet est superbe), les langues anglaise et alle-
« mande, enfin tout ce qui concerne la partie. Les cours sont
« gratuits. L'établissement n'est pas encore solide ; il doit être
« proposé à l'assemblée. On demande 5 à 600 liv. pour les
« élèves, et le cours chaque année ne dure que six mois de
« l'hiver. Quand on est instruit, on vous fait voyager en payant
« le voyage. Après Pâques, on doit envoyer quatre élèves en
« Allemagne, à la solde du roy. Ils descendront à Vienne, à
« l'hôtel de l'Ambassadeur, et de là iront inspecter les diffé-
« rentes forges et mines du pays. Qu'en dis-tu ? C'est fort
« agréable. N'en parle pas à maman, elle croirait que j'aban-

« donne le notariat. Il est vrai de dire que je serais déjà miné-
« ralogiste, si l'heure des cours pouvait compatir avec mon
« étude. On ne vit pas dans cette f... étude ; dix ans esclave,
« renfermé, un travail si peu satisfaisant. Et puis il est si diffi-
« cile d'avoir une charge ; on attend quelquefois aussi long-
« temps qu'on a été clerc pour être sûr de ne pas végéter,
« comme on en voit plusieurs. Dans l'autre état, quand on a
« été quelque temps élève, qu'on est insiruit et un peu intri-
« guant (*sic*) ou protégé, on obtient une place de sous-ingé-
« nieur de 1500 liv., d'ingénieur de 5000 liv., de sous inspec-
« teur et d'inspecteur, toujours en doublant les revenus, enfin
« d'inspecteur général, de 40 à 50000 liv. Je pourrai bien m'y
« faire recevoir en attendant la décision de l'assemblée. J'irai
« de même à mon étude, je prétexterai une maladie aux pro-
« fesseurs. Si les avantages sont réels, je verrai à me décider ;
« s'ils ne le sont pas, je continuerai mon notariat sans l'avoir
« interrompu. On ne reçoit que des jeunes gens bien nés, qui
« aient fait leurs études et qui sachent un peu la géométrie.
« L'uniforme est celui des officiers de la marine royale ; on peut
« se dispenser de le porter. . .

« Tu as dû rire de mon extravagance. Monsieur le Minaire
« avec son uniforme ! Tu as raison ; j'y renonce, il le faut, la
« fortune m'y contraint ; l'état approchait pourtant le plus de la
« vie libre après laquelle j'ai toujours soupiré ; mais tâchons de
« ni (*sic*) plus penser, et griffonnons de la chicane. . .

« Que j'aurai de plaisir à t'entretenir de tous ces beaux pro-
« jets en nous promenant dans la superbe allée des Tuileries. »

Ledru se destinait donc au notariat, un peu malgré lui. Les événements allaient lui fournir l'occasion d'entrer dans une carrière bien différente, où, certes, il n'aurait pas « la vie libre », mais où il pourrait déployer la plus grande activité et mettre à profit son amour du travail et l'instruction qu'il avait reçue à l'Oratoire.

II

Le soldat. — Premières campagnes.

Ledru entra au service comme simple volontaire dans le 2^e Bataillon du département de la Sarthe, formé le 18 juillet 1792 ; un premier bataillon avait été constitué le 27 septembre 1791. Ledru fut successivement nommé sous-officier, lieutenant et capitaine. Le 27 août 1792, il adresse, de Soissons, en cette qualité, une lettre au commissaire des guerres sur des questions concernant le service des compagnies. Voici le passage le plus intéressant de cette lettre :

« Tous les officiers sont pleins de zèle ; mais ce zèle a besoin
« d'être éclairé. Leurs connaissances se bornent à l'exercice et à
« un peu de tactique militaire. Il est cependant urgent qu'ils
« sachent bien soigner leurs compagnies. Un soldat content est
« à demi discipliné. M. le commissaire rendra un vrai service
« à la chose publique en les instruisant. Plusieurs capitaines
« de mes amis attendent, pour s'y conformer, les renseignements
« que M. le commissaire voudra bien me donner. »

L'avancement rapide du citoyen Ledru et les quelques lignes que je viens de citer font voir qu'il avait, à son insu, de réelles dispositions pour le métier des armes ; les occasions ne manqueront pas dans la suite de montrer qu'il était un excellent organisateur.

Après avoir assisté au bombardement de Lille, Ledru adressa à son frère la lettre suivante :

Lille, 8 octobre 1792, l'an I^{er} de la République.

Au citoyen Ledru, curé constitutionnel du Pré,
au Mans, département de la Sarthe.

« Le feu des Autrichiens cessa samedi sur les trois heures de l'après-midy, précisément huit jours après avoir commencé.

Le gros de leur armée est encore au camp, mais ils font filer leur artillerie et leurs bagages et ne tarderont pas à prendre eux-mêmes la route de Tournay avec la honte d'avoir manqué leur coup et de s'être inutilement déshonorés par la plus infâme violation du droit des gens.

« Tous nos vieux officiers que je vois tous les jours au cabinet politique assurent qu'ils n'ont jamais vu, pas même à Gibraltar, d'attaque aussi terrible et aussi incendiaire. Plus de 3000 bombes ou obus ont été lancés dans la ville, et la canonnade a été si vive qu'il y a fort peu de maisons dans Lille qui n'en soient plus ou moins fracassées. Pour t'en donner une idée, il suffira de te dire qu'un négociant qui demeure près l'hôpital militaire, a reçu dans sa seule maison plus de 130 boulets rouges dont un grand nombre de 27 liv. Il les a mis en file dans son appartement et veut qu'ils en soient le seul ornement ; sa maison n'a plus ni toit ni cheminées. 250 maisons ou environ ont été la proie des flammes. Les quartiers de Fives, Saint-Maurice et Saint-Sauveur ne sont plus qu'un monceau de briques que les bombes ont bouleversé. On pourra diminuer cette perte dans nos relations officielles, mais tu peux croire ce que je dis ; j'en suis le témoin oculaire. Le quartier où nous sommes cazernés n'a reçu que 8 boulets et pas une bombe ; aussi les autres bataillons sont-ils venus se réfugier avec nous ; tout, jusqu'aux caves, est plein de soldats. Aucune maison n'eût été incendiée, si on eût pris, les deux premiers jours, les précautions qu'on a prises depuis. Il fallait voir les citoyens guetter les boulets, courir après et les éteindre dans des casseroles pleines d'eau. La France entière doit le plus grand éloge à leur courage et à leur fermeté.

« Mardi dernier, la scélérate sœur de notre infâme Antoinette vint dîner au camp ennemi pour célébrer la fête du petit François. Lille devait être le bouquet. L'orgie fut entière ; nos postes avancés entendaient la musique. On distribua de l'argent et de l'eau-de-vie aux soldats, et le feu de leur canon fut triplé.

Mais la p... n'eut pas le plaisir de voir brûler une seule maison. La cause de tels ennemis peut-elle être bonne ? Il nous arrive cinq à six déserteurs par jour, qui tous s'accordent à dire que Lambesc leur avait promis la reddition de la place dans quatre jours au moyen de ses intelligences. Leur perte doit être plus considérable que la notre, qui ne laisse pas d'être assez forte. Notre bataillon a perdu sept hommes et a une vingtaine de blessés, dont deux officiers. Il n'y a dans ma compagnie qu'un seul volontaire légèrement blessé d'un éclat de bombe ; pour moi, je n'ai pas attrapé (*sic*) une égratignure ; mais je l'ai échappé belle, surtout vendredi au village de Fives, où un gros détachement fut envoyé pour démolir une auberge et des granges qui masquaient nos batteries. J'ai été pendant dix jours sans me coucher ni me déshabiller, étant toujours, ainsi que mes camarades de la garnison, ou de garde, ou au camp, ou de corvée aux incendies.

« Les commissaires de la Convention sont arrivés vendredi soir et doivent rester quelque temps. Ils nous ont promis de nous faire faire le carnaval à Bruxelles avec du Mourier (*sic*). M. Du-houx vient d'être mis en état d'arrestation avec un capitaine de cavalerie. Le nombre des traitres diminue tous les jours ; nous voyons enfin un horizon de bonheur. Je ne te donne que des détails, sans parler des grandes opérations, que tu connaîtras aussi bien que moi. Si je voulais te raconter tous les événements de la huitaine passée, il faudrait un volume. Nous en parlerons tranquillement dans quelques années, au coin du feu.

« Au moment où je ferme ma lettre, six *casquêtes* viennent d'arriver avec la cocarde, et on va pendre un espion ennemi, émigré de Lille même, qui a été pris ce matin. L'ennemi est encore à nos portes, nous avons l'ordre de nous tenir prêts à marcher. On n'entend plus que quelques coups de notre canon. »

F. R. LÉDRU, capitaine.

Je vais maintenant continuer, sans interruption, la biographie

de François Ledru ; je ferai ensuite connaître sa correspondance ; ce sera le meilleur commentaire et le développement le plus intéressant de sa vie militaire.

Ledru fit une partie de la première campagne de Hollande, dans le corps d'armée aux ordres du général de Flers, qui fut assiégé dans Breda et rentra en France par capitulation. Il combattit à la bataille d'Hondschoote, sous les ordres du général Colaud, les 6 et 7 septembre 1793, et, le 16 octobre suivant, à la bataille de Wattignies (1). Il fut promu au grade de chef de bataillon le 18 Floréal an II. Ce bataillon fit alors partie de l'armée des Ardennes, se trouva en ligne devant Charleroy, les 16 et 28 Prairial, et se rendit ensuite au siège de Maëstricht (2), dans la division du général Bernadotte. Sa belle conduite au siège de cette ville lui valut les éloges de son général, auxquels vinrent s'ajouter ceux du général Kléber.

Après la paix de Maëstricht, le corps d'armée dont Ledru faisait partie fut dirigé sur le Rhin, vers Coblenz, sous les ordres du général Marceau ; il fut ensuite amalgamé avec le 19^e régiment de ligne et les bataillons de la Moselle et de Seine-et-Oise, pour former le 25^e régiment, armée de Sambre et Meuse. Ledru sut encore, dans cette occasion, se concilier l'estime de son général.

Le corps d'armée était employé au blocus de Mayence, lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre en Italie (3), avec les troupes du général Bernadotte. Ledru combattit et se distingua au passage du Tagliamento, et à la prise de vive force de la forteresse de Gradisca (4), sur l'Isonzo, en l'an V ; il culbuta, avec le 1^{er} bataillon de la 55^e demi-brigade, deux régiments de cavalerie autrichienne qui voulaient traverser le fleuve à gué, entre Gorizia et Gradisca (19 mars 1797). Ledru fut ensuite embarqué à An-

(1) Voir ci-après la lettre du 12 may an II.

(2) Lettre du 10 Brumaire an III.

(3) Lettre du 16 Thermidor an V, p. 78 et plusieurs autres écrites d'Italie.

(4) Lettre du 19 Fructidor, an IV, p. 86 et les Lettres de l'an VII.

cône pour Corfou, qu'il ne put aborder. Rejeté par la tempête, sur le même port d'où il était parti, il marcha vers Naples, aux ordres du maréchal Championnet, fit une campagne aussi fatigante que périlleuse dans les Abruzzes, et contribua au désastre qui força le général en chef autrichien Mak à mettre bas les armes.

A la prise de Modène par le général Macdonald, Ledru commandait la 55^e demi-brigade. Il prit part à la bataille de la Trebbia (1^{er} messidor, an VII), où il fut blessé d'un coup de feu à la jambe droite; il fut alors nommé chef de cette même demi-brigade (1), et prit part à la mémorable défense de Gênes (2), sous les ordres de l'illustre Maréchal Masséna. Le chef de bataillon Ledru, qui, on le voit, s'était déjà signalé par de belles actions de guerre, allait être appelé à rendre de plus éminents services.

III

Le colonel Ledru décoré de la Légion d'honneur.

Envoyé par le général en chef Masséna vers Nice, avec ordre de s'y rendre à marche forcée, afin d'arriver avant l'ennemi sur le Var et d'en défendre la tête de pont, à Saint-Laurent, Ledru se met en route et n'y précède cependant que de quelques heures une division de grenadiers autrichiens. Ce temps lui suffit : il se retranche et se fortifie à la hâte, fait relever les fossés et s'abrite sous des abatis, en attendant les généraux Suchet et Rochambeau, qui ne parurent que le surlendemain. Deux jours après, il était de garde et de service à cette tête de pont, lorsque vers onze heures du soir, par un temps très obscur, il fut inopinément attaqué par deux régiments croates, qui s'élancèrent avec

(1) Lettre du 16 Messidor, an VII.

(2) Lettres du 27 Floréal, du 23 Prairial, et la Notice suivante, en date de Messidor, an VIII.

fureur contre les abatis pour franchir les fossés de la redoute ; mais ils furent fusillés presque à bout portant par le 55^e régiment et un bataillon du 20^e léger, et tellement maltraités qu'ils s'éloignèrent au plus vite, laissant une centaine de morts sur la place. L'attaque s'était faite avec un tel élan que plusieurs croates pénétrèrent jusque sur le parapet de la redoute et y furent tués à coups de bayonnette.

Le colonel Ledru des Essarts, chargé de poursuivre l'ennemi qui s'était mis en retraite à la nouvelle de la victoire de Marengo, surprit dans un village l'Etat-Major et deux bataillons du régiment de Jordis Hongrois, tellement fatigués qu'il se rendirent sans coup férir.

Le 55^e régiment fut alors dirigé sur Bruges et sur Flessingue, menacés par les Anglais, et vint ensuite camper à Boulogne, sous les ordres du Maréchal Soult, division du général Saint-Hilaire (4^e corps). Son colonel y fut nommé membre et officier de la Légion d'honneur (1), dont il reçut la décoration des mains de l'Empereur, lors de la première distribution des croix.

Il partit du camp avec le 4^e corps pour se rendre en Bavière. déjà envahie par les Autrichiens, passa le Rhin à Spire, le Danube à Donawerth, se porta sur Menningen, où venait d'entrer une division ennemie de 5.000 hommes, qui fut obligée de capituler, et revint le lendemain, 12 octobre 1805, entre l'Iller et le Danube, pour resserrer l'armée autrichienne dans Ulm.

La division Saint-Hilaire, dont le 55^e régiment faisait toujours partie, marcha sur Vienne, y entra, se porta sur Hollabrunn, y combattit, continua son mouvement par Znaïm, Nicolsbourg, Brünn et même jusqu'à Wischau, d'où elle rétrograda pour se rallier à l'armée. Le lendemain eut lieu la grande bataille d'Austerlitz(2).

Dès la pointe du jour, les troupes marchèrent à l'ennemi, dont

(1) Lettre du 4 Messidor, an XII, et du 20 Thermidor.

(2) Lettre du 19 Frimaire, an XIV.

un brouillard très épais déroba la vue. Le 35^e régiment forma l'extrême gauche du 4^e corps, avec le 43^e régiment, qui faisait brigade avec lui. Vers huit heures, le temps s'éclaircit tout à coup, et on vit une partie de l'armée russe, couronnant les hauteurs de Pratzen et se dirigeant sur Brünn. Elle s'arrêta, fit front et commença son feu. Le général Varé, qui commandait la brigade, fut blessé et enlevé du champ de bataille sans qu'il eût pu donner aucun ordre. Le colonel Ledru des Essards, resté seul, rallia à lui le 2^e bataillon du 43^e (le 1^{er} bataillon de ce corps s'étant égaré avec son colonel pendant l'obscurité), et, sans hésiter se porta sur l'ennemi, dont un régiment de chasseurs était en ligne, à mi-côte, avec six pièces de canon. La pente, heureusement très rapide, fit que les Russes tirèrent trop haut ; autrement, la brigade du colonel Ledru, marchant au pas de course sans faire feu, pouvait être écrasée. Les chasseurs russes, abordés, essayèrent un seul feu, ne tinrent plus et s'enfuirent en désordre, abandonnant leur artillerie.

Le colonel Ledru fit alors faire halte, aligna sa troupe comme à la parade, en mettant les guides sur la ligne et dit aux soldats :

« Les Russes, dont vous apercevez les têtes, bordent le plateau,
« (celui de Pratzen) qui nous domine et que vous connaissez
« (nous y avons précédemment bivouaqué) ; ils ont du canon et
« nous attendent de pied ferme. Il est urgent d'arriver en bon
« ordre, car nous serions ramenés par la cavalerie qui les flan-
« que. Je vous défends de tirer sans mon ordre. En avant ! Pas
« ordinaire ! »

Huit minutes suffirent pour gagner le sommet du plateau. Un feu de régiment presque à bout portant fit une horrible brèche dans les rangs des Russes, forts de quatre bataillons. Ils lâchèrent pied sans se donner le temps de recharger leurs armes et sans pouvoir emmener les canons qu'ils avaient. Le colonel Ledru les suivit pendant un instant en les criblant de feux de peloton, et s'empessa de disposer en colonnes serrées deux

compagnies d'élite et de les placer à la porte du village de Pratzzen, qui a une enceinte de murailles. En même temps, une colonne de cuirassiers de la garde russe se présente, débouchant du village ; mais, recevant dans sa tête de colonne un feu bien dirigé, elle rétrograde lentement.

Les deux actions qui viennent d'être décrites n'avaient pas duré un quart d'heure, et cependant la brigade française avait eu plus de 300 hommes hors de combat, presque tous frappés à la tête ; près de cent fusils avaient eu leurs bayonnettes brisées ou tordues par les balles ou la mitraille, ce qui s'explique, si l'on songe que la pente qui conduit de la plaine au plateau est raide et rapide.

Le colonel Ledru des Essarts, dont le cheval venait d'être tué, s'occupait à rassembler ses prisonniers, à faire inspecter les armes et essuyer les batteries, quand tout-à-coup arrivèrent l'Empereur et le Maréchal Soult, auxquels il raconta ce qu'il venait d'exécuter en leur présentant les bouches à feu dont il s'était emparé. L'Empereur, lui frappant légèrement sur l'épaule, lui dit : « C'est fort bien », et prit plaisir à lui faire répéter quelques détails. Dès ce moment, la bataille était gagnée ; coupée dans son centre, l'armée russe ne pouvait plus continuer sa marche.

Il fut alors ordonné au colonel Ledru d'aller chasser les Russes du parc et du château de Sokolnitz, ce qui fut l'affaire d'un instant, et de se diriger sur le lac de Mœnitz. L'ennemi fuyait de toutes parts. Un seul régiment de cheval-légers faisait face pour protéger les fuyards s'échappant par une petite chaussée qui traverse le lac. Le 55^e commençait à lui envoyer des feux de bataillon, lorsqu'arrivèrent au galop plusieurs batteries de la garde impériale française ; elles couvrirent l'ennemi d'un feu si épouvantable que tout fut culbuté, et que les hommes, les chevaux, les voitures qui voulurent fuir au travers du lac à moitié gelé, s'y embourbèrent et s'y noyèrent. C'était un spectacle terrible. La nuit venue, le 55^e forma ses faisceaux sur les

bords du lac où se trouvaient enfoncés (*sic*) dans la fange quelques centaines de caissons et de voitures vertes de toute espèce, dont la démolition rendit le plus grand service pour chauffer et abriter le soldat trempé par une pluie glaciale sur un terrain qui n'offre pas un seul arbre. Le colonel faisait déjà dégager de la boue et avancer sur la rive un gros caisson rempli d'argent, et se disposait, de concert avec ses officiers, à en gratifier son régiment et à faire une distribution régulière, gratification que le 55^e avait noblement gagnée, lorsqu'arriva le colonel Lenarois, sous-chef de l'Etat-Major général, suivi d'une escorte, d'un piquet du train d'artillerie avec ses chevaux, et d'un gros officier russe, sans doute un payeur. Le malheureux caisson fut enlevé, conduit au grand quartier général de Mœnitz, et il n'en fut plus question.

A cette époque, les régiments russes, pour être plus libres, avaient l'habitude de mettre leurs sacs à terre au moment du combat, et de les entasser par compagnies autour de la pique des sergents-majors, à douze ou quinze pas derrière leur ligne. L'infanterie ennemie, attaquée sur le plateau de Pratzen, s'était conformée à cet usage, mais ayant été trop vivement repoussée, elle n'eut pas le temps de remettre le sac au dos, et s'enfuit en abandonnant son bagage dans le même ordre où il avait été rangé. La fouille de ces sacs, au nombre d'environ 2000, fut une chose curieuse ; tous contenaient à peu près la même chose, savoir : un petit pot de fer ou gamelle, un peu de graisse ou de suif, un sachet de mauvais gruau, des morceaux de drap, de toile, de cuir, des alènes, du fil et quelque peu de gros linge.

Cent croix de la Légion d'honneur ayant été accordées à la division Saint-Hilaire, ce général les distribua par portions égales à ses cinq régiments qui tous étant partis du camp de Boulogne avec un effectif présent de 1800 hommes, étaient bien loin d'avoir la même force le jour de la bataille, ayant laissé des trainards en route et des malades dans les hôpitaux. Le 14^e régiment, par exemple, n'avait pas plus de 1000 hommes,

et chacun des trois autres ne dépassait pas 1300 à 1400, tandis que le 55^e (celui de Ledru) s'était présenté ce jour-là avec un peu plus de 1700 combattants. Aussi son colonel réclama-t-il pour obtenir plus de 20 croix. Il essaya d'abord un refus ; mais s'étant adressé directement au Major-Général Prince de Neufchâtel, il obtint six décorations de plus.

IV

Le général Ledru

(1. Le général de brigade)

Le colonel Ledru, ayant été promu au grade de général (1), suivit le maréchal Soult à Passau, et reçut le commandement de la Brigade d'avant-garde du 4^e corps, composée de deux régiments d'infanterie légère et d'une batterie d'artillerie à cheval.

La guerre ayant éclaté avec la Prusse, cette brigade combattit à Iéna et à Nordhausen, où une partie du corps de Kalkeuth fut enlevée. Le général Ledru des Essarts y fut blessé, ce qui ne l'empêcha pas de poursuivre la division du duc de Weymar jusqu'à Tangermünde, où le 4^e corps passa l'Elbe après lui. Weymar, réuni à Blücher, se retira sur Lubeck (2), que les Prussiens voulurent défendre. La brigade du général Ledru y arriva la première, brisa la porte de Mühl à coups de canon et entra dans la ville, tandis que le corps de Bernadotte y pénétrait d'un autre côté. Blücher ayant mis bas les armes, la brigade d'avant-garde, précédant toujours le 4^e corps, marcha, par Berlin et Posen, sur la Vistule, qu'elle passa à Plock, et arriva, en traversant les boues affreuses de Chicanowo, jusqu'à Makow, où l'armée fut forcée de s'arrêter, les chemins

(1) Lettres du 24 janvier 1806, et du 1^{er} février.

(2) Lettre du 10 novembre 1806.

étant devenus impraticables, et les soldats n'ayant ni pain ni souliers.

L'armée se remit bientôt en mouvement (1). Le 6 février 1807, le général Ledru des Essarts soutint, pendant plus de deux heures, sur le plateau de Hoff, contre un régiment d'infanterie russe, un combat très meurtrier, repoussa six charges de cavalerie, prit quatre bouches à feu et eut deux chevaux tués sous lui. Le lendemain soir, il dut attaquer l'ennemi qui venait de rentrer dans Eylau. Il était déjà nuit ; on se battit dans les rues. L'ennemi résistait ; mais les tirailleurs corses, ayant mis le feu à des granges remplies de fourrages, dans lesquelles plusieurs bataillons russes s'étaient établis près du cimetière, l'ennemi se retira en hâte, en laissant une centaine de soldats grillés. Les flammes de cet incendie furent si brillantes qu'elles éclairèrent les deux armées, et on put voir les lignes russes bivouaquées dans la neige, à petite distance de canon. L'Empereur envoya le général Mouton-Lobau, son aide de camp, près du général Ledru, pour connaître la cause de cet incendie.

Le lendemain, 8 février, eut lieu la sanglante et terrible journée d'Eylau. Le général Ledru des Essarts, placé près du cimetière, y fut grièvement blessé ; on le crut mort, et il fut transporté hors du champ de bataille.

La journée d'Eylau eût été moins meurtrière et pouvait avoir un plus grand résultat, si le corps du maréchal Ney y avait pris part. Malheureusement, l'officier d'état-major général (2), chargé de lui porter en toute hâte l'ordre de marcher, au lieu d'arriver le soir, comme il le pouvait et le devait, se sentit un peu fatigué, s'arrêta chez un ministre protestant, y fit de la musique, y passa la nuit, et ne remit sa dépêche au maréchal que le lendemain. Ney arriva trop tard pour combattre ce jour là.

L'espèce d'armistice qui suivit la bataille d'Eylau donna au

(1) Lettre du 10 février 1807.

(2) Les documents que j'ai consultés ne donnent pas son nom.

général Ledru le temps de se rétablir, et il put prendre part à la seconde période de la campagne.

En effet, le 10 juin suivant, le corps du Maréchal Soult se dirigea sur Heilsberg (1), et y soutint pendant tout le jour les attaques de l'armée ennemie. La brigade du général Ledru des Essarts, composée, comme dans l'origine, du 24^e d'infanterie légère, du bataillon des tirailleurs corses et de celui des tirailleurs piémontais du Pô, fut détachée pour appuyer un mouvement de cavalerie légère. Bientôt ce général se trouva dans une plaine immense, au milieu de seize régiments de chasseurs et de hussards du général Lasalle, de trois divisions de cuirassiers, de dragons, etc., en face des masses de la cavalerie russe, et il crut prudent de se former en carré par régiment, sa batterie d'artillerie au centre. « Que faites-vous-là avec votre « carré, vint lui dire en riant, le général Belliard, chef d'Etat-Major général ? — Vous le verrez tout à l'heure, lui répondit « le général Ledru. »

Le résultat ne se fit pas attendre. De nombreuses charges de cavalerie furent alors faites et reçues avec des succès si variés que la brigade d'infanterie légère eût été écrasée et foulée aux pieds des chevaux, si elle était restée en ordre mince, au lieu de présenter une masse. Plusieurs fois, elle se servit de son feu pour écarter et incommoder les cuirassiers russes, qui s'élançaient pour charger les nôtres. De part et d'autre, on continuait à se battre avec acharnement, sans aucun résultat. Vers le soir, le bataillon corse, puis celui des tirailleurs piémontais, puis quatre compagnies du 26^e léger, furent successivement détachés. Enfin, le Maréchal prince Murat, envoya demander un bataillon du 26^e, pour attaquer une redoute devant laquelle une division entière d'infanterie venait d'échouer. Le général Ledru des Essarts, n'ayant pas reçu d'ordre du Maréchal Soult, et ne voulant pas rester seul avec cinq compagnies à peine suffisantes

(1) Lettre du 20 juin 1807.

pour couvrir sa batterie d'artillerie, refusa de se priver de son bataillon, s'empessa de resserrer sa troupe, et se plaça, de sa personne, en dehors du carré, pour empêcher de faire feu sans son commandement.

Ces précautions étaient urgentes. Les choses avaient pris une telle tournure que le petit carré devint un point de mire où bientôt vinrent se placer les Maréchaux Soult et Murat, le général en chef Lasalle, les généraux de division d'Espagne, Belliard et leurs Etats-Majors, au nombre de plus de cent officiers de tout grade. Le général Ledru des Essarts, avec l'approbation du Maréchal Soult, se dirigea vers un grand bois (le bois de Lawden), éloigné environ d'une lieue de Heilsberg, et marcha au pas et en silence. Pendant la marche, une masse de cavalerie amie ou ennemie (on ne pouvait la distinguer, à cause de la poussière), s'approcha de si près que Murat et Lasalle s'écrièrent : « Tirez donc, tirez donc ! — Je vous le défends, répliqua le général Ledru, en relevant avec son épée quelques fusils déjà en joue ; moi seul, ici, commande le carré. » Il ne fut fait aucune observation. La circonstance était grave ; il était essentiel de maintenir le sang-froid de la troupe. On sait qu'en pareil cas, le feu, une fois commencé, n'est pas facile à faire cesser.

Presque aussitôt, une brigade de dragons français arriva au galop sur le carré, qu'elle ne voyait pas, et allait y jeter le désordre, si le général Ledru n'eût fait tirer en l'air sur une de ses faces. Les dragons changèrent subitement de direction. On arriva enfin, sans autre incident, sur la lisière du bois ; on s'arrêta, on établit des postes, et les feux de bivouac s'allumèrent.

La conduite du général Ledru dans cette circonstance lui mérita les éloges du Maréchal Soult, qui lui dit : « Votre carré fera époque dans l'histoire. — Je n'en crois rien, répondit le général ; il le mériterait cependant ; mais on ne voudra pas dire que tant de hauts personnages se sont abrités derrière

« moi. » On ignore si le Maréchal Soult en fit le rapport à l'Empereur ; mais il n'en fut plus question (1).

L'armée ennemie ayant évacué Heilsberg pour se porter vers Friedland, le corps du Maréchal Soult marcha sur Königsberg. Le général Ledru, faisant toujours l'avant-garde, eut ordre de reconnaître le grand faubourg de cette ville ; il s'avança jusqu'aux portes de la place. Un régiment d'infanterie de la garde royale prussienne sortit aussitôt, repoussa les tirailleurs corses ; mais arrivé sur le 26^e léger, il fut reçu par un feu si bien nourri, et par la mitraille de la batterie d'artillerie à cheval, qu'il ne put se développer et rentra précipitamment en ville, en laissant une centaine de tués et de blessés, dont un capitaine.

Il fut immédiatement remplacé par plusieurs escadrons des gardes du corps du roi de Prusse, qui arrivèrent au galop ; mais, obligés de défiler devant les tirailleurs embusqués sur les perrons élevés, revêtus de barres de fer qui font la devanture des maisons du faubourg, ils firent brusquement demi-tour et abandonnèrent quelques hommes et une douzaine de beaux chevaux. Königsberg ouvrit ses portes le lendemain (2).

La division du général Legrand, dont la brigade des Essarts faisait encore partie, fut jointe au corps du maréchal Masséna, au commencement de la campagne de 1809, en Autriche, et combattit à Landshut et à la célèbre journée d'Ekmühl. Elle suivit ensuite le corps de Hiller et celui de l'archiduc Jean jusqu'à la Traün, dont elle passa le pont démesurément long (environ 300 mètres) sous le feu du château d'Ebersberg (3). La division Claparède, passa facilement ce pont à la suite du général autrichien Hiller ; mais celui-ci, ayant bientôt occupé le château et couronné les hauteurs qui dominent la Traün, ouvrit un feu épouvantable de mousqueterie et d'artillerie, et

(1) Voir le *Moniteur* du 8 mai 1844. Cf. aussi Alex. Mazas. *Histoire de la Légion d'Honneur*, p. 148 (Paris, 1854).

(2) Lettre du 20 juin déjà citée.

(3) Lettre du 14 mai 1809. Voir l'extrait du 5^e Bulletin, et une note du 6 mai 1840, émanant du général Ledru.

la division Claparède se mit à l'abri des maisons, au bas du village d'Ebersberg. Furieux d'être arrêté là, le maréchal Masséna repassa le pont et vint au-devant du général Legrand. Rencontrant d'abord le général Ledru des Essarts, il lui dit : « Arrive donc, mon ami, arrive donc vite, j'ai besoin de toi. — Dans cinq minutes, j'y serai de ma personne, avec une petite tête de colonne ; mais donnez-moi le temps d'arriver avec tout mon monde. Je vois et je juge la position ; il vous faut, au moins, ma brigade entière. — C'est vrai, dit Masséna ; mais dépêche-toi. »

Vingt minutes après, cette brigade arrive à la Traün, passe le pont sous un feu meurtrier, s'arrête au bas d'Ebersberg, où, surprise de d'y pas trouver la division Claparède, mais seulement son général de brigade Cohorn à cheval au milieu d'un petit groupe d'officiers et de soldats, le général Ledru lui dit : « Où donc est la division ? — On a sans doute trouvé qu'il fait trop chaud ici, répondit Cohorn ; les soldats sont là, disséminés derrière les maisons ; quant à Claparède, tu peux le voir : il est à pied, en face, sous la porte cochère de l'auberge. Je demande ses ordres pour faire rappeler, pour agir, il ne répond pas. — Je vois deux routes, répondit le général Ledru des Essarts ; laquelle faut-il suivre ? car je veux avancer. Si le maréchal Masséna et le général Legrand, qui vont arriver, me trouvaient ici sans bouger, ils se moqueraient de moi. — Le chemin en face, dit Cohorn, conduit à la grande chaussée ; on peut y arriver sans coup férir, mais sans obtenir de résultat, puisqu'on laisserait le château et sa garnison derrière soi. Ce petit sentier, montant à gauche, y conduit ; c'est là qu'est la tête du taureau. — Eh bien ! répondit le général Ledru des Essarts, je prendrai le taureau par les cornes. »

Il monte aussitôt, suivi du 26^e léger, et arrive devant le château, dont le régiment de Jordis Hongrois, qu'il connaissait déjà, formait la garnison et faisait, par les fenêtres d'une

caserne et derrière les remparts, un feu nourri sur les assaillants. Une longue voûte, sans porte, au fond de laquelle se trouvaient quatre bouches à feu, en défendait l'entrée. Sans hésiter, le général Ledru s'élança sous cette voûte avec deux compagnies d'élite, dont malheureusement il perdit à peu près la moitié, et fut suivi par tout le 26^e léger, qui arriva au pas de course et s'empara du château. Effrayé par ce coup d'audace, le régiment de Jordis s'enfuit en désordre, vivement poursuivi ; tout ce qui fut atteint fut tué.

Immédiatement, le général Ledru des Essarts sortit du château, et se forma dans la plaine en face des corps de l'archiduc Hiller, qui commencèrent leur mouvement de retraite. Le général Legrand, qui avait suivi la grande route et passé le pont, parut presque aussitôt avec trois régiments de ligne. La division Claparède parut alors dans la plaine, à la suite du général Legrand.

C'est à tort que le général Claparède s'est attribué l'honneur de cette brillante affaire. Il aurait pu, il devait même, étant arrivé le premier, faire ce qui ne fut exécuté que par le général des Essarts, auquel, le surlendemain, l'Empereur en fit compliment, en lui disant : « J'ai passé sous la voûte du château d'Ebersberg, exprès pour juger votre affaire : elle m'a rappelé le passage du pont de Lodi. » Le maréchal Masséna s'étant plaint de ce qu'on avait fait participer à la gloire du combat d'Ebersberg les corps des maréchaux Oudinot et Bessières, qui ne s'y trouvaient pas, il est tout naturel que le général Ledru des Essarts réclame l'honneur de la prise de vive force du château, qui n'appartient qu'à lui et à sa brigade.

Masséna, avec le 4^e Corps, se dirigea dès lors sur Vienne, qu'il tourna, et fit occuper le Prater par le général Ledru des Essarts. Celui-ci vint ensuite passer le Danube à Ebersdorf, en traversant l'île Lobau, et passa la nuit près d'Essling, avec la division du général Legrand, dont il formait toujours la tête. Pendant les sanglantes journées des 21 et 22 mai, il combattit

sans relâche à la prise et reprise d'Aspern (1), qui fut disputé avec un acharnement incroyable par les Français et les Autrichiens, et une perte énorme de part et d'autre. Le 22, au soir, l'archiduc Charles ayant cessé son feu et porté ses lignes en arrière, le maréchal Masséna repassa le petit bras du Danube et rentra dans l'île Lobau, laissant sur la rive gauche la brigade du général Ledru des Essarts, qu'il renforça du 4^e régiment de ligne, afin de couvrir sa retraite. Ce mouvement, qui ne fut point inquiété, était devenu nécessaire par suite de la rupture du grand pont d'Ebersdorf, et par le manque de munitions de toute espèce.

Le général Ledru des Essarts passa la nuit sous les armes sans être sérieusement attaqué, et rentra également dans l'île Lobau à la pointe du jour. « Je croyais bien, lui dit le Maréchal, que le prince Charles t'enverrait en Hongrie. — Je le croyais aussi, répondit Ledru, mais je vous amène un particulier qui m'a évité ce triste voyage. »

C'était un espion autrichien, qui, sous l'habit d'un sous-officier du train d'artillerie, étant venu rôder autour des postes et causer avec les soldats, fut accosté par le général Ledru des Essarts lui-même, auquel il ne put dire le nom des officiers de sa batterie. On l'arrêta ; il fut jugé par un conseil de guerre. S'il avait pu faire connaître au prince Charles, près duquel il était employé, la faiblesse de l'arrière-garde, il est vraisemblable qu'elle eût été enlevée, l'ennemi étant à peine éloigné d'une lieue.

Le maréchal Masséna donna une nouvelle preuve d'estime au général Ledru des Essarts en lui confiant la compagnie d'élite de son corps, lorsque, le 1^{er} juillet, on dut s'établir sur la rive gauche du Danube, afin de pouvoir jeter un pont sur le petit bras de ce fleuve. Indépendamment des nombreuses forces établies dans des redoutes, l'ennemi avait trois bataillons campés

(1) Lettre du 27 mai 1809.

en face de Lobau. Les faisceaux d'armes étaient en vue à cent pas de la rive, les baraques à quelques toises derrière. Une anse profonde du côté de l'île et masquée par de grands arbres servait de gare à une douzaine de forts bateaux marchands. L'expérience avait prouvé que des planches jetées dans le fleuve au sortir de cette anse, étaient rapidement portées vers un banc de sable touchant la rive opposée en face du camp autrichien. Sur l'ordre du général Ledru, les grenadiers et les voltigeurs se placèrent en silence sur les bateaux, que quelques coups d'aviron eurent bientôt lancés dans le fleuve, dont le courant est extrêmement rapide dans cet endroit ; une minute après, ils étaient échoués sur le banc. Les soldats se jetèrent à l'eau, qui ne dépassait pas le genou, et arrivèrent si lestement entre les faisceaux et les baraques que l'ennemi n'eut pas le temps de prendre ses armes et fut fait prisonnier. Ce coup de main offrit un beau coup d'œil au 4^e corps accouru sur la rive droite.

Le général Ledru des Essarts se dirigea tout aussitôt vers Aspern, au travers des ravines qui bordent le fleuve. Il faisait halte sur la lisière d'un bois, lorsqu'il reçut un coup de feu qui lui traversa le cou et le renversa sans mouvement. Il fut porté à l'ambulance (1), où le maréchal Masséna vint le voir. Dès qu'il fut en état de marcher, il se rendit à Schoënbrunn, pour remercier Napoléon, qui lui avait envoyé dix mille francs en or et une nouvelle dotation de dix mille francs de rente (2). L'Empereur lui adressa des paroles flatteuses, et baissant lui-même la cravate du général des Essarts pour regarder sa blessure, il lui dit : « Ne rejoignez pas encore votre corps d'armée ; reposez-vous bien ici ; vous recevrez des ordres. » Il était question de donner à Ledru une brigade de la garde, mais la faveur en disposa autrement.

Dirigé sur Boulogne pour organiser les 4^e bataillons des régiments qui y formaient un nouveau camp, le général Ledru des

(1) Lettre du 11 juillet 1809.

(2) Lettre du 24 août 1809.

Essarts y reçut le brevet de Général de Division (1), et partit avec la 1^{re} division du corps du maréchal Ney, pour la campagne de Russie.

2. *Le général de division*

La campagne de Russie allait offrir au général de division Ledru l'occasion d'ajouter aux services éclatants par lesquels il s'était distingué dans les campagnes précédentes. Appelé au commandement de la 1^{re} division (2) du corps du maréchal Ney (le 3^e), il fut la tête de colonne de ce corps.

(Août 1812). — Avant de passer la Villia, au-dessous de Vilna, chaque division reçut ordre de former un détachement de 600 hommes par régiment, commandés par un chef de bataillon, pour escorter des bœufs et des voitures chargées de biscuit et de farines. Ce convoi ne pouvant marcher avec l'armée à travers la campagne, suivit la grande chaussée, traversa Vilna pour y prendre du sel, et y fut arrêté par le général Mathieu Dumas, qui s'empara du convoi pour la garde impériale à laquelle on sacrifiait tout. Justement indigné, le maréchal Ney écrivit au général Dumas de façon à l'empêcher de montrer la lettre qu'il recevait et que le général Ledru des Essarts a vue. La privation du sel fut particulièrement pénible à la troupe, dont la misère commença dès cette époque.

Arrivé le 2 août 1812, vers trois heures après midi, devant Krasnoë (3), le général Ledru des Essarts, qui formait la tête de colonne de Ney, attaqua cette ville et s'en empara après un combat très vif. Elle était défendue par la forte division Névérofskoï, qui se serait trouvée compromise, si la brigade de cavalerie légère du corps du maréchal Ney avait tourné Krasnoë par la

(1) Lettre du 17 septembre 1811.

(2) Lettre du 6 février 1812.

(3) Voir l'Histoire militaire de Boutourlin, aide de camp de l'Empereur Alexandre, t. 1., p. 254 (Note du général Ledru).

gauche, ainsi qu'elle en avait l'ordre, pour couper la retraite de l'ennemi. Cette manœuvre aurait donné au général Ledru des Essarts, qui n'avait engagé que le 24^e léger et tournait la position par la droite avec trois régiments de ligne, le temps d'arriver sur la chaussée de Smolensk (1) en même temps, et même avant, que le général Névérofskoï. Arrêté dans son mouvement pour se défendre contre une masse d'infanterie, ce dernier eût bientôt été assailli par la cavalerie de Nansouty et de Grouchy, eût cédé aux efforts des deux armées réunies et n'eût pu gagner Smolensk, qui, par là, se trouvait compromis.

Le corps de Ney arriva le lendemain devant Smolensk qui fut aussitôt attaqué. Les 46^e et 72^e régiments de la division Ledru, y furent inutilement maltraités. Que pouvaient de l'infanterie et des pièces de campagne contre une ville défendue par une armée entière, et dont les hautes murailles, de 18 pieds d'épaisseur, en briques, ne redoutaient que l'artillerie de siège?

Craignant sans doute d'être tournée par sa gauche, l'armée ennemie évacua la place pendant la nuit, et fit halte en partie sur les hauteurs de Valoutina pour couvrir son artillerie, ses gros bagages, ses ambulances, et leur donner le temps de s'éloigner. Poursuivis et attaqués dans cette position par le maréchal Ney, obligés de déboucher par une étroite chaussée au milieu d'un marais, les Russes opposèrent une opiniâtre résistance. Le général Gudin y fut tué. Le général Ledru des Essarts s'y distingua avec sa division et fut honorablement cité au Bulletin de la Grande armée. Si le 8^e corps (général Junot), placé à droite sur une éminence, avait fait un mouvement, au lieu de rester en observation, la journée eût été moins meurtrière.

A la bataille de la Moskowa, le maréchal Ney se porta vers la gauche de l'ennemi. Formée en colonne d'attaque, la division du général Ledru des Essarts ouvrait sa marche, se dirigeant sur la grande redoute de Semenowskoïë, qu'il enleva avec le

(1) Lettre du 25 août 1812.

24^e léger, tandis que le 57^e de ligne y pénétrait en même temps ; cette redoute était fermée et palissadée. Les grenadiers de Wourozoff et la division Névérofokoï tentèrent inutilement de la reprendre. Le 24^e léger, secondé par les 46^e et 72^e régiments, ayant barricadé à la hâte les brèches de la palissade avec des caissons russes, s'y défendit avec énergie et s'y maintint. Le général Ledru des Essarts eut un cheval tué sous lui, et un de ses généraux de brigade, le baron Marion, y fut tué (1). L'aide-de-camp de celui-ci, ayant fait transporter en arrière, près de la garde impériale, le corps de son brave général pour y être inhumé, fut aperçu et mandé par le prince de Neuchâtel, qui lui demanda des détails sur ce qui se passait à la grande redoute. A son retour, cet officier fit part de cet circonstance au général Ledru des Essarts, qui lui dit avec humeur : « Il fallait lui « répondre *d'y venir voir*. — C'est vrai, c'est vrai, s'écria vive-
« ment le maréchal Ney, qui entendit le propos. Au lieu de faire
« la soupe, que ne marchait-il vers nous ? S'ils paraissaient sur
« ma droite, ils ne tireraient pas un coup de canon. Je marche-
« rais en avant, et la bataille serait à l'instant gagnée. » Ce
que disait le maréchal, tout le monde le pensait, et témoignait son mécontentement. Aussi quand, vers le soir, le feu ayant cessé, Napoléon vint visiter la troupe qui allumait ses bivouacs, personne ne bougea ; on n'entendit aucun cri de « Vive l'Empereur ! », ce qui parut l'affecter sensiblement.

En entrant dans Moskou, la garde impériale s'empara des portes, et voulut empêcher les troupes des autres corps de s'introduire en ville. Stationnée dans un faubourg, la division du général Ledru des Essarts fut obligée de forcer la consigne, afin de se procurer des vivres dont elle manquait absolument,

L'intention du général Rostopchine, en brûlant cette grande et opulente cité, était de nuire aux Français et de les affamer (2) ; il ne réussit qu'à ruiner ses compatriotes. Avant de partir, les

(1) Lettres du 11 septembre 1812.

(2) Lettres du 21 septembre 1812.

habitants avaient eu le temps d'enfermer leurs meilleurs effets dans les caves qui, toutes, sont voûtées en maçonnerie, et de les couvrir de terre et de fumier mouillé pour les préserver de l'incendie ; elles furent bientôt déblayées, ouvertes et fouillées. On y trouva des richesses de toute espèce, et, ce qui était le plus précieux, des toiles, des draps, des farines, des fécules, des grains, du riz, du café, du sucre, des salaisons, du vin, des alcools et médicaments en quantité suffisante pour toute l'armée pendant quatre ou cinq mois.

Plût à Dieu qu'il n'y en eût eu que pour cinq ou six jours ! L'Empereur aurait vraisemblablement senti la nécessité de revenir sur le Dniéper ; il eût pu marcher par la route de Kalouga, neuve et pleine de ressources. L'ennemi n'aurait pas eu le temps de réunir des forces capables de combattre avantageusement. Ce qu'on dit ici, chacun le disait à Moscou dès le commencement. On sait que le militaire français, au bivouac et dans le loisir d'un cantonnement, discute sur sa position, fait son plan de campagne et émet souvent des idées dignes d'être suivies.

La veille du départ, l'Empereur passait, au Kremlin, la revue du corps de Ney. La journée était superbe, Napoléon était sur le front du 46^e régiment et venait de dire, d'un ton de gaité : « Le beau temps d'automne pour une partie de chasse à Fontainebleau ! », lorsqu'un aide-de-camp vint à la hâte lui remettre une petite dépêche : Murat le prévenait que les Russes l'attaquaient en force. L'Empereur disparut aussitôt, après avoir dit un mot à l'oreille du maréchal Ney, qui, à voix basse, ordonna au général Ledru des Essarts de rentrer, en le prévenant qu'on partirait le lendemain matin.

En quittant la ville, à deux lieues de distance, on lisait sur un écriteau collé au haut de la grille d'un petit château récemment brûlé : *Rostopchine a lui-même incendié sa maison de campagne, afin qu'aucun scélérat de Français n'y pût loger.*

Après la journée de Malo-Jaroslavitz, le corps du maréchal Ney ayant malheureusement reçu l'ordre de reprendre la route

dévastée de Mojaïsk, fit paisiblement retraite jusqu'à Wiazma, sans d'autre ennemi que la misère. Mais le maréchal Davoust, qui combattait derrière lui, ayant été maltraité en arrivant à cette position, le maréchal Ney dut le soutenir, le laisser passer et prendre sa place. Dès ce moment, la division du général Ledru des Essarts, remplaçant celle du général Morand, commanda constamment l'arrière-garde jusqu'à la Vistule.

Le 4^e régiment d'infanterie de ligne, n'ayant pu arriver qu'à la nuit aux portes de Smolensk, reçut, sous les murs de la place, une charge de cosaques, qui faillit l'entamer, quoiqu'il fût en masse serrée. Un officier supérieur russe avait même pénétré dans son carré, et sabrait, en appelant les siens. Les fusils, couverts de givre, ne faisaient plus feu. Le maréchal Ney accourut avec le général Ledru des Essarts, qui, montant sur le rempart, saisit un fusil, en changea l'amorce, essuya la batterie et abattit d'un coup de feu l'officier russe qui n'était qu'à trente pas et qu'on reconnaissait facilement aux grandes plumes qui ornaient sa coiffure. Sa chute arrêta ses cosaques. On observe ici que le général des Essarts fut, dès lors, toujours armé d'un fusil de munition, forma un peloton d'officiers et de sous-officiers bons tireurs qui ne le quittaient pas et avec lesquels il contenait les cavaliers ennemis qui s'élançaient à sa poursuite.

Le maréchal Ney, resté à Smolensk pour en détruire les ressources, ne suivit Davoust qu'à un jour d'intervalle et ne se présenta devant Krasnoë que lorsque Kutusoff en interceptait déjà le passage. Le général Ledru des Essarts, arrivant une heure après avec l'arrière-garde, le maréchal lui dit : « Examinez, « regardez l'ennemi ; croyez-vous que nous puissions passer ? « — Je vois, répondit Ledru, une nombreuse cavalerie ; nous « pourrions la braver. Mais je vois en même temps des masses « d'infanterie et de l'artillerie ; nous ne passerons pas. — Je le « pense aussi, reprit le maréchal. »

Dans ce moment, se présenta un major russe précédé d'un trompette : il venait de la part de Kutusoff signifier au maré-

chal qu'il n'avait aucun espoir d'échapper et qu'il devait se rendre, lui promettant, suivant l'usage, qu'il serait bien traité. L'ennemi ne cessant pas de tirer, Ney répondit à peine à ce major et lui déclara qu'il était prisonnier. On s'occupa alors des moyens de sortir de ce mauvais pas. « Pour occuper les Russes et gagner du temps, faites donner un régiment », dit le maréchal au général Ledru, qui, à contre-cœur, ordonna au 46^e de s'avancer.

A peine cette poignée de braves fût-elle descendue dans le ravin, qu'elle fut écrasée par une division russe, et que son général de brigade L'Enfantin fut tué. Cette attaque produisit cependant un bon effet ; l'ennemi fit halte. Entouré de ses généraux, le maréchal déploya ses cartes et décida qu'on tenterait le passage du Dniéper, qu'on supposait gelé, et qui n'était éloigné que de trois lieues. Mais il fallait reconnaître la route et masquer son mouvement. Le major polonais Prebendoski, ayant encore une soixantaine de lanciers, trouva heureusement un guide. Il s'avança sur le fleuve, en traversant une forêt de sapins, et eut l'attention de signaler son chemin en faisant des brisées sur les branches et des entailles à coup de sabre sur le tronc des arbres. Sans cette précaution, on se serait égaré en voulant le suivre, car la route n'était qu'un sentier à peine frayé et couvert de neige.

D'après les ordres du maréchal, le général Ledru, qui, à lui seul, avait encore plus de la moitié des combattants, fit aligner tant bien que mal, sur un coteau en face des Russes, tous les traîneurs sans armes, les cantiniers, les charrettes, et tout ce qui ne servait qu'à embarrasser la marche de l'armée. Le bois de sapin ne manquant pas, de grands feux furent bientôt allumés et firent croire à la présence d'une armée qu'on n'aurait pas osé attaquer pendant la nuit. Les chefs de corps furent prévenus qu'à dix heures du soir trois coups de baguettes leur signifieraient de se rendre avec les seuls combattants, et en grand silence, sur un point qu'on leur indiqua. Ces dispositions furent exactement

exécutées ; cependant, malgré toutes les précautions, un assez grand nombre de traîneurs suivirent la colonne du général Ledru. Celui-ci rejoignit bientôt le maréchal Ney au hameau de Somrokoreniew, sur les bords du fleuve, où la colonne, qui se composait à peu près de 3000 hommes, se reposa pendant quelque temps.

Entre deux et trois heures du matin, le passage fut tenté. La glace, en face, étant trop faible, on fit 700 à 800 pas en descendant jusqu'à un coude, où des glaçons s'étant amassés présentèrent heureusement assez de force pour soutenir un cheval. Les lanciers polonais passèrent les premiers en mettant pied à terre, et franchirent le fleuve sans accident. Le maréchal, son Etat-Major, le général de division Ledru des Essarts suivirent à pied, tenant leurs chevaux par la bride, avec la précaution de les faire marcher de côté pour éviter un poids trop considérable sur le même point. La berge escarpée et glissante de la rive droite fut une grave difficulté, qui ne fut surmontée qu'en faisant ébouler la terre avec des briquets, des bayonnettes, pour que les chevaux pussent grimper. Pendant ce temps, la troupe passait à droite et à gauche. Il se trouva par malheur des intervalles inaperçus entre les glaçons ; des hommes et quelques charrettes y disparurent. On réunit alors la troupe et on s'efforça de mettre de l'ordre dans les rangs. La nuit était calme, belle et passablement éclairée par la neige. Les lanciers polonais s'étant portés à Kouzino, village à droite, pour se procurer des guides, y trouvèrent quelques Cosaques, qui s'enfuirent en tirant des coups de carabine pour jeter l'alarme dans le pays.

Vers dix heures du matin, on arriva dans un autre grand village, Goussinoë, que les habitants n'avaient pas abandonné. On y trouva des vivres, des fourrages, des moutons, du lait, du beurre ; ce fut une oasis, une providence. On s'y refit, on se reposa pendant une partie de la journée. Il n'y avait pas un seul cosaque ; on n'y fit aucun prisonnier, ainsi qu'on l'a écrit par erreur. Vers le soir, on signala et on vit paraître le corps de

Platof, arrivant de Smolensk avec 6000 cosaques et une batterie d'artillerie. On courut aux armes, on se réunit ; les postes tirillèrent, Mais Platof ne put ou ne voulut pas attaquer sérieusement. Le pays, fourré, boisé et accidenté, n'était pas favorable à la cavalerie, et le maréchal Ney put attendre la nuit pour commencer son mouvement. Une arrière-garde, formée de quelques compagnies d'élite, fut confiée au général Ledru des Essarts, qui ne fut pas d'abord vivement suivi par Platof ; mais au passage d'une petite rivière encaissée, il eut à soutenir les efforts d'un ennemi nombreux qui, déjà, l'avait entouré. Perdant de vue le maréchal, il ne put le rejoindre que deux heures après. Une retraite, plus pénible que dangereuse sur les bords du fleuve, se fit pendant soixante heures jusqu'à Orcha, où Ney n'arriva qu'à la fin du troisième jour, à la nuit. Sa petite colonne perdit très peu de monde par le feu, fit aux Russes plus de mal qu'elle n'en reçut, et ne laissa en arrière que les hommes auxquels la faim, la misère et la fatigue ne permettaient plus de suivre.

Les rapports russes ont assuré que la masse de traîneurs, de blessés, de femmes, de cantiniers, qui avaient allumé leurs feux en arrière de Krasnoé, avaient, à minuit, député vers Miloradowich pour offrir de mettre bas les armes ; ils n'en avaient point, et il est ridicule de supposer que ces malheureuses créatures aient songé à quitter un bon feu pour aller se geler dans la neige. Ils n'avaient d'ailleurs aucuns effets, et ils ignoraient le départ de Ney. Les Russes savent pourtant et ils ne veulent pas avouer que les feux de ces masses inoffensives et désarmées leur parurent les bivouacs du corps entier de Ney ; qu'ils se gardèrent militairement pendant toute la nuit, et qu'ils ne surent à quoi s'en tenir qu'après avoir fait faire une reconnaissance régulière le lendemain matin. Il est également vrai que ces circonstances empêchèrent Kutusof de mettre en mouvement une ou deux divisions qui auraient pu arriver sur le Dniéper en même temps que le maréchal Ney.

Ce récit simple, véridique, dépouillé de tout ornement oratoire, donne une idée juste de ce qui s'est passé dans la célèbre marche du 3^e corps, de Krasnoë à Orcha, en traversant le Dniéper sur la glace, et se retirant audacieusement sous les yeux de cent mille russes. Cette action, qui fait tant d'honneur au maréchal Ney et à la poignée de braves qu'il commandait, couvrit de confusion l'armée ennemie; aussi ses écrivains ont-ils inventé cent contes pour la dénaturer. Ce qu'on vient de lire est écrit par un général qui, ayant tout vu, tout observé, a pris la part la plus active à ce mémorable événement. Un tel fait d'armes est assez glorieux par lui-même; il n'avait pas besoin d'être embelli, amplifié par des circonstances dramatiques, erronées, et présentées en style élégant, dans le but de causer des émotions aux dames.

Le général Ledru des Essarts, faisant toujours l'extrême arrière-garde, passa la Bérézina le dernier; là, il vit arriver le 4^e bataillon du 55^e régiment, faisant partie de la division Partonneaux. Le général des Essarts, ayant été colonel du 55^e, connaissait personnellement le chef et les officiers de ce bataillon; ils ignoraient encore que leur général Buzy avait mis bas les armes. Détachés à un quart de lieue, ils avaient paisiblement passé la nuit sans entendre aucun feu de mousqueterie et d'artillerie à leur gauche, du côté de Borizof. Apercevant à la pointe du jour des Cosaques entre eux et la ville, inquiets de ne recevoir aucun ordre et croyant que leur division avait fait un mouvement sans pouvoir les prévenir, ils s'étaient dirigés, sans être poursuivis, sur le point où l'Empereur passait la Bérésina, et qui était indiqué par le bruit du canon. Ces détails, que chacun se faisait répéter, donnèrent lieu à beaucoup de conjectures sur la manière dont Partonneaux avait perdu sa division; il était vraisemblable que s'étant mal gardé, il avait été surpris pendant la nuit; s'il s'était battu, comme il le prétend dans sa biographie, on aurait facilement entendu ses feux.

En entrant à Wilna, le général Ledru des Essarts perdit son

dernier cheval, qui fut tué sous lui par un boulet. A Custring, il fut chargé de recueillir les débris de divers corps et d'en former des bataillons.

En 1813, il fit partie du 11^e corps d'armée, et combattit à Bautzen (1), Wurtschem et Leipsick, où il rentra le dernier, et eut le temps de fermer la grande porte, en mitraillant les Prussiens qui se présentaient pour pénétrer dans la ville en même temps que lui. Ne pouvant pénétrer au travers des corps accumulés en masse sur la grande route, pour passer l'Elster dont le pont avait malheureusement été coupé, il remonta cette rivière, jusqu'à un établissement de bains publics qu'il connaissait, parvint à gagner la rive opposée et arriva bientôt à la hauteur des troupes qui, les premières, étaient sorties de Leipsick. A Hanau, il dut forcer un corps bavarois posté à gauche dans un bois dont il interceptait le passage.

L'ennemi ayant pénétré en France, le général Ledru fut employé en Belgique. N'ayant que quelques dépôts sous ses ordres, il était à Meaux lors du passage de la Marne par les Prussiens. Réuni sur ce point au général Campans, il fit retraite avec lui en disputant le terrain pied à pied jusque sur les hauteurs de Belleville, où l'on passa la nuit. Il n'avait été fait aucun ouvrage de défense, ce qui eût été si facile et eût donné les moyens d'arrêter les ennemis jusqu'à l'arrivée de l'Empereur. L'affaire recommença le lendemain à la pointe du jour. Placé à gauche, sur la butte Chaumont, qui borde la route de Paris à Pantin, le général Ledru trouva sur son front dix pièces de 12 et leurs caissons qu'on avait amenés des Invalides; il s'en servit pour tirer à mitraille et à boulet sur les Russes qui débouchaient, à cinquante toises, par le bois de Romainville (2). Cinq fois ils se présentèrent en colonne, et cinq fois ils furent écrasés par l'artillerie. Le général lançait alors une nuée de tirailleurs, qui suivaient l'ennemi dans le bois et lui faisaient beaucoup de mal, et

(1) Lettres du 28 mai et du 7 septembre 1813.

(2) Lettres du 9 mai et du 10 avril 1814.

ne se retiraient que lorsqu'il reformait ses colonnes. Un bataillon russe ayant pénétré par une brèche dans le cimetière de l'Est, le général Ledru l'y fit suivre, et aucun russe n'en revint. On se battit avec acharnement jusqu'au soir. Le feu ayant alors cessé, on apprit qu'une capitulation venait d'être signée. Dans cette journée, l'ennemi perdit, de son propre aveu, plus de 14.000 hommes, dont la majeure partie en face de Belleville et dans les bois de Romainville.

Le petit corps français entra dans Paris et se dirigea sur Essonne. Le général Ledru des Essarts n'y arriva que le lendemain, et y trouva les généraux Souham et Campans, qui lui apprirent que le duc de Raguse, ayant traité avec le prince de Schwartzemberg, reconnaissait les Bourbons et allait rétrograder pour se fendre à Versailles. N'en voulant rien croire, le général Ledru fut conduit par ses collègues Souham et Campans chez le maréchal Marmont, qui déjà l'avait fait demander et qui n'eut pas le temps de leur dire un mot, car, à peine étaient-ils entrés, qu'on vit arriver les maréchaux Ney et Macdonald. Le duc de Raguse leur fit part de sa décision ; ils se récrièrent, lui firent de vives représentations et le déterminèrent à les accompagner à Paris, où ils allaient traiter au nom de Napoléon. En montant en voiture, le maréchal de Raguse, s'adressant au général Souham, lui dit : « Vous êtes le plus ancien, vous commanderez « ici jusqu'à mon retour, et vous ne ferez aucun mouvement. » Il est de toute vérité qu'il n'ajouta rien autre chose, et ne lui donna ni ordres, ni instructions.

A minuit, le général Ledru fut appelé chez le général Souham, où il trouva le général Campans. Tous deux lui disent que la décision du duc de Raguse allait être mise à exécution. Il eut beau représenter que le maréchal y avait renoncé, et protester qu'il ne les suivrait pas et prendrait la route de Fontainebleau. « Elle « est déjà coupée par les Wurtembourgeois, lui répondit-on. « Les ordres sont donnés, la troupe est en mouvement. »

Le général Souham lui apprit alors, qu'il venait de recevoir

de l'Empereur l'ordre d'aller le trouver à Fontainebleau, que c'était sans doute dans l'intention de le rendre responsable de la conduite du maréchal Marmont, et qu'il ne s'y rendrait pas. Effectivement, il avait déjà retiré tous les postes établis sur la rivière d'Essonne, et l'ennemi les avait occupés. Déjà même, la cavalerie du général Bordesoult rentrait dans le village, et prenait la route de Paris. Elle était suivie par toute l'infanterie, et le général Ledru des Essarts fut obligé de s'acheminer avec elle. Tout alla bien jusqu'à Ris, parce que toute la troupe croyait marcher à l'ennemi ; mais, quand elle vit qu'une division ennemie la laissait passer sans coup férir, elle comprit ce dont il s'agissait. Les murmures commencèrent et ne firent qu'augmenter jusqu'à Versailles, où la colonne française fut dirigée. Le mécontentement avait tellement fermenté pendant la nuit, que, lorsque le général Souham se présenta le lendemain matin, pour réunir son petit corps d'armée, il se vit aussitôt entouré, injurié et si vivement menacé que, sans le général Ledru des Essarts, qui survint alors, il allait vraisemblablement être sacrifié.

« Vous ne nous avez point trahis, disent les officiers et sous-officiers, au général Ledru qui, dès la veille, n'avait pas dissimulé son opinion ; commandez-nous, nous sommes à vos ordres ». Celui-ci exigea d'abord qu'on respectât le général Souham, qui eut alors le bonheur de pouvoir se glisser dans une rue détournée pour se rendre à Paris, où tous les autres généraux du même corps d'armée se trouvaient déjà.

Il fut alors question d'aller trouver l'Empereur à Fontainebleau. On consulta la carte, on prit des informations. On sut que l'ennemi occupait déjà la chaussée d'Orléans et les autres communications. Le général Ledru des Essarts observa qu'il ne s'y trouvait encore que le corps de Kernischeff, dont les cosaques ne tiendraient pas, et proposa de passer par Dourdan, Etampes, etc. Deux régiments de cuirassiers russes, transis de peur et renfermés dans l'ancien quartier des gardes du corps, n'auraient pas harcelé le mouvement du petit corps d'armée ; un instant suffi-

sait pour les détruire. Mais, tandis qu'on délibérait, on s'aperçut que les soldats français désertaient par centaines, dans toutes les directions, en jetant leurs armes ; s'ils avaient été prévenus la veille, tous seraient restés à leur poste. Le général Ledru des Essarts n'a communiqué ces détails que pour protester contre les assertions de ceux qui prétendaient qu'il était initié aux tristes projets du général Souham : il les a toujours désapprouvés.

Le très petit nombre de militaires restés à Versailles, fut dirigé sur Rouen, en attendant l'effet de la fameuse ordonnance qui réduisit le nombre des régiments français et en changea les numéros, dans le but de détruire l'esprit de corps qui inspirait tant de courage, tant de hauts faits à la glorieuse et vieille armée française. On pouvait licencier les cadres nouvellement formés, qui dépassaient le nombre de cent à cent dix ; on pouvait diminuer le nombre des bataillons : mais, mutiler l'armée en brisant les vieilles gloires, en effaçant les nobles traditions attachées aux drapeaux des anciens régiments, et qui électrisaient le soldat au moment du combat, fut une injure pour l'armée, fut une faute. L'Empereur, pendant les Cent jours parla de réparer cette sottise ; il n'en eut pas le temps. Cette réparation n'est-elle pas encore possible ? Il existe beaucoup de glorieux débris de ces vieux corps.

Connu pour son aptitude à organiser et à instruire l'Infanterie, le général Ledru des Essarts fut chargé de former le premier et deuxième régiments d'Infanterie légère, et le premier et deuxième régiments d'Infanterie de ligne. Cette division était, par la taille des hommes et par sa tenue, un véritable corps d'élite ; il la commanda jusqu'au 21 mars 1815, et sut lui inspirer assez de confiance, ce jour là, pour la ramener d'Essonne tout entière et en bon ordre dans Paris. Le plus difficile était de traverser, sans être entraîné, plusieurs corps qui s'en allaient en désordre au-devant de Napoléon, mais dont une partie des soldats se débandait à droite et à gauche en jetant gibernes et fusils. Le général

Ledru des Essarts rendit donc un vrai service en évitant la perte de l'armement et de l'équipement.

Inquiet pendant un instant en apprenant qu'une division entière était rentrée en bon ordre dans Paris, Napoléon écrivit de la cour de France à ce général pour lui prescrire de venir de sa personne, au-devant de lui, et envoya sa lettre par le colonel Desaix, l'un de ses officiers d'ordonnance. Le général Ledru n'eut pas besoin de bouger, car, deux heures après l'Empereur était aux Tuileries.

V

Ledru organisateur et Inspecteur.

Les notes personnelles laissées par le général Ledru, sa correspondance ne fournissent aucune indication sur le rôle qu'il put jouer pendant la période qui précéda la bataille de Waterloo et la chute de Napoléon I^{er}. En 1815, il commanda une division de l'armée des Alpes, sous les ordres du Maréchal duc d'Albufera (*Moniteur* du 8 mai 1844).

En 1816, le général des Essarts fut chargé d'organiser trois régiments Suisses que la France venait de prendre à sa solde. Le duc de Feltre, ministre de la guerre, raya les noms des trois généraux présentés par les bureaux pour cette opération, et écrivit en marge, de sa propre main : *Le général Ledru, seul pour remuer les Suisses*. Ils avaient besoin de l'être, car les capitaines, au lieu de présenter des hommes de leurs cantons, ainsi que l'exigeait l'ordonnance de création, et qu'on payait cher, avaient recruté à vil prix des déserteurs de tous les pays, des Napolitains, des Bavares, des Prussiens, qu'il était difficile de reconnaître. Le nouvel Inspecteur ne s'y méprit pas, et les renvoya aux frais de ceux qui les avaient enrôlés.

Il continua, l'année suivante, à inspecter différents régiments, et son désir était de suivre la carrière de l'Inspection générale (1), dont il se plaisait à étudier les devoirs. Mais ayant refusé le commandement de la division de Lyon, il reçut du Maréchal Saint-Cyr l'ordre de se rendre à Grenoble pour rétablir l'ordre dans la 7^e division. C'était l'époque de l'échauffourée qui précéda et fut suivie du procès et de la condamnation de Didier. Le général Ledru des Essarts eut le bonheur de réussir et de calmer les esprits. La garnison, un peu turbulente, fut occupée d'exercices et de manœuvres, n'osa plus politiquer, n'en eut pas le temps. Les chefs de corps, qui passaient leur temps au chef-lieu, faisaient de l'opposition dans les salons, écrivaient dans les journaux, durent rejoindre leurs drapeaux à Valence, Briançon, etc. Des officiers de la vieille armée, fugitifs, signalés, traqués comme des malfaiteurs, furent rappelés ; on leur remit leurs épées et on leur témoigna la confiance dont ils étaient dignes. Cette mesure produisit le meilleur effet dans les trois départements de la division, où se trouvaient des milliers d'anciens militaires.

Après avoir quitté Grenoble (2), le Lieutenant général Ledru des Essarts fut constamment employé dans l'Inspection générale de l'Infanterie, jusqu'en 1830. A cette époque, il fut nommé Inspecteur de la 1^{re} division à Paris. Chargé d'organiser les militaires de l'ex-garde royale, qui venait d'être licenciée, il s'acquitta de cette mission difficile à la satisfaction du Maréchal Gérard. Il employa plusieurs mois d'un travail assidu à organiser deux excellents et très beaux régiments, les 65^e et 66^e, qui ne tardèrent point à se distinguer par leur discipline et leur bravoure, le premier, au siège d'Anvers, le second à la prise d'Ancône. Sur l'ordre exprès du Ministre, il forma neuf batail-

(1) Lettres du 2 septembre et du 2 octobre 1816.

(2) « Ennuyé du séjour de Grenoble, où j'ai pourtant une existence fort honorable, j'espère retourner bientôt à Paris et y vivre plus en liberté. » (Extrait d'une lettre du général, datée de Grenoble, 19 décembre 1818).

lons d'Infanterie légère avec les cadres de trois régiments dits de la Charte, qui s'étaient créés d'eux mêmes en donnant des grades à leurs officiers, et qui, correspondant avec tous les corps de l'armée, excitaient à la désertion, en offrant de l'avancement pour mettre sur pied un 4^e bataillon de la Charte qui devait surgir sous peu de jours. Ce ne fut pas sans peine et sans danger qu'il parvint à faire évacuer les quartiers de Babylone, des Minimes, de Courbevoie, etc., et à faire sortir de Paris, par petits détachements, plus de 10.000 hommes, dont la turbulence effrayait les autorités, et qui avaient injurié, menacé, chassé tous les généraux qui s'étaient présentés devant eux, entre autre le Lieutenant général, commandant alors la 1^{re} division militaire, et dont ils causèrent la mort.

En comptant les 17 bataillons provenant de la formation des 65^e et 66^e régiments de ligne, et de la dissolution de ceux de la Charte, le général Ledru des Essarts forma le 4^e bataillon de chacun des Corps qui ont successivement tenu garnison dans la 1^{re} Division militaire de 1830 à 1832, et organisa lui-même et mit en état d'entrer en campagne 92 bataillons.

Le général Ledru des Essarts fut ensuite chargé de la mission assez difficile d'inspecter l'Ecole Militaire, et s'en acquitta avec succès. Pour remplir entièrement la tâche qui lui était imposée, il chercha le moyen de constituer d'une manière plus forte l'Ecole de Saint-Cyr, de la préserver de nouvelles agitations, et de donner à cet établissement la possibilité de parvenir complètement au but de son institution. Ses vues s'étaient également portées sur l'Ecole de la Flèche, dont l'organisation doit nécessairement être en harmonie avec celle de Saint-Cyr. Son rapport fut approuvé par le maréchal Soult, ministre de la guerre, qui lui en témoigna sa satisfaction en termes plus que flatteurs, et lui fit entrevoir l'emploi d'Inspecteur général permanent des Ecoles Militaires. Mais, au lieu d'obtenir une récompense promise et méritée, il fut brusquement mis à la retraite, sans qu'on lui donnât le temps de terminer un travail qu'on

attendait de lui. Une ordonnance, provoquée par des officiers qu'on pourrait nommer, qui ont acquis leurs grades par leur plume, sans tirer l'épée, et qui voulaient arriver à la tête du tableau des Lieutenants-généraux, brisa l'épée de plusieurs qui avaient toujours activement servi devant l'ennemi, et qui, pleins de vigueur, pouvaient encore monter à cheval.

Aucune puissance ne met les généraux à la retraite. Il était réservé à la Restauration d'user de cet odieux moyen pour se débarrasser des officiers de l'Empire qui lui déplaisaient, et dont l'activité l'empêchait de récompenser et d'avancer les émigrés. Pouvait-on croire que cette mesure serait remise en vigueur après la Révolution de Juillet ? Cependant, par l'ordonnance du 5 avril 1832, on n'a pas craint, sous prétexte d'économie, de désarmer de vieux serviteurs encore pleins de vigueur. Or, il est évident que cette économie n'a été qu'une déception, puisque ceux mis à la retraite ont été immédiatement remplacés dans leurs grades, et leurs pensions sont venues grossir les charges du trésor.

Était-il donc si urgent de faire, pendant la paix, des avancements bien plus rapides que sous l'Empire en temps de guerre ?

Était-il donc si urgent de renvoyer de l'armée ceux dont la vieille expérience servait à conserver les bonnes traditions ? Oui, cette mesure était nécessaire, puisqu'on voulait donner de nouveaux grades à des favoris ; mais, en suscitant dans l'armée des milliers d'ennemis à la nouvelle dynastie, elle était bien impolitique, cette mesure arbitraire ! En même temps, elle était si injuste que, chaque année, on s'efforce de la pallier, de l'adoucir, et qu'on fait des exceptions de faveur qui augmentent le nombre des mécontents. Que de choses on pourrait dire sur le personnel de ces exceptions !

Là se terminent ce que j'appellerai les « Mémoires du général Ledru », écrits par lui-même ; il me suffira de quelques lignes pour les compléter.

La loi commune put seule l'atteindre, au grand regret de son illustre et plus ancien chef le maréchal Soult, et priver la France, ainsi que l'armée, des services du général Ledru. Mais un tel homme ne pouvait être oublié ; après une carrière si bien remplie, le roi l'éleva à la dignité de Pair de France, le 11 septembre 1835. Le général Ledru se retira à Champrosay (1), où il mourut, le 26 avril 1844, à l'âge de 79 ans.

La vie politique du général Ledru des Essarts fut pure, comme sa vie militaire ; dans toutes les circonstances, il montra son esprit de fermeté, de justice et de désintéressement. Sa vie privée fut marquée par un nombre infini d'actes de bonté de cœur et de bienfaisance ; les anciens militaires, les communes de Draveil et de Champrosay conserveront le souvenir du général Ledru des Essarts. Brave soldat, général distingué, bon citoyen, homme de bien, sa mémoire sera longtemps honorée. (Moniteur du 8 mai 1844).

Voici encore quelques détails intéressants : il reçut la croix d'officier de la Légion d'Honneur des mains de l'Empereur Napoléon, au camp de Boulogne, et fut nommé commandeur de l'Ordre le 21 septembre 1809, Grand Officier le 29 juillet 1814, Grand-Croix le 3 novembre 1827. Il fut du petit nombre des officiers que l'Empereur décora de la Couronne de Fer (2). Ses services éminents lui méritèrent le titre de Baron de l'Empire (*Dict^{re} des Anoblissements*, par Louis Sarin, 2^e partie). A la Restauration, il fut nommé chevalier de Saint-Louis.

(1) Propriété située dans la commune de Draveil (Seine-et-Oise).

(2) Lettre du 8 juin 1809.

UN POÈTE MORT TROP JEUNE

François MARCHAIS

Par M. DAGUET, membre titulaire.

Parlant des poètes de notre époque — et de tous les temps, — notre ami regretté, *P. J. Girard* (1), ancien Directeur du *Gla-neur de Baugé*, écrivait il y a quelque vingt ans, les lignes suivantes :

« Dans le monde, il est des hommes qui vivent plus vite que
« la majorité des mortels. Ce sont les privilégiés, mais ce ne
« sont pas toujours les plus heureux, car les déceptions — dans
« les débuts souvent durs — sont plus fortement ressenties par
« eux et ébranlent plus facilement leur organisme. Les poètes,
« en général, ont le cœur tendre et fragile, la veine irritable,
« les pleurs aux bords des paupières, c'est pourquoi ils ont une
« forte dose de susceptibilité. Et ils ont bien droit quelque peu
« à l'admiration de la foule studieuse, ces rêveurs d'étoiles,
« ces artistes justiciers, ces féconds moralistes, ces peintres du
« sentiment, ces névrosés penseurs, phalanges toujours agitées
« par les fièvres délirantes et les songes dorés ».

Ces réflexions nous sont revenues à la mémoire en méditant sur la brève et triste destinée du charmant poète qu'une circonstance toute fortuite nous a révélé. En effet, c'est par le sympathique interne de l'Asile, M. Prince, qui fut appelé au lit de

(1) Voir mon volume : *Les Poètes contemporains du Maine*, page 179.

mort de *François Marchais*, que nous avons appris l'existence et connu les délicates productions de cet infortuné disciple de la Muse.

Mais avant de parcourir, au profit de nos lecteurs, les diverses œuvres de cet écrivain distingué, donnons tout d'abord quelques renseignements biographiques — très succincts — sur celui que la sinistre camarde devait trop vite hélas ! ravir à sa famille et aux lettres françaises.

François Marchais, né le 17 décembre 1874, à Thouars (Deux-Sèvres) de parents ouvriers tailleurs, fut emmené tout jeune à Château-Gontier, où il fit ses études au Collège de cette ville. Il y remporta les premiers prix et fut reçu bachelier, à l'âge de 17 ans.

Nommé répétiteur à cet établissement, il préparait ses examens pour être professeur de physique et de chimie, lorsqu'une maladie grave le contraignit à s'aliter pendant plusieurs mois. Il avait déjà cultivé la muse avec succès, car il reçut à ce moment la visite de Louis Tiercelin, le bon poète breton, Directeur de l'*Hermine*, qui l'avait accueilli parmi ses collaborateurs. François Coppée et un certain nombre d'hommes de lettres, lui témoignèrent alors leurs sympathies.

Mais, en raison de sa santé, trop chancelante pour lui permettre de rester dans l'enseignement, il entra, comme élève, chez un pharmacien de Château-Gontier. Il lui fallut bientôt, sur les conseils des médecins, partir vers des climats plus chauds. Il se rendit en Algérie où il parut se rétablir.

Il revint ensuite passer ses derniers examens à Rennes, puis, ayant trouvé, grâce à ses excellentes références, une pharmacie à acheter à Honfleur, il s'établit dans cette ville, où il publia son volume « *L'Amour qui rêve* », en 1906.

La fortune commençait à lui sourire ; peut-être la notoriété — tout au moins l'estime du public lettré — eût-elle couronné ses efforts, lorsque de nouveau l'inexorable maladie vint fondre sur ce jeune homme. La hideuse tuberculose tenait sa proie pour

ne plus la lâcher. Il crut se remettre en venant dans sa famille, au Mans, où il arriva le 30 mai 1907, pour y mourir le lendemain, et c'est ainsi que nous avons le triste privilège de rendre un hommage ému à ce remarquable confrère, fauché, — comme Millevoye et tant d'autres, — à la fleur de son âge.

C'est avec intention qu'au début de cet article nous avons reproduit des phrases de notre ami Girard décrivant la détresse morale de la plupart des poètes. En plus de sa douleur physique et probablement à cause d'elle — François Marchais dut souvent ressentir de vives amertumes.

J'ai sous les yeux une poésie inédite de 1899 : « *Rêve dans la forêt* » où il traduisait dans des vers poignants, ce lamentable état d'âme. Après avoir souhaité de devenir un chêne « au tronc superbe », il s'écriait :

- « Oh ! vivre ainsi toujours, sans fin, sous la caresse
- « Du soleil et des vents, puissant, tranquille et fort.
- « Oh ! vivre ainsi toujours, sans fin et sans effort,
- « Dans un demi-sommeil, vague mais plein d'ivresse !

- « Oh ! ne plus être astreint à la tâche maudite
- « Qui fait ployer nos reins et courber notre front,
- « Et ravit à l'Esprit — honte et suprême affront, —
- « La contemplation désormais interdite.

- « Ne plus lutter ainsi sans trêve ni repos
- « Dans la crainte obsédante et l'angoisse éternelle
- « Du pain aléatoire et de la mort cruelle...
-
- « Ne plus agir, ne plus penser, ne plus souffrir !...

Néanmoins, le collaborateur de l'Hermine — où il publia de dramatiques terza rima : *La Tête coupée* — ne devait pas s'hypnotiser longtemps dans des regrets maladifs et stériles : aussi, nous avons eu la bonne fortune de lire et d'admirer une jolie pièce manuscrite, en un acte, intitulée : « *Sur le bord* »

qui fut jouée, en avril 1900, à la 18^e veillée artistique de Plaisance. Cette comédie à trois personnages contient une scène d'amour absolument délicieuse, tant par la facture des vers que par l'intensité de la passion. Le dialogue entre l'amoureux sincère et la fiancée qui l'a trahi pour en épouser un autre, étincelle de beautés poétiques. Citons quelques vers au hasard et sans ordre, car il faudrait tout reproduire :

LUCIEN

. « On rencontre un beau jour sur ses pas
« Une femme qu'on aime et qui vous le fait dire.
« Vous soupirez près d'elle et la belle soupire.
« Vous osez un baiser timide qu'on vous rend.
« Vous vous laissez aller à ce charme enivrant
« D'unir avec les siens vos pensers et vos rêves,
« Et trouvant ces moments trop courts, ces heures brèves,
« Voulant que ce bonheur dure éternellement,
« Avant de vous quitter vous faites le serment
« Quoi qu'il arrivera de vivre l'un pour l'autre...

MARGUERITE

« Vous vous trompez Lucien. De cet hier si beau
« Peut-être plus que vous j'ai gardé la mémoire.
« C'est la coupe secrète et chère où j'aime à boire
« Le vin mystérieux des premières amours.
« Oh! oui, je me souviens! Je me souviens toujours
« Du coin de bois ombreux où nous nous rencontrâmes.
« Les branches s'agitaient partout comme des rames
« Sous le vent tiède et doux qui par instants passait.
« Le ciel pur était clair, mais le jour finissait.
« Je rentrais lentement pleine de rêverie,
« Vous aviez à la main une gerbe fleurie
« Faite de fleurs des champs et de grands roseaux verts ».

Et plus loin (c'est toujours Marguerite qui parle)

- « Ah ! comme c'était bon, au murmure de l'eau,
- « Sous la mousse, ces longs entretiens à la brune !
- « Pas de regards jaloux, pas d'oreille importune,
- « L'ombre m'enveloppait et cachait ma rougeur.
- « Tremblante toutefois, car le chant tapageur
- « D'un paysan rentrant à la ferme prochaine,
- « Un vol furtif d'oiseaux dans les branches d'un chêne,
- « M'effrayaient, et vous en profitiez pour oser
- « Calmer ma folle angoisse avec un long baiser ;
- « Car vous étiez hardi le soir, et moi, timide ;
- « Et j'ai senti plus d'une fois ma joue humide
- « Bien que l'air fût très sec et le ciel très serein.
- « Irrésolu le jour, vous étiez plein d'entrain
- « Sitôt que s'allumaient les premières étoiles. »

Après cet échange de reproches et de souvenirs le dénouement se devine. Les deux anciens amoureux vont tomber dans les bras l'un de l'autre, quand rentre le mari, l'intime ami de Lucien. Ici finit la pièce dont nous n'avons pu donner qu'une faible idée. Quel en fut le sort ? Ce n'était qu'un lever de rideau, d'une trame assez frêle, mais combien la forme en était exquise !

C'est la même note que nous allons retrouver dans le recueil de sonnets : *L'amour qui rêve*, publié en 1906, par notre poète, avec une courte lettre d'Anatole France, en guise de préface — lettre peu consolante, il faut se hâter de le dire. La voici :

- « J'ai lu avec plaisir vos vers charmants. Mais de grâce ne
- « les publiez pas. Vous n'aurez pas de lecteurs. Vous n'ima-
- « ginez pas combien est triste le sort d'un volume de vers.
- « Mes meilleurs compliments ».

Hélas ! Anatole France avait raison, mais François Marchais ne l'écouta pas et je l'en applaudis. Ce fut du moins une der-

nière satisfaction pour le pauvre auteur dont cet ouvrage fut le chant du cygne.

En le parcourant, j'ai constaté l'analogie qu'il présente avec *Phases du cœur* », ce livre de *Rubin Bethuys* (1), un ravissant poète qui appartient à la Société d'Agriculture de 1843 à 1847. La différence consiste en ce que le roman d'amour du dernier finit par une déception, tandis que *L'Amour qui rêve* est couronné par l'Hymen triomphant.

Admirablement coordonnés, formant un tout complet, les sonnets de François Marchais — tel un collier de pierres précieuses — sont difficiles à présenter isolément. Nous en détacherons deux qui donneront au lecteur une idée de cette poésie délicatement sentimentale :

L'AVEU

- « Elle m'aime!... Ah! vous tous qui, quelque jour, avez
- « Tremblé d'espoir devant la grâce d'un sourire,!
- « Je n'aurai pas besoin d'expliquer ni de dire
- « Tout ce qui tient dans ces deux mots, vous le savez.

- « Tous les songes songés, tous les rêves rêvés
- « Chantent soudain sur quelque intérieure lyre ;
- « On est comme enivré d'un triomphant délire ;
- « Pour les pas il n'est plus d'ornière ou de pavés ;

- « Il n'est plus pour les mains de ronces ni d'épines ;
- « Il n'est plus de ravins aux pentes des collines ;
- « A votre âme éperdue il n'est plus de rancœur,

- « Et l'on sent, rayonnant d'une source profonde,
- « Une grande lumière éblouissante et blonde,
- « Comme si le soleil vous entraînait dans le cœur.

(1) Voir mon volume : *Poètes contemporains du Maine*, page 111.

SOUVENIR

- « Sous l'abat-jour de soie, oh ! qu'elle était jolie !
« Et quel charme j'éprouve, en évoquant depuis
« La douceur de ses bras caressants, pour appuis
« A mon front lourd de rêve et de mélancolie.
- « Dieu ! comme mon cœur bat : je l'aime à la folie,
« Et ma lèvre altérée a rencontré le puits,
« Le puits d'amour profond et candide, où je puis
« Boire la divine eau que jamais on n'oublie.
- « Onde mystérieuse, enivrante liqueur,
« Que son âme de vierge offre enfin à mon cœur,
« Las de tant de désirs aussi faux qu'éphémères !
- « Et je marche, craignant de m'éveiller soudain,
« Comme dans les bosquets d'un magique jardin,
« Où des arbres de songe ont pour fleurs mes chimères. »

Nous terminerons ici cette étude trop courte du jeune poète, non sans rappeler qu'il publia des strophes superbes pour le cinquantenaire de Chateaubriant. Mais, en général, il réussit surtout dans le genre gracieux. Son style alerte et coloré, où les images poétiques pullulent comme les fleurs dans un luxuriant parterre, le rattache à l'école de Béthuys, notre compatriote cité plus haut. C'est pourquoi nous avons pensé être agréable à nos Collègues, en leur faisant connaître ce charmant auteur — si prématurément disparu, — dont les cendres reposent en terre mancelle et dont les œuvres et le nom méritaient d'être signalés.

Hippolyte DAGUER.

Le Mans, 30 septembre 1907.]

VERS ANCIENS ET SONNETS NOUVEAUX

Par M. DAGUET, membre titulaire

UNE DÉCLARATION A VINGT ANS

Lorsque je vous vois rire avec votre compagne,
Vous que je suis rêveur, chaque jour, pas à pas,
J'en arrive à conclure — et le chagrin me gagne —
Que vous êtes moqueuse avec tous vos appas :
Avec votre regard qui fascine et me grise,
Avec votre front pur paré pour la candeur,
Avec vos lèvres sur lesquelles, folle brise,
Glisse le ris malin, cause de ma douleur !
C'est que vous êtes belle, et votre raillerie
— Je suis devin ici, car je n'en puis rien voir —
M'apprend que bien des fois, devant votre miroir,
Vous avez dû sentir, vous voyant si jolie,
Votre cœur battre d'aise et de coquetterie.
Et vous aviez raison. Ce sont de vrais trésors
Que la beauté, la grâce et tous les dons du corps.
Soyez-en fière, mais, je vous le dis, Madame,
Le corps est un fourreau dont le cœur est la lame,
Et le cœur doit briller comme l'étoile aux cieux,
Ce fanal du marin, qui réjouit ses yeux.
La beauté sans le cœur, c'est l'écrin sans la bague.
Je vous en prie ; — hélas ! peut-être je divague
Selon vous et pourtant j'ai toute ma raison : —
Riez moins, souriez : seul, le sourire est bon,
Seul, le sourire est doux ! à votre bouche rose
Lui seul pourra donner cet aspect de la rose

Prête à s'épanouir aux rayons du soleil.
Sur vos lèvres, par lui, dans un reflet vermeil,
Comme on voit au matin poindre la fraîche aurore,
On pourra voir bientôt votre tendresse éclore :
La tendresse a besoin d'accompagner l'amour
Qui, railleur, est fantasque et cruel tour à tour.
— Mais je vous importune, et vous devez maudire
Le rimeur ennuyeux qui proscriit votre rire :
C'est qu'hélas ! je vous aime et je me sens jaloux
Des trésors de beauté que je devine en vous...
Puisque vous êtes riche, ô soyez charitable !
Que votre doux regard pour moi se fasse aimable,
Que votre bouche n'ait plus son rire moqueur,
Et le soleil de Mai m'entrera dans le cœur !

1873.

L'ARBRE MORT

Marchant à pas distraits, l'âme toute pensive,
Je foulais d'un chemin le tapis verdoyant ;
Au bord de l'horizon, le soleil s'enfuyant
Avait pour mes regards une flamme trop vive,
Et je baissais le front, quand d'enivrants parfums
Glissant jusqu'à mon cœur vinrent mettre une trêve
A ces fatals pensers, visiteurs importuns,
Dont le dernier avec notre destin s'achève...
Alors je contemplai l'endroit délicieux
Où le hasard avait guidé ma course errante :
C'était un frais verger dont les arbres neigeux
Épandaient à l'entour leur haleine odorante.
D'invisibles oiseaux modulaient leurs chansons
Blottis non loin de moi dans le flanc des buissons.
J'allais me récrier, plein d'une douce extase,
Lorsque je vis soudain, sur le sol incliné,
Un pommier tout en fleurs mutilé par la base
Que l'ouragan sans doute avait déraciné !

Un frisson me saisit devant cette ruine ;
L'oasis à mes yeux disparut aussitôt :
Cet arbre foudroyé, gisant sur le coteau,
Réveilla jà douleur dormant dans ma poitrine.
De ce pommier fleuri j'eusse envié le sort !
Ses fleurs lui survivaient, décorant son front mort ;
Sa chute, ainsi couché, le rendait admirable.
Ah ! tel n'est pas l'amour outragé, misérable,
Qu'il faut ensevelir au plus profond du cœur
Sans espoir d'en voir naître, hélas ! la moindre fleur.
1873.

LE PRINTEMPS

Gentil renouveau, si cher aux poètes
Qui t'ont consacré de tendres chansons,
Saison des amours, des brûlants frissons
Qui troublent les cœurs et tournent les têtes
De nos jouvenceaux et de nos fillettes...
C'est toi qui fleuris les jolis buissons,
Les bois ténébreux, où merles, pinsons,
Rossignols divins placent leurs retraites.
Aussi, gloire à toi ! Les refrains d'oiseaux,
Les soupirs d'amants, la voix des ruisseaux,
Tout ce qui résonne, aime, vit, palpite,
Acclame ton nom, Printemps immortel,
Et le monde, qui par toi ressuscite,
Chante en ton honneur l'hymme universel !

L'AUTOMNE

Lorsque, parcourant les chemins déserts,
On voit les gazons pleins de feuilles mortes,
Et que, loin des bois, ont fui les cohortes
Des oiseaux chanteurs, craignant les hivers.

Lorsqu'on n'entend plus ni joyeux concerts,
Ni murmures, ni bruits d'aucunes sortes,
Adieu les espoirs ! les croyances fortes !
Déjà l'on se livre aux regrets amers.

Des arbres jaunis la langueur morose
A pourtant l'aspect d'une apothéose,
Aux derniers rayons d'un soleil pâli.

C'est la fin. Bientôt chassant leur couronne,
Le vent mugira, clamant l'hallali
Du farouche Hiver égorgeant l'Automne !

L'HOMME

Les regards brillants du feu des désirs,
L'homme adolescent sourit à la vie...
Rien ne peut calmer son ardente envie :
Il veut s'enivrer d'amour, de plaisirs.

Aromes des fleurs, baisers des zéphirs,
Il savoure tout ; son âme ravie
Du nectar d'Hébé, de fraîche ambroisie,
S'abreuve, ignorant chagrins et soupirs.

Il est au Printemps, l'âge des doux rêves,
Des joyeux espoirs, aux heures si brèves...
Il croit que ce temps durera toujours.

Mais l'Automne vient, semant la tristesse,
Chassant l'espérance avec les beaux jours,
Et l'homme déçu roule à la vieillesse !

Hippolyte DAGEUT

Novembre 1907.

INTERPRÉTATION CHIMIQUE ET GÉOLOGIQUE

De l'action du Radium

SUR LA COULEUR DES PIERRES PRÉCIEUSES

Par M. A. LECLERE, membre titulaire.

Dans une note intitulée « Contribution à la synthèse des pierres précieuses de la famille des aluminides », présentée à l'Académie des Sciences le 28 octobre 1907, M. F. Bordas a publié des observations qui ont obtenu un grand retentissement.

Cette note a fait connaître l'action du bromure de radium sur les cristaux naturels d'alumine anhydre désignés en joaillerie, suivant leur couleur, sous les noms de rubis, saphir, émeraude noble, topaze noble et corindon blanc.

Ces gemmes ne se décolorent pas sous l'action de la chaleur, tandis que soumises au voisinage du bromure de radium, même aux températures les plus basses, elles subissent une transformation progressive qui les amène finalement au jaune de la topaze, et arrive même à renforcer cette couleur lorsqu'elle existe naturellement au début de l'expérience.

On admet depuis longtemps que ces pierres précieuses doivent leur couleur propre à l'intercalation dans le réseau cristallin de diverses traces d'oxydes métalliques colorés, tels que les oxydes de chrome, de titane, de manganèse, ou même de fer.

M. Bordas estime que les résultats de ses expériences sont en désaccord avec cette opinion. Etant donné qu'on rencontre fré-

quemment des saphirs colorés partie en jaune et partie en bleu, et que d'autre part les corindons jaunes sont de beaucoup les plus communs, M. Bordas concluerait que les saphirs sembleraient subir dans le sol une modification très lente analogue à l'action du radium, et demande alors s'il faudrait admettre que ces pierres précieuses se trouvent dans des régions où le sol environnant possède une certaine radioactivité.

Ayant eu occasion d'étudier moi-même quelques-uns de ces gisements naturels, j'exposerai tout d'abord que la question met en cause simultanément la synthèse des pierres précieuses, leur analyse chimique, et leur genèse rattachée à la constitution géologique des roches qui les renferment.

La première reproduction de l'alumine cristallisée paraît remonter aux travaux de Gaudin en 1837 (1). Elle résultait d'une décomposition lente par voie ignée, appliquée à l'alun de potasse et qui lui enlevait progressivement l'acide sulfurique et la potasse.

On peut dès à présent constater qu'il existe des analogies profondes entre ce procédé et celui qu'un agent naturel pourrait réaliser sur les feldspaths, en leur enlevant lentement leur silice et leur alcali.

Ebelmen reproduisit ensuite vers 1851, non seulement les corindons, mais encore beaucoup d'autres pierres précieuses, qui d'ailleurs les accompagnent souvent dans la nature, en dissolvant l'alumine dans l'acide borique, puis en volatilisant ce dernier à la température des fours à porcelaine de la manufacture de Sèvres.

Sainte-Claire-Deville et Caron ont grandement perfectionné la méthode en faisant réagir le fluorure d'aluminium sur l'acide borique qui subit une décomposition progressive donnant naissance à l'alumine, tandis que le bore s'élimine à l'état de fluo-

(1) Je ne puis que renvoyer le lecteur à la leçon magistrale de M. Michel Lévy au collège de France, publiée le 15 mai 1908, par la *Revue générale des Sciences*.

rure gazeux. Beaucoup d'autres procédés par double réaction chimique ont ensuite fourni de l'alumine cristallisée.

Mais toutes ces découvertes n'ont abouti qu'à la production de cristaux de très petites dimensions jusqu'au moment où l'on a pu procéder à la fusion directe de l'alumine par les procédés de chauffage nouveaux dont on dispose maintenant, tels que le chalumeau oxyhydrique ou oxyacétylénique, la déflagration de mélanges solides contenant de l'aluminium ou du magnésium, et enfin le four électrique.

L'alumine liquéfiée cristallise par un refroidissement suffisamment lent.

Sur les indications de M. Verneuil, la production artificielle des corindons est devenue une industrie plutôt trop répandue, car elle parait laisser maintenant peu de bénéfice, le cours de ses produits ayant baissé jusqu'aux environs de 3 francs le carat, soit 15 francs le gramme. L'Europe envoie cependant des corindons artificiels jusque sur les marchés lointains qui monopolisaient autrefois le commerce des pierres précieuses naturelles. La reproduction est parfois si bien réussie qu'il existe des échantillons sur lesquels il est impossible d'affirmer une origine artificielle, tant les caractères cristallographiques sont semblables à ceux de la gemme naturelle. Souvent, cependant, des bulles de gaz plus ou moins microscopiques font reconnaître le produit industriel.

Dans tous les cas, le produit fabriqué reste toujours d'un éclat inférieur à celui des belles pierres naturelles. Il arrive en effet que, sans doute grâce à la lenteur et aux conditions spéciales de leur production, les saphirs et les rubis naturels présentent un arrangement cristallographique très complexe qui se traduit par un polychroïsme suivant l'axe cristallographique, ou par les plages de coloration différentes auxquelles fait allusion M. Bordas.

Il en résulte que les gemmes naturelles, du moins celles de belle qualité qui méritent seules le nom de pierres précieuses,

se défendent encore par un prix élevé contre la concurrence menaçante de la reproduction artificielle.

Ceci posé, s'il est un point bien acquis, c'est que toutes les colorations des pierres artificielles, dans toutes les méthodes de reproduction, s'obtiennent par addition d'oxydes métalliques, et principalement d'oxyde de chrome. Conformément aux observations initiales de Sainte-Claire-Deville et Caron, ce sesquioxyde, lorsqu'il est employé en forte proportion, communique à l'alumine sa couleur naturelle qui est d'un beau vert. On n'obtient d'autres couleurs qu'en l'employant en proportion très faible. En outre, comme l'indiquait Sainte-Claire-Deville, la coloration bleue exige une action réductrice accentuée.

Mais cette action réductrice n'est jamais absente dans nos procédés de chauffage. Comme on le sait maintenant, elle est seulement, suivant les cas, de puissance inégale, et son action se limite alors à petite quantité de matière.

Cette petite quantité peut n'être qu'une très faible fraction de l'oxyde métallique, si celui-ci est surabondant, tandis que la réduction globale peut être beaucoup plus avancée si l'oxyde métallique n'existe qu'à l'état de trace.

Si donc il est établi expérimentalement que l'oxyde de chrome donne en petite quantité une coloration bleue, et en grande quantité une coloration verte, il faut en conclure que la coloration principale, due à la partie de l'oxyde de chrome soustraite à l'action réductrice, est précisément une coloration jaune.

Puisque M. Bordas a maintenant découvert le fait que l'action du radium fait passer les saphirs naturels d'abord au vert, puis au jaune, il faut en conclure que l'effet du radium est rigoureusement parallèle à ceux d'une peroxydation interne qui serait appliquée aux oxydes métalliques contenus dans les pierres artificielles.

Les faits confirment donc l'attribution de la coloration des pierres naturelles à des traces d'oxydes métalliques.

L'assimilation de l'action du radium à une action peroxydante interne a déjà été présentée à l'Académie des Sciences le 8 octobre 1906.

Dans un travail intitulé : « Synthèse du quartz améthyste, et recherches sur la teinture naturelle ou artificielle de quelques pierres précieuses sous les influences radioactives », M. Berthelot exposait un phénomène inverse de celui que vient de signaler M. Bordas.

Tandis que le radium décolore le saphir, inaltérable à la chaleur, ce radium restitue au contraire une coloration violette au quartz améthyste, lorsque celui-ci a été préalablement décoloré par la chaleur. La même recoloration se produit non seulement avec le quartz, mais encore avec la fluorine, et aussi, comme on l'a constaté dans un grand nombre de cas, avec le cristal et le verre ordinaire. M. Berthelot a particulièrement signalé que, d'après ses propres expériences, la même recoloration peut se produire dans le cristal par une simple insolation prolongée. On sait d'ailleurs depuis longtemps que les radiations les plus réfrangibles du spectre sont absorbées par le verre. M. Berthelot attribuait ces phénomènes de coloration à la présence du manganèse. Comme ce métal se réduit par la chaleur à l'état de protoxyde incolore, tandis qu'il donne au contraire des sels colorés dans ses états supérieurs d'oxydation, l'effet du radium doit dès lors être attribué à une action peroxydante interne.

Je puis apporter à cette conclusion les résultats d'une étude que j'avais entreprise sur les améthystes de Bretagne, avant l'arrêt du laboratoire du Mans.

Tout comme les saphirs, le quartz améthyste présente des plages diversement colorées, parfois régulièrement distribuées suivant les lois d'une cristallisation complexe. Toutes les colorations se rencontrent associées dans un même gisement minéralogique. Elles comprennent non seulement le blanc et le violet, mais encore le vert et le noir, c'est-à-dire la gamme

complètes des oxydes intermédiaires du manganèse, depuis le protoxyde jusqu'au bioxyde. L'attribution de ces colorations au manganèse serait donc indiscutable si, dans l'opinion de certains minéralogistes, la présence de ce métal ne devait pas être considérée comme réduite à de simples traces, même douteuses. Cette opinion me paraît avoir été fondée sur des erreurs d'analyses, car en appliquant la précipitation directe de la silice que j'ai fait connaître antérieurement, j'ai trouvé dans le quartz améthyste jusqu'à un demi pour cent d'oxyde de manganèse.

On est donc définitivement conduit à considérer l'effet du radium comme une peroxydation interne, qui s'appliquant à des oxydes métalliques, décolore les saphirs bleus lorsqu'elle s'exerce sur l'oxyde de chrome, et recolore le quartz améthyste lorsqu'elle s'exerce sur l'oxyde de manganèse.

Mais faut-il conclure de l'abondance des corindons jaunes à la présence du radium dans les régions où on les rencontre?

La masse du radium, actuellement mise à la disposition de la science dans le monde entier reste encore bien faible pour permettre de transporter ses effets jusque dans le domaine de la géologie. La matière première reste toujours l'uranium, dont l'origine filonienne est incontestable. Mais si on conclut de cette origine filonienne à l'existence de réserves considérables de radium dans le noyau central du globe, on sort évidemment du domaine de l'expérience.

D'une part, l'existence d'une radio-activité particulière a été souvent constatée dans les eaux minérales.

Mais, d'autre part, les observations les plus récentes montrent que parmi les assises de l'écorce terrestre, c'est précisément dans les strates sédimentaires, supérieures normalement aux roches cristallines, que se rencontre la radio-activité la plus accentuée. On attribue même à cet excès de radio-activité superficielle certaines exagérations locales de température qui se sont manifestées dans les tunnels du Saint-Gothard et du Simplon, non pas sous de grandes hauteurs de terrain, mais dans des régions

voisines de la surface, et en l'absence de sources thermales.

Même, paraît-il, un échantillon d'argile rouge, provenant d'une profondeur d'environ 5.000 mètres dans l'Atlantique Nord, contenait seize fois plus de radium que la moyenne des couches ignées, et un spécimen de limon de globigérines, recueilli à une profondeur d'environ 3.640 mètres dans l'Atlantique Sud, surpassait à peu près six fois cette moyenne.

Ces faits tendent à confirmer l'hypothèse de sir John Murray, attribuant à la poussière cosmique la radio-activité des couches superficielles du globe (1).

Quant à l'origine des pierres précieuses de la famille des aluminides, elle se présente de deux manières complètement distinctes, suivant qu'on la considère au point de vue géologique ou au point de vue simplement minier.

En grande masse, et sous le nom d'émeri, l'alumine cristallisée, associée à la magnétite, apparaît dans des micaschistes, dûs au plus intense des métamorphismes de profondeur. A l'état sporadique, les corindons se rencontrent non seulement dans les micaschistes de la plupart des régions anciennes, mais encore dans les roches les plus variées, acides, basiques, et même calcaires, dont le caractère commun est d'avoir subi les transformations ignées les plus intenses, soit pendant, soit après leur mise en place dans l'écorce du globe.

Mais ces roches sont précisément les moins compatibles avec la présence du radium, l'effet de l'action thermique étant toujours l'expulsion des éléments filoniens qui comprennent l'uranium.

D'autre part, ces roches ne contiennent pas simultanément des corindons de toutes les couleurs. Les roches acides, comme celles qu'on rencontre en Bretagne et celles que j'ai pu examiner au Tonkin, ne fournissent guère que des corindons jaunes.

(1) Professeur Joly, de Dublin, in *Revue Univ. des Sciences*, 30 déc. 1907.

On sait que ces roches n'ont aucun caractère réducteur et que le fer y est tout entier à l'état de sesquioxyde.

Tout au contraire, les gemmes incolores ou bien rouges, bleues et vertes proviennent des roches basiques. C'est ce qu'on a pu constater très nettement dans la région comprise entre le Siam et le Cambodge, à l'est de Chantaboun, pays qui est devenu un des centres de production les plus importants dans ces dernières années (1).

Les colorations diffèrent encore suivant les gisements. C'est ainsi qu'à l'ouest de Chantaboun, la roche augitique encore en place renferme des cristaux de plusieurs centimètres de corindons colorés en vert foncé. Le bassin à l'est de Chantaboun ne fournit guère que des rubis. C'est sur l'autre versant de l'arrête montagneuse de la presqu'île cambodgienne que se trouvent les saphirs. Mais on sait depuis longtemps que le caractère réducteur, manifesté par l'oxydation incomplète du fer est précisément commun aux roches basaltiques et mélaphiriques.

L'examen de l'origine géologique des pierres précieuses confirme donc l'explication de l'altération de leur couleur par le radium, comme résultant d'un phénomène de peroxydation interne.

Il est, d'autre part, certain que les pierres précieuses naturelles présentent des traces d'une altération de ce genre ainsi que l'a signalé M. Bordas.

Les pierres brutes du commerce sont non seulement décolorées à leur surface, mais elles sont en outre arrondies par une usure mécanique très accentuée. C'est qu'elles ont longtemps subi l'action atmosphérique, jusqu'à décomposition complète de la roche encaissante. Elles ont été ensuite longtemps roulées, avant d'être comprises dans les dépôts alluvionnaires d'où on les extrait actuellement, tandis que les roches dont proviennent ces dépôts sont ou trop pauvres ou trop dures pour être acces-

(1) Voir « Five years in Siam, by H. Warington Smyth. » London, Murray, 1898.

sibles à l'exploitation minière. Dans les pays de production, tout l'art du chercheur de pierres précieuses consiste à reconnaître, dans les terrasses, parfois très épaisses, de dépôts torrentiels qui se rencontrent autour des roches basiques, les vestiges d'anciens remous favorables à la concentration locale de minéraux d'une densité voisine de celle des corindons. Etabli alors dans un endroit favorable, le mineur trouve d'abord des couches d'argile et de sable, puis un gravier contenant non seulement des corindons transparents ou opaques, mais aussi des spinelles et des grenats qui passent souvent comme sous-produit dans le commerce local, aux dépens de l'acheteur inexpérimenté. Audessous se trouve encore la magnétite témoin du caractère réducteur de la roche initiale, et enfin des galets témoignant de l'intensité du courant qui a été nécessaire à la séparation mécanique.

J'ai, d'autre part, constaté que les grands gisements de quartz améthyste exploités en Bretagne pour l'empierrement des routes proviennent manifestement de roches profondément altérées par l'action atmosphérique. Celle-ci s'exerce dans les filons jusqu'à plus de cent mètres de profondeur. On lui attribue depuis longtemps la genèse des remplissages de bioxyde de manganèse, qui disparaissent généralement en profondeur.

Que faut-il conclure de cet ensemble de faits ? sinon que la radiation solaire, emmagasinée dans l'atmosphère et dans les couches superficielles du globe, non-seulement peut être l'origine de transformations chimiques permanentes, mais aussi peut être, par un phénomène inverse de ces réactions chimiques, la source d'une exagération générale de la radio-activité à la surface de l'écorce terrestre ?

A. LECLERE,

Ingénieur en chef des Mines.

LES
PRISONS DU MANS

Sous l'ancien régime

Par M. DESCHAMPS LA RIVIÈRE, membre titulaire

I

S'il est, de nos jours, une branche de l'administration judiciaire qui ait particulièrement profité de la marche du progrès, c'est incontestablement le régime pénitentiaire. Avec une persévérance, qu'on ne saurait trop admirer, les philanthropes se sont efforcés d'atténuer de plus en plus la rigueur des lois répressives ; d'améliorer le sort matériel et moral des prisonniers ; de corriger ces âmes déformées par la pratique des vices, tout au moins de faire pénétrer dans ces consciences égarées quelques notions d'ordre et de bien, susceptibles de leur ouvrir tôt ou tard la voie à la régénération et à la réhabilitation. Ont-ils réussi, même dans la mesure la plus modeste ? Non, pourrait-on répondre, en présence de l'audace chaque jour plus stupéfiante des attentats perpétrés contre les personnes et les propriétés, en présence de l'armée, sans cesse grandissante, du crime qui se recrute hélas ! dans les rangs d'une jeunesse gangrénée jusqu'aux moelles, joignant, dans sa dépravation, à la science du malfaiteur chevronné la témérité de cet âge.

Quoiqu'il en soit, les maisons centrales sont devenues aujourd'hui de véritables refuges confortables, agréables comme celle

de Fresnes — la bonne prison ! — où les condamnés débarrassés du souci du lendemain coulent des jours exempts de nuages. S'il faut en croire une certaine presse, « il existe, en Allemagne, une prison encore beaucoup plus séduisante. Les *pensionnaires* se rendent visite les uns aux autres, passent l'après-midi à converser, jouent aux cartes, s'offrent mutuellement des rafraichissements, organisent de petites sauteries et des soupers fins. Les gardiens participent à ces agapes. On en rencontre dans les couloirs ou dans les cellules que de trop copieuses libations rendent peu propres à un service de surveillance efficace. . . »

Si nous passons de ces prisons d'aujourd'hui, converties par une exagération philanthropique en délicieuses retraites, à celles d'autrefois, il nous semble être en proie à un affreux cauchemar. Les légistes du temps, tout positifs qu'ils soient par tempérament et par état, nous les ont représentées avec un luxe d'images horribles capable de glacer le sang dans les veines.

Dans un commentaire de l'ordonnance de 1560 par un célèbre juriconsulte, on lit en effet, cette affreuse description : « Au lieu de prisons humaines, on a fait des fosses et spelunques plus obscures et hideuses que celles des plus venimeuses et farouches bestes brutes, où on les fait roidir de froid, enrager de maîefaim, hannir de soif et pourrir de vermine et de povreté, tellement que si par pitié quelqu'un les visite, on les voit se lever de terre humoureuse et froide, comme les ours des tannières, vermoulus, basanés, emboufis, si chétifs, maigres et défaits qu'ils n'ont que le bec et les ongles ». Une telle peinture ne semble-t-elle pas dépasser la vraisemblance ? N'est-on pas disposé à taxer son auteur d'exagération ? Cependant cette barbarie, que stigmatisent les légistes du temps de Charles IX, règne encore presque cent ans après dans les cachots de Vincennes et de la Bastille sous le règne du Grand Roi, malgré les progrès de la civilisation et l'adoucissement des mœurs. Il faut attendre la fin du xvii^e siècle pour voir pénétrer l'humanité, sinon dans la pénalité, car le droit criminel étant dominé par la volonté de

rendre le châtement exemplaire, d'intimider et non d'amender, les condamnations sont arbitraires et atroces, du moins dans le régime pénitentiaire. Honneur en soit à cette pléiade d'éminents jurisconsultes qui, sous la présidence de Pussort, oncle de Colbert, a préparé la fameuse ordonnance royale rendue en 1670 ! Des Déclarations ; des arrêts de règlement, délibérés toutes chambres du Parlement réunies, ont sagement expliqué, complété l'ordonnance royale sur la procédure criminelle.

Nous rapporterons les principales dispositions de ces lois en exposant le régime auquel étaient soumis les prisonniers manœuvres. Disons de suite qu'elles s'inspirent de sentiments profondément humains et témoignent du vif intérêt que leurs auteurs portaient au sort matériel et moral des prisonniers, à leurs besoins spirituels et temporels.

Du reste, en réglementant de la sorte, les légistes se conforment aux tendances de l'opinion publique. Le temps n'est plus, en effet, où les prisonniers, seuls avec leur misère, s'éteignaient dans l'isolement et le désespoir. Sans parler de la charité, toujours ingénieuse à tout braver pour assister les malheureux et leur porter des secours et des consolations, il est de mode maintenant de visiter les prisonniers. Gens haut placés, nobles personnages, dérobent une heure à leurs plaisirs ou à leurs affaires pour se livrer à cette œuvre de miséricorde. Le *Magasin Pittoresque* (année 1848, page 153), a publié une gravure représentant l'intérieur d'une prison au xvii^e siècle, d'après Abraham Bosse et qui caractérise cette mode à son début.

Deux couples de belles dames et de galants gentilshommes — l'un d'eux tenant en main une grosse bourse — portant les costumes du temps de la régence d'Anne d'Autriche, se sont fait ouvrir les portes d'une prison. Un détenu libre, couvert d'un vêtement déguenillé, le visage hâve et amaigri, mais finaud et avisé, s'offre au premier couple pour le piloter dans l'établissement. En face l'entrée sont des prisonniers : un tout jeune, le cou rivé au mur par un lourd collier ; auprès de lui, un vieil-

lard à longue barbe blanche, accablé par l'âge et les infirmités, à peine vêtu, est assis sur un banc de pierre. Le jeune montre le vieillard, implorant pour eux la pitié des visiteurs. Dans le fond du vestibule, un vieux prisonnier se soulève sur son grabat pour les examiner; sa physionomie semble hagarde et stupide comme si, pour la première fois, il voyait apparaître des étrangers. D'autres prisonniers se pressent à une étroite fenêtre grillée de massifs barreaux de fer.

Toujours fidèle observateur des mœurs de son temps, notre grand Molière — le contemplateur — achève de peindre Tartuffe sous les traits de l'homme charitable par excellence, en lui faisant dire à son *Laurent* :

« Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers
Des aumônes que j'ai partager les deniers » (1).

Les trois premiers actes de Tartuffe ont été représentés pour la première fois, à Versailles, le 12 mai 1664.

II

Emplacement de la « geôle du Mans ». — Composition des bâtiments des prisons royales : les cachots noirs et blancs, les herbes, la prison des Collecteurs, la chapelle, l'infirmerie, la chambre neuve pour les femmes. Étroitesse des prisons.

En 1448 et 1581, la « geôle du Mans » était tout naturellement accolée à la grande salle du Palais des Comtes du Maine, construite, croit-on, dès le x^e ou le xi^e siècle et où se tenait « L'auditoire et Juridiction » (2). La dite « geôle » couvrait une partie de la place du Hallay d'aujourd'hui.

(1) *Tartuffe*, scène II^e, acte III^e.

(2) Voir de R. Triger : *L'Hôtel de Ville du Mans 1471-1898*, page 15, avec plan du palais et de ses abords (Arch. municipales, 393). — Avec la plus grande obligeance, M. Robert Triger a bien voulu mettre à notre disposition le cliché du plan de l'Hôtel de ville et prisons après 1760, que nous reproduisons en le priant d'agréer nos sincères remerciements

La grande salle servait de salle des pas perdus pour les différents tribunaux. « A l'extrémité du côté du levant, à droite en entrant par la place Saint-Pierre, c'est-à-dire au même point qu'aujourd'hui, s'élevait un escalier en pierre établissant les communications avec les deux autres parties du palais. Les deux bâtiments en équerre, qui appuyaient au levant l'angle de la grande salle comme deux gigantesques contreforts, appartenaient, eux aussi, aux constructions primitives de l'ancien palais des Comtes du Maine. Aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, ils étaient exclusivement occupés par la magistrature ; au rez-de-chaussée par les salles de l'élection et de la chambre criminelle ; au premier étage, par la salle d'audience du Présidial et le parquet des gens du roi. Contre leurs murs extérieurs et le pignon de la grande salle du côté de la place des Jacobins *s'adossaient les prisons civiles et criminelles.* » Entre les murs de la Grande Salle et la rue du Hallai, des boutiques de quincaillerie, l'auberge du Coq-hardy, affermés au profit des domaines, régnaient dans toute la longueur *jusqu'à la porte des prisons.*

Voici maintenant en quoi consistaient les prisons (1) : « 1° En un corps de bâtiment de 33 pieds de longueur sur 26 de largeur hors d'œuvre, construit de murs joignant d'un bout, *du côté de l'occident, les bâtiments du palais*, distribué, au rez-de-chaussée, d'un corridor servant de guichet au dit bout du bâtiment, du côté du palais, pour l'entrée des prisonniers et d'une chambre à feu servant au logement du concierge des prisons ; et, au premier étage, d'une chambre à deux cheminées, une en chaque bout, *nommée la chambre des prisonniers civils*, avec grenier au-dessus, couvert en ardoises ;

Plus un second corps de bâtiment en retour à celui cy-dessus, *sur la cour de la chapelle*, joignant d'un bout le mur des Chambres criminelles et de l'audience, de 32 pieds de longueur

(1) Procès-verbal de description, devis, prise et estimation des murs, tours, portes, auditoire et prisons du Mans — B. 911, (Archives de la Sarthe).

sur 7 de largeur dans un bout et 10 dans l'autre dans œuvre, tant au rais-de-chaussée qu'à l'entresol au-dessus, distribué au rais-de-chaussée de deux prisons avec deux arcades au-devant formées en plombages, à claire voie ou à claire vue nommées les *Herses* avec 3 cachots noirs construits dans les dites *Herses*, dont un qui est dans le dit bout du côté de la chambre criminelle, de 7 pieds 10 pouces de longueur sur 3 pieds 8 pouces de largeur, dans œuvres ; et les deux autres chambres de chacune 11 pieds de longueur, dont l'une de 4 pieds de largeur et l'autre 3 pieds aussi dans l'œuvre ; et, à l'autre bout des dites *Herses*, se trouve un petit escalier de charpente pour exploiter l'entresol servant de prison pour les femmes, le dit entresol de 18 pieds de longueur sur 8 de largeur dans œuvre, et 5 pieds $1/2$ de hauteur sous solives ; le dit entresol n'est éclairé que par-dessus des arcades, ce qui donne très peu de jour ; et, au bout du dit entresol, au-dessus du dit premier cachot est un autre espèce de cachot nommé la *Basse fosse*, de la même longueur et largeur que le dit premier cachot ; plus au-dessus du dit entresol est une chambre à feu nommée LA PRISON DES COLLECTEURS, de 32 pieds de longueur sur 11 pieds $1/2$ de largeur dans le bout du côté du mur de la dite salle d'audience et 15 pieds $1/2$ dans l'autre avec un grenier au-dessus, le dit bâtiment construit de murs couvert d'ardoises ;

Plus une tour au bout et joignant les deux premier et second corps de 7 pieds de longueur sur chaque face construite de murs, dans laquelle est un escalier de pierres à noyau tournant servant à exploiter les premiers étages et greniers des dits deux corps ;

Plus une cour au devant des dits premiers corps et formée par les dits bâtiments et ceux du dit palais, la dite cour de 30 pieds en carré, dans laquelle il faut déduire les bâtiments cy après qui s'y trouvent construits ;

Scavoir : UNE CHAPELLE de 6 pieds, 4 pouces de longueur sur 8 pieds $1/2$ de largeur, construite de charpentes adossées au

mur du dit corridor pour entrer dans la dite chambre criminelle ; la dite chapelle au surplus avec une clairvüe en barreaux de bois tournés posés sur appuy au poutour de la dite chapelle, couverte en ardoizes en forme de cintre ;

Plus deux autres appartements servant au dit concierge, avec une cage d'escalier servant à monter à la chambre du conseil au dit palais ; les dits appartements et cage construits de charpente et adossés au mur du dit palais, de 6 pieds de largeur, dans la longueur de la dite cour couverte d'ardoizes en arpents ;

Plus un petit bâtiment en forme de tambour, adossé d'un côté au mur du dit second corps et de l'autre au mur de la dite chambre criminelle, le dit tambour servant de passage à l'entrée de la chambre criminelle, de 5 pieds $\frac{1}{2}$ de longueur sur 4 pieds $\frac{1}{2}$ de largeur, construit de charpentes couvert en ardoizes ;

Ensuite la cour des prisons, nommée le PRÉAU, qui a 48 pieds de large sur 59 pieds de longueur dans un côté et 34 pieds, dans laquelle est compris l'emplacement des bâtiments cy-après :

Un corps de bâtiment, qui ne forme aucune saillie sur la dite dernière cour et y donne seulement d'un bout et joint le susdit premier corps de bâtiment du côté nord, a 22 pieds de longueur sur 16 pieds de largeur et est construit de murs et couvert partie en ardoize et l'autre en bardeau et distribuée au rais de chaussée d'une chambre froide, et, au premier étage, d'une chambre à feu avec un grenier au-dessus, lequel dit bâtiment qui s'exploite par le premier corps fait partie aussi du logement du concierge ;

Plus un second corps de 24 pieds de longueur sur 10 pieds $\frac{1}{2}$ de largeur, compris dans la dite cour, adossé au mur du bout du dit second corps de la chapelle et à la cage de l'escalier de pierre qui fait saillie de 6 pieds $\frac{1}{2}$ sur 4 pieds $\frac{1}{2}$ dans un bout du dit bâtiment construit en colom-bage sur le devant, porté sous le dessous sur deux poteaux de charpente et des deux bouts dans les murs des dits bâtiments et

formant au rais de chaussée, une espèce de galerie pour se mettre à couvert de la pluie, un CACHOT NOIR construit de murs au bout de la dite galerie de 14 pieds de longueur sur 3 pieds 2 pouces de largeur dans œuvre, et, au premier étage, d'une chambre à feu nommée l'INFIRMERIE, et d'un petit cabinet froid au bout, grenier au-dessus couvert d'ardoizes en appentis;

Plus un troisième corps de bâtiment saillant aussi sur la dite cour du côté de l'orient, de 16 pieds sur 12 dans œuvre, construit de murs, couvert d'ardoizes; ...au rais de chaussée, un lieu de commodité et un cachot noir à côté, et au-dessus d'une chambre froide nommée LA CHAMBRE NEUVE POUR LES FEMMES;

Plus du même côté un quatrième corps de bâtiment adossé au mur de clôture et joignant, d'un bout, le mur du troisième bâtiment, et, d'autre bout, le dit mur de clôture en retour; construit sur le devant en charpente et madriers, couvert d'ardoizes en appentis, distribué de TROIS CACHOTS BLANCS; le dit bâtiment de 27 pieds de longueur et 11 de largeur, saillant aussi dans la dite cour.

Plus un cinquième et dernier corps de bâtiment aussi adossé au mur de clôture du préau du côté du nord et, d'autre bout, au même mur en retour du côté de l'occident, le dit bâtiment de 27 pieds de longueur sur 9 pieds 1/2 de largeur, construit de charpentes et de madriers sur le devant, et dans un des bouts couvert d'ardoizes en appentis, compris aussi dans la dite cour DISTRIBUÉ DE QUATRE CACHOTS ».

En résumé, « tous les bâtiments composant la prison étaient contenus dans un terrain de 86 pieds de longueur sur 43 pieds dans un bout et 50 dans l'autre de largeur, compris l'emplacement des bâtiments et l'épaisseur des murs de clôture. »

III

Le pilori ou poteau des halles. — Les fourches patibulaires ; leur emplacement à Pontlieue et leur description. — Procès contre certains particuliers coupables d'en avoir détaché des cadavres. — Résistance de l'opinion publique à l'application d'une loi inhumaine, et aux taxes prélevées par le bourreau sur le marché des Halles et de Saint Pierre ; sa supplique au Lieutenant criminel.

De la prison, il est tout naturel de passer aux instruments de supplice destinés aux criminels. Profitons de l'occasion que nous offre la visite et montrée du palais de Justice et de tous ses accessoires, effectuées en 1772, et dans laquelle nous avons puisé les précédents renseignements, et qui nous en fournira d'autres également intéressants, pour passer à l'examen du pilori et des fourches patibulaires. Ils évoqueront nécessairement la présence du bourreau qui nous apprendra lui-même qu'elles étaient, en grande partie, les sources de son traitement.

Le pilori ou poteau où les condamnés étaient attachés au carcan « était planté sur la place des halles. Il était à la charge des domaines de sa majesté. Le dit poteau avait 12 pieds de hauteur au-dessus du sol, six pieds enterrés sur un pied écarri. » Il était en bon état en 1772. Les experts déclarent que « pour sa propreté et sa conservation il convient qu'il soit repeint tous les ans ».

« Les fourches patibulaires étaient situées dans les landes et paroisse de Pontlieue, à une grande demie-lieue du Mans. Elles consistaient en 9 piliers de pierre de taille, rangés en forme de jeu de quille, posés sur une plate forme carrée, formée par un mur de 34 pieds de longueur, 4 pieds d'épaisseur et 6 pieds de hauteur sur les 4 faces, non compris les fondements, avec deux ouvertures de porte dans deux des faces, l'une du côté du nord

et l'autre du côté du sud où est un escalier de pierre dans la largeur de chaque porte pour monter sur la dite plateforme. Les 9 piliers carrés, dont le corps a 3 pieds de largeur sur chaque face, ont 13 pieds de hauteur, non compris leurs socles qui ont 2 pieds de hauteur et, le dessus de la dite plateforme sur 3 pieds 8 pouces de largeur de chaque côté formant une retraite de 4 pouces sur chaque face et une pointe qui s'élève au-dessus du corps des piliers de 9 pieds de hauteur sur 2 pieds en carré, construite pareillement en pierre de taille, et qui fait au total 24 pieds de hauteur que les piliers ont au-dessus de la plateforme avec 12 traverses de charpente correspondantes à chaque pilier de chacune 13 pieds et 6 pouces de longueur, sur 6 pouces d'écarrissage. »

Les experts « procédant à la visite des fourches, ont observé qu'elles sont en très mauvais état et tombent en ruine par vétusté ; que les murs de la plateforme sont corrompus et éboulés, que les piliers sont pareillement corrompus, coupés en différents endroits et hors de leur aplomb ; que deux sont tombés et que ceux qui restent ne peuvent plus subsister ; qu'il est nécessaire de les reconstruire en entier : » (1).

Après que les condamnés avaient expiré à la potence ou sur la roue, leurs corps étaient « portés par le bourreaux aux fourches patibulaires pour y demeurer jusqu'à consommation ». C'était une aggravation de peine dont la loi frappait les grands criminels. Mais ce supplice infligé aux cadavres dépassait le but que le législateur s'était proposé. Il éveillait la pitié, l'intérêt envers l'exécuté. Nous en avons trouvé la preuve dans un procès engagé, en 1729, par le procureur du roy en la sénéchaussée et siège présidial du Mans, contre certains particuliers qui avaient eu l'audace de détacher des fourches patibulaires les corps des défunts frères Jacques et René Grassin, et de les enterrer, ce qui est, dit le magistrat, « un attentat à l'autorité de la

(1) B. 911. Archives de la Sarthe.

justice et une infraction à la sentence du présidial méritant la répression la plus sévère ». Une enquête fut ouverte le 5 août 1729, à laquelle comparurent trois témoins.

Le premier, Christophe Legeay, bordager, demeurant AU LIEU DE VAUGUION, PAROISSE DE PONTLIEUE, déclara que, le 24 juillet, étant dans sa maison, il entendit, sur les 10 h. 1/2 du soir, passer deux ou trois personnes, dont l'une prononça : « Allons ! faisons vite ; nous n'avons que le temps ! » Le lendemain, il aperçut beaucoup de sang répandu sur la terre, dans le coin d'un de ses champs *près des fourches patibulaires*, et remarqua qu'il y avait de la terre fraîchement remuée. L'ayant touchée, il vit deux cadavres cachés dessous et n'aperçut plus *aux fourches* ceux qui y avaient été attachés deux ou trois jours auparavant. Il observa que les colliers où avaient été attachés les dits cadavres étaient fermés.

A la date du 13 août 1729, Marie Jobbé, cabaretière, déposa en ces termes : Le dimanche 24 juillet, sur les 8 à 9 heures du matin, le sieur Gourdin, portefaix, vint chez moi. Il me demanda un septier de vin et me dit, tout en buvant : que la veuve René Grassin l'avait envoyé chercher, afin de lui demander combien il exigerait d'elle pour détacher les cadavres de René et Jacques Grassin et les enterrer ; qu'il lui avait répondu ne pouvoir lui fixer un prix jusqu'à ce qu'il se fut abouché avec les gens qui pourraient l'entreprendre. . . Elle (la fille Marie Jobbé) lui dit qu'elle ne lui conseillait pas de pousser à faire ce coup et qu'il lui en arriverait malheur. Il lui répondit *qu'il ne craignait rien*, QUE LES GRASSIN AVAIENT SATISFAIT A JUSTICE ET AVAIENT DEMANDÉ A ETRE ENTERRÉS. Gourdin s'en alla et revint l'après-midi du même jour, avec deux particuliers que le témoin ne connaît que de vue ; que, pendant que ces hommes buvaient, elle entendit l'un d'eux dire : Qui est-ce qui le saura ? Le dirons-nous ? . . . Elle apprit le lendemain que les cadavres des Grassin avaient été enlevés, et, le mardi suivant, Gourdin était entré chez elle portant des égratignures et des marques de sang au visage,

elle lui dit : Malheureux, qu'as-tu fait ? Sors de chez moi ! A quoi Gourdin répondit : Le diable m'emporte si c'est moi ; l'affaire était achevée quand je suis arrivé ! »

Enfin, déposition de Marie Brindeau, dernier témoin : « Le dimanche 24 juillet, sur les 3 ou 4 heures du soir, étant à la porte de ma maison, la fille aînée de Grassin me dit en voyant passer Gourdin : Voilà un homme à qui ma mère voudrait bien parler. J'appelai Gourdin qui entra peu après chez la Grassin. Quand il repassa devant moi, il m'informa qu'il venait de faire marché avec la veuve Grassin, pour enlever des fourches les corps de ses fils et qu'il allait chercher du monde pour lui aider. A quoi elle répondit : qu'elle ne se mêlait point de cette affaire et qu'il eût à prendre garde à lui. Gourdin lui dit qu'il passerait chez elle, sur les 8 heures, avant d'y aller ; mais il ne revint point ce jour là. Le lendemain matin, étant à la fenêtre de sa chambre, laquelle est au-dessus de celle occupée par la veuve Grassin, elle vit venir chez cette dernière, Tironneau, courrier de la poste, et Lefebvre, maçon, lesquels demandèrent, en entrant, à être payés, en déclarant qu'ils s'étaient acquitté de leur tâche, et que la veuve Grassin leur compta le surplus de la somme de douze livres qu'elle était convenue de leur verser » (1).

Il semble, qu'à part la fille Marie Jobbé, qui, en qualité de cabaretière, placée plus directement sous la surveillance de la police et tenue dans ses intérêts à laisser éclater devant le juge enquêteur une bruyante indignation, les autres personnages mêlés directement ou indirectement à ce drame macabre, le considèrent comme naturel et n'en éprouvent ni horreur ni effroi. « *Je ne crains rien, s'écrie Gourdin, les Grassin ont satisfait à Justice !* » N'était-ce pas ce que pensait le peuple qui ne cachait plus son aversion pour une pénalité répugnante, débris d'une époque de barbarie qui devait, même au début du XVIII^e siècle, choquer étrangement ! Quand un fait est innocenté

(1) B. 1315. Archives de la Sarthe.

par les mœurs du temps, il cesse d'être un crime, même s'il reste toujours inscrit sous cette qualification dans une législation rétrograde.

Ce dégoût, qu'inspire au peuple une peine inhumaine, nous en retrouvons vingt ans plus tard un écho dans les pratiques employées par une catégorie de citoyens pour échapper au règlement qui leur impose l'obligation d'acquitter une taxe au profit du bourreau du Mans.

Voici en effet la requête qu'il adressa, le 31 juillet 1747, à M. le Lieutenant Criminel et MM. tenant le siège présidial, sénéchaussée et police du Mans :

« Supplie humblement Joseph Charpentier, propriétaire de l'office d'exécuteur des sentences criminelles des sièges et du ressort en dépendant, disant : que par votre règlement, du 3 août 1724, vous avez, entre autres choses, ordonné qu'il lui serait payé par charrette de fagots ou gros bois, qui serait exposé en vente au marché des halles de cette ville, 12 deniers ; que certains particuliers marchands de cercles, qui en font voiturier au dit marché, se prévalant de ce qu'il n'a point été parlé dans le tarif de cette espèce de bois, refusent de payer le dit droit de 12 deniers ; que d'autres particuliers refusent aussi de payer 6 deniers pour les paquets de fil à draps qu'ils exposent en vente au marché quoi qu'ils soient compris dans le tarif par l'article qui porte qu'il sera payé 6 deniers par charge d'homme, de marchandise exposée sous les halles ou dans la place ; que d'autres particuliers, pour éviter d'acquitter au suppliant les droits, qui lui appartiennent par charge d'homme ou de cheval affectent d'apporter leurs marchandises dans le marché de Saint-Pierre, telles que sont les œufs ou autres marchandises tant à cheval qu'à porte à col, afin de priver le suppliant de ses droits ; ce qui, lui étant très préjudiciable, il a été conseillé de vous donner la présente.

A ce qu'il vous plaise, MM., attendu la modicité des droits portés par nos règlements, *qui ne sont pas suffisants pour*

faire subsister le suppliant et sa famille : En interprétant vos règlements des 3 août 1724 et 18 août 1732, enjoindre aux particuliers, qui exposeront en vente au marché des halles des charrettes chargées de cercles, de lui payer 12 deniers par chacune charrette, 6 deniers par personnes qui exposeront du fil à draps, qu'il lui sera permis de percevoir les mêmes droits et ceux qui sont portés aux dits règlements pour leurs marchandises, telles que sont celles énoncées au tarif et en la présente requête, qui seront exposées au marché Saint-Pierre.

Et, attendu que la plupart des marchands, *sachant que le suppliant ne perçoit point son droit le jour du Lundi*, affectent de venir au marché ce jour, il vous plaise lui permettre de percevoir ses droits le dit jour du Lundi des dits marchands. » (1)-(2)

Les magistrats rendirent une ordonnance conforme.

IV

Incendie au palais et à la prison le 26 juillet 1720. — Irrespect du public envers le vieux palais des Comtes du Maine. — Un trait de dévouement conjugal : les commères de Coulaines. — Epidémie aux prisons en 1771, 1772, 1779 ; le rapport du docteur Vétillard au Bureau d'agriculture du Mans. — Visite et montrée des prisons ; conclusions des experts. — La Tour Vineuse et les prisonniers d'Almanza. — « Sortie » des prisonniers de la Tour Vineuse.

Jusqu'ici, les recherches sur la prison du Mans se bornent à nous révéler, ainsi que nous l'avons déjà dit, qu'elle est adossée à la grande salle du palais de Justice. Avec le XVIII^e siècle, les

(1) B 1336, Archives de la Sarthe.

(2) Jusqu'en 1776, le bourreau de Paris, M. de Paris, recevait 16 mille livres. Comme M. du Mans, il était autorisé « à porter ses mains immondes sur les denrées publiques... » *Mercier*. Les parisiens réclamèrent contre cet abus. Plus heureux que les Manceaux, ils obtinrent gain de cause. A partir de 1776, on alloua en compensation 18,000 livres à M. de Paris. Bien que « le petit peuple courût chez le bourreau chercher de la graisse de pendu », il abhorrait « ce fonctionnaire qui lui vendait le bonheur au rabais ». *Mercier*. Il ne lui pardonnait pas « d'être frisé, poudré, galonné, en bas de soie blancs, en escarpins, pour monter au fatal poteau. » *Mercier* : Tableau de Paris t. III, p. 272.

documents qui la concernent, sans être très nombreux, suffisent pour composer ce que nous appellerons son histoire. Le premier porté à notre connaissance a trait à l'incendie qui faillit dévorer le palais, le 26 juillet 1720.

Vers 6 heures du soir, on s'aperçut que le feu venait d'éclater dans le grenier rempli de paille situé au-dessus de la chambre des détenus civils contiguë aux chambres du Présidial. Informé en hâte, M. Samson de Lorchère, lieutenant général en la sénéchaussée du Maine et siège présidial du Mans se précipite en toute diligence sur le lieu du sinistre. Il trouve l'incendie « fort espris », le concierge Blondeau et les voisins paralysés d'effroi. Aussitôt il fit évacuer la prison, ordonna de sonner le tocsin et manda tous les charpentiers et couvreurs de la ville. Le procureur du roi, le lieutenant de la prévôté font transférer les prisonniers dans l'une des anciennes tours de l'enceinte, la Tour Vineuse. De la prison qui donnait d'un côté sur la rue d'Angoulfer et de l'autre sur le préau joignant la chapelle du Gué de Maulny, les flammes se communiquèrent à la chambre d'audience du présidial dont le toit dut être abattu du côté de la grande salle du palais. Le second bataillon du régiment de la Gervaisais, alors en quartier au Mans, fut requis tant pour prêter aide qu'à maintenir le bon ordre. Le Lieutenant général alla en même temps à Saint-Pierre-la-Cour demander que la chaise de Sainte Scholastique fut descendue et apportée processionnellement sur le lieu du sinistre, ce qui fut fait. A deux heures du matin, l'incendie était circonscrit et s'éteignait peu à peu.

Somme toute, si grave qu'il fut, le désastre ne justifiait pas les premières craintes. Le feu n'avait détruit que la chambre d'audience du présidial et partie des bâtiments des prisons. Des prisonniers n'avaient pas manqué de profiter du désordre de la nuit pour s'échapper, mais on était parvenu à les rattraper (1).

(1) B. 566. Archives de la Sarthe. Voir l'intéressante et dramatique narration donnée de cet événement dans son livre « *L'hôtel de Ville du Mans* » par R. Triger, 1898.

Les reconstructions nécessitées par l'incendie, tant aux bâtiments du palais qu'à ceux de la prison, sont achevées en 1727. Après avoir tenu pendant plusieurs années leurs audiences dans le couvent des Jacobins, les magistrats se sont enfin réinstallés chez eux. Mais, en leur absence, le public du quartier, grand et petit, s'était arrogé vis-à-vis le vieux palais des Comtes du Maine, certaines libertés que la réapparition du présidial, malgré la majesté et le respect qui environnent la Justice, fut impuissante à faire cesser. Il fallut que le Lieutenant général de la Sénéchaussée prit, en 1729, une ordonnance portant « défense à toute personne, sous peine d'amende et de prison, de venir soir et matin, comme l'habitude en avait été prise, faire aucunes ordures dans la salle du palais et d'y laisser aller jouer les enfants, qui cassaient les bancs et commettaient d'autres dégâts » (1).

Vingt ans plus tard, l'état du vieux Palais est lamentable. Pendant que les magistrats et les Echevins s'épuisent à solliciter des réparations des fermiers du domaine et que ceux-ci, mécontents de la dépense, projettent une restauration maladroite, qui navre toutes les compagnies, la prison, dont l'état n'est pas moins digne de pitié mais dont les locataires ne se plaignent point, et pour cause, devient le théâtre inattendu d'un trait de dévouement conjugal.

Le 21 mars 1749, M. Samson de Lorchère, lieutenant général et subdélégué du Mans, avait fait emprisonner le nommé Pierre, messenger du Mans à Ballon et à Mamers « comme rétentionnaire de deniers royaux et d'une somme de 600 livres pour la subsistance d'une compagnie de cavalerie du régiment de Liancourt en quartier d'hiver à Mamers. » Le lendemain, vers 2 heures de relevée, la femme du prévenu, escortée d'une multitude de femmes de Coulaines et des environs, se présente à la prison et demande à la concierge Blondeau, dont le mari est alors absent, la permission de voir Pierre. Celle-ci n'ose

(1) B. 380. Archives de la Sarthe.

repousser une demande honnêtement appuyée par autant de témoins. On va quérir Pierre. Il arrive au moment précis où un enfant de 15 ans, le petit François Guilfray ouvrait la porte d'entrée de la prison, afin de s'acquitter des commissions dont les détenus l'ont chargé. Pendant que la femme Blondeau est maintenue à distance, occupée, retenue par les malignes commères qui ont accompagné la femme de Pierre, celui-ci se jette sur Guilfray, l'écarte d'un coup de poing et veut s'élancer dehors. Leste, comme on l'est à cet âge, Guilfray saisit des deux mains l'habit de Pierre et crie de toutes ses forces : Au secours ! Mais les appels de l'enfant se perdent dans le tumulte glapissant de la foule qui masque la scène à la concierge ; Pierre repousse vigoureusement Guilfray et s'enfuit. Le coup fait, l'attroupe-ment se disperse. Comprenant un peu tard qu'on s'est joué d'elle, la concierge veut au moins se dédommager en arrêtant la femme Pierre. Celle-ci n'oppose aucune résistance. « On lui fournit une chambre et un lit, et elle s'en trouve contente. » Elle demeure en prison à la place de son mari qui, grâce aux complicités de ses amis de Coulaines, échappe à toutes les recherches (1).

En 1760, on se décida enfin à reconstruire par le pied, et sur nouveau plan, le vieux palais qui s'effondrait. « L'inauguration définitive du monument — notre hôtel de ville d'aujourd'hui — fut consacrée définitivement, le 22 novembre 1768, par la bénédiction de la chapelle » (2).

On n'avait pas touché aux prisons. Le seul avantage qu'elles retirèrent de la restauration du palais édifié à leurs côtés — que la postérité apprécie aujourd'hui — fut de figurer sur le plan d'ensemble des bâtiments que nous ont transmis les archives municipales (3).

Ce n'était pas seulement une faute contre l'humanité que de n'avoir pas profité de l'occasion qui s'était offerte de rénover

(1) B. 1441. Archives de la Sarthe.

(2) Triger (*L'hôtel de ville du Mans*) 1898, p. 40.

(3) Voir le plan donné par M. Triger, que nous reproduisons p. 409

les dépendances du palais en même temps que le palais lui-même, c'était encore une menace contre la santé publique.

En 1771, une épidémie « qui régnait dans la prison, devint contagieuse dans la ville » (1).

L'année suivante un des membres les plus autorisés du Bureau d'agriculture, fondé au Mans en 1761, M. Vétillard, docteur en médecine et associé du Bureau, informait la compagnie, à la séance du mardi 11 février 1772, de l'état « où se trouve à présent la maladie épidémique qui afflige les prisons royaux de cette ville depuis plusieurs semaines, laquelle y a fait périr plusieurs prisonniers et plusieurs personnes qui les approchent et les gouvernent par devoir et par humanité. Il en a rendu compte à M. l'Intendant qui a accordé des remèdes et des secours ; mais il a observé que tels qu'ils soient ils ne peuvent arrêter les progrès du mal, de l'empêcher de s'étendre en ville si l'on n'y diminue pas le nombre des prisonniers ; et au contraire si on continue d'en admettre de nouveaux qui, aussitôt entrés, gagnent le mal, lequel, à ce moyen, se perpétue et reprend de rechef aux guéris et aux convalescents. Enfin si on n'ordonne pas des changements considérables qui puissent tendre à purifier ce lieu infecté PLACÉ AU CENTRE DE LA VILLE. Elle serait, dans une saison un peu plus avancée, infiniment exposée si on n'apporte pas les plus prompts remèdes au principe du mal. Qu'il n'en parle à la compagnie comme chose de sa compétence mais générale et parce que tous les ordres de la ville y sont sérieusement intéressés. Pourquoi il a engagé messieurs présents à en conférer chacun avec leurs compagnies comme un des objets les plus intéressants pour toute la ville et pour l'humanité (2). »

Sans doute aucune des mesures proposées par le D^r Vétillard ne furent prises car, le 17 septembre suivant, les *Affiches du Mans* publiaient cet « avis intéressant l'humanité » : « La fièvre épidémique qui a régné, cet hiver, dans les prisons de cette

(1) Archives de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe. Procès-verbaux, année 1772.

(2) *Ibid.*

ville avec tant de vivacité vient de s'y manifester avec plus de fureur. Sur 75 prisonniers, 24 sont déjà attaqués du même mal, deux en sont morts, tous en danger et les autres menacés et sans secours suffisants. L'augmentation du mal est d'autant plus à craindre que la saison est plus propre à le perpétuer et à causer de grands et profonds ravages. Le nombre des prisonniers continuant d'augmenter la communication du mal s'étendra et serait le sujet des alarmes du public s'il ne mettait sa confiance dans la vigilance et la sage prévoyance de MM. les magistrats, ainsi que dans la charité de tous les ordres des habitants pour venir au secours de ces malheureux » (1).

Les magistrats ne demandaient pas mieux que de seconder les vœux du public. Mais que pouvaient-ils ? Il n'était pas douteux que la cause de l'épidémie, de son effrayante propagation résidât dans la défectuosité, l'exiguïté de la prison (2). Demeilleurs aménagements, des réparations, des constructions s'imposaient. Mais cela ne dépendait pas des magistrats, cela ne dépendait pas du roi ; cela dépendait du conseil de Monsieur, « de Monsieur fils de France, frère du roy, duc d'Anjou et d'Alençon, comte du Maine, du Perche et de Sénonches » à qui appartenait le palais et ses accessoires en qualité d'apanagiste du Maine. Or Monsieur, ou son conseil, passait non sans raison pour un propriétaire à l'oreille dure, difficile à mettre à l'œuvre et lésinant volontiers sur les dépenses quand on l'avait décidé à les consentir. Cette fois, il est vrai, les travaux offraient un tel caractère d'urgence ; ils étaient si impérieusement réclamés par le public affolé qui, avec le Dr Vétillard, considérait la prison comme un foyer d'infection et de contagion placé au centre de la ville, que, malgré

(1) *Les affiches du Mans* du 7 juin 1779. Collection de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe.

(2) Ce fut seulement sous Louis XVI qu'on se décida généralement à établir des prisons spacieuses qui émerveillèrent les contemporains. Caraccioli fit à ce sujet une pièce de vers où il manifesta son ravissement de cette nouveauté. En voici les deux premiers vers :

« Je l'ai baisé dix tois cet édit précieux

« Qui sur des malheureux étend sa bienfaisance..... »

son inertie habituelle, le conseil ne put se dérober aux responsabilités. Il donna donc ordre à une commission composée d'hommes de l'art de visiter les bâtiments « des prisons royaux » et de lui signaler les mesures à prendre.

La commission procéda à la visite et montrée à la date du 11 octobre 1772 et déposa immédiatement son rapport. Nous y avons déjà puisé la composition des prisons. Voici quelle en était la conclusion :

« Nous avons remarqué que les prisons sont en général dans le plus mauvais état, trop petites et trop resserrées. Il n'y a point assez d'air et celui qui y règne est empestiféré, ce qui occasionne des maladies épidémiques continuelles. Il y a même actuellement la moitié des prisonniers dangereusement malades, ce qui ne provient que de ce que les dites prisons ne sont pas assez étendues et de ce que les prisonniers sont en grand nombre dans un aussi petit terrain (422 mètres carrés). Les prêtres qui administrent les sacrements en ont essuié de très grandes maladies dont un est mort (1). Le médecin aussi qui s'est chargé de les faire médicamenter est aussi présentement très malade pour avoir fréquenté trop souvent les dites prisons, lesquelles sont si petites qu'on est obligé de renfermer jusqu'à 7 à 8 prisonniers dans chaque cachot, le nombre d'iceux étant d'environ un cent sans comprendre les civils, tels que ceux pour dettes, les deniers royaux et les corvées des grands chemins. Le nombre des dits prisonniers augmentera de plus en plus au moyen de ce que, par l'édit de 1771, il est permis à tous les seigneurs de faire le procès à tous ceux qui ont délinqué dans l'étendue de leurs juridictions et de les faire conduire dans les prisons de sa Majesté. Pour ces motifs, nous pensons qu'il est de toute nécessité de reconstruire en général et à neuf ces prisons dans un espace de

(1) Tarpin du Cormier, curé de St-Pierre-la-Cour, qui visitait les prisonniers, contracta l'épidémie et faillit en mourir. Son vicaire, Renou, émule de sa charité, succomba victime de la contagion. Le médecin Vétillard du Ribert donna, en cette circonstance, des preuves multipliées de zèle et de dévouement à la science et à l'humanité.

terrain plus étendu et d'en changer la construction pour leur donner plus d'air, plus de logement et par conséquent plus de commodité. Mais, en attendant leur reconstruction, *il est absolument nécessaire d'y faire provisoirement des réfections et réparations urgentes* vu leur mauvais état et leur peu de solidité pour contenir des prisonniers qui, à tous moments, trouvent le moyen de les fracturer et de s'échapper... » (1).

Mais le Conseil de Monsieur n'était pas si pressé. Ces réfections provisoires si urgentes, si indispensables, il se décida seulement à les entreprendre dix-huit mois plus tard, le 15 avril 1774.

A cette occasion, on transporta les prisonniers dans le bas de la Tour Vineuse où on les avait déjà écroués lors de l'incendie du palais. La Tour Vineuse était située entre la rue Saint-Placeau et les Bas-fossés. Elle tirait son nom de cette circonstance que les maisons qui l'avoisinaient à l'origine étaient des entrepôts de vins. Elle a été entièrement démolie en 1832.

En 1662, elle servait d'arsenal. Un procès-verbal dressé par autorité de justice, du 30 décembre 1671 au 15 janvier 1672 (2) mentionne « qu'elle présente une fente provenant de l'estonnement du canon qu'il est à propos de n'y point tirer sans nécessité par crainte de la faire crouler. » Ce logement assez peu sûr devait bientôt devenir le théâtre d'un drame sinistre.

En 1707, Berwick avait remporté sur l'archiduc Charles la victoire d'Almanza, qui rendit le royaume de Valence à Philippe V mais à la ville du Mans le déplaisir de recevoir à nouveau des prisonniers de guerre. Le gouvernement cependant n'eut été que juste en l'exemptant de cet honneur qui devait peu contribuer à faire bénir le succès des armes du roi. Pas de contrariétés en effet, de vexations de tout genre que le Mans n'eut essayées, de scandales dont il n'eut gémi du fait des prisonniers

(1) B. 911 : Procès-verbal de description, devis, prise et estimation des murs, tours, portes, auditoire et prisons de la ville du Mans. Archives de la Sarthe.

(2) Cité par Lepelletier dans son histoire, t. 1, p. 672.

espagnols incarcérés ici après Rocroi et Lens! On avait vu successivement le paisible couvent de l'Abbaye de Saint-Vincent mis à sac par les miliciens, la populace et les espagnols; un haut magistrat le sieur Amellon de Villarceau, s'oublier au point de battre publiquement un sergent de ville dans l'exercice de ses fonctions; le tribunal de l'Election s'insurger contre l'Hôtel de Ville et provoquer à Paris l'emprisonnement d'un échevin manceau; le roi « se plaindre au corps de ville du peu de soin qu'il avait des espagnols et lui enjoindre, sous peine d'encourir son indignation, de les bien traiter »; les prisonniers espagnols se livrer contre leurs hôtes aux pires violences; le clergé fulminer contre l'obligation de concourir aux contributions et de monter la garde; la ville s'endetter, exercer sur quelques citoyens des levées arbitraires et imposer — toujours pour la nourriture des étrangers — les taillables de près de 1300 livres (1).

Il ne restait plus qu'à déplorer maintenant des pertes..... irréparables; il est vrai que c'étaient les ennemis qui seuls allaient les supporter.

Toujours est-il, qu'en 1707, on interna dans la Tour Vineuse les prisonniers de guerre envoyés par le roi. On ne voulut pas en confier la surveillance à de vulgaires soldats. On se souvenait que le portier du Pont-Perrin et l'anspessade du Château avaient, en juin 1648, facilité la fuite de trois espagnols. Des officiers de la bourgeoisie furent désignés et chargés de les garder. Ils s'acquittèrent scrupuleusement de leur devoir. Les prisonniers de guerre ne s'échappèrent pas de la Tour Vineuse; mais le 23 février 1709, un incendie y éclata et 32 d'entre eux : 5 espagnols, 21 portugais et 6 anglais y périrent (2).

En 1772, « la Tour Vineuse, dont l'enceinte saillante aux murs de ville a 18 toises de circonférence, est couverte en ardoises en forme de pavillon. Elle est distribuée au rez-de-chaus-

(1) Extrait des registres des délibérations de l'Hôtel de Ville du Mans, par Cauvin, 1835.

(2) Cauvin, *ibid.*

sée d'une chambre à feu voûtée en plein ceintre et servant d'emplacement pour le corps de garde. Au premier étage est une chambre froide aussi voûtée; au second une chambre à cheminée voûtée pareillement avec grenier. Partie des murs sont corrompus et lézardés en différents endroits. Pour les réparer, il faut reprendre les lézardes et y faire environ 15 toises cubes de maçonnerie. A l'intérieur le rez-de-chaussée est en suffisant état » (1).

Les réparations furent-elles exécutées avant le 15 avril 1774, date du transfert des prisonniers de la prison ordinaire dans la Tour Vineuse? Nous lisons seulement dans les mémoires du Chanoine Nepveu de la Manouillère que « l'on posa double herse dans les murs épais de 11 pieds et que six hommes gardaient les prisonniers à la première porte » (2). Il ajoute que les prisonniers « sont bien mal » dans leur nouveau local.

Ceux-ci partageaient complètement cette appréciation; ils étaient tellement navrés à la pensée d'exposer « le conseil de Monsieur » à un remords éternel, s'ils éprouvaient le sort des espagnols, qu'ils s'empressèrent, 10 jours après leur arrivée, le 25 avril (3), « de sortir » ainsi que le rapporte ingénument l'excellent chanoine de la Manouillère qui, sans être expert en matière d'évasion, sentait que ce genre d'opération doit plutôt s'effectuer sans tambour ni trompette.

V

Règlement et régime des prisons royales du Mans. — Effrayante misère. — Bienfaisance de l'évêque de La Ferté et des Oratoriens. — La dame de charité des prisonniers. — *La soupe aux pauvres prisonniers.*

Pendant que les évadés de la tour Vineuse se dispersent dans toutes les directions afin de se soustraire plus aisément aux perquisitions; pendant qu'on hâte les travaux de la prison dans l'espoir de les ramener bientôt au bercail, consignons tous les

(1) B. 911. Archives de la Sarthe.

(2-3) *Mémoires* t. 1, p. 184.

renseignements venus à notre connaissance sur la vie à la prison au XVIII^e siècle, sur le régime pénitentiaire « des prisons royaux du Mans. »

Les chambres et les cachots clairs étaient ouverts à 7 h. du matin depuis la Toussaint jusqu'à Pâques, et à 6 h. depuis Pâques jusqu'à la Toussaint. Les prisonniers étaient renfermés à 6 h. du soir depuis la Toussaint jusqu'à Pâques, et à 7 h., depuis Pâques jusqu'à la Toussaint. Tous les jours un prêtre (1) disait la messe dans la chapelle de la prison depuis la Saint Rémy jusqu'à Pâques à 9 h. et la prière du soir à 4 h. et, depuis Pâques jusqu'à la Saint Rémy, la messe à 8 h. et la prière du soir à 5 h. Les geôliers devaient y faire assister tous les prisonniers tant hommes que femmes, de quelque condition qu'ils fussent, et empêcher qu'aucune personne vague ou se promène pendant le service divin. Défendu aux geôliers et cabaretiers des prisons de recevoir dans leurs cabarets qui que ce soit pendant ce temps-là. Les Dimanches et fêtes, durant la messe, le sermon et les vêpres, les geôliers fermaient toutes les chambres et cachots, même celles de la pension, et ne laissaient entrer aucune personne dans la prison pendant ce temps. Eux, non plus que les cabaretiers, ne pouvaient vendre ou fournir aucuns vivres ou boissons avant la messe et durant tout le service divin.

Il y avait, comme on l'a vu, plusieurs catégories de prisonniers : d'abord les prisonniers civils, c'est-à-dire pour dettes envers le roi, les seigneurs ou les particuliers. Ils jouissaient d'une grande chambre à deux cheminées. Puis les collecteurs c'est-à-dire les percepteurs malgré eux de l'impôt qui, n'ayant pu le faire rentrer, avaient été saisis par les receveurs des tailles et incarcéré sur leur ordre. On leur avait affecté, sans doute en forme de consolation, une belle chambre à feu, une des plus

(1) Cette humble fonction fut exercée, pendant près de dix ans, par un ecclésiastique qui a laissé chez ses contemporains le souvenir d'une grande vertu unie à une charité inépuisable : Pierre Louis Desportes de Linières, chanoine de la cathédrale, décédé à l'âge de 31 ans, le 15 novembre 1783. Les affiches du Mans ont fait son éloge en français et en latin.

aérées, appelée de leur nom : *la prison des collecteurs*. Enfin les prisonniers criminels étaient enfermés dans des cachots noirs ou clairs, quelquefois dans des chambres lorsqu'ils étaient trop nombreux.

Quant aux femmes, elles occupaient à l'origine un entresol, pièce si peu éclairée qu'on avait dû leur en réserver une autre appelée *la chambre neuve pour les femmes*. Elles ne pouvaient parler aux hommes que par les fenêtres de leurs chambres en présence du geôlier. Elles avaient la liberté d'aller sur le préau (58 pieds de long sur 48 pieds de large) tous les jours de midi jusqu'à 2 h. et pendant ce temps là les hommes restaient renfermés.

Lorsqu'un prisonnier arrivait dans la prison ou passait d'un cachot noir dans un cachot clair, il était obligé de le tenir propre et nettoyer jusqu'à ce qu'il survint un autre prisonnier. Les geôliers avaient l'ordre de mettre ensemble les gens d'honnête condition et de faire en sorte que chacun, suivant son ancienneté, eut la chambre ou la place la plus commode. Défense était faite aux anciens prisonniers d'exiger des nouveaux venus, de l'argent, des vivres ou autres choses, sous prétexte de bien-venue, chandelle, balais et généralement sous quelque prétexte que ce put être, quand même il leur serait volontairement offert, ni de cacher leurs hardes, ou les maltraiter à peine d'être enfermés dans un cachot noir pendant 15 jours et d'être placés ensuite dans une autre chambre ou cachot pour y servir comme les derniers venus et d'être punis exemplairement. Les prisonniers devaient dénoncer ceux de leur chambre ou cachot qui juraient le Saint nom de Dieu ou commettaient des exactions ou violences, à peine d'être punis comme complices et les geôliers et guichotiers s'en enquérir soigneusement et en donner avis à l'instant au procureur du roi, à peine d'être privés de leur commission. Aucune communication n'était permise aux prisonniers enfermés dans les cachots noirs ; il n'était pas souffert qu'il leur fut donné aucunes lettres ou billets.

Les geôliers et guichetiers devaient visiter tous les matins les prisonniers enfermés dans les cachots et aviser le procureur du roi ou ceux des seigneurs de ceux qui seraient malades afin qu'ils fussent visités par les médecins et chirurgiens ordinaires de la prison. S'il était besoin, les malades étaient transférés dans les chambres, et, après leur guérison, ramenés dans leurs cachots.

On fournissait seulement aux prisonniers accusés de crimes et aux indigents du pain, (1) de l'eau et de la paille aux dépens du domaine du roi ou des Seigneurs Hauts-Justiciers. Mais les prisonniers qui n'étaient pas enfermés dans les cachots et qui avaient de l'argent pouvaient se faire apporter de dehors des vivres ou les autres choses qui leur étaient nécessaires, ou bien les acheter au geôlier.

Les prisonniers, qui couchaient sur la paille, n'acquittaient aucun droit d'entrée ni de sortie de la prison, mais seulement un sol par jour au geôlier, qui était tenu de leur fournir de la paille fraîche et de vider et brûler toute la vieille, les premiers et quinzièmes jours de chaque mois pour les cachots noirs (2).

Ceux qui voulaient coucher dans les chambres et dans des lits payaient 10 sols pour l'entrée en prison, autant pour la sortie et 5 sols par jour s'ils couchaient seuls et chacun 3 sols, s'ils couchaient deux dans un même lit, et les geôliers leur fournissaient des draps blancs de 3 semaines en 3 semaines en été et tous les mois en hiver.

Les prisonniers qui étaient à la pension ou table des geôliers et couchaient seuls dans un lit payaient au plus 3 livres par jour, sans aucun droit d'entrée et de sortie. Et s'ils voulaient avoir

(1) « Enjoint aux substituts du procureur général et aux Procureurs des Hauts-justiciers d'avoir attention à ce que le pain soit fourni aux prisonniers, de bonne qualité et du poids d'une livre et demie au moins par jour » *Nouveau style du Châtelet* liv. IV, tit. VII. Règlement du 1^{er} septembre 1717 pour les Prisons des Provinces.

(2) Il y avait à la porte de la prison un cercueil banal pour les pailleux auxquels on n'accordait qu'un linceul.

Le cercueil banal de la prison du châtelet, dit Mercier, servait depuis plus de 80 ans. Les pailleux l'appelaient *la croûte de pdté*.

une chambre à eux seuls, ils payaient 20 sols de surplus si elle était à feu et 15 sols si elle n'avait pas de cheminée. Ils étaient servis par les domestiques du geôlier et recevaient une chandelle par jour pour chaque chambre..... (1)

Par une déclaration, en date du 19 janvier 1680, le roi avait pris sous sa protection les prisonniers civils et édicté les prescriptions suivantes de nature à sauvegarder la liberté et la vie des infortunés débiteurs :

« Défense à tous huissiers d'emprisonner aucun de nos sujets pour dettes sans consigner entre les mains du geôlier la somme nécessaire pour la nourriture du prisonnier pendant un mois, à peine d'interdiction, à raison de 4 sols par jour ; défense aux geôliers de recevoir aucun prisonnier pour dettes que les sommes mentionnées ne leur aient été délivrées, à peine d'être contraints en leur nom de les payer au prisonnier comme s'ils les avaient reçues. Ils se chargeront desdites sommes qu'ils remettront tous les deux jours entre les mains des prisonniers pour être employées à l'achat de leur nourriture. Après l'expiration des premiers quinze jours du mois pour lequel la somme alimentaire du prisonnier n'aura point été versée, le juge, commis pour la visite des prisons, ordonnera l'élargissement du prisonnier sur sa simple réquisition motivée sans autre procédure, pourvu que les causes de l'emprisonnement n'excèdent point 2000 livres... Le prisonnier, qui aura été une fois élargi à faute de payer, ne pourra être une seconde fois emprisonné à la requête des mêmes créanciers pour les mêmes causes qu'en payant, *par eux*, les aliments par avance pour six mois » (2).

Cette déclaration avait été un bienfait pour les prisonniers

(1) Règlement général pour les prisons, 11 février 1690. *Journal des audiences du parlement*, livre V, par Nicolas Nupied, av^o tome IV^e depuis 1685 jusqu'à 1701.

(2) Déclaration du roi en date du 19 janvier 1680, enregistrée au Parlement. *Journal des audiences du Parlement*, livre V, T. IV.

En 1783, le comte Jacques de Tilly, âgé seulement de 31 ans, mais jouissant déjà de la réputation d'un vieux dissipateur, voyait ses créanciers saisir ses revenus. Ils s'apprétaient à vendre ses biens et parlaient même

pour dettes. Elle les avait arrachés au péril de mourir de faim dont les menaçait l'avarice de leurs créanciers. Mais elle leur assurait un tel minimum de crédit alimentaire (4 sols par jour), que ceux qui ne possédaient pas quelques ressources ou ne recevaient pas quelques secours, devaient, à l'instar des prisonniers criminels, réduits au pain et à l'eau, rapidement s'étioler, s'affaiblir, contracter de graves maladies. D'où les épidémies sans cesse renaissantes dans ce milieu empli de miasmes délétères qui portaient le mal jusque dans la ville.

Contre cette misère navrante, la charité privée s'exerçait avec une activité inépuisable. Les plus hauts personnages de la province avaient donné l'exemple. Au xvii^e siècle, l'évêque du Mans, Emeric Marc de la Ferté « n'oubliait pas les prisonniers. Il les assistait de ses aumônes et les visitait en personne. Il s'informait de leurs affaires avec une affabilité qui les gagnait presque toujours ; il les consolait, les exhortait à user chrétiennement de leurs peines ; aux criminels il inspirait des sentiments de repentir, et aux détenus pour dettes, il donnait de l'argent et les aidait ainsi à se libérer » (1).

D'après une fondation anonyme du 4 avril 1725, les Oratoriens faisaient chaque semaine une instruction religieuse aux prisonniers (2).

Les pauvres prisonniers possèdent une vivante providence dans leur dame de charité, choisie parmi les personnes les plus considérées et les plus zélées. Elle s'occupe d'eux avec un soin maternel. Elle provoque les aumônes en leur faveur, les centralise et s'en sert pour adoucir le sort des plus abandonnés. C'est elle qui est l'intermédiaire entre les prisonniers et leurs parents et amis ; c'est elle qui sollicite l'indulgence et la pitié des juges en

d'attenter à sa liberté. Ils furent prévenus par un Manceau, M. de Saint-Victor, qui fit enfermer Tilly pour une dette de 3000 fr. Le futur polémiste des *Actes des Apôtres* et de la *Feuille du Jour*, le futur auteur des *Mémoires*, eut la chance de recueillir la succession de sa grand-mère qui, bien à point, lui ouvrit les portes de la prison.

(1) *Histoire de l'Église du Mans*. Dom Piolin. Tome 6^e p. 179.

(2) *Ibid.* T. 6^e p. 98.

faveur du repentir et obtient les secours inattendus qui permettront à un débiteur de désintéresser ses créanciers et de rentrer au sein de sa famille éplorée.

Elle a sa libre entrée dans les « prisons royaux », et à chaque installation d'un geôlier, il est enjoint à celui-ci par le lieutenant particulier, qui procède à cette opération, de porter honneur et respect à Madame.. dame de Charité des prisonniers. En 1771-72 et quand l'épidémie reparut en juin 1779, c'est madame Françoise Becirard, veuve du feu sieur Augustin-Charles le Marié, vivant docteur en médecine, demeurant près la Cigogne, qui exerce ce dévoué ministère. Elle se hâte d'informer, dans les *Affiches du Mans* (1), les âmes charitables qu'elle recevra leurs aumônes. « Elle prendra jour de concert avec les personnes qui auront la pieuse intention *de donner la soupe* aux prisonniers d'autant plus dignes de commisération que, dans leur grand nombre, il est probable qu'il s'y trouve des innocents et d'autres détenus pour des causes légères. Ceux qui désirent faire leur aumône en argent et la tenir secrète, peuvent la déposer dans le tronc dont l'ouverture se trouve à l'angle du mur de la prison qui tend de la place du Gué-de-Maulny à celle des Jacobins. »

Il est en effet dans l'usage, au Mans, à cette époque, d'offrir aux prisonniers un repas sinon somptueux du moins très-substantiel. Le 29 Juillet 1772 M. de la Manouillère inscrit dans ses mémoires : « Ma mère leur a fait servir à diner. Ils étaient 54 ; il y avait 23 livres de viande et 4 pains de 12 livres, pain michard » (2).

Et à nouveau, le 5 novembre 1774 : « Ma mère a donné la soupe aux prisonniers : il y avait 50 personnes. On s'est procuré 30 livres de bonne viande à Saint-Georges et 4 pains de 12 livres » (3).

(1) *Affiches du Mans* du 7 juin 1779. Collection de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe.

(2-3) *Mémoires*, T. I, p. 138, T. I, p. 298

VI

L'office de geôlier, garde-concierge et greffier des prisons; la chancellerie de Monsieur. — Serment prêté par le geôlier et son installation solennelle; règlement commun aux geôliers et guichetiers. — Complot formé dans la prison.

Par acte attesté par M^{es} Faribaut et Chevallier, notaires au Mans, Charles Blondeau « bourgeois demeurant en cette ville », achète, le 30 janvier 1751, « l'office de garde-concierge et greffier des prisons pour en jouir avec les fruits, profits, émoluments, gages, franchises, privilèges et immunités qui y sont attribués, à la charge de s'y faire recevoir à ses frais et de payer à la dame Veuve Renaudin la somme de 2000 livres pour le prix principal du dit office remboursable à sa volonté et cependant l'intérêt à raison de 100 livres par an, à commencer du jour de sa réception » (1).

Blondeau adresse aussitôt une supplique à M. le lieutenant général Samson de Lorchère, afin « d'être reçu dans l'exercice du dit office ». Le Procureur du roi ouvre une enquête sur « le suppliant ». Deux témoins déposent que Blondeau est de bonne vie et mœurs, de la religion Catholique, Apostolique et Romaine. M. Samson de Lorchère rend alors une ordonnance en vertu de laquelle il reçoit Blondeau en qualité de geôlier, « après avoir ordonné que la conciergerie demeure garante, à l'exclusion de tous créanciers, des dommages-intérêts et délits, qui pourraient être commis par Blondeau pendant qu'il sera propriétaire, garde-concierge et greffier des prisons » (2).

A partir de 1774, c'est en vertu d'une commission expédiée dans la chancellerie de Monsieur, que le candidat geôlier qui a traité, peut entrer en fonction.

Il prête serment devant le procureur du roi « de se bien et fidèlement comporter dans sa charge, et de veiller si exactement

(1) B. 681. Archives de la Sarthe.

(2) B. 681. Archives de la Sarthe

sur les prisonniers qu'il n'en pourra résulter aucun inconvénient préjudiciable au bien du public, de tenir un registre sur lequel les prisonniers seront écroués, de garder et observer les ordonnances royaux, ensemble les ordonnances et règlements rendus sur la geolle du Mans » (1).

Il est ensuite solennellement installé par un magistrat du présidial.

Le 10 octobre 1781, le lieutenant particulier se transporte dans les prisons accompagné de Guillaume Jacques Guilbert « à l'effet de l'y installer aux lieu et place de Jean François Lemercier, précédent geôlier et concierge des dites prisons, et faire remettre par lui au dit Guilbert les registres, ensemble les clefs, fers et ustensiles à l'usage des prisons. Et y étant arrivé avec le dit Guilbert, accompagné d'une garde des dragons du régiment de Monsieur, et entré dans la chambre de la geôle, y avons trouvé Lemercier, auquel on a déclaré le sujet de notre transport, à quoi il nous a répondu qu'il savait le respect et l'obéissance qu'il devait aux ordres de Monsieur, et que, dans tous les temps, il fera tous ses efforts de s'y conformer. Ensuite ayant déclaré la nécessité de remettre présentement à Guilbert, en notre présence, toutes les clefs des dites prisons, ainsi que les fers, enclumes et autres ustensiles nécessaires pour la détention des différents accusés qui y sont, ainsi que les registres à l'usage des prisons, Lemercier nous a incontinent représenté un gros paquet de clefs, au nombre de 74, suivant qu'elles lui avaient été remises par J. Bardou, son prédécesseur. Après les avoir comptées, nous lui avons enjoint de faire l'essai de toutes les dites clefs dans les serrures qui leur sont propres, et de conduire Guilbert dans tous les endroits des prisons où l'on fait usage des clefs et de lui distinguer chaque clef de chaque porte et fenêtre et après lui avoir montré les dites portes et fenêtres chacunes séparément.

Le dit Guilbert nous a déclaré que les clefs vont à toutes les

(1) B. 1036

serrures. Il s'en est saisi suivant nos ordres. Ensuite Lemerrier a conduit Guilbert dans toute la dépendance des prisons, et, à leur retour, Guilbert nous a encore déclaré que dorénavant, il serait en état de faire usage des dites clefs ayant pris une parfaite connaissance du local.

Cette opération faite, Lemerrier nous a représenté 3 registres de nous cottés et paraphés au haut de chaque feuillet d'yeux par première et dernière. L'un concernant les emprisonnements et recommandations ; les élargissements et décharges des prisonniers civils contenant 100 feuillets et écrit jusqu'au folio 23 verso et jusqu'à la moitié de la page concernant l'emprisonnement de Jeanne Blanchet, ^{le} Le Rouge, de la paroisse du Crucifix de cette ville, le dit emprisonnement signé de Le Blay et Sublard, huissiers et de Rouillard, requête duquel la femme Blanchet avait été emprisonnée ;

Le second contenant 100 feuillets et écrit jusqu'au folio du dit centième feuillet, le dernier érou du dit registre concernant l'érou des Nommés Digoin et Noël Normand, tous les deux déserteurs, conduits de brigade en brigade jusqu'à Dunkerque.

Le 3^e registre aussi contenant 100 feuillets de nous cottés et paraphés, le 14 juin 1780, ... le dernier érou du dit registre concernant l'emprisonnement de François Rabouin, *évadé du carrosse*, en date du 3 du présent mois et an.

En outre Lemerrier nous a représenté *des fers de différentes espèces pour assujétir les prisonniers dont il se trouve 8 paires de fers à boulons, tous de gros calibre et 8 paires de petit calibre ; dix paires de chaînes tant bonnes que mauvaises et trois colliers avec leurs chaînes*, six paires de menottes sans cadenas. Les quels dits cadenas, étant compris dans notre procès-verbal du 18 avril 1779, Lemerrier sera tenu remplacer. Plus Lemerrier a représenté une enclume pour enfermer les prisonniers.

Ensuite avons présenté Guilbert aux prisonniers auxquels avons annoncé, *à haute et intelligible voix*, qu'il avait été commis pour remplir les fonctions de geôlier tant et si longtemps

qu'il plaira à Monsieur et leur avons enjoint, sous les peines qu'il appartiendra, de le reconnaître en cette qualité et de lui obéir et d'avoir pour lui toute la considération convenable, ce qu'il ont promis faire.

..... Et, après avoir exécuté tout ce qui nous a paru nécessaire pour le service des prisons, avons ordonné à Guilbert, que nous avons laissé dans icelles, de se conformer exactement au serment qu'il a prêté devant nous, ce qu'il a promis.

Et l'avons mis en possession tant des registres, clefs, fers, cadenas que de l'enclume. En outre Guilbert s'est obligé, sous l'affectation et hypothèque de tous ses biens meubles et immeubles présents et futurs, de nous représenter toutefois et quantes qu'il en sera par nous requis, même par corps, comme dépositaire de biens de justice, les dits registres, clefs, fers, comme également dépositaire de tous les prisonniers portés sur les registres (1). »

Le géolier se charge de recruter son auxiliaire, le guichetier, de la conduite duquel il demeure responsable. De temps à autre son choix laisse gravement à désirer et le lieutenant criminel prononce un blâme sévère : « Faisons injonction à tous concierges des prisons de notre ressort de ne se servir à l'avenir pour guichetiers que de gens de bonne vie et mœurs, de la probité desquels ils se feront certifier, comme aussi de veiller exactement à ce que les dits guichetiers n'aient aucune communications suspectes avec les femmes ou filles détenues ès-dites prisons, et de se conformer aux dits arrêts et règlements concernant les géoliers et guichetiers, à peine d'être poursuivis suivant la rigueur des ordonnances » (2).

Nous avons vu que le géolier tenait buvette et restaurant. Il pouvait en résulter de graves inconvénients. Dans une pensée de lucre, afin de doubler ses bénéfices, il pousserait ses pension-

(1) B. 1036. Archives de la Sarthe.

(2) Sentence criminelle contre Allard et autres. Maine 815 en placard, bibliothèque du Mans. 4 mai 1775.

naires à consommer des boissons ou tenterait de les tromper sur la qualité des vivres, sans s'inquiéter de nuire à leur santé et au bon ordre qu'il était chargé d'assurer.

Le règlement du 11 février 1690 « défend aux geôliers et guichetiers de laisser les prisonniers prendre du vin et de l'eau-de-vie par excès, et de leur vendre aucune marchandises ou denrées qu'elles ne soient des poids, mesures et qualités requises par les ordonnances de police ».

Le même règlement met à l'abri des importunités, des exactions des guichetiers, les prisonniers, les visiteurs appelés par la curiosité ou l'esprit de charité : « Fait défense aux guichetiers, à peine de restitution du double et d'être privés pour toujours de leur emploi, d'exiger, demander ou accepter aucune chose en quelque manière et sous quelque prétexte que ce soit, tant des prisonniers alors qu'ils entrent ou sortent de la prison, ou montent pour l'instruction et le jugement de leur procès que de la part de ceux qui les amènent, écrouent, recommandent ou déchargent, les viennent visiter, leur font des aumônes ou les délivrent par charité. »

Il protège enfin les détenus contre la brutalité de leurs gardiens : « Défense, à peine de punitions exemplaires, aux geôliers, guichetiers, cabaretiers des prisons, d'injurier, battre ou maltraiter les prisonniers, de les mettre dans les cachots noirs ou de leur attacher les fers aux pieds. » Ils n'infligeront cette dernière peine que si elle est ordonnée par mandement signé du Juge.

L'ordonnance de 1670 avait « enjoint aux procureurs du roi et à ceux des Seigneurs, de visiter les prisons afin d'y recevoir les plaintes des prisonniers, et d'examiner s'ils ne sont pas inhumainement traités par les geôliers. »

Cette excellente mesure, que le règlement du 11 février 1690 compléta très heureusement, faillit, le peut-on croire ? déterminer un épouvantable attentat dans les prisons du Mans. Il était de tradition que, la veille des quatre grandes fêtes de l'année, le lieutenant Criminel, le lieutenant particulier et le Procureur du

roi, s'y rendaient pour faire comparaître les détenus devant eux et entendre leurs plaintes. Le 31 octobre 1770, les trois magistrats descendirent donc à la prison. Or, ce jour-là, les prisonniers avaient délibéré entre eux de profiter du moment que le geôlier Blondeau ouvrirait la porte du préau pour la forcer, tomber en foule sur lui avant qu'il n'eut eu le temps de la refermer sur un détenu, de le terrasser, de courir sus aux magistrats sans défiance et sans armes, et de les assassiner. Cet affreux complot n'échoua que parce qu'un des conspirateurs, pris de remords ou d'épouvante, « reprocha aux autres leur mauvaise intention, les menaça en même temps d'en avertir la dame Lemaillé, dame de charité des prisons, afin qu'elle eut pour agréable de le faire savoir aux magistrats » (1).

VII.

Efforts des prisonniers pour s'évader; insuffisance du personnel. — Exemples de la naïveté ou de l'infidélité des geôliers; un guichetier qui s'enfuit avec trois prévenus; il est condamné par contumace, procédure sous l'ancien régime. — Fameuse évasion de 31 prisonniers; étonnement d'un magistrat. — Un geôlier enfermé et bien gardé. — Ordonnance du présidial sur « un cas royal ». — Désaffectation des prisons royales en 1793; leur démolition.

Les prisonniers sont toujours en état d'effervescence. Ils savent que, s'ils échappent à la torture, le carcan, la roue, la potence, des peines arbitraires et atroces les attendent sûrement. Enfermés jusqu'à 6 ou 7 dans d'étroites chambres ou dans des cachots, ou confondus dans la cour criminelle, ils vivent dans la plus pernicieuse promiscuité, car ils rassemblent tous les vices, tous les crimes, depuis le vol à main armée jusqu'à l'escroquerie, la désertion militaire et le vagabondage. Comme ils sont là, non pour purger une condamnation, mais pour qu'on s'assure d'eux pendant qu'on instruit leur procès, ils ne travaillent pas. Ils passent le temps à se conter des aventures, à préparer quelque coup hardi et surtout à re-

(1) B. 1443. Archives de la Sarthe.

chercher et à discuter les chances qui peuvent s'offrir à eux de reconquérir leur liberté. Il n'y a que les « moutons » à protester « que quand même ils verraient la porte principale de la prison ouverte, ils n'en voudraient pas profiter, étant entièrement résignés à la volonté du seigneur » (1).

Sont-ils au cachot noir, soumis à l'incessante observation de leurs gardiens, même les fers aux pieds, ils unissent si adroitement leurs efforts qu'ils parviennent à arracher les jambages en pierre de taille de leur porte, ou à scier les madriers de quatre pieds d'épaisseur qui revêtent la paroi des murs, et à ouvrir des brèches dans ces murs de trois pieds six pouces de profondeur. Il faut leur passer les menottes et les assujettir les uns aux autres par un double boulet. Sont-ils en liberté dans la cour et ont-ils en vue quelque effraction à opérer à l'aide de débris de ferrailles tombés sous leur main et transformés par leur ingéniosité en outils véritables, ils se révoltent, ils refusent de réintégrer leurs chambres ou leurs cachots. On est obligé de recourir aux cavaliers de la maréchaussée, à un détachement de dragons du régiment de Monsieur, qui viennent prêter main forte aux géoliers.

Même après les réparations effectuées en 1774 et les reconstructions exécutées l'année suivante, les détenus à l'esprit perspicace et fureteur trouvent sans peine le défaut de la cuirasse. En effet les travaux ont été conduits avec une telle négligence, une telle incurie, ou une telle lésinerie, que les murs de certains cachots « sont anciens et peu solides, *n'ayant point été refaits à neuf comme les autres.* » On fabrique « une clef de plomb ou d'étain » avec laquelle on ouvre la porte d'un des cachots; on y arrache une barre de fer dont on se sert pour pratiquer un trou dans la muraille et l'on descend dans la rue de la Comédie, « à la faveur de chemises coupées en différents morceaux dont on a fait des cordes » (2).

(1) B. 1442. Interrogatoire de Leveau prisonnier. (Archives de la Sarthe.)

(2) B. 1036. Procès-verbal d'évasion de 5 prisonniers. 11 août 1763. Archives de la Sarthe, id. B. 883, 17 mai 1779.

Ceux des prisonniers qui sont enfermés pour dettes ou sous prévention d'infractions plutôt légères s'ingénient à obtenir la faveur de vaguer à peu près librement dans la prison. L'ont-ils obtenue, ils se tiennent si soigneusement aux aguets d'une occasion de saisir le geôlier en défaut, que, tôt ou tard, ils déguerpissent et encore par la grande porte.

Il est vrai que le personnel des prisons est composé uniquement d'un geôlier, de sa femme, et de un ou deux guichetiers, auxquels, il est vrai, il faut ajouter ses chiens, et ce sont bien les meilleurs et les plus vigilants auxiliaires de la justice ! (1) N'est-ce pas trop insuffisant pour maintenir le bon ordre et assurer le service de surveillance dans un établissement qui contient parfois plus de cent détenus ?

D'ailleurs quelle valeur offre ce personnel ? Ceux qui remplissent consciencieusement leurs devoirs, — il en est — sont souvent des malencontreux à qui il survient nombre de mésaventures, de braves gens qui au bout de quelques mois résignent leur charge « parce que leur santé est devenue faible et chancelante, par le mauvais air qu'ils ont respiré dans les prisons et par suite de l'embarras que leur ont occasionné les prisonniers, ayant été obligés de veiller sur eux tant de jour que de nuit, pour se mettre à l'abri de tout reproche » (2). D'autres sont des naïfs qui se laissent duper par des fourberies de Scapin de bas étage. Un nommé Pottier est détenu pour dettes à la requête des S^{rs} Prieur et Religieux de S^t Vincent. Il a si bien enjôlé le geôlier Mercier, que celui-ci se sent tout disposé à lui témoigner quelque complaisance. Un beau jour, le 20 avril 1776, Pottier profite de la présence de Bardou, un ancien geôlier, pour se faire décerner

(1) Ces chiens énormes faisaient la police et même la garde avec les geôliers. Ils étaient dressés à saisir un prisonnier au collet et à le mener au cachot. Ils obéissaient au moindre signe. Le 1^{er} septembre 1788, à 10 heures du soir, le geôlier Guilbert dut à ses chiens de découvrir, un peu tard il est vrai, une évasion témoignant d'une rare audace. Profitant de ce que Guilbert soupait, 6 détenus étaient déjà descendus dans la rue, à la porte de la prison, en passant devant ses fenêtres. Le geôlier put s'emparer d'un septième prisonnier. B 1099.

(2) B. 978. Démission faite par Jean Boutier.

par lui un brevet de loyauté. Pour le coup Mercier ne doute plus des bonnes intentions de Pottier. Il le laisse, le soir même, s'installer dans la chambre de la geôle. A 7 heures il quitte ce brave garçon si inoffensif pour aller renfermer les prisonniers. Demeuré seul avec la femme Mercier, Pottier lui demande en grâce de porter un billet à son domestique qui doit se trouver en ce moment chez le nommé Puisset, cabaretier, à deux pas de la prison, dans la rue d'Angoulfer. Elle refuse ; puis, vaincue par les pressantes sollicitations de Pottier, stimulée aussi par la curiosité, elle se décide « à sortir pour vérifier si, définitivement, le prétendu domestique de Pottier était chez Puisset, » Elle sort et oublie de fermer à clef la chambre de la geôle. Pottier passe aussitôt dans le vestibule. Au moment où rentre la femme Mercier, il se jette sur elle, la prend au collet, lui détache un maître coup de poing qui l'a renverse à terre et quitte fièrement la prison (1).

Un geôlier, Louis-Guillaume Chauvin, vit avec un prisonnier sur le pied d'une touchante intimité. Le Lieutenant particulier lui ordonne d'incarcérer Faussillon, lui défend « de le laisser vaguer dans la cour des prisonniers civils, sous peine de désobéissance et d'être puni suivant la rigueur des ordonnances. » Chauvin hausse les épaules, se rit des menaces du magistrat. Il a confiance dans la parole de Faussillon. Un beau jour celui-ci exprime le désir de visiter la ville. Chauvin le laisse sortir et promener dans nos rues sa fantaisie de badaud, « encore qu'il fut accusé du crime de désertion. » Mieux encore : Chauvin lui confie toutes ses clefs, se repose sur lui du soin d'ouvrir et de fermer la porte d'entrée aux fournisseurs et visiteurs, même d'accompagner les prévenus à l'instruction. Puisque Faussillon tient la place d'un second guichetier, il semble naturel qu'il partage la couche de son confrère, le guichetier Jean ; Chauvin l'y autorise. Bref, un prévenu, que le lieutenant particulier suspecte, jouit d'une aisance et d'une liberté illimitées. Qui sait ?

(1) B. Archives de la Sarthe.

Peut-être Faussillon eut-il toujours justifié la confiance du geôlier sans une intervention que celui-ci n'avait pas prévue et qui perdit tout. La nouvelle chambre des femmes renfermait alors une seule prisonnière, une fille majeure de la paroisse de la Couture, Marie Binet, « ouvrière de mode », arrêtée pour fabrication de fausse monnaie. Elle vit en Faussillon l'instrument de sa délivrance. Lier connaissance avec ce geôlier amateur, lui plaire, le séduire fut pour cette rusée femelle une besogne facile, car, en qualité de modiste, elle ne manquait ni d'une piquante coquetterie ni de ressources dans l'esprit. Tant y eut que, si Faussillon conservait quelques scrupules à l'endroit du généreux Chauvin, ils cédèrent devant les arguments de Marie Binet, qui lui démontra, avec promesses à l'appui, qu'amour a des ailes et réclame de l'air et de l'espace.

Dans la nuit du 12 au 13 août, après avoir ouvert la porte de la chambre de Marie Binet et la porte de la prison, l'honnête Faussillon restitua clandestinement toutes ses clefs au geôlier. Son aimable compagne et lui ne gardèrent que la clef des champs (1).

Si déconfit que fut Chauvin d'avoir été joué par son prisonnier favori, il paya d'audace. Il prépara toute une machination destinée à faire croire au lieutenant particulier qu'on se trouvait en présence d'une évasion classique. Mais le magistrat ne s'en laissa pas imposer. Chauvin et le guichetier Jean, accusés d'avoir favorisé l'évasion de Faussillon et de Marie Binet, furent décrétés de prise de corps et « conduits l'un et l'autre dans chacun un cachot séparé, étant sous les herbes des prisons. » Pendant ce temps la femme Chauvin maudissait le traître et s'écriait dans son interrogatoire : « jamais nous n'aurions pensé que Faussillon, de la même ville que nous, de Falaise, eut pu ainsi abuser de notre confiance ! » (2) Brave femme ! Qu'un normand trompât un étranger, cela ne tirait pas à conséquence, mais un autre normand !..

(1) B 974. Archives de la Sarthe.

(2) B 979.

Du reste Chauvin resta peu de temps sous les verrous. Tous les geôliers, poursuivis sous le même chef de prévention, n'y demeurent jamais longtemps, tant il est malaisé d'établir sûrement leur responsabilité. On se contentait de les destituer de leur charge. Nous voyons en effet Chauvin se présenter, le 19 janvier 1779, au domicile de M. Thébaudin de la Rozelle et l'insulter si grossièrement, que le magistrat « ordonne que, provisoirement, Chauvin sera constitué prisonnier, par forme de police, pendant 24 heures, etc. » (1).

Enfin d'autres geôliers ne sont pas moins infidèles. « Les voisins des prisons rapportent spontanément aux magistrats que, dans la journée du 12 décembre 1780, où avait eu lieu une évasion retentissante, le concierge et sa femme avaient été absents plus de 4 heures ; que les prisons étaient ouvertes à tout venant tant de nuit que de jour » (2).

Les évasions trop fréquentes avant la restauration des prisons ne le sont donc guère moins après. Il n'est pas d'année, de 1775 à 1790, qu'il ne s'en présente au moins deux, sinon trois, sans compter les tentatives d'effraction.

Nous nous bornerons à en mentionner deux qui offrent un réel intérêt en raison des procédures extraordinaires qui les ont suivies et de leur caractère de gravité exceptionnelle.

En mars 1775, la prison du Mans voyait éclore et fleurir entre ses murs sombres, pas pour longtemps et pour cause, un double roman. Un guichetier et un prévenu s'éprirent à la fois tous deux de deux prisonnières. Le guichetier, Thomas Allard, s'introduisit plusieurs fois « de nuit » dans la chambre des femmes Hupied et Martel et « eut mauvais commerce avec elles. » Puis avec une complaisance, qui faisait honneur à sa philosophie, il introduisit à son tour auprès de ces dames, l'accusé Boblet et « favorisa ses familiarités avec elles. » Dans la nuit du 7 au 8 mars les deux couples décampèrent. Mais avant d'ouvrir la porte à

(1) B 979.

(2) B 1003, Archives de la Sarthe.

ceux sur lesquels son devoir était de la fermer, Allard songea à prendre, où elles étaient, les munitions indispensables au voyage qu'ils allaient entreprendre. Il se rendit dans la chambre où dormait à poings fermés, du sommeil de l'innocence, le concierge Joseph Dugué, et lui « vola dans la poche de saculotte, environ 24 livres en écus et monnoye, avec la clef de la prison. » Puis, comme Allard était un homme de précaution, il passa dans la géôlé et s'empara « d'un sac de toile » pour enlever son frusquin et « d'une paire d'escarpins » afin de mieux courir s'il était pourchassé.

Naturellement on n'arrêta pas les fugitifs et ils oublièrent « de comparoir à quinzaine devant le lieutenant criminel en la sénéchaussée du Maine et siège Présidial du Mans, et se constituer prisonniers pour subir interrogatoire, suivant assignation donnée tant à leur dernier domicile connu, et à ban et à cri public au son du tambour, *au poteau des halles de la ville du Mans* qu'à la porte et principale entrée du palais. »

Le 4 mai le présidial rendit la sentence criminelle dont voici en partie le dispositif :

« Nous avons déclaré *la contumace bien et dûment instruite*.

Et, pour réparation publique, nous avons condamné Allard à être pendu et étranglé jusqu'à ce que mort s'ensuive par l'exécuteur de la Haute Justice, à une potence qui sera dressée en la place publique du Mans, un jour de marché; ce fait, son corps être porté aux fourches patibulaires pour y demeurer jusqu'à consommation. Ce qui sera exécuté par effigie sur un tableau qui sera attaché à cet effet par le dit exécuteur à une potence qui sera dressée en la place des halles de cette ville, un jour de marché. Condamnons le dit Allard en 20 sols d'amende au profit de Monsieur » (1).

L'infortuné concierge de la prison, Joseph Dugué, dévalisé par son Guichetier Allard, sévèrement réprimandé par le prési-

(1) 815 Maine. Placard. Bibliothèque de la ville du Mans.

dial pour s'être associé un pareil drôle, était décidément né sous une méchante étoile. Une plus fâcheuse mésaventure lui était encore réservée.

« Le 23 février 1778, le Lieutenant-Criminel, voulant procéder à une confrontation, lui envoie l'ordre d'amener à l'audience le nommé Urbain Moulin. Joseph Dugué se met en devoir d'ouvrir la porte de la cour criminelle pour faire passer le prévenu dans celle des prisonniers civils. Dans cet instant, tous les détenus criminels, fors six, s'emparent avec violence de la porte, se jettent sur le concierge, le renversent, lui arrachent ses clefs. Ils s'en servent pour ouvrir une porte à côté de la chapelle et accèdent à un escalier qui aboutit à la chambre du parquet de Messieurs les gens du roi. Ils gravissent l'escalier, traversent le parquet, font irruption dans la salle d'audience (1) dont la porte donnant sur le pallier du grand escalier du palais est ouverte à deux battants. Ils jettent les clefs, descendent l'escalier et s'évadent tranquillement par la porte d'entrée du palais donnant sur le marché Saint-Pierre » (2).

On devine de quel étonnement fut saisi le Lieutenant-général « de voir en un instant nombre de prisonniers entrer en foule dans la salle d'audience » et s'éclipser aussi promptement !.. Revenu de sa stupeur, le magistrat, sur la comparution du concierge, dresse procès-verbal et, ne pouvant réintégrer les fugitifs dans leurs cachots, décrète de prise de corps le pauvre Joseph Dugué, convaincu d'avoir favorisé l'évasion de 31 prisonniers, et le fait soigneusement incarcérer à la place de ses pensionnaires. Et, pour lui apprendre à mieux surveiller les autres, il commet à sa garde : deux cavaliers de la maréchaussée, deux huissiers au Châtelet de Paris, le premier huissier audiencier des consuls de la ville du Mans, assistés de deux citoyens de la paroisse de Saint-Hilaire et de Saint-Benott.

Cette évasion de 31 prisonniers, parmi lesquels se trouvaient

(1) Actuellement la salle des mariages.

(2) B. 968. 1778. Déposition de Renée Dugué. Archives de la Sarthe.

les plus dangereux malfaiteurs, eut un tel retentissement et engendra une terreur si justifiée que des contemporains, étrangers par état aux événements du palais, l'ont consignée tout au long dans leur memorandum.

Sans perdre de temps M. Thébaudin de la Rozelle, lieutenant particulier, « ordonne aux cavaliers de la maréchaussée à la résidence du Mans de se mettre sur le champ à la poursuite des prisonniers évadés, dont Joseph Dugué lui a remis la liste » (1). Il « écrivit en même temps aux Justices du ressort et à celles de la Province pour faire appel à la vigilance des officiers qui les composent. Il engageait M. l'intendant à donner, dans sa généralité, les ordres convenables et à accorder une gratification à ceux qui remettront dans les mains de la Justice, des criminels, qui, par l'état où ils vont se trouver réduits, ne peuvent que se livrer à de nouveaux excès. Il se flattait que MM. les Curés et autres personnes en place entreraient dans les vues qui animent le Présidial, et feront ce qui dépendra d'eux pour prévenir des événements préjudiciables à la tranquillité publique » (2).

A l'égard du géolier Joseph Dugué, plus malchanceux que coupable, le magistrat « se réservait de prendre les tempéraments qu'il conviendra. »

Enfin, à la date du 26 février 1778, Messieurs de la sénéchaussée du Maine et présidial du Mans, rendirent une ordonnance par laquelle, après avoir rapporté les faits, dénommé les prisonniers évadés, dont dix seulement avaient été réintégrés, ils enjoignaient et ordonnaient, pour assurer la tranquillité publique : » Aux procureurs syndics et communauté des habitants, tant de cette ville que des autres villes et Paroisses du ressort, d'arrêter ou faire arrêter, à la requête du procureur du roi, les dits accusés fugitifs, et tous autres particuliers suspects, sans aveu et sans passes-ports; et, à cet effet, les autorisaient à faire sonner le tocsin; pourquoi seront te-

(1) B. 989 Archives de la Sarthe.

(2) Extrait des affiches du Mans du 2 mars 1778.

nus les curés et tous dépositaires de clefs des Eglises de les remettre aux Procureurs syndics et à tout sacriste de sonner la cloche à la première réquisition des procureurs-syndics, lesquels demeureront également autorisés à se faire prêter main-forte par toute personne sur ce requise; faisaient défense à toutes personnes, de quelque état et condition qu'elles soient, de recéler, soit dans les châteaux, communautés ou autres endroits, les dits accusés fugitifs, gens sans aveu et suspects, sous peine d'être punis suivant la rigueur des ordonnances; mandaient à tous huissiers, sergents, cavaliers et autres sur ce requis, de tenir la main à l'exécution de leur présente ordonnance; et en cas de contravention, d'en dresser procès verbal, même d'arrêter et constituer prisonniers les contrevenants dans les cas y énoncés, et de leur en faire leur rapport, pour y être par eux pourvu; disaient que leur ordonnance sera envoyée aux Procureurs-syndics des Paroisses du ressort, pour qu'ils aient à s'y conformer, laquelle ils ordonnaient être exécutée nonobstant toute opposition ou appellation quelconque, *s'agissant de cas royal et de la tranquillité publique*; et, afin qu'elle soit notoire, disaient qu'elle sera imprimée, lue et publiée aux Prônes et à l'issue des messes paroissiales, par trois Dimanches consécutifs et affichée partout où besoin sera » (1).

En 1791, l'Hôtel de ville, qui n'avait occupé jusque-là, dans le palais, qu'une place modeste, en devint le seul maître par la suppression des anciennes Juridictions.

Deux ans plus tard, les tribunaux civil, correctionnel et criminel, ainsi que la prison, étaient transférés *provisoirement* dans le couvent de la Visitation. Par décret du 25 juillet 1797, cet établissement *provisoire* fut déclaré *définitif*. Les anciennes « prisons royales » furent démolies.

R. DESCHAMPS LA RIVIÈRE.

(1) B. 1448, Archives de la Sarthe.

SUR LA DÉCOUVERTE DE L'ARGYRONÈTE

Faite en 1744, aux environs du Mans

Par M. l'abbé LETACQ, membre associé

L'Argyronète (1), (*Argyroneta aquatica* L.) est la seule Araignée, qui vive dans l'eau ; son organisation ne présente aucune singularité, mais ses industries sont des plus curieuses. « Si l'observation, dit Blanchard, n'avait pas fait connaître le genre de vie de cette espèce, on épuiserait toute son imagination sans parvenir à se douter du stratagème qu'elle emploie. Qui aurait pensé, lorsqu'on a inventé la cloche à plonger, que depuis le commencement des siècles l'Araignée aquatique en faisait usage ? C'est pourtant là un fait bien connu depuis le siècle dernier » (2).

C'est, en effet vers le milieu du XVIII^e siècle, et non loin du Mans, que ce phénomène fut découvert par l'abbé de Lignac, prêtre de l'Oratoire.

Nous allons reproduire ici une page du mémoire de cet habile naturaliste ; elle est fort peu connue et elle contient la première observation zoologique faite sur le territoire actuel du département de la Sarthe.

« Etant, il y a quatre ans, aux Bordeaux, à quatre lieues du

(1) Du grec ἀργυρος, argent, et, νῆα, filer.

(2) E. BLANCHARD, Art. *Argyronète* dans le *Dictionnaire* de d'Orbigny (1843).

« Mans, dit l'abbé de Lignac, ma santé m'obligea de prendre
« des bains sur la fin de juillet, dans un petit ruisseau, derrière
« une bonde. J'y fus surpris d'un événement admirable. Des
« bulles d'air éclatantes comme de l'argent le plus poli, sem-
« blaient nager autour de moi et me chercher.

« Leur mouvement libre et non déterminé ni par le mouve-
« ment de l'eau, ni par l'effet de la légèreté de l'air, m'annon-
« çaient qu'elles étaient animées ; mais bientôt ma surprise fut
« changée en saisissement, je vis que c'était de grosses araignées
« dont le corps, qu'on voyait à travers, était enveloppé d'air.
« J'ai en toute ma vie une répugnance invincible pour ces sortes
« d'insectes. Je me retirai bien vite ; j'eus quelque envie d'en
« pêcher pour les observer dans des poudriers, mais j'étais obli-
« gé de partir pour le Mans, et j'imaginai qu'il n'y aurait pas
« moyen de les porter en vie, quoique je fisse le voyage en
« litière. »

Deux ans plus tard l'auteur se trouvant à Nantes, un de ses amis lui apporta plusieurs araignées aquatiques provenant de l'Érdre ; les ayant mises dans un vase rempli d'eau, il les étudia avec soin pendant dix-huit mois et après des observations minutieuses et prolongées, il fit des habitudes de l'Argyronète un récit si exact et si complet, que les naturalistes modernes, Félix Plateau, à Gand, Blanchard, à Paris, qui ont suivi avec le plus d'attention le travail de cette araignée, ont fort peu ajouté aux indications de l'abbé de Lignac (1).

Revenons aux Bordeaux : on appelle ainsi un château

(1) *Mémoire pour servir à commencer l'Histoire des araignées aquatiques*, par l'abbé de Lignac, publié par Lieutaud de Trois-Villes. Paris, Pissot, Quay des Augustins, à la Sagesse, 1749 ; 4 feuillets non chiffrés et 80 p. 1^{re} Edit. (très rare). — L'exemplaire de la Bibliothèque nationale contient des observations manuscrites, qui, d'après une note de Victor Audouin, seraient de M. de Théis, et de plus une lettre autographe de l'abbé de Lignac à Réaumur sur le même sujet. — 2^{me} Edit. Paris, H. Barbon, Impr. libr. Rue des Mathurins ; An VIII (1799) ; préface de I. F. A. O ; 2 feuillets non chiffrés 10-61 p. in-8°.

E. BLANCHARD, *Métamorphoses, mœurs et instincts des insectes*, Paris, Germer-Baillière, 1868, in-8°, p. 680 ; H. COUPIN, *L'Aquarium d'eau douce*, Paris. J.-B. Baillière, 1893, in-18, p. 257.

du XVIII^{me} siècle, situé dans la commune d'Amné, sur la droite de la route de Laval, à 19 kil. à l'ouest du Mans. C'est là, dans un ruisseau indiqué sur les cartes sous le nom de Plessis, que l'abbé de Lignac découvrit l'Argyronète, au mois de Juillet 1744. Mais la localité ne tarda pas à être détruite ; en 1750, lors de la reconstruction du château par le marquis de Courcier, le ruisseau fut transformé en une douve large de 8 à 10 mètres sur une longueur de 300 mètres. Cette douve comprend deux parties de niveau différent, l'un à 1 mètre au-dessous de l'autre ; la bonde se trouvait dans la partie supérieure et on en voit encore des traces au-dessous du pont qui relie une ferme voisine aux allées du château ; elle fut remplacée par un trop plein. Depuis l'aménagement de 1750, le ruisseau porte dans le pays le nom de *canal des Bordeaux*.

Je tiens ces détails du propriétaire actuel du château, notre honorable collègue M. le chanoine Chenon, qui a bien voulu rechercher et indiquer l'endroit précis où l'Argyronète fut observée pour la première fois.

Elle ne s'y voit plus ; M. Chenon l'a cherchée inutilement. Rien de surprenant : les conditions biologiques ayant changé, l'Araignée a disparu. Elle ne fixe sa demeure que dans les eaux stagnantes ou à faible courant abondamment pourvues de plantes aquatiques.

C'est d'ailleurs une espèce peu répandue sous nos climats ; on la voit assez communément en Hollande, en Belgique, en Allemagne, dans le nord de la France, mais elle devient rare aux environs de Paris et dans nos régions de l'Ouest. L'abbé Davoust, mort curé de Brûlon en 1880, qui occupe un rang honorable parmi les naturalistes du Maine, l'avait observée dans le département de la Mayenne. Moi-même je l'ai trouvée récemment dans une mare située à la lisière ouest de la forêt de Mesnil-Brout, non loin de la gare de Neuilly-le-Bisson (Orne).

LE GÉNÉRAL
FRANÇOIS-ROCH LEDRU

BARON DES ESSARTS (1766-1844)

Par **M. REBUT**, membre titulaire

(suite)

LETTRES INÉDITES ET DOCUMENTS DIVERS

La volumineuse correspondance du général Ledru offre un intérêt particulier au point de vue historique, de même qu'au point de vue militaire. Elle est le meilleur commentaire de sa biographie, et on la lira, j'en suis convaincu, avec une satisfaction mêlée d'un certain orgueil patriotique, qui n'a pas été certainement étranger aux sentiments qui ont inspiré le général Ledru ; on y trouvera aussi des renseignements qui permettront de rectifier quelques points d'histoire. J'ajoute que ces lettres sont écrites d'un style clair, facile, sans ornements inutiles ; les sentiments d'humanité s'y rencontrent de temps en temps ; en un mot, ce sont les lettres d'un vrai soldat, qui fait la guerre en accomplissant son devoir, mais dont le cœur est touché, ému, à la vue des atroces nécessités qu'entraînent les conflits entre nations. On trouvera enfin dans cette correspondance l'influence exercée sur l'esprit du général Ledru, par la forte éducation qu'il avait reçue au collège de l'Oratoire du Mans (1).

(1) Je ne donne de cette correspondance que la partie historique, laissant de côté les détails ayant trait à la vie privée.

*Lettre de François Roch Ledru à son frère
André-Pierre.*

Hasnon, 12 may, l'an II^e de la République.

... Nous sommes toujours cantonnés à Hasnon (1), poste important par sa situation, parce qu'il empêche les ennemis de se porter sur la chaussée de Douai et de Valenciennes.

... Le 7 may, de grand matin, nous sommes sortis de Hasnon environ 4000 hommes, avec une artillerie suffisante. A l'entrée du bois vis-à-vis de l'abbaye de Vicoigne (2), le général, ayant rangé sa petite armée en bataille, a fait partir cent hommes par bataillon pour tirer. J'étais le capitaine de notre détachement : notre ordre portait de nous enfoncer dans la forêt, de harceler l'ennemi, de tâcher de surprendre ses postes avancés, et de chercher à le faire sortir de ses retranchements pour lui livrer combat. Le feu de la mousquetterie et du canon se faisait entendre avec une violence terrible dans l'étendue de plus de deux lieues. Je marchai plus d'une heure sans rien rencontrer que quelques chasseurs Tiroliens (*sic*). A la fin, mes tirailleurs s'engagèrent avec ceux des Autrichiens ; je les poussai en avant et si près d'une de leurs redoutes, que deux coups de mitraille qu'ils me lâchèrent me blessèrent trois hommes. Je modérai alors ma marche, et, sans lâcher pied, je fis obliquer à droite. Ma ligne s'étendait beaucoup. J'étais à la tête, le lieutenant à la queue, pour faire suivre ; il était extrêmement difficile de marcher en ordre et de se faire entendre dans un bois fourré, entrecoupé, et au milieu des coups de fusil. Au moment où nous commençons à bien faire, le général fit retirer tous les flanqueurs. L'ordonnance ne parla qu'à mon lieutenant sans que je pusse être averti. La retraite se fit trop vite, et l'ennemi avança à grands pas.

(1) Département du Nord, arrondissement de Valenciennes, à 13 Kil. N.-O. de cette ville.

(2) Cf. Arthur Chuquet, *Les guerres de la Révolution*, Valenciennes.

J'étais resté seul avec une dizaine d'hommes à soutenir le feu de plus de cinquante tiroliens. Tout à coup, quelqu'un me crie : « Capitaine, fuyons ; nos camarades sont partis ; l'ennemi nous entoure. » Je sors de notre petite embuscade ; ma petite troupe fuit, excepté un seul. Je veux inutilement les retenir pour protéger notre retraite à coups de fusil. Je commençais à les suivre, quand j'entends crier derrière moi. « Courage ! allons ! » Je retourne sur mes pas, croyant trouver des amis ; mais je reconnais un gros de *casquetes* qui se met à hurler après moi en m'apercevant à la demi-portée du pistolet. Je fuis alors à toute jambe avec mon compagnon. Les coups de fusil nous pleuvaient comme grêle. Pendant ce court intervalle, un peloton de grenadiers prussiens nous avait tournés ; je tombe presque au milieu d'eux. En les reconnaissant, je m'arrête stupéfait ; mon compagnon, se croyant perdu, reste immobile de peur et est saisi ; mais, sans me décourager, je m'élance comme un cerf sur ma gauche, et, trouvant heureusement un large fossé plein d'eau, je le franchis légèrement. Ce fut là mon salut ; l'ennemi mit trop de temps à le passer. J'ignore pourtant pourquoi il ne m'a pas envoyé une décharge, il m'aurait infailliblement tué. Il aimait sans doute mieux prendre un officier vivant, croyant bien que je ne pourrais sauter le fossé. Je cours alors pendant un quart d'heure, égaré dans la forêt, et craignant à chaque pas de tomber sur un poste autrichien. A la fin, je rencontrai des Français et je rejoignis mon bataillon ; tous mes camarades m'embrassèrent. Les neuf qui avaient fui avant moi, ayant vu la disposition des grenadiers prussiens pour m'entourer, leur avaient dit que j'étais infailliblement tué ou pris. Cette petite affaire m'a fait honneur. J'ai eu sept hommes blessés, presque tous à côté de moi, deux tués et un prisonnier.

Ce récit te pourrait paraître romanesque, si je n'avais des témoins irréprochables de ma Compagnie : Poilpré et le petit père pourront te le confirmer. Le reste du jour se passa à se tuer réciproquement du monde, sans rien avancer. Le soir, nous

On repartir encore le lendemain
dispositions ; mais, pour le coup,
pour tirailler. Avant dix heures,
leurs ennemis jusque dans leurs
vicinages. Ce fut là que Claveau,
deux furent grièvement blessés.
Inconcevable de replier jusques
pieds venaient d'élever vis-à-vis
nous voyant revenir, nous pria
sans quoi, ses canons lui allaient
près de lui, et, de notre propre
handants, nous nous embusquons
à l'ennemi, et, sur le revers à
leurs épars des autres bataillons
qu'ils venaient de ce côté.
restâmes dans ce fossé jusqu'à
La redoute était deffendue (sic)
diers. Sur la gauche il n'y avait
tout, nous n'étions pas plus de
hommes, et, notre regard. Notre disposition, je le ré-
sultat d'un hasard et de notre propre intelli-
gences s'avancer vers nous une co-
deux mille cinq cents hommes :
des gardes anglaises, troupes superbe
une uniforme que portait cy-devant
des suisses. La colonne se déploie
qui se trouve là au milieu du bols,
dans la redoute, son artillerie au centre
de doutant nullement que notre
ennemi nous présentait le flanc à
à modérer nos volontaires,
anglais commence par deux coups
voulait emporter de vive force ;
démontent les pièces ennemies ;

nous commandons alors le feu. Nos fusils (car je tirais aussi), appuyés sur le fossé et bien ajustés, portaient presque tous des coups mortels. L'anglais, étonné, change son front de bataille et nous fait face; notre redoute le foudroyait à mitraille, et notre mousquetterie bien nourrie le criblait. Le combat n'a pas duré plus de cinq minutes. L'ennemi s'est retiré à grands pas, entraînant avec lui plus de deux cents blessés, et laissant environ quatre-vingts hommes sur le champ de bataille; nous n'avons perdu que deux hommes, dont un joli garçon de ma compagnie, nommé Moreau. Si nous eussions eu alors pour les poursuivre quelques régiments qui se reposaient derrière nous, nous pouvions faire au moins trois cents prisonniers; mais nous étions trop faibles pour le faire, et nos volontaires, une fois débandés, pouvaient être battus à leur tour.

Un petit nombre s'est répandu sur le terrain (*sic*) qu'occupait l'ennemi; une curiosité insurmontable m'y a entraîné un des premiers. J'avais bien lu de pareilles descriptions; mais il fallait voir pour s'en faire une idée. Mes yeux se sont remplis de larmes en voyant des jeunes gens d'une charmante figure mourants et mutilés, faisant des contorsions affreuses et mordant l'herbe. Un jeune officier, qui avait la cuisse cassée et qu'on voulait déjà dépouiller, m'a crié: « *misericordia, auxilium*: » il me tendait la main. Je l'ai fait relever et emporter; j'ignore ce qu'il est devenu. On a enlevé une vingtaine de blessés, parmi lesquels se trouvait le commandant en chef ayant sur les épaules les marques d'un Maréchal de camp; il ne parlait plus. J'étais absorbé dans mes réflexions; j'abhorrais la guerre et ses horreurs. J'aurais pu m'approprier quelques montres ou guinées, étant là un des premiers; mais mon cœur se soulevait à l'idée de fouiller un homme sanglant et palpitant. Nos volontaires, moins délicats se sont enrichis. On a trouvé une grande quantité de fort beaux fusils.

Le général n'aura pas manqué d'adresser à la Convention une pompeuse lettre, dans laquelle il se sera attribué tout le

mérite de l'action et aura fait l'étalage de ses dispositions militaires; mais je puis t'assurer que ce que je raconte est *exactement* vrai, qu'il n'y a pas plus contribué que toi, que nous n'avons vu ni lui ni son aide de camp, et qu'il a été surpris en apprenant l'issue de l'affaire.

Nous avons passé la nuit dans un fossé, ainsi que le lendemain, 9 may. Dans la nuit du 10 au 11, nous avons reçu ordre de nous retirer. La retraite s'est mal faite et trop tard; l'ennemi, prévenu à temps, nous a vivement poursuivis, et son artillerie nous a beaucoup nui. Nous sommes actuellement bien retranchés dans Hasnon.

En général, mon cher ami, nous sommes fort mal et très mal commandés; nous manquons de généraux habiles et républicains. Dix pages ne me suffiraient pas pour te dire ce que je pense, j'ai toujours bon espoir, mais la victoire nous coûtera cher.....

Voici, à titre de renseignement intéressant, la copie d'une pièce, sur timbre, datée du 27 floréal an II :

« Je soussigné, officier de santé à la résidence de la commune
« de Liesse, certifie que le citoyen Ledru adjoint aux adjudans
« généraux ma consulté le 12 germinal sur l'état de sa santé, je
« l'ait trouvé dans un état de faiblesse, une fièvre lente aiant
« tout les articulations des extrémités tant supérieur quinférieur
« gonflée patteux et douloureux, simptome qui quaractérise leta,
« de Rhumatisme nerveux.

« En conséquence je lui ait prescrit le régime et lui ait admi-
« nistré les remedes convenables a son etat, c'est ce qui le
« mait aujourd'hui en etat de rejoindre son corp. En lui obser-
« vant toute fois deviter les grande fatigue, lumidite de lat-
« mosfaire, et autres incomodité qui pourrois nuire a une

« santé imparfaitement retablie. Delibéré à liesse le vingt sept,
« floréal l'an deuxième de la republique une et indivisible ».

(Signé) : QUATRESTAUX.

Ledru, chef de Bataillon, à son frère.

Au camp de Maëstricht, 10 Brumaire, an III.

Dans la nuit du 5 au 6, un boulet a enlevé à côté de moi, dans la tranchée, mon compagnon le plus chéri, un des plus beaux et des plus braves militaires de Sambre-et-Meuse, mon capitaine de grenadiers, âgé de 21 ans (1).

La nuit dernière, quatre bataillons choisis (j'ai eu l'honneur d'être du nombre) ont ouvert la seconde parallèle à 80 toises de la place ; et, chose incroyable, cette opération, qui pouvait me coûter les deux tiers du bataillon, ne m'a pas égratigné un seul homme. Je crois que tout Maëstricht dormait. Demain matin, à cinq heures, toutes nos batteries joueront. Le froid et la pluie nous font beaucoup de mal ; nous n'avons qu'une nuit sur quatre, et malgré l'excessive fatigue, l'armée est pleine d'ardeur et de feu, tant nous désirons ajouter pour fleuron à nos conquêtes, la prise d'une des plus fortes et des plus riches villes de l'Empire.....

ARMÉE D'ITALIE.
3^e DIVISION.

Monfalcone, 16 Thermidor, an V.

Ma chère sœur,

..... En partant de Gratz, mon bataillon, qui faisait partie de l'avant-garde, s'est rendu à Udine, capitale du Frioul véni-

(1) On regrette que Ledru n'ait pas donné le nom de cet officier.

tion ; c'est une grande et jolie ville ; j'y suis resté vingt-trois jours et m'y suis beaucoup amusé.

Le général Bernadotte m'a ensuite confié le commandement de Monfalcone, petite ville située au bord de la mer, à six lieues de Trieste. Son territoire, important pour notre armée, à cause des bœufs et des fourrages qu'il produit, est totalement enclavé dans les possessions autrichiennes. J'y vis fort agréablement depuis deux mois et demi, mon bataillon étant très bien cantonné autour de moi dans la campagne, éloigné de plus de huit lieues de l'armée. J'ai l'ordre exprès de vivre en bonne harmonie avec les commandants autrichiens qui m'entourent, et même de les voir et de les recevoir. Il ne se passe presque pas de jour que quelqu'un d'entre eux ne vienne dîner chez moi, ou que j'aille dîner chez eux. Je vais chasser avec eux et ils viennent pêcher sur les côtes du pays que j'occupe. Comme, de part et d'autre, nous désirons sincèrement la paix, le ton de la plus loyale franchise, et je puis dire de l'amitié, règne dans toutes nos parties de plaisir. Leur société est charmante, parce que, étant du pays, leurs épouses ont profité de la paix et sont venues les voir.

Je suis allé deux fois me divertir au port de Trieste, et j'ai toujours fait le voyage par mer.

Des bains chauds d'eau minérale, très célèbres sous les Romains, attirent ici beaucoup d'étrangers. Les généraux de notre Division en sont venus prendre et ont passé quelques jours à mon logement.

Je suis au milieu des antiquités romaines. On ne fait pas un pas sans trouver les vestiges de quelques monuments célèbres. On voit à deux lieues d'ici, les restes de la fameuse ville d'Aquilee, détruite par les barbares depuis douze siècles. Jadis elle était la plus grande et la plus belle ville d'Italie après Rome ; elle n'est plus maintenant qu'un grand village, appartenant à l'Empereur. On y trouve encore un vieux temple consacré à Diane, dont les colonnes sont assez bien conservées. J'ai couru

pendant trois heures avec le colonel de hussards qui y commande pour voir ce que le temps n'a pas encore détruit.

Je me rappelle d'avoir (*sic*) trouvé dans l'Eglise deux prêtres, émigrés français ; ils vinrent nous acoster (*sic*). Par plaisanterie, nous ne voulûmes ne leur parler qu'en latin ; malheureusement, ils l'avaient oublié, ce qui fit beaucoup rire le colonel autrichien. Ils nous dirent pourtant en bon français qu'ils se repentaient beaucoup d'avoir quitté leur patrie, et le colonel leur répondit assez brusquement qu'ils étaient cause de la guerre qui avait détruit tant de braves gens de part et d'autre.

Tu ne me reprocheras pas cette fois d'avoir épargné les détails.

J'espère que la paix sera signée avant quinze jours. J'étais hier à Udine, où les plénipotentiaires sont en conférence depuis un mois. On assurait hautement que toutes les difficultés étaient levées.

ARMÉE D'ITALIE.
DIVISION DU Général Guieux.

Ferrare, 10 Germinal, an VI.

Le capitaine Ledru à sa mère.

..... Il s'est fait depuis quelque temps de grands mouvements dans nos divisions, et j'ai craint quelque tems (*sic*) d'aller en garnison à Mantoue, dont le séjour est malsain ; mais il parait que nous resterons encore à Ferrare. On s'y amuse passablement ; les officiers français y sont bien vus et accueillis dans les meilleures sociétés. Je suis logé chez un cy-devant colonel de cavalerie. C'est une maison du plus grand ton, et j'y reçois toutes les honnêtetés possibles. Sous quelques jours, j'irai passer, avec mon hôte, une huitaine dans la campagne qu'il possède aux environs de Modène.

La saison est déjà aussi avancée ici qu'au mois de may dans notre pays.

On n'aura sûrement pas manqué de qualifier d'insurrection, d'indiscipline, de désordre, le mouvement qui s'est manifesté dans notre armée, à l'occasion des vols et des rapines qui se commettaient dans ce pays, par les agents de nos infâmes administrateurs. C'était, sans doute, pour enrichir de lâches coquins venus exprès de toutes les parties de la France, et dont la plupart est ennemie de la Révolution, que nous avons conquis l'Italie et essuyé tant de fatigues et de dangers ! Je ne puis mieux comparer ces vampires qu'aux bêtes carnassières qui se réunissent sur les derrières d'une armée au lendemain d'une bataille. L'honneur ne permettait plus de souffrir de pareilles indignités. Quelques commissaires et chefs d'administration ont été condamnés aux galères : les frippons (*sic*) sont couverts de honte et se cachent ; le soldat a été payé d'une partie de sa solde, et tout est maintenant fort tranquille. Il est étonnant que le gouvernement ait jusqu'ici recruté ses administrateurs dans la lie de l'agiotage.

A sa sœur

Ferrare, 30 Germinal, an VI.

Je pars cette nuit avec mon bataillon pour couvrir la frontière cisalpine sur les bords du Tartaro, du canal Blanc et du Bas-Pô ; mon cordon sera d'environ quarante milles. Je resterai en détachement un mois, passé lequel un autre bataillon me relèvera et je reviendrai à Ferrare. Le régiment autrichien qui tient la ligne de l'autre côté est précisément le même qui se trouvait vis-à-vis moi (*sic*), il y a un an, du côté de Vienne, à l'époque de la signature des préliminaires. J'espère encore rire avec le colonel de ce corps qui, entre nous, est beaucoup plus Français qu'Autrichien, et qui a eu l'autre jour l'honnêteté de me faire remettre des lettres et des brochures italiennes qu'on m'envoyait du Frioul. Je compte passer fort agréablement ce mois à la campagne, la

troupe n'y étant envoyée que pour la forme et n'ayant rien à faire.

J'ai appris avec satisfaction que les dernières élections étaient excellentes, en général. Il est temps que la majorité des deux Conseils soit composée de patriotes purs et éclairés, afin de consolider la République, et faire perdre tout espoir à ceux qui voudraient encore la troubler.

Messieurs les chouans se tiennent-ils enfin tranquilles dans notre pays? L'Italie est assez tranquille en ce moment ; mais il se fait des mouvements de troupes qui annoncent de prochains événements. Les papiers publics t'en instruiront mieux que je ne pourrais faire.

A sa sœur

Ferrare, le 24 Prairial, an VI.

. . . . J'ai fait un petit voyage à Bologne pour voir le dîner civique que les dames ont donné. Une table de quinze cents couverts, où étaient assises les femmes les plus riches et les plus brillantes de la ville ; des tentes élégamment ornées ; les grenadiers de la garde nationale formant l'enceinte, présentaient le plus beau, le plus galant aspect que j'aye vu. Chaque dame avait conduit une pauvre femme avec elle ; aucun homme n'était admis dans l'enceinte, s'il n'était en uniforme et muni d'une carte. J'ai eu le plaisir d'y entrer. Nous pouvions nous promener autour des tables, mais nous tenir debout et servir les dames. La fête s'est terminée par un bal, qui s'est prolongé jusqu'au jour, et où 15000 personnes pouvaient danser, s'asseoir (*sic*) et se promener sans se gêner. Figure-toi tout ce que les illuminations et les musiques peuvent offrir de plus charmant. Tout s'est passé et tout a été exécuté avec un goût et une décence admirables. Bologne est une des plus belles villes d'Italie.

Je n'ai pas manqué de m'informer si les étamines du Mans

étaient encore recherchées ici, et voici ce que j'ai appris. Les prêtres, les religieuses et les moines, qui sont innombrables en Italie, étaient à peu près les seules personnes qui en fissent usage ; mais la plus part (*sic*) des couvents étant supprimés (*sic*), et les prêtres devant, comme en France, prendre l'habit séculier, le commerce d'étamines est nécessairement tombé. Les informations que j'ai prises à Bologne m'ont donné les mêmes résultats. Lorsque les marchands ont besoin de quelques pièces, ils se contentent de les faire venir de Gênes ou de Livourne, sans s'adresser aux pays de fabrique. Je ne me tiendrai pas à ces recherches, et tu peux assurer le citoyen Dutertre que, si je puis lui être utile dans cette partie, je le ferai avec plaisir.

ARMÉE D'ITALIE.

Senigaglia, 7 Termidor, an VI.

A sa sœur.

. Depuis ma dernière (lettre), notre demi-brigade a fait de grands mouvements ; elle est maintenant à Ancône, et moi, je suis détaché avec mon bataillon à Senigaglia, pour y maintenir le bon ordre pendant la durée de la foire qui est une des plus considérables de l'Europe.

Je pense que, dans un mois à peu près, nous pourrons prendre la route de Rome. Je le désire ; car le seul plaisir, le seul avantage que je trouve actuellement dans le militaire, est de voir le monde et de voyager. J'ai le projet d'aller sous quelques jours à Florence, dont je ne suis éloigné que de vingt lieues. Je suis maintenant acclimaté, car, malgré la chaleur excessive qu'on ressent ici, je n'ai éprouvé aucune indisposition

Les scélérats qui ont ensanglanté notre malheureux pays ne sont donc pas encore fatigués d'y commettre inutilement des horreurs ?

ARMÉE D'ITALIE.

Le chef du 1^{er} Bataillon de la 55^e Demi-Brigade d'Infanterie de Ligne, Corps d'armée de Rome, à son frère

Pérugia, 19 Fructidor, 6^e année.

J'ai lu avec le plus grand intérêt l'esquisse que tu as bien voulu me faire de ton voyage (1). Combien il est agréable et glorieux pour toi, d'avoir parcouru ces belles parties du Nouveau Monde, d'avoir si bien rempli les vues du gouvernement et l'attente de tous ceux qui s'intéressent au progrès des sciences.

Je pourrais te donner de longs détails sur ce qui me concerne, sur les opérations de l'armée de Sambre-et-Meuse, dans laquelle je me trouvais au moment de ton départ, ainsi que sur la dernière campagne d'Italie; mais ces événements te sont maintenant connus. Je me contenterai de te dire en peu de mots qu'au mois de Nivôse, an V, au moment où nous espérions prendre quelque repos dont nous avions le plus grand besoin, notre demi-brigade reçut tout à coup l'ordre de partir des bords du Rhin pour se rendre à l'armée de Bonaparte. Le plaisir de faire la guerre sous ce grand maître et de voir l'Italie nous dédommagèrent des fatigues et de la dépense d'une route de plus de trois cents lieues faite au cœur de l'hiver. Nous savions d'ailleurs apprécier l'avantage de nous trouver aux ordres du général Bernadotte, dont la division s'est couverte de gloire.

Nous joignîmes Bonaparte aux bords du Tagliamento. Le même jour, toute l'armée passa le fleuve, en présence du Prince Charles, qui, ayant fait de vains efforts pour s'y opposer, fut obligé de prendre la fuite, laissant en notre pouvoir une partie de son artillerie et un grand nombre de prisonniers.

Trois jours après, notre division s'empare en moins de quatre heures de la forteresse de Gradisca, sur l'Isonzo, y fait

(1) Allusion au voyage d'André-Pierre Ledru aux Canaries, sur la *Belle-Angélique*, (Voir la Notice biographique, Palmarès du Lycée, 1905.)

4000 prisonniers, y prend six drapeaux, huit canons. Après cette perte, le Prince Charles ne s'oppose presque plus à notre marche victorieuse. Poursuivi jusqu'aux portes de Vienne, il est obligé de signer à Léoben les préliminaires de la paix. L'armée quitte alors l'Allemagne pour rentrer sur le territoire de Venise.

J'ai encore eu le bonheur d'échapper sain et sauf aux dangers de ces deux dernières campagnes, et, à l'exception d'un léger tribut que j'ai payé au climat d'Italie, je m'y suis presque toujours bien porté.

Depuis dix-huit mois que j'ai passé les Alpes, j'ai habité ou parcouru la plus part (*sic*) des grandes villes de ce beau pays. J'espère sous peu de tems (*sic*) faire un voyage à Rome ; la guerre me portera peut-être plus avant dans la *botte* et alors j'aurai connu presque toute l'Italie.

Le plaisir de servir mon pays, celui de voyager sont les seuls avantages que j'aye retiré (*sic*) des fatigues d'une guerre qui n'a pas d'exemple.

Quelle différence entre toi et moi, mon cher ami ! Si tu voyages, l'honneur et le profit sont pour toi, tandis que, dans des grades subalternes, nous sommes l'instrument de la gloire d'autrui, et, ce qui nous déplaît souverainement, de la fortune d'une horde d'agioteurs et d'ennemis de la Révolution, qui viennent s'engraisser de nos sueurs et qui déshonorent ici le nom français par d'infâmes concussions.

Avec quel plaisir nous nous entretiendrons un jour de nos mutuelles aventures, lorsque nous serons (comme tu le dis fort bien), retirés au sein de notre famille pour y jouir de l'amitié, de la philosophie et de l'agriculture. Je partage tes idées à cet égard ; j'en diffère peut-être dans un seul point, c'est que je ne choisirai point notre pays natal pour y passer en paix nos derniers jours (1).

(1) Cette boutade contre son pays natal a dû être inspirée à Ledru par les tristes événements de l'époque. Cf. à ce sujet, Robert Triger : *La Prise du Mans par les chouans*.

CORPS D'ARMÉE DE ROME

3^e Division

Ascoli, 21 Pluviose, 7^e année républicaine.

Ma chère sœur,

... Je pensais pouvoir me reposer quelque temps à Ancône, mais notre demi-brigade a reçu de suite l'ordre de se porter sur les bords du Tronto, fleuve qui sépare la République Romaine des Etats de Naples, pour y combattre des révoltés. Depuis quinze jours, je n'ai pas un instant de repos. Nous avons repris de vive force la place d'Ascoli, défendue (*sic*) par 4000 insurgés, la plus part (*sic*) déserteurs napolitains, et quatre pièces de canon, dont nous nous sommes emparés. La perte de la demi-brigade est peu de chose, mais celle de l'ennemi est considérable. La veille, j'avais surpris, avec 6 compagnies de notre bataillon, un village dans les montagnes où les rebelles s'étaient retranchés au nombre de 800. Je leur ai tué 160 hommes et pris plus de 400 fusils, que j'ai fait briser, ne pouvant les emporter. Tout paraît maintenant paisible dans le pays. Demain nous marchons du côté de Pescara, dans l'Abruzze. J'espère que notre présence y ramènera le calme....

*Plans d'Expédition pour reprendre les débouchés de Pontremoli et de Cento-Croce occupés par l'ennemi.
(Pièce sans date, pour le citoyen Ledru).*

La colonne de gauche commandée par le chef de brigade Brun partira de Borghetto et se portera par Varese pour attaquer Cento-Croce, d'où il chassera l'ennemi. Il poussera l'ennemi le plus loin qu'il pourra, en jetant néanmoins sur sa droite une bonne partie de sa troupe pour l'empêcher de se jeter sur Pontremoli.

Si au delà de *Cento-Croce* il n'y a point de bonne position à garder, et si elle offrait au contraire à l'ennemi le moyen de faire un développement considérable et en se renforçant reprendre l'offensive, alors le chef de bataillon Brun se bornera à jeter devant Cento-Croce quelques tirailleurs sur sa droite seulement pour l'harceler (*sic*) et le forcer à se retirer sur sa gauche. — Il laissera 400 hommes bien placés à Cento-Croce, et avec le reste de la colonne il se portera par le chemin le plus court et le plus praticable, descendant par sa droite et viendra se joindre à la colonne du citoyen Graziani qui dépend aussi de ses ordres et qui doit attaquer l'ennemi à Zeri et le chasser au-delà de Pontremoli.

La colonne du citoyen Graziani qui est sous les ordres du citoyen Brun partira de Piana et par la route de Borghetto se portera par Bronatto sous Verro, Pieve, Rospiano, attaquera l'ennemi et enlèvera le poste de Zéri. Cette position occupée, il en prévendra le citoyen Brun, afin qu'il règle en conséquence son mouvement pour forcer l'ennemi à se retirer et à abandonner Pontremoli. Et dans le cas où il tiendrait ferme, alors il se portera avec rapidité sur les hauteurs de Montelungo pour lui couper la retraite, tandis que le corps que lui aura détaché le citoyen Brun tombera sur Pontremoli où il cherchera à cerner l'ennemi. Les citoyens Graziani et Brun combineront ensemble d'avance le mouvement de la manière qu'ils croiront convenable; ils fixeront l'heure du départ, ainsi que les précautions à prendre pour se donner du secours réciproquement.

Avant de quitter les dispositions de *Vezzano*, *Foller* et *Tiven-gna*, le citoyen Brun formera un détachement d'élite de 300 hommes, dont 100 de la 5^e demi-brigade, et 200 Liguriens compris les grenadiers. Ce corps passera la Varra à Bocca di Botagna par *Caperana* et *Bolano*, et se portera sur Podenzana où il prendra position et se montrera à l'ennemi en faisant des mouvements toute la journée sans inquiéter les habitants. Cette petite colonne se tiendra en observation jusqu'à la nuit, et pendant la

nuit elle se retirera sur les hauteurs de Bolano. Cette colonne aura à sa droite les chasseurs Polonais qui sont à *San-Stefano* et *Fordinovo* et qui ont ordre de faire une reconnaissance jusqu'à Ribola en face de l'Aula et prendront position derrière à l'Auntella. Ils feront mine de vouloir passer la rivière pour attaquer l'Aula et favoriser l'attaque simulée des trois compagnies qui ont dû prendre position à *Podenzano* (*sic*).

La réserve se portera à San Stefano en laissant 100 hommes à Sarzanella, dont 80 et 20 Polonais (*sic*).

La colonne du citoyen Ledru partant de Fivizano attaquera brusquement *Sassalbo*, en chassera l'ennemi et le poussera le plus loin qu'il soit possible en observant bien sa gauche, et à cet effet il manœvrera (*sic*) de manière à faire le plus promptement possible sa jonction avec la colonne Graziani et de Brun qui doivent avoir gagné les hauteurs de Pontremoli.

Avant de quitter Fivizano, il laissera dans cette place 200 hommes commandés par un officier *ferme*.

Le citoyen Ledru s'assurera d'avance le bataillon de la 3^e demi-brigade qui est à Piazza, recevra ordre de faire un mouvement après cependant (*sic*) la réussite de la prise de Sassalbo, afin qu'au moment où le bataillon de la 3^e demi-brigade l'attaquera de front, un détachement parti de Sassalbo tombe sur le derrière de l'ennemi et coupe sa retraite.

Enfin la colonne de droite commandée par le chef de Brigade Desportes, en laissant 100 hommes à Saint-Pellegrino et 100 hommes à Castelnovo, attaquera, avec le reste de sa troupe, l'ennemi sur tous les points, manœvrera de manière à lui présenter des forces sur tous les points. Et si elle parvient à faire des positions tenables, elle restera pendant la nuit dans sa position. — Il prévendra le commandant de la colonne de Saint Marcello de son opération, afin que de son côté il pousse en avant de fortes reconnaissances pour attirer l'ennemi de ce côté-là.

Le quartier-général avec la réserve se tiendra à Saint Stefano. C'est là que les chefs des colonnes donneront les avis nécessaires

au général commandant la Division. Les troupes (*sic*) du citoyen Le Brun se mettront en marche le 5. Elles iront bivaquer à Borghetto ; le 6, le plus près qu'on pourra de Varese, et le 7 attaqueront Centocroce.

La colonne de Graziani partira de sa position actuelle le 6, bivaquera à Boghetto le même jour hors du village, et le 7 attaquera Zeri.

Les 300 hommes destinés à se porter à Ponzano passeront la Vara le 6 à Caperano, et se montreront le 7 à la pointe du jour à Ponzano.

Les chasseurs Polonais qui sont à Fordinovo et Saint Stefano, ainsi que le quartier général, se rendront à la position indiquée le 7 au grand matin.

Le citoyen Ledru attaquera Sassalbo le 6, et s'il réussit, il fera le 7 son mouvement sur Pontremoli.

Le citoyen Desportes attaquera et inquiétera l'ennemi le 6, le 7 et le 8, et priera le commandant de Saint Marcello d'en faire autant.

Les commandants des colonnes Brun, Ledru et Graziani feront prendre du pain à leurs troupes (*sic*) pour trois jours.

(Il est regrettable que cette pièce ne contienne pas plus de précision sous le rapport des dates ; mais elle n'en est pas moins importante pour la connaissance des opérations auxquelles Ledru prit, comme on va le voir, une très large part).

Notes indiquant des mouvements de l'armée en Italie.

Le 26 Brumaire (an VII), la demi-Brigade partit pour aller à Ancône et s'y embarquer le 9 Frimaire ; vers le 24 Nivôse, la demi-Brigade débarqua.

Le 8 Pluviose, le 1^{er} bataillon partit pour Lauretto ; le 9, le 2^e partit pour Lauretto, tandis que le 3^e était à Macerata ; —

le 10, à Porto-Fermo ; — le 11, à Santo-Beneditto ; — le 12, à la Prise d'Ascoli ; — le 16, il arriva 200 grenadiers de renfort ; — le 17, l'arrivée du général (ici, un mot illisible) avec le 3^e bataillon.

Vers le 19 ou le 20, la demi-Brigade partit pour aller combattre les paysans des environs, et, de poursuite en poursuite, elle arriva à Rome, et puis à Isola, tandis que le 3^e bataillon avait suivi la mer Adriatique pour aller aux environs de Naples. Après la prise d'Isola, le 2^e bataillon vint à Veroli le 30 germinal, et le 1^{er} y arriva le 1^{er} Floréal.

Le 2, le 1^{er} bataillon à Anagni ; le 3, à Frascati ; le 4, à Rome, jusqu'au 8 ; le 8, à Monterossi ; le 9, à Viterbe ; le 10, séjour ; le 11, à Monte-Fiascone ; le 12, à Aquapendente ; le 13, à Radicofani (?) ; le 14, à Santo-Cuirico ; le 15, à Sierra ; le 16, à Poggibouzi ; le 17, à Florence ; le 18, le 1^{er} et le 2^e bataillon à Pistoya, tandis que le 3^e bataillon resta à Florence ; le 20, à Pietra Santa ; le 21, à Sirsano ; mais, deux heures après, nous partions pour Fivizzano, et nous allâmes nous reposer quelques heures à Fosdinovo, d'où nous partîmes de nuit pour arriver et prendre Fivizzano le 22 ; — au bout de 2 ou 3 jours, la ville fut investie.

Le 5 prairial, le 3^e bataillon nous rejoignit, et, avec une partie du 1^{er} bataillon, il partit pour aller vers le pont de Remolis. — Le 18 prairial, nous partîmes de Fivizzano pour aller à Massa ; — le 19, à Luca ; — le 20, à Pistoya ; le 21, la troupe alla joindre par les montagnes le reste de la demi-Brigade qui était commandée par M. Desgoubet (?) revenu de Rome.

Le 29, le 30 (prairial) et le 1^{er} messidor, bataille entre les Prussiens et l'armée de Naples ; sa perte fut cause que la demi-Brigade revint par les montagnes à Fivizzano.

Le 1^{er} thermidor, toute la Division partit pour aller bivouaquer à Fosdinovo, ainsi que le 2 ; — le 3, à Sirsano ; le 6, à Becco (?) ; — le 7, à Gênes, où l'on bivouaqua sur les fossés ; le

8, à Herriglia, où l'on séjourna jusqu'au 15 thermidor, jour où le reste des quatre compagnies qu'on avait formées revint en France.

Ceprano, le 11 germinal, an 7^e républicain.
6 heures 1/2 du soir.

F. Watrin, général de Brigade

Au citoyen Le Drut (*sic*) chef du 1^{er} Bataillon de la 55^e.

Je reçois à l'instant votre lettre, citoyen commandant. Aussitôt mon arrivée en cette ville, j'ai envoyé à votre chef de Brigade à Veroli (?), la lettre dont copie est ci-jointe (1). Je vous prie de la lui faire parvenir, quand vous en aurez pris le temps; il aura au moins de mes nouvelles, dans l'hypothèse où les quatre chasseurs que je lui ai envoyés par *Frosinone* n'arrivent pas à Veroli.

J'aurai le plaisir de vous voir demain à mon passage, citoyen commandant, et je profiterai avec empressement des renseignements que vous me donnerez pour combiner un mouvement général qui anéantisse enfin les brigands.

Salut et fraternité : F. Watrin.

ARMÉE DE NAPLES.
Colonne mobile.

Ceprano, le 16 germinal, an 7^e.

F. Watrin, général de Brigade, au citoyen Le Drut,

J'envoie à votre chef de Brigade, citoyen commandant, un corps de la 30^e pour remplacer votre bataillon, et deux compagnies de grenadiers que je lui donne ordre de faire partir demain à la

(1) Je n'ai pas trouvé cette copie.

pointe du jour, pour *Monte-Saint Giovanni*, afin de se joindre à la colonne que vous commanderez pour passer la rivière.

Mon but est d'effectuer ce passage au gué de *Colli*. Je le fais sonder aujourd'hui, et si le beau temps continue, il aura lieu demain. Afin de bien le connaître vous-même, vous partirez seul au reçu de ma lettre avec le capitaine que doit vous donner le chef de la 55^e, et avec cinq ou six hommes armés que vous prendrez à Monte Saint Giovanni. Vous irez la nuit faire sonder ce gué devant vous, par dix paysans que vous prendrez à Colli même. Vous trouverez à Monte S^t Giovanni un excellent guide que je vous y ai laissé pour cet objet. Je serai demain matin à Monte S^t Giovanni, et d'après votre rapport, nous passerons l'eau de suite. Je fais courir le bruit que je la passerai à Ceprano, afin de tromper l'ennemi ; faites-le croire aussi. J'attends de vos talents, de votre zèle et de votre activité que vous remplirez avec honneur la mission importante dont vous êtes chargé. Je vous donnerai demain mes dernières instructions.

Salut et fraternité : F. WATRIN.

ARMÉE DE NAPLES
Colonne mobile

Monte S^t Giovanni, le 17 germinal,
an 7^e républicain.

Le citoyen Le Drut, chef de bataillon de la 55^e demi-brigade de ligne, prendra de suite le commandement de la colonne composée de 2 compagnies de grenadiers de la 30^e, 2 idem de la 55^e, du 1^{er} bataillon de la 30^e, du 1^{er} de la 55^e, de 200 Polonais, et d'un détachement de 22 chasseurs à cheval du 29^e régiment. Il trouvera toutes ces troupes réunies à *Colli* où se trouve un gué par lequel il pourra traverser la rivière l'*Iri*, si la crue excessive des eaux n'y met pas obstacle. Il emploiera tous les moyens pour faire sonder l'eau, et si après bien des tentatives il n'y peut réussir, le citoyen Le Drut se rendra de suite avec sa colonne à *Ceprano*, où il passera l'eau demain de très bon

matin, par le moyen d'un gué qui sera peut-être guéable pour lors. L'Edile de Ceprano lui donnera tous les renseignements possibles.

Mon but est de tourner *Isola*, de m'emparer des batteries de canon, et de couper la retraite aux brigands qui sont de l'autre coté de la rivière. En conséquence, aussitôt que le citoyen Le Drut aura forcé le passage, il suivra directement la grande route en se faisant bien flanquer sur sa droite. Arrivé au bas de la montagne sur laquelle sont les batteries des rebelles, le citoyen Le Drut fera tourner par ses grenadiers les redoutes, tombera sur les redoutes et les brigands avec la rapidité de l'éclair et s'en emparera. Au même moment où la colonne du citoyen Le Drut sera sur la grande route, je fais attaquer avec audace *Isola* par les troupes de *Castelluccio*, et tous les brigands effrayés tomberont dans la colonne du citoyen Le Drut.

Un corps d'observation sera laissé sur les derrières et sur le flanc droit du citoyen Le Drut, pendant qu'il attaquera les redoutes, afin d'empêcher les brigands de l'inquiéter dans cette partie.

Les troupes ne doivent tirer qu'un coup de fusil et tomber comme la foudre, à la bayonnette, sur les rebelles, à qui elles ne feront aucune grâce. Je suis sûr que dirigées par le citoyen Le Drut dont les talents et la bravoure me sont connus, elles n'éprouveront aucun obstacle.

Je donnerai de nouveaux ordres aussitôt entrés dans *Isola*. Je recommande bien au citoyen Le Drut de n'épargner aucun moyen pour passer l'eau soit à *Colli*, soit à *Ceprano*. Il prendra avec lui le capitaine Chantraux qui l'aidera dans sa mission.

Le général de brigade : F. WATRIN.

Du même

Le 18 germinal, an 7^e républicain

Le chef de bataillon Le Drut se rendra de suite avec le 1^{er} bataillon de la 55^e à *Monte S^t Giovanni*, où je lui donnerai de

nouveaux ordres. Je présume que le mauvais temps rend le gué impraticable.

Le 30^e restera à Ceprano.

Le général de brigade : F. WATRIN.

Du même

Le 22 germinal, an 7^e

Le citoyen Le Dru (*sic*) se rendra aujourd'hui à Ceprano pour y faire sonder le gué que le chef de bataillon Lajeunesse assure très guéable. Il fera établir des cordes de chaque côté, qui serviront à soutenir le soldat contre le courant de l'eau, et à marquer l'endroit guéable.

Toute la colonne sera réunie demain à Ceprano et le citoyen Le Dru exécutera l'instruction que je lui ai donnée le 17 de ce mois.

Le général de brigade : F. WATRIN.

Monte S^t Giovanni, le 23 germinal, an 7^e

Le 1^{er} bataillon de la 55^e demi-brigade, après avoir pris 100 paquets de cartouches, le pain et la viande pour cinq jours, partira de suite avec les deux compagnies de grenadiers pour se rendre à Ceprano, où il recevra de nouveaux ordres du citoyen Le Dru commandant la colonne.

Le commandant du bataillon évitera de faire passer sa troupe sur le bord de la rivière, afin de ne point user de cartouches en tiraillant inutilement sur les rebelles qui sont de l'autre côté.

Il laissera à Monte San Giovanni un détachement de 20 hommes les plus éclopés de son bataillon, commandé par un officier qui correspondra avec le chef de la 55^e à Castelluccio et escortera les vivres qu'il tire de cet endroit.

Le général de brigade : F. WATRIN.

ARMÉE DE NAPLES

Colonne mobile

Ceprano, le 23 germinal, an 7°

Le citoyen Le Dru prendra le commandement de la colonne telle qu'elle était composée le 17. Il lui fera prendre les armes à la pointe du jour pour passer la rivière au gué de Ceprano. Il s'emparera très lestement de la pièce de canon que les rebelles ont vis-à-vis la ville, et se portant ensuite sans perdre de temps sur la gauche, il regagnera la grande route d'Isola, sur les derrières de laquelle il se portera avec rapidité pour enlever les pièces des rebelles et les cerner entièrement, comme le porte mon instruction du 17. Je ferai flanquer les deux côtés et les derrières du citoyen Ledru (*sic*), dont le but est de tourner entièrement Isola et de prendre les batteries de l'ennemi. Etant avec lui sur les lieux, je donnerai les ordres que les circonstances nécessiteront, et les talents du citoyen Ledru assureront la réussite de cette expédition.

Le général de brigade : F. WATRIN.

Sarzanno, à 7 heures du soir, le 27 floréal, an 7°

Dispositions conscrites entre le chef de l'état-Major de la Division, le citoyen Le Brun, chef de brigade, commandant les débouchés de Tremoli, Garfagnano, et le citoyen Graziani, commandant l'avant-garde de ces colonnes.

L'ennemi ayant forcé aujourd'hui le poste important de Sassalbo, qui d'après l'avis du commandant de Feveizano, s'est replié sur Castelnovo de la Garfagniana, il a fallu renoncer au projet que nous avions formé d'attaquer l'ennemi dans toutes ses positions et de le tourner à la ville (?), par Palerme et Podenzana, attendu qu'on ne peut plus compter sur le bataillon de la 3° demi-brigade, qui était à Sassalbo, et que l'ennemi pourrait de ce point prendre à dos notre colonne.

Les postes importants de Varese et Centocroce, forcés par

2,000 insurgés, le débouché de Sestry se trouve découvert, et il importe de renforcer la colonne du citoyen Graziani qui se trouve derrière la Varra pour en disputer le passage à l'ennemi. En conséquence, nous sommes convenus des dispositions suivantes :

Le 3^e bataillon de la 55^e demi-brigade, qui est à Sarzanno, se portera à *Cortile* et *Gragnola*, pour soutenir ce poste s'il était attaqué

Le bataillon de la 8^e légère se portera tout entier à Fosdinovo, en laissant 50 hommes à Sarzanello, et 50 hommes à Sarzanno, lesquels se replieraient à Sarzanello, si la ligne était forcée.

Le bataillon de la 3^e demi-brigade qui paraît s'être retiré à Castelnovo laissera 50 hommes dans le fort, et le reste se portera à Piazza et *Casciano*, pour observer les mouvements de l'ennemi, et empêcher qu'il ne tourne *Fivizano* (*sic*) et descendra à Mosso.

Si cette ligne est forcée, on ne laissera que 100 hommes à Sarzanello, et le reste des troupes viendront (*sic*) prendre position de Castelnovo, Portala, Bossati, Cervello et Posto, où l'on tiendra des postes avancés en avant de Castelnovo, pour observer les mouvements de l'ennemi et l'on tiendra jusqu'à extrémité.

(Signé :) Le chef d'Etat-Major: F... (*nom illisible*).

Le commandant la colonne mobile :

GRAZIANI.

Le chef de brigade : BRUN.

Pièces relatives à la Capitulation de Fivizano (1).

Fivizano, den 17^{ten} May 1799.

CAPITULATION PUNCTEN !

Für die französische Garnison zu Fivizano. 1^{tes} Denen Offrs, und Comendanten wird erlaubt mit ihrer Bagage und gut dan Ihren Zeichen mit dem beding, Ein Jahr und ein tag gegen die

(1) Voir la lettre suivante du 16 Messidor, an VII.

in Krieg begrieffene mächte nicht zu dienen ; auszumarschieren und nach Frankreich zurück zu kehren.

2^{do} Die Mannschaft von charrant an wird sich zum Kriegsgefangenen ergeben.

V. BERTUZI, Général de Division.

Traduction.

Fivizano, le 17 mai 1799.

Conditions de Capitulation pour la garnison française de Fivizano.

1^o Aux officiers et aux commandants, il est permis de sortir et de retourner en France, avec leurs bagages, leurs biens et leurs insignes, à la condition de ne pas tenir pendant un an et un jour contre les puissances en guerre.

2^o Les hommes à partir du grade de sergent, se rendront comme prisonniers de guerre.

V. BERTUZI, Général de Division.

II.

Fivizano, den 17^{ten} may 1799.

Der Garnizon in Fivizano, wird zum letzten mall folgendes zugestanden nemlich.

1^{mo} Wird der ort Fivizano an die Kayserliche armee übergeben, und wird der ganzen Garnizon mit allen militairischen Ehrenzeichen nemlich ober und unter gewehr samt der Bagage auf die Strasze gegen Frankreich mit dem Beding abzumarschieren bewilliget, dasz :

2^{do} Diese ganze Garnizon durch ein Ganzes Jahr und Tag gegen die mit der französischen Republique in Krieg begrieffene Mächte nicht dienen.

Übrigends ist der Kayerlichen armée bekant, dasz die Garnison mit Lebensmitteln gar nicht versehen ist um ein Belagerung auch nur von wenigen Tagen auszuhalten.

V. BERTUZY, Général de Division.

Traduction.

Fivizano, le 17 may 1799.

A la garnison de Fivizano les conditions suivantes sont accordées pour la dernière fois, savoir :

1° La localité de Fivizano sera rendue à l'armée Impériale, et il sera accordé à toute la garnison de sortir par la route de France, avec tous les honneurs militaires, à savoir, avec armes et bagages, à condition que :

2° Cette garnison entière ne serve pas, pendant un an et un jour entier, contre les puissances en guerre contre la République,

Du reste, il est connu à l'armée Impériale que la garnison n'est pas du tout pourvue de vivres, pour soutenir un siège même seulement de quelques jours.

V. BERTUZY, Général de Division.

III. Ich endsunterscriebener Jarossy, Lieutenant, von dem 3^{ten} Bataillon der Nadasdischen Régiment n° 39, bekenne von dem H. Ledru, commandant der ersten Bataillon der 55^e 1/2 Brigade und commandant zu Fivizzano, die somma von fünfzehnen Filippi, od. florentinischer Thaler von zehn Paol, empfangen zu habe, womit, bescheine.

Fivizzano, dem 2. Prairial im 7. Jahr der franz. Republik / :
od. 21 May 1799.

Gut für 15 Filippi florent.

JAROSSY Leut.

Traduction. — Je soussigné Jarossy. Lieutenant du 3^e Bataillon du régiment..... n° 39, reconnais avoir reçu de M. Ledru, commandant le 1^{er} bataillon de la 55^e 1/2 Brigade, et commandant à Fivizzano, la somme de 15 Filippi ou thalers florentins de 10 Paol, ce que je certifie.

Fivizzano, le 2 Prairial an 7, de la République française, ou 21 Mai 1799.

Bon pour 15 Filippi Florentins. JAROSSY Lieutenant. (1)

ARMÉE DE NAPLES

Luques, 16 messidor, 7^e année.

F. Ledru à sa Mère.

Ma chère Mère — Je n'ai pu vous donner de mes nouvelles depuis mon départ de Rome : j'étais employé dans les Appennins (*sic*) d'une manière trop active, et les communications se sont presque toujours trouvées interceptées. J'ai souvent songé aux inquiétudes que mon silence vous causerait, j'en étais très fâché, sans pouvoir y remédier.....

Un volume suffirait à peine, ma bonne mère, si je voulais vous raconter tous les événements de guerre dans lesquels j'ai eu part depuis deux mois. Je vous en citerai seulement quelques traits.

Le 22 floréal dernier, j'ai repris avec mon bataillon, composé de 500 hommes, la ville de Fivizzano (2), occupée par les Autrichiens et les insurgés au nombre de 900.

Fivizzano est une jolie ville de Toscane, entourée d'une muraille, située dans un des plus importants débouchés des Appennins et couvrant la route de Gènes. Cinq jours après, j'y fus attaqué par trois bataillons autrichiens, montant à plus de

(1) Je dois la transcription et la traduction de ces trois pièces à l'obligeance de M. Flogny, professeur au Lycée du Mans.

(2) Voir encore, à propos de cette affaire, le « Mémoire de Proposition » transcrit ci-après.

2,000 hommes et un nombre considérable d'insurgés. Le combat s'eugagea vers midi et dura jusqu'à la nuit, sans que l'ennemi pût parvenir à escalader le mur ou à enfoncer les portes. J'avais embusqué mon monde de manière que je ne perdis qu'une vingtaine d'hommes. Dans la nuit, l'ennemi, instruit qu'il m'arrivait du secours, se retira précipitamment, laissant plus de 80 morts et m'abandonnant 160 blessés. Je le suivis dans sa retraite, culbutai son arrière-garde et lui fis trente prisonniers. J'oubliais de vous dire que le général Autrichien, indigné de recevoir un échec par une poignée de soldats, m'envoya successivement quatre parlementaires pour me faire rendre. Il employa d'abord les plus terribles menaces et m'offrit à la fin tous les honneurs de la guerre, si je consentais à sortir. J'ai reçu sur cette affaire des lettres de félicitation extrêmement flatteuses de la part de mes généraux, et le brevet de chef de Brigade a été demandé pour moi au général Moreau.

Après quelques évènements moins majeurs, je me suis trouvé avec toute l'armée sur la Trebia, près de Plaisance. La valeur et l'intrépidité ont dû céder au grand nombre. La victoire la plus complète (*sic*) était cependant prête à couronner nos efforts, si la division du général Montrichard et surtout la 5^e demi-Brigade d'Infanterie légère eussent fait leur devoir, comme le reste de l'armée. Jamais combat ne fut aussi sanglant; des corps entiers de part et d'autre ont totalement péri. Les deux rives du fleuve étaient couvertes de cadavres et d'armes brisées. Ma demi-Brigade a perdu les deux tiers de son monde et les trois quarts de ses officiers, mais elle n'a jamais reculé d'une semelle.

J'ai été nommé chef de Brigade sur le champ de bataille, et mon chef a été Général. Nous sommes peut-être les deux seuls chefs de l'armée qui ayons eu le bonheur de n'être pas tués. J'en ai été quitte pour un coup de feu à la jambe droite, qui m'a causé une forte contusion et m'a emporté un morceau de molet (*sic*). J'en suis maintenant guéri.

Le général en chef Macdonald qui a aussi été blessé, vient de

m'envoyer mon Brevet de chef de Brigade commandant la 55^e.

Le général Cambray a été tué. Le général Watrin, marié au Mans, s'est particulièrement distingué, et en est sorti sain et sauf. Ce pauvre Coutard est blessé et prisonnier.

Adieu, ma bonne mère ; soyez sans inquiétude sur mon compte ; vous voyez que je suis toujours heureux.

Au pont du Var, 27 floréal, an 8.

F. Ledru à sa sœur.

J'ai été attaqué par cinq bataillons de grenadiers Hongrois et deux escadrons de hussards de Wurmser. Je n'avais que 1200 hommes, un escadron de chasseurs et une demi-batterie d'artillerie légère. Mes postes ont d'abord été forcés de se replier ; mais l'ennemi, dont le but était de brûler le pont en me faisant repasser le fleuve, n'ayant pas mis d'ensemble dans son attaque, a été enfoncé sur sa gauche ; une charge de cavalerie a ensuite déterminé sa déroute, et nous lui avons fait prisonniers 80 grenadiers, dont quatre officiers, et 26 hussards avec leurs chevaux. Le général Autrichien qui commandait l'attaque a été blessé au visage. J'ai pris de ma main un capitaine de grenadiers Hongrois, et j'ai fait cadeau à un de mes officiers d'un très beau sabre qu'il avait.....

Menthon (sic), 15 prairial, an 8.

F. Ledru, à sa sœur.

(Cette lettre fait suite à la précédente).

..... Le général Melas, voulant absolument emporter la tête de pont, avait réuni devant nous un corps de 20.000 hommes, presque tous grenadiers, et une nombreuse artillerie.

Le 2 prairial, à 3 heures du matin, toutes les batteries ennemies jouèrent à la fois sur nous. J'étais en avant des retranchements avec la 20^e légère, qui pendant une heure et demie empêcha 3000 grenadiers de déboucher dans la plaine. Le général Rochambeau, voyant qu'elle était criblée par la mitraille, m'ordonna de rentrer dans les ouvrages, où toute la journée notre Division fut assaillie d'une grêle d'obus et de boulets. Deux ou trois fois, l'ennemi tenta de nous enlever de vive force, et fut repoussé chaque fois avec perte. Notre artillerie, placée sur la rive droite du Var, lui faisait beaucoup de mal. La perte de l'ennemi fut très grande ce jour-là ; la nôtre fut d'environ cent hommes. La 55^e a eu douze blessés, parmi lesquels mon premier chef de bataillon, qui l'est grièvement.

Le 7, à 4 heures du soir, l'ennemi, qui s'était procuré des mortiers et du canon de gros calibre, recommença son attaque plus violemment que la première fois, mais sans pouvoir nous déloger. A 9 heures, 10 à 12.000 hommes s'avancent pour donner l'assaut à nos redoutes. Onze bataillons de grenadiers, chargés d'attaquer notre droite, portaient des fascines pour combler le fossé, des échelles et des cordages pour déranger nos abbatis (*sic*). Déjà ils n'étaient qu'à cinquante pas de nous, lorsqu'une décharge de mitraille et de mousqueterie les arrête et les culbutte (*sic*). Les grenadiers s'enfuient d'abord ; les fusiliers, plus braves, viennent se faire tuer au nombre de 36 à 40 dans le fossé même. Notre perte a été presque nulle, celle des Autrichiens considérable. Il est bon de t'observer que notre corps d'armée n'est pas de plus de 6000 hommes.

Le surlendemain au soir, nous avons attaqué l'ennemi sur tous les points, pour hâter la retraite qu'il devait nécessairement faire, d'après les nouvelles reçues de l'entrée de Bonaparte et Berthier en Italie. Dans la nuit, il a évacué (*sic*) ; depuis ce moment il est en retraite et nous le harcelons. Le découragement est tel dans les troupes allemandes qu'il est déserté par plus de 1500 grenadiers. A chaque instant nous

lui faisons des prisonniers. Un détachement que j'ai envoyé pour porter des dépêches au quartier général à Sospello, près le col de Tende, me rapporte une réponse qui m'annonce que nos divisions de gauche ont attaqué hier 'soir et hier, ont fait 3000 prisonniers, pris beaucoup d'artillerie, et marchent de manière à couper beaucoup de troupes à l'ennemi. M. de Melas, qui voulait tous nous prendre, est de ce moment très embarrassé. 600 grenadiers qui gardaient une redoute près de Sospello ont jeté bas les armes, sans vouloir écouter leurs officiers ni tirer un coup de fusil. J'espère qu'avant que l'ennemi ait gagné la plaine du Piémont, nous lui aurons pris ou fait désertir le double de notre nombre.

J'ai reçu hier un capitaine de frégate anglaise qui a reconduit à terre un aide de camp fait prisonnier par un corsaire ; il a déjeuné avec nous et nous nous sommes fait beaucoup de politesses ; il a reporté à bord du pain blanc et des citrons pour sa petite provision. Les français ne peuvent que se louer de leurs procédés quand ils sont faits prisonniers.

Ce soir, j'irai avec la Brigade pour voir si M. le général Latermann, qui garde Vingtimille avec cinq bataillons de grenadiers, veut bien me permettre d'y coucher. J'espère qu'il sera assez poli pour me céder son logement. C'est un plaisir de marcher la nuit dans le pays ; il y fait maintenant excessivement chaud pendant le jour. J'ai déjà la figure noire comme mon chapeau...

Notice sur les opérations de la 55^e demi-Brigade dans la rivière de Gênes et au pont du Var, pendant les mois de Germinal, Floréal et Prairial, an 8.

Corps d'armée aux ordres du Lieutenant général Suchet.

La 55^e demi-Brigade de ligne, réduite à 600 hommes après la campagne de Naples et la bataille de la Trebbia (sic), reçut

ordre du général Moreau de former quatre compagnies pour tenir garnison dans Gênes, et de se rendre à Aix avec ses officiers et sous-officiers pour s'y réorganiser et recevoir des recrues.

Le 7 germinal an 8, le chef de ce corps (1), qui n'avait obtenu aucun moyen pour le rétablir, partit d'Aix avec 250 hommes, presque tous sous-officiers et caporaux, pour rejoindre l'armée active, et arriva à Borguetto (*sic*) le 17 du même mois.

Ne pouvant pénétrer jusqu'à Gênes, dont le blocus venait d'être formé, la 55^e fut réunie au Corps d'armée commandé par le Lieutenant-général Suchet.

Le 20 germinal, elle prit poste sur les hauteurs de Melogne.

— Le 22, le capitaine Mosnier, capitaine à la 55^e reçut ordre du Lieutenant-général de s'embarquer à *La Pietra* pour porter des dépêches et quelques provisions dans Gênes ; il fut pris par un corsaire au moment d'arriver à sa destination.

Le 23, la 55^e releva le 68^e sur les hauteurs de Final, resserra le blocus du fort, et lia ses postes avec ceux établis à Gorra.

Le 27, au soir, l'ennemi renfermé au fort de Final, profitant d'un brouillard très épais fit une sortie, au nombre de 60 hommes commandés par un lieutenant, afin de surprendre et d'enlever un poste de huit soldats de la 55^e placés sur une petite éminence à cent pas de distance. Loin d'être effrayés, les huit Français se précipitent sur les assaillants ; l'officier autrichien est tué presque à bout portant ; un autre allemand est percé d'un coup de bayonnette. L'ennemi, déconcerté, rentre précipitamment dans la forteresse. Cette action a valu des fusils d'honneur aux citoyens Ferdonnet et Julienne, caporaux.

Le 30, les assiégés soutenus par un grand nombre de Barbets, profitent encore d'un brouillard pour enlever un poste de sapeurs (*sic*) près *Final-Borgo*. Le chef de la 55^e s'y porte avec un détachement ; un officier (le citoyen Toupignon) et trois

(1) On sait que ce chef n'est autre que Ledru lui-même. Les notes qu'on va lire complètent heureusement son autobiographie.

soldats de son corps y sont blessés ; mais l'ennemi est repoussé avec vigueur.

Le 2 floréal, une frégate et un Brik anglais envoient deux chaloupes armées pour enlever un bateau chargé de pain qui abordait à Final. L'ennemi, accueilli par la plus vive fusillade, est forcé d'abandonner son entreprise et de gagner le large.

Le 6, la 55^e prend poste à Borguetto. — Le 10, l'ennemi sort de Loano pour reconnaître la ligne ; il est repoussé. — Le 16, quelques tirailleurs ennemis engagent une légère fusillade avec les postes de la 55^e placés en avant de *Bordiguiera*.

Le 18, au soir, le chef de la 55^e reçoit du Lieutenant-général l'ordre de partir sur le champ de Vingt mille et de se rendre à Nice le plus rapidement possible avec son corps et le 10^e de ligne. — Le 19, la 55^e occupe la tête de pont du Var ; le soir même, elle envoie une forte patrouille sur sa gauche, prend et fusille plusieurs Barbets qui venaient inquiéter ses postes.

Le 21, le Lieutenant-général ayant donné une nouvelle organisation à son corps d'armée, les 20^e légère et 55^e de ligne forment la Brigade de droite et le commandement en est confié au chef de la 55^e. — Le 22, l'ennemi, se faisant précéder par une nuée de Barbets, fait une forte reconnaissance sur la tête du pont et est partout repoussé avec perte.

Le 24, la Brigade de droite étant de service à la tête du pont, les Autrichiens démasquent les nombreuses batteries qu'ils avaient élevées dans les oliviers et font pleuvoir sur nos retranchements une grêle d'obus et de boulets. Mais le feu supérieur que le Lieutenant-général avait fait établir sur les hauteurs de Saint-Laurent fait taire celui de l'ennemi.

Le 27, la Brigade aux ordres du chef de la 55^e relève celle du général Solignac qui gardait un gué sur la rive droite du Var, à une lieue de Saint-Laurent. Le 28, la 55^e occupe la tête du pont. La 20^e légère se porte en avant sur la route de Nice. L'ennemi est attaqué sur tous les points et culbuté partout. Le chef de la 55^e fait prisonnier de sa main un capitaine de grenadiers Hongrois et deux grenadiers. Le Lieutenant-général

Suchet veut bien écrire au général Autrichien pour échanger, le capitaine contre le capitaine Mosnier pris le 22 germinal.

Le 2 prairial, à la pointe du jour, l'ennemi fait de nouveau jouer toutes ses batteries sur la tête du pont et la fait en même temps attaquer avec la plus grande vivacité par un corps de cinq à six mille hommes, composé en grande partie de grenadiers. Partout il est foudroyé par le feu de mitraille et de mousqueterie le plus meurtrier. Le général de Brigade Brunet, qui commandait la défense, est blessé d'un éclat d'obus et remplacé de suite par le chef de la 55^e. Rebutés par la résistance la plus courageuse, les Autrichiens se retirent bientôt en désordre et abandonnent un grand nombre de morts et de blessés.

A dix heures du soir, l'ennemi fait une seconde tentative sur la tête du pont, mais il est reçu aussi vigoureusement que le matin et repoussé avec perte. Dans cette journée, la 55^e eut un lieutenant (le citoyen Becker) et huit soldats blessés. Elle fut citée avec éloge à l'ordre de l'armée par le Lieutenant-général.

Le 4 prairial, la Brigade de droite prend poste dans les retranchements qui continuent à être canonnés. Le citoyen Deschelles, chef de bataillon à la 55^e, est atteint d'un boulet qui lui fracasse l'épaule droite. L'ennemi, voyant tous ses efforts inutiles et désespérant de forcer le passage du Var, n'agit plus avec la même vigueur. Le Lieutenant-général le fait attaquer sur tous les points, le chasse de ses positions les plus importantes et l'oblige à se retirer. Vivement poursuivi dans sa retraite, il perd tous ses bagages, son artillerie et on lui fait 8,000 prisonniers.

Les 55^e de ligne et 2^e légère, formant toujours la Brigade de droite, prennent leur route le long de la mer, harcellent (*sic*) la colonne de grenadiers commandée par le général Autrichien Lattermann, lui font abandonner précipitamment la position de *La Turbie* et le chassent sans s'arrêter jusqu'au delà de Vingtimille en lui faisant beaucoup de prisonniers.

Dans les journées des 16, 17 et 18 prairial, la même Brigade, réunie aux 39^e et 68^e de ligne, déborde l'ennemi, à marche forcée, occupe les hauteurs de Saint-Jacques avant lui et le coupe

dans sa retraite. Un major, 16 officiers et 300 hommes, formant le reste du régiment autrichien *Von Hoff*, capitulent entre Saint-Jacques et Melogne et déposent les armes devant la 55^e.

Après avoir suivi le lieutenant-général Suchet jusqu'à *Mile-simo* et s'être portée sur *Savonne* pour en faire le siège, la 55^e revient le 20 à Final pour former la garde du Quartier général.

Le 21, une frégate et deux bricks anglais viennent jeter l'ancre près de Final, dans l'intention de capturer quelques bâtiments chargés de grains.

La 55^e et les guides du général en chef se portent sur la plage, écartent à coups de fusil les chaloupes de l'ennemi, et ne se retirent que lorsque le déchargement des grains est effectué. Les généraux Masséna et Oudinot animent la troupe par leur présence. L'artillerie anglaise enlève un sergent de grenadiers, un caporal et quatre soldats de la 55^e.

XV. DIVISION MILITAIRE.

55^e Demi-Brigade d'Infanterie de Ligne.

Mémoire de Proposition pour l'admission dans la Légion d'honneur, du citoyen Ledru, chef de la 55^e demi-Brigade et lui faire obtenir un sabre d'honneur.

DÉTAIL DES SERVICES.

François-Roch Ledru, fils d'André-Jean et de Marie-Madeleine Lenoir, né à Chantenay, départ^t de la Sarthe, le 16 aoust 1766, Taille de 5 pieds 6 pouces, Entré au service le 8 aoust 1792, Capitaine le 30 aoust 1792, Chef de Bataillon le 18 floréal an II, Chef de Brigade le 1^{er} messidor an VII, a fait toutes les campagnes de la guerre de la Liberté, savoir : celles de 1792 et 1793 à l'armée du Nord,

MOTIFS DE LA DEMANDE.

Le chef de Brigade a fait toutes les campagnes de la dernière guerre de la manière la plus active, dans le même Corps, et sans quitter ses drapeaux un seul instant.

Il fut promu au grade de chef de Bataillon le 18 floréal an II, après la bataille de Boussu, et sa conduite au siège de Maëstricht lui valut les éloges des généraux Kléber et Bernadotte.

Deux campagnes à l'armée de Sambre-et-Meuse dans la division *Maizeau* lui concilièrent l'estime de ce général.

celles des ans 2, 3 et 4 à l'armée de Sambre-et-Meuse, celles des ans 5, 6, 7 et 8 à l'armée d'Italie, et celle de l'an 9 à l'armée Gallo-Batave, blessé d'un coup de feu à la jambe droite à la bataille de la Trebbie, le 1^{er} Messidor an 7.

Au passage de l'Isonzo, à l'armée d'Italie, il culbuta, avec le 1^{er} bataillon de la 55^e, deux régiments de la cavalerie autrichienne qui voulaient traverser le fleuve à gué, entre *Gorizia* et *Gradisca*.

A l'armée de Naples, le général Watrin lui confia le commandement d'une colonne composée du 1^{er} bataillon de la 55^e, des grenadiers de la 30^e de ligne, d'un bataillon Polonais et de 50 dragons, avec laquelle il passa à gué le *Garigliano*, au-dessous de *Ceprano*, s'empara d'une batterie de six pièces de canon de 16, et fit rendre la ville fortifiée d'*Isola* de *Sova*, qui n'osa pas attendre un assaut.

Le 5 floréal an 7, ayant été chargé par le général de Division Gauthier, commandant en Toscane, de rétablir les communications entre l'armée de Naples et celle d'Italie, par la rivière de Gênes, il reprit, sans perdre un seul homme, la ville de *Fivizzano* et délivra 12 officiers et 160 militaires cisalpins faits prisonniers de guerre depuis deux jours, et que les insurgés voulaient fusiller.

Le 10 du même mois, une colonne de 3,000 autrichiens, composée du régiment d'Alvinzi, de deux bataillons croates et de quatre compagnies de tirailleurs, partie de Reggio et ayant traversé l'Apennin au-dessus de *Sassalbo*, vint à la pointe du jour attaquer Fivizzano, défendue (*sic*) seulement par 400 hommes du 1^{er} bataillon de la 55^e. Le chef de bataillon Ledru s'étant avantageusement posté en avant de la ville, en défendit les approches pendant plus de quatre heures, tua beaucoup de monde à l'ennemi et ne rentra dans la place que parce que le régiment d'Alvinzi était sur le point de le couper. Les Autrichiens, croyant alors pénétrer facilement dans une ville qui n'était fortifiée que par une simple chemise, se présentèrent en foule pour franchir le mur et enfoncer les portes ; mais ayant perdu d'une seule décharge neuf sapeurs armés de haches, deux officiers et plus de

60 soldats, ils se retirèrent précipitamment hors de la portée du fusil. Deux fois, ils revinrent pour tenter l'assaut, deux fois ils furent repoussés. Dans cette circonstance, le citoyen Ledru tua de sa main un soldat allemand qui venait de blesser un sous-officier.

Le général autrichien, honteux d'échouer devant une bicoque et une poignée d'hommes, eut alors recours aux négociations et fit faire au général de Brigade les propositions (1) les plus séduisantes, s'il voulait abandonner son poste. Reconnaisant l'inutilité de ses efforts et de ses démarches, il se détermina à effectuer sa retraite au commencement de la nuit, après avoir perdu en tués et blessés environ 300 hommes, dont 3 caporaux et 5 lieutenants. Il fut suivi par les grenadiers et cent hommes de la 55^e qui, ayant atteint son arrière-garde dans un défilé très étroit près de *Sassalbo*, lui tuèrent 30 croates et en prirent près de 150, parmi lesquels un lieutenant, le chirurgien-major et plusieurs musiciens d'Alvinzi.

Le chef de Brigade Ledru, qui ne perdit que 12 français dans cette glorieuse journée, fit conduire à *Lucques* une quantité considérable de fusils, de sabres et de gibernes pris sur l'ennemi.

Cet échec des Autrichiens fit rentrer dans l'ordre plus de trente communes insurgées et rétablit les communications interceptées.

Le 14 du même mois, le chef de Brigade Ledru, à la tête d'une colonne de 4 bataillons, dont le général Dabrowski lui avait confié le commandement, fit évacuer aux Autrichiens la ville de Pontremoli et fit quarante prisonniers.

Il commanda la 55^e à la célèbre bataille de la Trebbie (*sic*), et fut blessé d'un coup de feu en combattant contre les Russes. Le général en chef Macdonald, témoin de sa conduite dans cette circonstance, lui confia sur le champ de bataille le grade de chef de Brigade.

Au mois de floréal an 8, le Lieutenant-Général Suchet lui confia dans la rivière de Gènes le commandement d'une Brigade.

(1) Voir ci-dessus ces propositions, page 477.

Le 24 floréal, il fut de service à la tête du pont du Var, et la défendit contre les Autrichiens qui l'attaquèrent vigoureusement ce jour-là. Le 28, il fit de sa main, prisonniers de guerre, sur la route de Nice, un capitaine de grenadiers Hongrois et deux grenadiers.

Le 2 Prairial, l'ennemi attaquant de nouveau les retranchements du Var, il releva dans le commandement de la tête du pont le général de Brigade Bonnet, qui venait d'y être blessé.

Le 18, il eut l'honneur de faire déposer les armes, devant la 55^e, à un Major, seize officiers et 300 hommes, formant le reste du régiment *Von Hoff*, entre Saint-Jacques et Melogni.

Rentré dans l'intérieur au moment de la paix, le chef de Brigade Ledru s'est uniquement occupé de l'administration, de la tenue et de l'instruction de la 55^e (1). Il a eu le bonheur de si bien réussir à cet égard, que l'Inspecteur Général et le Ministre de la guerre lui ont donné les lettres les plus flatteuses, et que le Premier Consul, à son passage à Rouen, en a témoigné sa satisfaction.

ARMÉE DE BATAVIE.

A Bruges, le 2 Vendémiaire, an 9^e de la République Française, une et indivisible.

Le frère (2) du chef de la 55^e demi-Brigade d'Infanterie de Ligne, à sa mère, au Mans.

Ma chère Mère,

Pressé de traiter avec vous plusieurs objets à la fois, je dois commencer par celui qui vous intéresse le plus. J'arrivai hier, à 4 h^e du soir, de Gand à Bruges. A cet instant même, on y célébrait des jeux analogues à la fête : une immense population, rassemblée sur la place et autour du grand bassin, se livrait aux ébats d'une joie tumultueuse. Je cherchai mon frère dans la foule ; je le demandai à plusieurs militaires de sa demi-Brigade ;

(1) Voir plus loin les *Observations*.

(2) André-Pierre Ledru.

je ne le trouvai point. La cérémonie terminée, je me fis conduire à son hôtel ; il venait de s'y rendre, et causait, près d'un bureau, avec M^r de la Tour du Pin et plusieurs autres officiers de la place. . . . J'entrai brusquement, sans me faire annoncer. Je le reconnus de loin, et j'allai me planter, *comme un piquet*, devant lui, à la distance de quatre pas, sans proférer un mot.

D'abord il ne fit pas attention, ou crut peut-être que j'étais un solliciteur qui attendait son tour pour lui parler. Mais bientôt il m'examine de la tête aux pieds. . . . me fixe, pâlit, rougit, veut continuer sa conversation, me regarde de nouveau, . . . s'élançe dans mes bras. Vous devinez ce que nous nous dîmes, . . . vous sentez ce que nous éprouvâmes. Quant à moi, je ne pourrais le répéter. Il me présenta ensuite à la société étonnée de cette scène. . . .

Le soir, nous assistâmes ensemble au feu d'artifice. J'allai ensuite à un bal paré, où l'on ne pouvait entrer qu'avec un billet ; mon frère m'en avait procuré un. Des affaires pressées l'empêchèrent d'y venir. L'assemblée était extrêmement brillante ; j'y vis de très jolies femmes (le sexe est, en général, beau à Bruges), des merveilleuses, des muscadins, des incroyables porteridicule, d'assez bons danseurs. Je me retirai à minuit.

Mon frère jouit de la meilleure santé, il a un tein (*sic*) de lys et de roses ; gras, dodu, vermeil, on le prendrait pour un cy-devant bénédictin récemment enregimenté. Je couche dans un appartement contigu à sa chambre, et je vous écris sur son bureau. Vous croirez facilement que nous nous entretenons fréquemment de vous, de ma sœur, de notre famille, de nos amis communs. Notre conversation, nos questions réciproques sont réellement plaisantes, enchevêtrées de mille incidents ; nous y traitons tour à tour, et souvent à la fois, Le Mans, Chantenay, la Vallée, Porto-Rico, l'armée d'Italie, etc. Mais nous revenons toujours à l'inépuisable chapitre de notre bonne mère, de notre méchante sœur.

Votre respectueux fils aîné, A. LEDRU.

CONTRIBUTIONS

A LA FLORE SARTHOISE

Relevé des observations faites en 1907 et 1908. (1).

Diplotaxis muralis DC. — Arnage, voie ferrée, 23 octobre 1907; *Mgr. Léveillé*.

Sagina subulata Wim. — La Flèche, chemin sablonneux humide entre la Brossardière et les Fontenis, 3 juillet 1907; *M. Launay*. — Plante nouvelle pour la Sarthe.

Oxalis corniculata L. — Le Grand-Lucé, le long des murs, en face du bureau de la poste, septembre 1908. *M. Maingait*. Le Mans, Jardin d'horticulture, allée centrale du jardin français, 20 octobre, et rue de l'Arche, jardin du n° 2, 24 octobre 1908; *M. Gentil*.

Torilis heterophylla Guss. — Yvré-l'Évêque, route de Sainte-Croix, à droite, après la route de Sargé, 20 juin 1907 et butte du Luart, talus sur la droite de la route du Mans, 2 juin 1908; *Mgr. Léveillé*. — Plante nouvelle pour la Sarthe.

Egopodium podagraria L. — Le Mans, rue de l'Arche, en face du N° 2; *M. Gentil*. Saint-Denis-d'Orques, parc des Chartreux, 3 juillet 1908; *M. Auguy*.

(1) Voir, pour les années précédentes, t. XXXV, p. 234 et 441; t. XXXVI, p. 456 et 488; t. XXXVII, p. 222 et 462; t. XXXVIII, p. 148 et 421; t. XXXIX, p. 170 et 361; t. XL, p. 159 et 307. — Nous n'enregistrons que les observations nouvelles se rapportant aux espèces indiquées comme rares ou assez rares dans la 3^e édition de notre *Flore mancelle* — *Amb. Gentil*.

Buplevrum tenuissimum L. — Béthon, route d'Alençon, à droite, au Point-du-jour, rochers en face d'une carrière, 10 octobre 1907 ; *M. Rommé*.

Barkhausia setosa DC. — Le Mans, chemin de Vaugautier, 27 juin 1907 ; *Mgr. Léveillé*.

Andryala integrifolia L. — Parcé, route d'Avoise, 2^e bois de pins à droite, 20 juillet 1908 ; *M. Henry*.

Gentiana amarolla L. — Abondant sur les hauteurs, dans les friches et les petits chemins de Bourg-le-Roi à Livet et plus spécialement entre Ancinnes et Livet ; septembre 1908 ; *Mgr. Léveillé*.

Utricularia minor L. — Ruaudin, étang des Rochères, 2 août 1907 ; *M. Abot*.

Amarantus deflexus L. — Pontlieue, rue du Repos, 9 juillet 1908 ; *M. Gentil*.

Najas major Roth. — Allonnes, dans la Sarthe, au-dessus du moulin de Chahoué, 3 août 1908 ; *M. Gentil*.

Lemna arrhiza L. — Bazouges, dans une mare près du bourg, sur le vieux chemin de la Flèche, 30 juillet 1908 ; *M. Launay*.

Orchis alata Fleury. — Yvré-l'Evêque, prairie au delà du pâtis des Rochers, 26 mai 1907 ; *M. Henry*.

Orchis simio-purpurea Wedd. — Parigné-l'Evêque, près de Monbraye, 14 mai 1907 ; *M. Gentil*.

Ophrys muscifera Huds. — Livet, route d'Ancinnes, 26 mai 1907 ; *Mgr. Léveillé*.

Cephalanthera grandiflora Bab. — Livet, friches derrière le cimetière ; Ancinnes, friches près de Livet, 26 mai 1907 ; *Mgr. Léveillé*.

Juncus squarrosus L. — Yvré-l'Evêque, pâtis des Rochers, 1906 ; Pontlieue, entre la poudrière et la ligne de Tours, 27 juin 1907 ; *M. Vaniot*. Yvré-l'Evêque, pâtis du Verger, 27 juin 1907 ; *Mgr. Léveillé*.

Juncus anceps Lab. — Livet, chemin du château de Valbray à Louvigny, 22 septembre 1907 ; *Mgr. Léveillé*.

Carex strigosa Huds. — Forêt de Perseigne, bord du ruisseau des Hantelles, entre la ligne des Malzonnières et celle de la vallée aux Corbins, sur deux points différents 7 et 13 septembre 1907 ; *Mgr. Léveillé*.

Polypodium vulgare L., var. *lobatum* D. Chauvin. — Rouessé-Vassé, murs en face du cimetière et vieux murs du chemin de Sous-la-ville, derrière l'église, 31 juillet 1908 ; *M. Delaunay*.

Aspidium fragile Sw. — Forêt de Perseigne, bord du ruisseau des Hantelles, sur plusieurs points, 16 septembre 1907 ; *Mgr. Léveillé*.

Asplenium lanceolatum Huds. — Sablé, route de Juigné, rochers sur la gauche, après le viaduc de la ligne de La Flèche, 27 janvier 1908 ; *M. Henry*.

Asplenium septentrionale Hoffm. — Cette fougère était signalée par M. l'abbé Letacq (Bull. Soc. lin. norm., 1902, p. LIX), à Saint-Léonard-des-Bois, dans les anfractuosités humides des rochers bordant la route de Gesvres, à la montée. Elle a été retrouvée par M. Rommé, qui m'en a fait parvenir des spécimens en octobre 1907. C'est donc une espèce à comprendre dans notre flore. — *Amb. Gentil*.

Lycopodium inundatum L. — Mulsanne, étang des Faux, 2 août 1907 ; *M. Abot*.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

De l'Année 1908

Séance du 12 janvier 1908.

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,

Président.

M. DELAUNAY, SECRÉTAIRE.

Après le dépouillement de la correspondance, notre honorable collègue, M. Déan-Laporte, adjoint au Maire du Mans, informe la Société que par suite d'un bail consenti par le Conseil des directeurs de la Caisse d'épargne à la ville du Mans, le second étage de l'immeuble récemment construit boulevard René-Levasseur, sera mis à la disposition de la Société pour le logement de sa bibliothèque.

M. le président, se faisant l'interprète de tous, présente les plus sincères remerciements à M. Déan-Laporte, dont l'intervention et les démarches ont déterminé cette heureuse décision, qui dégrèvera notre budget d'un lourd loyer.

Conformément à l'ordre du jour ont lieu ensuite les lectures suivantes :

Vers anciens et sonnets nouveaux, par M. Daguet, membre titulaire;

Le général Ledru, sa biographie et sa correspondance militaire (suite), par M. Rebut, membre titulaire.

Séance du 9 février 1908.

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,

Président.

M. DÉAN-LAPORTE, SECRÉTAIRE.

M. le Président donne communication d'une lettre de M. le Maire du Mans, l'informant que, par délibération du 26 décembre dernier, le Conseil municipal a accordé une subvention de 500 francs à notre Société, pour l'année 1908.

M. Morancé, membre de la Commission des finances, donne lecture de son rapport sur les comptes de l'exercice 1907, qui sont approuvés.

M. le Président présente ensuite, au nom du Bureau, et la Société adopte le projet de budget pour 1908.

Sur la demande de M. le Président, la Société l'autorise à disposer des fonds de réserve, jusqu'à concurrence de la dépense que nécessiteront les frais du déménagement, qui doit avoir lieu dans quelques mois.

La parole est ensuite donnée à M. Rebut pour continuer la lecture intéressante de la *Correspondance militaire du général Ledru*, commencée aux séances précédentes.

Séance du 8 mars 1908.

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,
Président.

M. DESCHAMPS LA RIVIÈRE, SECRÉTAIRE.

Sur la proposition de M. le Président, il est décidé que la prochaine réunion aura lieu le Dimanche 5 avril, à l'heure ordinaire.

Après le dépouillement de la correspondance, M. Rebut continue la lecture des *Lettres militaires du général Ledru*, et cette fois, plus particulièrement de celles concernant la campagne de Russie.

Séance du 5 avril 1908.

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,
Président.

M. DELAUNAY, SECRÉTAIRE.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. le Maire du Mans l'informant que, par délibération du 24 mars dernier, le Conseil municipal l'a autorisé à signer le bail du local qui sera mis par la Ville, à partir du 1^{er} novembre 1908, à la disposition de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, au 2^e étage des nouveaux bâtiments de la Caisse d'épargne.

M. Deschamps la Rivière lit une intéressante étude sur *les prisons du Mans sous l'ancien régime* :

M. le Président communique ensuite un travail de M. l'abbé Letacq, intitulé : *Notes zoologiques sur la forêt de Perseigne*, faisant suite à celles qu'il nous a déjà données sur le même sujet en 1906.

Séance du 17 mai 1908.

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,
Président.

M. DELAUNAY, SECRÉTAIRE.

M. le Président exprime les regrets que cause à la Société la perte récente qu'elle a faite en la personne de M. Gustave Triger, directeur honoraire des Postes et Télégraphes, décédé le 24 avril dernier, dans sa 84^e année. Membre titulaire depuis le 4 juin 1878, il a fait partie, pendant vingt ans, de la Commission des finances et nous était absolument dévoué. La Société présente à son fils, notre honorable collègue M. Robert Triger, ses plus sincères et sympathiques condoléances.

Après le dépouillement de la correspondance, M. le Président communique une *Note sur quelques crustacés isopodes observés aux environs d'Alençon*, par M. l'abbé Letacq, membre associé.

M. Gentil donne ensuite lecture de l'introduction à son travail sur les mollusques sarthois et de notes biographiques sur les malacologistes manceaux : Maulny, Desportes, Anjubault, Goupil et Morin.

Séance du 14 juin 1908.

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,

Président.

M. DÉAN-LAPORTE, SECRÉTAIRE.

Après le dépouillement de la correspondance, M. Gentil donne lecture de Notes critiques sur les mollusques terrestres de la Sarthe, ayant pour objet de justifier l'exclusion de plusieurs espèces admises indûment par ses devanciers.

La séance se termine par une communication de M. Lemoine sur une jeune cigogne, née au jardin d'horticulture et morte accidentellement mardi dernier, à l'âge de trois semaines, dont il a fait l'autopsie.

Séance du 12 juillet 1908.

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,

Président.

M. DELAUNAY, SECRÉTAIRE.

M. le Président communique une lettre de M. le Maire du Mans l'autorisant à commencer l'installation de notre bibliothèque dans le nouveau local mis à la disposition de la Société à partir du 17 août prochain.

Lecture est donnée d'une note de M. l'abbé Letacq à propos de la découverte de l'Argyronète faite près du château des Bordeaux, aux environs d'Amné, en 1744.

M. Gentil continue la lecture de ses notes critiques sur les mollusques de la Sarthe, concernant cette fois les Gastropodes aquatiques, dont il met des spécimens sous les yeux de ses collègues.

Séance du 11 octobre 1908.

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,

Président.

M. DELAUNAY, SECRÉTAIRE.

A l'occasion du transfert de notre bibliothèque dans le nouveau local, boulevard René-Levasseur, 13, où se tient pour la première fois la réunion de la Société, M. le Président fait l'historique de son origine, de ses accroissements successifs et de ses migrations. Ses collègues lui présentent leurs félicitations pour l'installation actuelle de nos 15.000 volumes et leurs remerciements pour la peine qu'il a prise à ce sujet.

Séance du 8 novembre 1908.

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,

Président.

M. DÉAN-LAPORTE, SECRÉTAIRE.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. le Préfet l'informant que, dans sa séance du 23 septembre dernier, le Conseil général a voté une subvention de 500 francs pour l'année 1909, en faveur de notre Société.

M^{rs} Léveillé fait une intéressante communication sur les Epilobes de la Sarthe, et met sous les yeux de ses collègues de beaux spécimens de nos espèces indigènes et d'excellents dessins dûs à la plume de M. Gonzalve de Cordoue.

Sur la proposition de M. le Président, la Société décide que, à partir du 1^{er} janvier prochain, la bibliothèque sera ouverte aux sociétaires deux fois par semaine, le dimanche et le mercredi de 9 heures à midi.

Séance du 13 décembre 1908

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,

Président.

M. DELAUNAY, SECRÉTAIRE.

M. Rebut donne lecture d'une note sur le blason du général Ledru, baron des Essarts, qui sera joint à son travail sur notre compatriote, en cours d'impression dans le Bulletin.

M. Gentil communique la liste des observations botaniques faites dans la Sarthe en 1908.

Il est ensuite procédé, conformément aux statuts, au renouvellement du Bureau pour les années 1909 et 1910. — Sont élus :

Président : M. Gentil ;

Vice-présidents : MM. Leclerc et Plu ;

Secrétaires : MM. Déan-Laporte, Delaunay et Deschamps la Rivière ;

Trésorier : M. Gandoin ;

Archiviste : M. Guérin ;

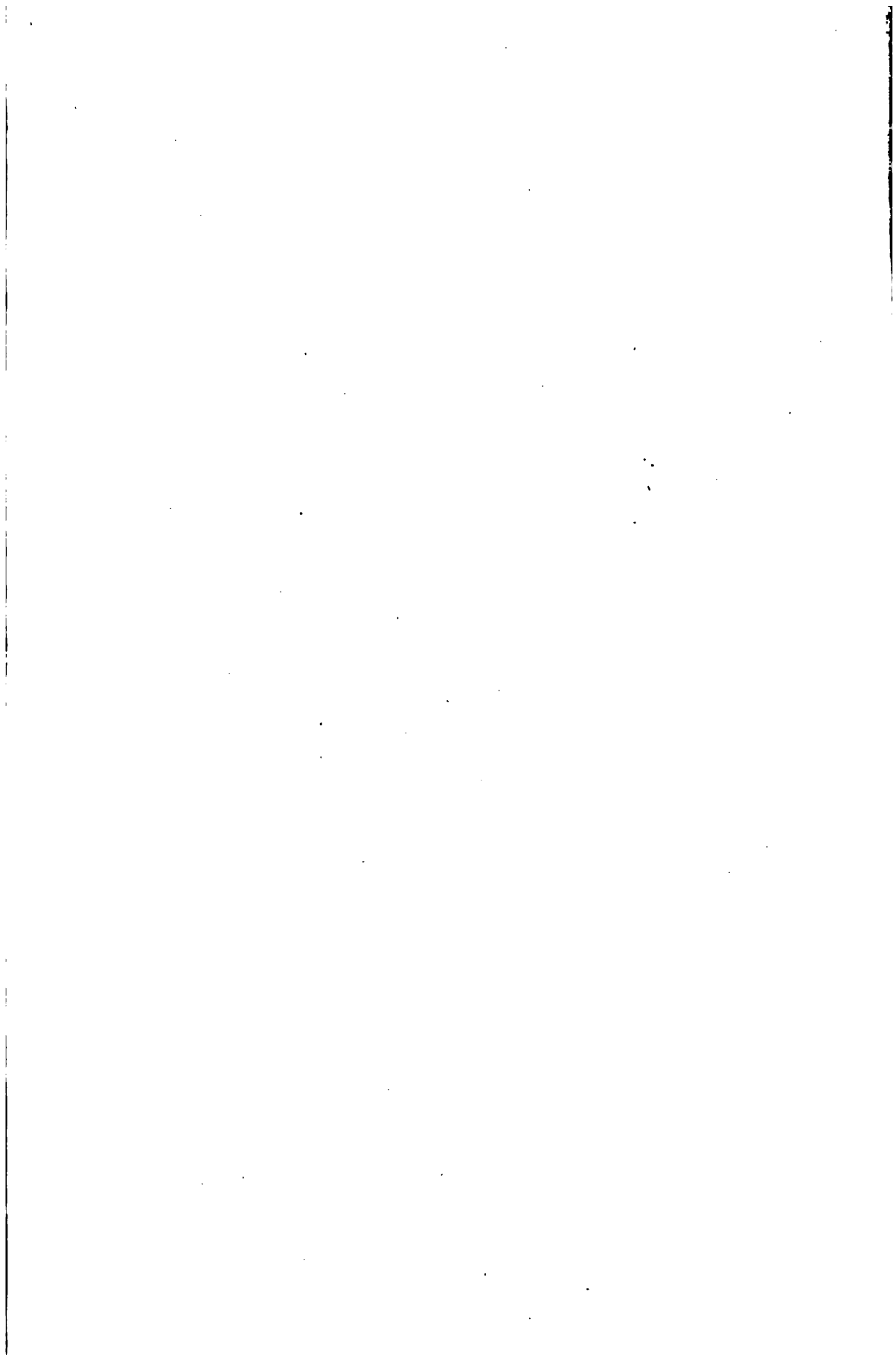
Archiviste-adjoint : M. Rebut.

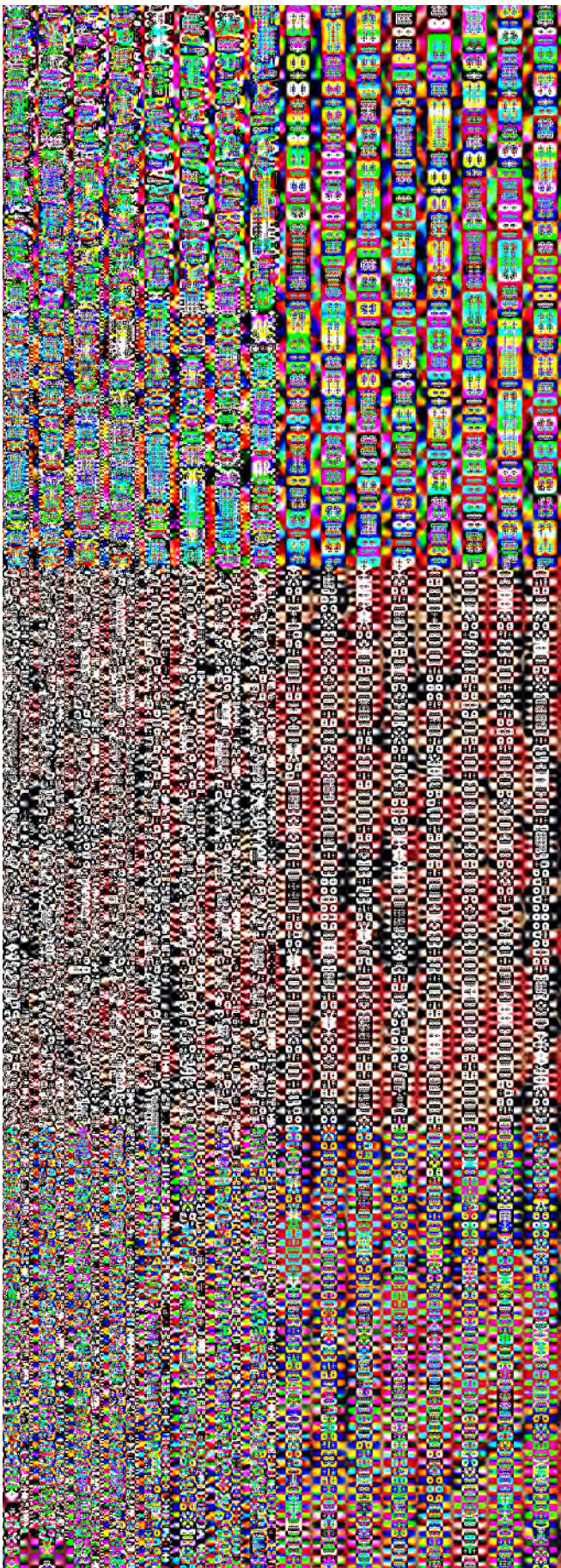
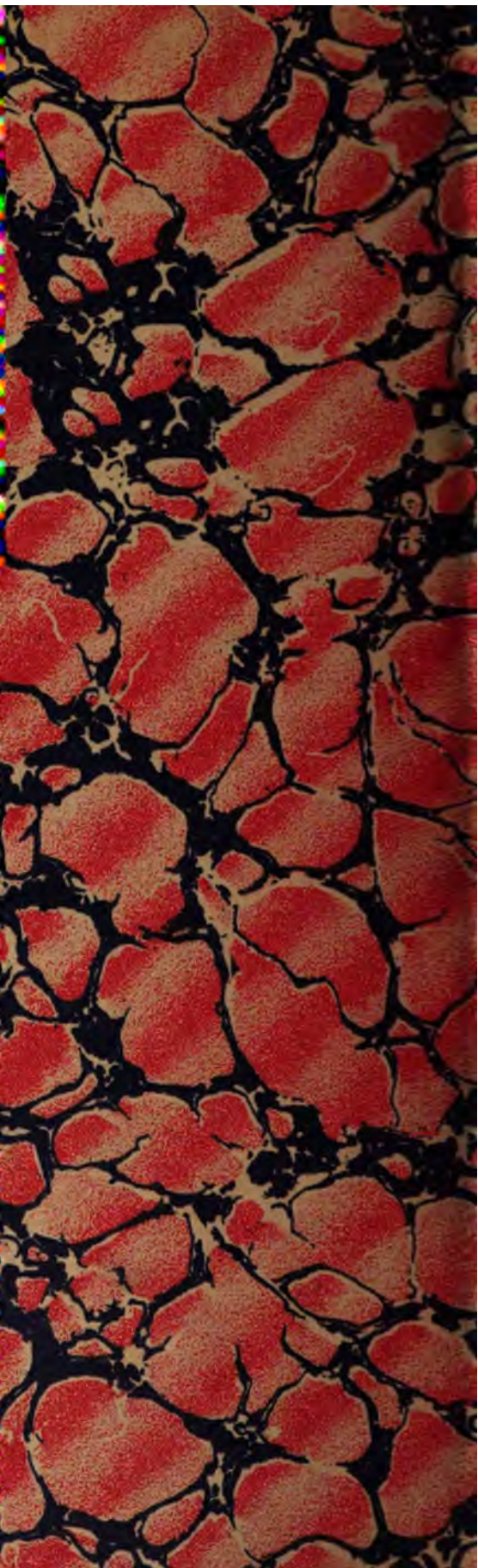
TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE XLI^e VOLUME DE LA COLLECTION

XXXIII^e DE LA 2^e SÉRIE. — ANNÉES 1907 ET 1908

	Pages
Contributions à la flore sarthoise, par M. GENTIL.....	493
Excursions botaniques dans les Alpes mancelles et le canton de Fres- nay, par M. MONGUILLON.....	217
Extraits des procès-verbaux des séances.....	300, 496
Interprétation chimique et géologique de l'action du radium sur la couleur des pierres précieuses, par M. LECLERE.....	396
L'art vétérinaire dans le Maine à la fin du XVIII ^e siècle, par M. DUPAS	237, 303
Le général François Roch Ledru, baron des Essarts, par M. REBUT	341, 433
Les prisons du Mans sous l'ancien régime, par M. DESCHAMPS LA RIVIÈRE	405
Liste des membres de la société.....	5
Note sur les crustacés isopodes observés aux environs d'Alençon, par M. LETACQ.....	334
Notes zoologiques sur la forêt de Perseigne, par M. LETACQ.....	298
Souvenirs d'un mobile de la Sarthe, par M. ERARD.....	13
Sur la découverte de l'Argyronète, faite en 1744 aux environs du Mans, par M. LETACQ.....	450
Un poète mort trop jeune, François Marchais, par M. DAGUET.....	383
Vers anciens et Sonnets nouveaux, par M. DAGUET.....	392







35
55
V.41
907/0

DATE DUE

Stanford University Libraries
Stanford, Ca.
94305

